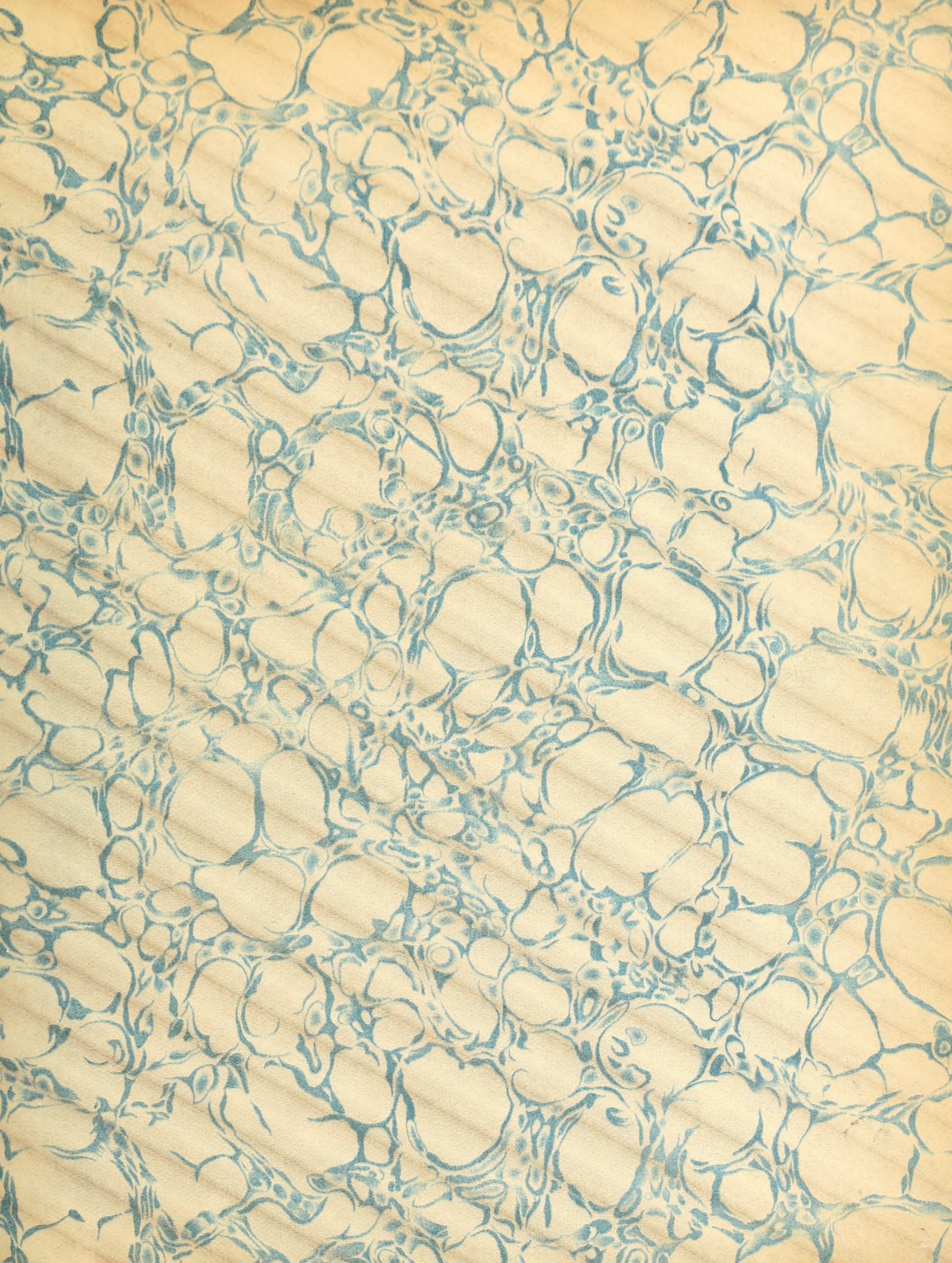






Il a été tiré de cet ouvrage sur papier pur fil des papeteries Lafuma à Voiron :

200 *exemplaires numérotés de* 1 *à* 200 *dans le format in-*4° *raisin, texte et hors-texte réimposés avec double état des planches en couleurs dont un avant la lettre sur papier de Rives; et dans chaque volume un frontispice en couleur dessiné spécialement pour ces exemplaires;*

1000 *exemplaires numérotés de* 201 *à* 1200 *dans le format in-*4° *carré, avec deux tirages des planches en couleurs dont un avant la lettre.*

HISTOIRE

DE LA

NATION FRANÇAISE

GABRIEL HANOTAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HISTOIRE
DE LA
NATION FRANÇAISE

TOME XIII

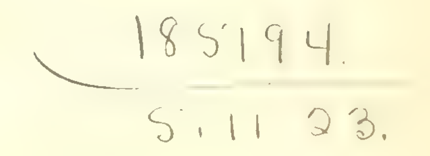
HISTOIRE DES LETTRES

DEUXIÈME VOLUME

(DE RONSARD A NOS JOURS)

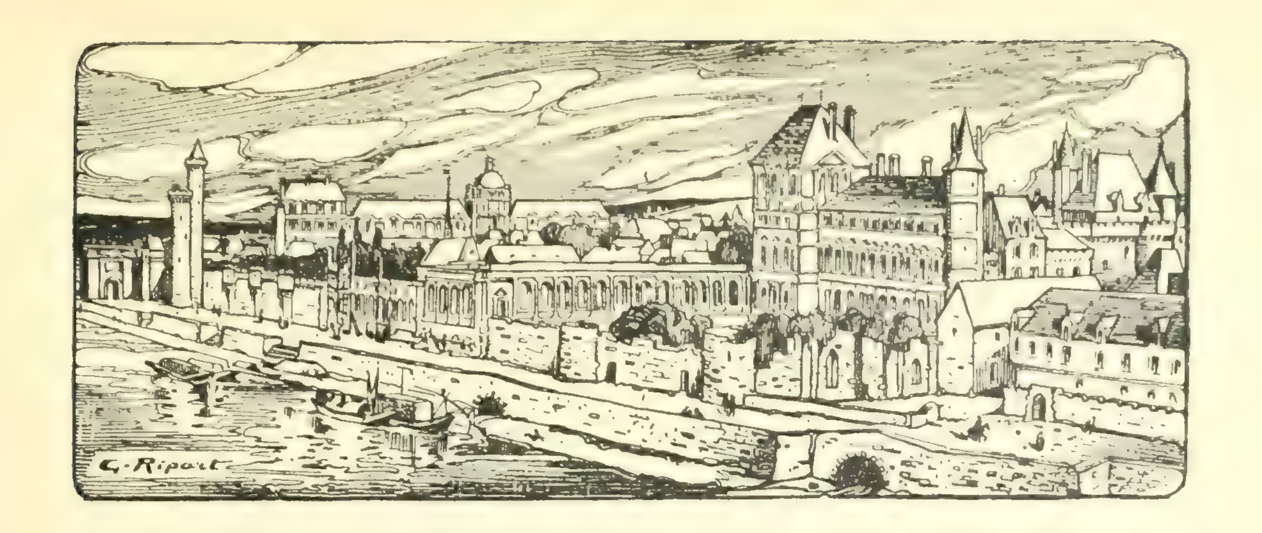
PAR
FORTUNAT STROWSKI
PROFESSEUR A LA SORBONNE

ILLUSTRATIONS DE G. RIPART ET MARCEL VICAIRE





PARIS
SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE NATIONALE | LIBRAIRIE PLON PLON-NOURRIT ET Cie
8, rue Garancière — 6e



PREMIÈRE PARTIE

DE RONSARD A MONTAIGNE

CHAPITRE PREMIER

LA NAISSANCE DE LA LITTÉRATURE MODERNE

I. L'unification littéraire. Les guerres d'Italie. Le réveil religieux. L'humanisme nouveau. La science. La grandeur nouvelle de la France. — II. L'essor poétique. La Défense et illustration de la langue française. *Des professeurs : Jean Dorat.*

I

Si l'histoire politique des temps modernes commence en 1515, la Renaissance littéraire retardera sur elle de quelques années ; elle attendra que l'ordre nouveau soit assuré pour le suivre. Quoique le règne de François Ier ait vu Calvin, Marot et Rabelais, les lettres y sont encore trop engagées dans le passé pour qu'il ne soit pas naturel de fixer au milieu du seizième siècle le point de départ de la littérature française moderne. Car c'est alors que toutes les causes et toutes les conditions d'une Renaissance apparaissent et agissent dans des conditions assez favorables pour donner leur plein effet.

Au moyen âge, la France, quoiqu'elle formât une nation, ne formait pas véri-

tablement un État : l'unité politique lui manquait. Il y avait bien une conscience nationale, mais chaque province était presque indépendante ; plusieurs formaient des royaumes. Celles qui reconnaissaient l'autorité directe du roi de France, n'en gardaient pas moins jalousement leur vie propre, avec leurs coutumes, leurs privilèges et leurs traditions.

A cette diversité politique correspondait la diversité de langue et de culture. D'une région à une région voisine, l'idiome usuel changeait un peu ; il changeait beaucoup d'une extrémité à l'autre de la France. Notre pays ressemblait alors à un immense tapis, aux dessins changeants, divisé en une infinité de petits tableaux semblables et différents. L'usage du latin et l'enseignement religieux (et aussi, ne l'oublions pas, le nom et l'image de la « douce France ») étaient les seuls éléments d'uniformité dans cette inépuisable polychromie.



Il n'existait donc pas une littérature de langue ou plutôt de langues vulgaires, une pour toute la France. Les trouvères et les jongleurs, secondés par les marchands, les pèlerins et les soldats, créaient sans doute comme un fonds national d'œuvres et de traditions, en promenant leurs récits et leurs poèmes indifféremment du Rhin aux Pyrénées, des Alpes à l'Océan. Mais chaque province y puisait surtout ce qui convenait le mieux à sa vie propre et à son goût. Et ce goût variait indéfiniment. Dans chaque château un peu considérable, une femme d'esprit, un gentilhomme intelligent, suffisaient à créer un centre littéraire, fondaient une bibliothèque plus ou moins riche selon leurs préférences. Dans chaque ville, de même, il ne manquait pas de se former des groupes, où des personnes de conditions souvent fort différentes, mais aimant les lettres d'un pareil amour, créaient des sortes d'académies, et là encore le goût se diversifiait. Il n'était pas jusqu'aux places publiques, jusqu'aux hôtelleries, et

jusqu'aux salles où les moines accueillaient pèlerins et mendiants, qui ne fussent, à leur manière, des foyers littéraires avec leur physionomie bien accusée. La cour en revanche se désintéressait de tout cela. C'était un ministère fort affairé, non pas un centre éclatant de vie mondaine, d'art et de beauté. Et Paris n'était pas encore assez important pour nourrir un foyer d'unité littéraire.

Mais, sur la fin du règne de François Ier, ces conditions si nuisibles à un grand essor collectif vont entièrement changer.

La France, dans ses différentes parties, commence à se constituer comme un tout cohérent, unifié et centralisé. L'autorité du roi, de ses ordonnances, de ses magistrats et de son armée s'étend partout. D'un bout à l'autre du royaume, la diversité des caractères intellectuels commence à s'effacer.

C'est alors que fut promulguée la fameuse ordonnance de Villers-Cotterets. Elle avait pour objet la lutte contre les juridictions religieuses qui se servaient du latin. Mais par contre-coup elle eut un effet social et littéraire. Le langage de l'Ile-de-France s'imposa uniformément comme langage officiel à tout le royaume. Et il devint l'universel langage de la littérature française. D'ailleurs, n'avait-il pas prouvé sa supériorité sur tous les autres dialectes, en servant à un Calvin, à un Marot, à un Rabelais pour écrire des chefs-d'œuvre?

Disons-le en passant : ce ne fut pas sans un certain dommage pour la spontanéité et le naturel ; cette langue française nouvelle ne sera pas de longtemps la langue maternelle de la plupart des Français ! Que de gens en effet j'ai connus dans la ville de Gascogne où j'ai passé mes premières années, qui, n'ayant parlé en leur enfance que le dialecte ou le patois de leur petit pays, n'ont pratiqué le français que comme une langue savante. Montaigne, jadis, apprit d'abord le périgourdin, puis le latin, puis le français. Mais le sacrifice des parlers locaux, qui restreignit peut-être le champ de notre littérature et la détourna du peuple, était indispensable pour l'unité future. Nous pouvons regretter, en un sens, que le paysan de Gascogne ou de Bretagne, que le petit bourgeois de province soient longtemps restés incapables de comprendre Corneille et même Victor Hugo ; nous pouvons déplorer que l'écrivain, n'ayant à espérer qu'un public cultivé, ait négligé les formes simples, populaires, directes d'écrire et de penser. Mais ce sacrifice donna à la langue un caractère original de perfection intellectuelle. D'ailleurs, aujourd'hui, le français est devenu, grâce à l'école, au régiment et au journal, le langage courant de tout le monde.

L'unité de goût suivit l'unité de langue. François Ier avait, autour de lui, un tel rayonnement, que les écrivains et les artistes ne songèrent qu'à lui plaire, à lui,

aux seigneurs et aux dames qui l'entouraient. Et quand il mourut, il n'y avait plus en France, pour éblouir les yeux et pour attirer les poètes, que la cour ! Tout le monde voulut avoir le goût de la cour, qui devint celui de la France !

Ce n'est donc plus pour des auditeurs de rencontre et pour des académies de province que se composeront les poèmes d'héroïsme, les plaintes amoureuses, les jeux subtils des rimes et des rythmes. La cour aura les prémisses de tout ce qui s'écrira de beau. C'est pour elle que le poète fera des vers, comme l'architecte dessinera pour elle des palais et des jardins ! Ses décisions seront souveraines. Dans toute la France, on suivra ses opinions et ses caprices. On aimera ce qu'elle daignera aimer, on rira de ce qu'elle aura trouvé ridicule. Sa lumière deviendra si indispensable, que lorsque, passagèrement, la cour se désintéressera de la littérature, il faudra qu'un salon ou deux s'ouvrent à Paris pour la suppléer et maintenir la permanence et l'unité du goût. Ainsi la puissance de chaque auteur sera renforcée par celle de tous les autres écrivains et par l'appui d'un goût général.

En même temps, des événements se produisent, assez amples, assez considérables, assez retentissants, pour soulever d'une vitalité nouvelle tout ce vaste corps des lettres françaises.

LES GUERRES D'ITALIE Et les premiers de ces événements, ce sont les guerres d'Italie.

« A la fin du quinzième siècle, raconte M. Villey dans son beau livre, *les Sources d'idées au seizième siècle*, les Valois entrèrent en contestation avec quelques princes italiens au sujet de la possession du duché de Milan et du royaume de Naples. Ces querelles les obligèrent à passer périodiquement les Alpes ; ils entraînaient derrière eux toute leur noblesse. Ce fut pour ces barbares une révélation, un enchantement irrésistible. Domptés par tous les sens à la fois, les vainqueurs revenaient fascinés, conquis par tout le luxe des vaincus... Des communications constantes s'établirent entre les deux pays. Alléchés par les récits de leurs compatriotes, de nombreux Français allaient s'instruire et se policer en Italie. Chaque année, nous dit La Noue, vers la fin du siècle, trois cents à quatre cents jeunes hommes s'y rendent. La plupart des écrivains qui ont marqué dans les lettres au seizième siècle, ont fait pour le moins un voyage au delà des Alpes. En revanche, beaucoup d'Italiens venaient chercher fortune chez nous et importaient du même coup les mœurs italiennes. Avec Catherine de Médicis, qui amena derrière elle une foule compacte d'aventuriers, la cour de France tout entière s'italianisa, et le pays voulut imiter la cour. Pendant plus d'un siècle, la France se tint en contact

perpétuel avec la civilisation italienne. Un goût très vif des plaisirs de l'esprit et des plaisirs de la société, un culte ardent de la beauté, une richesse extrême d'œuvres artistiques et littéraires en tout genre, une pensée très alerte, très libre, se jouant avec délices dans une moisson d'idées, déjà fort abondante, des habitudes de vie entièrement dégagées de toute contrainte religieuse, tout cela était nouveau et singulièrement séduisant pour nos Français. »

Les contemporains de François Ier ne résistèrent pas à cette séduction. Et ils la firent partager à leurs enfants. Adieu l'existence d'autrefois, avec ses paysages étriqués et ses vieilles habitudes. Le père de Montaigne était fils d'honnêtes négociants de Bordeaux, sa famille était bourgeoise et rangée ; mais il s'en va en Italie ; il en reviendra hanté par l'amour du luxe ; il se dévouera passionnément aux affaires de sa ville natale ; il aimera les lettres et les arts, et ce citoyen de Bordeaux léguera à son fils les goûts qu'un citoyen de Florence aurait laissés au sien, du temps de Dante et de Pétrarque.

L'HUMANISME RELIGIEUX ET LITTÉRAIRE La religion bientôt après contribuera aussi à ranimer la vitalité de la littérature par de puissants éléments de passion et d'action.

Avant la Réforme, la religion était le foyer tranquille d'une certitude paisible. Depuis la Réforme, elle brûle de la flamme des passions. La Réforme en effet ne fut pas une « hérésie » comme les autres. « Les autres », sauf peut-être celle des Albigeois, étaient avant tout des opinions de théologiens et se discutaient entre théologiens. La Réforme, bien qu'elle ait, elle aussi, trouvé son expression systématique dans les livres de théologie, a commencé par vivre hors des écoles et des livres ; elle fermentait à la cour des princes et dans les chambres des Parlements, chez les seigneurs et les bourgeois ; le menu peuple même a été « huguenot » avant de connaître la doctrine, avant qu'il y eût une doctrine. Si bien qu'un poète comme Marot, homme de cour s'il en fut, et incapable (du moins à le juger par ses œuvres) de tout effort d'abstraction philosophique, plus incapable encore de toute spéculation théologique, était intensément épris du mysticisme nouveau.

Plus tard le protestantisme et la religion catholique se sont hérissés de dogmes et d'arguments, de piques et d'épées. Leur rivalité est devenue une guerre. Je ne soutiendrai pas à ce propos le paradoxe que les guerres de religion sont les plus nobles ; elles sont au contraire les plus atroces, les plus contraires à la conscience du genre humain. Mais au moins elles obligent le cœur à vivre un peu au-dessus des intérêts

matériels et du pur instinct. L'idée, l'opinion, le sentiment s'y mêlent à la colère. L'impulsion aveugle s'y accompagne tout de même d'un élément de réflexion. Cette espèce de spiritualité sanglante a excité la force créatrice du génie français.

Heureusement une autre « spiritualité » vint corriger, autant qu'il se pouvait, le caractère inhumain du fanatisme religieux, en même temps qu'elle ouvrait, elle aussi, de nouvelles sources d'inspirations et qu'elle préparait d'autres modèles de beauté ! Je veux parler ici de l'humanisme.



ÉRASME (D'après une eau-forte de Van Dyck).

L'humanisme vient de l'Italie. Ce n'a été pour commencer qu'amour de la beauté et de l'art, désir de survie et d'immortalité, sentiment de la valeur individuelle, activité plus libre, plus ambitieuse, plus illimitée : « la découverte de l'homme et de la nature », comme disaient jadis, non sans exagération, les historiens de la Renaissance.

Mais il a pris bientôt un sens plus philosophique, plus général, et s'est détaché de l'italianisme. Il a eu sa définition précise, il a eu son représentant particulier et son maître, Érasme.

Érasme, le plus fin et le plus sensé des hommes, est né à Rotterdam dans les Pays-Bas, en 1467. Il a eu beaucoup de peine à trouver sa voie : il était indépendant d'esprit, délicat de tempérament ; passionnément épris de l'antiquité et aussi de la sagesse, il a étudié à Deventer, puis à Paris ; il a séjourné en Angleterre, en Italie. A Venise, il a été le président d'une sorte d'Académie qui se tenait chez les Alde. Enfin, il s'est fixé à Bâle, où d'ailleurs il n'a pas demeuré constamment. Il était partisan d'une réforme de l'Église ; mais les troubles et les émeutes provoqués par le luthéranisme l'écartèrent des nouvelles doctrines. Toujours judicieux et modéré d'esprit, il resta « romain » sans épouser les haines des catholiques ardents. Le pape, dit-on, voulait le faire cardinal, et il refusa. Il mourut en 1536. Il a écrit sur tous sujets,

toujours en latin ; il a même donné une édition du texte grec du Nouveau Testament, avec la version latine. Mais ses œuvres les plus populaires furent les *Adages*, les *Colloques* et l'*Éloge de la folie*.

La gloire d'un tel écrivain rayonnait sur tous les esprits cultivés d'Europe ; elle n'appartenait pas à sa ville natale ni à son pays d'origine, ni même à une confession religieuse ; elle était une lumière universelle et symbolisait l'amitié générale, la fraternité intellectuelle de tous les citoyens de la « république des lettres ».

Les citoyens de cette république se ressemblaient par la douceur de leur vie, par le caractère élevé des sentiments et des idées. Ils n'étaient pas des philosophes ; ils évitaient les doctrines systématiques. Ils n'allaient pas sur la place publique, ils craignaient le soin des affaires. Ils ne mettaient rien au-dessus de la sagesse, qui produit la tranquillité de l'âme, qui règle le goût et soutient le style.

Ce n'est pas encore assez dire ! Ces humanistes, pour les appeler par leur nom, eurent une même conception générale de l'homme. Au delà des individualités et des égoïsmes, ils voient « la forme universelle de l'humaine condition ». Éclairés par l'idée de l'être humain doué de raison et de conscience, ils respectent en eux et hors d'eux la dignité de la condition d'homme. Ce type humain, cet idéal, ils ne l'imaginent pas capricieusement ni selon leur volonté ou leur esprit particulier ; ils ne procèdent pas à la manière de Rousseau et des romantiques, ni d'après la méthode que Kant suivra plus tard. Ils ne font pas une définition abstraite ou des suppositions chimériques. L'idée qu'ils ont de l' « homme », ils l'empruntent, comme l'idée qu'ils ont du beau, à ce que l'antiquité nous a légué de plus grand, de plus noble et de plus sensé. Ils dépouillent les figures d'autrefois de ce qu'elles auraient de trop particulier, de trop local, de trop historique, ils ne leur laissent que les traits les plus généraux, mais c'en est assez pour ne jamais perdre pied et pour demeurer dans la réalité.

LA SCIENCE Tandis que l'esprit humain s'affermit ainsi par le temps, il s'enrichit aussi dans l'espace. Voici en effet le monde, la terre, l'univers agrandis prodigieusement. Vers l'Orient, vers l'Occident, les limites traditionnelles de la terre et de la nature ont cédé, ont éclaté : nature et humanité ont une bien autre étendue et fécondité qu'on ne le croyait jadis !

L'homme hardi n'a qu'à s'élancer sur la mer par les routes nouvelles : il trouvera l'or à profusion, et les pierreries, et les épices, et la soie et les étoffes précieuses. Le philosophe connaîtra une infinité de peuples, d'animaux et de plantes que l'imagination la plus folle n'aurait pas inventés. Que d'immenses régions à évangéliser

s'offrent aux âmes apostoliques ! Que de gloire à conquérir pour les âmes éprises d'héroïsme ! Que de réflexions et d'enseignements pour le Sage ! Montaigne ne peut s'empêcher de regretter et de se dépiter qu'Aristote et Platon aient ignoré plus de la moitié du genre humain, et des formes de société sans rapport avec celles que de leur temps ils avaient pu étudier.

Bientôt la science proprement dite s'apercevra de son côté que son ancien domaine n'est rien ; de récentes découvertes centupleront les connaissances de l'homme. Des verres taillés avec art montreront aux yeux l'infiniment grand et l'infiniment petit, et démêleront dans le ciel la multitude des astres. Le balancier permettra de diviser exactement le temps. Les instruments de mesure soumettront au calcul la plupart des phénomènes physiques. Des méthodes mathématiques merveilleusement perfectionnées donneront ou laisseront espérer des représentations parfaitement justes et rigoureuses de tout ce qui se passe dans l'univers. Et les hommes pourront se croire, selon la fameuse expression de Descartes, « maîtres et possesseurs de la nature. »

Telles sont les perspectives qui se dessinent nettement dès 1550 ! Elles s'ouvrent juste à l'heure où la France, étant sortie de ses frontières pour la première fois depuis les Croisades, se mêle glorieusement à la vie de l'Europe ! La misère affreuse des guerres de religion, qui d'ailleurs ne commence pas encore à se faire sentir, ne réussira pas à étouffer cet essor. Saluons dans sa force naissante et dans son aurore le beau jour qui se lève pour les destinées nationales. Comme des fleurs qui s'épanouissent, comme des oiseaux qui s'éveillent, comme des fruits qui se nouent, les chefs-d'œuvre de la littérature moderne préparent leur venue au soleil.

II

L'ESSOR POÉTIQUE

Pour exprimer cette surabondance de vie, cette confiance illimitée dans le génie national, la prose devait paraître faible et commune. Le langage de tous les jours ne convient pas aux époques exceptionnelles. Une auguste tradition veut que la poésie, avec son harmonie, sa vibration, sa mystérieuse influence, son prestige religieux, soit seule capable de traduire le religieux, l'infini, le sublime. Depuis Orphée et Linus, depuis Hésiode et Homère, elle a le privilège de chanter les lois, la vie de la cité, la beauté du bien. Elle seule se grave dans la mémoire. Son rythme et la fermeté de ses contours

empêchent que ses paroles ne soient altérées et modifiées par le temps et par l'ignorance des hommes : la pensée qui se formule en vers garde immortellement sa précision. La prose a pour domaine l'analyse des idées, la peinture de la réalité ; elle ne fleurit qu'aux époques de froide réflexion où l'intelligence domine l'inspiration et l'imagination.

De là, naturellement, au seizième siècle, l'éclosion d'une école poétique qui rayonnera sans peine sur toute la littérature. Mais cette école ne recommencera pas les épîtres, pourtant spirituelles et charmantes, de Marot, ni les jeux d'adresse où se plaisaient les grands rhétoriqueurs, comme Meschinot ou Cretin. Les subtilités des pétrarquisants et les « mignardises d'amour » ne lui suffiront pas. Les poètes, contemporains de Henri II, de Charles IX et de Henri III, auront d'autres ambitions ! Ils veulent être, suivant le mot de Ronsard :

... les interprètes
Des dieux et de leur volonté...

Selon leur doctrine, le poète doit avoir une âme hautement vertueuse et religieuse, une âme d'initié et d'inspiré.

L'origine de la poésie est dans le ciel, et sa fin aussi.

Personne n'ose espérer, sans doute, que le siècle retrouvera le don prophétique primitif, mais un Ronsard est du moins convaincu que, par la dignité de la pensée et de la vie, par le travail et la méditation, par le culte de l'art, le poète moderne reconquerra le reflet de cette grandeur, et qu'en tout cas, sa mission est d'y tendre.

Cette fière opinion de la poésie est alors celle de tout lecteur instruit. Montaigne, dans un de ses *Essais*, fait « lutter » quatre poètes sur le même éloge du « jeune Caton » : Lucain, Horace, Virgile, Ovide ; il indique, avec un goût de maître, la supériorité d'Horace sur Lucain et Ovide ; mais arrivé à Virgile, oh ! pour celui-là, il le déclare incomparable, et d'un autre ordre ; devant lui il faut « transir ». « A certaine mesure basse, écrit-il, on la peut juger [la poésie] par les préceptes et par art ; mais la bonne, la suprême, la divine, est au-dessus des règles et de la raison. Quiconque en discerne la beauté d'une vue ferme et rassise, il ne la voit pas, non plus que la splendeur d'un éclair. »

Répétons ici le mot du grand Florentin : *Onorate l'altissimo poeta.* Le siècle de Ronsard pratique ce conseil et honore la très haute poésie.

LA « DÉFENSE ET ILLUSTRATION DE LA LANGUE FRANÇAISE » A cette magnifique idée de la poésie correspond toute une théorie de l'art poétique. On la trouve exprimée dans la *Défense et illustration de la langue française*, de Joachim du Bellay, laquelle a paru en 1549. C'était une réponse à l'*Art poétique* de Sibilet (1548), écrivain de second ordre, disciple de Marot et qui avait bien compris la nécessité d'élargir et d'exhausser le temple de la poésie, mais non pas celle de n'y consacrer que des prophètes. La *Défense* a précédé d'un an les premières publications de Ronsard et de son école. Elle en est la préface générale.

Dans l'ensemble, on y discerne clairement le grand enthousiasme du temps nouveau. Du Bellay commence, continue et finit son œuvre avec un même orgueilleux amour à la fois pour les lettres et pour la France.

Le temps viendra (peut-être), dit-il au chapitre III, et je l'espère moyennant la bonne destinée française, que ce noble et puissant royaume obtiendra à son tour les rênes de la monarchie et que notre langue — si avecques François Ier (qui venait de mourir) n'est pas du tout ensevelie la langue française — qui commence encore à jeter ses racines, sortira de terre et s'élèvera en telle hauteur et grosseur qu'elle se pourra égaler aux mêmes Grecs (même aux Grecs) et Romains, produisant comme eux des Homères, Démosthènes, Virgiles, et Cicérons, aussi bien que la France a quelquefois produit des Périclès, Nicies, Alcibiades, Thémistocles, Césars et Scipions.

Et le dernier chapitre de la *Défense* contient une « exhortation aux François d'écrire en leur langue, avecques les louanges de la France » !

Ce manifeste fameux se divise en deux parties. La première est toute consacrée à prouver qu'il faut oser écrire en français les œuvres importantes qu'on destine à l'immortalité. L'auteur emprunte ses arguments, parfois mot pour mot, à un Italien, Sperone Speroni, qui avait plaidé en faveur de la langue toscane ; en réalité, cette argumentation convenait à toutes les langues modernes ; les diverses nations civilisées de l'Europe avaient les mêmes raisons que la France pour abandonner le latin en faveur de leur propre idiome.

Mais la seconde partie de l'opuscule, partie qui concerne la poésie, et qui traite de l' « illustration », s'applique aux seuls Français. Là, du Bellay exprime une magnifique confiance dans l'avenir ; il ne veut pas qu'on soit admirateur des poètes de la veille, il affrontera, s'il le faut, la colère de ces vieillards qui se scandalisent dès qu'on « s'avise de reprendre ou amender quelque chose en ceux que jeunes, ils ont appris ». Non qu'il soit dédaigneux par présomption ! Il ne s'en va pas la tête en l'air, le nez au vent, comme un improvisateur. Arrière le poète de cour !

Qui veut voler par les mains et bouches des hommes, dit-il, doit longuement demeurer en sa chambre ; et qui désire vivre en la mémoire de la postérité doit, comme mort en soi-même, suer et

trembler maintes fois ; et, autant que nos poètes courtisans mangent, boivent et dorment à leur aise, endurer de faim, de soif et de longues vigiles...

Plus tard, sous la plume de Leconte de Lisle et de ses disciples du Parnasse, nous lirons après trois cents ans des conseils analogues !

Du Bellay repousse avec énergie les poèmes à forme fixe de l'âge précédent ; ou du moins il n'en conserve que les plus simples, par exemple le sonnet « conforme de nom à l'ode ». Quant « aux rondeaux, ballades, virelais, chants royaux, chansons et autres telles épiceries » qui étaient le triomphe des précédents rimeurs, il les renvoie avec mépris « aux jeux floraux de Toulouse et au Puy de Rouen ». Il prescrit de substituer à tout ce passé l'imitation et l'adaptation des libres « genres » qui ont donné à la poésie grecque et romaine sa grandeur et sa magnificence, l'ode, l'églogue, la satire à la façon d'Horace, puis, s'il se peut, la tragédie et la comédie « restituées en leur ancienne dignité », enfin le « long poème » ou poème épique. Il y a là des théories dont la suite des temps a montré la justesse et la fécondité. L'adaptation des genres anciens au goût et à l'esprit moderne a produit notre littérature classique.



LE POÈTE DE COUR.

Ce n'est pas que la poésie, pour Du Bellay, doive rester loin de la vie, dans les hauteurs froides et presque inaccessibles de l'imitation et du factice :

Sache, lecteur, écrit-il, que celui sera véritablement le poète que je cherche en notre langue, qui me fera indigner, apaiser, éjouir, douloir, aimer, haïr, admirer, étonner : bref, qui tiendra la bride de mes affections, me tournant çà et là à son plaisir.

Il me semble entendre Molière et Racine, signifiant aux critiques pédants qui

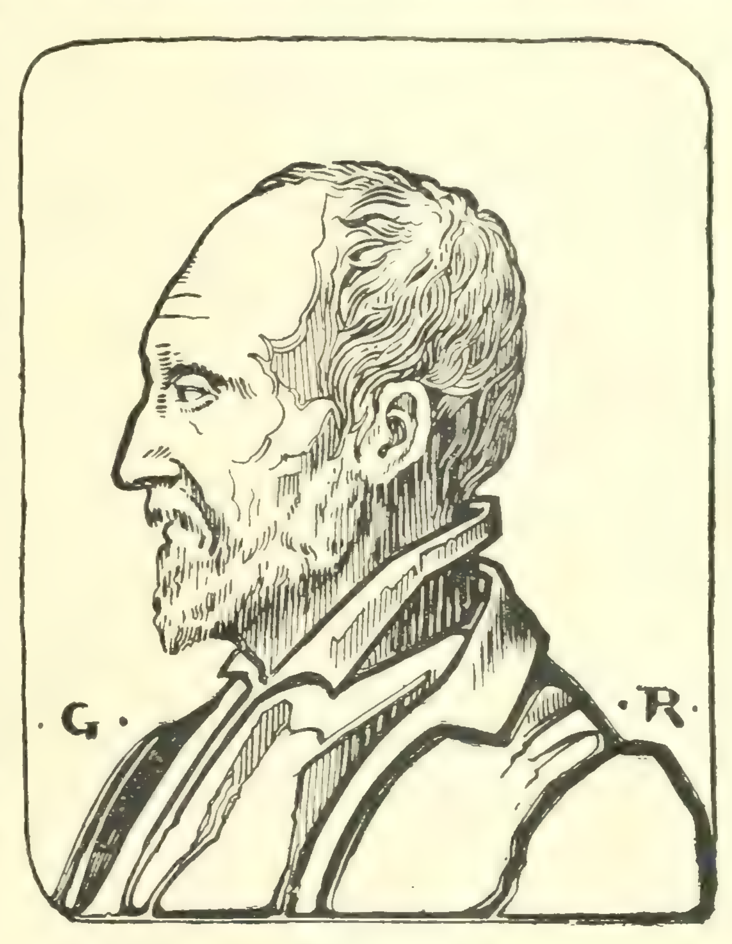
leur reprochaient d'ignorer les « règles », que la règle des règles est de plaire et d'émouvoir, et qu'on a bien atteint le but de l'art quand on y réussit.

Enfin, la *Défense et illustration* contient les conseils les meilleurs, quoi qu'on en ait dit, sur la langue, le rythme et la rime, sauf que Du Bellay n'a pas senti cette nécessité de faire alterner les rimes masculines et les féminines que d'autres avaient déjà reconnue. Mais l'essentiel en est encore l'inspiration générale. Cette *Défense et illustration* n'est pas seulement la « préface » de la Renaissance poétique du seizième siècle, elle pourrait bien être celle de toute notre littérature classique, si on la dépouillait d'une certaine âcreté, rançon de la jeunesse et de l'enthousiasme ! C'étaient encore des fruits verts. Mais laissons venir le soleil qui ne leur manquera pas !

DES PROFESSEURS : JEAN DORAT Ainsi la connaissance, précise et jusqu'à l'âme, des littératures anciennes et en particulier de la littérature grecque était nécessaire à nos jeunes poètes, puisque toutes leurs théories visaient à rivaliser avec l'antiquité. Or, cela exigeait un apprentissage. Les poètes eurent la bonne fortune de trouver un maître en la personne de Jean Dorat.

Jean Dorat était né à Limoges vers 1508, d'un père noble, d'une mère bourgeoise. La famille était connue là-bas sous le sobriquet de Dinemandy, qui signifie, paraît-il, en langage limousin, *mange-matin* (Mange-matin est un nom assez répandu dans certaines régions de la France). On ne sait comment il fut élevé. Il se rendit à Paris vers 1537 et accepta bientôt, pour vivre, de faire l'éducation du fils légitimé de Lazare de Baïf, grand et riche personnage qui habitait alors, au faubourg Saint-Marcel, sur la paroisse Saint-Nicolas-du-Chardonnet, une très agréable demeure. Cependant, et durant les guerres civiles de Paris, à l'époque où Charles-Quint approchait de la capitale (1544), Dorat fit le métier de soldat, et porta, dit-on, trois ans les armes, non sans continuer son rôle de pédagogue dans les intervalles de son service. Ce fut vers 1544 que Ronsard fit sa connaissance. Entre 1545 et 1547, par la protection du seigneur de Carnavalet, il entra au collège Coqueret, dont il fut nommé principal. Là surtout s'exerça son influence. Ronsard et Du Bellay vinrent avec Antoine de Baïf, son premier élève, vivre sous sa direction comme en un monastère ; et les amis des trois poètes suivaient ses cours. En 1553, il fut appelé par le roi pour être précepteur du duc d'Angoulême, fils naturel de Henri II, et pour donner en même temps des leçons aux trois princesses, sœurs du duc et filles légitimées du roi. Au bout d'un an, il fut relevé de cette charge ; il s'est plaint très vivement d'en avoir été renvoyé sans récompense. De 1556 à 1567 il occupa la chaire de professeur royal « en grec » au Collège de France où il eut pour successeur

l'helléniste Nicolas Goulu qui avait épousé sa fille Madeleine, très savante elle-même en humanités. Charles IX, Henri III lui témoignèrent une estime particulière. Il avait su faire des économies ; il possédait une vigne et il avait gardé la maison paternelle. Il se maria deux fois, la seconde fois très vieux avec une très jeune femme dont il eut un enfant qui ne vécut point. Il ne payait pourtant pas de mine : « Ce Dorat que vous voyez faible, grêle, maladif, d'une maigreur de cadavre, mais d'une âme solide et d'un esprit divin, écrivait Estienne Pasquier, est le plus grand de tous les poètes, si de taille il est le plus petit. »



JEAN DORAT.

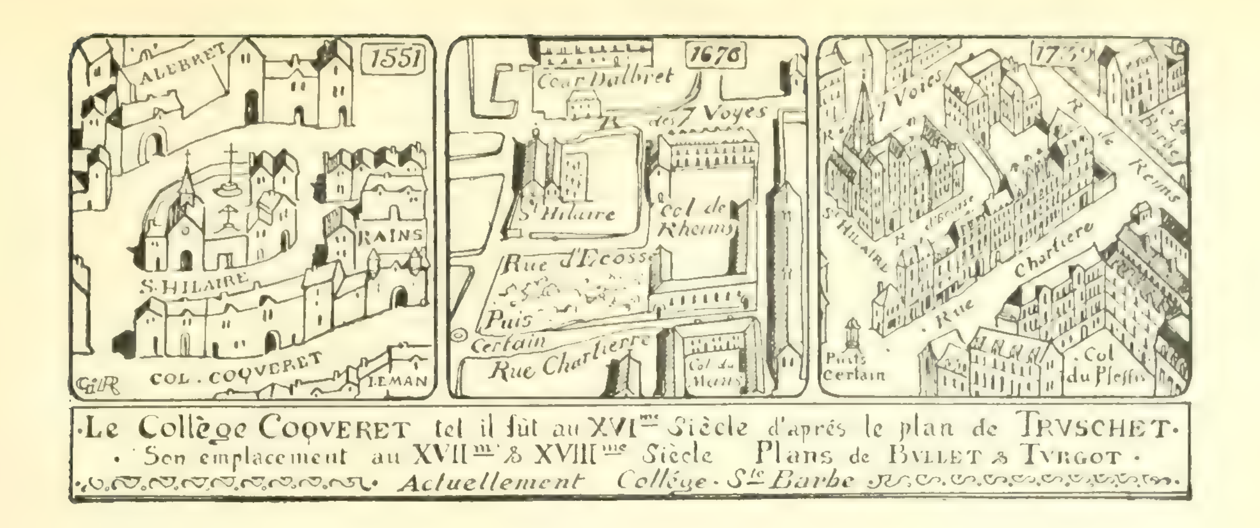
Poète ? titre étrange pour lui. S'il a écrit pas mal de vers latins et grecs, il n'en a publié que peu en français, et de très médiocres ; ce n'était pas pour son génie dans la poésie française que ses élèves l'écoutaient, l'admiraient. Son privilège à lui, le maître de grec, c'est de donner la sensation de poésie, c'est de former les meilleurs poètes, c'est d'être une source de vie poétique ! Tous ceux qui approchaient de lui ne cessaient de le célébrer avec autant de reconnaissance que d'admiration. « Jean Dorat, écrit Binet, excellent personnage et celui qu'on peut dire la source de la fontaine qui a abreuvé tous nos poètes de ses eaux d'Hypocrène. » Et Ronsard :

O toi, divin Dorat, des muses artisan
Qui, premier, amoureux de la neuvaine troupe,
Par les outils des Grecs destoupas la fontaine
D'Hélicon.....

Lauriers, fleurs et couronnes n'étaient pas trop pour Jean Dorat, mauvais écrivain et grand professeur.

On se tromperait à croire qu'il soit resté unique en son temps. D'autres maîtres furent dignes d'un renom presque égal au sien et surent exciter un enthousiasme semblable : tels Buchanan, Govea et ce Turnèbe, un des deux ou trois modernes que Montaigne égalait aux anciens pour la vertu et la raison. Et cela sans parler des professeurs de droit qui, de leur côté, par delà leur érudition, furent d'illustres animateurs de pensée. Sans parler non plus de ce pauvre Ramus, que des rivalités de collègue firent tuer la nuit de la Saint-Barthélemy. Par malheur des maîtres si fameux par leurs leçons, furent, sauf en latin, de médiocres écrivains. Ils firent de mauvais vers ou de mauvaise prose et d'excellents disciples. Mais ne vaut-il pas mieux faire des poètes que des vers, et des grands hommes que des livres?...





·Le Collège COQVERET tel il fût au XVIme Siècle d'après le plan de TRVSCHET·
· Son emplacement au XVIIme & XVIIIme Siècle Plans de BVLLET & TVRGOT ·
Actuellement Collège · Ste Barbe

CHAPITRE II

RONSARD

L'apprentissage du monde et de la poésie. Les œuvres de Ronsard. Les Amours, Cassandre, les Folâtreries. Autres amours : Marie. Retour à la grande poésie : les hymnes. Le poète national et religieux. Les Amours d'Hélène, La vieillesse et la mort de Ronsard.

IERRE de Ronsard naquit, à ce qu'on croit, le 11 septembre 1524 au manoir paternel de la Possonnière en Vendômois ; il fut baptisé au village voisin, et peu s'en fallut qu'il n'y pérît, car la personne qui le portait, le laissa choir le long du chemin ; mais il ne tomba que sur l'herbe moelleuse et sur les fleurs, et la demoiselle qui le releva, sans mal, lui versa sur la tête de l'eau de senteur qu'elle portait « en un vaisseau ». Gracieux présage de sa destinée ici-bas !

Sa famille prétendait être venue de Roumanie. Les Roumains, aujourd'hui encore, s'enorgueillissent de sa gloire (1). Son père, Loys de Ronsard, était bon

(1) Sa famille serait, disent-ils, originaire de Craïovan, et son aïeul qui vint se mettre au service de Philippe de Valois était *bano* et s'appelait Marouchini (ronces en roumain, d'où Ronsard). Le poète a lui-même rapporté cette tradition. Il dit que :

> ...il a tiré sa race
> D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace :
> Plus bas que la Hongrie, en une froide part,
> Est un seigneur nommé le marquis de Ronsart...

Sur la *Possonnière* et sur la famille des *Ronsard*, voir une étude de M. Hallopeau dans les *Annales fléchoises*, 1905.

gentilhomme et maître d'hôtel des enfants de France ; il avait fait les guerres d'Italie. L'éducation du futur auteur *de la Franciade* ressembla par avance à celle qu'aura Montaigne : il fut élevé d'abord avec douceur dans sa maison natale, puis au collège de Navarre, mais la brutalité des méthodes le dégoûta de l'étude. Son père, alors en Avignon, où était le roi, le donna pour page à Charles, duc d'Orléans. L'enfant réussit « tant pour une beauté grande qui reluisait en lui que pour la bonne façon qui en un âge si tendre semblait promettre quelque chose de plus grand à l'avenir ». Sur cette espérance, « le duc d'Orléans le donna peu après à Jacques Stuart, roy d'Écosse, qui l'emmena en son pays ». En Écosse il demeura trente mois, et en Angleterre six. Après ce temps, il revint en France, chez son premier maître, et acheva de se perfectionner en tous « exercices, appris des pages, fût à danser, lutter, sauter ou escrimer, fût à monter à cheval et le manier en voltige. » Puis il fut dépêché pour quelques affaires secrètes en Flandre et Zélande avec la charge expresse de passer jusqu'en Écosse. Au retour, ayant atteint l'âge de quinze ou seize ans, il sortit hors de page et l'an 1540 il « fut mis en la compagnie de Lazare de Baïf, grand personnage et des plus doctes du temps ». Il le suivit en Allemagne, d'où il revint à la cour. Quelle large expérience il avait acquise du monde et des hommes à l'âge où Lamartine et Hugo n'étaient encore que des écoliers ! Mais dans cette marche facile vers les honneurs et les hautes charges, il fut soudain arrêté par un terrible accident ; il devint sourd, comme Homère avait été aveugle. Il eut le courage de renoncer à la vie de cour et à la politique ; il se fit tonsurer, mais sans entrer plus avant dans l'Église et il se donna aux bonnes lettres. Il était grand, d'une stature martiale, « le visage noble, libéral et vraiment français, la barbe blondoyante, cheveux châtains, nez aquilin, les yeux pleins de douce gravité et le front fort serein ». Plus tard, les maladies et les infirmités se feront sentir durement et laisseront leur marque sur son visage et sur son corps.

Ronsard avait, dès sa jeunesse, pratiqué la poésie. Il éprouvait pour elle un penchant invincible servi par une étonnante facilité naturelle. Il était né poète ; il nous le dit :

Je n'avais que douze ans qu'au profond des vallées,
Dans les hautes forêts, des hommes reculées,
Dans les antres secrets de frayeur tout couverts,
Sans avoir soin de rien, je composais des vers ;
Écho me répondait...

Ses modèles étaient alors ceux qu'on aimait à la cour ; « un Jean Lemaire de Belges, un *Roman de la Rose*, et les œuvres de Coquillart et de Clément Marot ».

Cependant, au-dessus de ceux-là, il mettait déjà les modèles latins ; il y avait été initié, d'abord, naturellement, par son premier précepteur et ensuite par un certain seigneur Paul, qu'il avait connu page à « l'écurie » du duc d'Orléans, puis à la cour de Jacques Stuart et enfin à l' « écurie » du roi. Ce mystérieux personnage n'était autre que messire Claudio Duchi, seigneur de Cressier, d'une noble famille piémontaise de Moncalière, frère de Filippina Duchi, favorite du dauphin, plus tard Henri II, à ce que nous révèle M. Pierre de Nolhac dans son livre sur *Ronsard et l'humanisme.* Par ce camarade, qui avait quelques années de plus que lui, il apprit à aimer Virgile qui restera son maître pour toujours. Il se familiarisa sans doute aussi avec les poètes italiens qu'il imitera de si près. Enfin il eut le pressentiment d'une plus haute poésie que celle qu'on pratiquait autour de lui : et il consentira bientôt à sacrifier sept ans de sa vie dans un silencieux apprentissage : *tantæ molis erat...* Tant il faut de peine et de travail pour devenir un grand poète...

C'est alors en effet qu'il consentit à suivre au collège Coqueret son ami Antoine de Baïf, fils de son protecteur Lazare de Baïf, pour s'enfermer avec lui dans une retraite absolue. Leur maître était ce Jean Dorat dont j'ai parlé, qui venait d'être nommé principal du collège Coqueret et qui les fit brûler de la même flamme que lui. Baïf a rappelé à Ronsard, dans ses vers « mesurés », ces années d'ardent travail,

Quand c'est que, mangeant sous Dorat d'un même pain,
En même chambre nous veillions, toi et moi, tout le soir,
Et moi devançant l'aube dès le grand matin...

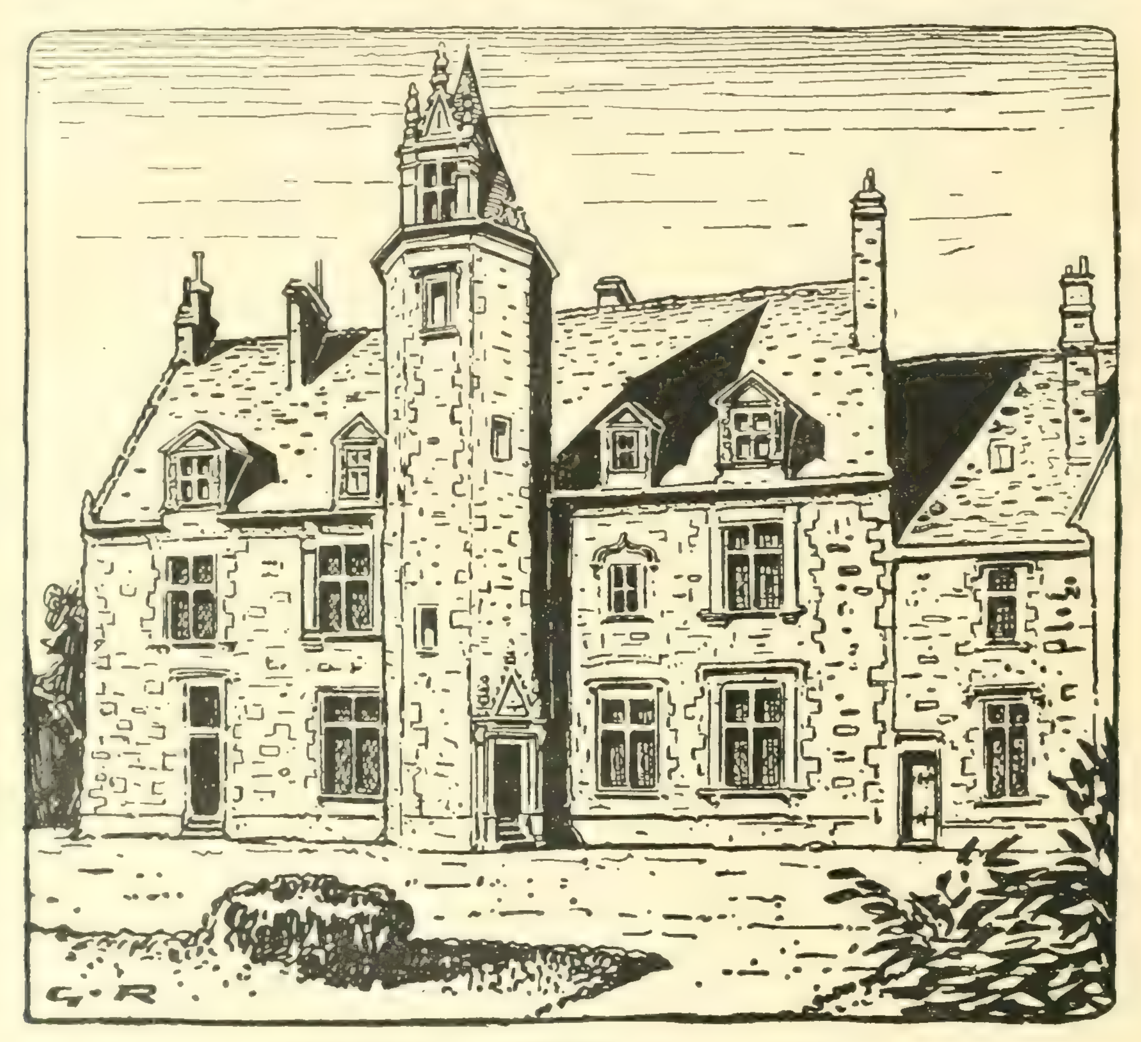
Là, ils lurent « de plein vol » le *Prométhée* d'Eschyle, les quatre livres d'*Odes* de Pindare, l'*Iliade*, l'*Odyssée*, et Théocrite.

LES ŒUVRES DE DE RONSARD A partir de 1547, le jeune homme commença à publier çà et là quelques pièces (1) qui rompaient avec tout ce qu'on avait vu jusque-là : une ode, un épithalame, une hymne. Enfin, au début de 1550, il donna un recueil intitulé : *les Quatre premiers livres des Odes, ensemble le bocage.*

C'était le plus grand effort qu'eût vu la France vers la noblesse et la dignité poétique. Ronsard s'y vante d'être le créateur d'un genre nouveau ; et en effet, quoi-

(1) Mon guide dans ces énumérations est le *Tableau chronologique des œuvres de Ronsard,* par M. Paul LAUMONIER, 2e édition, Hachette, 1911. MM. Paul Laumonier, Villey, Vaganay et tout récemment M. Pierre de Nolhac ont rendu par leurs ouvrages les plus grands services à l'étude de Ronsard.

qu'il ait été suivi de près par ses rivaux, il semble avoir été le premier à écrire des odes. En tout cas, il essaya là d'être le prophète ou le sage, ou même le « poète divin » dont au chapitre précédent nous avons vu tracer l'image idéale. Il suivait deux modèles, Pindare et Horace, et l'on distingue dans ces quatre livres deux sortes



LE MANOIR DE LA POSSONNIÈRE (Environs de Vendôme).

d'ode, l'une « mesurée à la lyre », ou ode pindarique avec strophe, antistrophe, épode, c'est-à-dire avec des formes prosodiques alternantes, et l'autre, celle que les modernes ont continué à pratiquer, sur une seule forme de strophe. Nous sommes loin de la simplicité rythmique vers laquelle tendait Clément Marot.

Non pas que Ronsard n'écrivît que pour les yeux et ne « chantât » que pour

l'esprit. Ses inventions un peu compliquées et artificielles sont toujours musicales. Elles étaient destinées, dans sa pensée, à être accompagnées par la musique et à être réellement chantées : « Comme il avait ajusté ses vers, dit Colletet, de telle sorte qu'ils pouvaient être chantés, les plus excellents musiciens, tels qu'Orlande, Certon, Goudinel, Janequin et plusieurs autres, prirent à tâche de composer sur la plupart de ses sonnets et de ses odes une musique harmonieuse... » Même ses odes pindariques furent mises en musique. M. Julien Tiersot en a raconté le succès extraordinaire. Les ménétriers bretons chantaient indifféremment « un lai de Tristan et Iseult » ou quelques « odes de Ronsard », et l'air populaire sur lequel on célébra les Bourbons après la Restauration venait d'une chanson de Ronsard. Ronsard n'a donc jamais oublié, comme l'ont fait tant d'autres bons poètes, que la poésie n'est pas un art abstrait, mais qu'elle doit apporter sa part de plaisir sensible à nos oreilles, à nos nerfs et à notre cœur de chair. Et qui sait d'ailleurs si le rythme de sa poésie n'est pas réglé inconsciemment sur le rythme de notre sang?

Mais il ne faut pas croire que cette poésie perdît dans le plaisir physique sa valeur intellectuelle. Le mérite souverain de Ronsard dans ses *Odes* et dans toute la haute poésie résulte en effet de la soumission du plaisir sensible à la beauté intellectuelle. Le premier depuis les anciens, il s'est aperçu que le mythe convenait seul à l'exposition poétique des grands sentiments et des grandes idées. Un orateur expose sa pensée soit par des chaînes d'arguments, soit par des analyses, soit par des images et des formules littéraires. Qu'il y ait joint des rimes, il croira peut-être avoir fait œuvre de poésie, en quoi il se trompera. Autre est la création lyrique : elle anime, à la place de l'idée, une sorte de monde, harmonieux, magnifique et vivant, où sont enfermés le sentiment avec la pensée, l'impression physique avec le concept raisonné, l'infini avec le fini. C'est à ce don que l'on reconnaît le poète lyrique. Notre Ronsard a eu ce don. Il a sans cesse essayé de créer des « mythes ». La religion gréco-romaine lui offrait comme un inépuisable trésor de figures consacrées ; il y puisa (sans se demander assez si tout cela ne se démoderait pas un jour). Pour en augmenter la magnificence et le mystère, il y joignit un langage qui devait l'éloigner du vulgaire. Il inventa même des mots plus nobles par leurs origines et leurs nouveautés que les termes « tracassés en maints endroits des livres ». Ainsi ses odes pindariques, bien qu'elles nous paraissent un avortement, devaient ouvrir un chemin grandiose à l'imagination poétique des temps modernes.

Les *Quatre livres d'odes, ensemble le Bocage*, révèlent en outre d'autres aspects plus humains (ou plus humanisés) du génie de Ronsard.

Dans le *Bocage* et même dans les *Odes*, il y a en effet des pièces délicieuses toutes pleines de l'amour de la nature et de ce pittoresque chantant où Ronsard excelle. C'est dans les *Odes* que se trouve le fameux poème sur l'*Élection de son sépulcre :*



RONSARD.

Antres et vous, fontaines,
De ces roches hautaines,
Qui tombez contre-bas
D'un glissant pas,
Et vous, forêts et ondes,
Par ces près vagabondes
Et vous, rives et bois,
Oyez ma voix !

Ronsard prodigue aussi sur le mode horatien les invitations à boire, les conseils de sagesse, les vers d'amour tantôt libertins, tantôt mélancoliques, qui sont délicieux.

Fais rafraîchir mon vin de sorte
Qu'il passe en froideur un glaçon,
Fais venir Jeanne qu'elle apporte
Son luth pour dire une chanson :
Nous ballerons tous trois au son ;
Et dis à Barbe qu'elle vienne
Les cheveux tors à la façon
D'une folâtre Italienne...

Malgré tout, la grandeur domine ici. Ronsard, même quand il « folâtre », n'écrit point pour le populaire, mais pour peu de gens, d'humeur relevée, et seuls capables de comprendre son badinage.

L'admiration fut égale au mérite de l'œuvre : à travers toute la France, Ronsard, du premier coup, fut considéré comme le prince des poètes lyriques. Mais ce ne fut pas sans résistance que les disciples de Marot le virent s'élever au-dessus d'eux ; et le jeune poète ressentit dans l'adulation universelle « les tenailles de Saint-

Gelais », lequel un jour s'amusa à lire ridiculement devant le roi Henri II les passages les plus « pindariques » de quelques odes de son rival. Cette « maudite » plaisanterie lui fut très cruelle. Mais comme il avait l'âme généreuse, il se réconcilia bientôt avec le vieux poète. Et porté par l'amitié du peuple, des grands et de ses confrères, il continua sa carrière.

Les diverses tendances de son génie, confondues dans le livre des *Odes* et le *Bocage*, ne vont pas tarder à se déployer indépendamment les unes des autres sous l'influence de ses lectures, de ses découvertes littéraires, de ses enthousiasmes successifs et selon la suite des événements.

En 1552 il pétrarquise et il publie un recueil intitulé : *les Amours, ensemble un cinquième livre des Odes*. Les *Odes* continuent les odes. Dans les *Amours*, quoiqu'il ait mis des pièces qui ont encore le ton vif et le tour horatien des « odelettes » et des « chansons » du précédent recueil, l'influence de Pétrarque domine avec la subtilité du platonisme pétrarquien. Ronsard écrit en sonnets ! Étrange est la fortune, disons-le en passant, de cette forme littéraire : alors que le rondeau, la ballade, le virelai et tous les autres poèmes à forme fixe ont disparu, le sonnet s'est maintenu dans tous les pays et toutes les langues d'Europe, seule survivance d'une autre époque et d'une autre esthétique. Y aurait-il donc une certaine beauté mathématique, un équilibre des proportions naturellement heureuses dans la disposition des quatorze vers dont il est constitué ! Je le crois pour ma part ; et si c'était le lieu, j'en dirais la raison. Il est impossible en effet que sans « raisons » depuis Pétrarque jusqu'à Ronsard, puis jusqu'à Shakespeare, puis jusqu'à Mickiewicz et Hérédia, le sonnet ait produit d'immortels chefs-d'œuvre. Revenons à Ronsard.

Les *Amours* célèbrent quelques-unes de ces beautés faciles que Ronsard avait déjà chantées. Mais le gros de l'œuvre est consacré à une nouvelle « Laure » que le poète aime d'un amour de poésie, non d'un amour de réalité, et qu'il appelle Cassandre. C'était d'ailleurs le vrai nom de la dame : Cassandre Salviati. Elle était d'une noble famille florentine, elle habitait avec ses parents le château de Torlay non loin de Blois. Ronsard la vit au printemps de 1545 à Blois où il suivait la cour. Elle avait quatorze ans et était merveilleusement belle. Elle épousa plus tard un châtelain du Vendômois et devint « mademoiselle » de Pré ou de Pray.

Il y a du pédantisme dans ces *Amours*. Tellement que le docte Muret en fit un docte commentaire deux ans après. Ronsard ne peut oublier, à propos de sa jolie Tourangelle, la pauvre Cassandre, fille de Priam.

Mais parfois aussi ses vers ne sont que grâce naïve et amoureuse.

Voici le bois que ma sainte angelette
Sur le printemps réjouit de son chant :
Voici les fleurs où son pied va marchant,

. . . .
Ici chanter, là pleurer je la vis,
Ici sourire, et là je fus ravi
De ses discours par lequels je des-vie
[(meurs)
. . . .
Ici s'asseoir, là je la vis danser !
Sur le métier d'un si vague penser
Amour ourdit les trames de ma vie.



UN POÈME DE RONSARD : JACQUES ET ROBINE.

La réaction contre ce pétrarquisme ne tarda pas ; Ronsard avait un fond d'épicurisme, de gauloiserie et d'ironie ; c'est ce qui empêche qu'avec lui la grande poésie devienne ennuyeuse ou niaise. Après Cassandre, il écrivit donc le livre le plus vif, parfois le plus cru qu'on puisse imaginer. C'est le livre de *Folâtreries* qui est un peu dans son œuvre ce que sera dans l'œuvre de Victor Hugo la *Chanson des rues et des bois*. Le titre exact est, au complet : *Livret des Folastreries, à Janot Parisien, plus quelques épigrammes grecs et dithyrambes au bouc de E. Jodelle, poète tragique*, sans nom d'auteur. Le docte coudoie l'égrillard. Mais c'est toujours joli.

En 1554, Ronsard eut la révélation d'Anacréon, le gentil poète grec qui a donné son nom à une forme de poésie amoureuse, aussi éloignée de l'impure grossièreté que du pur platonisme. Henri Estienne venait d'en publier les vers enfin retrouvés. Ronsard en fut émerveillé. Justement il venait, lorsqu'il le lut, de

rencontrer, bien à propos pour son goût nouveau, une jeune fille appelée Marie. Marie Guiet? ou Marie du Pois? On ne sait. De famille modeste : « fille d'une hostellerie », dit Belleau ; « simple païsante », dit Baïf ; mais on n'est pas obligé de les croire ni de l'imaginer gardant les vaches. En tout cas, elle n'était pas « d'un lieu si hautain que Cassandre », et « cette fleur angevine de quinze ans » convenait mieux que la noble Florentine à l'anacréontisme. A cette heure, Ronsard voulait aimer réellement, et qu'on l'aimât.

Les amants si froi en été,
Admirateurs de chasteté,
Et qui, morfondus, pétrarquisent,
Sont toujours sots...

Il poursuit donc moins platoniquement Marie :

Marie, qui voudrait votre beau nom tourner,
Y trouverait aimer ; aimez-moi donc, Marie :
Votre nom, de lui-même à l'amour vous convie.
Il faut suivre Nature.

Il l'éveillait le matin :

Marie, levez-vous, vous êtes paresseuse.
Ja, la gaie alouette à ciel a fredonné...

Et il lui écrivait des chansons, odelettes et sonnets qui sont de purs chefs-d'œuvre de sensibilité et de sincérité. Le recueil en parut après un nouveau *Bocage*, des *Mélanges*, et une troisième édition des quatre livres d'odes : il s'appelait *Continuations des amours*. C'est là qu'on trouve ces œuvrettes délicieuses qui ont encore la fraîcheur de la rosée et du matin et qui, partout citées, ont fait la popularité du poète :

Mignonne, allons voir si la rose...

Rappelons seulement l'épilogue de cette passion. Marie vécut encore quelques années, se maria et le poète crut l'avoir oubliée ; puis elle mourut et Ronsard se souvint d'elle ; il la revit telle qu'elle était à quinze ans ; tout vieux qu'il fût, il la pleura dans le célèbre sonnet :

Comme on voit sur la branche, au mois de mai la rose,
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'aube de ses pleurs, au point du jour l'arrose ;

La grâce dans sa feuille, et l'amour se repose...

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
Afin que, vif et mort, ton corps ne soit que roses.

Ronsard, cependant, n'avait garde d'oublier la grande poésie ! Il s'y remit avec éclat dans deux livres d'*hymnes* qu'il donna en 1556.

Les hymnes ne sont plus divisés en strophes ; ils vont d'un élan continu : certaines grandes pièces de Victor Hugo dans les *Feuilles d'automne*, certaines *Méditations* de Lamartine peuvent en donner l'idée. Le poète y célèbre l'Éternité, la Mort, la Justice, la Philosophie, le Ciel, l'Or. Il célèbre aussi certains grands personnages : le roi, le cardinal de Lorraine, et des saints : saint Blaise, saint Paul, saints populaires ! Il use là presque toujours du « vers héroïque », c'est-à-dire de l'alexandrin qui ajoute la plénitude et l'aisance à la définition de la pensée.

Arrêtons-nous un instant ici pour admirer. Cinq ans, des *Odes* aux *Hymnes*, en passant par les *Amours* de Marie ! Quelle merveilleuse diversité ! Jamais poète n'avait encore eu un talent aussi riche et aussi flexible. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de voir Ronsard entouré d'honneurs. Les jeux floraux, qu'il avait pourtant maltraités, lui décernèrent en 1554, au lieu de l'églantine d'or, une Minerve d'argent massif. C'est à cette heure qu'il devient par la force des choses le poète officiel.

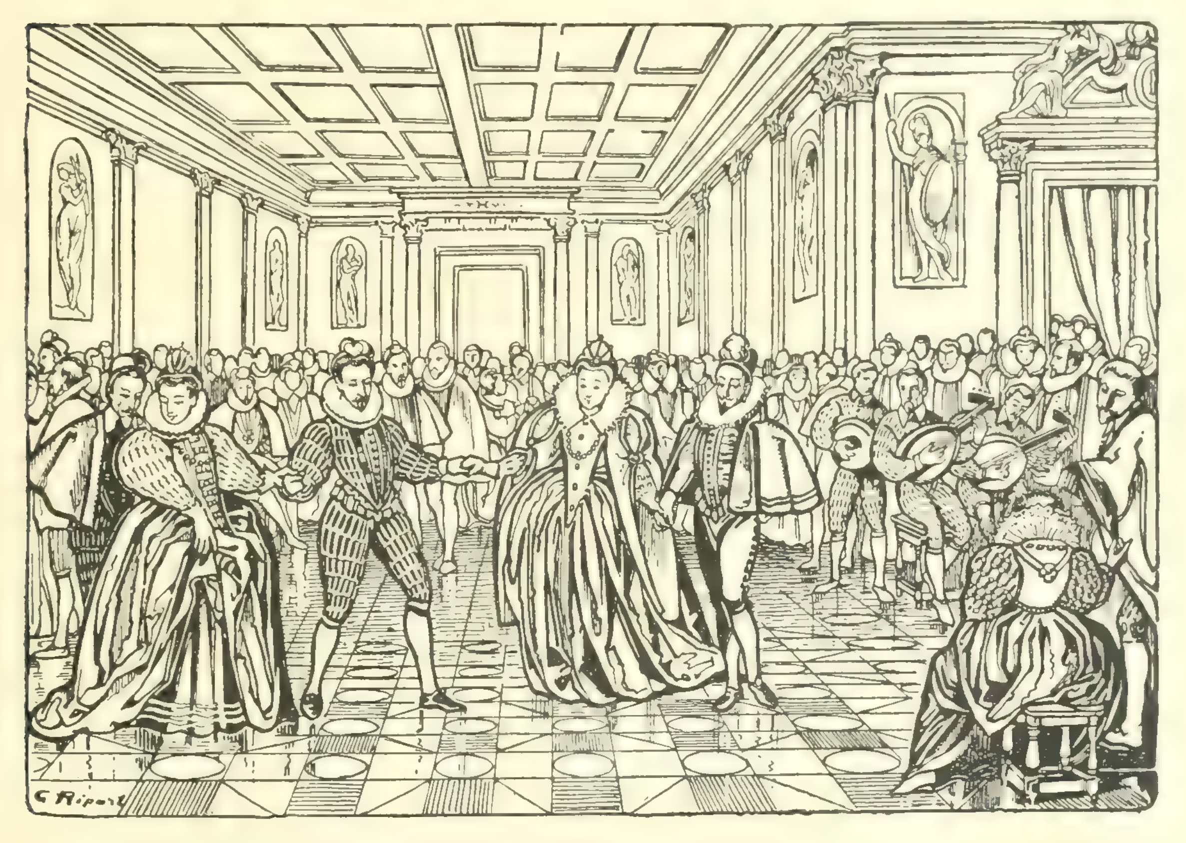
Ses débuts dans ce genre furent un poème intitulé : *Institution pour l'adolescence du Roi Très Chrétien, Charles dixième de ce nom.* Il y disait entre autres beaux conseils :

Sire, ce n'est pas tout que d'être roi de France,
Il faut que la vertu honore votre enfance.
. . . .
Il faut premièrement apprendre à craindre Dieu
. . . .
Après il faut tenir la loi de vos aïeux.

Bientôt, Ronsard fut amené à jouer un rôle plus actif. Les guerres religieuses commençaient à désoler la France ; le poète en souffrit profondément ; il s'éleva avec une éloquence véhémente contre les nouveaux venus qui imposaient au pays un « Christ empistolé de noise et de discorde ». Le *Discours des misères de ce temps*, la *Continuation des misères*, où l'indignation de l'auteur fut encore surexcitée par le traité de Hampton-Court par lequel les protestants livraient à l'Angleterre plusieurs villes de Normandie, la *Remontrance au peuple de France*, enfin la

Réponse aux injures et calomnies de je ne sais quels prédicantereaux venus de Genève, sont des modèles de noblesse dans l'invective, de dignité dans la colère et d'éloquence dans la satire.

Ce n'est pas que Ronsard tienne pour de profonds motifs de conscience à l'Église catholique, ce n'est pas que sa raison, ou son cœur, ou toute son âme de



LE BAL.

poète reste attachée à des dogmes, à des rites, au pape, à la messe et au Christ étendant ses bras sur l'autel. Polyeucte sans la grâce, apôtre sans le sacrifice, il se dit chrétien et catholique, et il exprime en beaux termes la foi qu'il croit avoir, mais il serait protestant, si les protestants n'avaient pas heurté son loyalisme monarchique et son respect absolu pour l'État. Il aime le catholicisme moins qu'il ne hait la Réforme. Il la hait pour sa désobéissance au roi, pour ses noises et ses discordes, ses chrétiens déguisés en gendarmes, son Christ souillé de sang et de poudre. Ce défenseur du pape défend l'autorité, son pays et son roi ; et il cesserait de vouloir

« confondre » l'ennemi, si l'ennemi voulait écouter le pathétique appel qu'il adresse à Théodore de Bèze :

La terre qu'aujourd'hui tu remplis toute d'armes...
Ce n'est pas une terre allemande ou gothique,
C'est celle où tu naquis...

Voyez-le, en effet, ce champion vaillant de l'orthodoxie, au moment où il lutte le plus fort pour sa religion et où il se croit bien et dûment converti. Quand le jour se lève et le soir,

Quand la nuit brunette a rangé les étoiles,

il n'oublie pas de dire dévotement sa prière. Il « lève vers la voûte du ciel et les yeux, et la bouche, et le cœur », il adore Dieu le Père, il adore le Saint-Esprit, il adore Jésus-Christ. Mais comment passe-t-il sa vie? A « se divertir ». Ses journées sont remplies par les jeux qui chassent les soucis : la musique, le luth, le bal, et « les masques aussi ». Et là, pas un instant, il ne se souvient de sa foi. Entre l'heure de l'oraison matinale et la prière du soir, ce n'est plus un chrétien, c'est un aimable et sage épicurien. En somme, il a fait, comme tout le monde en ce temps, deux parts de la vie qui lui est donnée : l'une appartient à Dieu, l'autre appartient à lui. Puisqu'il a satisfait aux prescriptions de la loi, que voudrait-on de plus? Effectivement, l'orateur sacré qui prononcera son oraison funèbre constatera qu'il a été un catholique régulier, et, s'enthousiasmant des beaux vers du poète, ne demandera rien de plus au chrétien.

Cela se verra à travers sa poésie qui de plus en plus devient formelle, manque d'âme ou de philosophie, et ne retrouve la vie que quand l'amour l'inspire.

Et aussi bien, il prend de nouveau des sentiments anacréontiques et amoureux. Il rappelle en son cœur les vieilles amours. Enfin il se range à une nouvelle « maîtresse », Hélène, et il a de jeunes et vives amourettes qui l'égayent.

Parmi les dames d'honneur de Catherine de Médicis était une jeune fille charmante, Hélène de Surgères. La reine demanda à Ronsard de la célébrer en vers. Le poète, se piquant au jeu, finit probablement par être dupe de ses inventions. C'est à elle qu'il pense quand il écrit ces vers fameux :

Il ne faut s'ébahir, disaient ces bons vieillards,
Dessus le mur troyen voyant passer Hélène,
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine,
Notre mal ne vaut pas un seul de ses regards.

Toutefois il vaut mieux, pour n'irriter point Mars,
La rendre à son époux, afin qu'il la remmène...

Pères, il ne fallait, à qui la force tremble,
Par un mauvais conseil, les jeunes retarder ;
Mais, et jeunes et vieux, vous deviez tous ensemble,
Pour elle, corps et biens, et ville hasarder.
. . . .

C'est pour cette même Hélène que fut écrit le sonnet :

Quand vous serez bien vieille, le soir à la chandelle,
Assise au coin du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers et vous émerveillant :
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle !
. . . .

Mais Ronsard savait reprendre le ton élevé, soit qu'il fallût célébrer Henri III, soit qu'il fallût arrêter les bûcherons dont la hache saccageait la forêt de Gâtines :

Forêt, haute maison des oiseaux bocagers !...
Adieu, vieille forêt, le jouet de Zéphire...
Adieu, vieille forêt, adieu, têtes sacrées...

Après tant d'essais divers il aurait manqué quelque chose à Ronsard s'il ne s'était essayé à la poésie épique, au « long poème », comme il disait.

Dans ses plans de jeunesse il avait rêvé, pour couronner sa carrière, d'écrire un « long poème », qui se rapporterait à la littérature antique et à nos traditions nationales. Il y avait, dans les « épopées » du moyen âge, un « roman de Troye » où l'auteur, Benoît de Saint-More, racontait les exploits de Francus, fils d'Hector, et fondateur de la race franque. Jean Lemaire de Belges avait repris ce sujet dans les *Illustrations des Gaules*. Ronsard, dès le collège Coqueret, fut séduit par cette tradition à la fois virgilienne et française ; il travailla vingt-trois ans à son œuvre. Par malheur, le souffle épique lui faisait défaut ; et puis, il commit une erreur de rythme singulière : c'est en vers de dix syllabes que son poème fut écrit. Or, ce rythme est trop court et sautillant ; il ramène trop rapidement les mêmes césures et les mêmes rimes ; l'ampleur du récit en est coupée. Enfin Ronsard reprenait avec monotonie tous les procédés de l'épopée classique. Ce fut de haut, assurément, qu'on le vit trébucher ; mais le fait est qu'il trébucha.

Cet échec ne nuisit pourtant pas à son prestige et à sa gloire ; et lui-même d'ailleurs voulut consacrer ses dernières années à se corriger définitivement soi-même.

En l'année 1560, il avait réuni ses œuvres dans une première édition collective en quatre tomes. Puis les éditions s'étaient succédé : avril 1567, 1571, 1572 et 1578. Enfin il revit toute son œuvre en 1584. Cette fois, il supprimait un certain nombre de pièces, car il était, comme nous allons l'expliquer, plus sérieusement converti qu'auparavant. Mais il n'était pas encore satisfait. Il préparait une septième édition ; la mort le surprit, il n'eut pas le temps de la faire imprimer ; elle parut en 1586, par les soins de Jean Galland et Claude Binet, ses exécuteurs testamentaires. Les érudits hésitent aujourd'hui entre ces différents textes. Nous estimons pour nous que nous n'avons pas à nous substituer à la volonté de l'auteur et qu'il faut accepter la dernière édition préparée par lui, quitte à y ajouter, à titre de données biographiques, les morceaux qu'il a supprimés. Mais revenons au récit de ses dernières années.

La vieillesse et la mort de Ronsard Le roi Charles IX l'avait comblé de faveurs, mais depuis douze ans « les gouttes fort douloureuses » l'avaient assailli, « tellement qu'à grand'peine pouvait-il faire la cour, sinon à son lit ». Le nouveau roi Henri III le vit donc beaucoup moins que ne l'avait fait son prédécesseur. En février 1585, Ronsard, qui ne venait que rarement à Paris, abandonna entièrement ce séjour. Il renonça aux soins du monde, et décidé à mourir saintement et pieusement, il se retira définitivement en Vendômois, à Croix-Val, un lieu « fort plaisant et voisin de la forêt de Gastine et de la fontaine Bellerie par lui tant célébrées ». En décembre, ayant perdu le sommeil et accablé de souffrances, il se fit transporter à Tours dans son prieuré de Saint-Côme. Il avait gardé une entière lucidité et maîtrise de soi-même. Le 25 décembre, averti par ses maux de sa fin imminente, il réunit les religieux, se confessa à haute voix devant eux et reçut les derniers sacrements. Le lendemain, il eut la force de composer deux sonnets. Il y disait :

> Je n'ai plus que les os, un squelette je semble,
> Décharné, dénervé, démusclé, dépoulpé,
> Adieu, plaisant soleil !...
> Adieu, chers compagnons ! adieu, mes chers amis !
> Je m'en vais, le premier, vous préparer la place.

Et le jour suivant il mourait, « dénué de toutes les forces naturelles, mais plein de foi et de résolution » (vendredi, 27 décembre 1585).

Sa disparition fut un deuil pour la France. On estima qu'il n'y avait jamais eu, qu'il n'y aurait jamais chez nous de poète égal à Ronsard. Ses œuvres avaient à

l'étranger un succès presque aussi retentissant qu'en France. Son biographe Binet nous rapporte qu'on le lisait « publiquement aux écoles françaises de France, d'Angleterre et de Pologne jusqu'à Danzich ! » Là-bas, l'un de ses plus fidèles amis fut Jean Kochanowski, le meilleur poète polonais du seizième siècle, un très grand poète qui, ayant séjourné en France, admira Ronsard et en fit parvenir l'admiration dans son pays.

Ronsard méritait, certes, ces hommages. Les Français se reconnaissent en lui, même quand il revêt la robe grecque et latine, car notre Ronsard est avant tout un gentilhomme vendômois le fils de cette vallée du Loir, d'où viennent aussi Racan et Alfred de Musset. Il a, de son pays et de son éducation, la grâce, la liberté, l'aisance, la noblesse ; il est galant homme ; il est charmant homme ; il connaît son monde ! Nobles dames et filles du peuple, il aime les enjouées, les sages et les jolies. Il aime surtout les rivières, les champs, les forêts. Il était maître en l'art des jardins et avait des secrets pour faire pousser les fleurs et les fruits. « Le paysage, non pas copié chez les Latins ou chez les Grecs, mais vu et étudié directement par un observateur sensible au pittoresque, s'associe chez lui à la passion humaine. Avec la voix du chanteur, le ruisseau gémit, l'arbre soupire, l'oiseau chante ; et les soleils couchants, les rayons du jour, les aurores, prêtent leurs flammes aux jardins émus où passent les belles Grecques, vêtues à la façon du seizième siècle, d'étoffes aux larges flots retenues par quelques liens superbes » (Banville). Il a l'imagination somptueuse et qui embellit tout. La grâce même chez lui se revêt de magnificence. Il a du triomphe et de la joie. Il est musicien, il est artiste. Il n'invente guère de strophes ni de rythmes ; mais, tous ceux qui existent, il les connaît, il les devine, il les manie en maître. Ronsard et Victor Hugo sont incomparables à cet égard. Enfin, par un prodige qui frappa d'étonnement les contemporains, il s'est sans cesse renouvelé ; chaque fois qu'il semblait avoir fixé son genre et son inspiration, il s'élançait d'un essor imprévu, plus haut. Sa vie littéraire est une perpétuelle série de coups d'éclat. Elle a ébloui ceux qui la voyaient de près.

Aujourd'hui, tout a changé ! Si on l'admire, si on l'aime, si on le respecte religieusement, il n'est point populaire, il n'est point vivant, et nous ne cherchons jamais chez lui cette éloquence directe avec laquelle nous parle le pauvre Villon, si inférieur par le génie

C'est que, d'abord, Ronsard, parti avec de si hautes ambitions philosophiques, a laissé perdre peu à peu en lui le sens des vérités supérieures. Il faut être métaphysicien pour être grand poète ; il faut discerner, au delà du monde visible, l'harmonie

du monde invisible. Il faut avoir en soi, quand on est païen, un peu de Lucrèce ou un peu de Virgile ; mais quand on est chrétien, il faut avoir en soi beaucoup de la Bible et de l'Évangile. Cela a manqué, et manqué chaque jour davantage, à mesure que s'allongeait sa vie, à l'œuvre de Ronsard. Il a manqué aussi à son cœur les grandes et vraies passions qui bouleversent l'homme, qui donnent à la poésie un accent de profondeur et de pathétique. Les « feintes amours » auxquelles il s'est plu toute sa vie et qu'il n'a entremêlées que de caprices libertins, étaient incapables de le soulever au-dessus de lui et de son art. Enfin il a pris, dans un monde suranné et destiné à bientôt périr, les images, les mythes et les moyens d'expressions par lesquels il espérait immortaliser son style. Convaincu que l'antiquité gréco-latine, avec ses fables, ses procédés d'art et sa langue même, serait éternellement le modèle et l'aliment des esprits cultivés, il s'y est enfermé. Et quand ces vieux édifices sont tombés en ruines, lui-même s'est trouvé enseveli.

Ceci dit, rien n'est plus joli qu'un vers de Ronsard ; il n'y a rien de plus artiste que son œuvre, ni de plus gentilhomme que sa personne. Et l'on ne connaît pas l'art divin de poésie, tant qu'on n'a pas soigneusement pratiqué les œuvres de Pierre Ronsard, gentilhomme vendômois. C'est une grande « statue » de la littérature française.





CHAPITRE III

LES POÈTES DU TEMPS DE RONSARD

I. La Pléiade et ses poètes. Antoine de Baïf. Amadys Jamyn. Étienne Jodelle. Ponthus de Tyard. — II. Les poètes indépendants. Du Bartas. D'Aubigné. Desportes.

I

Ronsard ne resta pas isolé sur le haut piédestal que lui avait élevé l'admiration des contemporains. Nous ne le voyons qu'entouré d'autres poètes, moindres en génie, mais tous réputés, et qui constituent sa garde d'honneur : c'est la *Pléiade*.

Elle s'appelait à l'origine et plus modestement la *Brigade*. Elle comptait sept membres. C'était le nombre des poètes excellents qu'Alexandrie avait réunis jadis sous le nom de *Pléiade*, par analogie avec la constellation de sept étoiles qui brille au ciel, vers l'Orient. Devenue glorieuse, la *Brigade* prit ce nom célèbre que ses ennemis lui donnaient déjà par dérision. L'école de Ronsard n'est aujourd'hui connue que sous le nom de *Pléiade*. La composition en a été variable. Elle comprit définitivement : Joachim Du Bellay, Antoine de Baïf, Rémy Belleau, Ponthus de Tyard, Jodelle, Dorat et Amadis Jamyn qui s'y joignit plus tard.

Au premier rang par le mérite et par le renom est Joachim Du Bellay, l'auteur de cette *Défense et illustration* que nous avons analysée.

Une figure ovale aux tempes amaigries, un nez droit, une bouche fine, des yeux rêveurs et inquiets, un mince collier de barbe, une courte moustache tombante, bref dans un visage aristocratique tous les traits d'un tempérament nerveux, prompt au découragement et presque trop affiné : voilà Joachim Du Bellay !

Ses œuvres subtiles, frémissantes, aiguës, font parfois songer à celles du musicien Schumann ; mais il n'avait pas seulement des nerfs, de la fantaisie et de la mélancolie. Il possédait aussi de l'esprit, et du plus réaliste, du plus narquois, du plus pittoresque. Et c'était un grand humaniste.



JOACHIM DU BELLAY (D'après une estampe).

Il était né en 1525, à Liré, près d'Ancenis. De grande famille : un de ses oncles était un illustre capitaine et ambassadeur, un autre cardinal célèbre. Très jeune, il fut orphelin. Il fit son droit à Poitiers. Déjà il composait des vers. Revenant chez lui vers 1547, il rencontra « en une même hôtellerie », dit la légende, Ronsard, son parent éloigné ; il le suivit au collège Coqueret. En 1549, il publia en même temps que la *Défense et illustration* un recueil de sonnets « suivi de treize odes ». Les sonnets célèbrent avec beaucoup de subtilité une demoiselle *Olive;* ils sont composés à l'imitation non seulement de Pétrarque, de Bembo et de l'Arioste, mais surtout des imitateurs de ces maîtres ! La langue en est pédante, le rythme aussi, et peu musical. A cette date, Du Bellay parlait latin et grec ; ainsi il appelait *prosphonématique* la pièce où il célébrait l'entrée de Henri II à Paris. Vers la fin de 1549, il donna un autre recueil de poésie dédié à « Madame Marguerite » sa protectrice, et le compléta par une *Musagnaemachie.* Tout cela est difficile à lire, subtil et pédant. En 1552, il traduisit le quatrième chant de l'*Énéide* et y joignit « d'autres œuvres de l'invention du translateur ». En 1553, il partait pour Rome avec son oncle le cardinal, il y fut malheureux. Là il pleura son pays ; ses vers désormais lui servaient non à montrer son savoir, mais à dire ce qu'il souffrait et ce qu'il voyait, et ce seront des vers charmants.

Il rentra à Paris en 1557, rapportant les *Regrets* et les *Antiquités de Rome* où il a dessiné avec vivacité et amertume l'amusante silhouette des Romains. Ces vers délicieux, subtils et méchants parurent malgré lui, prétend-il. Peu après il donnait ses *Poemata* en latin et ses adorables *Jeux rustiques*. C'est dans ces œuvres char-



RENCONTRE DE RONSARD ET DE DU BELLAY.

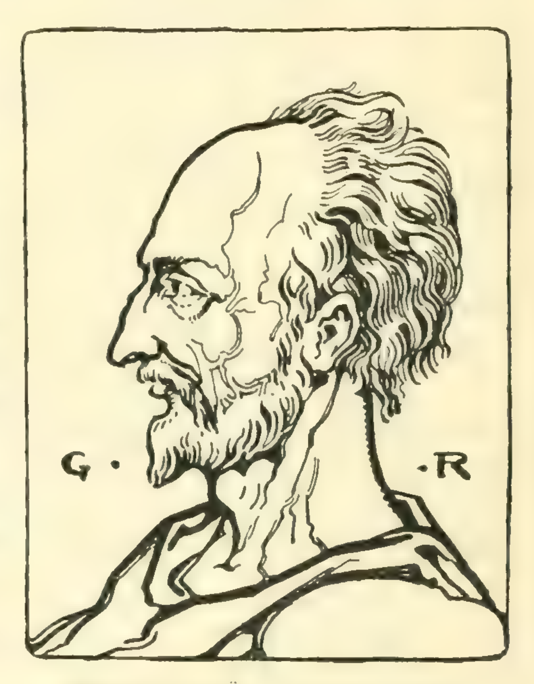
mantes (je ne parle pas des *Poemata*) qu'il se révèle enfin poète. C'est par elles qu'il vivra immortellement :

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage.

Il a même suffi de ces quatorze vers pour immortaliser l'ardoise fine, la douceur de l'Anjou et le petit Lyré ! Mais aussi a-t-on rien écrit de plus humain, de plus naturel et de plus délicat ?

Tant de grâce ne désarma point les gens piqués par les *Regrets*. Des colères se déchaînèrent. Le poète perdait vers le même temps sa très chère protectrice, Madame Marguerite, qui allait épouser le duc de Savoie ; il était découragé, malade, léger d'argent. Pour comble il devint sourd. Et il mourut à Paris, le délicieux artiste et le très fidèle ami, à trente-cinq ans, presque subitement, loin de son pays où il avait jadis rêvé de dormir son dernier sommeil.

Jean-Antoine de Baïf fut l'autre ami cher au cœur de Ronsard. Il était né à Venise, vers 1532, d'un grand personnage français, Lazare de Baïf, et d'une demoiselle italienne « de condition ». Son père l'emmena avec lui à Paris pour l'élever dans les bonnes lettres. Il devint très savant en latin et en grec, et il se lia avec Ronsard, serviteur de son père et de sept ans plus âgé que lui. Ronsard connaissait mieux le monde, Baïf connaissait mieux les livres. Ils travaillèrent ensemble sous la direction de Dorat, comme je l'ai dit.



ANTOINE DE BAÏF (D'après une estampe).

Baïf perdit son père vers sa quinzième année, et fut dès lors sans appui et sans argent ; « clerc tonsuré », il se plaint de n'avoir ni rente, ni charge, ni aucun bénéfice. Heureusement Charles IX en fit un des secrétaires de sa chambre. Jeune, il écrivit comme les autres ses « amours » : les *Amours de Méline*, les *Amours de Francine* et les *Diverses amours*. Plus tard, il écrivit des poèmes didactiques, des *Mimes, enseignements et proverbes*, et quantité d'ouvrages de circonstance.

Il essaya d'introduire, à l'imitation de la poésie latine, le vers « mesuré ». Mais en français, la différence des longues et des brèves est trop insensible et trop arbitraire pour permettre de constituer une rythmique et une prosodie. Aussi les vers « baïfiens » ne sont pas des vers, encore qu'ils soient curieux, originaux et doux à l'oreille. C'est que Baïf avait une oreille musicale et bien exercée : son grand œuvre fut en effet de fonder à Paris avec le musicien de Courville une académie pour la musique. Charles IX et Henri III la protégèrent contre le Parlement et

l'Université, jaloux des privilèges du nouveau corps. Ce fut la fameuse et inutile *Académie du Palais*. Baïf mourut en 1591. Il a prié la Muse de faire son portrait et de dire à ceux qui le suivront :

Dis-leur que je fus débonnaire,
Souvent pensif, parfois colère,
Mais soudain il n'y paraissait.

Amadis Jamyn, né près de Troyes en Champagne, vint tout jeune à Paris. Ronsard, séduit, disait-on, par ses premiers vers, le prit pour page, le fit instruire et le présenta au roi qui le mit au nombre de ses secrétaires. Il y a de la magnificence dans les jeunes vers d'amour de Jamyn. Il est le Rimbaud de la Pléiade. Lisons ce fragment de sonnet :

La déesse des bois, jalouse de mon heur,
A dérobé la proie à ta meute aboyante...
— Ami, quitte la chasse ! Hé ! ne vaut-il pas mieux
Entreblesser nos cœurs du rayon de nos yeux
Que s'acharner au sang d'une bête sauvage !

Plus tard, il se repentit d'avoir chanté l'amour ; il acheva, ce Jamyn « le bien disant », la traduction de l'*Iliade* commencée par Hugues Salel ; il écrivit un *Discours de philosophie à Pasicharis et à Rodanthe, avec sept discours académiques*. Il avait beaucoup voyagé, peut-être en Grèce et en Asie Mineure, en tout cas par toute la France. Après la mort de Ronsard, il quitta Paris et se retira à Troyes où il mourut en 1585 à quarante-cinq ans, léguant une partie de sa fortune à cette ville pour y fonder un collège.

Remy Belleau a un joli nom, gracieux, auquel on ne manque jamais d'ajouter l'épithète de gentil, peut-être à tort ! Il connaissait vraiment très bien les ressources de la langue française. Baillet écrivait en 1685 que « Belleau s'était appliqué particulièrement à bien choisir les mots, à donner de belles couleurs à ses pensées et à polir son discours avec tant d'exactitude qu'on aurait pu attribuer ce soin à quelque affectation vicieuse, si l'on n'avait su que cela lui était naturel ». Aussi, malgré sa gentillesse, lui a-t-il manqué de la facilité et de l'aisance quand il a voulu traduire et imiter Anacréon. Ronsard le lui a reproché dans une vive exhortation à boire :

Tu es un trop sec biberon
Pour un tourneur d'Anacréon,
Belleau...

Mais dans la poésie artificielle, Belleau triomphe. Les vers subtils et éclatants ne manquent pas dans ses *Amours et nouveaux échanges de pierres précieuses, vertus et propriétés d'icelles.*

Il était né à Nogent-le-Rotrou en 1528 et il mourut en 1577. Il mena une vie tranquille et digne. Attaché de bonne heure à Rémi de Lorraine, marquis d'Elbeuf, général des galères de France, il suivit en Italie ce maître qui bientôt lui confia l'éducation de son fils, Charles de Lorraine, plus tard grand écuyer. Belleau avait du goût pour les représentations théâtrales, était bon acteur, et lui-même écrivit une comédie appelée *la Reconnue*. Il a publié aussi une *Bergerie*, divisée en deux journées, dans laquelle il a inséré des poésies de jeunesse en les liant assez maladroitement par des discours en prose. On avait pensé qu'il remplacerait Du Bellay ; mais malgré une douzaine de strophes vraiment « gentilles » comme :



RÉMY BELLEAU (D'après une estampe).

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois, etc.

et qui ne sont qu'une heureuse rencontre, il n'a rien laissé de vivant et d'amusant que son nom.

Et voici le poète qui trompa le plus les espérances : Étienne Jodelle, sieur de Lymodin (1532-1573). Quand il débitait ses vers, on l'appelait « démon » tant il prenait d'empire sur ses auditeurs. Mais, bientôt, à peine mort, il ne resta de lui que désillusion et ennui. Son style est presque toujours dur et négligé, fougueux et impropre, sentant l'improvisation. C'était un de ces écrivains qui croient qu'on peut donner aux mots n'importe quel sens et quel emploi. Un jour, une inspiration lui a fait écrire une chanson narquoise et vive :

Tous les chants des amants sont
Pleins d'un mal que point ils n'ont,
Pleins de tourments et de pleurs,
De glaces et flammes ;
Mais feintes sont leurs douleurs
Ainsi que leurs âmes.

Si ces amants enduraient
Tant de maux et s'ils pleuraient
Vraiment du cœur et de l'œil,
Non par plainte folle,
On leur verrait plus de deuil
Et moins de paroles.

Voilà ce qu'on peut citer presque de mieux d'un homme qui passa pour un génie : leçon pour les improvisateurs qui dédaignent le travail et la réflexion.

Son nom est, dans l'histoire, attaché à la tentative (un peu trop écolière malheureusement) par laquelle on essaya de transporter en France les beautés du théâtre antique. Il écrivit une *Cléopâtre* qui fut jouée d'abord devant Henri II en 1553 « avec de grands applaudissements », puis au collège Boncour, parmi la plus grande affluence de « personnages d'honneur » et où l'on comptait Turnèbe et Étienne Pasquier. Elle était accompagnée d'une comédie, *Eugène*. Le soir de la représentation, l'auteur fut amené par ses amis à Arcueil, et comme c'était « aux jours licencieux du carême-prenant », on improvisa une mascarade et on promena un bouc couronné de fleurs et de lierre en chantant le péan, ce qui fit accuser Ronsard et ses amis d'avoir renouvelé, en païens, le culte des faux dieux.



ÉTIENNE JODELLE (D'après une estampe).

Il est mort pauvre, à quarante et un ans, victime sans doute de cette insouciante et présomptueuse confiance en soi qui lui faisait jeter au vent son argent et son génie.

Enfin cette revue des gloires de la Pléiade se terminera sur un nom étrange et magnifique, Ponthus de Tyard, qui fut le dernier survivant des compagnons de Ronsard. Il était bon gentilhomme, né à Bissy, dans le diocèse de Mâcon. Il savait le grec, le latin, l'hébreu ; il avait déjà publié un volume de vers : *les Erreurs amoureuses*, avant l'éclat de la Pléiade. Il s'y montrait disciple de Maurice Scève et de l'école lyonnaise. Plus tard, il s'attacha au soleil levant de la nouvelle école. Mais bientôt il renonça à la poésie, fit des sciences et de la philosophie, s'engagea dans l'Église, et fut élevé au siège épiscopal de Chalon-sur-Saône. Il exerça sa charge avec honneur ; il fut bon serviteur de Dieu et du roi, et fidèle à ses amis. Se voyant très âgé, il résigna son siège à son neveu Cyrus de Tyard et mourut plein d'honneur dans la retraite, le 23 septembre 1605, à quatre-vingt-trois ans. Il fallait qu'il y eût un octogénaire grand seigneur et évêque parmi les étoiles de la constellation !

Il devait y avoir, au dix-neuvième siècle, en France, une autre Pléiade avec un autre Ronsard : le Parnasse de Leconte de Lisle. Mais la Pléiade était une « brigade » fondée sur l'amitié, sur la communauté de sentiments, sur le même enthousiasme, sur le même idéal, et elle vivait en accord avec la France. Le Parnasse fut un lieu de réunion où, divers dans leur origine et leurs idées, oubliant la vie générale du pays, s'isolant dans leur art, des poètes indifférents les uns aux autres, venaient prendre chez un maître fameux des leçons de haute conscience professionnelle, des préceptes d'esthétique, des règles de versification, à la rigueur une philosophie. Il y a eu dans la Pléiade plus de jeunesse, plus d'union et plus d'enthousiasme.



PONTHUS DE TYARD (D'après une estampe).

Et pourtant, après avoir admiré et aimé cette constellation, il faut reconnaître maintenant sa faiblesse comme nous l'avons fait pour Ronsard. Tout n'est pas faux dans le jugement de Boileau qui pensait aux disciples, non moins qu'au maître, quand il disait : « Orgueilleux... trébuché de si haut ! »

Ces poètes, dans leur jeunesse et tout au long de leur carrière, étaient restés convaincus de l'éminente dignité de la poésie. Ils avaient proclamé que la poésie a pour essence un principe divin ; ils avaient salué en elle la voix même de la cité, du foyer, du cœur humain. Ils avaient pris pour patrons Musée, Orphée, Linus. Or, après tout cela, qu'ont-ils « inventé » que nous puissions comparer dans cet ordre de la grande poésie à la tragédie d'Eschyle ou de Sophocle, à l'épopée de Virgile, au lyrisme de Hugo et de Lamartine ? Ils ont trop accordé au savoir et à l'imitation, ils ont trop sacrifié à

l'ingéniosité, à l'art, au factice. *Deus, ecce Deus,* dit la sibylle de Cumes. Ils ont crié comme elle ; le dieu est-il venu ?

II

LA « GRANDE FOISON » DE POÈTES Si les poètes de la Pléiade forment une sorte d'aristocratie, ils ne furent cependant pas isolés dans leur temps, car jamais on ne vit sourdre du sol français autant de vives sources poétiques. Ce fut un printemps rempli de rimes, de sonnets, de chansons et de « longs poèmes ».

Les érudits du dix-huitième siècle ont relevé la liste de ces poètes ; la voici, toute sèche : Olivier de Magny, de Cahors en Quercy ; Jacque Tahureau, du Mans ; Jean de la Péruse, d'Angoulême, et son curieux ami qui savait si bien parler poitevin, l'avocat Jean Boiceau, de Poitiers ; Pernette Guillet dite Cousin, de Lyon ; et cette Desbordes-Valmore du seizième siècle, Louise Labé, de Lyon aussi, qui a écrit de beaux vers frémissants d'amour et de passion ; Bérenger de La Tour-d'Albenas en Vivarais ; Barthélemy Tagault, l'un des premiers à observer exactement l'alternance régulière des rimes masculines et féminines ; Martin Spifame, « gentilhomme français, seigneur du Grand Hostel et d'Azi » ; Philibert Bugnyon, de Mâcon, jurisconsulte savant en grec et auteur de vers amoureux ; Salmon Macrin, qui chanta sa *Gélonie* ; La Boétie, l'ami de Montaigne ; Jacques Berreau, Poitevin, jurisconsulte et poète ; Jacques Grevin, de Clermont en Beauvaisis, dont nous aurons à reparler à propos des premiers essais du théâtre classique : outre ses pièces, il a écrit aussi des vers d'amour et des poèmes de circonstance ; Claude Binet, de Beauvais, biographe de Ronsard ; Florent Chrestien, d'Orléans, l'ennemi de Ronsard ; Guy du Faur de Pibrac, de Toulouse, puissant personnage, mêlé comme jurisconsulte et diplomate aux plus grandes affaires du temps, l'un des maîtres, avec le conseiller Mathieu, de cette poésie gnomique qui fut si en renom au commencement du dix-septième siècle : Arnolphe, dans *l'École des Femmes* de Molière, prescrit à sa pupille Agnès, pour la rendre tout à fait sotte et sage, de ne lire que :

Les quatrains de Pibrac ou les doctes tablettes
Du conseiller Mathieu ; l'ouvrage est de valeur
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur ;

le président Antoine Favre, de Chambéry, illustre et savant magistrat et ami de saint François de Sales ; Charles Toutain, de Falaise ; Jacques de Courtin de Cissé, du Perche, qui mourut à vingt-quatre ans en 1584, grand ami de Belleau ; Jacques Pelletier du Mans, rare esprit et universel, mais inquiet, qui avait la curiosité et le don d'invention en toutes choses même en science ; il conseilla à Ronsard d'écrire des *Odes*, genre alors inconnu ; il ouvrit à Montaigne des horizons sur la géométrie ; il s'était fait jusqu'à un système d'orthographe qu'il suivait rigoureusement ; le monotone Claude Turrin, Dijonnais, et son ami Claude de Pontoux, de Châlons en Bourgogne ; il chanta sa « parfaite amie » qu'il appelait *Idée;* Adrien du Hecquet, de Crépy en Artois ; Alexandre Sylvain, Flamand, dont le vrai nom était Van den Bosche ; Guillaume des Autels, de Marolle, huguenot qui fut un instant de la Pléiade ; Ronsard lui adressa le *Discours des misères de ce temps;* son ami Marc-Claude de Buttet, gentilhomme savoisien (ils mériteraient tous deux une étude approfondie) ; Claude Mermet, de Saint-Rambert en Savoie ; Philibert Bretin ; Flaminio de Birague ; Édouard du Monin ; Jean Le Masle ; Pierre d'Origny ; Guy de La Garde ; Jean Ruyr ; Pierre de Javeny ; Jérôme d'Avost ; Maclou de La Haye ; Nicolas Denysot ; les trois Habert, François, Pierre et Isaac ; Milles de Norry ; Guillaume Bigot, médecin et philosophe, dont la vie fut étrangement romanesque ; Nicolas Bargedée, président au présidial d'Auxerre, qui signa un volume d'*Odes pénitentes* du pseudonyme de : « le moins que rien » ; Nicolas Ellain ; Nicolas Renaud, Provençal ; le curieux et romanesque François le Poulchre, seigneur de la Motte-Messemé, gentilhomme né à Mont-de-Marsan, et qui s'est raconté tout au long de ses poésies ; le calviniste Louis de Masures ; Robert Le Rocquez ; Gilles Corrozet, libraire, imprimeur de poètes et poète lui-même ; Guillaume de La Ferrière ; Jacques Sireulde ; Georgette de Montenay ; Anne de Marquetis, religieuse de l'ordre de Saint-Dominique ; Étienne du Tronchet ; Artus Désiré ; Adrien de Guesdou ; Antoine de Cotel ; l'abbé Jacques de Billy ; Fernand Debez ; François de Belleforest, Commingeois, plus fameux pour ses ouvrages de vulgarisation et sa *Cosmographie*, qui servirent à Montaigne, que pour ses vers ; Joachim Blanchon et Jean de Beaubreuil, tous deux Limousins ; le Gascon Jean de La Jessé ; et bien plus que les autres, Tabourot dit des Accords et Béroalde de Verville à la verve fameuse... et les dames Des Roches, muses des Grands Jours de Poitiers de 1575, moins fameuses par leurs vers que par une puce qui piqua au sein Catherine des Roches ; piqués d'émulation, Nicolas Rapin, Estienne Pasquier, le président Brisson célébrèrent cet accident par *la Puce de madame Des Roches, qui est un Recueil de divers poèmes grecs, latins et françois, composés par plusieurs doctes*

personnages. Arrêtons ici cette liste qui devrait s'étendre encore au moins une fois autant pour être complète. Il ne faudrait pourtant oublier ni Théodore de Bèze, ni Étienne Pasquier, ni l'illustrissime cardinal Du Perron, prosateurs qui ont écrit des vers solides comme de la prose.

Dès à présent on a envie de poser la question que, dans les *Provinciales,* Pascal posait à son Jésuite qui venait d'énumérer les maîtres de la casuistique : « Eh ! mon Père, s'écrie Pascal, tous ces gens étaient-ils des chrétiens ? » Eh quoi ! demanderons-nous, tous ces gens étaient-ils des poètes ? Assurément oui ! Et le plus petit d'entre eux n'était pas uniquement un rimeur ; tous, ils ont plus ou moins ce « je ne sais quoi de court, de hardi, de vif et de passionné », que Fénelon aimait dans la langue et dans l'imagination du seizième siècle.

Cette abondance de poètes est bien caractéristique ; elle confirme ce que j'ai dit sur le besoin de poésie qui agitait cette jeune littérature moderne. Remarquons encore que ces écrivains appartenaient par leur origine à toutes les parties de la France, qu'ils vivaient chacun dans sa ville, y trouvant des encouragements et des amitiés, et qu'ils étaient liés entre eux par l'estime et le respect du noble métier qu'ils exerçaient.

Pour finir, quatre noms se dégagent par eux-mêmes de cette foule.

Vauquelin de la Fresnaye, Normand, fut avocat, magistrat, président et gentilhomme. Il écrivit des poésies rustiques qu'il appelle les unes des *Foresteries,* les autres *Idillies,* où il veut peindre la « nature en chemise » ; il publia un *Art poétique,* où se retrouve le disciple de Ronsard, et qui semble clore le renouveau poétique, comme la *Défense et illustration* l'avait inauguré, enfin des *Satires* auxquelles conviendrait mieux le nom d'épîtres. Né en 1535, il mourut en 1607.

Voici le nom respecté d'un poète grandiose, Guillaume-Salluste, seigneur du Bartas, fervent calviniste. Il y avait en celui-là cette gravité, cette grandeur, cette sincérité et ce sublime qui ennobliront Corneille. Point de feintes amours ni de mignardises dans ses vers : sa poésie est tout inspirée de celle de la Bible, dont il disait qu'elle « roule comme un flot d'or ». Malheureusement, son flot à lui est un peu trop tumultueux et roule plus de cailloux de la Garonne que de paillettes d'or.

Du Bartas naquit vers l'an 1544 dans la petite ville de Montfort en Gascogne. Il était bon gentilhomme ; il fut élevé dès son enfance dans les exercices militaires. Il s'acquit également de la réputation par son épée, par sa plume et par ses différentes négociations dans les pays étrangers. Il commanda une compagnie d'ordonnance de cavalerie et fut l'exemple des officiers et des soldats par sa valeur et sa prudence. Le roi de Navarre, depuis Henri le Grand, roi de France, qui se l'était attaché par une charge de gentilhomme ordinaire de sa chambre, l'employa avec

succès pour ses affaires en Angleterre, en Danemark et en Écosse. Lorsque le service militaire et ses autres occupations lui laissaient quelque loisir, il se retirait au château du Bartas. Il désirait qu'on l'oubliât pour ne lui laisser d'autre soin que celui de vaquer à l'étude et à la composition de ses ouvrages. C'est ce qu'il témoigne, en finissant la troisième Journée de la première *Semaine :*

Puissé-je, ô Tout-Puissant, inconnu des grands rois,
Mes solitaires vers achever dans les bois...
Ou bien, si mon devoir et la bonté des rois
Me fait de leur grandeur approcher quelquefois,
Fais que de leur faveur jamais je ne m'enivre,
Que, commandé par eux, libre je puisse vivre,
Que l'honneur vrai je suive, et non l'honneur menteur...

Cet amoureux de l'honneur vrai mourut à l'âge de quarante-six ans, fidèle à sa foi, à son art et à son roi.

Il a publié un poème de *Judith*, des hymnes, des récits inspirés de la Bible, enfin, à l'imitation du Grec Georges Pisidas, une sorte d'épopée de la création en sept « Journées » qu'il a intitulée *Semaine* et qui obtint en son temps le plus extraordinaire succès. Elle parut en 1579, eut plus de trente éditions en six ans, fut traduite en italien, espagnol, allemand, anglais, suédois, danois, latin. Simon Goulard en fit le commentaire perpétuel. Milton et le Tasse l'imitèrent ; les Allemands continuent à l'admirer. Pour nous, hélas ! ses défauts qui tiennent à la langue, au goût, au style, sont trop choquants. Nous ne pouvons plus admettre des tendances d'art qui aboutissent aux jeux suivants, « ornements » de la *Semaine :*

La gentille alouette, avec son tirelire,
Tirelire aliré, et tirelirant tire,
Vers la voûte du ciel, puis son vol vers ce lieu
Vire, et désire dire : Adieu Dieu, adieu Dieu !



SALLUSTE DU BARTAS (D'après une estampe du XVIIe siècle).

Agrippa d'Aubigné fut, mais dans une moindre mesure, un droit et fier huguenot. Il n'eut point la sérénité de Salluste du Bartas. En revanche, jamais la véhémence de l'indignation et de la colère, jamais la grande poésie satirique ne s'est plus largement épanchée que dans ses *Tragiques*, où il reprend et développe au profit de la cause protestante, avec une fougue et une ampleur qui dépassent l'imagination, les thèmes indiqués par Ronsard pour les catholiques dans les *Discours des misères de ce temps*.



AGRIPPA D'AUBIGNÉ (D'après Sarbruck).

Né en 1551, ayant prononcé dès l'âge de dix ans son serment d'Annibal devant la tête des huguenots décapités après la conjuration d'Amboise, il s'était attaché à Henri de Navarre et l'avait suivi à la cour de Charles IX. Là, il s'était laissé prendre au goût du jour et avait ronsardisé. « Il était, dit Sainte-Beuve, de cette académie royale de Charles IX et son successeur, qui, dans ses beaux jours, s'assemblait au Louvre, dont plusieurs dames faisaient partie, et où l'on traitait des questions platoniques et subtiles. On y faisait de la musique et aussi de la grammaire ; on y agitait des problèmes de langue, de versification ; on y comparait les styles. » Mais bientôt il s'échappa du Louvre avec son maître. Et dès lors il fut le plus ardent des prophètes. Après l'abjuration de Henri IV, il se retira au château de Dougnon, méditant sa *Confession de Sancy* et ses *Aventures du baron de Foeneste*, achevant de mettre au point ses *Tragiques*.

Il avait conçu la première idée de ses *Tragiques*, étant blessé et consumé par la fièvre, à Casteljaloux en 1577; il les reprenait dans les intervalles de ses occupations; il ne les acheva qu'en 1616. Il y a donc dans cette œuvre une choquante inégalité de composition et de ton, mais on y fait aussi les rencontres les plus étonnantes. Par fragments, ce poème étrange est un chef-d'œuvre.

Agrippa d'Aubigné ne mourut qu'en 1630; il avait conservé à l'époque classique, comme Mlle de Gournay, l'air, le langage et les passions du temps des Valois. Sa petite-fille devait être Mme de Maintenon.



PHILIPPE DESPORTES (D'après une gravure de Larmessin).

Quel contraste avec la vie de Desportes, toute molle, toute facile, toute régulière et qui n'a eu, en somme, rien de remarquable que son succès. Desportes fut heureux, considéré, riche, tranquille; il finit par avoir dix mille écus de rente, et fut de beaucoup le mieux renté des beaux esprits.

Né à Chartres en 1546 de bonne famille bourgeoise, il vint à Paris. Après un voyage à Rome, il s'attacha à la cour. Il fut protégé par Charles IX, par Henri III qu'il avait suivi en Pologne, et par tous les grands seigneurs en veine de générosité. Sa fortune étonna bien des gens : « Dans la même cour, écrit Balzac, Torquato Tasso a eu besoin d'un écu et l'a demandé par aumône à une dame de sa connaissance. Et pourtant je m'assure qu'il n'y a point de stance de Torquato Tasso qui ne vaille autant pour le moins que le sonnet qui valut à Desportes une abbaye. » Car on raconte que Desportes reçut une abbaye pour un sonnet!

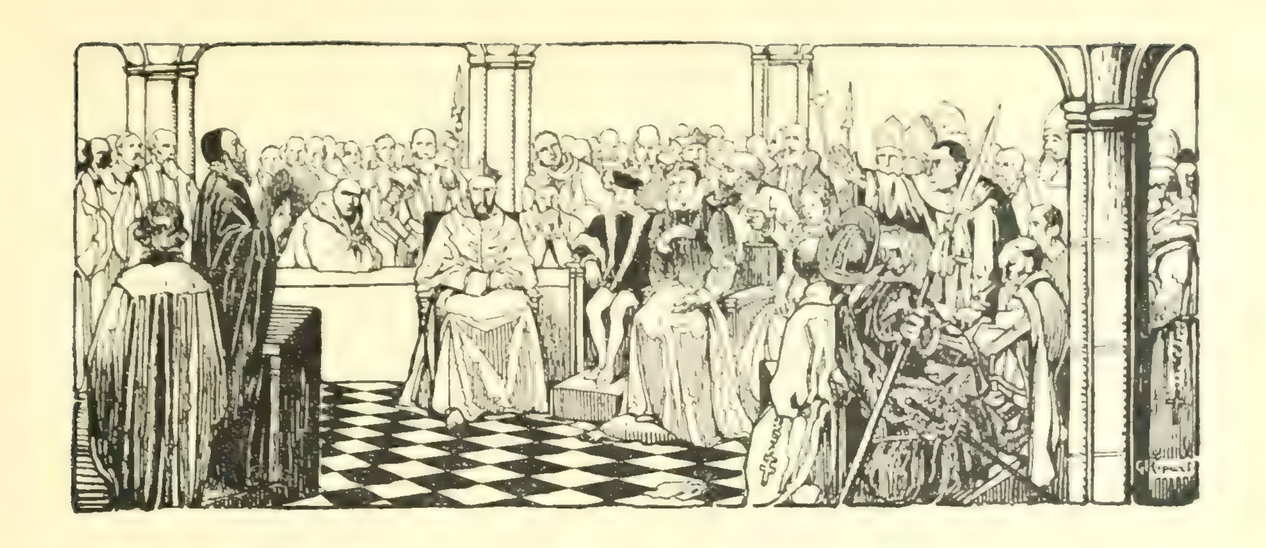
Pourtant Desportes usa généreusement de la fortune; il aimait les livres, la retraite, la tranquillité. Mais on lui en voulait d'être trop complaisant aux amours

royales, trop adroit épicurien lui-même : c'est lui qui n'a point de passion ! Saint-Amand le lui reproche plaisamment :

C'était un mignon de cour
Qui ne respirait qu'amour,
Il sentait le musc et l'ambre ;
On le voit bien à ses vers ;
Et jamais soif en sa chambre
Ne mit bouteille à l'envers.

Il a publié des *Amours de Diane;* des *Amours d'Hippolyte; Cléonie, dernières amours; Diverses Amours;* deux livres d'élégies, toutes sur l'amour ; quelques imitations de l'Arioste. Il a passé longtemps pour « athéiste » et il devait être fort indifférent à la religion ; cependant il a composé sur la fin de sa vie des *Prières et œuvres chrétiennes* et une traduction des psaumes. Il mourut en 1616, dans son abbaye de Bonport, de la lèpre, dit-on... Ainsi finit seul et abandonné le plus agréable des poètes de ce temps, le Tibulle français du seizième siècle.

Son vrai rôle, comme celui de Bertaud que Boileau a rapproché de lui, ce fut de clarifier, de simplifier, de moderniser l'effort poétique de la Pléiade, de l'énerver aussi et de l'efféminer. Desportes, pour le rythme des vers et de la strophe, « a choisi ce qu'il y avait de meilleur avant lui, avec un sens des formes bien plus sûr que Ronsard... Il fraye ainsi la voie à Bertaud d'abord et ensuite à Malherbe » (Martinon). Mais quelle différence entre Malherbe et lui ! Il faut lire la critique de Desportes par Malherbe ; le bon sens parle là, tout pur ; et l'on y saisit au vif ce qui a manqué au plus adroit écrivain de l'école ronsardine et à toute la poésie de cette période ! Le vrai maître de Malherbe et de l'école classique, ce ne sera ni Desportes, ni Bertaud ! La prose nous le donnera.



CHAPITRE IV

LA PROSE FRANÇAISE DE CALVIN A MONTAIGNE

La prose. La controverse religieuse et politique. Les Mémoires. Érudits et traducteurs.

LES contemporains de Ronsard ne concevaient pas que la prose, langage de tous les jours, pût rivaliser avec les vers. D'ailleurs le latin avait maintenu son empire sur la grande histoire et l'éloquence ; il ne laissait à la prose française que les genres inférieurs.

Cette humilité relative de notre prose à ses débuts ne se révèle nulle part d'une façon plus saisissante que dans le genre tout français de la nouvelle ou du conte. Le conte se meurt. On n'y relève que les noms de Noël du Fail, Guillaume Bouchet, Béroalde de Verville et ce Jacques Tahureau des Accords, que nous avons compté au nombre des poètes. Ils écrivent moins des récits que des scènes prises sur le vif ; tentative heureuse, s'ils avaient réussi ; mais ils ont échoué faute de talent et surtout faute de travail. Il existait pourtant en Italie des modèles achevés du genre, je veux dire le *Decameron* de Boccace, et les *Histoires tragiques* de Bandello. Ni Bandello ni Boccace n'ont suscité en France d'émules qui puissent leur être comparés. Le seul ouvrage qui de loin les imite, l'*Heptameron*, œuvre posthume de Marguerite de Valois, garde bien peu de leur verve et de leur pittoresque, et n'eut point d'imitateurs à son tour.

Cet *Heptameron* aurait du être un *Decameron* et il eût duré dix jours si la mort n'avait arrêté Marguerite au septième. L'auteur y met en scène cinq gentilshommes

et cinq gentilsfemmes qui, revenant de Cauterets, sont retenus par les inondations à Notre-Dame-de-Sarrance. Là ils se disent chaque jour une histoire « véritable », parfois un peu crue ; après le récit, ils dissertent interminablement. On reconnaît bien dans leurs propos la reine métaphysicienne et mystique, poète à ses heures, et patronne de ces nuageux théologiens qui préparaient la Réforme chez nous sans cesser d'être catholiques, Lefèvre d'Étaples ou Guillaume Briçonnet. Mais on n'y reconnaît point un grand écrivain.

Chose étrange, « les savants » nous donneront plus que les conteurs. Entendez bien qu'il ne s'agit pas des sciences abstraites, nées des hautes spéculations, mais de celles qui sont immédiatement utiles à la vie humaine et qui, dans une certaine mesure, restant soumises au sens commun et à l'imagination, supportent un effort de style.


MARGUERITE DE VALOIS (D'après Clouet).

Le premier de ces savants, écrivains de mérite, Bernard Palissy, est né on ne sait quand (1490 disent les uns, 1510 disent les autres, ou encore 1520) dans le diocèse d'Agen : il exerça d'abord la profession de peintre verrier. Mais ayant vu une fois un plat de terre merveilleusement émaillé, il voulut aussitôt avoir le secret de cet art. Et, jusqu'au bout, au risque de condamner les siens à une affreuse misère, ce « chercheur de l'absolu » jeta dans ses fourneaux ce qu'il possédait.

J'ai été plusieurs années, raconte-t-il, que n'ayant de quoi faire couvrir mes fourneaux, j'étais toutes les nuits à la merci des pluies et des vents, sans avoir aucun secours, aide, ni consolation, sinon des chats-huants qui chantaient d'un côté, et des chiens qui hurlaient de l'autre... et me suis trouvé plusieurs fois qu'ayant tout quitté, n'ayant rien de sec sur moi, à cause des pluies qui étaient tombées, je m'en allais coucher à la minuit ou au point du jour... tombant de côté et d'autre comme un homme qui serait ivre de vin, rempli de grandes tristesses...

Après quinze ans de ces dures épreuves, il réalisa son rêve, et c'était l'art charmant des « rustiques figurines » qu'il avait glorieusement conquis !

Huguenot, il fut d'une fidélité candide à sa religion. Protégé auprès des catholiques par son art et par sa grande droiture, il intervint plus d'une fois pour défendre ses frères. Enfin il mourut pauvre, à la Bastille, sans doute pour sa foi.

Il a écrit deux livres. Le premier s'appelle : *Recette véritable par laquelle tous les hommes de la France pourront apprendre à multiplier et augmenter leurs trésors. Item ceux qui n'ont jamais eu connaissance des lettres pourront apprendre une philosophie nécessaire à tous les habitants de la terre. Item en ce livre est contenu le dessin d'un jardin autant délectable et d'utile invention qu'il en fut oncques veu. Item le dessein et ordonnance d'une ville de forteresse, la plus imprenable qu'homme ouit jamais parler, composé par Maistre Bernard Palissy, ouvrier de terre et inventeur des rustiques figulines du roi, etc.* Le second a un titre presque aussi long que je ne transcrirai pas tout entier : *Discours admirable de la nature des eaux et fontaines*, etc. ; il promet de non moins merveilleux secrets et non moins hétéroclites.



BERNARD PALISSY (Musée de Cluny).

Bernard Palissy avait peu de culture ; il n'était point un humaniste ; il écrivait selon son humeur et uniquement avec les mots usuels. Il aime à parler de soi ; il est sincère, passionné, naïf. Il eut de réelles qualités d'écrivain ; mais il faut se garder d'en exagérer la valeur.

Ambroise Paré est un homme d'une toute autre sorte. Cet illustre chirurgien, observateur de génie, âme religieuse, qui disait qu'il soignait les malades et que Dieu les guérissait, a vraiment fait avancer la science à laquelle il s'était appliqué avec un dévouement qui jamais ne se démentit. La guerre récente a vérifié et justifié ses idées médicales ; elle a permis aussi de mieux se rendre

compte des qualités d'héroïsme et de cœur nécessaires à un grand chirurgien d'armée.

Paré, d'humble naissance, n'apprit dans sa jeunesse ni grec ni latin. Il fut garçon barbier, puis compagnon chirurgien ; l'expérience était son précepteur. Ayant quarante-quatre ans et déjà célèbre, il passa ses examens pour être docteur en chirurgie ; il ne fut reçu qu'avec peine et sous la promesse de mieux apprendre le latin. Il a écrit en français tous ses ouvrages. Il excelle à décrire avec précision et clarté les cas qu'il a pu observer. Et quand il raconte (il le fait assez souvent) ce qui lui est arrivé, il a une verve prime-sautière pleine de saveur. D'ailleurs sa force de pensée apparaît partout et suffit pour recommander son style. Il ne mourut qu'à quatre-vingts ans, honoré et admiré de tous.

LA CONTROVERSE RELIGIEUSE ET POLITIQUE La littérature religieuse nous présentera aussi quelques pages écrites en un très beau français et d'un art tout moderne. Catholiques et protestants s'étaient alors accordés à prendre pour juge de leur différend la doctrine chrétienne des quatre premiers siècles ; et la théologie, devenue théologie positive, étudiait sur documents, avec toutes les méthodes de la philologie et de l'érudition, l'histoire de l'Église primitive. De là vient qu'à côté des inévitables controverses populaires, qui sont crues de ton et presque toujours d'un tour rabelaisien, à côté aussi de différents essais scolastiques de dispute en forme, pour lesquels on empruntait la langue latine, le seizième siècle a produit quelques modèles, non encore surpassés, de discussion des

P. DU PLESSIS-MORNAY (D'après une estampe).

sources et des témoignages. Et comme il s'y agit des croyances sur lesquelles on appuiera son « assurance de la vie éternelle », ces discussions animées d'un frémissement de passion et de vie sont parfois souverainement éloquentes.

Du Plessis-Mornay (1549-1613), chef incontesté pendant longtemps de l'Église réformée de France, et le meilleur compagnon de Henri IV pendant les guerres civiles, a laissé des mémoires et des lettres d'un intérêt passionnant. Il a écrit des ouvrages généraux d'édification et d'apologétique, mais qui ne valent pas ses livres de polémique : *le Traité de l'Église* (1578), *l'Institution, usage et doctrine de l'Eucharistie* (1598), *le Mystère d'iniquité* (1611).

Son rival, dans le monde catholique, fut Davy Du Perron, né dans le canton de Berne d'une famille normande, et qui, élevé dans la Réforme, se convertit assez tôt au catholicisme. Il vint à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, fut protégé par Henri III, puis par le cardinal de Bourbon ; et enfin Henri IV le fit évêque d'Évreux. Plus tard, il fut archevêque de Sens, cardinal et « illustrissime ». Il mourut en 1618. Son savoir était prodigieusement étendu, son esprit vigoureux et méthodique, son style ferme, noble, ample, éloquent. Ses livres favoris étaient, dit-on, Rabelais et Montaigne, mais leur influence ne se fait guère sentir chez lui ; il devait beaucoup « cicéroniser ». Il a écrit des dissertations oratoires qu'il lisait à l'Académie du Palais ; il a composé, comme je l'ai dit, des vers qui sont de la belle prose rimée ; c'est lui qui a prononcé l'oraison funèbre de Ronsard. Les trois volumes in-folio de ses œuvres sont divisés en trois classes : controverse, littérature, négociations. La controverse est bien supérieure, littérairement parlant, à la littérature.

Imaginons ces deux hommes d'une si grande valeur « humaine », Du Plessis-Mornay et Du Perron, aux prises sur des textes subtils, pendant qu'autour d'eux tout leur parti les regarde, les encourage, les aide. Comme il leur faut être exacts, raisonnables, clairs, en même temps que savants ! Et quelle étonnante gymnastique pour la prose française ! Plus d'une fois, l'un et l'autre réalisent la merveille des *Provinciales;* le malheur est, sans doute, que ces réussites ne durent pas.

La controverse politique utilise alors deux sortes d'arguments. Les premiers sont empruntés à la philosophie, à l'histoire générale et traitent des droits respectifs des princes et des peuples, des devoirs du gouvernement, des limites de l'autorité religieuse, etc. Les autres sont empruntés aux tout récents événements ; on y attaque, on y défend des personnages vivants, on y fait de la politique actuelle, la plus ardente et la plus passionnée. Souvent, dans les mêmes ouvrages, les arguments des deux ordres se confondent. Nous avons la chance de les trouver

très bien distingués dans les deux livres que nous allons prendre pour types : le *Contre-un ou Traité de la servitude volontaire* de La Boétie, et la *Satire Ménippée.*

Mais avant de les aborder, il faut bien savoir qu'ils ne sont pas « uniques » et exceptionnels. Autour d'eux a fleuri une prodigieuse abondance de pamphlets, libelles, traités et mémoires qui ont souvent une réelle vigueur de pensée et une verve étonnante. Le *Dialogue de Maheustre et de Manant*, par exemple, est une manière de chef-d'œuvre. La plupart de ces ouvrages ont été réunis, avec beaucoup d'adresse, dans les *Mémoires de l'État de France sous Charles neuvième*, préparés et imprimés en 1576 par des huguenots et dans le sens de leurs intérêts. Qu'on parcoure ces *Mémoires*, on y constatera de quoi la prose française, encore si peu estimée, était déjà devenue capable.

C'est là qu'apparut pour la première fois le *Contre-un ou Traité de la servitude volontaire.* L'auteur, Étienne de La Boétie, né à Sarlat en 1530, fut conseiller au Parlement de Bordeaux. L'étendue de son esprit, son vaste savoir, la hauteur de sa conscience, la dignité de sa vie, l'avaient mis hors de pair. Montaigne, dès qu'il le connut, conçut pour lui une amitié profonde, qu'il a célébrée dans les *Essais;* La Boétie fut le Sénèque de ce nouveau Lucilius ; malheureusement, il mourut jeune, à trente-trois ans (1563), non sans avoir joué un rôle important dans sa province.

Magistrat et humaniste, La Boétie avait écrit en vers et en prose, en latin et en français, mais il ne publia rien lui-même. Montaigne se chargea de faire imprimer ses manuscrits. Or, dans le nombre, était caché un « discours », très véhément et relevé de ton, sur « la servitude volontaire » des peuples. Montaigne, c'est lui du moins qui le raconte, hésitait donc devant la publication, quand le texte fut volé et communiqué, par une indiscrétion dont nous ne savons rien, aux éditeurs des *Mémoires de l'État de France* qui s'empressèrent d'en profiter. La Boétie aurait écrit ce « discours », à ce que prétend Montaigne, en matière d'essai « en sa première jeunesse, à l'honneur de la liberté contre les tyrans ». Montaigne dit encore : « Ce sujet fut traité par lui en son enfance par manière d'exercitation, seulement comme un sujet vulgaire, tracassé en mille endroits des livres. » Tout cela est sans doute la vérité même. La Boétie a traité non sans pédantisme un « sujet vulgaire tracassé en mille endroits des livres ». Les idées les plus diverses y sont jetées, sans ordre, parfois sans réflexion. Mais cet essai de jeunesse a dû être revu par l'homme à l'âge de la réflexion et après expérience, tant s'y exprime avec force le sentiment de l'humaine dignité. La Boétie ne l'a pas repris uniquement pour renouveler de l'antique une thèse généreuse. Il voulait faire l'application de sa thèse au temps présent. Et ce qui semble le plus vraisemblable, c'est qu'il visait à réfuter les

théories « machiavélistes » venues d'Italie, qui, commençant à se répandre à la cour de France, menaçaient déjà de dominer la politique de Catherine de Médicis et de ses fils.

Le *Contre-un* marque presque le commencement des « troubles de religion », la *Satire Ménippée* en marque la fin ; mais elle est aussi claire que le discours de La Boétie est énigmatique. En 1593, Paris était encore aux mains de la Ligue ; mais Henri IV se voyait tout près de la victoire. Il ne fallait pas que le nouveau roi parût imposé à la France par la volonté de quelques politiques et par la force des armes ; il n'aurait été qu'un tyran, mais par « les lois fondamentales du royaume » et par l'affection de ses peuples. Ses amis, ses partisans, lui-même y travaillaient de leur mieux. La *Satire Ménippée* y contribua plus qu'une nouvelle victoire. Les auteurs en furent six Parisiens, amis de l'ordre, qui se réunissaient alors quai des Orfèvres chez le riche chanoine Jacques Gillot, conseiller-clerc au Parlement de Paris, protecteur des poètes et des érudits. C'étaient Pierre Leroy, chanoine de Rouen, homme de bien, ennemi des factions ; le gentilhomme poitevin Nicolas Rapin ; Jean Passerat, professeur au Collège de France et qui avait une réputation de bon vivant ; Florent Chrestien, premier précepteur de Henri IV ; le fameux érudit Pierre Pithou ; enfin l'avocat et poète satirique Gilles Durand. Ces « bourgeois de Paris » imaginèrent, pour s'égayer et sans doute aussi pour agir sur l'opinion, une grosse farce en forme de parodie : cela consistait à raconter, en collaboration de verve, une séance des États généraux où les ligueurs se seraient réunis pour arrêter leur ligne de conduite et choisir leur roi. Les auteurs firent leur plan ensemble, mais chacun écrivit seul sa part.

D'abord on voit, à la porte des États, un charlatan qui vend, sous le nom de Catholicon, un onguent venu d'Espagne. C'est naturellement une « charge » de la politique espagnole. Puis le lecteur est introduit aux États mêmes, en traversant des salles décorées de tapisseries, dont les sujets sont des caricatures pleines de gaieté et d'esprit. Enfin viennent la séance et les discours burlesques des chefs de la Ligue, qui disent tous tout le contraire de ce qu'ils devraient dire : le recteur de la Sorbonne se félicite, par exemple, de ce que le silence ait succédé dans les collèges à l'agitation studieuse, et que, dans les cours envahies par l'herbe, on n'entende plus que le beuglement des vaches et des veaux. Le délégué du Tiers, le sieur d'Aubray, prend à la fin la parole pour exprimer le véritable sentiment des sept auteurs et de tous les Parisiens : misère des bourgeois, nécessité d'avoir la paix pour recouvrer ses biens et ses aises, nécessité aussi de recevoir de la loi le roi qui rétablira l'ordre.

La *Ménippée* ne fut imprimée qu'en 1594. Elle avait dû courir en manuscrit. Sa publication affermit, par la victoire du rire, la victoire politique et militaire de Henri IV.

LES MÉMOIRES Il y a beaucoup d'excellents mémoires dans notre littérature. Le Français, né sociable, aime à perpétuer les souvenirs de sa vie sociale et mondaine. On a dit que les mémoires n'étaient souvent que des cancans de l'histoire. De plus, un homme mêlé à de grandes choses ou spectateur d'événements caractéristiques, aime à les raconter. Enfin, une âme excitée par le désir de la gloire veut immortaliser son nom et son image, ou même tout bonnement se défendre contre les attaques de ses ennemis. Un peu de tous ces sentiments est entré dans les *Commentaires* de Montluc.

Blaise de Montluc était né en 1502 entre Fleurance et Condom. Fils d'un père aussi pauvre que bon gentilhomme, il prit service à seize ans et débuta aux guerres d'Italie. En 1574, il était maréchal de France, après être monté par son mérite du plus bas échelon jusqu'au plus haut. Il avait reçu mainte blessure. A soixante-huit ans, au siège de Rabastens, une arquebusade lui enleva le nez et la moitié du visage ; depuis lors, il porta un masque de velours. Il passa pendant les guerres de religion pour un ennemi féroce des huguenots. Mais il n'avait pas une âme de soudard. Montaigne, qui s'honorait d'être son ami, cite de lui une touchante confidence : le vieux maréchal ne pouvait se consoler d'avoir été toujours rude à la mode antique pour son fils, et de n'avoir jamais laissé voir à ce garçon, mort en brave, la tendresse et l'estime qu'il avait pour lui. Montluc mourut lui-même en 1577.

Dans sa retraite, après 1570, Montluc avait été violemment attaqué auprès du roi pour sa gestion financière. Il résolut donc d'écrire un mémoire justificatif. Puis, peu à peu, le génie littéraire qu'il portait en lui se fit jour et transforma ce maigre mémoire en un ouvrage dont le titre entier dira l'importance : *Commentaires de Messire Blaise de Montluc, maréchal de France, où sont décrits les combats, rencontres, escarmouches, batailles, sièges, assauts, escalades, prises ou surprises de villes et places fortes, défense des assaillies et assiégées, avec plusieurs autres faits de guerre, signalés et remarquables, auxquels ce grand et renommé guerrier s'est trouvé durant cinquante ou soixante ans qu'il a porté les armes : ensemble diverses instructions qui ne doivent être ignorées de ceux qui peuvent parvenir par les armes à quelque honneur et sagement conduire tous les exploits de guerre*. C'est en effet mieux qu'une suite de récits. En toutes circonstances, Montluc tire à l'usage des jeunes capitaines la leçon des événements. « C'est à vous, mes compagnons, à qui principalement [ce discours de

ma vie] s'adresse, dit-il : vous en pourrez peut-être tirer profit. » Il ne manque jamais de les y aider, jugeant les autres et se jugeant soi-même avec liberté et pénétration. Henri IV appelait ses *Commentaires* la Bible du soldat.

Montluc a le génie du récit. Les choses se déroulent sous nos yeux avec une clarté parfaite et dans un ordre si naturel qu'on ne le remarque même pas, quant, au fond, tout est habilement ménagé en vue de l'intérêt dramatique. Et quelle variété ! Un tableau, une remarque, un discours (Montluc excellait au discours) animent à chaque instant et colorent les faits. La langue est vive, pittoresque, riche et souple, toute pleine de formules admirables. Il faut lire par exemple le siège de Sienne, qui remplit tout le troisième livre.



BLAISE DE MONTLUC (D'après Clouet).

Quant au fond des *Commentaires*, il est plus solide qu'on ne croyait : un savant professeur de l'Université de Bordeaux, M. Paul Courtault, a récemment prouvé, pièces en mains, que Montluc ne s'était pas fié à ses seuls souvenirs et qu'il avait consulté des documents et témoignages pour rectifier les erreurs de sa mémoire. Qu'il ait du même coup embelli ou arrangé le récit, nul ne le nie. Mais il en a fait un chef-d'œuvre !

Passons à un autre mémorialiste.

Je veux aussi, dit celui-ci, et en charge expressément mes héritiers, héritières, de faire imprimer mes livres, que j'ai faits et composés de mon esprit et invention... lesquels on trouvera en cinq volumes couverts de velours noir, vert, bleu, et en un grand volume qui est celui *des Dames*, couvert de velours vert et un autre couvert de velin, et doré par-dessus... L'on y verra de belles choses comme contes, histoires, discours et beaux mots, qu'on ne dédaignera, s'il me semble, lire si on y a mis une fois la vue... Je veux que la dite impression en soit en belle et grande lettre et grand volume, pour mieux paraître et avec privilège du roi, qui l'octroie facilement. Aussi *prendre garde que l'imprimeur n'entreprenne ni suppose autre nom que le mien, autrement je serais frustré de ma peine et de la gloire qui m'est due...*

Quel est l'homme de lettres, véritablement homme de lettres par le plus profond de son caractère, qui s'inquiète ainsi de ses manuscrits ? C'est Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme.

Né en 1527, mort en 1614, Périgourdin comme Montaigne, il eut comme Montaigne, après les années d'activité et avant l'âge de la décrépitude, le désir de la retraite. Comme Montaigne encore, il écrivit pour se distraire ; mais il eut plus de vanité que Montaigne et infiniment moins de profondeur philosophique. Ses *Vies des hommes illustres et grands capitaines français*, ses *Vies des dames illustres*, *des dames galantes* et autres ouvrages de ce genre, ne sont pas d'une parfaite sûreté historique ; délibérément l'auteur mêle des contes de *Ma mère l'Oye* ou de vieilles histoires tirées des auteurs anciens à des anecdotes authentiques et à des souvenirs personnels. Ses mémoires sont souvent dictés par la vanité et la passion. Il était jaloux de Montaigne. Et rarement il montre une psychologie pénétrante. Mais le style est aisé, agréable, limpide et la lecture en est fort amusante. Il avait raison d'assurer qu'on ne dédaignerait pas les lire si on y jetait les yeux. Il fut un Arsène Houssaye ou un Jules Janin de grande qualité.

ÉRUDITS ET TRADUCTEURS

En fait d'éloquence, judiciaire et politique, nous avons gardé quelques « remontrances » de premiers présidents qui sont belles. Mais, en général, cette éloquence est faible, comme l'a montré Du Vair dans son traité fameux : *De notre éloquence et des raisons pourquoi elle est demeurée si basse*.

L'histoire et l'historiosophie sont honorées par un grand et noble écrivain, Auguste de Thou, mais il écrivait en latin. Un philosophe de l'histoire a brillé aussi, et sa profonde pensée a exercé une durable influence sur le développement des idées historiques : c'est Jean Bodin, d'Angers. Mais Jean Bodin s'exprime souvent en latin et, s'il recourt au français, il n'y est qu'un médiocre apprenti.

Les érudits et les polygraphes ont plus abondamment fourni à l'histoire littéraire. Et le nom des Estienne est resté fameux. L'un d'entre eux, Henri, fut en même temps un écrivain, dont la physionomie inquiète et attrayante mérite encore notre sympathie. Protestant il n'a pu vivre ni à Genève, ni en France ; il a mené une vie agitée et tourmentée et il est mort à Lyon, pauvre, loin de sa femme, de ses enfants, de sa belle maison de Genève ! Il a écrit des ouvrages sur la langue française, parmi la préparation de son *Thesaurus linguæ græcæ* qui fut son souci capital : tel un *Traité de la conformité du langage français avec le grec* où, ayant prouvé la ressemblance du français avec la langue la plus parfaite de l'antiquité, je veux dire la grecque, il engage les auteurs à revenir aux vraies sources de l'idiome national, au lieu de le « déguiser, masquer, sophistiquer » par l'amour de la nouveauté et l'imi-

tation des langues modernes. « Avant de faire à celles-ci des emprunts, écrit-il, nous ferions mieux de feuilleter nos romans, et de dérouiller force beaux mots tant simples que composés, qui ont pris rouille pour avoir été si longtemps hors d'usage. » Dans la même intention, il a publié ensuite *Deux dialogues du nouveau langage français italianisé ou autrement déguisé, principalement entre les courtisans de ce temps; de plusieurs nouveautés qui ont accompagné cette nouveauté de langage; de quelques courtisianismes modernes et de quelques singularités courtisianesques.* Enfin, en 1579, il a donné sa *Précellence du langage français* à la demande de Henri III. Je ne parle pas de son *Apologie pour Hérodote*, qui est, par pages, amusante et pleine de verve, mais dont l'ensemble reste un fatras indébrouillable. Cet écrivain mérite sa célébrité par ses malheurs, par son amour pour la langue de son pays, par ses idées sur la grammaire, le vocabulaire, l'étymologie, par ses observations sur le parler populaire ; mais il a été trop l'esclave de son humeur fantasque pour écrire en bon français.



PIERRE DE BRANTÔME (D'après une estampe).

Les traducteurs ne ressemblent pas, comme on croit, aux diligences et aux voitures qui ne font que transporter d'un pays à l'autre des voyageurs de marque et de précieuses marchandises ; ils sont comme de bons jardiniers chargés de transplanter des arbres et de les acclimater sous des cieux nouveaux. Et cela exige du tact, de l'intelligence, du savoir et du goût. Il y a un génie de la traduction.

Ce génie, on peut presque dire qu'il courait les rues au seizième siècle, Pierre Saliat a traduit délicieusement Hérodote ; Blaise de Vignère a traduit Chalcondyle ; Claude Pinet, Pline l'Ancien ; La Chassagne, sieur de Preyssac, beau-frère de Montaigne, Sénèque ; Le Masson, Boccace ; Bouaystau et Belleforest,

Bandello ; le même Belleforest a été un traducteur infatigable et à toutes mains ; Gabriel Chappuys a traduit *le Courtisan* de Castiglione ; Guillaume Cappel, Jacques Gohorry, Charrier ont traduit Machiavel. C'est à Herberay des Essarts que nous devons l'*Amadis français*, « translaté » de l'*Amadis espagnol*. Guterry nous a donné Guevara ; Claude Gruget, Pierre Messie, etc.



JACQUES AMYOT (D'après une estampe).

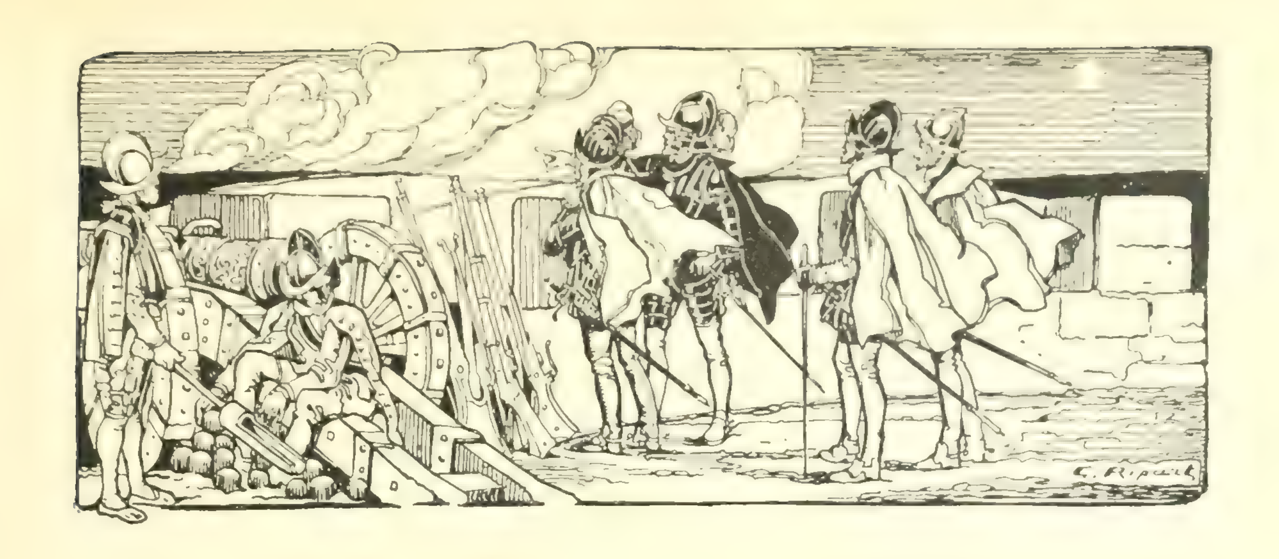
Tous ont une façon charmante et vive de traduire. Celui qui a le droit à la première place est aussi fameux que n'importe quel auteur original. C'est Jacques Amyot, traducteur de Plutarque.

Il naquit à Melun, le 30 octobre 1513. Très pauvre, la légende nous le montre domestique de ses camarades, passant le jour à servir, la nuit à s'instruire. Savant en grec, le voilà professeur de grec six ans à l'Université de Bourges, par la protection de Marguerite, sœur de François I[er]. Là, il publie le texte grec de *Théagène et Chariclée* d'Héliodore, avec la traduction en français (1547). Chargé en 1551 de porter au concile de Trente une lettre de Henri II et de la lire de façon à se faire écouter, il s'acquitta si bien de sa mission qu'au retour le roi le nomma précepteur de ses fils, dont l'un devait être Charles IX et l'autre Henri III. Il entra bientôt dans les honneurs. Grand aumônier de France, riche de plusieurs abbayes, évêque d'Auxerre, toujours sensé, agréable, méritant le respect, c'est alors que Montaigne l'a rencontré et apprécié. Pendant la Ligue, son peuple d'Auxerre le chassa, puis le rappela. Ces péripéties empoisonnèrent la fin de sa longue et digne existence. Il mourut à soixante-dix-neuf ans, le 7 février 1593. En 1554, il avait traduit *Diodore de Sicile*, en 1559 *Daphnis et Chloé* de Longus. La même année, il donna les *Vies parallèles des hommes illustres*

de Plutarque, première partie de son chef-d'œuvre : la suite, les *Œuvres morales* ne parut qu'en 1572.

Il est peu de livres au monde qui aient eu autant de lecteurs et qui aient exercé autant d'influence que cette traduction. Plutarque était, disent les érudits, un sophiste non dépourvu de pédantisme ; il avait de la sécheresse dans l'esprit. Ceux qui le lisaient au seizième siècle avaient une autre opinion de lui. Voici comment un des plus sérieux esprits de ce temps, le bibliographe Du Verdier, le juge : « On trouve dans les *Vies parallèles*, disait-il, tant de beaux et graves discours partout, tirés des plus profonds et plus cachés secrets de la philosophie, morale et naturelle, tant de belles allégations, tant de sages avertissements et fructueuses instructions, si affectueuses recommandations de la vertu et détestation du vice, tant de belles allégations d'autres auteurs, que c'est un trésor de toute rare et exquise littérature. » Quant aux œuvres morales du philosophe de Chéronée, on les estimait encore à un plus haut prix. Pour ouvrir ce trésor aux Français, Amyot sut user d'une langue délicieuse. Lisons encore Du Verdier : « Amyot a fait parler français à Plutarque, tant éloquemment, qu'on doute si Plutarque parle mieux en sa langue par la douceur de la Grèce que par la grâce d'Amyot à parler en français. Amyot a la vertu qui est singulière en écriture parfaite, à savoir le langage du commun et du peuple, et la liaison des doctes. Ce personnage a joint ces deux points en perfection, et partant tous ceux qui se veulent mêler d'écrire doivent avoir et tenir son langage pour un patron, ou bien une règle d'écriture accomplie. Car il a tellement embelli et enrichi la langue française par son propre domaine, qu'il est impossible de mieux traduire Plutarque en toute autre langue qu'il a fait en la nôtre. » Cet éloge n'a rien d'exagéré. C'est par Amyot que non seulement les Français mais les Anglais et Shakespeare ont connu Plutarque. Notre dix-septième siècle, si dur pour le siècle précédent, a continué à aimer le français d'Amyot. Racine le lisait à Louis XIV malade pour distraire ce prince. Il suffirait pour sa gloire qu'on puisse dire que nous lui devons Montaigne.

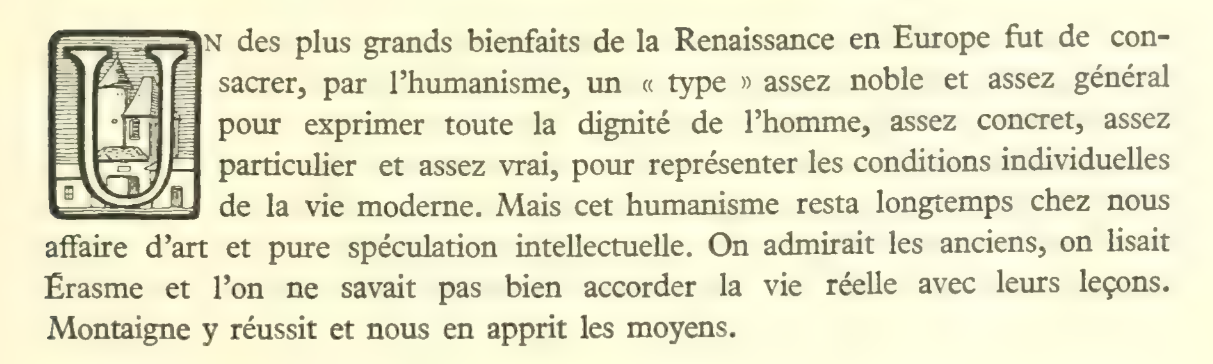
Et maintenant allons au centre où toutes ces activités diverses ont abouti, allons à l'homme qui, ayant lu à peu près tout ce que son temps avait produit de remarquable, en garda la substance pour composer le livre immortel sur lequel se ferme la Renaissance des Valois et s'ouvre l'âge classique des Bourbons. Voici, enfin amené par la suite des temps et des œuvres, Michel de Montaigne, l'auteur des *Essais*.



CHAPITRE V

MONTAIGNE

La jeunesse de Montaigne. La retraite de Montaigne et la composition des Essais. *La première édition des* Essais : *style et art. Les Voyages et la Vie politique. La vieillesse et la mort de Montaigne. Les* Essais *dans leur forme définitive. Le sens et l'influence des* Essais.



UN des plus grands bienfaits de la Renaissance en Europe fut de consacrer, par l'humanisme, un « type » assez noble et assez général pour exprimer toute la dignité de l'homme, assez concret, assez particulier et assez vrai, pour représenter les conditions individuelles de la vie moderne. Mais cet humanisme resta longtemps chez nous affaire d'art et pure spéculation intellectuelle. On admirait les anciens, on lisait Érasme et l'on ne savait pas bien accorder la vie réelle avec leurs leçons. Montaigne y réussit et nous en apprit les moyens.

LA JEUNESSE DE MONTAIGNE Michel de Montaigne naquit à Bordeaux le 28 février 1533, d'une vieille et respectable souche de bourgeois enrichis par le commerce, les Eyquem. Ce nom de Montaigne leur venait d'une maison noble assez récemment acquise par eux, sur un coteau qui domine d'un peu loin la Dordogne. Le père de l'auteur des *Essais* avait, nous l'avons dit, suivi François Ier en Italie, et il avait été comme enivré par la vie italienne ; sans être fort instruit, il aimait passionnément les lettres. Maire de Bordeaux, dans sa maturité, il s'était

dévoué à sa ville natale ; son fils nous le montre dévoré de fièvre et d'inquiétude par le souci de ses fonctions et oubliant jusqu'au « doux air de la maison paternelle ». Michel n'a pas cessé de célébrer ce « très bon père » qu'il a certainement aimé de tout son cœur. Il a moins parlé de sa mère, une Lopez, peut-être une descendante de juifs portugais ; mais c'est qu'elle vivait encore lorsqu'il écrivait ; elle resta toujours avec lui, — économe, énergique, sage, prudente.

Comment fut élevé Michel ? D'une façon bien singulière, qui ne put que développer en lui l'esprit d'individualité, la défiance de l'effort, l'impatience de toute sujétion ; mais elle n'altéra ni les qualités généreuses, ni le bon sens qu'il tenait de sa famille. Ses parrains furent choisis parmi les plus pauvres gens pour qu'il apprît à se tourner vers les « petits ». Il fut nourri selon la coutume, comme le dernier des paysans, par une bûcheronne, au fond des forêts, et il ne parlait que patois. Puis, le ramenant à la maison, son père commença son éducation sur des principes nouveaux. Rien qui pût heurter et froisser inutilement le tendre cerveau de l'enfant. Le matin, l'éveil au son de la musique ; le latin est appris par l'usage ; on ne parlera que latin autour de l'enfant, même les servantes, de sorte que le français restera pour Montaigne une langue savante. Les sciences sont enseignées aussi sans effort « par manière de jeu ». Ensuite brusquement, sur le conseil d'amis que cette aimable pédagogie scandalise, le collège, la discipline, les pédants, peut-être les verges ! L'enfant s'enferme en soi. Heureusement son « précepteur de chambre » comprend cette âme. Il amène peu à peu son élève à lire les poètes latins, parce que le latin était la langue maternelle et la poésie la tendance naturelle du jeune Michel. Celui-ci lit donc, avec une passion merveilleuse qui sans cesse grandit. Toute l'antiquité latine lui devient familière ainsi que les auteurs grecs traduits en latin et les meilleurs livres français du temps.

MONTAIGNE MAGISTRAT Du collège de Guyenne, Michel alla faire son droit à Toulouse, puis il rentra chez lui. Son père, conseiller au Parlement de Bordeaux, l'appela bientôt à ses côtés. De petite taille, robuste, portant une barbe « écorce de châtaigne », les yeux vifs, le geste prompt, ne craignant pas la bataille, aimant à causer, heureux auprès des femmes, même des femmes de ses collègues, il était partagé entre l'ambition, le plaisir, la vie des camps. Parfois le Parlement l'envoyait à la cour, afin d'y suivre les affaires qui intéressaient ce grand corps. Il avoue d'autre part qu'il ressentait les pointes les plus aigres de l'amour. Il eut alors l'inestimable chance de devenir l'ami de La Boétie, « parce que c'était lui, parce que c'était moi », explique-t-il. La Boétie lui prédisait en vers latins qu'il

serait ou l'Alcibiade ou le Socrate de son temps, et voulait lui persuader d'en être le Socrate ; il l'instruisait aussi à la grande vie politique. La Boétie mourut bientôt. Son image, pure et grave, resta dans le cœur de Montaigne comme une sauvegarde.

Montaigne, après cette mort, se maria de désespoir et fut plus fidèle à sa femme qu'il ne se l'était promis. Bientôt après, il eut le chagrin de perdre son père. Vers 1569, voulant poursuivre sa carrière de magistrat, il s'était vu refuser par ses collègues un avancement mérité. Les temps étaient mauvais. La Saint-Barthélemy approchait. Montaigne par dépit ou par sagesse, comme on voudra, vendit sa charge et se retira dans son château.

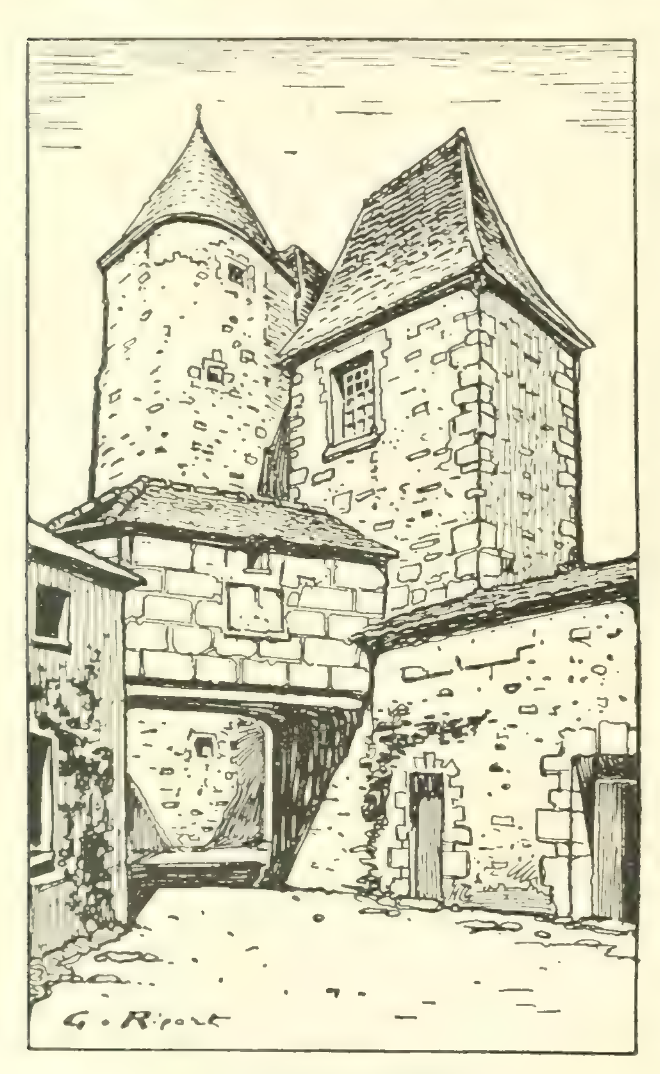
LA RETRAITE DE MONTAIGNE ET LA COMPOSITION DES « ESSAIS » C'était une vaste construction : au fond, le corps d'habitation ; à droite et à gauche, les communs ; au-devant, pour achever le quadrilatère et relier les communs, un long bâtiment ouvert en son milieu par la porte seigneuriale. Au-dessus de cette porte, une grande tour, la tour de Montaigne ; c'est là qu'il habitera. Il y a trois étages : la chapelle, la chambre, la librairie (bibliothèque), aux solives ornées d'arabesques et de devises. « C'est là mon siège, dit-il, j'essaie à m'en rendre la domination pure et à soustraire ce seul coin à la communauté et conjugale, et filiale, et civile. » Et que fait-il de cette retraite « à soi » ? « Là, dit-il encore, je feuillette à cette heure un livre, à cette heure un autre, sans ordre et sans dessein, à pièces décousues. Tantôt je rêve, tantôt j'enregistre et dicte en me promenant mes songes que voici. » Ces songes seront les *Essais*.

Montaigne avait déjà écrit et publié, mais sur l'ordre et pour le compte d'autrui. Il a toujours feint de mépriser pour soi le nom d'auteur. Il avait fait imprimer une traduction que lui avait demandée instamment son père, d'un traité



MICHEL DE MONTAIGNE (D'après une estampe).

de philosophie écrit au quatorzième siècle par un dominicain de Toulouse, Raimond de Sebond, et intitulé la *Théologie naturelle;* cette traduction avait affermi sa pensée et son style. Puis il avait « procuré » l'édition de quelques manuscrits de La Boétie et les avait fait précéder de dédicaces et de préfaces où l'on voit déjà le bon écrivain.



LA TOUR DE MONTAIGNE.

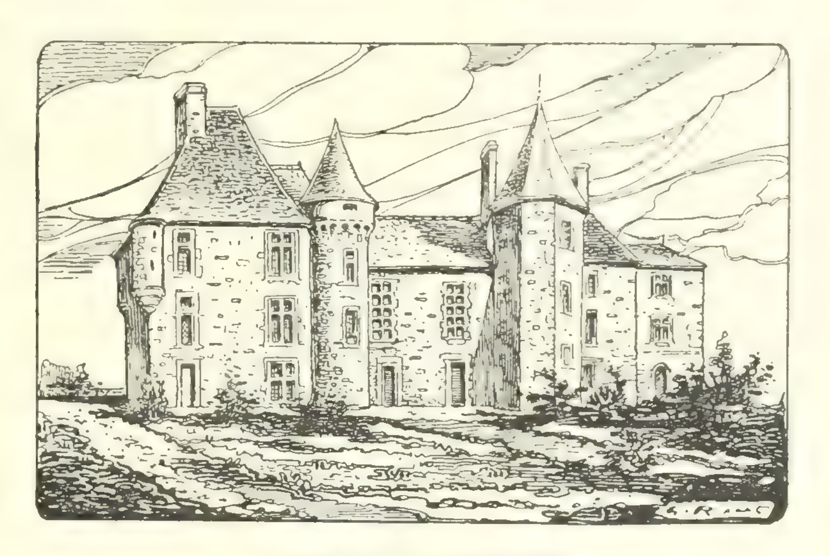
Il n'est donc pas étonnant que dans son désœuvrement il ait songé à écrire pour se distraire. Sa vocation l'y portait. Mais quel genre suivrait-il ? Il nous raconte lui-même qu'il aurait aimé à écrire l'histoire, s'il avait eu un vocabulaire français plus ample et plus à portée. Il existait heureusement un autre genre qui convenait mieux à sa vivacité, à sa haine des longs ouvrages et du pédantisme, et aussi à son goût de la morale. Ce genre, qui était comme une conversation et un débat, consistait à réunir autour d'un problème de psychologie, de morale ou de simple vie pratique, deux ou trois considérations, quelques exemples, et de conclure sans appuyer, après avoir ainsi débattu le pour et le contre. Tantôt c'était sous forme de traité et tantôt de lettre. Les *Épîtres dorées* de Guevara et les *Diverses Leçons* de Pierre Messie en étaient des exemples célèbres ; les traités de morale de Plutarque répondaient bien à cette définition. L'auteur y « essaye » son esprit ; et, d'autre part, il « essaye » ses idées ; de là le nom du genre ; ce sont les *Essais*.

Les premiers « essais » qu'écrivit Montaigne furent tout simples ; en voici quelques sujets : le chef d'une place assiégée doit-il sortir pour parlementer ? Quand on est poursuivi par un ennemi vainqueur, faut-il essayer de lui tenir tête ou



MONTAIGNE, par MARCEL VICAIRE. — D'après une peinture du Musée de Chantilly.

faire appel à sa pitié ? Les essais suivants prirent plus d'importance. Menacé alors dans sa vie et dans ses biens, Montaigne, pour reconquérir la tranquillité d'âme, veut se prouver que ni la mort, ni la souffrance, ni la pauvreté ne sont des maux réels ; et il se répète tous les enseignements stoïciens qu'il vient de lire dans son maître Sénèque. De là ces Essais : « Que philosopher, c'est apprendre à mourir » ou « que le goût des biens et des maux dépend, en bonne partie, de l'opinion que nous en avons ». Mais, à ce moment de sa retraite, il est un instant repris par la vie active ; les guerres civiles recommencent ; il s'attaque donc à la source du fanatisme, et il écrit contre ces hommes qui mettent leur opinion à assez haut prix pour faire cuire un homme tout vif. Il écrit contre le dogmatisme de la raison humaine, et il compose un essai, étendu comme un livre, qu'il intitule l'*Apologie de Raimond Sebond*.



LE CHATEAU DE MONTAIGNE.

Désormais, il a développé et enrichi son genre. L'*Essai* est devenu sous sa main le cadre le plus souple et le plus charmant pour exprimer sa pensée en la laissant vivante ; et il écrira sans peine des *Essais* sur tous les sujets qui intéressent son humeur incessamment curieuse et active. Mais il s'aperçoit qu'à peindre ainsi sa pensée (car ce n'est pas l'analyser et la traduire, c'est la peindre), il se peint soi-même. Cela l'intéresse, l'amuse, devient désormais le principal objet de son travail, et l'excite sans cesse à produire.

Vers 1579, il se croit atteint d'une maladie mortelle. Il juge que ces *Essais*, qui le représentent au vif, pourront conserver sa mémoire parmi ses amis. Le manuscrit en était gros, quoiqu'un valet fripon lui en eût volé des pages. Il les réunit donc, non par ordre chronologique, mais en les groupant avec diversité ; il les fait imprimer en deux livres formant deux tomes (1580), avec une préface où il disait :

C'est ici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit dès l'entrée que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique et privée... Je l'ai voué à la commodité particulière de mes parents et amis, à ce que,

m'ayant perdu, ce qu'ils ont à faire bientôt, ils y puissent retrouver quelques traits de mes conditions et humeurs ; et que, par ce moyen, ils nourrissent plus entière et plus vive la connaissance qu'ils ont eue de moi. Si c'eût été pour rechercher la faveur du monde, je me fusse paré de beautés empruntées ; je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans étude et sans artifice : car c'est moi que je peins... Ainsi, lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre ; ce n'est pas raison que tu emploies ton loisir en un sujet si frivole et si vain.

C'est la fameuse première édition des *Essais*.

La première édition des « Essais ». Style et art Dans cette première édition, les *Essais* sont d'une lecture variée, pleins de faits, d'anecdotes, d'aperçus ingénieux ou profonds. Les idées se suivent dans un ordre naturel, très régulier, loin du désordre artificiel et déconcertant que nous constaterons dans les suivantes éditions. La langue et le style sont d'un grand maître.

Chose curieuse pour un ouvrage du seizième siècle, le vocabulaire en est pauvre ! Un lexique de la langue de cette édition réunirait peu de mots. Mais ces mots ont un sens précis et rigoureux, calqué sur le latin ; ils sont combinés avec une clarté souveraine et une variété qui tient du génie. Les images, les comparaisons sans cesse répétées donnent l'illusion d'une inépuisable richesse verbale. Les figures de rhétorique et de grammaire abondent : antithèse, symétrie, allitération. Montaigne traite sa phrase comme les poètes du temps traitaient leurs strophes ; il élève la prose à la dignité de l'art et la rend capable de beauté autant que la poésie. Et si l'on veut se rappeler ce que nous avons constaté au début du chapitre précédent sur l'infériorité de la prose, on conclura que Montaigne, par les qualités qui déjà se révèlent dans ces deux « livres » et se révéleront mieux encore dans les éditions suivantes des *Essais*, a fait une véritable révolution ; il a préparé la prose au rôle magnifique qu'elle jouera pendant trois siècles à l'égal du vers et de la strophe. Quant aux sujets qui y sont traités, ils ne sont pas tous d'égale importance ; mais ils sont tous « humains »

Les voyages. La vie publique Montaigne se jugeait donc mortellement malade ; mais il espérait pourtant que les eaux et les bains le soulageraient. Riche, considéré, ayant distribué son livre, c'est-à-dire son portrait, à ses amis, il partit pour faire le tour des bains d'Europe. Au reste, il aimait follement à voyager. Le voilà donc qui va à Paris, à Bar-le-Duc, qui s'arrête à Plombières, qui traverse l'Allemagne et la Suisse, qui séjourne à Rome, qui fait un pèlerinage à Lorette et qui achève cette cure circulaire par une longue station et un minutieux traitement à Lucques.

Ce fut un nouvel « apprentissage » dont les *Essais* porteront bientôt la marque. Le détail de ses aventures et de ses impressions est déjà inclus dans des carnets tout intimes rédigés tantôt en italien, tantôt en français, sans doute en grande partie par son secrétaire, et qu'on a retrouvés au dix-huitième siècle pour les reperdre aussitôt, après avoir eu le temps, néanmoins, de les recopier et de les publier. M. Louis Lautrey en a donné récemment une excellente édition.

Montaigne goûtait la douceur des eaux de Lucques. Il se préparait à revenir lentement chez soi, quand, soudain, le roi et ses compatriotes le rappelèrent en hâte ; il avait été choisi et élu pour maire de Bordeaux. Le sort de la France et de sa ville natale était alors assez inquiétant pour le forcer à vaincre la répugnance que lui inspiraient les fonctions publiques. Il ne trouvait « ni beau ni honnête » qu'on se tînt « chancelant et métis » aux troubles publics et aux dangers de l'État. Il a dit qu'on ne doit pas « refuser aux charges qu'on prend l'attention, les pas, les paroles, et la sueur, et le sang au besoin ». Il ne pouvait donc refuser le poste qu'on lui imposait. Mais il n'a pas poussé le dévouement jusqu'à sacrifier la liberté de son âme. « J'ai pu me mêler des charges publiques sans me départir de moi de la largeur d'un ongle, et me donner à autrui sans m'ôter à moi. »

Cette « mairie » dura deux périodes de deux ans ; la première, relativement douce et tranquille ; la seconde, agitée et pleine d'angoisse. Que de nuits Montaigne passa sur les remparts pour le bien de la ville et du roi ! La Ligue d'une part, les huguenots de l'autre, n'attendaient qu'une défaillance pour s'emparer de Bordeaux. Le futur Henri IV, Henri de Navarre, alors son adversaire, ne pouvait s'empêcher de l'estimer et de l'aimer, quoique Montaigne l'eût toujours gêné dans ses entreprises contre l'autorité légitime. Il le consultait notamment pour réformer son code de justice et Montaigne répondait avec un touchant souci d'humanité.

La quatrième année, tout rentra dans l'ordre : Montaigne était aux champs en attendant le jour fixé pour rendre à son successeur ses pouvoirs municipaux. Et voici que la peste éclata, redoutable par elle-même et aussi par les règlements qu'on lui opposait. A revenir dans la ville contaminée, Montaigne se condamnait à errer désormais dans la solitude comme un pestiféré, c'est le cas de le dire, avec sa vieille mère, sa femme, sa fille. Il ne s'agissait que d'une cérémonie sans utilité. Il écrivit au jurat qu'il n'épargnerait pas sa vie pour leur service, mais qu'il les priait de le dispenser de revenir pour une cérémonie d'apparat et il s'en dispensa de lui-même.

Cette année-là, l'an 1585, fut d'ailleurs pleine de fléaux pour Montaigne. La peste qu'il n'avait pas affrontée alla le chasser de chez lui. La guerre civile dévastait tout le pays. Montaigne eut à constater la « résolution » des gens de la cam-

pagne : « Tel, sain, faisait déjà sa fosse, dit-il ; d'autres se couchaient encore vivants ; et un manœuvre des miens, avec ses mains et ses pieds, attira sur soi la terre en mourant. » Il essaya, tout épicurien qu'il fût de nature et peut-être de principe, d'imiter ce stoïcisme naturel qui lui fit paraître un peu artificiel et déclamatoire celui de Sénèque et des anciens philosophes qu'il admirait jadis.

Puis les fléaux s'apaisèrent, il rentra chez soi et reprit, vieux et recru, le chemin de sa tour, mais avec un esprit tout nouveau. Son horizon était devenu plus largement humain ; le sage Montaigne s'était aperçu qu'il fallait vivre avec les hommes. Il était moins tendu, plus familier, plus narquois, plus abandonné à son humeur. Et, revenant à ses chers *Essais*, il recommença à réfléchir et à s'amuser avec eux.

Il écrivit tout un troisième livre, racontant comment il s'était conduit dans sa mairie, il expliqua la répugnance que causaient à sa foi d'honnête d'homme le machiavélisme et la morale de la raison d'État. Il y énumérait avec une complaisance parfois indiscrète, je l'avoue, ses goûts, ses habitudes et ses manies. Mais à travers ces détails, par compensation, il cherchait mieux qu'autrefois à dépasser son individualité pour peindre « la forme universelle de l'humaine condition » et pour « essayer » de plus larges problèmes de morale et de psychologie, au delà de ceux qui intéressaient spécialement le seul Montaigne.

Ces additions ne sont pas toutes renfermées dans le nouveau troisième livre. Presque au hasard, avec le désir de se corriger sinon de se contredire, l'auteur les insère au milieu des *Essais* de 1580, entre deux phrases qui se suivent, en plein développement de quelque idée ; de sorte que les *Essais* ainsi complétés ont l'air, en définitive, d'avoir été composés par un être capricieux et fantasque, désireux avant tout de déconcerter son lecteur.

L'ouvrage parut en 1588 à Paris, chez Langelier, avec le titre de *cinquième édition*, quoiqu'on ne connaisse que deux réimpressions de la première.

Pour cette publication, Montaigne s'était rendu à Paris ; là il fit la connaissance de Mlle de Gournay qui l'admirait passionnément ; elle l'amena chez elle en Picardie et prit le titre de sa fille adoptive ; et, comme elle vécut très vieille, elle garda en plein dix-septième siècle, outre ses ridicules propres, celui de parler le langage de Montaigne et d'avoir les manières et les idées du temps de la Ligue au temps de l'hôtel de Rambouillet et de l'Académie. Il alla aussi voir le roi aux États de Blois. Quand il fut rentré dans son château de Montaigne, il ne cessa pas de suivre les événements où se décidait le sort de la France. Il pouvait désormais s'abandonner à son penchant pour Henri de Navarre, devenu l'héritier légitime du royaume. Il l'avait jadis reçu chez lui et il l'aimait ; il lui écrivait les plus beaux



MONTAIGNE, LE DUC DE GUISE ET DE THOU A BLOIS.

conseils de clémence et de sagesse, mais sans aucune vue d'ambition personnelle. Écoutons comment il défend son indépendance contre l'affection même de son maître. Henri l'avait appelé à lui avec insistance, sans doute en lui proposant quelque avantage matériel ; le philosophe répond, le 2 septembre 1590 :

Sire, Votre Majesté me fera, s'il lui plaît, cette grâce de croire que je ne plaindrai jamais ma bourse aux occasions auxquelles je ne voudrais épargner ma vie. Je n'ai jamais reçu bien quelconque de la libéralité des rois, non plus que demandé ni mérité, et n'ai reçu nul paiement des pas que j'ai employés à leur service, desquels Votre Majesté a eu en partie connaissance. Ce que j'ai fait pour ses prédécesseurs, je le ferai encore plus volontiers pour elle. Je suis, Sire, aussi riche que je me souhaite. Quand j'aurai épuisé ma bourse auprès de Votre Majesté, à Paris, je prendrai la hardiesse de le lui dire ; et lors, si elle m'estime digne de me tenir plus longtemps à sa suite, elle en aura meilleur marché que du moindre de ses officiers. Sire, je supplie Dieu pour votre prospérité et santé.

Voilà comment parle au roi qu'il aime, à son roi, le « mol et lâche Montaigne ».

LA VIEILLESSE ET LA MORT DE MONTAIGNE Parmi tous ces tracas, il souffrait beaucoup de ses maladies, et il vieillissait avant l'âge. Son portrait, par Thomas de Leu, le dernier sans doute que nous ayons de lui, le représente le front chauve, le visage amaigri, des rides sous les yeux, avec un grand pli qui part du nez pour rejoindre le coin de la bouche. A tel point que l'on peut se demander si ce n'est pas un dessin exécuté, comme on le faisait, après la mort ; mais les yeux sont bien ouverts et restent vifs.

Le 13 septembre 1592, ayant cinquante-neuf ans et demi, et atteint d'une paralysie de la langue, Montaigne comprit que sa fin approchait : « Il fit dire la messe dans sa chambre, nous raconte Pasquier, et comme le prêtre était arrivé sur l'élévation du *Corpus Domini*, ce pauvre gentilhomme s'élança au moins mal qu'il put, comme à corps perdu sur son lit, les mains jointes, et en ce dernier acte rendit son esprit à Dieu. »

Sa mort fut universellement pleurée. En Angleterre, Bacon, le régulateur de la science expérimentale de demain, en Hollande, Juste Lipse, l'Érasme stoïcien et passionné de cette fin de siècle, tous les écrivains et moralistes français, tous, pleins des *Essais*, regrettèrent le grand homme, leur lumière et leur maître !

Mais après sa mort, Montaigne leur réservait une surprise.

LES « ESSAIS » DANS LEUR FORME DÉFINITIVE C'étaient les corrections que, de 1588 à 1592, il avait inscrites sur des feuilles à grande marge de son édition de 1588, dont il avait repris le texte mot à mot, la plume à la main. Il avait même eu la précaution de rédiger, en tête, une note, destinée à l'impri-

meur, sur l'orthographe et la ponctuation. Sa femme, aidée de Pierre de Brach et Florimond de Rémond, en fit faire le déchiffrement et la copie, et cette copie fut imprimée en 1595 par les soins de Mlle de Gournay à Paris. Le tout constituait un ouvrage, plus gros d'un tiers que le précédent. C'est le texte courant des *Essais*, la *Vulgate* comme on dit.

Ces additions sont encore plus libres, plus vives, plus détendues, plus humaines que celles de 1588. C'est là que Montaigne s'appelle « naturaliste ». De fait il semble compter beaucoup plus sur la sagesse naturelle que sur la sagesse voulue et artificielle. Il s'observe et se peint toujours, mais avec une liberté de plus en plus grande. Il est arrivé à une sérénité et un détachement absolus. « Je suis pour cette heure en tel état, Dieu merci, que je puis déloger quand il lui plaira, sans regret de chose quelconque. Je me dénoue de partout. » Il s'amuse toujours en imagination; il aime toujours à traverser de notes contradictoires ses opinions de 1580 et à brouiller le bel ordre de ses premières compositions. Mais, avant tout, il aime le bon style.

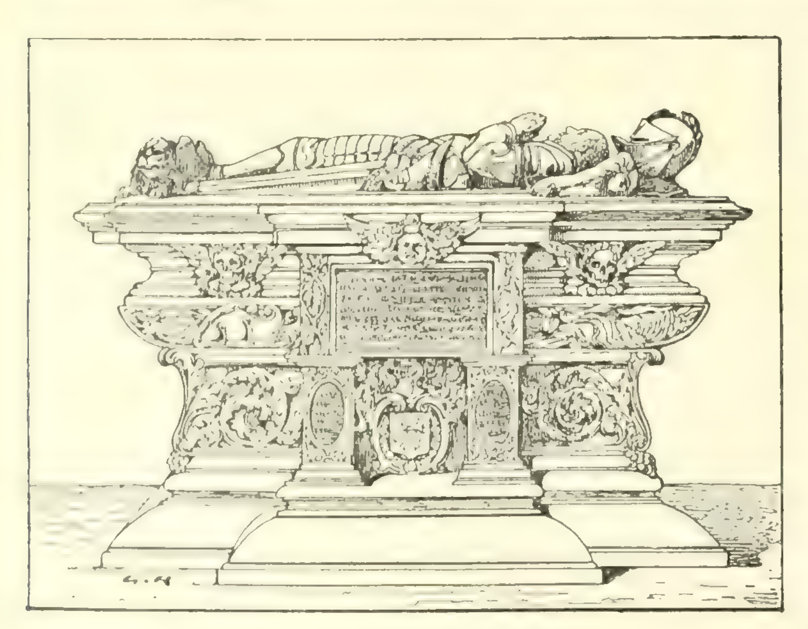
J'ai tenu dans mes mains pendant des années, chaque jour et tant que durait la lumière du jour, ces feuilles fameuses corrigées par Montaigne et qui constituent ce qu'on appelle l'*Exemplaire de Bordeaux;* tout y est méthodique et soigné, les ratures mêmes sont lisibles sous le trait qui les barre. Chaque mot, chaque expression, chaque virgule a été examiné patiemment par un méticuleux artiste : un son douteux à l'oreille, une répétition, une faiblesse, une image sans couleur, sont toujours corrigés, et à diverses reprises, jusqu'à ce que l'œil, l'oreille, l'intelligence, soient à la fois surpris et satisfaits. Il faut bien savoir que les *Essais* sont un tissu de citations ; Montaigne a fait comme les architectes de la Rome du seizième et du dix-septième siècle qui bâtissaient leurs églises avec les pierres prises à la Rome d'Auguste. Aucune pierre n'est extraite par lui de la carrière ; il les lui faut déjà dégrossies et belles : les unes sont d'Amyot, de Saliat ou de quelque historien français ; les autres sont le calque de quelque phrase latine ; j'en ai trouvé qui étaient la traduction mot à mot des sommaires mis par Estienne en marge de son édition latine de Platon. Mais quand la pierre est en place, avec quel soin Montaigne la repolit, et l'adapte, et l'embellit à son tour ! De là vient ce qu'on a tant admiré, cette suite d'images qui se métamorphosent et se renouvellent sans cesse dans une perpétuelle création.

L'étude du style de Montaigne, éclairée par la minutieuse analyse de l'*Exemplaire de Bordeaux*, confirme ce que j'ai dit sur la transformation profonde que Montaigne fait subir à la prose. Oui ! il la jugeait capable d'égaler le vers et la

strophe ; et après lui, on en a été si bien convaincu, que la prose est devenue la forme préférée de nos grands écrivains et que l'art d'écrire en vers, au lieu de dominer comme au moyen âge et pendant la Renaissance tout le domaine littéraire, a dû se cantonner dans un petit nombre de genres délimités, d'où même parfois on a voulu le chasser ! La prose était aussi poétique et riche que le vers !

LE SENS ET L'INFLUENCE DES « ESSAIS » Pourtant, c'est un art de vivre et de penser plus qu'un art d'écrire qui lui a plus tard été demandé par la postérité. Sa sagesse est communicable et elle est infiniment attrayante.

Si on cherche dans les *Essais* des conseils pour les circonstances délicates de la vie, on les trouvera. Il a parlé de tout et il a conclu sur tout, avec un bon sens souriant et indulgent. Mme de La Fayette le louait d'être un auteur qui « dit des choses ». Si l'on désire quelque direction générale, il la donnera encore. Il apprendra à fuir cet orgueil de la raison qui engendre les « nouvelletés » et qui cause des souffrances infinies ; il apprendra à éviter l'entêtement des révolutionnaires et des fanatiques de tout ordre et à se tenir aux choses établies. « Il y a, écrit-il, grand amour de soi et présomption d'estimer ses opinions jusque-là que pour les établir il faille renverser une paix publique et introduire tant de maux inévitables, et une si horrible corruption de mœurs que les guerres civiles apportent et les mutations d'État... » Il apprendra qu'il faut être modestement et noblement un homme. « Le grand et glorieux chef-d'œuvre de l'homme, enseigne-t-il, c'est vivre à propos. » Plus loin : « Il n'est rien si beau et légitime que de faire bien l'homme, et duement, ni science si ardue que de bien savoir vivre cette vie ; et de nos maladies, la plus sauvage c'est mépriser notre être. » Pour terminer : « C'est une absolue perfection et comme divine, de sa-



TOMBEAU DE MONTAIGNE A BORDEAUX.

voir jouir loyalement de son être. Nous cherchons d'autres conditions, pour n'entendre l'usage des nôtres, et sortons hors de nous pour ne savoir quel il y fait. Si (ainsi) avons-nous beau monter sur des échasses, car sur des échasses encore faut-il marcher sur nos jambes ; et au plus élevé trône du monde, si (tout de même) ne sommes-nous assis que sur notre cul. Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rangent au modèle commun et humain, avec ordre, mais sans miracle, sans extravagance. »

Il a parlé de pédagogie et d'éducation ; toujours ce fut en gentilhomme et en homme !

On se demande si Montaigne est stoïcien, épicurien, que sais-je encore ? Il est cela tour à tour. Tour à tour, avec sa grande liberté d'esprit et son désir de faire sans cesse de nouveaux apprentissages, il suit les préceptes de Sénèque et ceux d'Épicure, selon qu'il en a besoin pour s'adapter aux conditions changeantes de la vie et se ranger au « modèle humain ». Mais ce n'est jamais au modèle d'un philosophe particulier ou d'une doctrine exclusive qu'il se range et nous range ; c'est toujours au « modèle humain ».

Où donc enfin Montaigne a-t-il trouvé l'image, l' « idée » de ce modèle ? Il s'en est expliqué lui-même quand il nous a révélé comment il s'était étudié et connu :

Le monde regarde toujours vis-à-vis ; moi je replie ma vue au dedans, je la plante, je l'amuse là. Chacun regarde devant soi ; moi je regarde dedans moi ; je n'ai affaire qu'à moi ; je me considère sans cesse, je me contrerole, je me goûte. Les autres vont toujours ailleurs ; s'ils y pensent bien, ils vont toujours avant.

Nemo in sese tentat descendere.

Moi, je me roule en moi-même. Cette capacité de trier le vrai, quelle qu'elle soit en moi, et cette humeur libre de n'assujettir aisément ma créance, je le dois principalement à moi ; car les plus fermes imaginations que j'aie, et générales, sont celles qui par manière de dire naquirent en moi : elles sont naturelles et toutes miennes.

Mais ce n'est que le premier pas de sa méthode : lui-même n'est qu'un individu. Pour s'élever à une vue plus générale, il a dû rapporter à un modèle plus général et plus sûr l'observation de soi-même. Laissons-le donc continuer de s'expliquer :

Je les produisis crues et simples, d'une production hardie et forte, mais un peu trouble et imparfaite ; depuis je les ai établies et fortifiées par l'autorité d'autrui, et par les sains exemples des anciens auxquels je me suis rencontré conforme en jugement ; ceux-là m'en ont assuré la prise et m'en ont donné la jouissance et possession plus entière.

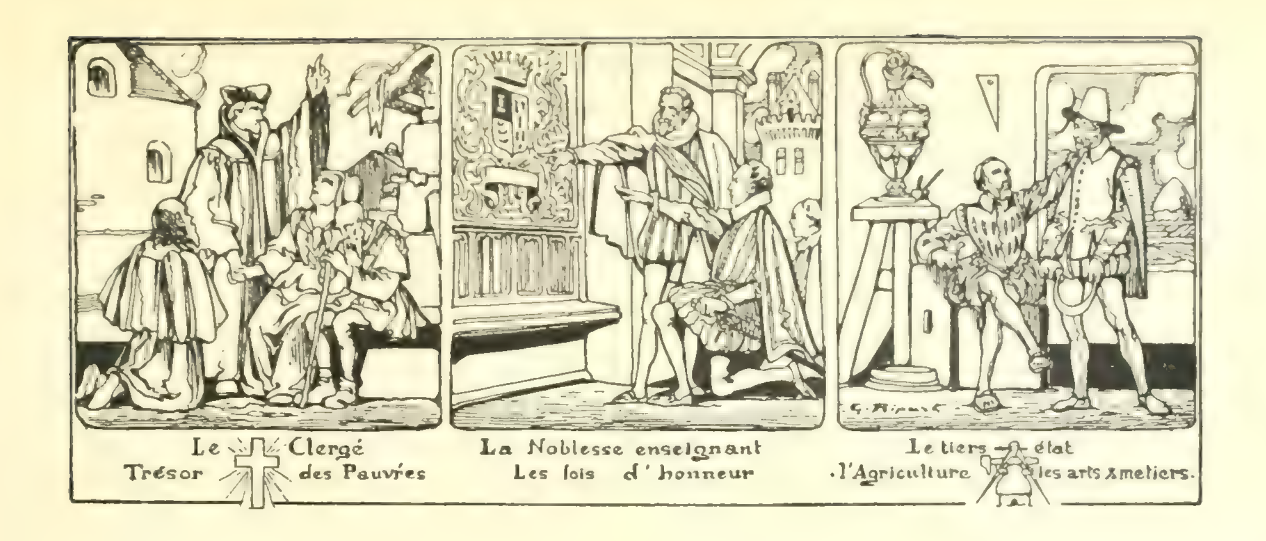
Ces lignes expressives contiennent toute une méthode : celle de l'humanisme classique français, celle du dix-septième siècle, et, jusqu'à Rousseau exclusivement, du dix-huitième siècle. L'individu moderne complété, éclairé, généralisé par les « anciens », c'est Montaigne qui le premier l'a réalisé.

Montaigne a eu des élèves directs et des imitateurs immédiats, mais ceux-là le défigurent un peu, tel ce Pierre Charron qui avait reçu en héritage les armes du maître, mais qui n'hérita certainement pas de son humeur !



PIERRE CHARRON (D'après une estampe).

Esprit carré, aussi doctrinaire que Montaigne est nuancé, Pierre Charron ou Le Charron, après avoir partagé toutes les fièvres de la Ligue et recouvré enfin le sang-froid, s'avisa de la nécessité de la sagesse, c'est-à-dire qu'à la suite de Montaigne, il s'éleva de la passion politique et religieuse à une conception humaniste de la vertu. Et il écrivit un livre méthodique, véritable *compendium* des philosophies morales de son temps, où les *Essais*, réduits et concentrés, voisinent avec Du Vair et Juste Lipse. Ce livre fameux dont on tira plus tard des leçons de déisme et d'irréligion que l'auteur n'y avait peut-être pas mises, c'est la *Sagesse*, et c'est le bréviaire de l'humanisme moral. Pascal trouvait avec raison que les divisions de la *Sagesse* attristent et ennuient. Mais les vrais disciples de Montaigne sont ailleurs et partout. Son œuvre, admirée à l'étranger par un Bacon, un Shakespeare, un Emerson, est l'école où tous nos grands hommes ont passé ; elle est le péristyle de notre littérature moderne. Descartes en est pénétré. Pascal n'eût point écrit ses *Pensées* sans Montaigne. Avec eux nous arrivons vraiment à des temps nouveaux. Montaigne clôt la Renaissance et ouvre la période classique où nous conduit maintenant la suite de notre récit.



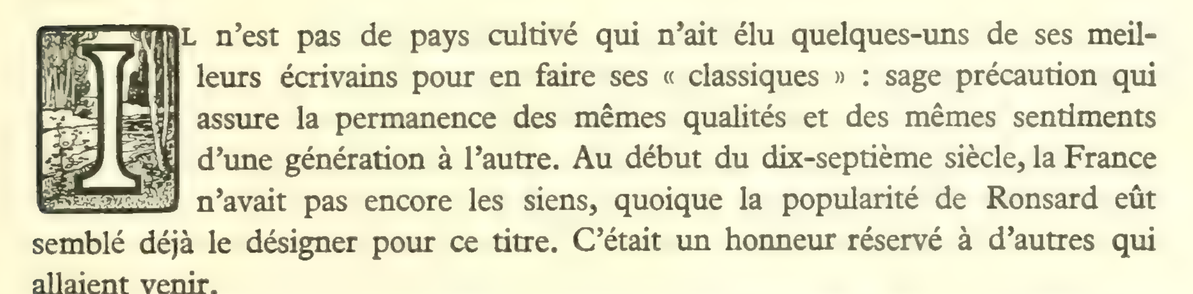
DEUXIÈME PARTIE

DE MALHERBE A BOILEAU

CHAPITRE PREMIER

HENRI IV ET SES COLLABORATEURS

I. Du Vair. — II. Henri IV. — III. Saint François de Sales, l' « *Introduction à la vie dévote* », *le* « *Traité de l'amour de Dieu* ». *— IV. Honoré d'Urfé.* « *L'Astrée* ».



Il n'est pas de pays cultivé qui n'ait élu quelques-uns de ses meilleurs écrivains pour en faire ses « classiques » : sage précaution qui assure la permanence des mêmes qualités et des mêmes sentiments d'une génération à l'autre. Au début du dix-septième siècle, la France n'avait pas encore les siens, quoique la popularité de Ronsard eût semblé déjà le désigner pour ce titre. C'était un honneur réservé à d'autres qui allaient venir.

Ce que nous appelons le hasard a certainement une part dans la naissance du génie ; il y eut aussi du hasard dans l'apparition simultanée de ceux qui devaient être nos classiques : Pascal, Corneille, Racine, Molière, Bossuet, etc. Mais les conditions générales ont favorisé ce merveilleux été ; et la crise que provoqua la fin des Valois

et l'avènement au trône des Bourbons en fut la première cause. A ce moment, la France, en grand péril, prit mieux conscience d'elle-même et de son vrai caractère ; elle travailla de toutes ses forces à rétablir l'ordre, l'équilibre, l'activité, qui lui semblaient nécessaires à son existence. Elle vit d'un regard plus assuré qu'en toute chose il fallait faire prédominer la raison. Sa littérature, image de ses sentiments, prit donc les mêmes directions ; elle représenta une France désormais raisonnable et paisible. Et elle devint classique.

Mais il est un piège dans lequel tombent certains pays, c'est de trop chercher leurs classiques dans ce qui est exclusivement national. Le pangermanisme est né, peut-être, d'une telle erreur. Grâce à la Renaissance, encore toute proche, ceux qui devaient rester nos classiques vécurent en pleine antiquité ; ils s'inspirèrent de Virgile et d'Homère, de Plutarque et de Sénèque autant que du caractère national. De telle sorte que leur art et leur enseignement s'élargirent, sans cesser d'être français, jusqu'à la conception de l'humanité.

Les premiers artisans de cette floraison sont donc les écrivains qui ont contribué à rétablir l'ordre troublé au temps de la Ligue et qui, tenant à la fois au passé et à l'avenir, ont conservé, dans l'éclosion des temps nouveaux, l'universalité de la Renaissance : Guillaume Du Vair, saint François de Sales, Honoré d'Urfé, et celui autour duquel ils se sont tous groupés, Henri IV

I

DU VAIR De sang auvergnat, il était né à Paris d'un père honorablement connu et qui exerçait d'importantes fonctions dans la judicature. Sa mère, femme de tête, gouvernait la maison, élevait les enfants. Le soir, le père se délassait avec eux des occupations du jour en les gâtant : telle était l'éducation « à la vieille française ». De chétive santé, Guillaume fit irrégulièrement de fortes études, presque toujours chez lui, de compte à demi avec sa sœur, Philippe, dont la mort prématurée sera pour lui un affreux chagrin.

Son éducation finie, il entra dans les fonctions judiciaires ; il fut avocat ; puis le duc d'Anjou le prit pour maître des requêtes. Ce prince avait devant soi de grandes espérances. Mais le machiavélisme dont il était imprégné effraya Du Vair, qui, mêlé malgré lui à des trames mystérieuses, eut des scrupules, et quitta son inquiétant protecteur. Il entra au Parlement, non plus comme maître des requêtes,

mais dans les fonctions toutes paisibles de conseiller clerc. Il avouait par là l'intention de renoncer à l'activité et aux ambitions de la vie politique.

C'est alors qu'il rendit à l'humanisme les services les plus signalés. Il aimait à écrire. Il excellait à développer méthodiquement ses idées ; sa règle était de « garder partout l'ordre exact et la disposition claire, et y ajouter par après le choix des paroles et la composition nombreuse ». On voit que la prose française n'a pas attendu Balzac et Descartes pour savoir le prix d'une « composition » classique. Il employa son talent à se faire en France l'interprète et le héraut du stoïcisme. Les hommes avaient alors besoin d'apprendre comment supporter des maux irrémédiables et comment discerner, sous le désordre tragique des choses, un ordre raisonnable, sacré et bienfaisant. Épictète l'avait enseigné jadis aux plus mauvais temps de l'empire romain. Cet enseignement avait été complété par ses successeurs, qui avaient étudié l'âme humaine, ses passions, sa sensibilité, sa force, sa faiblesse, pour en tirer le meilleur parti. Du Vair exposa cette doctrine avec vigueur et chaleur. Il la dépouilla de ce qu'elle avait de paradoxal et de contraire au christianisme et à l'esprit moderne : il l'adapta à son époque et à ses contemporains. En même temps qu'il traduisait le *Manuel* d'Épictète, il publiait une *Sainte Philosophie*, qui est un essai de synthèse entre le stoïcisme et la morale évangélique ; puis une *Philosophie morale des stoïques* qui est un essai de psychologie et de morale d'une sévère précision. Enfin il écrivit un admirable *Traité de la constance et consolation ès calamités publiques* : ce sont des dialogues où il se représente enfermé à Paris pendant le siège de 1590, et pleurant avec des amis semblables à lui la fortune de la France. Tout ce que peut invoquer une âme noble, nourrie de stoïcisme et chrétienne, pour ne point se laisser abattre par la ruine de son pays, Du Vair et ses interlocuteurs se le disent. Mais leurs considérations ne se perdent pas dans une vague généralité ; avec une précision d'hommes politiques et d'historiens, ils font un tableau saisissant de Paris pendant ce siège fameux, et une apologie curieuse de la conduite de leur parti.

Certes, Du Vair n'était pas seul à jouer ce rôle de réparateur du stoïcisme. D'autres, avant lui, en France, Coras, Ribaudeau, de hauts magistrats, Montaigne lui-même, avaient utilisé la thérapeutique stoïcienne. Juste Lipse, à Louvain, en était, aux yeux de l'Europe, le représentant officiel ; il avait déjà écrit, en latin, dans les malheurs de sa patrie, des dialogues, *De la Constance*. Mais il n'en reste pas moins que, pendant cinquante ans et plus, la France a, directement ou indirectement, demandé à Du Vair le modèle de la morale antique la plus compatible avec l'État moderne.

Au milieu des troubles de la Ligue, ce stoïcien fut un citoyen hardi et clairvoyant. Ses discours au parlement, ses écrits, sa personne, son influence, tout fut mis au service d'Henri IV et de la cause légitime. Personne n'a mieux expliqué que lui ce que voulait la France après tant de troubles et de guerres civiles. Dans une célèbre *Lettre à un bourgeois de Paris*, adressée à tous les Parisiens, il a tracé une étonnante image de ce qu'avait été et de ce que devait être son pays; description où nous pouvons reconnaître encore aujourd'hui la France. La *lettre* correspondait exactement à ce besoin matériel de tranquillité et de sécurité qu'avait exprimé, si l'on s'en souvient, la *Satire Ménippée;* mais elle y ajoutait un principe à la fois intellectuel et esthétique, de juste proportion, de beauté et de grandeur.



DU VAIR (D'après Ciartes).

La crise finie, et finie mieux qu'il n'eût jamais osé le souhaiter, Du Vair, qui n'avait pas dans la politique les ambitions et les capacités d'un Richelieu, ne poussa pas sa pointe. Il eut la sagesse de se laisser presque oublier par Henri IV et il se remit aux belles-lettres, à l'éloquence et à la philosophie.

Des dignités publiques il n'accepta que celle qui était en accord avec son caractère : après différentes missions dont il s'était acquitté avec honneur, il se fit nommer premier président au Parlement d'Aix. Il dirigeait avec éclat les travaux de cette cour célèbre. Quand une cause se présentait, ou trop délicate, ou trop importante, il l'évoquait selon le privilège de la charge et, seul, il la dénouait par un arrêt solennel « en robe rouge ». Il nous a conservé « quelques-uns de ces arrêts

en robe rouge », où l'on reconnaît l'ami du bien dire et l'auteur qui avait écrit jadis un traité de *Notre éloquence et des raisons pourquoi elle est demeurée si basse.*

Il était entouré de respect. Il avait conquis les amitiés les plus agréables et les plus dignes de lui. Car il y avait à Aix, où déjà vivait Gassendi, des humanistes, des érudits, des philosophes capables de le comprendre, de l'aimer et de le suivre. Il y avait aussi un poète qui s'honorait d'être protégé par le premier président Du Vair, Malherbe. Et j'imagine la profonde joie que dut éprouver l'auteur de la *Lettre d'un bourgeois de Paris* et du *Traité de la constance et consolation ès calamités publiques*, s'il se fit lire, dans ses beaux jardins de Flayosc, la *Prière* de Malherbe *pour le Roi allant en Limousin.*

On n'en gardera plus ni les murs, ni les portes.
Les veilles cesseront au sommet de nos tours ;
Le fer, mieux employé, cultivera la terre ;
Et le peuple qui tremble aux rigueurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser, n'aura plus de tambours.

. . . .

Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années
Qui, pour les plus heureux, n'ont produit que des pleurs.
Toute sorte de biens comblera nos familles,
La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

Par malheur pour son repos, Marie de Médicis vint le chercher là-bas, quelque temps après la mort de Henri IV, pour en faire son garde des Sceaux. Il reçut, perdit, reprit la charge de grand chancelier de France. Il exerçait encore cette fonction avec honneur quand il mourut, le 3 août 1621. Peu d'écrivains ont été aussi souvent réimprimés dans le premier tiers du dix-septième siècle. Et je sais des gens qui, dans les crises récentes, le relisaient pour y trouver des leçons de grandeur d'âme et la plus vénérable image de notre patrie.

II

HENRI IV — D'ailleurs, tous les appels de Du Vair, et aussi bien ceux de la *Ménippée*, convergeaient vers le roi. « Nous voulons un roi pour avoir la paix », disait le sieur Daubray dans la *Satire Ménippée.* Chacun sentait cette nécessité, et les ligueurs tous les premiers ; mais c'était à l'élection qu'ils voulaient devoir leur roi. Or, les esprits raisonnables et l'ensemble de la nation avaient la sagesse de comprendre qu'un maître destiné à pacifier un grand peuple ne

pouvait être imposé par le caprice d'une majorité : il fallait qu'il fût apporté par la nature et par la loi. La *Ménippée* l'affirmait :

On peut faire des sceptres et des couronnes, mais non pas des Rois pour les porter ; on peut faire une maison, mais non pas un arbre ou un rameau vert. Il faut que nature le produise par espace de temps, du suc et de la moelle de la terre. On peut faire une jambe de bois, un bras de fer et un nez d'argent, mais non pas une tête ; aussi pouvons-nous faire des maréchaux à la douzaine, des pairs, des amiraux et des secrétaires et conseillers d'État, mais de Rois, point : il faut que cela seul naisse de lui-même pour avoir vie et valeur.

Le roi ainsi attendu était Henri IV.

Son caractère le préparait à sa dignité ; il y avait en lui ce mélange de familiarité et d'autorité, de prudence et d'ardeur chevaleresque, d'humour et d'éloquence, qui séduit irrésistiblement les Français. Ses défauts mêmes lui servirent, et sa réputation de vert-galant a aidé à sa popularité.

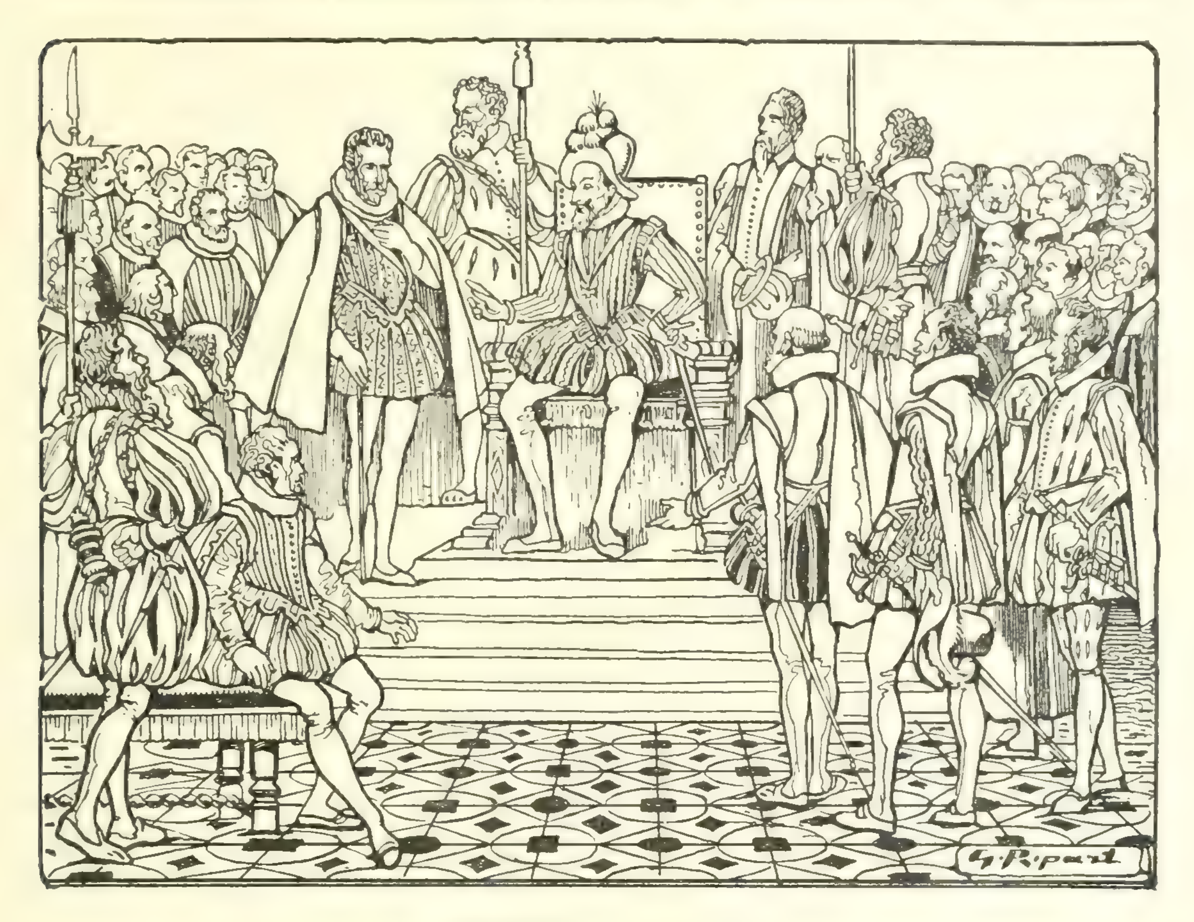


HENRI IV (D'après Porbus).

Le séjour qu'il avait fait encore jeune à la cour des Valois, au temps de la Saint-Barthélemy, l'avait affiné sans le gâter. Plus tard, simple petit roi de Navarre, adroit, actif, ambitieux, il mena une vie de partisan qui développa son goût des aventures et sa connaissance des hommes. Quand la mort d'Henri III l'éleva à la suprême dignité, tout de suite il se révéla roi de France.

Du temps qu'il conquérait avec mille peines son

royaume, il n'attirait pas à lui les gens en leur offrant gloire et butin, il s'agissait bien de fortune ! C'est de la France, toujours de la France qu'il parle : « Nous ne sommes pas seulement nés pour nous, écrivait-il au seigneur de Beaufort, mais pour servir surtout la patrie. » Et, s'adressant en 1589 aux partisans de la Ligue : « Qu'ils donnent leurs passions, leurs querelles, leurs vengeances et leurs ambitions,



L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES

au bien de la France, leur mère. » La même année, il écrivait à la ville d'Orléans pour l'exhorter à rentrer sous l'autorité d'Henri III : « Mes amis, si j'étais Espagnol ou de Lorraine, je ne vous parlerais pas ainsi... Mais je suis Français, je suis de vos princes, j'ai intérêt à votre conservation ; pour cela je vous en parle. » Le patriotisme, pour l'appeler par son nom, ou si l'on préfère le sentiment national, est le secret de sa force et de ses succès. Vainqueur, il ne change pas de langage ; il se montre au contraire plus attentif aux maux du peuple ; il devient le roi de la

poule au pot. Il veut, ce bon roi, que tout le monde puisse vivre heureux, en paix, que, par les chemins sûrs, le marchand fasse son trafic, que le paysan ramasse sa récolte et que le rentier de l'Hôtel de ville touche ses rentes.

Il disait à Casaubon, lors du procès du maréchal de Biron : « Vous voyez combien j'ai de peine, moi, afin que vous puissiez étudier en paix. » Il disait encore :

> Mes prédécesseurs vous ont donné des paroles avec beaucoup d'apparat et moi, avec jaquette grise, je vous donnerai les effets. Je n'ai qu'une jaquette grise, je suis gris par le dehors, mais tout doré par le dedans.

Deux mots reviennent souvent dans ses propos : raison, justice : « C'est l'impression du monde que je crains le plus qui entre dans le cœur de mes sujets, que je me gouverne par autre chose que par la raison. »



HENRI IV (D'après une ancienne estampe).

Avec cela, il aimait la gloire ; il avait gardé le panache blanc d'Arques et d'Ivry. En disant aux « notables » qu'il voulait se mettre en leur tutelle, il ajoutait : « Envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises et aux victorieux. »

Aussi fut-il longtemps le plus populaire des rois. Sans doute il a mérité par ses actes et par sa politique cet amour de ses sujets ; il le mérita du moins pour avoir représenté la France sortant de l'anarchie et du désordre, et arrivant enfin à la paix, l'union et la concorde générale. C'est son exemple que dans une crise très grave Bossuet proposait à Louis XIV, si fier pourtant, si ombrageux, et qui voulait être le plus grand roi de sa race.

Voilà pourquoi ce roi a sa place dans l'histoire littéraire, bien plus que pour avoir écrit des billets pleins de verve ou prononcé des discours d'une langue si savoureuse. Il a été pour le peuple français une image complète de ses vertus, — et un peu de ses défauts. Il a satisfait les aspirations de la France, il a ranimé sa confiance ; sans lui, point d'ordre et de raison dans le gouvernement. Sans lui, malgré Du Vair, malgré Montaigne et malgré Ronsard, il n'y aurait pas eu de pensée saine, c'est-à-dire de littérature classique. Peut-être n'y aurait-il plus eu de France !

III

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Les passions religieuses avaient fait beaucoup de mal au royaume pendant les troubles. Les vertus religieuses risquaient de lui en faire encore pendant la paix ; une piété ardente et mystique tentait d'isoler les meilleurs loin du monde et de la vie, dans les cloîtres qui se multipliaient. L'humanisme dévot, tel que nous l'a décrit M. Henri Bremond, fut un remède à ce péril. Mais l'humanisme dévot, malgré son influence, serait sans doute profondément oublié, s'il n'y avait eu saint François de Sales.

Un grand front découvert, noble et plein de pensée ; des yeux doux, un visage maigre et long, allongé encore par la barbe étalée à la campagnarde ; un nez assez gros, une bouche où l'on devine que parfois se jouera un sourire de bonne humeur ; je ne sais quel air socratique dans une physionomie grave, adoucie par le christianisme, voilà François de Sales

Il naquit au château de Sales près d'Annecy, le 21 juin 1567, dans ce pays savoisien, où l'on ne parlait que français. Son père, bon gentilhomme, n'ayant que ce fils, rêvait d'en faire un haut magistrat du Sénat de Savoie. Les premières études finies, il l'envoya compléter ses humanités au collège de Clermont, à Paris, puis faire son droit à l'Université de Padoue. A Paris, le jeune étudiant eut une terrible crise religieuse, provoquée par les disputes du temps sur la prédestination : il se crut damné. A Padoue, il vit de près le monde des incroyants et des « libertins » ; malade, il voulait, dit-on, léguer son corps à la Faculté de médecine pour servir aux études d'anatomie de ses camarades. Il savait à merveille le latin, l'espagnol, l'italien ; il aimait la poésie ; il excellait aux bonnes lettres.

Cependant il avait décidé qu'il serait prêtre. A Paris il avait été assidu aux cours de l'illustre Génébrard, professeur d'hébreu au Collège de France, et à ceux des meilleurs théologiens de l'Université. A Padoue, il continua ces études. En même temps, il prenait soin de garder cette entière pureté de cœur et cette fraîcheur d'imagination qui rendent ses livres agréables comme son visage ; son âme est comme son œuvre « blanche plus que la neige, pure plus que le soleil » !

Il s'approchait des vingt-cinq ans (on l'appelait alors le seigneur de Villaroget) lorsqu'il parvint à triompher des répugnances de son père, et put suivre sa vocation. Il ne frappa à la porte d'aucun couvent, il ne sollicita aucun bénéfice. Il resta

prêtre séculier et il entra dans le ministère actif. Son parent, l'évêque d'Annecy, qui portait le titre purement théorique alors d'évêque de Genève, le prit comme prévôt. Le jeune prêtre commença par faire quelques missions dans certains cantons, contestés entre Berne, le duc de Savoie et la France, et qui étaient par conséquent disputés entre le protestantisme et le catholicisme ; il écrivit à ce propos, ne pouvant se faire écouter de ses adversaires qui fuyaient la séduction de sa personne et de ses discours, des feuilles volantes qu'on a publiées naguère sous le titre de *Controverses* et qui, dans ce genre, d'ordinaire si dur, ont quelque chose d'humain, de naturel et d'agréable ; il y cite au passage Montaigne, avec un véritable respect.

Puis il composa un *Traité de l'étendard de la sainte Croix*, plus exactement théologique et plus disputeur, qu'il a publié lui-même. Sa mission fut couronnée d'un grand succès. Le jeune convertisseur, entrevoyant même le moment où il ramènerait à la religion catholique Théodore de Bèze, alla deux fois conférer secrètement à Genève avec le vieux compagnon de Calvin.



SAINT FRANÇOIS DE SALES (D'après une estampe).

En 1602, pour des affaires de son diocèse, il vint à Paris ; il y vit le monde le plus brillant et aussi le meilleur monde : Henri IV et la cour, Pierre de Bérulle et Mme Accarie. Il assista aux efforts de ces deux grands mystiques pour introduire les Carmélites en France. Il fut consulté, écouté, aimé. Il revint, instruit et non

ébloui, dans son petit « Nécy », et, l'évêque étant mort, ce fut lui qui prit le titre de prince-évêque de Genève et les fonctions d'évêque d'Annecy.

Le bon évêque ! Par monts et par vaux, il visite sans cesse ses pauvres diocésains. Quand il a quelque temps de repos, entre les affaires, voici la foule des âmes à diriger. Voici enfin les livres à écrire et de loin en loin quelque voyage en France, solennel, officiel, plein de travaux et de tracas. Mais en même temps et pour compliquer sa tâche, l'infatigable serviteur de la Foi fonde un ordre religieux ; il réunit quelques femmes fidèles et obéissantes ; il met à leur tête sa meilleure pénitente, Mme de Chantal ; il leur donne une règle, il en fait une congrégation destinée à la prière et au soulagement des pauvres, et ce sera le grand ordre de la Visitation ! Comment s'étonner qu'à cinquante-six ans François de Sales ait été physiquement épuisé ?



SAINTE JEANNE-FRANÇOISE DE CHANTAL
(D'après une estampe).

Des tristesses profondes accompagnèrent le déclin de ses forces physiques. En 1618, il revint à Paris où il fut accueilli comme la gloire de l'Église ; le roi aurait voulu l'y garder et le transférer en cette ville. De là des difficultés et des défiances de la part de son prince, le duc de Savoie, sans compter que le prodigieux développement de la Visitation n'était pas sans se heurter à des jalousies douloureuses pour son cœur. Lui-même tenait en main son âme avec une rigueur inflexible. Dans l'histoire de la mystique, il y a peu de chapitres aussi attrayants que l'affection mutuelle et la confiance de saint François de Sales et de Mme de Chantal ; mais on y voit aussi que le saint ne laisse entrer aucune douceur sensible dans cette union « intellectuelle et cordiale », toute en Dieu.

L'an 1622, il s'en allait une fois de plus en France : à Lyon, il tomba en apoplexie. Torturé par les horribles remèdes du temps, et dans l'obnubilation de

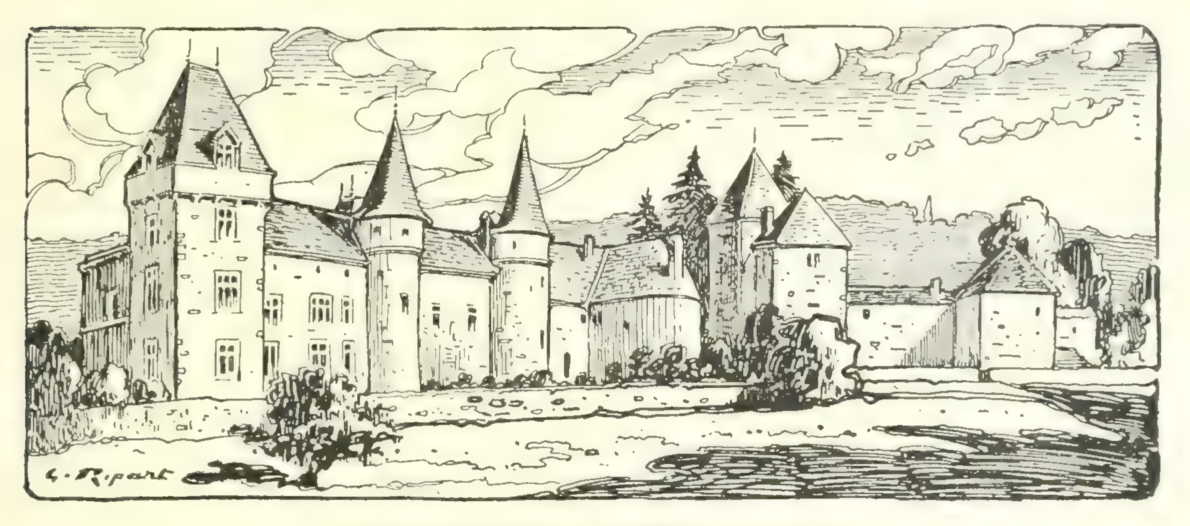
son cerveau, il mourut ayant sur les lèvres des paroles de foi et de douceur.

Il a eu une grande action par ses deux fameux livres : l'*Introduction à la vie dévote* et le *Traité de l'amour de Dieu*. Mais d'abord il faut signaler celle qu'il exerça par ses sermons et par ses lettres de direction. Il était d'avis qu'un prêtre ne distribue jamais assez la parole de Dieu. N'étant encore que prévôt à Annecy, il prêchait sans cesse, et cela étonnait les vieilles gens. Son père, raconte-t-il, ne se faisait pas faute de le lui dire : « Prévôt, tu prêches trop souvent. De mon temps les prédications étaient bien plus rares ; mais aussi quelles prédications ! Elles étaient doctes, bien étudiées... maintenant tu rends cet exercice si commun qu'on n'en fait plus d'état, et on n'a plus d'estime pour toi. » Il ne se trompait pas en tout, ce bon père ; les sermons de son fils n'étaient pas doctes. François de Sales, au lieu de développer avec un ordre éloquent des idées abstraites, semblait converser familièrement avec chacun de ses auditeurs ; il vivifiait les idées par de fins portraits et des analyses psychologiques, toutes voisines de la réalité, et il y entremêlait mille conseils pratiques dans un langage simple. Si bien que l'on avait envie de lui répondre. Et c'était ainsi devant des montagnards ou devant des religieux, ou devant des courtisans. Dédaigneux, non pas du vrai et du beau, non pas des bonnes grâces et du charme mais du succès mondain, il ne voulait que convertir et sanctifier. Lors de son dernier voyage à Paris, il devait débuter devant le beau monde en prononçant le panégyrique de je ne sais quel saint dans la chapelle de sa Visitation. Les bonnes religieuses se réjouissaient déjà du succès qu'elles prévoyaient. Le prédicateur trompa leur attente ; il ne fit qu'un sermon à la savoyarde : il s'égayait plus tard du tour qu'il avait joué à l'amour-propre de ses religieuses. Mais soyons assurés que ce sermon était allé remuer au fond des consciences quelque chose que l'éloquence la plus parfaite ne touche point !

Les sermons ont été presque tous perdus, sauf des plans et quelques rédactions d'auditrices. Les entretiens de saint François de Sales avec les religieuses qui sont des sermons plus intimes ont été recueillis avec plus de soin, mais de mémoire. Les lettres de direction, à quelques longueurs près, sont des chefs-d'œuvre. Pour peindre le cœur humain, pour suivre ses tours et ses détours, pour saisir les inclinations naissantes, pour déjouer les fins sophismes de la volonté, il est unique et au-dessus de tout. La plume est dans ses mains « comme un rasoir aux mains du chirurgien, qui tranche entre la peau et la chair ». Et il est partout affectueux, sans afféterie, souvent spirituel. Au besoin, il a un commandement impérieux ; ou bien il est ironique, ou bien il est rude. D'ordinaire, il persuade sans ordonner ; on l'écoute, on l'écoute encore ; de remarque en remarque, de conseil en conseil,

de sacrifice en sacrifice, on le suit, et tout à coup il se trouve qu'il a mené loin et haut, vers le ciel.

Pour réaliser ce prodige, François de Sales avait un discernement psychologique extraordinaire ; il connaissait les âmes une à une, mieux mille fois qu'elles ne se connaissaient elles-mêmes. Et puis il ne les traitait pas d'une manière uniforme, mais selon leur « particulière différence d'avec les autres », étant convaincu qu'il n'y a point de perfection toute faite et que chacun doit faire la sienne selon sa taille, ses conditions et ses humeurs.



LE CHATEAU DE SALES A THORENS (Haute-Savoie).

Mais je n'insiste pas sur sa doctrine morale ; voici que son *Introduction à la vie dévote* va nous initier au fond de sa pensée.

L'« INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE » François de Sales avait envoyé à une parente, Mme de Charmoisy, des lettres et des avis sur la conduite d'une chrétienne dans le monde et dans son ménage. Mme de Charmoisy les avait précieusement gardés ; elle les communiqua à son confesseur, un Jésuite, le Père Fourier, qui, tout de suite charmé, supplia l'auteur de publier « ce trésor de dévotion ». François de Sales céda sans trop de peine ; il arrangea ces avis, y joignit un ou deux petits écrits et ce fut l'*Introduction à la vie dévote*, courte et mince au début, qui s'étoffa avec le temps, comme les *Essais* de Montaigne, et s'accrut jusqu'à l'édition de 1619, laquelle donna le texte définitif.

Ce livre, le plus aimé et lu des livres de piété après l'*Imitation*, est une suite

d'entretiens de l'auteur avec Philothée, l'âme qui aime Dieu. Il est divisé en quatre parties qui suivent l'âme depuis le premier désir de dévotion jusqu'à la perfection de la vie dévote.

Le style en est charmant. Saint François de Sales enrichit son livre de tous les agréments et de toutes les qualités distinctives de sa personne. Chez lui, comme chez Montaigne, il y a une génération incessante, une création pour ainsi dire spontanée, d'images et de tours. De son esprit s'échappent, avec une merveilleuse variété, les comparaisons, les métaphores, les alliances nouvelles de mots. Il possède le don de tout peindre avec une vivacité pittoresque, avec un don d'observation, avec une finesse de détails qui décèlent encore le lecteur de Montaigne, et il y joint le don de créer des symboles ou des allégories gracieux et poétiques; combinaisons créatrices dont les éléments sont pris à tout ce que la nature ou le rêve peuvent donner de plus délicat et de plus charmant : les étoiles du ciel, la splendeur du jour, l'aube naissante, les hirondelles, le miel et les abeilles, et la blancheur de la neige. Sans doute on reproche à ce livre dévot d'avoir ainsi des séductions païennes et l'on s'étonne qu'il s'ouvre sur l'image de la « bouquetière Glycera ». On lui reproche aussi des « similitudes » qui, prises à l'histoire naturelle des anciens, sont à la fois un peu pédantes et un peu affectées. C'est que l'auteur est toujours plein de respect pour l'antiquité; son imagination, naturellement riante et artiste, est aussi celle d'un lettré raffiné qui a beaucoup retenu dans Pline l'Ancien, qui a lu d'autre part la *Diane* de Montemayor avec les bergeries italiennes, enfin qui goûte fort *l'Astrée* de son voisin Honoré d'Urfé.

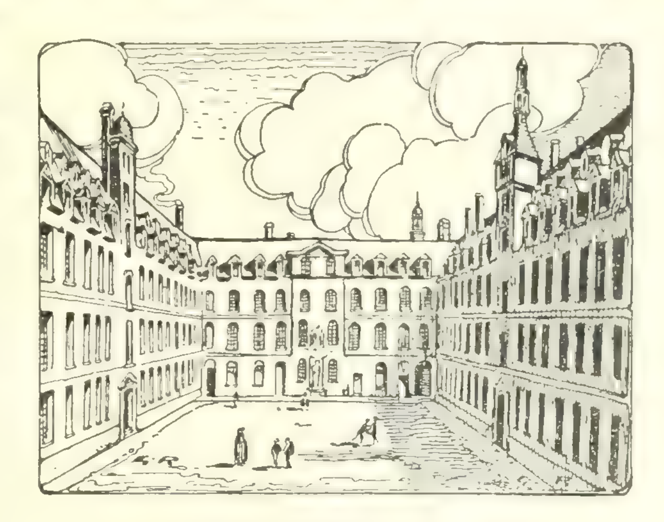


COLLÈGE DE CLERMONT (D'après une estampe).

Mais qu'enseigne-t-il, ce livre si aimable, dont le seul défaut serait d'être trop aimable?

Que la dévotion et la piété ne doivent pas s'exiler de la vie ordinaire, qu'elles ne doivent pas faire du chrétien un ennemi de la société humaine et nationale; mais au contraire qu'elles doivent l'y rattacher! « C'est une erreur, ains une hérésie, écrit l'auteur, de vouloir bannir la vie dévote de la compagnie de soldats, de la boutique des artisans, de la cour des princes, du ménage des gens mariés. »

Par elle, la vie séculière devient plus parfaite et s'embellit; chacun s'y acquitte mieux et plus aisément de sa tâche, « le soin de la famille en est rendu paisible, l'amour du mari et de la femme plus sincère, le service du prince plus fidèle, et toutes sortes d'occupations plus suaves et plus aimables ». « La dévotion, dit-il encore, ôte le chagrin aux pauvres et l'empressement aux riches, la désolation à l'oppressé et l'insolence au favorisé, la tristesse au solitaire et la dissolution à celui qui est en compagnie; elle sert de feu en hiver et de rosée en été. » Cet étroit mariage de la dévotion avec la vie ordinaire, saint François de Sales en poursuit la réalisation avec une infatigable prudence ; pour chaque état il a des avis, il est familier et élevé à la fois ; écoutons-le : « Nous ne sommes hommes que par la raison, et c'est pourtant chose rare de trouver des hommes vraiment raisonnables ». Et il explique aussitôt :



LA COUR DU COLLÈGE DE CLERMONT
(D'après une estampe).

Philotée, soyez égale et juste en vos actions : mettez-vous toujours en la place du prochain, et le mettez en la vôtre, et ainsi vous jugerez bien ; rendez vous vendeuse en achetant, et acheteuse en vendant, et vous vendrez et achèterez justement... On ne perd rien à vivre *généreusement*, *noblement*, *courtoisement*, et avec un cœur *royal*, *égal* et *raisonnable*.

Les belles alliances de mots ! Notons que, cependant, la piété et les mystères de la foi ne sont pas oubliés, non jamais ! et que la morale n'y est pas plus adoucie que la doctrine n'y est rabaissée. Sous une apparence de facilité, il ne s'agit de rien moins que de devenir le maître de soi-même, mieux et plus que les orgueilleux stoïciens ne le prescrivaient, et cela afin de se sacrifier totalement soi-même à l'amour de Dieu. La croix, les clous et la couronne d'épines forment le fond de ce joli petit livre, destiné à apprivoiser et civiliser cet animal « sauvage, âpre et rude » qu'est l'homme.

En tout cas, la dévotion n'arrachera plus les hommes et les femmes aux devoirs de leur profession, à leur place dans l'État. En les rendant plus charitables, plus modérés dans leurs désirs, plus maîtres d'eux-mêmes, plus sensés, plus raisonnables, elle les rend meilleurs citoyens. Elle assure la solidité de l'édifice de la société française et elle contribue par le fait même au progrès de l'esprit français.

LE « TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU » Le second grand ouvrage de saint François de Sales a été moins lu ; mais aussi les régions où il conduit sont bien intimidantes : c'est de la haute mystique. Et puis ce livre est trop achevé et trop minutieux. Le style offre trop de fleurs, d'images, de synonymes. Sans doute l'analyse y gagne ; elle peut suivre les modifications incessantes et infiniment petites de la vie. Mais on n'y trouve ni la clarté, ni les belles proportions des œuvres qu'édifiera le dix-septième siècle. Et pourtant c'est un bien grand livre, un traité de l'âme humaine.

Il a un début singulier, que voici :

> L'union établie en la distinction fait l'ordre ; l'ordre produit la convenance et la proportion ; et la convenance ès choses entières et accomplies fait la beauté... Le beau est ce dont la connaissance nous agrée... Il faut que, outre l'union et la distinction, l'intégrité, l'ordre et la convenance de ses parties, il ait beaucoup de splendeur et de clarté, afin qu'il soit connaissable et visible ; les voix, pour être belles, doivent être claires et nettes, les discours intelligibles, les couleurs éclatantes et resplendissantes ; l'obscurité, l'ombre, les ténèbres sont laides et enlaidissent toutes choses, parce qu'en elles rien n'est connaissable, ni l'ordre, ni la distinction, ni l'union, ni la convenance des mouvements, gestes et actions, qui est comme l'âme et la vie de la beauté des choses vivantes....

Où donc nous conduit cette esthétique ? A un traité sur l'art ou sur la beauté ? Nullement, mais à une étude de la nature de l'homme :

> Parmi l'innumérable multitude et variété d'actions, mouvements, sentiments, inclinations, habitudes, passions, facultés et puissances qui sont en l'homme, Dieu a établi une naturelle monarchie en la volonté qui commande et domine sur tout ce qui se trouve en ce petit monde.

Là-dessus s'édifiera la construction au bout de laquelle sera la perfection de la vie mystique. De même donc que l'*Introduction à la vie dévote* avait uni la dévotion à la vie commune, de même le *Traité de l'amour de Dieu* confond dans une certaine mesure la haute mystique avec l'art. Et dans la mystique aussi bien que dans l'art une même qualité apparaît comme dominante : l'ordre, l'organisation, la hiérarchie, la raison !

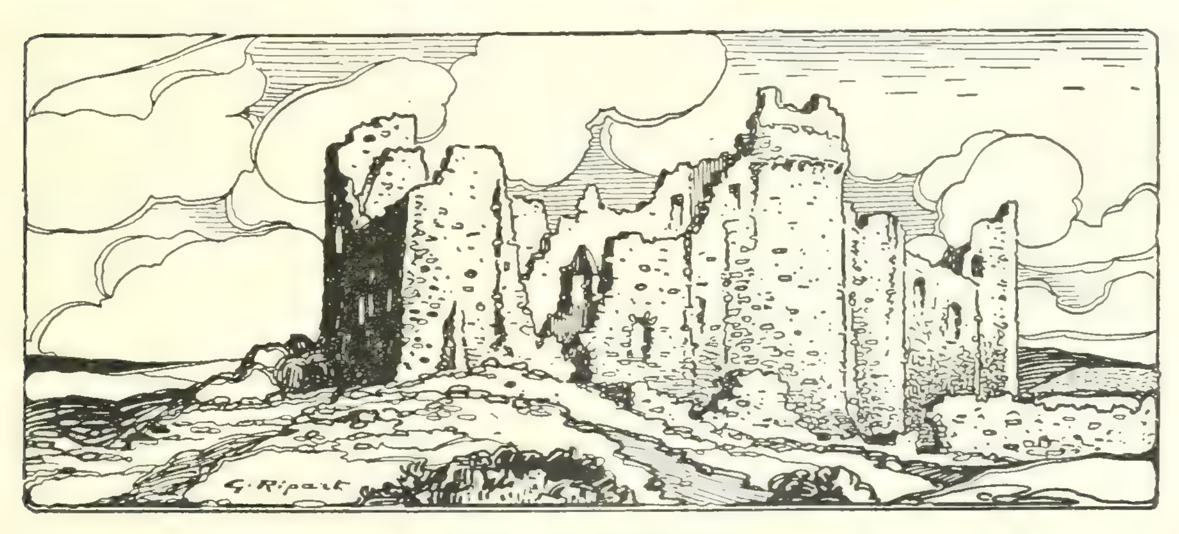
IV

BIOGRAPHIE D'HONORÉ D'URFÉ Les seigneurs féodaux n'étaient pas moins coupables que les moines des affreux désordres que Henri IV venait d'étouffer. Voici maintenant comment, à leur tour, ils viennent faire hommage à leur maître par Honoré d'Urfé.



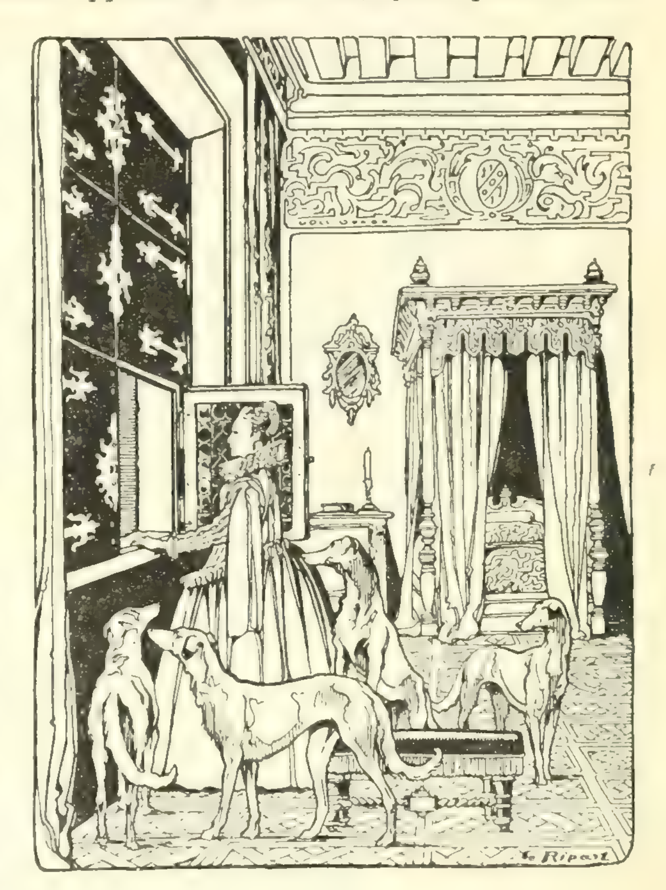
HONORÉ D'URFÉ (D'après Van Dyck).

Au cœur des monts du Forez, se dresse au-dessus des forêts la silhouette de deux tours croulantes : *les Cornes d'Urfé*. Cette ruine féodale était jadis le château des d'Urfé, baillis du Forez et puissants seigneurs. Au seizième siècle, ils arrêtèrent au passage quelques-uns de ces artistes italiens qui descendaient la Loire pour gagner l'Ile-de-France, et ils se firent construire dans la plaine, au bord d'une petite rivière appelée Lignon, à deux pas de Boen, le château de la Batie, délicieusement orné et tout plein de symboles platoniciens. La chapelle, la bibliothèque, même la salle de bains, étaient des chefs-d'œuvre. Sur les murs se lisait l'inscription : *Sphyngem habe domi*.



RUINES DU CHATEAU D'URFÉ.

Le sphynx qui sortit de là fut Honoré d'Urfé. Il était né non en Forez, mais à Marseille où il fut baptisé le 11 février 1567. Sa mère était Renée de Savoie-Tende, d'une branche légitimée de la maison de Savoie, apparentée aux Lascaris. Ainsi Honoré, par sa famille, fut incertain et comme tiraillé entre la France et la Savoie, dont les intérêts et la politique furent si souvent opposés. A treize ans, ayant quatre frères devant lui, on le fit chevalier de Malte. Il avait étudié à ce fameux collège de Tournon, où les Jésuites réunissaient mille cinq cents étudiants de tous pays et même de toutes confessions. En 1584, sorti du collège, il vint vivre à la Batie. Il y eut le malheur de tomber amoureux de la jeune fille que son frère Anne devait épouser bientôt après, la belle Diane de Châteaumorand. Il essaya de se consoler en écrivant le poème de *Sireine*, une « bergerie ».



En 1589, la Ligue s'organise en province; il s'y enrôle avec son frère Anne, bailli du Forez. Pendant cinq ans, il prend part comme ligueur à la guerre criminelle contre Henri IV. En 1594, les hostilités cessent. Honoré promet de se soumettre à Henri IV; mais soudain, manquant de foi, il s'abouche avec le jeune et brillant duc de Nemours; il est nommé, au détriment de son frère, lieutenant-général au gouvernement du Forez; il recommence la guerre, il se jette sur les places de Saint-Just-en-Chevalet et puis de Cervières, celle-ci très importante et très forte; il fait inutilement tuer son jeune frère Antoine; et, après avoir causé des maux sans nombre et sans excuse, il se laisse arrêter. Enfermé à Feurs, il s'échappe pour aller voir mourir son duc de Nemours à Annecy; de retour dans le Forez, il est repris, remis en prison où il écrit des *Épîtres morales;* il est rendu à la liberté en 1596 et s'en va vivre hors de France, soit à Annecy, soit dans le Bugey où il avait des terres et qui dépendait de la Savoie. Il était alors tout Savoisien et ennemi

d'Henri IV. En 1601, le Bugey passa à la France et d'Urfé suivit le sort du Bugey. Le mariage de son frère avec la belle Diane avait été cassé un peu auparavant et Honoré put enfin épouser celle qu'il avait attendue vingt-quatre ans. Mais sa vie en ménage ne paraît pas avoir eu plus de stabilité et de tranquillité que sa vie politique ; il s'arrangea pour rester presque toujours loin de sa femme, personne autoritaire et violente, jour et nuit entourée de grands lévriers. Honoré d'Urfé était dès lors sincèrement rallié à Henri IV. Gentilhomme ordinaire de la Chambre, capitaine de cinquante hommes d'armes, comte de Châteauneuf, baron de Châteaumorand et de Virieu-le-Grand, bientôt après marquis de Valmorey, il fut un très grand personnage. Il resta fidèle à la France tant que vécut Henri IV ; mais ensuite il changea une fois de plus. Et ce fut au service du duc de Savoie qu'il mourut à Villefranche (1er juin 1625). Il fut enterré à Turin ; je crois que ses os, plus tard, furent transportés dans le Forez qu'immortalisait son génie, et qu'il semble avoir passionnément aimé.

Le détail de cette vie montre la malheureuse instabilité de ces grands féodaux : voilà un seigneur dont la famille a ses racines au cœur de la France ; la France est son vrai pays ; mais considérez comme il est impuissant à se décider pour sa patrie. Quel désordre, quels maux, quelle anarchie !

Du moins dans les quelques années où il a accepté l'ordre national instauré par Henri IV, nous allons le voir, avec son imagination vive et délicate, peindre allégoriquement le bonheur de son nouvel État et tâcher d'y entraîner les autres mieux qu'il ne devait y rester soi-même.

L'ouvrage fameux où il a mis tout cela, c'est l'*Astrée;* les premiers livres ont paru en 1607, avec des suites en 1610 et 1615. La fin fut donnée par Baro, son secrétaire, en 1627 ; elle sent bien une plume de secrétaire.

L'« ASTRÉE » L'action se passe dans le délicieux pays du Forez. L'auteur le peint avec une pieuse fidélité : Cervières sur sa montagne, Chalmazel près des torrents, Boen au débouché du Lignon dans la vallée, Marcilly-le-Pavé, le mont d'Uzore, le mont Verdun, Feurs, et la riche plaine où coule la Loire. Tout y est pittoresquement et tendrement représenté. Ce pays a conservé aujourd'hui encore les vieilles mœurs et les vieux monuments de l'époque celtique : pierres tremblantes, rochers taillés, sanctuaires mystérieux.

C'est à cette époque des druides que d'Urfé nous transporte. Il nous introduit parmi les descendants de certaines familles nobles qui, ayant dit adieu aux soucis des hautes fortunes, auraient vécu là en bergers. Leur existence est un curieux

mélange des habitudes patriarcales et pastorales, avec les délicatesses et les raffinements de la chevalerie. L'exemple en avait été déjà offert (cadre et personnages) par Montemayor dans sa *Diana*, par Cervantès dans sa *Galathée*, par le Tasse dans son *Amianta*, par Guarini dans son *Pastor fido*. Mais non avec cette abondance et cette précision ni dans un cadre géographique aussi criant de vérité.

Ces bergers grands seigneurs, n'ayant ni ambitions, ni occupations, ni devoirs, ne connaissent, tant qu'ils sont jeunes, que l'amour et les passions de l'amour. Le héros Céladon aime la bergère Astrée. Par je ne sais quel malentendu, une brouille éclate, et Céladon désespéré se jette dans le Lignon, mais il ne meurt point; et il est recueilli mourant par des nymphes qui le conduisent chez leur reine; celle-ci, quand elle le voit, s'éprend de lui; et il la fuit pour rester fidèle à son Astrée. Il se cache au fond des forêts, il se déguise en fille afin de s'approcher de son amante qu'il croit toujours courroucée; ainsi déguisé il lui parle sans être reconnu et la caresse, d'un peu trop près pour notre goût. Enfin, il apprend du grand druide Adamas la philosophie, j'allais dire la mystique de l'amour, leçon qui le consolera et le rendra digne d'Astrée : l'amour est une perfection à laquelle on ne parvient qu'après de longs efforts, par la purification du cœur et par la générosité. Après être allé à la Fontaine de Vérité d'amour, où l'amant voit celle qu'il aime, et non soi-même, Céladon élève un temple à la « déesse » Astrée pour y inscrire les « douze lois d'amour », et Astrée y entre, et elle comprend que Céladon est toujours vivant. On ne sait si d'Urfé aurait uni à la fin ses deux parfaits amants, puisque la conclusion où l'on voit leur mariage est de Baro.



Cette description d'amour serait bien fastidieuse si elle n'était coupée à chaque

instant par d'autres histoires d'amour ; chaque personnage qui apparaît dans le cours du récit est tenu de nous mettre au courant de ses aventures qui sont encore et sans cesse de l'amour. Ainsi nous voyons toutes sortes d'amour, depuis celui du parfait Sylvandre et de Céladon, jusqu'à celui ou plutôt ceux du gai Hylas, qui fait gaillardement profession d'inconstance, et ceux de Valentinian, terrible sire, brutal et criminel, vrai loup dans cette bergerie.

Tout cela est dit dans une langue fluide, harmonieuse, doux-coulante, à la *Jocelyn,* mais sans lyrisme. Peu d'images ; jamais de pointes ; d'Urfé tient en défiance les pointes, la verve, la malice. C'est un lac profond, charmant, à peine ridé.

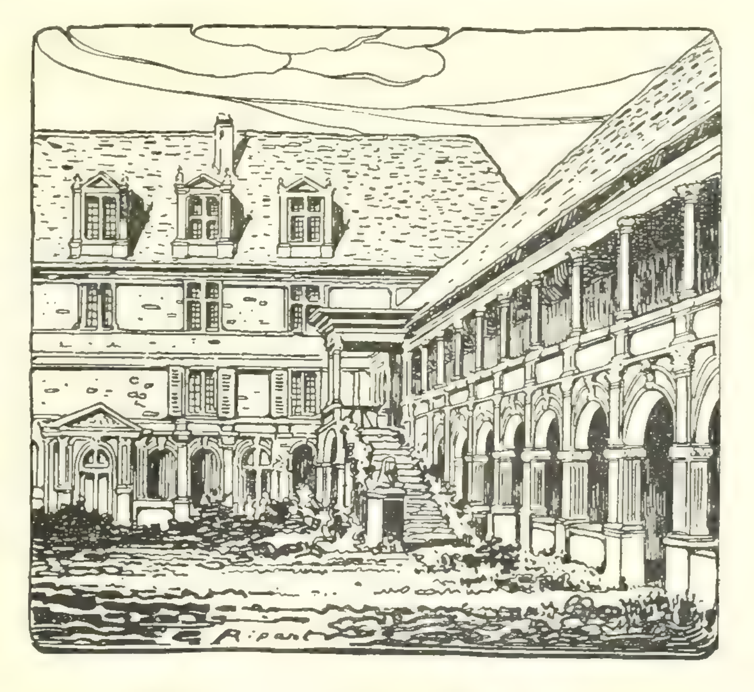
Et pourtant Dieu sait combien il a été lu et admiré : sa métaphysique amoureuse, ses paysages, d'ailleurs absolument vrais et authentiques, les tourments et les joies de ses personnages ont enchanté tout le dix-septième siècle, depuis saint François de Sales jusqu'à Fénelon, en passant par La Fontaine qui ne pouvait s'en détacher :

Étant petit garçon, je lisais son roman,
Et je le lis encor ayant la barbe grise.

Et n'oublions pas Racine, qui doit tant au vieil ouvrage. Au dix-huitième siècle, Marivaux s'en est souvenu plus souvent encore que Racine. Jean-Jacques Rousseau est venu pieusement en pèlerinage au château d'Urfé.

Nous, aujourd'hui, nous trouvons que cette *Astrée* est un peu la cité des nuées. Les femmes sont fières sans raison, les hommes soupirent sans motif ; ils aiment sans savoir pourquoi ni comment ; ils aiment comme leurs agneaux bêlent.

Mais cet ouvrage a un autre sens que ce culte de l'amour. D'Urfé, en le commençant, ne songeait sans doute qu'à écrire un roman distingué sur l'amour. C'est



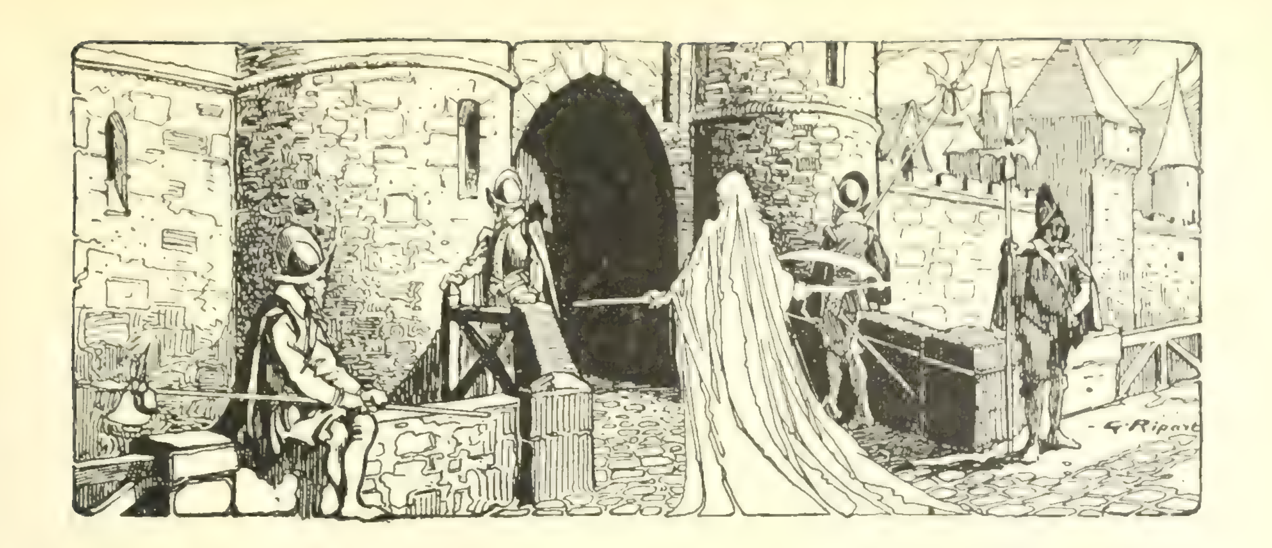
LE CHATEAU DE LA BATIE D'URFÉ (Loire).

en dédiant son livre au roi Henri IV que l'auteur consentit enfin à laisser entrevoir la signification profonde de l'*Astrée*. Un critique de jadis, Émile Montégut, voyageant en Forez et relisant au château même la « divine » *Astrée*, définit ainsi ce qu'il en croit être le secret :

« *Astrée*, dit-il, c'est la monarchie d'Henri IV ; Céladon, Honoré d'Urfé lui-même. Les bergers qui entourent les deux amants ce sont ses alliés, ses proches, ses amis, ses égaux de rang et de condition. Ce sont les gentilshommes campagnards de France. Ils marquent cette soif du repos, ce dégoût de la lutte et des horreurs de la guerre qui s'emparèrent alors de tout ce qui était modéré d'ambition et humain de cœur... Silence désormais à ces âmes altières qui ne veulent être libres que par la révolte, indépendantes que par l'orgueil, qui ne croient pouvoir faire preuve d'énergie qu'à force de férocité. »

Voilà donc résolue l'énigme posée aux contemporains d'Henri IV par le sphinx mystérieux. Partout la même parole, partout la même prière, le même conseil. Partout ordre et justice ! Il y faudrait un poète !





CHAPITRE II

MALHERBE ET SON TEMPS

I. Malherbe. Malherbe à la cour. Sa doctrine. Malherbe poète national. Le style de Malherbe. — II. Les disciples de Malherbe. Racan. Maynard. — III. Les indépendants. Théophile de Viau. Mathurin Régnier.

I



L'ŒUVRE de Malherbe est courte comparée à celle de Ronsard, mais dans l'ensemble de la poésie française, dans l'histoire de la littérature et de la langue française, Malherbe est un père et un maître.

Enfin Malherbe vint.....

Ainsi parlait Boileau, injuste un peu pour les prédécesseurs de Malherbe qui n'avaient ignoré ni la « juste cadence » ni les « règles du devoir », mais magnifiquement juste et généreux pour celui qui a, tout de même, fixé le modèle et les lois de la poésie classique. Malherbe est toujours pour nous celui qui vint « enfin » !

Il appartient en plein par sa naissance au siècle de la Pléiade, puisqu'il a vu le jour à Caen en 1555. Son père était conseiller du roi au présidial de cette ville et huguenot. Confié à un maître de la religion, l'enfant fut élevé à l'Université de Caen, puis à Heidelberg, puis à Bâle. Je me demande si ses parents ne songeaient

pas à faire de lui un ministre du saint Évangile. Mais cela ne dut pas lui convenir, car, son éducation finie, il abandonna la maison paternelle à vingt et un ans, sans espoir de retour. Et il se fit catholique, on ne sait à quelle date, sans aucune dévotion comme le prouvent sa vie et sa mort.

Il débuta en qualité de secrétaire d'Henri, duc d'Angoulême, fils naturel de Henri II et grand prieur de France. Il suivit en Provence cet intelligent et puissant personnage. Déjà il était un « aristarque » intraitable si l'on en croit cette anecdote contée par Tallemant des Réaux : « Un jour que M. le grand prieur, qui avait l'honneur de faire de méchants vers, dit à Du Périer : « Voilà un sonnet ; si je dis à Malherbe que c'est moi qui l'ai fait, il dira qu'il ne vaut rien ; je vous prie, dites-lui qu'il est de votre façon, » Du Périer montra ce sonnet à Malherbe en présence de M. le grand prieur : « Ce sonnet, lui dit Malherbe, est tout comme si c'eût été M. le grand prieur qui l'eût fait ! » Il conserva jusqu'à la fin cette franchise pittoresque et un peu brutale qui rendait savoureuse sa conversation mais qui lui attira par contre beaucoup d'ennemis.



MALHERBE (D'après Dumonstier).

A Aix, il avait épousé en 1581 une veuve de vingt-six ans, Madeleine de Coriolis, de bonne famille parlementaire. Il la traita toujours avec beaucoup d'égards, mais il vécut peu avec elle. Il résidait le plus souvent en Normandie ou à la cour ; elle restait en Provence. Il se consolait avec des maîtresses qu'il aimait gaillardement. Vieux, il disait dans une lettre à son jeune ami Racan, alors fort occupé par la poursuite d'une ingrate :

Je ne saurais nier que lorsque j'étais jeune, je n'aie eu les chaleurs de foie qu'ont les jeunes gens, mais ce n'a jamais été jusqu'à pouvoir aimer une femme qui ne me rendît la pareille.

Et il ajoutait, en vers :

Et maintenant encore, en cet âge penchant,
Où mon peu de lumière est si près du couchant,
Quand je verrais Hélène au monde revenue,
En l'état glorieux où Paris l'a connue,
Faire à toute la terre adorer ses appas,
N'en étant point aimé, je ne l'aimerais pas.

Cela ne l'empêche pas d'être bon père et très tendre. Il a eu deux enfants. La première, sa fille Jourdaine, il la perdit à sept ans. Il la chérissait, elle mourut dans ses bras ; et lui qui devait parler si noblement mais si sèchement de la douleur paternelle dans ses stances à Du Périer, il a écrit à sa femme sur la mort de Jourdaine des lettres qui nous arrachent encore des larmes. Il ne fut pas moins sensible à la perte de son fils, qui survint beaucoup plus tard. Ce garçon fut tué en duel. Malherbe le pleura comme don Diègue aurait pleuré Rodrigue, poursuivit infatigablement le meurtrier, et mourut à la peine.

Il était bon et fidèle ami. Du Vair fut, comme on l'a vu plus haut, son protecteur, son guide. Les frères Peiresc, le docte Du Puy, tout ce que la Provence comptait d'hommes éminents dans la magistrature et les lettres étaient en relations étroites avec lui. A Paris Henri IV, plus tard la reine Marie de Médicis se plairont à ses saillies vives et pittoresques et apprécieront son bon jugement, sa droiture et sa sincérité. De son côté il admira de tout son cœur Henri IV et il a servi de son mieux la reine.

Malherbe a la cour

Sa carrière poétique n'a commencé qu'assez tard. Le seizième siècle finissait que Malherbe n'avait encore que peu écrit : une cinquantaine de stances sur *les Larmes de saint Pierre*, traduites de l'Italien Luigi Tansillo, une ode courte mais importante, l'*Ode au roi sur la prise de Marseille;* enfin les fameuses strophes consolatrices à Du Périer :

Ta douleur, Du Périer, sera donc éternelle...

Ainsi quoiqu'il fût dans la plénitude entière de son talent, sa réputation n'avait pas dépassé le cercle des connaisseurs ; elle ne brillait que sur la Provence.

Ce ne fut qu'en 1600, après son ode à la reine Marie de Médicis sur *sa bienvenue en France* que l'étoile du poète commença à percer. Un jour qu'Henri IV parlait de poésie avec « l'illustrissime » cardinal Du Perron, celui-ci déclara « qu'il ne fallait

plus que personne se mêlât de vers après un certain gentilhomme de Normandie, habitué en Provence, nommé Malherbe, qui avait porté la poésie française à un si haut point que personne n'en pouvait jamais rapprocher. » Henri IV n'oublia pas le nom. Seulement, prince économe, il n'appela pas tout de suite le poète de peur d'avoir à lui payer son voyage. Il attendit une occasion, et Malherbe étant venu à Paris, il l'envoya quérir ; puis, dans le même esprit d'économie, au lieu de lui faire une pension, il le recommanda au grand écuyer, M. de Bellegarde, qui donna au poète mille livres d'appointement et « l'entretint d'un homme et d'un cheval ».

Malherbe désormais appartenait à la cour. Mais il y vivait à sa mode qui n'était pas celle de tout le monde. Il s'habillait selon sa fantaisie ; l'hiver il portait tant de paires de « chausses » les unes sur les autres que, pour s'y reconnaître, il les marquait des lettres de l'alphabet ; il déclara une fois à Racan étonné qu'il en était au G. C'était sans doute tout un matelas qu'il transportait ce jour-là sur ses cuisses ! Il n'y avait point de luxe dans son modeste appartement. Il habitait une chambre très sommairement meublée. Devenu chef d'école et sans cesse entouré non seulement d'élèves comme Racan, mais d'amis et d'habitués comme cet ivrogne de Dumonstier qui était un si pénétrant artiste, Malherbe fermait sa porte quand toutes les chaises étaient occupées ; et le nouvel arrivant devait attendre sur le palier qu'un départ rendît vacante une chaise. On sait un fameux dîner où il invita trois amis et pour lequel il avait acheté quatre poulardes, une par convive et rien de plus ; mais successivement d'autres amis s'annonçant, pour chacun d'eux le poète courut chercher aussi une nouvelle poularde chez le rôtisseur, et tout le dîner fut en tout et pour tout d'une poularde sur chaque assiette. Espérons qu'elles étaient succulentes !

SA DOCTRINE C'est dans ces dîners et ces réceptions qu'il formulait ses idées sur ce qu'on appelle sa « doctrine ». On ne la saisit qu'à travers des boutades, notamment dans les notes si pittoresques et si brutales dont il a criblé la marge d'un exemplaire de Desportes ; elle n'apparaît jamais liée, jamais déduite ; mais toujours elle est constante, toujours ferme, toujours pareille en ses principes. Malherbe a rompu avec le prophétisme et le mysticisme de Ronsard ; il n'estime pas que la poésie soit une lumière surnaturelle ni qu'un poète puisse remplacer un conducteur de peuple. C'est là, ce me semble, la grande coupure. A quelqu'un qui se plaignait de voir les poètes moins bien traités par Henri IV que les hommes politiques et les généraux, il répondait qu'un bon poète n'est pas plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles. Il ne voulait point dire par là que la

poésie est inutile, puisque au contraire il la proclamait seule capable d'assurer par la beauté de ses chants l'immortalité des généraux et du roi lui-même, mais il s'opposait à ce qu'on essayât de confondre la beauté avec l'utilité, l'honneur avec le profit, et le poète avec le prophète !

Il n'a pas inventé de secrets particuliers pour faire les vers. Dans l'art de la versification, il se contenta de dégager les lois auxquelles visiblement tendait le vers français de Ronsard à Desportes : éviter l'hiatus, mettre la césure principale à une place fixe, faire coïncider le mouvement et les arrêts de la phrase avec les coupes régulières de la strophe et du vers ; ménager l'alternance et la succession des rimes masculines et féminines ; ne choisir que des rimes riches capables de satisfaire l'œil et l'oreille ; enfin ne garder, dans l'abondance excessive des formes de strophes usitées par la Pléiade, que celles-là seulement qui offriraient à l'oreille un rythme naturel.



De même pour le langage, Ronsard n'aimait-il pas déjà à aller dans la boutique des artisans chercher le pur et solide français ? Et tous les maîtres de la prose et de la poésie ne demandaient-ils pas déjà cette précision rigoureuse, cette raisonnable correction grammaticale, cette clarté parfaite qui sont évidemment nécessaires à l'art d'écrire ? Mais personne avant lui, ni en son temps, ne posa ces conditions avec une netteté plus impérieuse. Il voulait que la poésie eût d'abord les qualités de la meilleure prose. Aussi s'est-il exercé non par la traduction des poètes anciens ou des italiens, mais par celle des prosateurs latins : Tite-Live et Sénèque. Et le soin infini avec lequel il raturait cent et cent fois les brouillons de ses traductions, était déjà un apprentissage.

La sévérité qu'il exerçait sur les autres, il l'exercera sur son génie ; il se soumettra aux mêmes règles, au même contrôle. Aussi n'écrira-t-il que lentement, après avoir longtemps tourné et retourné les strophes dans sa tête. Et il écrira peu.

Mais, par compensation, les dons de sa nature contenus par cette discipline si exigeante et cet art si parfait seront mis prodigieusement en valeur. C'est pourquoi il est temps de le voir lui-même à l'œuvre et d'aborder ses vers.

MALHERBE POÈTE NATIONAL Malherbe est surtout connu aujourd'hui comme un magnifique interprète de lieux communs ou comme un rhéteur en vers. Mais en réalité il a joué un autre rôle, beaucoup plus important que celui de rhétoriqueur ; et cela explique l'universelle admiration de ses contemporains. Car s'il avait employé son art, pour aussi parfait qu'on le suppose, à dire des banalités, il n'aurait pas soulevé l'enthousiasme. Son vrai mérite pour son siècle, ce fut de tenir le rôle de poète national, bien plus justement que Ronsard, resté à demi grec et latin, et plus préoccupé de son art et de soi que des sentiments profonds du pays. Malherbe est le Pindare français : voilà sa vraie physionomie et sa vraie gloire.

Il exprime tous les sentiments généraux qui depuis vingt ans sont au cœur du pays et sa carrière poétique suit le rythme même de la vie nationale. Il a débuté par une *Ode de bienvenue* à Marie de Médicis où il célèbre la paix venant avec la reine. Il a chanté ensuite le départ d'Henri pour le Limousin :

La rigueur de ses lois, après tant de licence,
Redonnera le cœur à la faible innocence,
Que dedans la misère on faisait envieillir.
A ceux qui l'oppressaient il ôtera l'audace,
Et sans distinction de richesse ou de race,
Tous de peur de la peine auront peur de faillir

Après cela, encore une ode, toute pareille de sentiments, *sur l'heureux voyage de Sedan*, une encore sur *l'attentat commis en la personne de Henry le Grand, le* 19 *décembre* 1605, puis une *sur la paix de Marseille*, toujours avec le même thème, sans cesse justifié par l'occasion et les circonstances. Notons que chaque fois qu'il parle d'Henri IV, son inspiration a l'abondance d'un grand fleuve, et qu'elle ne s'épuise point à se répéter. Henri IV meurt ; le poète le pleure. C'est la veuve régente qu'il faut maintenant célébrer. Exactement le poète lui dira les mêmes choses, à cette différence près qu'il louait Henri IV sans arrière-pensée ; mais avec la régente le compliment recèle toujours un respectueux conseil. D'ailleurs, soit pour Marie de Médicis, soit pour Louis XIII, l'inspiration du poète est moins facile, moins ample ; il y a quelque peu de gêne. Louis XIII ayant pris des favoris, Malherbe ne se sent plus à l'aise. Qu'on relise (comme document à l'appui) la lettre adressée

par le vieux poète au duc de Luynes, en lui dédiant sa traduction de Tite-Live. Mais que Richelieu devienne premier ministre et Malherbe recouvrera, avec toute sa confiance, toute la jeunesse de son génie. Pourtant il a perdu son fils unique ; il a dépassé les soixante-dix ans ! N'importe ! Quel accent vigoureux dans les vers qu'il dédia sur ses soixante-douze ans au roi *allant châtier la rébellion des Rochelois!*

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête
Prends ta foudre, Louis...

Et pour finir quelle fière déclaration de ce poète à cheveux blancs !

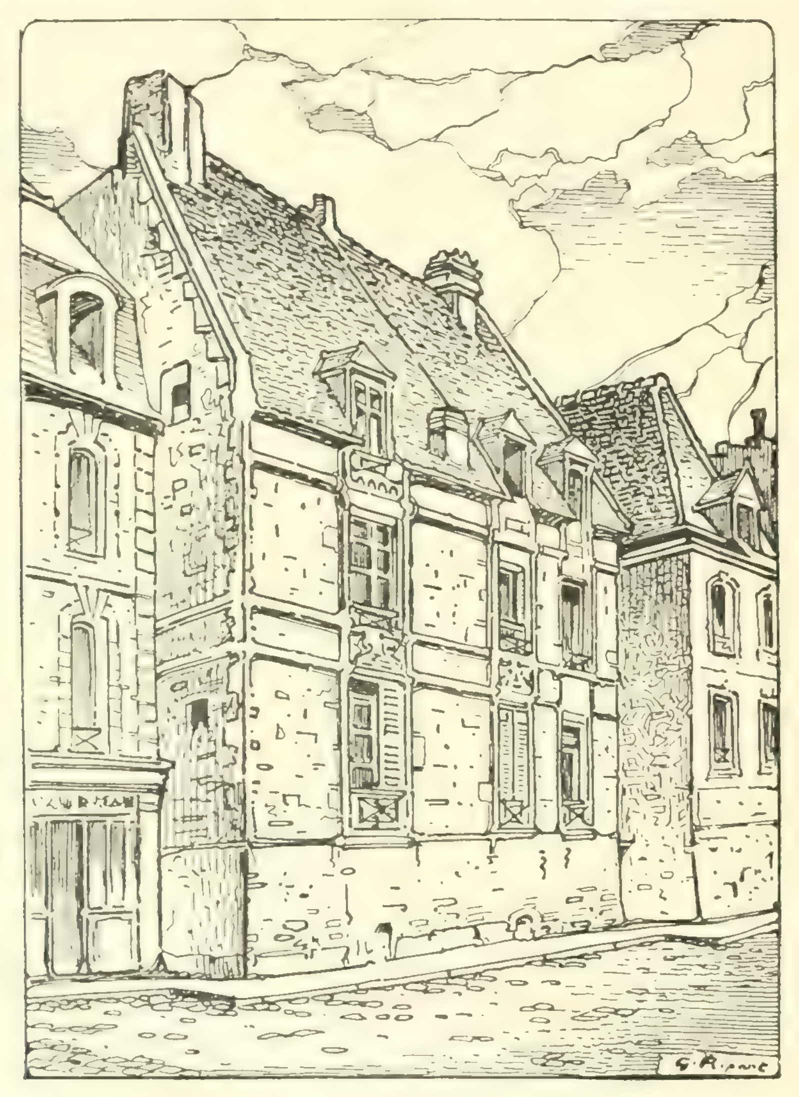
Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages,
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner, en ses derniers ouvrages,
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore,
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours ;
Je les possédai jeune, et les possède encore
A la fin de mes jours.

LE STYLE DE MALHERBE Le mérite littéraire est égal au sentiment dans les odes nationales : elles sont toujours largement développées par une composition savante, d'un mouvement vif et noble. Car Malherbe sait composer, tandis que ses prédécesseurs manquaient souvent à ce devoir. Il est maître de sa pensée ; il la voit dans son unité, il la partage en un petit nombre d'idées simples, qu'il distribue avec ordre. Il groupe autour de chaque idée un nombre à peu près égal de strophes, et qui ne varie que proportionnellement à l'importance de l'idée. Un exorde et une conclusion, pour enchaîner le tout. On entre dans le sujet ; il est bien divisé ; on le parcourt sans le perdre ; on l'achève et on sort satisfait. C'est de l'architecture selon la raison ; elle contente les yeux et l'intelligence. A quoi s'ajoute un élan où le lyrisme rebondit par le mouvement des mots et des images, dans une liaison harmonieuse des pensées. La variété dans l'unité ! Victor Hugo ne fera pas mieux.

Ce qui n'empêche pas chaque vers, pris à part, d'être plein, solide, carré, de retenir l'oreille par le rythme et la régularité des sons. La robusticité de cette musique est incomparable. Malherbe poète national a dégagé le vrai vers français, celui qui est le pilier autour duquel sans doute peut se jouer librement la fantaisie, mais qui seul peut soutenir un grand édifice poétique. Mallarmé aussi bien que Leconte de Lisle, Hugo aussi bien que Chénier, Boileau aussi bien que Corneille ont besoin de ces vers, quand ils veulent fixer solidement leur inspiration.

Enfin il a une étonnante richesse d'imagination décorative. Certaines de ses odes ressemblent curieusement aux plus éclatantes créations de Rubens qui, vers les mêmes temps, décorait le Luxembourg en l'honneur de Marie de Médicis.



MAISON DE MALHERBE A CAEN.

Au reste ces mêmes qualités se retrouvent dans les autres inspirations du poète, soit qu'il célèbre les amours du roi et les siennes :

Que d'épines, Amour, accompagnent tes roses !
Que d'une aveugle erreur tu laisses toutes choses
A la merci du sort !

soit qu'il fasse une simple chanson :

> Ils s'en vont, ces rois de ma vie,
> Ces yeux, ces beaux yeux...,

soit qu'il exprime quelque vérité générale à la façon des poètes gnomiques, comme dans cette strophe sur la mort où l'on verra une certaine familiarité qui rappelle le moyen âge :

> Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
> Est sujet à ses lois ;
> Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
> N'en défend point nos Rois,

soit enfin qu'il paraphrase quelque psaume, à la façon de Du Vair :

> N'espérons plus mon âme, aux promesses du monde,
> Sa lumière est un verre et sa faveur une onde
> Que toujours quelque vent empêche de calmer.

Malherbe avait publié ses poèmes au fur et à mesure qu'il les composait. Mais, vers la fin de sa vie, il commença à les réunir en les corrigeant. Et le même souci de composition qu'il avait eu pour chacun d'eux, il l'eut pour cet ensemble (1).

A cette époque, les poètes ne faisaient pas d'édition isolée ; ils mettaient avec leurs œuvres celles de leurs émules dans des recueils collectifs, le plus souvent chez le libraire Toussaint de Bray. Ainsi fit Malherbe, mais d'édition en édition il finit par rester seul avec ses disciples. Dès la sixième édition, il avait divisé ses poèmes en six livres ; le premier contenait ceux qui étaient de religion et qui parlaient de Dieu et de ses saints ; le second contenait ceux qui s'adressaient au roi ou plutôt aux rois Henri IV et Louis XIII ; le troisième les poésies à la reine régente ; le quatrième celles qui étaient adressées aux princes ; le cinquième est un livre d'amour ; le sixième est composé de pièces diverses parmi lesquelles les *Consolations*. On le voit, les éditeurs modernes, qui rangent ces poésies par ordre de date comme des documents d'histoire, ont le tort d'aller contre l'intention du poète ; ils enlèvent à l'édifice de son œuvre la beauté architecturale que l'auteur voulait y mettre.

Malherbe corrigeait un nouveau recueil de ses poèmes au milieu des fatigues

(1) Les œuvres en prose de Malherbe sont intéressantes ; ses traductions, exercices d'assouplissement plutôt que traductions, ont une belle fermeté. Il a écrit des lettres d'apparat qui sont souvent pleines d'esprit et d'éloquence, des lettres familières qui ont le mérite de nous faire voir sa vie et ses préoccupations en dehors de la poésie et qui ont beaucoup de laisser-aller.

que lui causait la poursuite des meutriers de son fils, lorsqu'il fut arrêté par la mort le 16 octobre 1628, à l'âge de soixante-treize ans.

Son cousin François d'Arbaud, sieur de Porchères, poète lui aussi, se hâta d'achever une dernière revision entamée par Malherbe et d'y ajouter tout le reste de ses œuvres déjà publiées ou inédites ; il obtint du roi un privilège daté de la Rochelle, le dernier jour de novembre 1728 ; le volume était achevé d'imprimer le vingt-deuxième jour de décembre 1629. Il contenait la traduction du *Traité des bienfaits* de Sénèque, celle du XXIIIe livre de Tite-Live, trois livres de lettres et les six livres de poésie. Et ce volume qui paraît petit et court à côté de l'abondance d'un Hugo ou d'un Lamartine, suffit à justifier encore ce que disait la préface, à savoir que Malherbe a été « l'honneur de son siècle, les délices des rois, l'amour des muses et l'un de leurs plus accomplis chefs-d'œuvre ». Parole non excessive pour le maître de la poésie classique ou plutôt de toute la poésie française moderne.



ARMES DE MALHERBE.

II

RACAN Au temps de Malherbe il y eut, comme au temps de Ronsard, bien des poètes. Moins cependant ! et surtout d'un moindre génie. A l'époque de la Pléiade, un peu de sentiment et de musique suffisait à faire un poète et le rythme naturel constituait presque tout l'art de versifier. Désormais cet art est devenu plus intellectuel, plus artificiel, plus compliqué, il exige du savoir. Peu de personnes y peuvent atteindre. Et cette transformation se produit à l'heure même où l'élan poétique a perdu beaucoup de sa première et allègre fécondité. Nous ne pourrions donc pas mettre autour de la statue de Malherbe cette ronde dansante qui accompagnait celle de Ronsard. Malherbe n'a pas auprès de lui une foule nombreuse ; ce qui sera nombreux, ample, infini, c'est de génération en génération la suite de ses élèves. De son vivant, il a quelques disciples, quelques ennemis, point de cortège ni de foule.

Aussi quand on étudie le mouvement poétique à cette date, après avoir négligé quelques versificateurs arriérés comme Bernières de la Brousse, Charles Bauter, dit Méliglosse, Pierre de Laudun, seigneur d'Aigaliers, et d'autres qui prolongent obscurément le goût de Ronsard, faut-il se borner aux deux fidèles disciples du maître, Racan et le président Maynard, puis à deux indépendants d'un riche tempérament poétique : Théophile de Viau et Mathurin Régnier, celui-ci le représentant de toute une école satirique et réaliste qui ne doit à Malherbe que la netteté.

RACAN. SA VIE Racan est le premier disciple de Malherbe. Boileau ne les sépare guère l'un de l'autre, bien qu'il ait su voir leur différence : Racan à la suite et Malherbe maître. La Fontaine espère « au céleste séjour » entendre « Malherbe avec Racan qui célébreront l'Éternel parmi les chœurs des anges ». Chose curieuse, Racan appartenait par tempérament à la lignée de Du Bellay et de Ronsard : il avait la même grâce de l'imagination et la même douceur de la versification. Mais l'emprise de Malherbe domina son tempérament.



LE DUC DE BELLEGARDE, GRAND ÉCUYER DE FRANCE (Gravure tirée de l'*Instruction du Roy en l'exercice de monter à cheval*).

Honorat de Bueil, marquis de Racan, n'est pas natif de Touraine comme on le dit; il a vu le jour à Champmarin dans le Maine angevin, le 5 février 1589. Il avait donc l'esprit angevin, et comme Ronsard, un peu vendômois. Cette belle clarté du Loir rayonne dans son œuvre, comme dans celles de ses voisins et un peu parents : Ronsard et Alfred de Musset. Il faut ajouter, avec M. Arnould, son biographe, que Racan a été élevé au jardin de la France, dans la Touraine, qui est aussi le pays de Rabelais, et que l'influence de l'éducation a dû compléter celle de la naissance et de la race.

Orphelin de père et de mère à treize ans, il eut pour tuteur le grand écuyer Bellegarde, celui à qui Henri IV devait confier le soin de « renter » Malherbe. Il fut page, aima les mathématiques, aima la guerre, aima l'amour, sans être très heureux ni aux sciences, ni à la guerre, ni en amour. Il ne réussit qu'en poésie et sous la forte direction de Malherbe. Il était bon

gentilhomme, mais distrait, naïf, assez gauche ; on se moquait de sa prononciation, parce qu'il ne pouvait prononcer ni les *j* ni les *c*. Il ne fut jamais riche ; longtemps il eut des dettes.

Après avoir ardemment et vainement poursuivi la brillante dame, à propos de laquelle Malherbe lui écrivait les vers que nous avons cités, il finit par épouser une fillette de sa province qui avait seize ans : il en avait près de quarante. Sa jeune femme lui donna cinq enfants, et passa sa vie (outre l'éducation des enfants et les soins du ménage) à exécuter des tapisseries au petit point qui ont été conservées et qui sont des chefs-d'œuvre. Il mena dès lors une existence patriarcale, uniquement troublée par des procès interminables qui se prolongèrent après sa mort et ne furent arrêtés que par la Révolution française. Il était respecté par les jeunes poètes qui l'admiraient en haine des précieux et des héroïques à la mode du jour, et qui sans doute vénéraient moins en lui son talent et son œuvre que la pure tradition malherbienne. Il mourut paisiblement en 1670.



HONORAT DE BUEIL, MARQUIS DE RACAN (D'après une estampe).

Il avait très soigneusement écouté les enseignements du maître et il nous les a conservés sous une forme anecdotique et amusante. Il y a obéi lui-même ; mais sa nature et son humeur en ont tiré un tout autre parti que Malherbe. La grande poésie nationale et le lieu commun dogmatique n'étaient pas son fait. Il y a

en lui une veine satirique et pittoresque, comme en Du Bellay; il y a aussi une veine de tendresse et de mélancolie, il y a l'amour des plaisirs simples et modérés, le goût de la vie heureuse à la campagne. C'est ce qu'il excelle à exprimer et à faire sentir par ses lecteurs. Qu'on lise sa fameuse pastorale *Arténice;* déjà on y verra un père bourgeois comme ceux que peindra Molière, une jeune fille romanesque et touchante comme celles que peindra Musset; mais tout cela est enveloppé dans le grand sentiment virgilien :

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis..

Un sentiment analogue anime les fameuses stances sur *la Retraite* qui sont à peu près de 1618 : sur les mêmes rythmes et avec les mêmes règles et habitudes que Malherbe, Racan donne une « musique » toute différente; il remplace la force et l'élan par une continuité coulante et caressante, qui fait de lui un parent de Théophile, un ancêtre de La Fontaine, de Lamartine et de Musset.

La dernière partie de sa vie fut consacrée à traduire et à versifier des psaumes. C'est l'effort toujours renouvelé et toujours infructueux des poètes catholiques pour réussir ce qu'avait à demi réussi Marot; cela explique aussi pourquoi La Fontaine a mis Racan dans les chœurs des anges. Les psaumes ont des qualités; ils sont plus souples, plus aisés, plus « modernes » qu'aucune autre traduction depuis Marot. Mais ils sont encore très loin de la grandeur biblique : celle-ci ne transparaîtra que dans les sermons de Bossuet ou dans *Athalie.*

LE PRÉSIDENT MAYNARD Maynard, l'autre fameux disciple de Malherbe, et qui a même appris quelque chose à son maître en fait de rythme (1), n'a pas eu cette même sagesse et douceur tempérée. Il était originaire du Quercy; il avait eu pour protectrice Marguerite de Valois, la première femme de Henri IV, et ses premiers amis en poésie avaient été Régnier et les autres poètes satiriques du temps. Mais bientôt lui aussi subit l'ascendant du maître; seulement, au lieu d'apporter dans la réforme malherbienne une harmonie à la Racan, il y porta la verve pittoresque et la brutalité de ses premiers compagnons, les satiriques. Il avait acheté un siège de président au présidial d'Aurillac et il fut, paraît-il, un bon légiste. Mais il ne résidait guère. Sans cesse à courir après la fortune, sans cesse mécontent, il venait souvent à Paris pour revoir Malherbe et solliciter le ministre.

(1) La nécessité d'une coupe ou d'un arrêt de la phrase et du sens après le troisième vers dans les sizains, après le quatrième et le septième dans les dizains.

En 1634, il partit pour l'Italie où il y resta trois ans et d'où il écrivit à ses amis des lettres charmantes. A son retour, brouillé définitivement avec Richelieu, il inscrivit, dit-on, sur la porte de son cabinet à Aurillac :

Las d'espérer et de me plaindre
Des Muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort
Sans la désirer ni la craindre.



LE PRÉSIDENT MAYNARD (D'après Petrus Daret).

Après la mort de Richelieu, il tenta encore mais vainement la fortune ; puis son ami Balzac essaya de le marier avec une *belle vieille* qui ne voulut pas de lui. Il mourut le 28 décembre 1646.

Pour avoir une idée de son talent particulier, qu'on lise ici, non pas les stances au courtisan Alcippe sur la retraite, où il se contente de répéter quelques lieux communs de Malherbe et des poèmes gnomiques, mais ses stances à la *Belle Vieille* :

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis ta conquête :
Huit lustres ont suivi le jour où tu me pris ;
Et j'ai fidèlement aimé ta belle tête,
Sous des cheveux châtains et sous des cheveux gris.

. . . .

L'âme pleine d'amour et de mélancolie,
Et couché sur des fleurs et sous des orangers,
J'ai montré ma blessure aux deux mers d'Italie,
Et fait dire ton nom aux échos étrangers !

N'est-ce pas déjà, dans cette versification presque archaïque à force d'être robuste, un accent tout moderne ?

Mais ce ne sont point uniquement les noms de Racan et de Maynard qui honorent la gloire de Malherbe ; les vrais élèves et disciples du maître ont des noms

glorieux : ce sont Corneille et Molière, La Fontaine et Boileau, et tous les grands poètes de l'âge classique.

III

THÉOPHILE DE VIAU Si Maynard et Racan sont des disciples, Théophile fut un révolté.

Il est né à Clairac, près de Marmande, en avril 1590, d'une bonne famille d'huguenots ; il fit ses études à Montauban, à Bordeaux, et peut-être à Saumur, centre très important de vie protestante. Excellent latiniste toujours, il a écrit, en un latin très délicat, des lettres et un début de roman, et il s'intitulera plus tard « professeur ès langues ». C'était un humaniste. Sa religion natale ne l'enchaîna pas longtemps ! Fut-il athée et maître d'athéisme ? je ne sais ! En tout cas, il fut irrégulier et débauché, d'humeur et d'esprit autant que d'habitudes.

> La débauche des femmes et du vin faillit à m'empiéter au sortir des écoles, avoue-t-il, car mon esprit un peu précipité avait franchi la subjection des précepteurs, lorsque mes mœurs avaient encore besoin de discipline... Ce fut un pas bien dangereux à mon âme..

Aussi à dix-neuf ans entrait-il comme « poète » au service des comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Il en fut tiré par Louis de Nogaret, comte de Candale, fils du duc d'Épernon, qui le présenta à Marie de Médicis. Mais sans doute il ne sut pas prendre l'air de la cour, car il partit bientôt après avec Balzac encore tout jeune pour un voyage fameux en Hollande. Là, les deux amis se brouillent terriblement. Détail inattendu : Théophile se fit inscrire à Leyde sur les registres de la Faculté de Médecine. Revenu en France, il s'en fut dans le Midi où il retrouva les traces de l'athée Vanini et où il fit scandale ; soudain la guerre religieuse s'étant rallumée, il prit service comme « caporal » dans les rangs des huguenots. Il n'y resta guère et retourna à Paris où il se lia cette fois avec Henry de Montmorency, amiral de France, pour lequel il finit par abandonner son premier protecteur Nogaret.

C'est l'époque brillante de sa vie : dans les cabarets courus, au *Petit More*, à *la Pomme de pin*, au *Cormier*, il est entouré par les jeunes poètes et les seigneurs débauchés. Il n'était guère de recueils libres ni de pamphlets contre les Jésuites ou contre Concini qu'on ne lui attribuât. Plus tard, c'est contre Luynes qu'on l'accusera d'exercer sa verve.

Comme ce favori de Louis XIII ne pardonnait pas les injures, Théophile dut

bientôt s'exiler. C'est alors que se place un long voyage mélancolique en Gascogne, en Espagne et sur les bords de la mer Cantabrique. Quelques mois après, cependant, l'exil cessait, le poète se réconciliait avec Luynes, il prenait du service, cette fois dans les armées du roi, et le voilà bien en cour ! Par malheur son humeur libertine et ses débauches le rendent de nouveau insupportable. Encore si c'eût été pour le libérer et le faire vivre en « républicain », mais non ! Il ne peut supporter les dépendances régulières, ni s'affranchir des mauvaises. Il faut donc qu'il se réfugie en Angleterre où le roi refuse pourtant de le voir, et où il s'ennuie à mourir, n'ayant pas d'autre plaisir, dit-il, que le vin.

Dans cette extrémité, une opportune conversion au catholicisme lui rouvrit les portes de la France et même de la cour ; le roi le reçut avec de bons conseils que le poète ne suivit pas ! Je ne continue point le récit de ces aventures monotones qui ne sont que la même suite d'imprudences et de faiblesses. On les trouvera dans les savants travaux de M. Frédéric Lachèvre. J'arrive à la suprême péripétie.

Au commencement de 1623 avait paru un recueil plus scandaleux que les autres, *le Parnasse satirique*. L'ouvrage fut saisi et « flétri » ; plusieurs imprimeurs et libraires furent emprisonnés, sans qu'aucun d'eux eût mis en cause Théophile. Mais l'opinion s'acharnait à inscrire au compte du poète ce mauvais livre ; à la fin le Parlement poursuivit criminellement l'auteur présumé, et lui fit son procès par contumace, pendant que le Père Garasse publiait un livre violent, *la Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps*, dont le début et la fin sont dirigés contre Vanini,



THÉOPHILE DE VIAU (D'après une estampe).

mais dont tout le reste est contre Théophile. Effrayé, le malheureux se réfugia bien vite à Chantilly. Or, pendant que son destin se décidait à Paris, voilà qu'en lui le poète lyrique se réveille ; il oublie ses angoisses en chantant délicieusement sa protectrice, la jeune duchesse de Montmorency, qu'il appelle Sylvie ; il chante aussi son abri qu'il appelle la « Maison de Sylvie ». Gérard de Nerval, autre poète, autre fou, autre malheureux, fera revivre Sylvie trois cents ans après !

Cependant, le 19 août 1623, le Parlement rendait un arrêt par lequel Théophile était déclaré criminel de lèse-majesté divine, condamné à l'amende honorable devant l'église Notre-Dame et à être ensuite brûlé en place de Grève. En restant à Chantilly, sur la foi du duc de Montmorency, Théophile n'aurait sans doute rien risqué. Mais, dans l'effroi de sa terrible condamnation, il commit l'imprudence de vouloir fuir. Il quitta son asile et il fut arrêté, ramené à Paris où son procès recommença. Cela dura deux ans, de septembre 1623 à septembre 1625. Les pièces publiées par M. Frédéric Lachèvre ne tournent pas à sa confusion. Elles prouvent à la fois la force d'âme et l'innocence de l'accusé. La mémoire de Théophile ne sort pas diminuée de ces documents ; au contraire, on voit ce qu'il aurait pu devenir sans les désordres de sa vie. Enfin, il fallut l'élargir ; il ne fut condamné qu'au bannissement, bannissement assez doux qui ne l'empêcha pas de revenir à Chantilly et même à Paris. Mais il était usé et il mourut le 25 septembre 1626.

Il fut un des plus délicieux musiciens, un des meilleurs élégiaques de France. Il a écrit en prose française avec une facilité fluide à la d'Urfé, en prose latine avec une élégance toute cicéronienne. Pourtant ce n'était pas son fort. La tragédie aussi, où il s'est essayé avec un *Pyrame et Thisbé*, célèbre pour un vers ridicule, ne lui réussissait guère. Il était lyrique.

Il comprenait Malherbe, il l'admirait même, et ne l'imitait pas ; il disait :

Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui.
J'aime sa renommée et non pas sa leçon.

Cette versification, ce rythme carré, tout magnifique, tout oratoire, n'était pas de sa « leçon » ! Il aimait le lyrisme adouci, sans image ni grand mouvement, où La Fontaine devait exceller.

Ce lyrisme exige une délicatesse d'oreille toute particulière ; il faut que rien n'y soit marqué, ni les rimes, ni les césures, ni les images. Les sons s'y doivent suivre mélodieusement et se fondre pour ainsi dire dans l'oreille. Personne en ce genre n'aura dépassé Théophile.

Écoutez la douceur charmante de ces vers :

> Cruelle, à quel propos prolonges-tu ma peine?
> Qui t'a sollicitée à renouer ma chaîne?...
> Mon mal allait finir et déjà ma pensée
> Ne gardait plus de toi qu'une image effacée;
> Ma fièvre n'avait plus que ce frisson léger
> Qui du dernier accès achève le danger;
> Encore un jour ou deux de ton ingratitude
> Et j'allais pour jamais sortir de servitude...
> Nous avions fait dessein, mon cher Damon et moi,
> D'être absents quelques jours de Paris et de toi...
> Il n'a fallu qu'un mot de cette voix traîtresse...

Il est impossible d'écrire une langue plus simple, plus naturelle, plus voisine de la prose, et avec cela plus vraiment poétique.

Qui sait ce qu'aurait pu donner ce mélodieux artiste, s'il s'était engagé sous quelque puissant et sage chef d'orchestre, au lieu de chanter capricieusement selon sa fantaisie, presque toujours trop uniquement épicurienne?

MATHURIN RÉGNIER Quelque mérite que nous reconnaissions à Théophile, nous devons pourtant placer au-dessus de lui le premier maître de la satire française, Régnier, « immortel devancier de Molière et de Boileau ». Régnier n'a pas eu une existence beaucoup plus régulière que celle de Théophile; mais il est resté davantage dans le réel.

Il est né le 21 décembre 1573, à Chartres. Son père, bon bourgeois, était échevin; sa mère était la sœur du poète Desportes. Il fit ses études probablement avec soin, car il a été lui aussi excellent humaniste, et tout enfant il aimait la poésie, mais son père l'en détournait : le miracle des rentes de Desportes n'était pas à espérer une seconde fois dans la même famille! Le pauvre Régnier le constata par lui-même. Car, restant sourd aux conseils paternels, s'il s'obstina à n'être qu'un poète, il ne fit pas fortune!

Il aimait le plaisir, sans choix et sans contrainte. Il appartenait cependant à l'Église, mais si peu! tout juste assez pour avoir part à ses revenus, selon cet abus scandaleux, qui faisait trop souvent des biens des églises la ressource des pires débauchés! A la vérité Régnier n'y eut qu'une très petite part.

En 1593, il suivit à Rome le cardinal de Joyeuse auquel il resta attaché, sans

grande récompense, comme il s'en plaint lui-même. Et Dieu sait que pour suivre ce prélat en « pays étranger », il avait du mérite :

J'ai bu chaud, mangé froid, j'ai couché sur la dure..
Donnant ma liberté je me suis asservi
En public, à l'église, à la chambre, à la table.

Cette contrainte qui « altérait sa nature » lui pesa beaucoup. Il était en effet bon compagnon.

D'ordinaire il avait la bonhomie amusante qu'on prête à La Fontaine. Quand il allait chez un ami en la belle saison, il savait égayer l'hôte, « ses chiens, ses chats et toute la maison ». Il est vrai qu'il était fort négligé sur soi et insouciant, toujours comme sera La Fontaine. Mais manquer de tenue, ce n'est pas toujours manquer d'agrément.

En 1601, il revint à Rome avec le duc de Béthune. En 1605 enfin, il fut pourvu d'un canonicat dans la cathédrale de Chartres. A cette date il était déjà converti, il écrivait des « poésies spirituelles » et il priait Dieu en ces termes :

Qu'est-ce de moi ? Faible est ma main...
Je ne suis de fer ni de pierre.
En mes maux montre-toi plus doux,
Seigneur ; aux traits de ton courroux
Je suis plus fragile que verre.

Il mourut le 22 octobre 1613, à l'âge de trente-neuf ans et dix mois, depuis longtemps usé et malade. En proie, dit-on, à des douleurs terribles, il en fut délivré, et aussi de la vie, dans une hôtellerie de Rouen où il était alors en voyage.

Ce grand poète a peu écrit : ses œuvres se composent de seize satires, trois épîtres, cinq élégies, des odes, des stances (et des pièces scandaleuses qu'on lui attribue peut-être à tort, comme on fit au malheureux Théophile). Lui-même n'a publié que dix satires et un discours en vers au roi Henri IV (1608). C'est beaucoup moins que Malherbe.

Cette sobriété l'a fait accuser de paresse. Et comme dans la querelle fameuse qu'il eut avec Malherbe, pour venger son oncle Desportes, il a soutenu avec vivacité les droits de l'improvisation, on l'a mis au rang des improvisateurs et des ignorants. Grosse erreur si l'on considère la perfection de ses vers, écrits et combinés avec un art à la fois robuste et raffiné ! Mais il y a plus ; il y a le soin patient auquel il s'est asservi pour enrichir son œuvre, de ce que les autres poètes avaient laissé de plus beau. Car il ne cesse pas de traduire, d'imiter et d'adapter ; il prend

de tous côtés son bien : chez les Latins, les Italiens et même chez les Français. Il puise dans les œuvres de Ronsard autant que dans celles d'Horace ; dans celles de Rabelais autant que dans celles de l'Arétin. Même pour raconter des impressions ou des faits personnels il recourt au bien d'autrui : ainsi quand il rapporte les reproches que lui faisait son père, il n'oublie pas qu'Horace et Ronsard ont déjà raconté des choses analogues, et il les pille. Cela ne signifie aucunement qu'il ne dise pas la vérité ; il veut la dire à la manière de ceux qui l'ont dite le mieux.



MATHURIN RÉGNIER (D'après Saint-Aubin).

Ce qu'il appelle satire n'est pas une perpétuelle invective. L'idée qu'il s'est faite de ce genre, il l'a empruntée à Horace et puis à Montaigne. Ce sont des « essais ». Souvent il prend une idée générale, comme : « Le goût particulier décide de tout », « n'avoir crainte de rien et ne rien espérer est ce qui peut rendre les hommes heureux », et il « l'essaye » avec quelques exemples, mêlant, comme l'auteur bordelais, aux idées les faits, un peu au hasard et sans choix ni plan. Parfois au contraire le sujet de la satire est une aventure qui lui est arrivée : un fâcheux l'a arrêté au passage, un sot l'a invité à dîner, il est tombé sur une mauvaise rencontre, dans un « mauvais gîte » ; et il déroule devant nos yeux une suite de scènes et de portraits pittoresques : c'est de la meilleure comédie. Mais qu'il s'agisse d'une pensée ou d'un événement, Régnier confronte toujours, comme son maître Montaigne, le particulier avec le général : il rapporte sans cesse à « la forme universelle de l'humaine condition » les ridicules ou les vices des individus et les siens même.

Il est un grand moraliste. L'on n'aura pas de peine à comprendre pourquoi le dix-septième siècle, toujours sévère pour les irréguliers et les fantaisistes, a porté si haut la gloire de Régnier, et pourquoi Molière l'a souvent imité. Ce n'est pas seulement parce que, selon la parole de Boileau, il est le « disciple ingénieux » des maîtres d'autrefois. C'est aussi, selon un autre jugement du même Boileau, parce que parmi les poètes français, « du consentement de tout le monde, il a le mieux connu avant Molière les mœurs et les caractères des hommes ».

A cette qualité j'en ajoute aussitôt une autre : les poètes de ce temps ne peignent pas la réalité comme elle est ; ils ne sont certes pas toujours des idéalistes, mais ils sont des « embellisseurs ». Marie de Médicis y ressemble à la Cythérée des peintres plus qu'à une Italienne de ce temps ; et Henri IV est travesti en « Alcide ». Régnier au contraire voit la réalité comme elle est et la peint avec une vérité pleine de verve qui n'embellit point. Il est réaliste, et même pour donner une impression plus forte de la réalité, il tourne ses portraits en caricatures, comme le lui permet la loi du genre. Regardez venir, écoutez parler sa fameuse Macette : c'est la personne même. Point d'images nuageuses, point de comparaison ni d'à peu près. En compagnie de Malherbe et même de Ronsard on est dans un palais mythologique ; avec Régnier on est dans la rue même.

Son style fait pourtant son plus grand mérite. Ce « savant », cet « ingénieux » écrivain, a donné à son vieux style la force et la précision du dix-septième siècle. Cette langue hardie, colorée, pleine d'idiotismes, avec des exemples empruntés aux usages ordinaires de la vie, cette langue qu'on entend encore aujourd'hui dans les provinces reculées sur les lèvres de vieillards qui plaisantent ou des femmes du peuple qui se disputent, cette langue qu'on a reconnue chez Rabelais et qu'on retrouvera chez Molière, elle est, chez Régnier, dans sa perfection.

L'ÉCOLE SATIRIQUE DU TEMPS A côté de Régnier, il conviendrait de placer le groupe de ses imitateurs, ou de ses émules, ou de ses maîtres : Sigogne, Berthelot, Motin, etc. (1). On se rendrait compte alors que le génie satirique avait une large importance et qu'on n'a jamais parlé un meilleur français que parmi les jeunes habitués du *Cormier* et de la *Pomme de pin.*

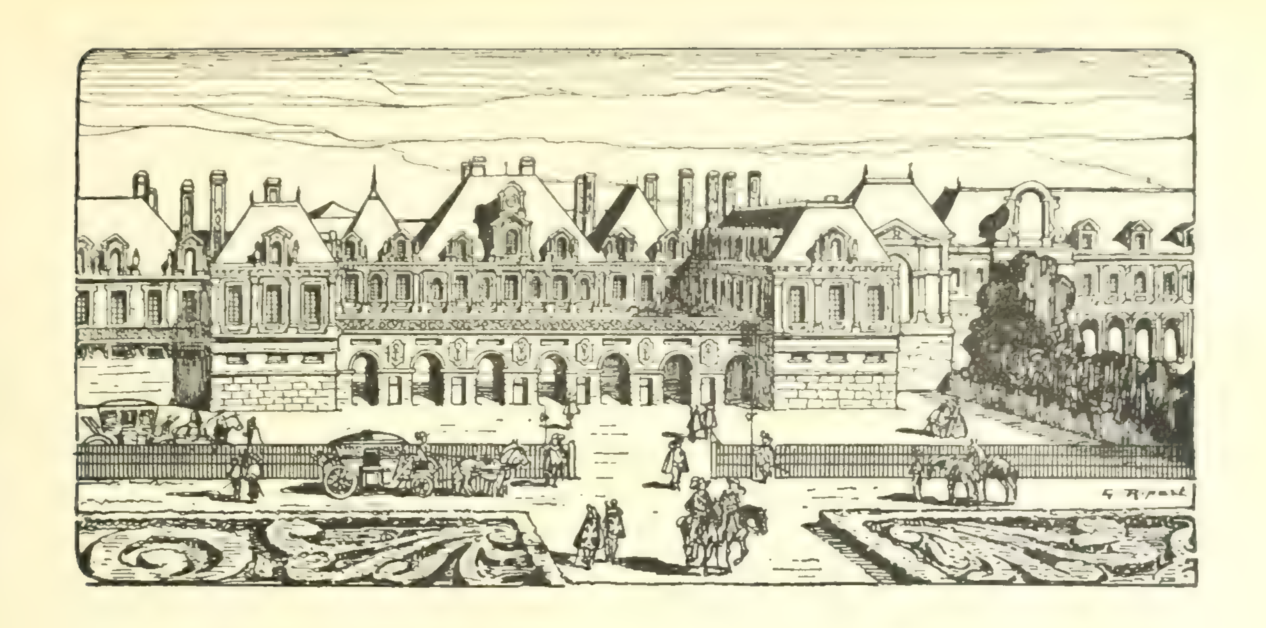
Ainsi pendant que les prosateurs encore engagés dans l'art du seizième siècle se font tout de même les « introducteurs » de l'esprit classique, la poésie entre har-

(1) Le savant éditeur de ces poètes, M. Fleuret, affirme et prouve en effet que la plupart d'entre eux ont précédé Régnier et qu'il s'est formé sur eux plus qu'il ne les a formés.

diment et nettement dans les routes nouvelles de l'art classique. Elle a désormais abandonné les grâces charmantes, mais un peu trop capricieuses et molles du temps de Ronsard. Elle accepte les exigences sévères d'un rythme toujours plein et régulier. Elle chante non les émotions particulières, mais les vérités générales ou les grands élans de tout le pays, et quand elle consent à exprimer des sentiments individuels, elle les ennoblit par un magnifique vêtement pris à la mythologie. Ou bien encore elle s'attache à la réalité, à la peinture vraie des choses, des types et de l'homme. Elle ne se modifiera donc plus guère pendant cent ou deux cents ans. Elle se développera seulement. Et nous allons voir avec quelle richesse !

Mais il ne faut pas s'attendre à une marche en avant sans arrêt et sans péripéties. Pascal, dans une de ses *Pensées*, dit que les choses humaines sont sans cesse en aller et en retour, *itus et reditus*. Voici dans la période qui s'ouvre devant nous, les *itus* et les *reditus*, les réussites et les échecs. Entre Henri IV et Louis XIV, voici Louis XIII, Richelieu, la Fronde.





CHAPITRE III

LA COUR DE LOUIS XIII, LES SALONS, L'ACADÉMIE, DESCARTES

I. La cour, Richelieu. La Fronde. — II. L'hôtel de Rambouillet. Voiture. Grandeur et décadence de l'hôtel de Rambouillet. — III. L'Académie française. Balzac. — IV. Formation de Descartes. Découverte de la méthode. Portrait de Descartes. Ses œuvres et sa pensée.

I

LA plupart des écrivains que nous venons d'énumérer ont largement dépassé, par la longueur de leur vie et même par leur production, le règne de Henri IV. Malherbe est mort dix-huit ans après ce roi, saint François de Sales treize ans, Du Vair quatorze ; ils appartiendraient autant à la minorité de Louis XIII qu'au règne de Henri IV, si l'on supputait les dates avec rigueur. Mais ils ont gardé toute leur vie le souvenir et l'appréhension des troubles de la Ligue, avec l'éblouissante idée de l'heure où le roi légitime avait, en triomphant, donné à la France la paix, la richesse et la gloire.

Au contraire, les nouveaux venus, les écrivains qui ne commenceront à affirmer leur talent qu'après 1610, craindront moins le désordre, parce qu'ils le connaîtront moins. Ils se rallieront moins ardemment à la cour et au roi.

LA COUR. RICHELIEU

Ce n'est pas ici le lieu de dessiner le portrait de Louis XIII. Le surnom de Juste que ce roi portait déjà de son vivant le montre comme absorbé et écrasé par la pensée de faire ce qui était de son devoir, par l'obsession d'agir toujours et de toujours décider tout selon le juste. Mais l'énergie active lui manquait, il était sans élan, sans passion, sans joie, sans imagination. Il n'aimait rien de ce qui embellit et charme la vie. Un étroit scrupule religieux, un inexplicable repliement sur soi, des habitudes monotones, la haine du changement, faisaient redouter à ce prince la littérature, la philosophie et les arts, quoiqu'il ait écrit, dit-on, dans la *Gazette* de Théophraste Renaudot. Louis le Juste ne fut pas aimé des écrivains.



LOUIS XIII
(D'après la statue de bronze de Simon Guillain. Musée du Louvre).

Mais le roi avait un ministre magnifique, Richelieu. Le fameux cardinal a voulu être aimé des écrivains. Il y a travaillé avec une ténacité et une variété de moyens qui prouvent en quelle estime il avait les gens de lettres. Il a fondé l'Académie. Lui-même a composé des pièces de théâtre. Il avait pour confidents des poètes et des philosophes (autant du moins que ceux dont il s'est servi et qu'il méprisait peut-être, ont mérité ce nom). Il était généreux. Autour de lui, il avait créé une atmosphère chaude et riche, où la littérature aurait pu s'épanouir.

Il n'a pas réussi pleinement. Les grands courants littéraires, sur lesquels

un Louis XIV allait avoir tant d'action, se sont déroulés à l'écart de sa volonté et parfois contre sa volonté.

Ce demi-échec s'explique d'abord parce que Richelieu n'a pas suffisamment respecté l'indépendance réelle de l'homme de lettres et de l'artiste. Il a voulu plier les écrivains à la domesticité de ses prétentions littéraires ou du moins à la collaboration de ses desseins politiques. Il n'a fondé l'Académie que pour en faire un *instrumentum regni*, de telle sorte qu'il n'a su garder autour de lui que des gens à gages, Gabriel Naudé, Silhon, Machon, l'abbé de Boirobert, tous merveilleusement intelligents et « déniaisés », mais trop dépourvus de la « personnalité » qui seule soutient un vrai talent. On ne le comprenait pas et on le redoutait. On était vraiment trop voisin de son action de ministre, sur les affaires de l'État, pour arriver à discerner la profondeur et le patriotisme de sa pensée politique ; on tremblait devant tout ce que ses plans semblaient avoir d'inhumain et d'orgueilleux.



LE CARDINAL DE RICHELIEU (D'après Philippe de Champaigne).

Que remarquaient en effet les contemporains ? En premier lieu, ce scandale d'un roi effacé et annihilé par son ministre : le fils d'Henri IV réduit à se taire devant l'évêque crotté de Luçon ! En second lieu, scandale plus grand encore, ce roi était tenu en lutte ouverte par son cardinal-ministre contre sa mère, cette Marie de

Médicis dont la venue en France avait été saluée jadis avec tant de joie, et dont on avait grand'pitié maintenant qu'on la savait errante, exilée, misérable. Et c'était aussi contre la femme, contre le frère du roi que le ministre impitoyable animait le grave Louis XIII, au lieu de chercher entre eux une entente et une amitié nécessaires. La concorde fraternelle et l'amour conjugal, il les sacrifiait à ses vues. Nous pouvons mesurer aujourd'hui, grâce aux documents du temps, et l'indignation et la révolte de l'opinion publique mal informée.

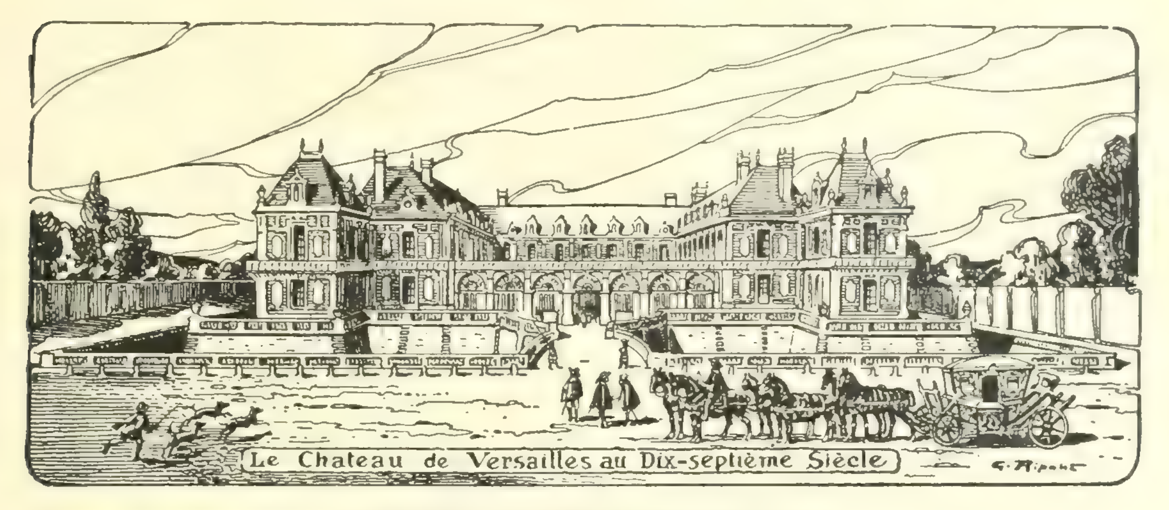
De plus, cette politique qui séparait le fils de la mère, le mari et la femme, le frère aîné et le frère cadet, de quel poids elle pesait sur les épaules du pays ! Ce n'était plus la poule au pot, l'orme au milieu du village, ni Sully surintendant des finances ! Les beaux châteaux étaient démantelés, les villes étaient ruinées, les campagnes désertes ; et un jour les fourrageurs de l'ennemi étaient arrivés jusqu'à Corbie. L'autorité n'avait plus ce caractère modéré et paternel, presque affectueux, qu'elle avait revêtu au temps d'Henri IV. L'on en pleurait en silence ! Les écrivains en ont longtemps gardé rancune, une injuste rancune à l'artisan du pouvoir absolu, au fondateur de la grandeur politique de la France dans l'Europe moderne. Bossuet, Fénelon, Montesquieu même l'ont regardé, longtemps encore après sa mort, comme un mauvais Français.

De son vivant, c'était bien pis ! Aussi il avait beau prodiguer les marques d'honneur aux gens de lettres, il avait beau les autoriser à rester couverts devant lui ; il avait beau ennoblir le père de Corneille après le triomphe du *Cid*, montrant par là que le génie littéraire ennoblissait même les ascendants ; il avait beau créer l'Académie, il n'eut jamais, dans les splendeurs du palais Cardinal, ces amitiés d'écrivains qui entourent à la même date une Mme de Rambouillet.

LA FRONDE Après Richelieu, et par réaction, ce sera la Fronde. Cette ombre de révolution, qui a été bien désignée par le nom d'un jeu d'enfant et qui a causé pourtant plus de mal que les guerres les plus terribles du siècle, révèle de son côté tout l'égoïsme et tout l'enfantillage des grands corps de l'État : Parlement, noblesse, une partie du clergé et de la bourgeoisie. Où est la sagesse d'un Du Vair, d'un de Thou, d'un Michel de l'Hôpital ? Les grands seigneurs, oubliant leur devoir envers la France et le roi, ne songent qu'à devenir riches et indépendants, et par des moyens d'intrigue ou de violence ; les gens de justice oublient les intérêts de la justice pour ceux de leur profession, et ainsi des autres ! Partout l'indiscipline, l'anarchie, l'inhumanité. Jamais la misère n'a été aussi excessive dans les provinces. Cette épreuve n'a pas été sans

influence sur la littérature ; comme les frondeurs furent souvent les mêmes personnes qui avaient cabalé et noué des conspirations contre Richelieu, le même esprit se retrouve depuis 1630 ou 1635 dans certains groupes et chez certains écrivains, esprit romanesque et individualiste, pessimisme, amertume, découragement.

Malgré tout la France est pleine de vigueur ; elle se sent grande et forte. Si la cour, la politique et les intrigues n'encouragent pas la vie littéraire, elle jaillira ailleurs. Ce que la cour avait laissé tomber, les salons le reprendront et le soutien-



LE CHATEAU DE VERSAILLES SOUS LOUIS XIII.

dront. La société, gardienne du goût, sera aussi la gardienne des mœurs et de la régularité. A Port-Royal, un foyer de haute dévotion s'allumera, d'où sortira Pascal. Enfin la science continue sa grande marche et Descartes découvre sa méthode.

II

L'HOTEL DE RAMBOUILLET La domination des salons risquait d'enlever à la littérature cette force originale, cette rudesse qui sont souvent la condition des plus grandes beautés. *Polyeucte*, dit-on, ne fut pas goûté chez Mme de Rambouillet. Imagine-t-on les *Pensées* de Pascal soumises à l'appréciation de la *Chambre bleue* ou succédant à une lecture de *la Guirlande de Julie ?* J'ajoute

que c'était s'éloigner du peuple : peut-être une littérature du peuple, qu'on entrevoit et devine dans certaines scènes de Molière, aurait-elle fleuri sans la « politesse » du siècle. Enfin le goût des salons tombe toujours dans le raffinement et la préciosité. Mais comme l'hôtel de Rambouillet maintint l'unité du goût, préserva les lettres du pédantisme et apprit aux écrivains cette délicatesse de ton et de langage qui, naturelle chez un saint François de Sales et un Honoré d'Urfé, exige chez tout autre d'être apprise et cultivée, on doit louer son influence.

Un salon (en France du moins) n'existe que par la volonté et par le charme d'une femme. L'âme de l'hôtel de Rambouillet fut Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet. Elle était née en 1558 à Rome où son père, le marquis de Pisani, était ambassadeur. Mariée à douze ans avec un très galant homme, le marquis de Rambouillet, elle n'eut d'autre ambition ni d'autre passion que d'être vertueuse et aimable. Indifférente à la fortune et aux distinctions extérieures, sans morgue, accueillante, mais non point familière, ayant le goût de la société et de la conversation, mais avec choix et délicatesse ; pleine de bon sens, pleine de cœur, prévenante, fidèle à ceux qu'elle avait admis dans sa sympathie, inspirant le respect et le dévouement à quiconque l'approchait, avec cela sage mère de famille, épouse sans reproches, elle n'eut jamais ni la coquetterie d'une Récamier, ni le despotisme d'une Geoffrin, ni l'égoïsme d'une Du Deffand. Elle fut toujours la plus parfaite amie pour les habitués de son « salon », tous ses admirateurs, et qui étaient parfois de grands hommes.

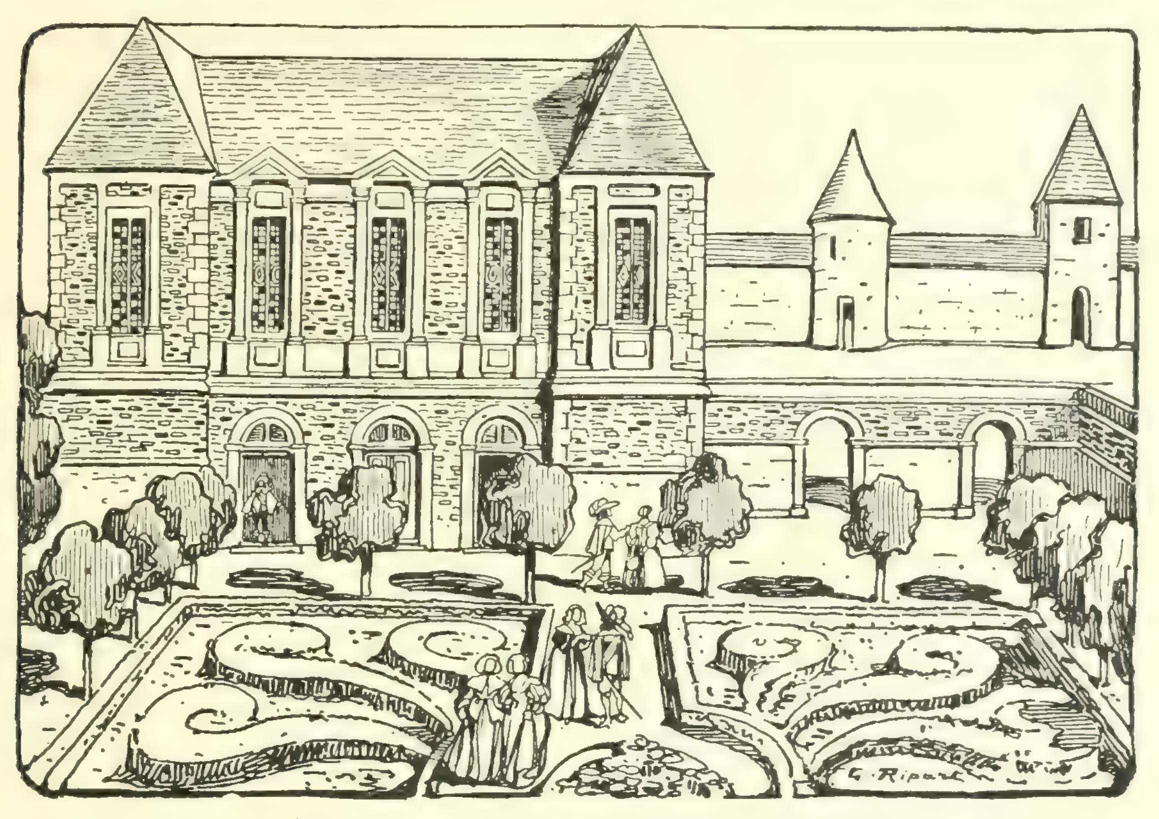
Un jour Malherbe, l'un d'entre eux, l'appela par anagramme Arthénice, et le nom lui est resté.

La cour d'Henri IV lui avait paru un peu rude et irrégulière, mais sans doute les intrigues qui s'y croisaient n'avaient pas moins contribué que la rudesse à l'en écarter. Elle se fit donc bâtir un hôtel magnifique rue Saint-Thomas-du-Louvre, selon ses plans personnels. C'étaient de larges enfilades de pièces qui s'éclairaient par de grandes baies ouvertes jusqu'au sol et qui avaient comme perspective les beaux jardins des Tuileries. Des ouvertures semblables y répondaient du côté opposé. La chambre même d'Arthénice, celle où elle recevait, fut bleue, contre la mode du temps qui n'acceptait point d'autres couleurs que le rouge ou le jaune. On l'appela donc la *chambre bleue*.

Pendant des années et des années, la plus illustre compagnie et la plus variée se groupa dans cette pièce fameuse. Il y avait des gens d'origine bourgeoise, comme Voiture, et de très grands seigneurs, comme le marquis de Montausier. Condé y venait avec sa sœur la duchesse de Longueville. On y voyait des beautés consacrées

comme cette fameuse Mlle Paulet qui dansait à merveille, chantait à faire mourir de jalousie les rossignols, et qui fut aimée par des ducs, des cardinaux, des rois et même par des porteurs d'eau et des charbonniers, mais qui resta si farouchement inaccessible qu'on l'appelait *la Lionne*.

Les distractions de l'hôtel de Rambouillet n'étaient nullement celles d'un salon



L'HÔTEL DE RAMBOUILLET (D'après une estampe du XVIIe siècle).

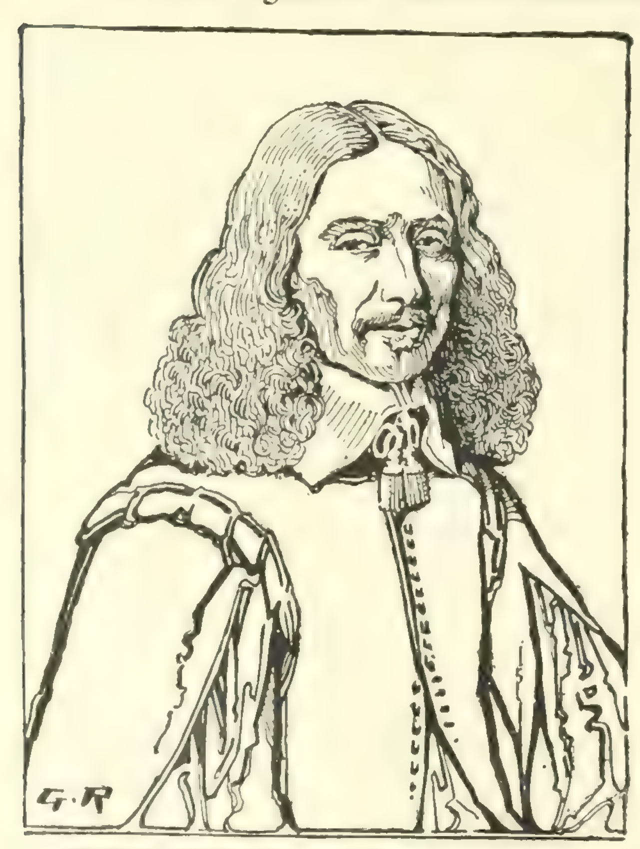
académique ou d'une cour d'amour. Mille inventions « galantes », comme on disait alors, égayaient, en la diversifiant, la suite des heures. C'étaient des amusements dans le goût de l'*Astrée*, de l'*Amadis* ou de cette *Argenis* de Barclay qui venait de paraître. Le bel esprit et même la poésie se mêlaient naturellement à tout cet échange de propos d'amour qui étaient parfois de l'amour. Le marquis de Montausier fut, pendant plusieurs années, l'amoureux de la belle et prude Julie d'Angenne, fille de la marquise. Pour les étrennes de 1633 ou 1634, il prépara en grand secret un galant cadeau : il fit et il fit faire par les poètes les plus fameux du temps (tous habitués de l'hôtel) une « guirlande », comme il l'appela, de madrigaux, où chaque

fleur venait, sous son nom et par la voix de la poésie, avouer qu'elle était vaincue par Julie. Ainsi parlèrent la violette, la rose, le souci, l'angélique, la pensée, le lis et quantité d'autres fleurs, sous la plume de Montausier, de Malleville, d'Andilly, de Chapelain, de Colletet, de Scudéry, des trois Habert, de Gombauld, de Desmarestz de Saint-Sorlin et de quantité d'autres. Ces madrigaux furent écrits par le meilleur calligraphe du temps sur le plus riche vélin, reliés par le plus habile relieur, et, au 1er janvier, la fière beauté trouva sur sa toilette ce précieux cadeau.

Outre cela, l'hôtel de Rambouillet jugeait les œuvres d'esprit ; c'est à la marquise que Balzac adressa ses fameuses *Lettres sur les Romains* où, dans le feu même de la bataille entre les partisans et les ennemis de Corneille, il prononça le plus juste jugement sur le grand poète et sur *Cinna*. Bossuet, à quinze ans, dit-on, fut mandé un soir pour prêcher, et toute la chambre bleue admira son génie précoce.

VINCENT VOITURE

Vincent Voiture n'était pas noble, n'était pas écrivain, mais, grâce à l'hôtel de Rambouillet, il vécut comme un grand seigneur et il est resté dans notre mémoire une manière d'écrivain.



VINCENT VOITURE (D'après Philippe de Champaigne).

Il a ressuscité pour le dix-septième siècle l'enjouement et la perfection de Marot, dont il affectait d'ailleurs le langage.

Il naquit à Amiens en 1598. Son père, gros marchand de vin à la suite de la cour, était un « homme de bonne chère » et fort connu des grands. Vincent eut pour son partage tant de bonne grâce et d'esprit qu'il devint à Paris le commensal et l'ami familier des plus hauts seigneurs. Sa passion dominante était le jeu, ce qui lui coûta une bonne part de sa fortune. Il prétendait avoir beaucoup souffert des passions de l'amour.

Je vais vous dire à peu près comme je suis, écrivait-il à une maîtresse inconnue ;

j'ai la tête assez belle avec beaucoup de cheveux gris ; les yeux doux, mais un peu égarés ; et le visage assez niais. En récompense une de vos amies vous dira que je suis le meilleur garçon du monde, et que, pour aimer en tous les lieux à la fois, il n'y a personne qui le fasse si fidèlement que moi.

Il est vrai que la chronique amusante du dix-septième siècle le montre poursuivi par des Arianes qu'il aurait abandonnées, une surtout, Mme Saintot, dont les filles furent les amies de Jacqueline Pascal.

La prose de ses lettres (il n'a guère laissé en prose que des lettres) était spirituelle et avait du tour, autant que ses rimes ; mais il la traite trop comme un jeu. Tantôt il y a fait parler Gustave-Adolphe ; tantôt, reprenant une plaisanterie qui a égayé la chambre bleue, il est ma *Commère la Carpe* et il écrit à son *Compère le Brochet* qui est le grand Condé ! Ses perpétuelles déclarations d'amour à Mlle Paulet sont, à la longue, fatigantes.

Et pourtant il était capable d'émotion naturelle et de profondeur. Ce même poète, après avoir écrit des stances d'ailleurs amusantes et de bonne compagnie à « une demoiselle qui avait les manches de sa chemise retroussées et sales » ou « à une dame dont la jupe fut retroussée en versant dans un carrosse à la campagne », ce « railleur, donc, à l'eau de rose » comme on a dit, a su juger Richelieu comme le jugeait Louis XIII et comme l'a jugé la postérité. Dans une lettre fameuse il a le premier célébré la grandeur de ce génie, avec une sincérité rare. Et pourtant tout le malheur de sa vie lui venait de Richelieu !

Assurément cet homme n'a pas donné ce qu'il devait ni peut-être ce qu'il voulait. La faute en fut, je crois, à sa situation ambiguë et à son temps. Français de cœur, classique d'esprit, il eut le malheur d'être attaché à la personne de ce Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, lequel a sans cesse troublé l'ordre du royaume. Il a été condamné, pour servir ce maître, à courir dans l'Europe et jusqu'en Afrique. Mais le pire est qu'il ne lui fut jamais permis de suivre le courant national ni son vrai tempérament ; il a été presque toute sa vie ce qu'a été d'Urfé avant et après l'*Astrée :* un sans patrie. « Un auteur né Français et chrétien est contraint dans la satire », disait La Bruyère. Un auteur au service des petits ennemis de Richelieu est « contraint » dans le sérieux et pour toute sa vie, même s'il est sérieux ! Il ne peut être que le parfait représentant des badinages d'un salon.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE L'HOTEL DE RAMBOUILLET

Revenons à l'hôtel de Rambouillet. Ce n'est pas lui qui a diminué Voiture. S'il n'a pas compris *Polyeucte,* il a fort admiré *Cinna.* Et en tout cas, il a, comme nous l'avons dit, corrigé de la grossièreté ou du pédantisme les écrivains du temps. Il les a

astreints à ne pas faire une fatigue d'un divertissement. Il leur a imposé l'air libre et le ton aisé. Il les a rendus raisonnables et sociables. Il leur a appris leur dignité en les traitant avec respect : il les a sauvés du cabaret; il leur a évité bien des déchéances. Enfin il a créé le type de « l'honnête homme ».

Mais après 1635 l'hôtel de Rambouillet se gâtera un peu. La marquise de Rambouillet, prise d'une étrange maladie, ne pouvait alors supporter ni les rayons du soleil ni les flammes d'une cheminée; elle ne sortait plus. Ses filles, qui passaient pour sèches et orgueilleuses, n'eurent pas son tact exquis. Le bel esprit précieux et prude prit la place de l'aimable « honnêteté ». On ne parla plus que pour n'être pas entendu, sauf des initiés. En même temps, des salons, caricatures de la chambre bleue, serres chaudes du pédantisme ou de la vanité, s'ouvrirent un peu partout à Paris, en province. Heureusement la cour redeviendra, avec Louis XIV, le premier salon de France.

III

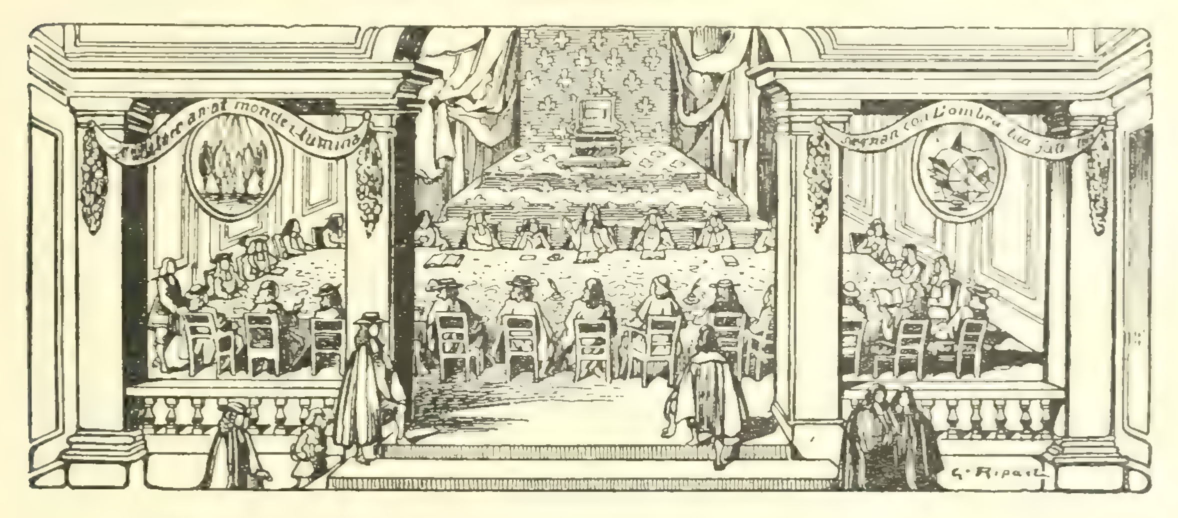
L'ACADÉMIE FRANÇAISE Il y avait alors des cercles ou « coteries » qui ne se réunissaient que pour juger les ouvrages de l'esprit et pour parler de style ou de grammaire, à moins que ce ne fût de sciences. Les grands seigneurs, les mondains, les femmes n'y allaient point, mais seulement les « citoyens de la république des lettres ».

De ces petites sociétés, la plus importante rassemblait Conrart, Godeau, Gombauld, Malleville, Serizay, Cerisy, Habert, plus tard Chapelain. Tous ou presque tous étaient les hôtes familiers de la chambre bleue d'Arthénice; mais ils aimaient aussi à se rencontrer entre doctes dans un cabinet de travail et non dans un salon. C'est chez Conrart que depuis 1629 ils se rendaient à jour fixe, parce que Conrart habitait au centre de Paris. Les conférences étaient suivies tantôt d'une promenade, tantôt d'une collation en commun. « Quand ils parlent encore aujourd'hui de ce temps-là, dit Pellisson qui avait reçu les confidences des premiers habitués, ils en parlent comme d'un âge d'or, durant lequel, avec toute l'innocence et toute la liberté des premiers siècles, sans bruit et sans pompe, et sans autres lois que celles de l'amitié, ils goûtaient ensemble tout ce que la société des esprits et la vie raisonnable ont de plus doux et de plus charmant. »

Richelieu apprit l'existence de ces assemblées. Et avec son génie de domination

qui lui faisait partout chercher des instruments de règne, il résolut de donner à ce cercle le caractère officiel d'un conseil suprême de la littérature.

A la première proposition, on devine l'émoi de ces honnêtes gens. Adieu leur tranquillité, leurs loisirs et leur liberté ! Adieu les promenades et les collations ! Il fallait donc devenir un corps dans l'État. On résista un peu, autant qu'on pouvait tenir tête au cardinal-ministre, et l'on céda. Les statuts rédigés en 1634 furent approuvés par le roi en 1635. L'Académie française était fondée. Elle devait se composer de quarante membres, être toujours au complet et se recruter par élection. Il



SÉANCE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE AU XVIIe SIÈCLE (D'après une gravure de Sévin).

fut bientôt décidé, sur l'exemple de Patru en 1640, que l'élu prononcerait, en entrant, un discours consacré à l'éloge de son prédécesseur, et à celui du roi régnant et de Richelieu. L'Académie était et est encore administrée par un directeur et un chancelier se renouvelant par quartier, assistés d'un « secrétaire perpétuel ». A l'origine, il y avait trente-sept chaises et trois fauteuils pour les trois dignitaires ; mais lors de la réception d'un très médiocre écrivain et charmant homme, La Monnoye, trois cardinaux académiciens, qui n'étaient pas dignitaires et qui ne venaient point aux séances pour n'avoir point à s'asseoir sur de simples chaises, désirant assister cette fois à la cérémonie, exigèrent des fauteuils. Alors, pour ne pas rompre l'égalité, établie par l'article XV des statuts, cette faveur fut étendue à tous les autres ; de là vient qu'on dit : les quarante *fauteuils* de l'Académie.

On avait vu jusque-là bien des académies hors de France et en France, sans

parler de l'Académie du Palais fondée par Baïf. Mais ce n'étaient que des sociétés amicales vouées aux lettres. Le même mot servait d'ailleurs à désigner les centres d'instruction des jeunes gentilshommes. L'Académie française eut tout de suite un autre rôle.

Elle n'est point particulière en effet, elle est « française ». De plus, dans la pensée de son fondateur, elle doit devenir le suprême pouvoir législatif et judiciaire en littérature. De par ses statuts elle avait pour mission « de nettoyer la langue des ordures qu'elle avait contractées dans la bouche du peuple, ou dans la foule du palais, ou dans les impuretés de la chicane, ou par le mauvais usage des courtisans ignorants... et d'établir un usage certain des mots ». Elle était également chargée de critiquer et juger, au point de vue de la régularité, les ouvrages importants, enfin elle devait établir un dictionnaire, une grammaire, une poétique et une rhétorique. C'était dans ce domaine un « Conseil d'État », un Parlement, voire même un « Concile ».

Mais elle ne fut très longtemps ni l'un ni l'autre, ni le troisième ! Jamais elle n'a établi la grammaire, la poétique et la rhétorique qu'on lui demandait ! Le dictionnaire qui devait fixer l'usage a paru pour la première fois en 1694. Elle n'a guère jugé que *le Cid*, et les *Sentiments de l'Académie sur le Cid*, sont presque la seule manifestation de son activité théorique. Elle a gardé surtout une autorité morale et sociale. Mais celle-là lui est restée à travers toutes les révolutions. Elle est un salon, le plus illustre des salons et le mieux gardé. Comme tout salon elle met de la coquetterie à être toujours indépendante. Elle se plaît à faire asseoir chez elle un maréchal de France, un premier ministre, le chef d'une noble maison, à côté d'un pur homme de lettres. Elle prouve aux écrivains moindres son affectueuse estime en leur distribuant des prix. Enfin par son prestige elle maintient très haut le renom et la dignité des lettres françaises. On se souviendra qu'en accueillant un La Fontaine presque malgré Louis XIV, elle a préservé un merveilleux poète de la déchéance où devait succomber un Verlaine. En raison de ses services on lui pardonnera de n'avoir appelé ni Molière, ni Stendhal, ni Balzac, ni Théophile Gautier.

L'Académie ne s'est donc pas conformée exactement aux intentions de son illustre fondateur. La douce opiniâtreté des honnêtes gens assemblés malgré eux par Richelieu a fini par vaincre la volonté de Richelieu. Aussi faut-il s'arrêter ici et peindre sur des exemples (mais quels exemples ! Balzac et Chapelain) le véritable esprit et l'humeur des premiers académiciens.

Jean-Louis Guez de Balzac, dont les œuvres réalisent la perfection de l'éloquence académique et qui a fondé à l'Académie le prix de l'éloquence, fut, dans sa vie et par son humeur, le moins « académiste » des hommes. D'ailleurs il y fut



GUEZ DE BALZAC (D'après Jacques Lubin).

élu malgré lui et ne parut qu'une fois ! Il naquit à Angoulême en 1597. Son père était gentilhomme et mourut presque centenaire. Jean-Louis fut élevé par les Jésuites. Vers l'âge de dix-neuf ou vingt ans, il fit ce grand voyage en Hollande avec Théophile dont nous avons parlé et dans lequel, dit Sainte-Beuve, on ne sait pas bien lequel des deux fut pour l'autre une plus mauvaise compagnie ! Il y fit imprimer, dit encore Sainte-Beuve, un petit discours en l'honneur de l'insurrection et de la Réforme, qu'il oublia depuis : ses ennemis ne l'oublièrent pas ! Son père avait été attaché au duc d'Épernon ; il suivit à son tour de grands personnages, leur prêta sa plume en diverses circonstances, notamment pour écrire au roi. Puis il devint à Rome l'agent de l'archevêque de Toulouse, depuis cardinal de La Valette. Il se brouilla enfin avec ce prince vers 1623. Mais il était alors célèbre. Il écrivait à ses amis et à ses patrons « à tout propos et à chaque circonstance notable des lettres pleines d'art et d'une tournure ornée de pensées arrangées et frappantes » (c'est toujours Sainte-Beuve que je cite). En 1624, il publia avec « un extraordinaire applaudissement » un premier recueil de ces lettres. En 1631, il donna le traité ou plutôt l'ensemble des traités intitulés *le Prince* ; c'est tout un portrait de Louis XIII et qui

ne fut pas très bien accueilli. En 1644, ce furent des *Œuvres diverses* avec les *Discours*, notamment ceux où il juge Corneille peintre de Rome ; en 1657, le *Socrate chrétien* où sont reprises, sur un tour nouveau et plein d'agrément, les idées stoïciennes et chrétiennes de Juste Lipse ou de Du Vair. Enfin parurent les *Entretiens* en 1657 ; en 1658 l'*Aristippe*, recueil de très beaux essais qu'il avait commencés dans le feu de sa jeunesse. Mais déjà Balzac était mort depuis quatre ans !

Il avait renoncé dès 1620 à vivre dans le monde. Il s'était retiré sur les bords de a Charente, dans sa vieille maison qui n'était pas un château. Il était malade, il souffrait de terribles insomnies et ses douleurs le poursuivaient sans cesse. Il détestait les sujétions, il ne pouvait supporter ni aiguillettes ni jarretières. Il était naturellement inquiet ; il avait déjà l'humeur de René :

> Depuis que je suis au monde, avoue-t-il, je me suis perpétuellement ennuyé, j'ai trouvé toutes les heures de ma vie longues ; je n'ai jamais rien fait tout le jour que chercher la nuit. C'est pourquoi, si je veux être joyeux, il faut nécessairement que je me trompe moi-même...

« Condition de l'homme, écrit Pascal : inconstance, ennui, inquiétude. » Il est possible que Pascal ait pensé à Balzac.

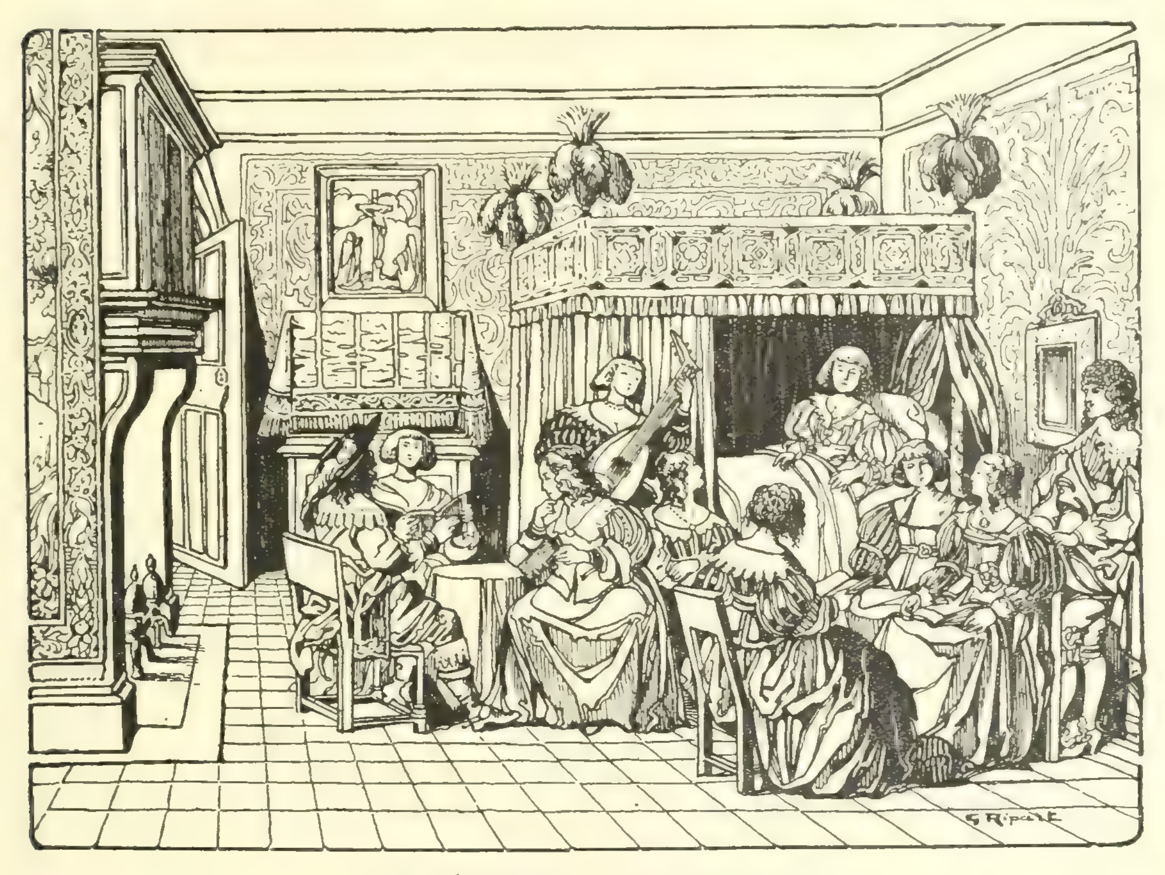
Balzac a eu des ennemis ; on disait qu'il était « attractif d'injures ». De fait, toute la littérature du temps a retenti de ses disputes, notamment avec dom Goulu, général des Feuillants et traducteur d'Épictète. Mais à la fin ils se réconcilièrent chrétiennement. Balzac devait ces querelles à sa nervosité, à son impatience des obligations, et sans doute aussi à sa *philautée*, plus vulgairement appelée vanité. « Comment est-ce qu'il pourrait bien se porter, disait un de ses amis ? Il ne fait que parler de lui-même ; et, chaque fois qu'il en parle, il met le chapeau à la main : cela l'enrhume ! » Pourtant il eut les plus hautes amitiés. Descartes, qui avait pour lui une fidèle affection, écrivit à son propos : « La postérité voyant en lui des mœurs toutes conformes à celles des grands hommes de l'antiquité, admirera la candeur et l'ingénuité de cet esprit élevé au-dessus du commun, et lui fera justice de ses envieux qui refusent aujourd'hui de reconnaître son mérite. »

Il aimait les arbres, les prairies et sa paisible Charente. Sa consolation ce fut la campagne : il ne manquait pas d'y mener ses visiteurs et il voulait que là on causât librement et gaiement en se roulant sur l'herbe, et « en faisant des solécismes ». Mais il se gardait d'en commettre quand il écrivait !

« Personne, disait Boileau, n'a mieux su sa langue que lui et n'a mieux

entendu la propriété de notre langue et la juste mesure des périodes. » Il faut ajouter à ce jugement que personne n'a mieux pris le ton et la bonne grâce du monde, malgré cette affectation d'élégance et cet abus d'ornements, qui sont ses défauts.

Mais il est sérieux aussi et il a du sens. Si ses grands traités sont décousus,



LES PRÉCIEUSES (D'après Abraham Bosse).

c'est qu'en réalité ce sont des *Essais*. Balzac juge les ouvrages de son temps, et ces jugements alors nouveaux nous paraissent aujourd'hui d'une évidente justesse. Il s'est mêlé discrètement aux grands problèmes de la politique, par exemple à ce débat entre Marie de Médicis et le roi son fils qui a scandalisé alors la conscience des honnêtes gens. Les pages où il en a parlé ont causé bien des mécontentements : c'est qu'il avait touché juste. Enfin il est le lien qui rattache à Pascal, à Bossuet, à toute l'époque classique, la philosophie morale, stoïque et chrétienne du temps de Henri IV.

CHAPELAIN ET VAUGELAS

A côté de ce personnage si caractérisé, Chapelain paraîtra un peu falot. Il ressemblait à un régent de grammaire promu professeur d'humanités : bourgeois prudent, rangé, économe, il est « circonspectissime », avec cela savant et très brave homme. On l'estimait à l'hôtel de Rambouillet ; on le vénérait à l'Académie. Il était de l'école d'Aristote et du bon sens. Il savait les règles, il en était le conservateur, mais il ajoutait que « la droite raison est le seul juge naturel de toutes choses ». Son érudition allait des sciences (il aimait Gassendi et s'enorgueillissait que le jeune Pascal fût Français) à la littérature du moyen âge, sans oublier celle de son temps qu'il aimait par-dessus tout.

Il fut stoïcien plus que chrétien et se rattacha comme Balzac à la philosophie morale du temps de Henri IV et à la forte école des hommes d'action qui illustrent l'époque de Richelieu. Il représente surtout l'alliance de l'esprit critique fondé sur la doctrine avec le goût fondé sur le sentiment et le bon usage, quoiqu'il n'eût ni beaucoup d'esprit critique ni beaucoup de goût. Le fait qu'il a été écouté comme un oracle à l'hôtel de Rambouillet a une grande importance pour le développement de l'esprit classique à cette date.

Il devint l'intermédiaire et le distributeur des gratifications accordées par Colbert dès 1563 aux hommes de lettres et aux savants français et étrangers. Ses jugements sur les « pensionnés » de Colbert semblent souvent ridicules à distance. Mais que de services rendus ainsi à la science, à la littérature et au pays !

Quant à *la Pucelle*, avouons-le, c'est une erreur inexcusable ! Chapelain en publia douze chants en 1655 après trente ans de travail ; il mit encore vingt ans pour composer, polir et repolir les douze derniers, mais il mourut avant de les juger prêts. C'est le contraire de la poésie. On peut défendre théoriquement l'idée d'écrire une œuvre sur un sujet national et tout plein du merveilleux chrétien ; on ne peut excuser Chapelain de l'avoir si mal écrite.

En même temps que les règles de l'éloquence et de la poésie, les écrivains de cette époque (voir l'*Histoire de la langue française* de M. Brunot), se préoccupèrent de fixer celles du langage : « Comment peut-on confier des actions immortelles à des langues toujours incertaines et changeantes, disait Bossuet à l'Académie ; et la nôtre en particulier pouvait-elle promettre l'immortalité, elle dont nous voyions tous les jours passer les beautés, et qui devenait barbare à la France dans le cours de peu d'années ? » Mais ils ne tombèrent pas dans le ridicule de vouloir la fixer absolument, ni d'en faire un édifice absolument logique, comme y prétendirent les théoriciens du dix-huitième siècle. « L'usage, je le confesse, continue le même Bossuet, est appelé avec raison le père des langues. Le droit de les établir

aussi bien que de les régler n'a jamais été disputé à la multitude ; mais si cette liberté ne veut pas être contrainte, elle souffre toutefois d'être dirigée. » Ce fut Vaugelas, fils de l'ami de saint François, le président Fabre, qui, avec l'Académie, essaya de diriger cet usage et de distinguer le bon du mauvais, le bon étant celui des gens comme il faut et des grands écrivains d'une autorité reconnue. Il n'écrivit que des *Remarques* « toutes détachées de l'un de l'autre, dit-il, et dont l'intelligence ne dépend nullement ni de celles qui précèdent ni de celles qui suivent ». Rien donc d'absolu ni de théorique. Malgré La Mothe Le Vayer et Dupleix, son autorité fut considérable. Corneille corrigea ses œuvres selon Vaugelas. Dans *les Femmes savantes*, Philaminte chasse la servante qui ne parle point comme Vaugelas. Ménage et le père Bouhours le complétèrent. La langue fut en effet fixée, moins par « raison » que par un consentement tacite des bons écrivains.

IV

DESCARTES Pendant que le goût littéraire se fortifiait et s'affinait, une force, ou plutôt une lumière nouvelle vint s'ajouter à ces forces et à ces clartés, pour contribuer comme elles à former « l'esprit général » : c'est la science.

D'ordinaire elle n'est pas, comme la religion ou le patriotisme, un foyer d'inspirations littéraires ; ceux qui mêlent la science à la littérature ne font d'ordinaire rien qui vaille. Le dix-septième siècle n'est pas tombé dans ce travers : la science lui a servi non à rêver, mais à « bien penser ».

René Descartes, qui représente cette « utilité » de la science, est né le 31 mars 1596, dans la petite ville de la Haye, en Touraine, mais il s'est toujours dit gentilhomme poitevin. Sa famille était de bonne noblesse de robe. Il perdit sa mère peu après sa naissance :

> J'avais hérité d'elle, écrit-il, une toux sèche et une couleur pâle que j'ai gardées jusques à l'âge de plus de vingt ans et qui faisaient que tous les médecins qui m'ont vu avant ce temps-là me condamnaient à mourir jeune. Mais je crois que l'inclination que j'ai toujours eue à regarder les choses qui se présentaient du biais qui me les pouvait rendre plus agréables, et à faire que mon principal contentement ne dépendît que de moi seul, est cause que cette indisposition qui m'était comme naturelle, s'est peu à peu entièrement passée.

A huit ans, il fut mis au collège des Jésuites de la Flèche qu'il appelle une des plus célèbres écoles d'Europe. « Je fus nourri aux lettres dès mon enfance », dit-il.

Et l'on constatera en effet que lorsqu'il consent à travailler son style, il n'écrit pas moins noblement ni moins agréablement que son ami et correspondant, Balzac. Il aimait alors les livres dont plus tard il affectera de faire fi. « La lecture des bons livres, dit-il encore, est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée ; ils ne nous découvrent que le meilleur de leurs pensées. »



Après le collège, il resta un an à Rennes, montant à cheval, faisant de l'escrime et vivant en tout comme un jeune gentilhomme désœuvré. Puis il fut probablement deux ans à Paris. Mais la seconde année, s'étant lié avec le Père Mersenne, Minime, versé en toute science, et avec Claude Mydorge qui passait depuis la mort de Viète pour le plus grand mathématicien français, il résolut de ne plus voir le monde et il se retira en une maison, au faubourg Saint-Germain, jusqu'à ce qu'un fâcheux ami le reconnut par hasard et le ramena à ses relations de société. Cependant Descartes avait trop cessé de s'y plaire pour y demeurer désormais. Il avoue qu'il avait « une certaine chaleur de foie » et peut-être une secrète inquiétude qui lui rendaient nécessaires le mouvement et l'agitation. Aussi, décidé à fuir l'inutilité des jours, et voyant d'ailleurs la France dans un triste état politique (1617, assassinat du maréchal d'Ancre), il prit service dans les troupes du prince Maurice de Nassau en qualité de volontaire et s'en fut droit au Brabant hollandais, d'où il devait passer en Allemagne, Souabe, Autriche, Bohême, Poméranie et Frise,

jusqu'à l'année 1623 qui marque la fin de son activité militaire, mais non celle de ses voyages et de ses agitations.

Mais pendant qu'il cédait ainsi à ce besoin physique de mouvements qui est si caractéristique en lui et qui s'associe avec un égal besoin de solitude morale et de tranquillité intellectuelle, il poursuivait un grand dessein philosophique. Il s'était aperçu, dès la sortie du collège, que l'éducation qu'il avait reçue ne lui avait pas procuré, comme on le lui avait promis, la « connaissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie ».

> C'est pourquoi, dit-il, sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres, et me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposait, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentaient que j'en pusse tirer profit... Et j'avais toujours un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux, pour voir clair en mes actions, et marcher avec assurance en cette vie.

Or, en 1619, revenant du couronnement de l'Empereur à Francfort, il s'arrêta en un quartier d'Allemagne, « où ne trouvant, dit-il, aucune conversation qui me divertît, et n'ayant par bonheur aucuns soins ni passions qui me troublassent, je demeurais tout le jour enfermé seul, dans un poêle, où j'avais tout le loisir de m'entretenir avec mes pensées ».

Là, poussé, continue-t-il, par le désir de « parvenir à la connaissance de toutes les choses dont son esprit serait capable, il conçut le projet d'ôter de sa créance toutes les opinions qu'il avait jusqu'alors reçues, afin d'y en remettre par après ou d'autres meilleures, ou bien les mêmes lorsqu'il les aurait ajustées au niveau de sa raison ». L'idée de méthode et de démonstration domine son esprit, comme elle dominera le dix-septième siècle.

DÉCOUVERTE DE LA MÉTHODE

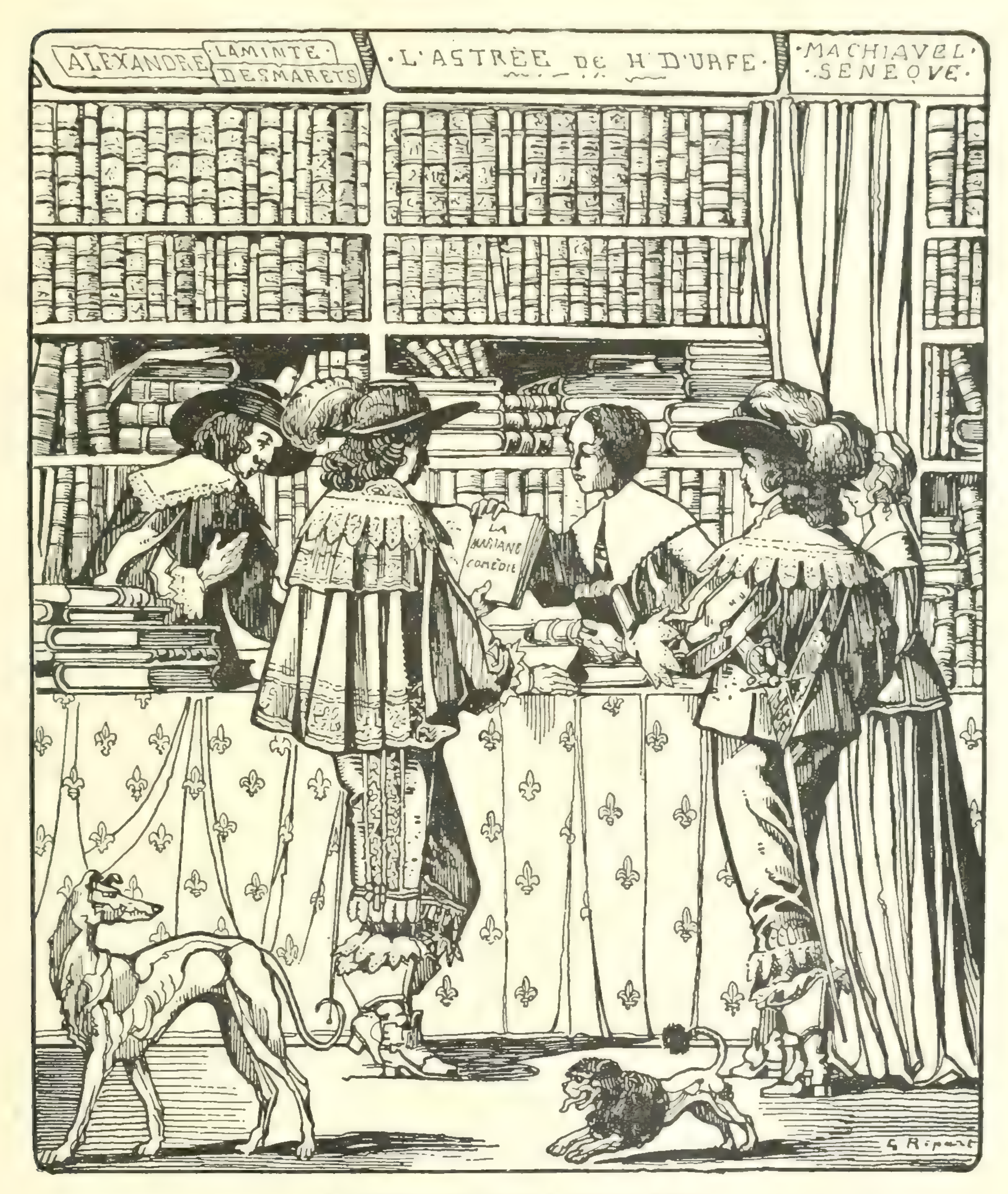
Le 10 novembre 1619, il fit une découverte et un songe. Le songe est du même ordre que celui qui convertit Anne de Gonzague et que Bossuet a raconté dans l'oraison funèbre de cette princesse. Il y a dans ce songe une église de collège, un melon, un grand vent, des poèmes latins, de petites gravures en taille-douce, enfin la foudre ! L'impression de ces puérils détails fut si forte que le biographe de Descartes se demande si le philosophe n'avait pas bu avant de se coucher, car « c'était la veille de saint Martin, au soir de laquelle on avait coutume de faire la débauche au lieu où il était comme en

France.... Mais, ajoute-t-il, il nous assure qu'il avait passé le soir et la journée dans une grande sobriété et qu'il y avait trois mois entiers qu'il n'avait bu de vin ». Quant à la découverte, « fondement, dit Descartes, d'une science admirable, » elle consistait dans la méthode de « ne recevoir jamais aucune chose pour vraie qu'il ne la connût évidemment être telle », puis de « diviser chacune des difficultés en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre », puis encore « de conduire par ordre ses pensées en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu par degrés jusques à la connaissance des plus composés », et enfin « de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales qu'il fût assuré de ne rien omettre ».

Cette méthode, Descartes l'essaya tout de suite en l'appliquant aux mathématiques : « Je n'eus pas dessein pour cela, dit-il, de tâcher d'apprendre toutes ces sciences particulières qu'on nomme communément mathématiques ; et voyant qu'encore que leurs sujets soient différents, elles ne laissent pas de s'accorder toutes, en ce qu'elles n'y considèrent autre chose que les divers rapports ou proportions qui s'y trouvent, je pensai qu'il valait mieux que j'examinasse seulement ces propositions en général... » Cela lui réussit merveilleusement, car du premier essai il créa la mathématique universelle.

Il fut donc encouragé par ce succès à étendre le champ de sa recherche, mais il s'aperçut qu'au delà de ces principes mathématiques, toutes les sciences et toutes les mathématiques elles-mêmes ont des principes qui doivent « être empruntés de la philosophie ». Et il eut la sagesse de s'arrêter momentanément.

Il s'arrêta parce que la philosophie ne lui offrait encore aucun principe certain, et que de découvrir de tels principes ce serait « la chose du monde la plus importante et où la précipitation et la prévention étaient le plus à craindre ». Il résolut donc d'attendre un âge bien plus mûr. Et il revint à sa vie errante. Neuf années il travailla sans « prendre aucun parti ». Il avait embrassé « provisoirement » le stoïcisme « généreux » à la Montaigne et à la Du Vair, auquel il mêlait un optimisme volontaire. Ne se vante-t-il pas d'être parvenu à régler jusqu'à ses songes et de n'en avoir jamais de « fâcheux » ? Ces neuf années passées à la suite des armées, puis en voyages, il revint de nouveau en France. Là, en 1629, ayant assisté chez le nonce Bagni à l'exposé d'une philosophie nouvelle, il prit la parole pour combattre les illusions de l'orateur, et si fortement que les personnes présentes, entre autres le cardinal de Bérulle, le pressèrent de formuler à son tour sa doctrine ; on lui en fit un devoir de conscience ; et lui, sensible aux « signes », crut reconnaître dans cette insistance la même voix qui lui avait parlé en songe. Il se retira en Hollande



LA « GALERIE DU PALAIS » (Abraham Bosse).

pour se recueillir, achever l'édifice de sa doctrine et égaler sa pensée à l'univers.

Il aimait ce pays. A son ami Balzac, amoureux de l'Angoumois, il a expliqué éloquemment et avec un véritable charme les avantages de ces lieux :

Je vais me promener tous les jours parmi la confusion d'un grand peuple, avec autant de liberté et de repos que vous sauriez faire dans vos allées ; et je n'y considère pas autrement les hommes que j'y vois que je ferais les arbres qui se rencontrent en vos forêts ou les animaux qui y paissent. Le bruit même de leurs tracas n'interrompt pas plus mes rêveries que ferait celui de quelque ruisseau... Quel autre lieu pourrait-on choisir au reste du monde, où toutes les commodités de la vie et toutes les curiosités qui peuvent être souhaitées soient si faciles à trouver qu'en celui-ci ? Quel autre pays où l'on puisse jouir d'une liberté si entière, où l'on puisse dormir avec moins d'inquiétude, où il y ait toujours des armées sur pied exprès pour nous garder, où les empoisonnements, les trahisons, les calomnies soient moins connues, et où il soit demeuré plus de reste de l'innocence de nos aïeux ?...

Cependant il a changé au moins trente fois de domicile et d'habitation ! Toujours ce même besoin de tranquillité et ce même sentiment d'inquiétude, l'un jamais satisfait, l'autre jamais étouffé !

Malgré ces déménagements, Descartes, en cinq années, vint à bout de son entreprise. Et de telle sorte qu'il crut avoir tout expliqué de la nature. Il dit dans ses *Principes de la philosophie* « qu'il n'y a aucun phénomène dans la nature qui ne soit compris dans ce qui a été expliqué dans ce traité ». Cette superbe confiance se révèle aussi dans ses lettres au Père Mersenne. Ne voulant pas dire où il habitait, Descartes faisait passer presque toute sa correspondance par les mains de ce religieux à Paris. Et là on voit qu'il prétendait bien expliquer tous les effets de la nature. Cette même confiance éclate encore dans la façon dont il divulguait sa doctrine. Il n'en donnait que des fragments ou des échantillons, comme pour étonner le monde et se faire demander le reste. Tout ce qu'il a publié ressemble toujours à un prospectus ou à une annonce.

En 1647 et 1648, plein de gloire, il revint en France. Et là, à l'heure où il aurait dû couronner sa carrière par l'exposé magistral de ses principes, il parut changer d'humeur. Il se laissa tenter par une invitation de Christine de Suède. Il accepta d'être son courtisan et de bouleverser pour elle toutes les habitudes auxquelles il tenait jadis religieusement. Le chevalier Méré nous conte l'histoire d'un homme célèbre, entre deux âges, qui, jusqu'alors absorbé par les mathématiques, se mit tout à coup, lors d'un voyage en Poitou, à connaître l'agrément de la société, et même à parler en vers. Cet homme, qu'on a dit être Pascal, semble avoir été bien plutôt Descartes, Descartes grisonnant et le visage marqué de rides, qui soudain quitte les mathématiques pour devenir courtisan d'une reine du Nord !

Arrivé à Stockholm le 5 septembre 1649, le philosophe tomba malade le 2 février 1650 et mourut le 11, après neuf jours de maladie, ayant vécu cinquante-quatre ans moins sept semaines.

Le dernier ouvrage qu'il laissait était un ballet ! Seize ou dix-sept ans après, son corps fut solennellement rapporté en France, et enseveli à l'église Saint-Etienne-du-Mont, « sur le lieu le plus élevé de la capitale et sur le sommet de la première université du royaume, afin que les dépouilles de la mortalité de ce grand philosophe pussent servir de trophée à la vérité éternelle que son esprit avait recherchée sur la terre... ». Après la cérémonie, un somptueux banquet, préparé par le fameux Bocquet, réunit les cartésiens : la belle humeur ne fut pas absente, au moins sur la fin du dîner. Descartes ne fut pas pleuré comme un ami, mais célébré comme un dieu !

PORTRAIT DE DESCARTES. SON CARACTÈRE Descartes était petit, fin de corps, bien proportionné, mais avec la tête un peu trop grosse ; ses cheveux, assez noirs, lui couvraient le front et descendaient jusqu'aux sourcils ; il avait une petit loupe sur la joue ; gros nez, grande bouche, la lèvre inférieure un peu trop avancée, des rides profondément creusées. Commençant à blanchir vers les quarante-trois ans, il porta perruque. Longtemps il s'était habillé de vert ; en Hollande, il porta du drap noir. Frugal et abstinent, il buvait peu de vin, mangeait peu de viande ; il aimait le matin rester au lit pour méditer et pour écrire. Il prétendait qu'il fallait toujours laisser le sommeil s'épuiser de lui-même. Il disait qu'après la vertu, la santé est le principal des biens que nous puissions avoir en cette vie. Il espérait par son hygiène et par ses découvertes en médecine prolonger la vie humaine jusqu'à quatre et cinq cents ans. Sse grands remèdes étaient la diète et l'exercice modéré. Il croyait que la nature avait tendance à guérir les malades et que les remèdes souvent nuisaient à l'effet de la nature.

D'une liaison qu'il tint fort secrète, il eut à Deventer en 1635 une fille qu'il appella Francine. Il l'élevait de son mieux et songeait à l'envoyer en France, lorsqu'elle mourut de la fièvre pourprée en septembre 1640 ; il la pleura avec le chagrin le plus touchant : il prouvait ainsi que :

....C'est à tort que sages on nous nomme,
Et que, dans tous les cœurs, il est toujours de l'homme.

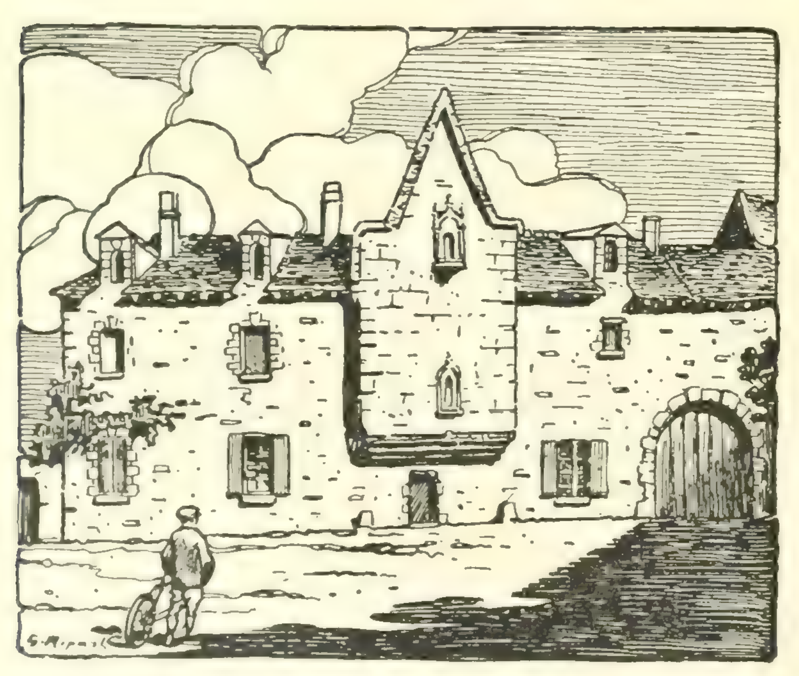
Il avait eu une élocution facile dans sa jeunesse ; plus tard sa solitude le rendit taciturne ; il n'écrivait pas volontiers ; quand allait partir le courrier, il se hâtait, à

la dernière minute, pour répondre aux questions du Père Mersenne. Mais quand il le voulait, il avait le plus beau style et le plus noble : grave, ample, avec de l'agréable parfois ; il ressemblait alors à son ami Guez de Balzac, avec moins d'enjouement forcé, avec plus de sérieux et de naturel aussi ; mais toujours en homme du monde et en galant homme. On voit que Montaigne est passé par là !

Il n'était pas vaniteux, ne tenait pas à ce qu'on lui fît des compliments. Mais il n'admettait pas qu'on ne l'estimât point à sa valeur et qu'on ne le mît pas à sa place, la première. Il avait une terrible manière de rétablir les distances.

Par ailleurs, il détestait les ennuis et les tracas, peureux à l'excès ! Quand il apprit la condamnation de Galilée, il brûla une bonne partie de ses papiers ; Bossuet le lui a reproché : « M. Descartes, dit-il, a toujours craint d'être noté par l'Église, et on lui voit prendre sur cela des précautions dont quelques-unes allaient jusqu'à l'excès. »

LES ŒUVRES ET LA PENSÉE DE DESCARTES Ses lettres nous font suivre toute sa vie : les premières sont pleines d'algèbre et de géométrie, jusque vers 1640 ; dans les autres, la philosophie, la morale ou la mondanité domineront ; telles les fameuses lettres à la princesse Élisabeth qui sont si hautes, et celles à Balzac et à M. de Zuytlichen. En 1633, il compose un *Traité du monde* qu'il supprima à la nouvelle de la condamnation de Galilée. En 1634, il ébaucha son *Traité de l'homme et de l'animal.* En 1636, il fit un petit traité de mécanique pour M. de Zuytlichen. La même année, il publia ses essais de philosophie en quatre traités sous ce titre : *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et*



MAISON NATALE DE DESCARTES A LA HAYE-DESCARTES.

chercher la vérité dans les sciences. Plus la dioptrique, les météores et la géométrie qui sont des essais de cette méthode.

En 1639, il se mit à ses *Méditations métaphysiques* et les publia à Paris en 1641, en latin, avec les réponses aux objections des savants, sous ce titre : *Meditationes de prima philosophia, in qua Dei existentia et animæ immortalitas demonstratur*, que le duc de Luynes traduisit en français en 1647. En 1642, il en avait fait une seconde édition avec de nouvelles objections et réponses. Pendant l'année 1644, il publia, en latin encore, ses *Principes de la philosophie*, qui contiennent ses théories sur le monde physique; ils furent traduits en français par l'abbé Picot trois ans après, avec une lettre-préface où Descartes exprime une confiance magnifique dans ses idées et dans leur efficacité pour la durée et le bonheur de la vie humaine. En 1649, il publia son *Traité des passions de l'âme.* Il laissait à sa mort un *Traité de l'homme*, des *Règles* pour la direction de l'esprit (en latin) et diverses œuvres inachevées.

Une monumentale édition de Descartes, véritable chef-d'œuvre d'exactitude et d'érudition, a été récemment publiée par MM. Adam et Tannery.

C'est dans un autre volume de l'*Histoire nationale* et avec une autre compétence que sera étudiée la valeur philosophique et scientifique des idées de Descartes. Ici nous n'avons à expliquer que la beauté de sa doctrine et l'influence de sa pensée sur le développement de la littérature française.

On dénature cette doctrine et cette pensée, quand on ne prend pas la peine de les regarder dans leur ensemble. Essayons, dans la mesure de nos forces, de tout embrasser dans l'ordre où Descartes l'a voulu.

Descartes s'était proposé d'expliquer « le monde visible et invisible ». N'ayant reçu de son éducation et des livres que des « opinions », les unes vraies, les autres fausses, entre lesquelles il était difficile de choisir, il les a, comme nous l'avons dit, toutes rejetées, d'un seul coup d'épaule. Puis, guidé par sa méthode, il a refait le travail manqué par les siècles. Pour cela il a *divisé les difficultés*, c'est-à-dire l'amas des choses qui constituent l'univers, par une division fondamentale et naturelle : d'un côté les visibles, les matérielles; de l'autre, les invisibles, les immatérielles. A travers les unes et les autres, il a cherché le principe le plus simple et le plus évident; les choses matérielles, il les a réduites à l'étendue et au mouvement; les choses spirituelles, il les a réduites à l'existence et à la pensée. Car il n'y a de clair et de certain dans la matière que l'étendue, dans l'esprit, que le « je pense, donc je suis ».

Descartes n'accepte donc, pour expliquer l'univers matériel, que les divisions, figures et mouvements de l'étendue; c'est peu et c'est beaucoup; mais ici encore, il

« divise » les difficultés. Il crée des « centres » théoriques, — théorie des tourbillons, théorie de l'éther, théorie des animaux-machines, — d'où, sans faire intervenir aucun principe nouveau, il projette la lumière sur un ensemble de faits. Ainsi, de proche en proche, il éclaire, il englobe tous les faits, jusqu'aux plus minimes et aux plus insignifiants. Et même, il met à tout expliquer un orgueil qui choque justement Pascal. « Il faut dire en gros, proteste celui-ci, cela se fait par figure et par mouvement, car cela est vrai ; mais de dire quels et composer la machine, cela est ridicule, car cela est inutile et incertain et pénible. » Pascal a trop raison. Mais, si cet excès de réalisation est « inutile, incertain et pénible », les grandes lignes de la construction sont puissantes et nobles.

C'est avec une méthode et un art semblable que Descartes suit le développement de l'autre principe : « Je pense, donc je suis », et en fait découler la connaissance assurée du monde spirituel. Seulement ici, il ne se trouve plus soutenu par une mathématique élaborée depuis longtemps, comme celle qui lui servait de fil conducteur dans le monde matériel ; et le développement de sa pensée en est moins nettement réglé. Cependant, il crée aussi des centres de lumière en divisant les difficultés : distinction de l'âme et du corps, immatérialité de l'âme, les passions, la liberté, ou, d'un autre côté, l'existence de Dieu et la liberté divine.

Mais rappelons-nous que ce n'est pas une construction inutile que prétendait élever notre philosophe. Sa philosophie visait à une utilité pratique ; elle ne prétendait pas seulement unifier la pensée, elle espérait aussi retentir sur l'action et dominer la nature. Descartes est le dernier de ces philosophes qui sont des sages ou des mages et qui ne spéculent pas sur les nuées comme Kant, Hegel et nos contemporains ; sa philosophie est une règle positive de vie, même de vie physique ! Une règle, au reste, qui n'a rien de révolutionnaire, et qui, acceptant les hommes tels qu'ils sont, se contente de les perfectionner dans leur condition d'homme.

Voilà sa grandeur ; elle a émerveillé et ébloui son temps. Descartes complète donc dans l'ordre de la pensée pure le grand travail de consolidation et d'illustration du « bon sens » français. Il est difficile de déterminer quelles vérités particulières et quels principes il a découverts et apportés à son temps ; car il est dans le courant d'un fleuve immense, et son action se confond souvent avec celle de ses contemporains. Gassendi, son adversaire en métaphysique, a formulé des règles de la méthode identiques aux siennes. Mais Descartes en faisait un autre usage. Corneille a conçu comme Descartes le caractère du Généreux. Son originalité c'est d'avoir prouvé que la raison était capable de comprendre l'architecture du monde



DESCARTES, par MARCEL VICAIRE. — D'après FRANZ HALS.

dans sa simplicité et ses grandes lignes, aussi bien que dans les menus détails ; et d'avoir ainsi donné à son siècle l'esprit de construction et de composition qui avait fait défaut au siècle précédent. Il a substitué au scepticisme, qui, depuis Montaigne, était à la mode, une confiance robuste dans la science et la philosophie. Il a rendu courage à l'esprit humain. Et cela sans illuminisme, sans messianisme, par l'évidence, la méthode et le bon sens « qui est la chose du monde le mieux partagée ». Il est encore parmi les savants le modèle d'une forme admirable d'esprit scientifique (Voir DUHEM, *la Théorie physique*). Mais il était aussi gentilhomme et français, et après l'avoir loué de si grandes qualités, nous le louerons de la parfaite élégance et de la bonne grâce avec laquelle il a écrit « l'histoire de son esprit », je veux dire l'immortel *Discours sur la méthode.*





CHAPITRE IV

LA TRAGÉDIE ET CORNEILLE

Les genres. La tragédie ancienne. La tragédie de la Renaissance. Corneille. Le Cid. *La création de la tragédie héroïque. La « manie » de Corneille. Le retour de la veine comique. La politique. Le sublime. La vieillesse de Corneille et sa mort.*



AMAIS ressemblance ne fut plus frappante entre un philosophe et un poète qu'entre Corneille et Descartes : l'un et l'autre font de la pensée l'essence de l'homme et même de ses passions ; l'un et l'autre ont la même idée de la « générosité » ou vertu, et si l'un a créé une « méthode », l'autre a créé « un genre ».

LES GENRES Un genre est une méthode en littérature. Il oblige l'auteur à choisir des sujets d'une certaine nature, à poursuivre une certaine forme de beauté, à se conformer à certaines règles rigoureuses, souvent arbitraires.

Ferdinand Brunetière a introduit dans l'histoire littéraire une théorie nouvelle : celle de l'évolution des genres. Il a remarqué qu'à travers les siècles, certains sujets s'imposaient au cœur et à l'imagination des hommes, que ces sujets à leur tour imposaient une « idée » particulière de beauté, toujours la même, tandis que les règles, les procédés, la réalisation extérieure étaient sujets à se modifier librement selon les temps et les modes : de telle sorte que l'âme et la beauté d'un sermon de Bossuet pouvaient se retrouver dans un poème de Victor Hugo et de Lamartine. Du sermon de Bossuet aux vers des poètes romantiques une évolution se

serait donc produite dans la forme d'un même être. Le sermon et le poème, liés par l'évolution, constitueraient le même genre.

Il y a du vrai dans cette construction, mais beaucoup de faux également : c'est confondre le « genre » de l'émotion, avec le « genre » de la beauté. Deux œuvres n'appartiennent pas au même genre parce qu'elles provoquent la même émotion, mais parce qu'elles réalisent la même beauté par les mêmes moyens. Sans quoi il faudrait verser dans le genre lyrique les sermons de Bossuet, certaines tragédies de Racine, des romans, des drames romantiques... tout ! Ce serait la confusion même.

Le dix-septième siècle entendait le mot genre dans un sens très précis, et soigneusement il fixait les règles des genres, en même temps que leur idéal : épopée, roman, églogue, etc. Ce système, cette détermination des genres n'a réussi qu'en tant qu'elle s'appliquait à la tragédie. Mais là, elle a parfaitement réussi. Notre tragédie classique apparaît comme une merveille. Il y fallut le temps, la patience, mille tâtonnements, jusqu'à l'heure où le génie fixa tout. Alors elle satisfit la raison par une noble architecture et des proportions mesurées ; elle ennoblit l'imagination par des perspectives infinies ; elle purifia les passions et alla au fond de l'âme par l'émotion tragique, en charmant l'oreille par la pureté du langage. Elle est un monde parfait en soi, avec son commencement, son milieu et sa fin. Si jamais l'esprit humain est parvenu à créer un modèle d'art, c'est lorsqu'il a créé la tragédie de Corneille, de Racine et de Louis XIV.

Il est juste d'avouer que cette tragédie renonce à la peinture des émotions les plus poignantes et à la puissance physique de la passion dans le désordre. Il est vrai aussi qu'elle ne parle guère aux yeux, et qu'elle ne les éblouit point par la diversité de couleurs éclatantes et de gestes rapides. Il est vrai enfin que toute son allure est noble, harmonieuse et gouvernée par la bienséance. Racine n'est pas Shakespeare. Mais créer, ce n'est pas seulement produire. Dans le sens le plus élevé du mot, c'est choisir. La tragédie moderne est une création, parce qu'elle est un choix, d'où sortent l'unité et la vie.

LA TRAGÉDIE ANCIENNE C'est dans l'antiquité qu'elle alla chercher ses principes et son modèle. A Athènes, vers le temps des guerres médiques, c'est-à-dire au milieu des dangers, des angoisses et des victoires où s'agitait le sort du génie grec et de la patrie, c'était une coutume religieuse de célébrer les fêtes solennellement par des représentations : un grand symbole, c'est-à-dire une idée religieuse ou nationale exprimée par un drame héroïque, était mis sous les yeux

des spectateurs. Le chœur, centre du spectacle et lien des événements, évoluait autour de l'autel, en expliquant sous la forme de la plus haute poésie lyrique le sens secret du malheur qu'on allait voir se dérouler. Entre les intervalles de ce chant, le spectacle se divisait en « épisodes » ou en actes.

Très vite cette tragédie s'humanisa sans cesser d'être religieuse : les sentiments, les idées, les passions, la conscience humaine aux prises avec l'infortune provoquée par le caprice des dieux, par la justice, par l'inévitable destin, voilà de quoi furent remplis les épisodes et le chœur. Mais il resta toujours que le sujet dut être douloureux, grand, élevé et plein de mystère ; que la représentation dut être brève, enserrée dans un chant lyrique, et coupée par la reprise de ce chant en « actes » réguliers. Enfin la conclusion apportait toujours une impression de détente, d'ordre, d'harmonie, remettant chaque chose en sa place, dans une atmosphère religieuse de tristesse et de sérénité.

La grande époque de création tragique ne dura guère à Athènes au delà de trois générations : Eschyle, Sophocle, Euripide. Mais Aristote, dans sa *Poétique*, sut en démêler la loi, indépendamment des caractères occasionnels et purement grecs.

Il définit d'abord ce qu'est l'action « tragique ». C'est celle qui excite la terreur et la pitié. Il y faut aussi un élément de justice : par exemple à Argos la statue de Mitys tombe et tue un spectateur, mais ce spectateur était justement l'assassin qui avait tué Mitys : voilà le tragique ! Le sujet et les personnages ne doivent pas être pris dans le menu peuple ni dans la vie quotidienne. L'action doit former un tout enfermé dans une étroite unité. La pièce ne doit pas débuter ni s'arrêter n'importe où, au hasard ; il lui faut un commencement, un milieu et une fin, c'est-à-dire un premier moment où tout s'éclaire si bien qu'on n'ait pas à demander ce qui précède, un développement qui s'enchaîne si bien qu'on ne puisse en distraire son attention ni sa curiosité, et enfin un dernier moment où tout s'explique si bien qu'on ait l'illusion de savoir tout ce qui touche à l'action et aux personnages. La tragédie d'ailleurs doit être ramenée à des proportions telles que l'esprit et les yeux puissent suivre toute la représentation sans fatigue et embrasser tout le sujet sans confusion, mais néanmoins avec cette ampleur nécessaire au plein exercice de l'imagination. Telle était la forme idéale de la tragédie qu'Aristote avait tracée, et que les admirateurs et sectateurs du Stagirite devaient, aux quinzième, seizième et dix-septième siècles, expliquer, commenter, développer et codifier de toutes les manières.

Mais une autre influence s'intercale entre Aristote ou la tragédie grecque et la tragédie de la Renaissance : celle des pièces de Sénèque. Ce Sénèque le Tragique

sur le compte duquel les érudits ne s'accordent pas, a écrit en latin des tragédies d'où l'élément d'initiation mystique, d'où l'empreinte religieuse des dieux et de la fatalité ont disparu pour faire place à des luttes, disons mieux, à des discussions d'idées oratoires et lyriques. Personnages et événements dans le cadre aristotélicien sont prétextes à morceaux brillants. Aussi l'exemple de Sénèque apprendra-t-il à ne considérer la tragédie que comme un moyen de faire réciter des lieux communs ou des plaintes ou des déclarations d'amour par des acteurs variés, réunis sous le titre d'une même aventure, et sous l'abri d'un même chœur chantant. L'action tragique est inutile et même nuisible dans ce genre de drames.

La tragédie de la Renaissance A la Renaissance, grand fut l'empressement des poètes à composer des pièces semblables selon les règles des théoriciens modernes. De là sortirent nos premières tragédies « régulières » où l'influence italienne se mêle à l'imitation de Sénèque et au respect des règles (1). Entre 1552, date de la *Cléopâtre captive* de Jodelle, qui ouvre la série, et *Hector*, la dernière pièce de Montchrestien, on compte plus d'une soixantaine de tragédies. Quelques-unes ont dû être de simples divertissements d'amateurs, par exemple les *Gordians et Maximins* d'Antoine Favre, futur président du Sénat de Savoie, ami de saint François de Sales et père de Vaugelas : lorsqu'il a écrit cette tragédie, le président Favre a voulu simplement se délasser à un exercice de collège. Les vrais auteurs dramatiques de ce temps furent, sans parler une fois de plus de Jodelle : Grevin, Garnier et Montchrestien.

Né vers 1540, en Beauvoisis, mort à Turin le 5 novembre 1570, calviniste de religion, médecin de métier, poète de nature, Jacques Grevin a fait jouer, au collège de Beauvais, outre deux comédies, une tragédie vigoureusement écrite et qui est restée fameuse, *César*. Ronsard l'a célébré dans une de ses élégies :

> Et toi Grevin, toi, mon Grevin, encor,
> Qui dores ton menton d'un petit crespe d'or,
> A qui vingt deux ans n'ont pas clos les années,
> Tu nous a toutefois les Muses amenées,
> Et nous a surmontés qui sommes ja grisons...

Plus tard, ils se brouillèrent sur le fait de la religion.

Robert Garnier, né en 1534, mort en 1590, lieutenant criminel au siège présidial du Mans, puis conseiller au Grand Conseil, a laissé huit pièces, dont sept tragédies

(1) Voir Gustave Lanson, *Esquisse d'une histoire de la tragédie française.*



JACQUES GREVIN (D'après une estampe).

et une tragi-comédie. Voici comment M. Lanson le juge : « Éloquence nerveuse, pathétique, puissante, dans la rhétorique surabondante de Garnier ; goût excessif, mais souvent heureux de l'antithèse. » Il y a eu du tragique même dans son existence !

Montchrestien, seigneur de Vasteville, eut une destinée d'aventurier, et n'échappa point, comme Garnier, à la mort violente. Fils d'un apothicaire de Falaise, demeuré orphelin fort jeune, batailleur, prompt à dégainer, il fut un instant exilé en Angleterre pour avoir assassiné un gentilhomme de Bayeux. Il fut soupçonné en 1611 de fabriquer de la fausse monnaie ; en tout cas, il levait des troupes pour les huguenots ; on le surprit au bourg de Tourailles, près de Domfront, et on voulut l'arrêter ; mais comme il était brave jusqu'à l'intrépidité, il se défendit en désespéré, tua deux gentilshommes et un soldat, et ne put être abattu qu'à coups de pistolets et de pertuisanes. Ce farouche aventurier a composé six tragédies d'une « sensibilité touchante », « non sans mignardise et mollesse : lyrisme abondant, souvent frais et délicieux » (Lanson) ; les hommes ne peignent pas toujours leur caractère dans leurs œuvres !

Les pièces de ces écrivains abordent tous les sujets : sujets antiques et mythologiques, sujets romains et grecs, sujets bibliques et religieux, jusqu'aux sujets contemporains : par exemple *l'Écossaise* qui représente la mort de Marie Stuart et que l'auteur dédia au roi Jacques, fils de son héroïne ! Ces tragédies ne nous amènent pas d'un état non tragique à une fin tragique par une progression des sen-

timents et des événements, comme le feront celles de Corneille et surtout de Racine. Le fait tragique est, en général, posé dès le début ; et c'est la rhétorique et le lyrisme qui remplissent la pièce. Tous les procédés de la tragédie à la Sénèque sont employés : « pressentiments, songes, visions, ombres, mégères, furies, voyants, prophètes, moyens de créer la crainte dès le début, ou de la renouveler si elle s'apaise. » M. Lanson signale encore d'autres défauts : « Abondance et longueur des monologues, des narrations, des descriptions et des chœurs. » Grand souci de ne rien montrer aux yeux de trop sanglant et de recourir au récit. De là l'importance du Messager.



ROBERT GARNIER (D'après Rabel).

Le caractère essentiel, c'était encore le respect des règles : une tragédie devait être « régulière ». Mais ces règles, beaucoup moins soigneusement respectées qu'on ne le fera au siècle suivant, étaient mal précisées. Ainsi l'unité de lieu n'empêchait pas le changement de lieu, à condition qu'il ne fût pas trop accusé et ne frappât point l'esprit. D'ailleurs, à cette époque, la mise en scène de la tragédie est très sommaire, et presque sans décor comme pour les pièces qu'on ne joue pas sur un vrai théâtre.

A la fin du seizième siècle, cette tragédie se mourait parce qu'elle n'avait pas su être intéressante. Les doctes y pouvaient prendre plaisir, mais non le public. D'autre, part les conditions matérielles du théâtre à Paris ne pouvaient que la gêner. Les confrères de la Passion installés à l'hôtel de Bourgogne, dont la fondation date de 1548, avaient en effet un privilège ; nul ne pouvait donner de représentations théâtrales à Paris sans leur permission. Ils profitèrent de ce privilège au dix-septième siècle, non pour jouer eux-mêmes, mais pour imposer, contre argent,

leur salle aux troupes d'acteurs, et cette salle comportait un système décoratif rigoureux. C'était encore celui des mystères. Le fond de la scène était divisé en un certain nombre de « mansions »; chaque « mansion » ou demeure représentait un lieu particulier : ici un fort et la mer, à côté une ferme, à côté un château, le carrefour d'une ville, l'intérieur d'une maison, etc. Suivant les changements de lieu, les acteurs passaient d'une « mansion » à l'autre; quelquefois elles se prolongeaient en profondeur et un rideau en s'ouvrant laissait voir une rue qui s'en allait. Évidemment, pour réciter et jouer, les acteurs s'avançaient insensiblement vers les spectateurs sur la partie vide de la scène qui précédait les *mansions*. Tel que je le décris, ce procédé de décoration paraît enfantin. Mais il est réalisé sans cesse de nos jours, sur une échelle naturellement beaucoup plus réduite, et il nous semble à la fois très artiste et très dramatique. Quoi qu'il en soit, il était tout à fait en contradiction avec la tragédie qui devait s'y morfondre. Au contraire deux genres nouveaux, la pastorale et la tragi-comédie, qui étaient cultivés par un étrange dramaturge, Alexandre Hardy, auteur ou arrangeur de sept à huit cents pièces, s'y trouvèrent à l'aise et eurent un véritable monopole. C'est seulement quand leur succès fut épuisé qu'on revint à la tragédie.

On y revint à l'heure où tout le siècle allait vers la raison ordonnée et harmonieuse. Alors les théoriciens et les poètes acceptèrent pleinement les trois unités. Chapelain, encore jeune, mais déjà très écouté, les patronnait; Richelieu y était gagné. En 1629, une nouvelle troupe avait pu s'établir à Paris indépendamment des confrères de la Passion et de l'hôtel de Bourgogne, celle de Lenoir et Mondory installée plus tard au Marais; elle n'était pas tenue au vieux système décoratif de ses rivaux; elle devait mieux se plier au goût nouveau des courtisans, des gens du monde et des bourgeois lettrés; on y pouvait jouer la tragédie régulière. Aussi, lorsque Mairet, en 1634, eut donné avec succès sa *Sophonisbe*, et montré que la poésie, l'intérêt dramatique et le respect des règles s'associaient fort bien, le chemin fut ouvert.

Justement, Mondory venait d'apporter une œuvre d'un jeune homme de Rouen, un inconnu, qui s'appelait Pierre Corneille : c'était le *Cid*. Le théâtre classique était créé.

CORNEILLE Tout ce qu'on écrit est bien faible et bien médiocre, quand il s'agit du « bonhomme » Corneille. Pourtant c'est un auteur dont on voit à plein les défauts : ils crèvent les yeux; on perce à jour ses méthodes, ses procédés, ses « trucs »; on dénonce son mauvais goût et sa rhétorique. Et, avec

cela, devant lui, toute louange s'arrête, comme insuffisante ; c'est pour lui qu'on « joint les mains », et qu'on « transit », comme dit Montaigne, car il « avait l'esprit sublime ».

Le 29 novembre 1684, Corneille étant mort depuis environ deux mois, l'Académie, à l'unanimité, lui donna pour successeur son frère chéri Thomas Corneille, et le 2 janvier suivant, Racine, directeur en exercice à la mort de Corneille, répondit au discours de réception de Thomas. Mais, contre la règle, il s'étendit longuement sur l'éloge du défunt. Et voici comment il termina :

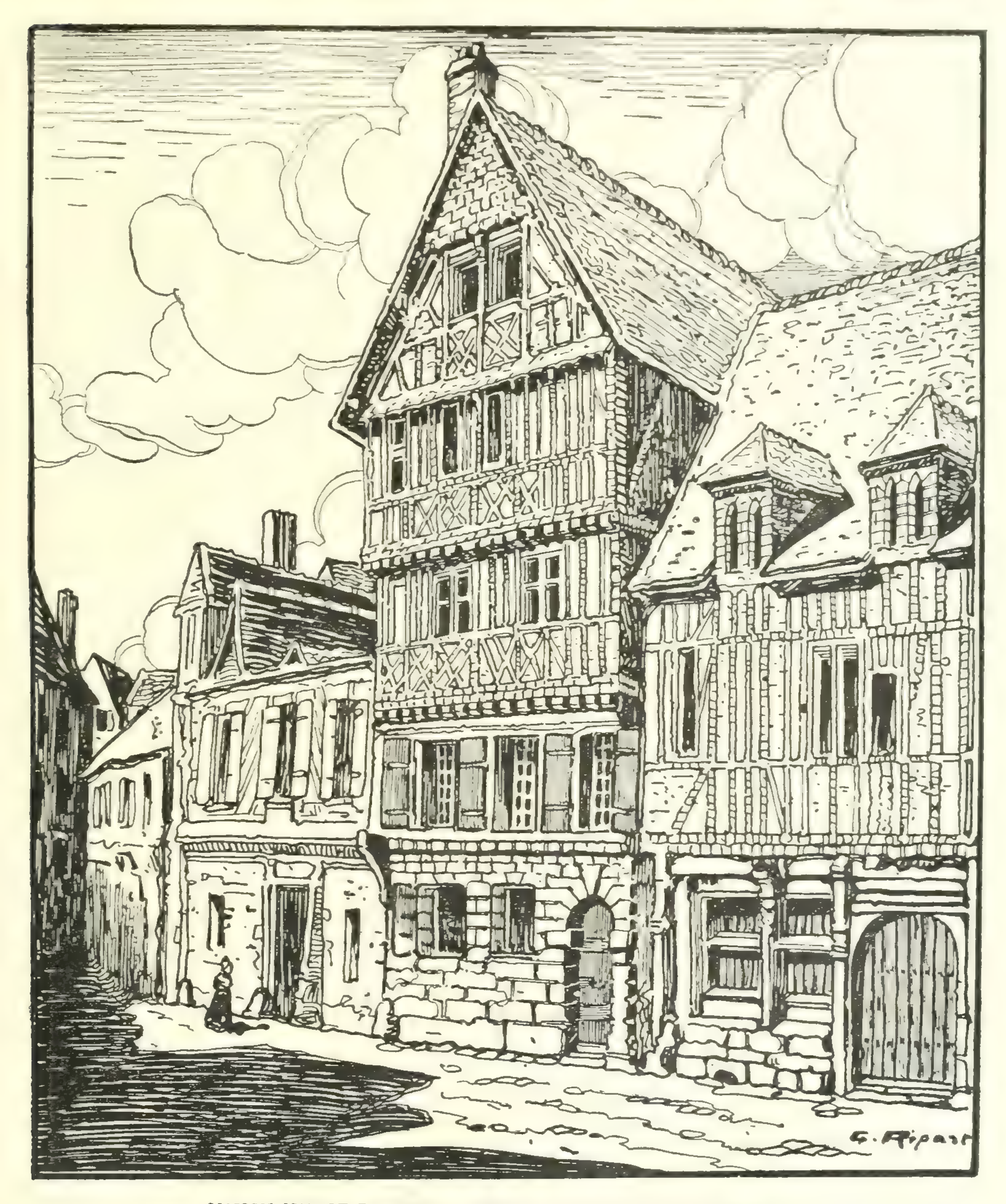


PIERRE CORNEILLE (D'après G. Vallet).

Que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les États : nous ne craindrons point de le dire à l'avantage des lettres et de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie, du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre comme ceux de monsieur votre frère, quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort, cette différence cesse. La postérité qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficultés de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent poète et le grand capitaine.

Pierre Corneille est le premier poète français qu'on ait comparé à un maréchal de France. Et pourtant c'était un modeste bourgeois et un modeste fonctionnaire.

Il est né à Rouen le 6 juin 1606. Son père était « licencié es lois », avocat au Parlement et, depuis sept ans, « maître particulier des eaux et forêts de la vicomté de Rouen ». Sa mère était la fille d'un bailli de Longueville. Sa famille venait de la ville de Conches en Haute-Normandie. Il eut quatre sœurs et trois frères, dont le dernier, Thomas, qui fut comme son élève et comme son fils, naquit en 1625.



MAISON NATALE DE PIERRE CORNEILLE A ROUEN (D'après Beaunies).

Il fit ses études au collège des Jésuites, et deux fois il obtint le prix de vers latins dans une maison qui comptait près de deux mille élèves. En 1622, au sortir du collège, il étudia le droit et, le 24 juin 1624, le Parlement de Rouen recevait le serment de « maître Pierre Corneille, licencié es lois », comme avocat à cette Cour. Mais, en 1628, le jeune avocat, peu achalandé, acheta deux offices, celui « d'avocat du roi ancien au siège des eaux et forêts » et de « premier avocat du roi en l'amirauté de France au siège général de la Table de marbre du Palais de Rouen ». « Du 16 février 1629, date de la prestation de serment, au 18 mars 1650, date de la résiliation, donc pendant vingt et une années, écrit M. Dorchain, Corneille exercera les deux fonctions sans interruption aucune et avec un zèle dont témoignent encore les anciens registres de l'amirauté. »

Mais l'ancien lauréat de vers latins n'avait pas cessé d'aimer la poésie en devenant officier de justice ; et il s'amusait à écrire quelques vers, en français cette fois, à propos des fêtes et des plaisirs qui se multipliaient pour la jeunesse dans une ville mondaine et riante comme Rouen. Ces pièces fugitives, dans une langue très soignée, ne manquent ni d'esprit ni de grâce, ni même de métier.

Cependant, Corneille ne rêvait encore nullement de théâtre, si du moins on en croit la tradition. Mais il fallait pourtant qu'il eût en lui le génie dramatique, puisque, d'une première vraie aventure d'amour, il fit une comédie sans savoir les règles de la comédie et sans songer à aucun modèle existant, sauf peut-être au vieux Térence.

Il avait été sollicité par un ami, amoureux d'une fort jolie personne, mais tout à fait incapable lui-même de s'exprimer en vers, de composer un sonnet que cet ami présenterait comme sien à la jeune et cruelle beauté. Il arriva naturellement que la jeune fille découvrit l'auteur du sonnet et celui-ci ne tarda pas à supplanter le trop confiant et maladroit amoureux. De ce point de départ réel, Corneille, alors âgé de vingt-trois ans, créa une pièce charmante, pleine de vivacité et d'esprit, où il faisait parler jeunes gens et jeunes filles dans le langage de la bonne compagnie, avec un tour plaisant, spirituel et sentimental, qui ravit encore aujourd'hui les lecteurs.

Encouragé par ce succès, et se sentant poète, Corneille composa, dans un genre différent, une autre pièce appelée *Clitandre*, toute pleine d'impossibles complications. Dans la préface, il parlait déjà des règles avec fierté, comme un « docte » et en homme qui leur est supérieur.

Que si j'ai renfermé cette pièce dans la règle d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis *Mélite*, ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui, quelques-uns adorent cette règle, beaucoup la méprisent. Pour moi, j'ai voulu seulement montrer que si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connaître.

Après l'insuccès inévitable de cette tentative, le poète revint à ces comédies charmantes qui sont des peintures de mœurs et où l'on voit la vie mondaine sous son aspect le plus engageant : *la Veuve, la Galerie du palais, la Suivante*, et *la Place royale* qui se passent dans les lieux à la mode et qui reflètent le fugitif éclat de la mondanité du temps. Il n'aurait eu qu'à continuer dans ce genre. Mais il était déjà tourmenté, comme il le sera toujours, par le désir du nouveau. A peine a-t-il ouvert une voie qu'il s'en écarte pour chercher une route inconnue. Aussi, en 1635, écrit-il une tragédie à l'antique, *Médée*, et, l'année suivante, une folle comédie à l'espagnole



UNE REPRÉSENTATION A L'HÔTEL DE BOURGOGNE

qu'il appelle lui-même un étrange monstre et dont le titre est *l'Illusion comique.* Ni *Médée*, ni *l'Illusion comique* n'eurent le succès des précédentes pièces, quoique le style en soit toujours merveilleusement souple et ferme.

LE CID Avec l'ensemble de cette production, Corneille était devenu un des premiers poètes de son temps. Richelieu l'avait appelé à collaborer à la fameuse comédie des cinq auteurs. Et Corneille, il le disait lui-même avec un juste orgueil, avait, parmi les autres poètes dramatiques, un petit nombre d'égaux et point de maître. L'acteur Mondory, qui avait appris à le connaître à Rouen, avait, comme nous l'avons dit, apporté ses pièces à Paris. Ainsi son nom commençait à être universellement connu. Mais personne ne pouvait prévoir la « merveille » que préparait ce poète de trente ans et qui était *le Cid.*

Joué à Paris en novembre 1636 au jeu de paume du Marais, *le Cid* fut un éblouissement. « Je vous souhaiterais ici pour y goûter, entre autres plaisirs,

celui des belles comédies qu'on y représente et particulièrement d'un *Cid* qui a charmé tout Paris, écrit Mondory à Balzac, le 18 janvier 1637. Il est si beau qu'il a donné de l'amour aux dames les plus continentes, dont la passion a même plusieurs fois éclaté au théâtre public. On a vu seoir en corps aux bancs de ses loges ceux qu'on ne voit d'ordinaire que dans la Chambre dorée et sur le siège des fleurs de lys. La foule a été si grande à nos portes, et notre lieu s'est trouvé si petit, que les recoins du théâtre qui servaient les autres fois comme de niches aux pages, ont été des places de faveur pour les cordons bleus, et la scène y a été d'ordinaire parée de croix de chevaliers de l'ordre. » Pellisson raconte qu'on le faisait apprendre par cœur aux enfants et qu'en certaines provinces il était passé en proverbe de dire : cela est beau comme *le Cid.* M. Auguste Dorchain ajoute ce détail touchant qui prouve la prédilection de Corneille pour le chef-d'œuvre de sa jeunesse : le poète avait gardé ce manuscrit dans un coffret d'ébène, et c'est le seul qui ait survécu dans sa famille. *Le Cid*, en effet, est une pièce éclatante de jeunesse. Le comte, brutal et orgueilleux, qui soufflette un vieillard ; le vieillard, blanchi sous le harnois, qui appelle son jeune fils pour prendre de sa main son épée et venger son offense ; le jeune homme qui s'indigne fougueusement ; tout cela est d'un imprévu, d'une vivacité et d'une grâce chevaleresque où semble renaître le moyen âge. Qu'on regarde, en relisant la scène fameuse de don Diègue et de Rodrigue, le choix des mots, la coupe des vers et tout le mouvement du dialogue : quelle maîtrise, mais quelle juvénile ardeur !

Le sentiment du tragique et la douleur élégiaque vont bientôt dominer la pièce, sans chasser l'héroïsme, lorsque Rodrigue, qui vient de tuer le comte, ira trouver Chimène, fille du comte. Ces deux amants ont autant d'honneur qu'ils ont d'amour, autant de sensibilité et de fraîcheur d'âme qu'ils ont d'amour et d'honneur. Aussi les rencontres que le poète ménage entre eux sont-elles des merveilles de noblesse, de tendresse et de mélancolie.

CHIMÈNE

Rodrigue, qui l'eût cru?

DON RODRIGUE

Chimène, qui l'eût dit...

. . . .

CHIMÈNE

Va-t'en ; encore un coup, je ne t'écoute plus.

DON RODRIGUE

Adieu, je vais traîner une mourante vie.

Mais Rodrigue a trop de jeunesse, il a trop de sang pour ne traîner qu'une mourante vie, et à travers les exploits les plus extraordinaires, dont le récit va faire monter le ton de la pièce jusqu'à l'épopée, il conquerra à la fin l'espoir de fléchir un jour Chimène !

On sait l'histoire de la querelle que les rivaux de Corneille, devenus ses jaloux, que les partisans des règles, devenus ses censeurs, et que le cardinal de Richelieu, devenu son accusateur, firent à la tragédie du *Cid*. *Le Cid* fut accusé d'avoir manqué à l'unité d'action, puisqu'il y avait deux sujets : d'abord l'injure faite à don Diègue et le duel, ensuite la poursuite de Chimène contre Rodrigue, et la conquête de la jeune fille par le jeune homme. Avec plus d'apparence, on reprochait à Corneille d'avoir fait semblant de respecter les autres unités, celles de temps et de lieux, mais de n'y être arrivé qu'au prix d'une perpétuelle invraisemblance. On déclarait le sujet immoral. Une fille, disait-on, qui se voit prête à épouser le meutrier de son père n'était pas tolérable malgré ses résistances. Enfin le style prêtait à mille critiques des puristes et des grammairiens méticuleux. L'Académie, appelée par Richelieu lui-même à se prononcer, se décida d'assez mauvaise grâce à publier ses sentiments qui ne satisfirent personne, quoiqu'ils fussent écrits avec bon sens : « *Le Cid*, dit La Bruyère, est l'un des plus beaux poèmes que l'on puisse faire ; et l'une des meilleures critiques qui aient été faites sur aucun sujet est celle du *Cid*. » Cela suffit à prouver l'inutilité des *Sentiments de l'Académie sur le Cid*. L'arrêt fut donc inopérant ; l'Académie y perdit de son prestige ; Corneille y perdit de son repos, et la querelle ne finit que par la lassitude des combattants, tandis que la pièce poursuivait sa course triomphale.

LA CRÉATION DE LA TRAGÉDIE HÉROIQUE Corneille, qui était venu à Paris pour les premières représentations de la pièce, avait regagné Rouen, et il semblait découragé. Le 15 janvier 1639, il fit une courte visite à Chapelain, à Paris : « Il ne fait plus rien, écrit à ce propos Chapelain à Balzac, et Scudéry a du moins gagné cela en le querellant qu'il l'a rebuté du métier, et lui a tari sa veine. Je l'ai, autant que j'ai pu, réchauffé et encouragé à se venger et de Scudéry et de sa protectrice, en faisant quelque nouveau *Cid*, qui attire encore les suffrages de tout le monde ; mais il n'y a pas moyen de l'y résoudre et il ne parle plus que de règles et que des choses qu'il eût pu répondre aux académiciens, s'il n'eût point craint de choquer les puissances, mettant au reste Aristote entre les auteurs apocryphes lorsqu'il ne s'accommode pas à ses imaginations. » Corneille avait bien tort de vouloir disputer en critique ; son génie, dans

Horace, allait trancher le débat. Car il ne s'agissait pas tant qu'il le croyait et qu'on le croyait, de régularité et de perfection. Et si sa pièce ne satisfaisait pas entièrement les doctes et Chapelain lui-même, ce n'était pas, en réalité, parce qu'il n'avait pas appliqué les règles avec assez d'exactitude, mais plutôt parce qu'il n'avait pas encore, lui ni personne, déterminé la vraie forme ou l'idée de la tragédie classique moderne. Revenons, en effet, aux trois pièces qu'il intitulera « tragédies » : *Clitandre, Médée, le Cid*. La première n'est qu'un roman-feuilleton si condensé et si plein d'incidents qu'il ne se peut comprendre qu'au prix d'une extrême attention ; la seconde est une déclamation où la vie et le mouvement font défaut, où l'éloquence remplace l'intérêt ; quant à la troisième, c'est le plus brillant et le plus éclatant des drames, mais c'est encore un drame. On n'y voit point cette simplicité des moyens, cette proportion de parties, cette atmosphère poétique, cette dignité du sujet, cette noblesse de l'action et cette harmonie du langage qui doivent être la définition même de la tragédie.



ÉDITION DES ŒUVRES DE CORNEILLE (1714).

Justement en revenant à Rouen, Corneille fit cette découverte. C'est en effet peu de temps après sa conversation avec Chapelain qu'il écrivit *Horace*, bientôt suivi de *Cinna* et de *Polyeucte* : la tragédie française était définitivement fondée.

Horace ne représente pas un combat ou une lutte entre les passions et le devoir, ni entre des personnages opposés. Ce qui domine la scène, c'est un des plus



PIERRE CORNEILLE, par MARCEL VICAIRE. — D'après le tableau de la Comédie-Française.

nobles sentiments humains, l'amour de la patrie. Cette patrie exige le sacrifice de l'amour fraternel et de l'amour paternel, de l'amour passionné d'une amante, et de l'amour tendre d'une épouse. Jamais aucun des personnages n'hésite, sauf l'amante, qui d'ailleurs est franchement décidée à ne suivre que sa passion. Mais tous souffrent, sauf peut-être Horace qui est enivré par la grandeur de son devoir. De là de belles images que Corneille sait réunir habilement et dramatiquement, en des « masses » qui s'équilibrent, et dont chacune contient les éléments les plus variés de la pitié et de l'admiration. Enfin, dans *Horace* il y a du sublime, et c'est un chef-d'œuvre.

Cinna nous offre une beauté analogue, quoique dans un sujet très différent et par des moyens tout opposés. Même grand et simple horizon, même harmonie, même architecture, même poésie, avec des proportions encore plus nobles et des mouvements encore plus amples. La lutte se passe dans l'âme du maître du monde. Auguste vient d'apprendre que les amis qu'il aime le plus et auxquels il a fait confidence de ses derniers et secrets desseins veulent l'assassiner ; il se demande comment les punir ; il se demande quelle peine leur infliger. Mais devant l'image du supplice se lève soudain le souvenir du sang qu'il a répandu lui-même, lorsqu'il n'était qu'Octave :

> Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
> Quoi ! tu veux qu'on t'épargne et n'as rien épargné !...

Dans cette irrésolution, Auguste fait venir le chef du complot, Cinna, et il expose, en termes magnifiques, au conspirateur atterré, le plan de la conspiration :

> Tu veux m'assassiner demain au Capitole
> Pendant le sacrifice ; et ta main, pour signal,
> Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal...

Il semble que sa colère doive monter avec ses paroles. Cependant, on lui amène successivement Émilie et Maxime, qu'il n'a pas moins aimés que Cinna et qui ont organisé avec Cinna la conspiration. La colère s'amasse au cœur d'Auguste, et soudain l'empereur prend sa décision :

> Soyons amis, Cinna...

C'est du sublime.

Polyeucte ne raconte pas un combat ordinaire. Comme dans *Horace*, une grande et vénérable majesté domine la tragédie : la religion, la vérité et la volonté de

Dieu. Au début de la pièce, en effet, Polyeucte, dans un monde païen et en pleine persécution, s'affirme chrétien ; et les scènes successives découlent des conséquences de son acte de foi : en son âme, c'est l'enthousiasme, la force, et aussi la douleur, mais la douleur qui ne l'ébranle pas plus qu'elle n'ébranle Rodrigue, Chimène ou Curiace par exemple. Cependant, un élément d'intérêt et de vie s'ajoute qui manquait à *Horace* et à *Cinna.* Tandis que Polyeucte reste immobile jusque dans la mort, les autres personnages, autour de lui, changent ; et leur âme passe d'un plan à l'autre : la païenne Pauline, la femme de Polyeucte, et qui n'aimait son mari que par devoir, éprouve pour lui un amour si grand que ses yeux s'ouvrent à la fin, et qu'après le supplice de Polyeucte elle devient chrétienne. Sévère, le noble patricien, jadis épris de Pauline, s'élève à son tour à la plus haute vertu humaine. Ainsi cette tragédie offre une double et complexe beauté, d'abord celle des œuvres qui montrent les conséquences d'une situation et d'un caractère donnés, puis celle de ces autres pièces qui montrent les étapes par où se crée une situation et se forme un caractère. D'ailleurs, *Polyeucte* est d'une incom-



FRONTISPICE DE L'ÉDITION ORIGINALE DE « POLYEUCTE » (1643).

parable fermeté de style, avec une simplicité qui, même, étonna les contemporains.

Dans ces trois œuvres : *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, « l'idée » ou la « forme » de la tragédie est donc dégagée et réalisée, autant du moins qu'œuvre humaine peut approcher de l'idée pure. Mais ce serait mal les comprendre que de se borner à y admirer les qualités et les caractères que nous venons d'énumérer. Toute analyse de l'harmonie détruit l'harmonie. Ce n'est pas d'après un traité de littérature et sur l'opinion, même abondamment motivée, d'un critique ou d'un historien, qu'il faut juger ces miracles d'harmonie : il faut les lire, et en les lisant les replonger dans la vie. Les défauts n'y manquent pas ; *Horace* offre encore une gênante dualité d'action ; et le patriotisme s'y accompagne parfois de sentiments inhumains et brutaux qui nous blessent. *Cinna* peut paraître pompeux, et la préciosité subtile s'y joint à la déclamation politique. Enfin *Polyeucte* est assez fâcheusement traversé par un pauvre personnage, fonctionnaire peureux et bourgeois, qui n'appartient même pas à la comédie, je veux dire Félix, le père de Pauline. Mais tous ces défauts disparaissent dans la beauté vivante. Il est possible que les contemporains aient reconnu certaines allusions actuelles dans ces pièces et qu'en effet Corneille en ait voulu mettre. On a remarqué jadis que *le Cid* gardait comme le reflet de Rouen et de la Seine à Rouen ; récemment on y a démêlé des rapports avec les événements politiques du jour, comme l'invasion des impériaux repoussés devant Corbie. Quant à *Cinna ou la Clémence d'Auguste*, le choix du sujet en aurait été suggéré par la dureté avec laquelle Richelieu, sans clémence, aurait fait réprimer une sédition provoquée en Normandie par la misère. Que Corneille ait eu ou non ces intentions qu'on lui prête, il est certain que toujours il a été attentif à la vie et que par là son génie ne peut être accusé d'aimer avant tout l'abstraction. Mais il y a dans le théâtre de Corneille quelque chose de plus haut que la vie du commun des hommes. Il a donné à ses personnages la vie complète des héros. Ne représentant que des héros, il leur a donné la faculté de souffrir, la force de vouloir, et la notion de ce qui se doit ou ne se doit pas : honneur, patrie, humanité, religion. Cela, soumis à une forme parfaitement régulière, borné dans les proportions les plus heureuses et les mieux choisies, dans un langage noble et poétique, c'est la tragédie cornélienne. Pour l'avoir créée, Corneille a justement reçu ce nom de *grand* qu'on lui a donné non seulement afin de le distinguer de son frère, mais afin de le distinguer de tous les autres hommes.

LA « MANIE » DE CORNEILLE Après *Polyeucte*, Corneille, qui composa encore beaucoup d'autres pièces, ne fit plus de véritables tragédies : ses œuvres nouvelles ressemblaient certes aux premières, mais du dehors : la vie et la thèse,

l'action et la pensée, la souffrance et la volonté n'y étaient plus équilibrées et associées dans un juste « tempérament ». C'est ce qu'on appelle « la vieillesse » de Corneille. Ce mot de vieillesse est ici très impropre, non seulement parce qu'elle aurait commencé vers la quarantième année, mais encore parce que le changement du poète et de son art viendrait plutôt de ce qu'il était resté jeune. Il a trop donné au jeune désir de la nouveauté, trop à l'inquiète curiosité de son imagination, trop à la fécondité de son génie : il lui a manqué cette assise tranquille et un peu monotone où l'on s'arrête et se fixe dans ses vieux jours ; et sa barbe a blanchi sans que son imagination ait cessé de se réjouir et de se nourrir d'inventions grandioses, surprenantes et impossibles. On a dit qu'il avait été le maniaque de la volonté pure. Il a été le maniaque de tout ce qui lui paraissait élevé et puissant, et surtout dans l'histoire. De *Pompée* à *Suréna*, sa dernière œuvre, il n'a cessé de sacrifier l'harmonie de l'art parfait, sans laquelle il n'y a point de tragédie, à la magnificence, à l'étrangeté, et parfois à l'atrocité, mais toujours, notons-le bien, dans le sérieux et la gravité des plus vastes intérêts politiques. Admirons une telle « manie », en regrettant qu'elle ait éloigné de la pure perfection ce « sublime » génie.

LE RETOUR DE LA VEINE COMIQUE Et pourtant il y avait une autre veine, en lui, gracieuse, vive, spirituelle et tendre. La même année qu'il écrit *Pompée*, il retrouve, rajeuni et plus gai encore, l'esprit de *Mélite :* il écrit *le Menteur*, dont le succès aurait dû l'encourager. C'est une comédie délicieuse, qui met en scène un jeune étudiant frais émoulu de l'école. Ce garçon, Dorante, a l'habitude invincible de mentir. Pour être juste, il faut dire qu'il ne ment point par intérêt et par hypocrisie, mais par vanité ou plutôt par jeu. Il a trop d'imagination. Et la moindre excuse qu'il invente devient, sous l'effet de ce génie fantaisiste, une affaire immense, précise, compliquée. Son père, par exemple, veut-il le marier contre son gré, il répond par une échappatoire qui serait à peine un mensonge dans une autre bouche : « Je suis engagé ailleurs. » Mais voilà ! Ce malheureux est forcé par son démon de raconter en détail cet « engagement ». A mesure que le « feinteur » avance, il développe son histoire, il y ajoute mille ornements. Il s'y plaît, il y fait la roue. Et, inutilement, il a commis, de fil en aiguille, un inexcusable mensonge. Mais comme tout cela est plein de verve et d'amusement !

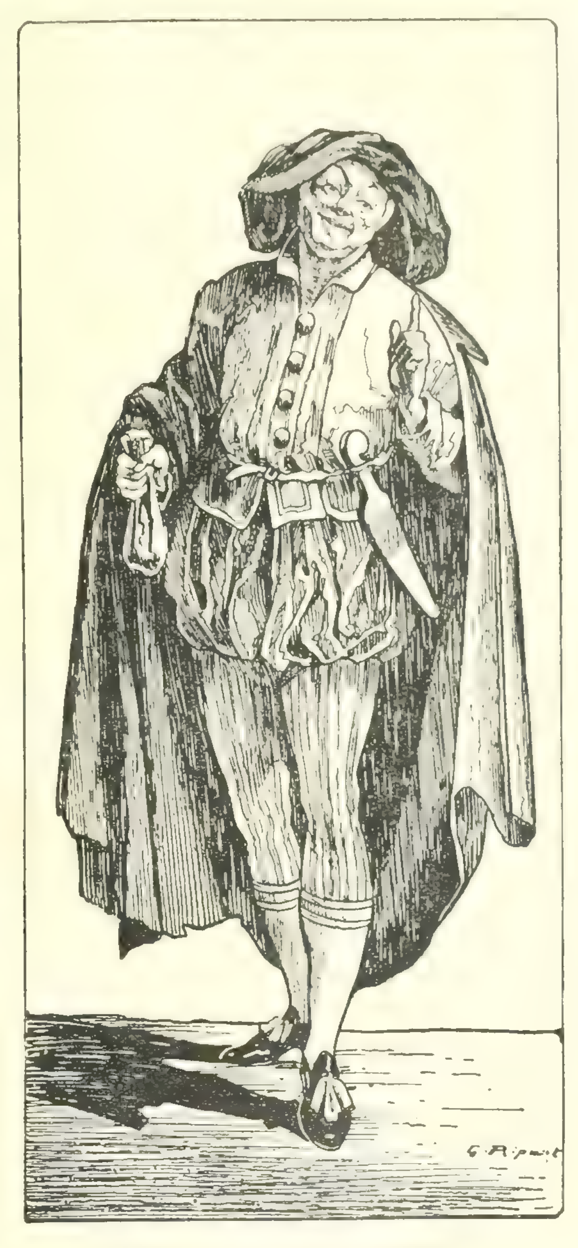
La verve, l'agrément, l'amusement ne manquent donc pas au génie de Corneille ; ni l'émotion, ni la tendresse, ni la délicatesse non plus, si l'on en juge par cette *Psyché* pour laquelle il collabore avec Molière à soixante-cinq ans et cette *Andromède* dont l'étrange dédicace à M. M. M. M. fait le désespoir des

biographes. Mais, mieux encore, on en jugera par toutes les figures de jeunes femmes et de jeunes filles amoureuses qu'il a mêlées à ses plus sombres tragédies. On vante les Junie, les Iphigénie et les Monime de Racine. Les héroïnes de Corneille ont plus de pureté encore, quoiqu'elles soient plus hardies de pensée et de langage. Elles ont une personnalité mieux marquée, une force plus émouvante. Une d'elles que sa rivale accuse d'impassibilité, parce qu'elle ne verse pas de larmes pour la perte de celui qu'elle aime, répond :

Non, je ne pleure pas, madame, mais je meurs.

Et elle meurt en effet. Celles de Racine se marient ou vont en quelque retraite. C'est plutôt, chose étrange, Marivaux ou même Musset que feraient prévoir ces charmantes et généreuses enfants du génie cornélien.

Ainsi Corneille aurait pu certainement chercher, puisqu'il voulait renouveler la tragédie et ne pas se répéter dans ses chefs-d'œuvre, une route agréable et « doux-fleurante », comme dit Montaigne.



JODELET DANS « LE MENTEUR »
(D'après Abraham Bosse).

Il aurait pu également revenir à la veine du *Cid*, et il l'a fait d'ailleurs pour deux pièces, l'une intermédiaire entre la comédie proprement dite et la tragédie : *Nicomède;* et l'autre, intermédiaire entre la tragédie et le drame romantique : *Don Sanche*. Mais il a préféré suivre le caprice de son génie, et pour cela il a abandonné tout le reste : un caprice magnifique à vrai dire.

LA POLITIQUE Ce poète aimait la politique. C'était, au reste, la passion de son temps. « Depuis nos guerres civiles, écrit M. Lanson, les classes supérieures de la France s'intéressaient vivement à la politique ; jusqu'au gouvernement personnel de Louis XIV, il n'y avait personne pour penser qu'il fallût abandonner aux rois et aux ministres tout le souci de la chose publique. On lisait avec empressement *la Politique* de Juste Lipse. » Le savant professeur continue en énumérant les autres écrivains politiques connus : Balzac, dans *Aristippe* et *le Prince*, Scudéry, Silhon, Chapelain même, sans compter les traducteurs et commentateurs de Tacite qu'on pourrait ajouter à cette liste, sans compter Gabriel Naudé, l'auteur des *Coups d'État*. Et il conclut : « On était toujours sûr de plaire, quand on savait disputer sur la meilleure forme de gouvernement, sur les factions et les alliances, sur la conduite des rois et des ministres. » Voilà le péché de Corneille. La politique domine tout ; l'amour ne vient qu'ensuite, avec les autres sentiments humains, même l'amour maternel ! Que nous sommes loin de l'*Astrée* et de Racine !


PIERRE CORNEILLE (D'après une gravure de L. Cossin).

De là vient le soin avec lequel Corneille a choisi des sujets historiques, et le respect avec lequel il a traité l'histoire. *Pompée*, *Rodogune*, *Héraclius*, *Nicomède*,

Pertharite, Sertorius, Sophonisbe (qu'il aimait tant !), *Othon, Agésilas, Attila, Tite et Bérénice, Pulchérie, Suréna.* Mettez à côté de toutes ces œuvres, prises à l'histoire vraie ou qu'il croyait vraie, celles qu'il a prises à la fantaisie ou à la mythologie, quelle inégalité de nombre et de qualité ! Et ces dernières encore ne sont pas entièrement dépourvues pour lui de solidité ! Il leur donne le son de l'histoire. Tandis que Racine, qui ne peint guère que l'amour, a donné, même à l'histoire, l'air poétique de la fable, sauf dans *Britannicus.*

La politique imposait une autre conséquence qui s'accordait d'ailleurs assez bien avec l'imagination de Corneille : je veux dire que l'action devait comporter des événements considérables, des drames terribles, des catastrophes surhumaines ou inhumaines. Quand le drame tourne autour du sort des empires, les ordinaires malheurs individuels paraîtraient peu de chose s'ils ne dépassaient, par leur étrangeté et leur atrocité, la commune mesure. Déjà Horace avait dit à Curiace, lorsqu'on était venu annoncer à l'un et à l'autre qu'ils auraient à combattre jusqu'à la mort l'un contre l'autre :

> Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière,
> Ouvre à notre constance une illustre matière ;
> Il épuise sa force à former un malheur
> Pour mieux se mesurer avec notre valeur,
> Et comme il voit en nous des âmes non communes,
> Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.

Des malheurs, des nécessités, des crimes hors de l'ordre commun, ce sera donc le pain quotidien des héros du dernier Corneille !

Ces héros enfin, pour délibérer sur la politique, devront toujours avoir l'esprit clair et lucide, toujours rester maîtres d'eux-mêmes. Déjà Alidor, le héros de *la Place Royale* où, pour la première fois, apparaît l'orgueil cornélien, se refusait à l'amour qui s'imposerait à lui ; et il quittait une chère amante, simplement parce qu'il sentait qu'il allait trop l'aimer.

Les personnages des tragédies cornéliennes sont des hommes libres, et réellement libres. Ils ont la liberté métaphysique et morale :

> Quoi, la nécessité des vertus et des vices,
> D'un astre impérieux doit suivre les caprices ?...
> L'âme est donc toute esclave ? Une loi souveraine
> Vers le bien et le mal incessamment l'entraîne ?
> Et nous ne recevrons ni crainte ni désir
> De cette liberté qui n'a rien à choisir ;
> Vertueux sans mérite, et vicieux sans crime ?...
> D'un tel aveuglement daignez me dispenser.

Ils ont aussi la liberté psychologique ; et jamais la passion n'obscurcit leur conscience et leur discernement. Leur « raison », c'est-à-dire leur faculté de juger selon les règles impersonnelles, est toujours « souveraine ». Quand ils commettent des crimes ils ont voulu, en toute indépendance, les commettre, et leurs vices sont connus d'eux aussi clairement que les stoïciens connaissaient leurs propres vertus.

De là, dans ces tragédies, un manque de mystère, une absence de pathétique où l'on a vu un défaut de perspective et de poésie. Tout se passe sur le même plan, avec la même netteté. Et malgré l'admirable versification, ce serait à reléguer avec respect, parmi les choses mortes, s'il n'y avait encore là le *sublime*.

LE SUBLIME Qu'est-ce que le sublime, ce dernier mot auquel il faut revenir quand on parle de Corneille ?

Les dictionnaires d'aujourd'hui nous disent que ce mot désigne « ce qui est placé très haut », ou encore ce qui « exprime le beau sous sa forme la plus haute, particulièrement dans l'ordre intellectuel et moral ». Pour Furetière, à peine postérieur à Corneille, le sublime désigne ce qui est au premier rang, ce qui est élevé par-dessus tous les autres. Mais dans le *Traité du Sublime* de Longin, que Boileau devait bientôt traduire, le sublime est présenté non pas seulement comme une beauté excellente, mais comme une force « qui produit en nous une admiration mêlée d'étonnement et de surprise. » Plus récemment, depuis le philosophe Kant et les romantiques jusqu'à nos jours, le sublime est défini comme une chose en soi, différente du beau, du grand, du noble, quoiqu'elle soit excellemment belle, grande et noble. Sans entrer dans ces difficiles recherches esthétiques, essayons seulement de saisir, sur un exemple, pour ne pas nous égarer dans les mots, le sublime cornélien.

Auguste, avons-nous raconté, apprend la conspiration de Cinna, puis la complicité de Maxime et d'Émilie ; il en apprend le détail peu à peu, révélation par révélation ; tout le temps qu'il est en train de débattre en lui-même ce qu'il doit faire des conspirateurs, une nouvelle goutte d'huile ne cesse de tomber sur le feu de sa colère. Il est partagé entre deux résolutions, l'une dictée par la justice, l'autre par la clémence, l'une et l'autre également raisonnables et déraisonnables, l'une et l'autre également sûres et dangereuses, l'une et l'autre également efficaces et inutiles. Son inquiétude, son indignation, ses remords rendent particulièrement âpre et douloureux, on se le rappelle, ce dur combat de colère et de flamme. S'il se décide à punir Cinna, ou s'il se décide à lui pardonner, l'arrêt sera incomplet, discutable et lui laissera dans l'âme une épine intolérable. Mais

tout à coup, au moment où la décision semble impossible, où la situation est sans issue, un mouvement s'élève brusquement du fond de cet insconscient que jamais Corneille n'a daigné représenter ; et d'un mot, voici qu'Auguste, ayant étouffé en lui prudence, égoïsme, inquiétude, tranche l'insoluble difficulté, si parfaitement qu'à la place de la guerre et de la tempête, il y aura paix, tranquillité, joie, épanouissement de l'âme. Il ne pardonne pas, il ne punit pas : il fait de Cinna son ami.

C'est-à-dire que dans un débat sans issue, dans une opposition irréductible de sentiments et d'idées contraires, dans une tempête impossible à fuir, la volonté, par une sorte de miracle, et d'un coup d'aile, se dégage et va se poser dans l'ordre supérieur, laissant en bas toute l'agitation qui cesse d'être, qui est comme si elle n'avait jamais été.

Nous expliquerons bientôt la notion des « ordres » superposés qui était « l'ordre » de la pensée de Pascal : la chair, l'esprit, la charité ; ou dans la géométrie : le point, la ligne, la surface. La vie de l'âme a aussi ses « ordres », et le sublime chez Corneille c'est, après avoir monté des drames presque sans issue, de les résoudre en s'élevant, comme par-dessus un abîme, à l'ordre supérieur, cela non par raisonnement et déduction, mais par une affirmation triomphante de toute l'âme illuminée de générosité.

Ainsi du vieil Horace ! On croit bien l'embarrasser, lorsque après la soi-disant défaite et fuite de son fils, on objecte à son indignation :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

Il ne calcule pas, le pauvre père ; et d'un élan il se hausse à « l'ordre » du sacrifice et de l'honneur : « Qu'il mourût ! » répond-il.

Le sublime consiste, si réellement, en cet envol vers l'ordre supérieur, que ce bonhomme n'est plus sublime lorsqu'il revient à ses préoccupations de victoire, c'est-à-dire à l'ordre ordinaire, en ajoutant :

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

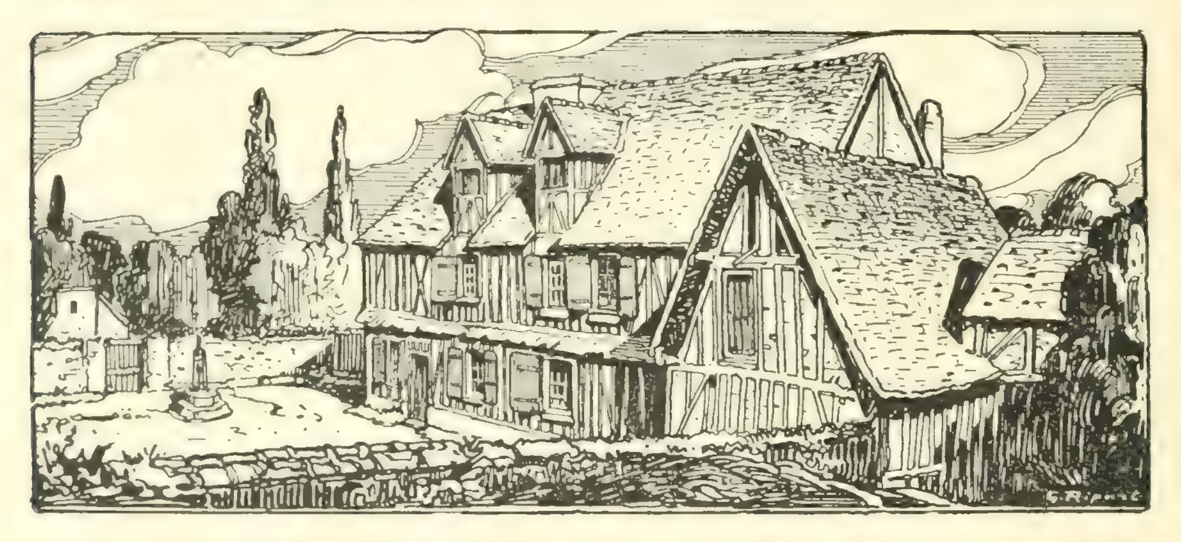
Le sublime cornélien, c'est donc toute l'âme, qu'une détente fait brusquement bondir au-dessus d'elle-même et qui, subitement unifiée et reposée, va trouver dans un ordre suréminent l'harmonie, impossible à obtenir dans l'ordre inférieur.

Et je crois bien qu'il n'y a pas un autre sublime, et qu'il n'y a pas ailleurs une plus parfaite leçon. Quand tout est perdu, Corneille trouve un recours : le *sublime*.

LA VIEILLESSE DE CORNEILLE ET SA MORT

Comment Corneille était-il préparé à avoir l'esprit « sublime »? On s'émerveille en effet qu'un petit bourgeois comme lui se soit maintenu constamment à une hauteur où jamais, dans aucune autre littérature, aucun autre poète n'est parvenu que pour en retomber aussitôt. Peut-être que ce petit bourgeois normand, par son humble existence régulière, était à la vraie école du sublime.

Il s'était marié, vers la fin de l'année 1640, avec une jeune fille d'Andely, dont le père était, je crois, officier de justice, Marie de Lampérière. Il s'était installé avec



MAISON DE PIERRE CORNEILLE A PETIT-COURONNE (Seine-Inférieure).

elle à Rouen et il l'aima ou l'apprécia de telle sorte qu'il fit épouser à son cadet chéri Thomas sa belle-sœur, Marguerite de Lampérière. Il élevait sa famille. Et, comme pour être plus entouré encore de ces affections « bourgeoises », il ne s'était pas séparé de son frère. « Ce n'était, raconte de Boze à l'Académie des Inscriptions après la mort de Thomas, ce n'était qu'une même maison, qu'un même domestique ; enfin après plus de vingt-cinq ans de mariage (de Boze se trompe, c'est trente-cinq pour Thomas, quarante-cinq pour Pierre), les deux frères n'avaient pas encore songé à faire le partage des biens de leurs femmes, et ce partage ne fut fait que par une nécessité indispensable, à la mort de Pierre Corneille. »

En même temps que par sa famille, Corneille était tenu par sa fonction qui lui imposait un réel travail et dont il s'acquittait avec la même conscience qu'il mettait à composer de beaux vers.

Quand il venait à Paris, il descendait à l'hôtel de Guise où il avait une chambre.

Il ne fut reçu à l'Académie qu'en 1647 ; on lui avait préféré en 1644 M. Salomon de Virelade, avocat général, sans doute parce qu'il ne résidait point ; en 1646, pour la même raison, préférence plus inexcusable, un simple poète tragique comme lui, M. du Ryer. Et s'il fut élu en 1647, c'est que l'autre concurrent qui avait l'honneur d'être à M. le chancelier Séguier, protecteur de l'Académie, M. de Ballesdens (il mérite pour ce trait de ne pas rester inconnu), s'effaça volontairement devant lui. Ainsi Corneille succède à Maynard le 22 janvier 1647. On voit que les honneurs qui satisfont la vanité ne lui étaient pas prodigués. En revanche, il en avait d'autres. Après la mort de Louis XIII, la reine Anne d'Autriche, malgré son deuil, allait, en se cachant, à la Comédie pour la raison suivante que donne Mme de Motteville : « Corneille, cet illustre poète de notre riche siècle, avait enrichi le théâtre de belles pièces dont la morale pouvait servir de leçon à corriger le dérèglement des passions humaines ; et parmi les occupations vaines et dangereuses de la cour, celle-ci du moins pouvait n'être point des pires. »

Il unissait la piété avec la poésie. Il avait commencé en 1649 ou 1650 une traduction paraphrasée de *l'Imitation*, il la continua après l'échec de *Pertharite*. En ce moment, il songeait à la retraite ; mais il ne désavoua pas ses pièces ; il n'eut jamais de remords de son théâtre : au contraire. Il se félicite encore et toujours d'avoir « purgé notre théâtre des ordures que les premiers siècles y avaient comme incorporées, et des licences que les derniers y avaient souffert » et « d'avoir fait régner en leur place les vertus morales et politiques et quelques-unes même des chrétiennes ». Corneille a toujours eu le respect et l'orgueil de son art et de son génie. Cette paraphrase de *l'Imitation* dura six ans, et fut poursuivie avec autant de piété que d'amour ; Corneille aimait son modèle. Il aurait voulu que l'auteur fût Français : « Non seulement sa diction, mais sa phrase, en quelques endroits, est si française qu'il semble avoir pris plaisir à suivre mot à mot notre commune façon de parler, dit-il. » Et comme quelques connaisseurs attribuaient le livre à Gerson, le célèbre chancelier de l'Université de Paris, quoique l'opinion commune fût contraire à cette hypothèse, il ajoute : « l'amour du pays m'y ferait volontiers donner les mains ». Retenons ces mots : *l'amour du pays*. Ils complètent l'idée que nous devons nous faire du bonhomme Corneille, fonctionnaire, citoyen de Rouen, marguillier de sa paroisse, bon patriote et « sublime » !

Il n'avait, semble-t-il, ni poursuivi, ni rencontré les faciles agréments qui vont à un poète dramatique et à un homme célèbre. Il n'a connu que l'admiration. Il a été admiré, mais non pas flatté, caressé, courtisé. Et sa personne semble avoir disparu dans l'éclat et la grandeur de son œuvre. D'autant mieux que lui-

même ne savait pas se faire valoir. Les témoins de sa vieillesse nous disent qu'il était gauche, lourd, incapable de réciter ses vers ; et quoique dans sa jeunesse il ait dû paraître moins embarrassé, nous devons croire que beaucoup de dons extérieurs lui ont manqué. Sa vie fut donc toute d'une âme simple, régulière et grande, plutôt solitaire.

Après la cinquantième année, il rencontra pourtant une jeune actrice, qui appartenait à la troupe de Molière, Mlle du Parc, dite la Marquise. Elle plaisait à tout le monde, même à Thomas Corneille. Elle plaira plus tard à Racine, et mourra d'une façon si tragique que l'auteur d'*Andromaque* faillit en être compromis. Le grand Corneille lui fit des compliments. Mais ce ne sont pas ceux d'un vulgaire amoureux. On connaît les stances célèbres :

Pensez-y, belle marquise,
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il faut bien qu'on le courtise,
Quand il est fait comme moi.

Est-ce une déclamation ? Est-ce un printemps d'automne ? Non ! C'est un galant homme qui écrit à l'actrice chargée de représenter les héroïnes créées par son génie. Elle en prenait peut-être un peu trop à son aise avec ces nobles figures et avec celui qui les avait imaginées, et il lui rappella ce qu'il valait. La vérité sur lui, c'est lui-même qui l'a dite en quelques vers :

En matière d'amour je suis fort inégal :
J'en écris assez bien, et le fais assez mal ;
J'ai la plume féconde, et la bouche stérile,
Bon galant au théâtre, et fort mauvais en ville ;
Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui,
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Il avait écrit ces vers dans sa jeunesse. Pellisson les lui ayant demandés, beaucoup plus tard, pour Fouquet, il les envoyait avec une lettre où il disait : « Voilà, monsieur, une petite peinture que je fis de moi-même il y a vingt ans. Je ne vaux guère mieux à présent... »

Il n'était ni riche ni pauvre, juste de quoi vivre. Il fallait qu'il ne dédaignât pas les bénéfices de sa profession, pour ne pas frustrer les siens de la sécurité matérielle. On l'a trouvé trop humble, presque mendiant dans ses dédicaces et ses suppliques : on commet là une erreur de psychologie. C'est méconnaître la gaucherie de l'orgueil et la raideur de la fierté. Il y a chez Corneille mille traits de sa rude indépendance.

Il s'était définitivement installé vers 1662 à Paris avec son frère, naturellement, et tous ses enfants. Il avait marié sa fille aînée, Marie, l'arrière-grand'mère de Charlotte Corday, avec un jeune officier qui s'en alla mourir en Crète, au siège de Candie en 1668. Il avait eu quatre fils : deux seront officiers, un d'Église. Une dernière fille enfin, Marie-Madeleine, toute charmante, héritière, disait-on, du génie de son père; elle mourut bientôt de langueur. Le vieux Corneille savait ce qu'il risquait en donnant à la France son gendre et ses deux fils. Il écrivait au roi, pour s'excuser de ne plus faire de chef-d'œuvre :

...J'ai d'autres moi-même à servir en ma place,
Deux fils dans ton armée, et dont l'unique emploi
Est d'y porter du sang à répandre pour toi.
Tous deux ils tâcheront, dans l'ardeur de te plaire,
D'aller plus loin pour toi que le nom de leur père;
Tous deux, impatients de le mieux signaler,
Ils brûleront d'agir, quand je tremble à parler;
Et ce feu qui sans cesse eux et moi nous consume,
Suppléera par l'épée au défaut de la plume.

Voilà donc la vie et le cadre de la vie pour Corneille. Bourgeois? oui, mais si nous pensons à ce que devenait alors l'homme de lettres, flottant au gré des accidents et des plaisirs de sa profession, si nous pensons d'autre part à ce que devenait aussi le grand seigneur, l'illustre aventurier, un Condé, un La Rochefoucauld, ne devons-nous pas avouer que le poète dramatique était dans de meilleures conditions qu'eux pour atteindre au sublime, et pour échauffer son âme jusqu'à la plus haute poésie?

Quant à l'aliment qui nourrissait ce foyer, il avait su le choisir avec la sûreté d'un instinct supérieur : c'était l'Espagne et Rome. Je ne dirai pas ici tout ce qu'il doit à l'Espagne : on en trouvera le détail dans le livre si vivant et si savant de M. Martinenche sur *la Comédia espagnole en France de Hardy à Racine*. Mais il était bien visible que cette littérature d'au delà des Pyrénées était le coup de fouet pour l'imagination de Corneille. Écoutons ce qu'il disait de la pièce de Lope de Vega d'où il a tiré le sujet du *Menteur* : « Cette pièce (la sienne) est en partie traduite, en partie imitée de l'espagnol. Le sujet m'en semble si spirituel et si bien tourné, que j'ai dit souvent que je voudrais avoir donné les deux plus belles que j'aie faites, et qu'il fût de mon invention ! » Cela rappelle le mot du maréchal de Montluc, qui aurait donné son meilleur cheval pour retrouver la chanson des dames héroïques de Sienne ! Encore deux tragédies, et les plus belles, sont-elles, pour un poète, d'un bien plus haut prix que le meilleur cheval pour un maréchal de France !



THOMAS CORNEILLE (D'après Saint-Aubin).

L'influence espagnole : noblesse, fierté, un peu « folie », était corrigée et soumise au joug de la raison, dans l'esprit de Corneille, par l'influence de l'esprit stoïcien et politique de Rome : Tite-Live, Virgile, Sénèque, Tacite, et sans doute Plutarque, fils de la Grèce, dans ses *Hommes illustres* mais, plus encore, citoyen romain. On n'a pas oublié le conseil de Montaigne : « Présentez-vous toujours en l'imagination Caton, Phocion et Aristide en la présence desquels les fols même cacheraient leurs fautes, et établissez-les contrerolleurs de toutes vos intentions : si elles se détraquent leur révérence les remettra en train. » Corneille a suivi ce conseil, mais il n'a pas choisi pour témoins et « contrerolleurs » de son génie les « sages » ; il a élu les héros de la vertu et de la science politique ; et il n'a pas cessé de s'entretenir avec eux sur des problèmes qui dépassent infiniment le bonheur ou le malheur d'un amant et de sa maîtresse.

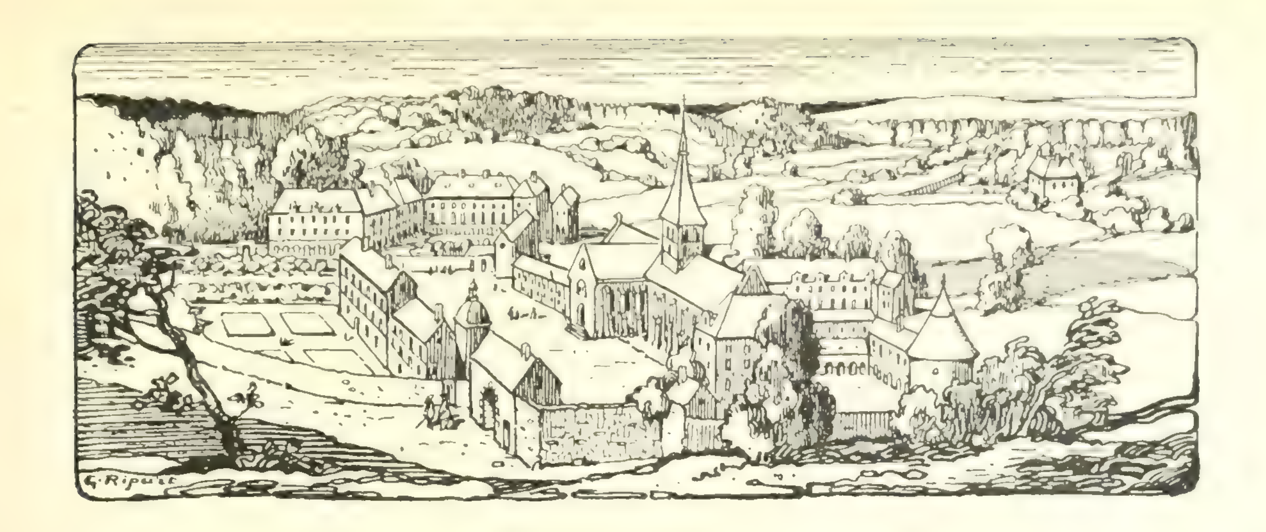
A cela s'ajoute le soin de la perfection artistique, la conscience de l'art. Ce grand génie a toujours été préoccupé de réfléchir sur son art ; il ne voulait pas rencontrer le beau au hasard, quitte à le perdre. Il s'efforçait de se rendre compte des conditions du plus parfait. Il publiait ses pièces en les corrigeant avec une sévérité méticuleuse. Vers les cinquante-cinq ans, il composa, notamment, des *Discours sur le poème dramatique* et des *Examens* qui le montrent à la fois naïf et adroit, mais toujours convaincu de l'éminente dignité de l'art. Disons-le pour les improvisateurs, et aussi pour les moralistes et les mystiques qui dédaignent le style et

la composition et font fi de la beauté : la conscience professionnelle est la première condition du sérieux, et quiconque écrit doit viser à écrire bien. Le plus sublime de nos poètes en a été le plus scrupuleux à bien écrire et à suivre les lois de son art.

Jusqu'en 1683, Corneille garda la plénitude de ses facultés ; il travaillait encore à soixante-dix-sept ans à remettre au point le prologue de son *Andromède* qu'on devait jouer devant le roi. Mais, dès le milieu de cette année, il avait perdu ses forces. Nous ne savons pas quelle fut sa maladie. Sans doute ce fut cet état d'indifférence et d'apparent abattement où les yeux non prévenus ne reconnaissent qu'un affaiblissement du cerveau, mais où, plutôt, il faut pieusement respecter le détachement de l'esprit qui commence à vivre ailleurs, dans les régions immortelles où le sublime n'est point l'exception. Et il mourut, déjà loin de ce monde, dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1683. Par honneur, il fut inhumé dans l'église même de Saint-Roch. En Pologne, le poète Mickiewicz a été enseveli au Wavel, parmi les rois, non loin de Sobieski. La place de Corneille aurait dû être dans l'insigne basilique de Saint-Denis.



ARMES DE PIERRE CORNEILLE



CHAPITRE V

BLAISE PASCAL ET LA ROCHEFOUCAULD

I. Pascal avant le jansénisme. Le jansénisme et Port-Royal. La science et le monde. La conversion définitive de Pascal. Les Provinciales. *Les* Pensées. — *II. Retz. La Rochefoucauld.*

I

DESCARTES était resté enfermé dans la science. Il avait compté que sa raison, conduite par la méthode qu'il avait découverte, lui enseignerait toute vérité, le rendrait « maître et possesseur de toute la nature », au point qu'il pourrait même prolonger indéfiniment la vie humaine ! Mais, dans cet isolement « rationnel », il semblait n'avoir tenu compte ni de la religion, ni de la société mondaine, ni même des sentiments du cœur.

Mais voici, non loin de lui, un autre savant, qui, celui-là, sera l'homme le plus passionnément attentif à son temps, au monde réel, à la vie de l'âme et à la religion. Il n'y sera pas seulement attentif, il s'y mêlera avec la plus émouvante sincérité. Et comme il aura reçu les dons les plus admirables de l'intelligence et de l'imagination, il restera pour toujours l'animateur des âmes qui réfléchissent et de celles qui croient : Blaise Pascal.

PASCAL AVANT LE JANSÉNISME Il était né à Clermont-Ferrand le 27 juin 1623. Son père était magistrat en cette ville, et président en la Cour des Aides. Il appartenait par sa mère à une famille aux branches innombrables. Il avait une sœur aînée, Gilberte, née en 1620. Il en eut une plus jeune, Jacqueline, qui naquit en 1625. En 1626 il perdit sa mère. Son père, en 1631, ayant vendu sa charge, vint habiter à Paris non sans garder des relations étroites avec l'Auvergne.



BLAISE PASCAL (D'après Edelinck).

M. Étienne Pascal, le père, était un savant et à Paris il se lia avec les savants. Il prit part à leurs travaux; son renom lui valut des missions officielles. Mais cette société n'était pas aussi austère qu'on le croirait. Parmi ces savants, plus d'un aimait la plaisanterie et la « débauche », comme ce Le Pailleur, le meilleur ami d'Étienne Pascal, si gai que, « revenant de Bretagne, le messager de Rennes à Paris le voulait mener pour rien à cause qu'il avait toujours fait rire la compagnie depuis là jusqu'à Paris ». Étienne Pascal était également lié avec le fameux acteur Mondory, avec le poète Dalibray, enfin avec la sœur de celui-ci, Mme Saintot, l'Ariane de Voiture et la mère de la future Mme de Motteville. Je ne mentionne que ceux qui ont laissé un nom dans les lettres.

L'éducation de l'enfant fut faite uniquement par son père. Celui-ci s'adressait plus au jugement et au raisonnement qu'à la mémoire de son élève. Il aimait à lui faire trouver les raisons des choses. Il lui apprit le latin, l'italien, l'espagnol. Mais il évita de l'initier trop tôt aux mathématiques, réservant cette science pour un âge où l'esprit serait plus mûr. Sans attendre cette heure, Blaise Pascal, excité par la curiosité, et sur cette seule définition que la géométrie apprenait à faire des figures justes, s'y appliqua en secret. Un jour, son père le trouva par terre, traçant des figures sur le parquet, et l'enfant lui expliqua à sa grande stupeur, en se servant

des mots les plus familiers, qu'il avait découvert par ses seules forces la géométrie jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide. Le père en pleura de joie et presque d'épouvante.

Blaise allait avoir quinze ans lorsqu'un événement subit bouleversa sa famille. Son père s'était mêlé à une manifestation bruyante à propos de la suppression des rentes de l'Hôtel de Ville. Le cardinal de Richelieu s'en irrita, et sa colère étant terrible, le président Pascal dut fuir et se cacher.

Heureusement, sa fille Jacqueline était déjà célèbre par sa bonne grâce et sa beauté ; ses précoces talents poétiques avaient de beaucoup devancé l'âge, comme le génie mathématique de son frère. Le redoutable cardinal ayant eu envie de voir jouer par des enfants *l'Amour tyrannique* de Scudéry, la petite Jacqueline fut enrôlée dans la troupe. Elle obtint un très vif succès. Mme d'Aiguillon, nièce du cardinal, la présenta à son oncle en disant du père de la mignonne actrice : « C'est un fort honnête homme et fort savant, c'est dommage qu'il demeure inutile. *Il a un fils qui est fort savant en mathématique et qui n'a pourtant que quinze ans.* » Là-dessus, Blaise Pascal fut présenté à son tour au cardinal et peu de temps après M. Étienne Pascal, revenu en grâce, obtenait, par le charme de sa fille et la science de son fils, le poste de commissaire député par Sa Majesté en la haute Normandie, pour l'impôt et levée de taille. Et toute la famille alla s'installer à Rouen.

Rouen était alors une ville délicieuse. Elle possédait le plus grand poète qu'eût la France, Pierre Corneille. On y menait une vie mondaine pleine de plaisirs, et cette capitale de la Normandie était considérée comme l'Athènes du royaume. L'archevêque, fort grand seigneur, François de Harlay, jouait le rôle d'un Mécène et il avait confié l'administration de son diocèse à Pierre Camus, évêque de Belley, le fidèle ami de saint François de Sales et le très fécond romancier dévot.

Les Pascal y prirent vite racine. Jacqueline concourut aux *Palinods*, qui étaient comme les jeux floraux de l'endroit ; elle remporta le prix de la poésie ; et à la cérémonie où se distribuaient les récompenses, n'y pouvant assister, elle fut remplacée par Corneille lui-même, qui remercia pour elle, en vers.

Pendant que Jacqueline Pascal était ainsi l'étoile poétique de Rouen et que M. Étienne Pascal le père remplissait sa charge de financier, sans avoir renoncé d'ailleurs à ses recherches de savant, que faisait Blaise Pascal ? Il voyait le monde avec sa sœur, mais surtout il travaillait avec son père. La charge de financier n'était pas une sinécure à cette époque. La comptabilité exigeait presque du génie : on mettait sur le contrat de mariage d'une fille qu'elle savait compter. C'est que les monnaies ne se trouvaient pas ordonnées selon le système décimal, douze deniers

faisant un sol, vingt sous une livre. Pour passer des livres aux sous et des sous aux deniers, les opérations habituelles étaient impuissantes, il fallait compter. On se servait de jetons, comme on le voit faire au Malade imaginaire. Quelle difficulté pour calculer ainsi les finances d'une province tout entière !

Blaise Pascal s'occupait de ce travail. Et si même on avait choisi son père pour ces fonctions, c'était en pensant à l'aide que le génie mathématique du fils pourrait apporter. Ce génie intervint en effet, mais d'une façon imprévue : Blaise conçut, pour simplifier son écrasant labeur, une idée bien supérieure à l'ordre mathématique.


FRANÇOIS DE HARLAY (D'après Dumonstier).

Le premier des hommes, il comprit que l'art de calculer qui paraissait le plus grand effort de l'esprit humain, était tout mécanique. Il songea, en conséquence, à confier à une machine, infaillible comme les machines, et comme elles plus prompte et infatigable que le cerveau humain, le souci de compter et de répartir l'argent de l'État. Il inventa la première machine à calculer. Il y travailla avec une opiniâtreté farouche, pendant près de dix ans. Il fit plus de cinquante modèles, en toute sorte de matières. Enfin, il réussit une machine que j'ai vue et que j'ai tenue dans mes mains. Elle ressemble à une boîte à gants, pas plus grande ! Sur le dessus sont, en haut, les ouvertures où se lisent les chiffres, en bas les disques dentés avec lesquels on inscrit les nombres. Et, automatiquement, on obtient le résultat des additions, soustractions, multiplications et divisions les plus compliquées, depuis les deniers jusqu'aux millions de livres. A l'intérieur, sont les rouages, d'une merveilleuse simplicité. Et d'ailleurs, depuis le temps de Pascal, on n'a pas trouvé mieux. Les compteurs ou totalisateurs, dans les magasins

et sur les voitures, sont tous bâtis selon le principe de la machine à calculer. Mais le génie patient de Pascal éclate, lorsqu'on songe aux difficultés de l'entreprise. De son temps, on ne savait pas faire d'engrenage ; on ne savait ni river ni visser ; et c'est dans la masse pleine du bloc de laiton que Pascal, empiriquement, dut tailler à la lime tout le mécanisme de son invention.

J'ajoute, pour compléter l'idée qu'on doit se faire de Pascal, que le jeune homme n'était pas seulement un ingénieur : il y avait de l'industriel en lui. Il sut obtenir un privilège, c'est-à-dire une sorte de droit de propriété pour sa machine. Il avait seul le droit de la reproduire. Il en fit faire d'assez nombreux exemplaires ; il la mit dans le commerce et elle se vendait cent livres. Elle ne lui procura pourtant pas la fortune, parce qu'on avait peur, quoiqu'elle fût solide, qu'elle fût difficile à réparer, et puis, on la trouvait trop chère : on préféra les *comptes-faits* de Barème.

En même temps que ce grand travail, Pascal en poursuivit un autre qui devait avoir des conséquences incalculables pour le développement de la science. L'Italien Torricelli avait réalisé une expérience extraordinaire avec un tube rempli de mercure renversé sur une cuve à mercure. Cette expérience, qui est tout simplement celle du tube barométrique, avait stupéfié le monde savant et nul n'avait pu la réussir de nouveau. Aidé de son père, Pascal y parvint. Il ne se contenta pas de la réussir, il la recommença et la diversifia en mille manières avec une habileté prodigieuse. Il lui est arrivé de se servir de tubes de verre qui avaient jusqu'à quarante pieds de haut, c'est-à-dire environ treize mètres. Il expérimenta avec toute sorte de liquides, l'eau, l'huile, le vin, etc... Il ne s'agissait de rien moins en effet, dans cette recherche, que de toute la théorie du vide et de celle de la pesanteur de l'air. Parmi les anciens physiciens ou métaphysiciens, il en était peu pour croire au vide. Mais aucun d'eux, pour ainsi dire, ne croyait qu'il fût possible de réaliser le vide avec les moyens humains. De même, l'opinion générale était que l'air ne pesait point, et malgré les divinations de quelques alchimistes, il était partout entendu que l'air n'exerçait aucune pression. Pascal, par ses expériences nombreuses, patientes, d'une adresse prodigieuse, prouva définitivement que l'homme pouvait réaliser le vide, et que l'air était pesant. La suprême consécration expérimentale de ses vues, il la trouva dans la fameuse expérience du Puy de Dôme, faite par son beau-frère, selon ses instructions minutieuses et qui donna exactement les résultats qu'il avait calculés.

Mais il n'y avait pas seulement des difficultés expérimentales à vaincre pour établir ces deux grandes vérités. Les difficultés mathématiques n'étaient pas moindres, car les expériences semblaient contredire les principes les plus assurés de

la mécanique et même ceux de la raison. Pascal aborda encore cette difficulté. Il mit sur pied une admirable théorie dont il n'a pas découvert lui-même tous les éléments, mais dont lui seul a su faire une construction hautement rationnelle. Il la résuma dans le fameux *Traité de l'équilibre des liqueurs* et dans celui de *la Pesanteur de la masse d'air*, qui en est la suite, où il établit que les liqueurs pèsent suivant leur hauteur, et où il pose ce principe qu'il démontre par le bon sens, par le calcul, et par l'expérience, que dans un milieu liquide les pressions sont proportionnelles aux surfaces. Ici encore, Pascal fut un très grand précurseur dans l'art des machines, puisque au milieu de ces constructions théoriques il venait d'inventer, comme il le remarque lui-même, une machine nouvelle pour multiplier les forces à tel degré qu'on voudra : la presse hydraulique.

Vers le même temps, Pascal écrivait à sa manière son discours de la méthode. Pressé par les objections d'un Jésuite, le Père Noël, il répondait en expliquant quelles différences séparent la vérité démontrée de l'hypothèse, comment on fait une expérience réellement probante et comment, enfin, on conduit par ordre ses pensées dans les sciences abstraites et dans les sciences d'observation.

Il n'avait pas vingt-cinq ans.

Ce qu'il était, comme homme, nous pouvons l'imaginer à deux ou trois traits. Gassendi qui a été, dit-on, son ami, *amicus familiaris*, l'appelle : l'admirable ou plutôt l'incomparable adolescent, *admirabilis seu potius incomparabilis adolescens.* Plus tard, il sera célèbre pour son amitié, son charme et sa bonne grâce. Il devait avoir le cœur généreux et l'âme artiste. Nous avons de cette époque un document bien curieux, qui pourra servir de témoignage : sa sœur aînée, Gilberte, s'était mariée avec un conseiller au Parlement de Clermont, M. Périer, et elle habitait avec lui en Auvergne. Cependant elle avait envoyé son fils premier-né à Rouen auprès de son père. Le document dont je parle est une lettre autographe de Blaise Pascal à Mme Périer. D'abord on voit l'écriture vive, prompte, artiste du jeune homme, avec les majuscules hardiment lancées, qui viennent à chaque instant couper la monotonie des lignes, avec des marges régulières et nobles à droite et à gauche. Mais, au milieu de la seconde page, Blaise s'arrête, il passe la plume à son père ; et celui-ci, d'une écriture serrée, pauvre en majuscules, sans laisser de marges, donne à sa chère fille des nouvelles, un peu sèchement, sur tout ce qui se passe autour de lui. Et puis le jeune homme reprend la plume ; la grande écriture hardie recommence ; voici un V majuscule dont la branche finissante remonte jusqu'au milieu de la page. Et le futur auteur des *Pensées* signe nettement et fermement : « Votre très humble et très affectionné serviteur et frère B. Pascal »,



LA MÈRE ANGÉLIQUE (D'après Philippe de Champaigne).

cependant que le père, qui a oublié un détail essentiel, ajoute dans un coin : « Votre petit a couché céans, cette nuit ; il se porte, Dieu merci, très bien. »

De là on peut conclure que Pascal n'était pas une âme concentrée et triste, un savant malade, ennemi de la lumière et de la vie.

En 1646, une soudaine péripétie vint bouleverser le cours de cette belle carrière. Étienne Pascal s'étant cassé la cuisse, en allant réconcilier, dit-on, deux duellistes, fut soigné par deux gentilshommes rebouteurs qui lui apportèrent une prodigieuse révélation. Mais ici, il nous faut remonter un peu haut dans l'histoire religieuse du dix-septième siècle.

LE JANSÉNISME ET PORT-ROYAL Sous le règne de Henri IV, la fille d'un avocat célèbre, Angélique Arnauld, avait été élue abbesse d'un pauvre couvent fiévreux et éloigné, qui s'abritait dans une vallée voisine de Chevreuse et qui s'appelait Port-Royal. Convertie par un coup de la grâce, Angélique Arnauld avait sollicité les conseils de saint François de Sales et obtenu l'amitié de Mme de Chantal. Puis elle s'était mise sous la direction de M. Zamet, évêque de Langres, lequel avait été remplacé par un prêtre d'une piété signalée, Jean Du Vergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran.

Ce prêtre avait un grand renom d'intelligence dans l'Église. Il avait travaillé à Louvain sous Juste Lipse, et sous les théologiens de cette illustre université. Il s'était lié là-bas avec un prêtre flamand non moins pieux et non moins laborieux

que lui, Jansen, en latin Jansénius, qui devait être évêque d'Ypres. Rentré en France, Saint-Cyran avait prêté sa plume aux assemblées du clergé de France. Mais, plus encore que son talent, son austérité et sa haute dévotion le rendaient considérable.

Il exerçait un grand empire sur les âmes. Sa parole avait je ne sais quoi de prophétique et d'étrangement inspiré. Il était impérieux et absolu, tendre cependant et plein de miséricorde. Il n'acceptait autour de lui qu'un très petit nombre d'amis. Il les tenait par l'ascendant de sa personne, présente ou absente. Et il leur faisait pressentir qu'ils auraient à s'acquitter d'une tâche secrète, immense et magnifique. Il laissait entendre, en effet, que l'Église avait perdu le sens de la vie chrétienne ; et, sans vouloir toucher à la hiérarchie et aux dogmes, comme avaient fait Calvin et Luther, il prétendait du moins régénérer le véritable esprit du christianisme. Il devait se croire la mission d'un saint Bernard. Ce fut dans cette œuvre qu'il demanda aux religieuses de Port-Royal et à la Mère Angélique de l'aider.

Celles-ci n'étaient plus aux Champs. Le séjour là-bas étant très malsain, elles s'étaient transportées à Paris dans des bâtiments qui s'élevaient là où s'abrite aujourd'hui la Maternité. Mais les Champs n'étaient pas déserts pour cela. Sur le conseil de l'abbé de Saint-Cyran, un neveu de la Mère Angélique, M. Lemaître, s'y était retiré à l'âge de vingt-neuf ans, quoiqu'il fût déjà l'avocat le plus éloquent et le plus célèbre du barreau. Son frère et son oncle, M. de Sacy et M. d'Andilly, celui-là fort grand seigneur et écouté à la cour, s'y retirèrent après lui. Cinq autres pénitents de l'abbé, tant laïques que séculiers, les suivirent. Enfin, le duc de Luynes et sa femme se firent bâtir un petit château à Vaumurier, dans le voisinage et sur le fonds même de Port-Royal. Leurs occupations étaient la prière, le travail manuel, la traduction des livres saints. Bientôt après, ils réunirent quelques enfants, dont sera le petit Racine : et ce furent les Petites Écoles.

Pendant ce temps, Port-Royal de Paris s'enrichissait aussi. Il eut de puissantes recrues ; et des femmes illustres par leur naissance ou par leur esprit se firent bâtir des retraites sous les murs de ce monastère, comme les hommes sous ceux de Port-Royal des Champs. Telles la princesse de Guéménée et la marquise de Sablé. En 1648, Port-Royal de Paris étant surpeuplé, une partie des religieuses revint aux Champs. Mais les deux maisons n'en firent qu'une.

Dans l'intervalle, de graves événements s'étaient passés. M. de Saint-Cyran avait été emprisonné à Vincennes par Richelieu qui l'avait connu dans sa jeunesse et qui voyait en lui un ambitieux, peut-être un rival. Mis en liberté à la mort de ce ministre, il n'avait pas tardé à mourir lui-même, sans avoir clairement expliqué ses intentions. Il avait eu pour successeur un prêtre pieux et d'une grande âme,

M. Singlin. Mais à côté de M. Singlin, mystique et doux, une autre influence s'élevait, celle d'un jeune frère de la Mère Angélique, Antoine Arnauld, docteur de Sorbonne, à l'intelligence dure et abstraite, celui qu'on appelle le grand Arnauld et qui devait lancer les disciples de Saint-Cyran, presque malgré eux, dans les discussions, dans l'entêtement, dans la révolte, au moins passive.

Ce qui aida Antoine Arnauld à transformer l'esprit de ce petit monde, ce fut un livre que Jansénius avait écrit sur saint Augustin, l'*Augustinus*, et qui ne parut d'ailleurs qu'après la mort de son auteur. Il y avait toute une doctrine théologique. Jansen expliquait que l'homme, depuis la chute originelle, est tout à fait déchu, fatalement soumis aux « délectations » qui l'attirent vers le mal, et incapable d'accomplir aucun acte qui ait une valeur surnaturelle. Il faudra donc pour sauver chaque homme une grâce particulière, c'est-à-dire un secours individuel venu de Dieu par les mérites de Jésus-Christ ; et l'on ne résiste pas plus à cet appel intérieur quand on a le bonheur d'être ainsi appelé, qu'on ne résiste à l'attrait du péché quand on n'a pas eu le bonheur de la grâce. Ce livre avait été déféré à l'Université de Paris, qui en avait extrait cinq propositions pour les condamner. Arnauld, dans les assemblées de la Faculté, s'était prodigué pour les défendre et il avait entraîné tous les disciples de M. de Saint-Cyran à se solidariser avec lui. Ainsi, ce parti, où vivait la foi la plus ardente et où régnait l'esprit de sacrifice, devenait une petite conspiration, ou du moins se tenait à l'écart de l'ordre général, sans être encore, cependant, hors de l'Église. Il y avait aussi quelque politique là dedans : c'était comme une sorte d'aristocratie, comme une fronde d'austérité dans la foi.

Or les deux gentilshommes rebouteurs qui, à Rouen, eurent à soigner Étienne Pascal, après qu'il se fut cassé la cuisse, appartenaient à ce parti.

Ils convertirent leur malade. A son tour Blaise Pascal les écouta ; et Jacqueline, la dernière, mais non pas avec le moins d'ardeur, suivit son père et son frère. Ce furent quelques mois d'un zèle presque fanatique. Blaise Pascal avait des amis de son âge qui partageaient l'ardeur de sa foi ; tous ensemble veillaient à la scrupuleuse orthodoxie des prêtres et des moines de Rouen, et l'on ne sait ce que serait devenue cette exaltation si le jeune converti n'avait été pris de souffrances très aiguës et très inquiétantes.

Les médecins lui interdirent tout travail. Et pour le reposer, son père l'envoya à Paris avec Jacqueline qui lui servait de secrétaire.

Là, il retrouva tous les amis de son père, notamment Dalibray. Il reçut deux fois la visite de Descartes qui était alors de passage en France et qui lui conseilla de rester au lit et de boire force bouillons. Ils parlèrent aussi de science et en particu-

lier des expériences sur le vide, auxquelles Descartes fit des objections ; Pascal y répondit avec sa civilité accoutumée. C'est de cette époque, je crois, que date la grande amitié de Pascal avec Roberval.



JANSÉNIUS (D'après Habert).

Mais Pascal ne se borna pas aux choses profanes ; il alla voir ceux qui étaient sortis du monde, je veux dire les solitaires de Port-Royal. Il n'y fut pas très bien accueilli, ou du moins très bien compris. On le soupçonnait de mettre trop de raisonnement et d'orgueil humain dans sa foi. Aussi peu à peu s'écarta-t-il de ces gens trop sévères et trop mystiques. D'autant plus qu'en revanche, sa sœur Jacqueline était trop attirée par eux. Depuis quelque temps déjà, elle avait exprimé le désir de se retirer comme religieuse à Port-Royal. Mais son père l'avait priée de surseoir à ce désir, tant qu'il vivrait. De là, des orages dans la famille. Jacqueline avait enfin cédé. Étienne Pascal le père étant mort, aussitôt Jacqueline, quittant son frère, commença son noviciat.

Ce départ fut très pénible à Blaise Pascal. Pour achever de l'irriter, Jacqueline demanda sa dot. Et Pascal qui avait toujours aimé à vivre avec une certaine magnificence, qui avait toujours voulu avoir les choses les plus belles et les plus chères, et que la mort de son père laissait démuni d'argent, se trouvait fort gêné pour rendre à sa sœur la part qui lui revenait sur l'héritage paternel. D'ailleurs Jacqueline semble bien avoir manqué en cette affaire de douceur et de patience. Enfin Pascal

céda et sans mauvaise grâce, mais on comprend que Port-Royal ne l'ait plus attiré. Il se retourna vers ses amis de la science et du monde, où sa piété s'éteignit peu à peu, mais où son esprit acquit de nouvelles lumières. D'autant plus qu'il y trouva deux puissantes affections.

LA SCIENCE ET LE MONDE

Ses deux grands amis furent alors le duc de Roannez, jeune homme épris de sciences et d'autant plus remarqué qu'il était le seul duc et pair à marier du royaume (Roannez subit aussi bien que sa sœur la fascination et la domination du génie de Pascal), et le chevalier Méré dont Pascal, au contraire, semble avoir subi l'influence très fortement.

Ce personnage était né aux environs de Niort en 1610. Il avait beaucoup voyagé, il avait même été jusqu'en Amérique. Il avait servi avec valeur et sous tous les climats, mais en indépendant, en aventurier, comme il disait. Il était criblé de dettes, d'ailleurs furieusement jaloux de son indépendance. Il ne se donnait pas volontiers, mais il avait « le goût d'une grande étendue ».

J'aime, écrivait-il, Paris et la cour, le jeu, la musique, les ballets, l'entretien d'un honnête homme et d'une femme agréable, et tant d'autres divertissements qu'on trouve en ce grand monde (il veut dire le monde de la société). Mais je ne crois pas tout perdu en les perdant : il me vient d'autres plaisirs qui me consolent de ceux que je n'ai plus. J'aime les chants des oiseaux dans les bocages, le murmure d'une eau vive et claire et les cris des troupeaux dans une prairie. Tout cela me fait sentir une douceur naturelle et tranquille qu'on ne connaît pas dans le tumulte et dans l'embarras de Paris.

Il professait encore :

Pour vivre heureux, il faut avoir l'esprit d'une grande étendue et le cœur extrêmement borné. Je veux dire qu'il est à souhaiter de connaître la valeur de chaque chose et de n'en aimer passionnément qu'une seule qui nous tienne lieu de tout. Oui, mais si nous la perdons, que deviendrons-nous? Je suis persuadé, madame, que si nous ne pouvions nous en consoler, ce qui n'arrive que bien rarement, il vaudrait mieux mourir du regret de l'avoir perdue que d'être toujours triste et chagrin, pour tant de choses qui se passent dans la vie.

Il se plaisait dans la société et la conversation : il était, comme le personnage de Dumas fils, un ami des femmes. Il leur donnait des leçons délicates et des conseils parfaits, comme le prouve la destinée de sa meilleure élève qui s'appelait Mlle d'Aubigné, qui épousa le poète Scarron et qui fut pour terminer la femme légitime de Louis XIV, roi de France, sous le nom de Mme de Maintenon.

Il était fort instruit, savait le grec et le latin, s'était montré puriste à l'égal de Ménage, et s'était formé le goût dans la plus saine littérature. Il n'admirait rien tant qu'Homère; il trouvait des défauts, et en grand nombre, dans Cicéron; et pour lui, César était le plus grand homme du monde. Il y a beaucoup d'atticisme

en lui et en même temps déjà un peu du goût fénelonien. Il savait conter avec grâce, sans appuyer. Prenons une anecdote au passage; c'est le récit d'une visite qu'il fait avec le comte de L... à Mme de Liancourt pour la consoler sur le trépas de son fils. Mme de Liancourt les reçoit d'un visage doux et tranquille :

M. de L..., après plusieurs révérences, commença d'un ton grave... Mais je m'aperçus que, plus il disait d'excellentes choses à cette dame, plus elle se désespérait. Cela m'obligea de le tirer par le bras : « Eh ! monsieur, lui dis-je, si vous continuez à consoler madame, je crains bien qu'elle ne se jette par les fenêtres. Peu s'en fallut que ma peur ne la fît rire, au moins elle cessa de pleurer Et voilà le succès ordinaire des consolations.

Comme son ami La Rochefoucauld, il était fort indifférent sur toutes les questions métaphysiques et ne devait pas avoir un grand fonds de religion. Il méprisait les hommes et il ne demandait rien à la vie et à ses semblables, que de lui donner de l'agrément. Trop intelligent et trop psychologue pour ne pas réfléchir sur l'agrément même, ce Philinte a formulé à sa manière, c'est à-dire sans formules et sans pédantisme, la théorie de l'agrément, plus communément connue sous le nom de théorie de l'*honnêteté*, car, pour ces gens, l'homme *agréable* se confond avec l'*honnête homme*.

L'honnête homme est celui qui ne se pique de rien, qui a l'esprit juste et le sens droit et qui, surtout, sait deviner ce que les gens sont en eux-mêmes, ce qui leur plaît ou leur déplaît, et ce qui les persuade aisément. Il n'y a rien d'excessif dans l'honnête homme, ni de grossier, ni qui choque, ou qui déconcerte soit en bien soit en mal. Tout simple en apparence, il est infiniment subtil. Il a un fonds réel de bonté et de politesse. Il est doux, plein d'honneur, mais il ne surfait ni les hommes ni les choses. Il tire de la vie toutes les douceurs qu'elle peut donner, selon sa morale. Et cette morale la voici telle que la professait d'après lui La Rochefoucauld. Il raconte en effet que, causant tous deux au coin du feu, La Rochefoucauld, dans son fauteuil qu'il ne quittait point à cause de la goutte, s'exprima ainsi :

J'aime les vraies vertus, comme je hais les vrais vices ; mais, selon mon sens, pour être effectivement vertueux, au moins pour l'être de bonne grâce, il faut savoir pratiquer les bienséances, juger sainement de tout, et donner l'avantage aux excellentes choses par-dessus celles qui ne sont que médiocres... Rien ne me paraît de si mauvaise grâce que d'être un sot ou une sotte et se laisser empiéter aux préventions. Nous devons quelque chose aux coutumes des lieux où nous vivons pour ne pas choquer la révérence publique, quoique ces coutumes soient mauvaises, mais nous ne leur devons que l'apparence. Il faut les en payer et se bien garder de les approuver dans son cœur de peur d'offenser la raison universelle qui les condamne... Les honneurs, la beauté, la valeur, l'esprit, les richesses et la vertu même, tout cela n'est à désirer que pour se rendre la vie agréable... Peut-être qu'Aristide et Socrate étaient trop vertueux et qu'Alcibiade et Phédon ne l'étaient pas assez ; mais je ne sais si, pour vivre content et comme un honnête homme du monde, il ne vaudrait pas mieux être Alcibiade et Phédon qu'Aristide et Socrate.

Tel est le milieu dans lequel Pascal va vivre pour quelques mois. Il s'imprégnera de cette théorie d'honnêteté, et jusqu'à la fin de sa vie il y trouvera la perfection de l'homme en tant qu'homme. A un mathématicien comme Fermat, il disait deux ans avant sa mort :

Quoique vous soyez celui de toute l'Europe que je tiens pour le plus grand géomètre, ce ne serait pas cette qualité-là qui m'aurait attiré ; mais je me figure tant d'esprit et d'honnêteté en votre conversation que c'est pour cela que je vous rechercherais.

Vers la même époque, chargé de donner quelques conseils à des enfants de grandes familles, il leur déclarait en terminant : « Ce que je vous dis ne va pas bien loin, et si vous en demeurez là vous ne laisserez pas de vous perdre, mais au mieux vous vous perdrez en honnêtes hommes. »

Heureusement pour lui, et pour nous, Pascal n'avait pas abandonné les sciences. Il les pratiquait toujours. Il y était excité par ses amis mondains, qui parfois le mettaient à l'épreuve et lui demandaient la solution, par exemple, de difficultés de jeux. Il y était excité surtout par le désir de donner à sa pensée ardente un aliment plus solide que l'honnêteté.

C'est alors qu'il fit, à propos du calcul des probabilités, les grandes découvertes qui devaient mener au calcul infinitésimal et aux mathématiques tout à fait supérieures. Nous ne le suivrions pas dans ses profondes déductions, s'il ne s'y joignait des considérations capitales sur la condition de l'homme.

Jusqu'à présent, il n'avait pas ouvert à sa curiosité de savant d'autres horizons que ceux qu'embrasse la science, et où sa rigoureuse méthode lui avait permis d'unir la déduction à l'expérimentation, et la géométrie à la physique. Mais à cette heure, il cherche dans les théories scientifiques une sorte de symbole de la réalité humaine et de l'idée pure. Il semble qu'il ait écouté, quitte à la comprendre à sa manière, la leçon suivante que lui avait un jour adressée le chevalier Méré :

Vous espérez connaître tout à force d'étudier le monde, je veux dire le monde naturel, dans la simplicité, tel qu'il a plu à Dieu de le créer. Car, pour le monde artificiel qui dépend des institutions des hommes, vous le négligez à comparaison de l'autre, et je vous en sais bon gré... Mais je vous avertis qu'outre ce monde naturel qui tombe sous la connaissance des sens, il y en a un invisible, et que c'est dans celui-là que vous pouvez atteindre la plus haute science. Ceux qui ne s'informent que du monde corporel jugent pour l'ordinaire fort mal, et toujours grossièrement, comme Descartes que vous estimez tant, qui ne connaissait l'espace des lieux que par les corps qui les occupaient, ni l'espace de temps que par la durée de chaque chose... Mais... sachez que c'est dans ce monde invisible et d'une étendue infinie qu'on peut découvrir les raisons et les principes des choses, les vérités les plus cachées, les convenances, les justesses, les proportions, les vrais originaux, et les parfaites idées de tout ce qu'on cherche.

Ce n'est pas dans ce monde invisible que Pascal cherchera les raisons et les prin-

cipes des choses visibles ; il est trop mathématicien pour cela ! C'est dans les raisons



PORTRAIT DE PASCAL, par Domat.

et les principes des mathématiques qu'il trouvera les convenances, les justesses, les proportions des choses invisibles, des réalités morales et spirituelles.

Tel est donc à cette heure le grand progrès de Pascal. Toujours attaché aux vérités et aux méthodes qu'il a poursuivies jusqu'ici, il en a élargi l'horizon ; il y a fait entrer l'homme, la condition humaine et peut-être déjà l'angoisse humaine, sans parler de cette morale pratique dont « l'honnête homme » lui offre le modèle.

Arrivé là, il ne se contenta pas de ce que pouvaient lui apprendre les vivants. En 1652 venait de paraître une nouvelle édition des *Essais*. Montaigne était goûté par le chevalier Méré et par ses amis. Pascal y chercha donc une connaissance plus approfondie de l'homme ; il semble bien qu'il fut charmé d'abord de tout ce qu'il trouva « d'artiste » dans « l'incomparable auteur de *l'Art de conférer* (1) », comme il l'appelle. Mais les *Essais* seront surtout la source où il puisera son expérience psychologique, et où il apprendra à connaître l'homme naturel. A certains égards, et en bien des pages les *Pensées* ne seront, qu'une géniale « utilisation » de Montaigne.

A Montaigne, comme antidote naturel, Pascal opposera Épictète, dont il lisait une vieille traduction, colorée, pittoresque, de 1609. L'Épictète de dom Goulu (c'est le nom du traducteur) ne parle pas comme le chevalier Méré ou comme les gens du monde. D'abord il n'a pas besoin du monde :

> Comment se fait-il que celui qui n'a rien, qui est tout fin nu, qui n'a ni maison, ni buron, qui est ord, sale et crasseux, esclave ou banni de son pays, fut heureux et content ? Voilà que Dieu m'a envoyé vers vous pour vous montrer par effet que cela peut être. Regardez-moi, que je suis sans feu, sans lieu, sans richesse, sans possession, sans valet, que je couche par terre, sans femme, sans enfants, sans plaid et sans procès, n'ayant rien que la terre et le ciel et un méchant manteau rapetassé, et cependant que me défaut-il ? Ne suis-je pas exempt de douleurs et de tristesses, sans crainte et sans peur, franc et libre ?

Puis il est religieux :

> Tout est plein d'amis, premièrement de Dieu et puis des hommes... Il n'y a point d'hommes orphelins, mais il y a un père de tous qui a besoin de chacun toujours et continuellement.

Enfin il a des propos libres qui ne s'assujettissent pas aux convenances :

> Que voulez-vous que nous fassions de vous, dit-il à l'adultère ? Il n'y a point de lieu pour vous placer. — Quoi, les femmes sont-elles pas communes de nature ? — Et moi je vous dis que le petit cochon de lait est commun à tous ceux qui sont en table. Mais quand chacun a pris son morceau, allez fripper si bon vous semble la part de celui qui est assis auprès de vous, ou bien lui prenez en cachette, et mettant la main sur son assiette, avalez-la, ou si vous ne pouvez gripper la chair, engraissez vos doigts et les lichez. Oh ! l'honnête homme à table, et digne de manger en la compagnie de Socrates !

Épictète et Montaigne n'étaient pas très d'accord : chacun d'eux, du moins selon l'interprétation de Pascal, n'offrait qu'une moitié de la vérité. Le difficile sera

(1) C'est le titre d'un des *Essais* de Montaigne (III-8).

de les unir et Pascal n'a sans doute pas encore découvert le principe supérieur qui les éclairerait l'un par l'autre.

La conversion définitive de Pascal Dans cet état d'esprit, il aurait dû être parfaitement tranquille s'il avait ressemblé au chevalier Méré ou à La Rochefoucauld. Mais il ne leur ressemblait nullement. Aussi était-il malheureux au point de faire pitié, plus tard, à ceux qu'il mit dans la confidence de son angoisse. La morale d'un honnête homme ne pouvait plus lui suffire ; elle impliquait un mépris de l'homme et de l'existence auquel sa grande âme ne pouvait pas s'accommoder. Quant à la science, en même temps qu'il en étendait la valeur symbolique, Pascal en sentait diminuer l'importance. Il comprenait qu'elle ne lui servirait de rien en temps d'affliction ; ses meilleurs amis eux-mêmes lui en faisaient apercevoir les limites, et il était loin de l'ardeur qui l'avait animé lors de ses expériences sur le vide. Aussi se sentait-il en proie à un malaise désespéré. Sa sœur Jacqueline, à qui il se confiait, écrit en janvier 1655 à Mme Périer :

> [Vers la fin de septembre dernier] il me vint voir et à cette visite, il s'ouvrit à moi d'une manière qui me fit pitié en m'avouant qu'au milieu de ses occupations qui étaient grandes et parmi toutes les choses qui devaient contribuer à lui faire aimer le monde et auxquelles on avait raison de le croire fort attaché, il était de telle sorte sollicité de quitter tout cela et, par une aversion extrême qu'il avait des folies et des amusements du monde et par le reproche continuel que lui faisait sa conscience, qu'il se trouvait détaché de toutes choses d'une telle manière qu'il ne l'avait jamais été de la sorte, ni rien d'approchant ; mais que d'ailleurs, il était dans un si grand abandonnement du côté de Dieu, qu'il ne sentait aucun attrait de ce côté-là ; qu'il s'y portait néanmoins de tout son pouvoir...

A ce moment il y avait des mois et des mois qu'il souffrait ainsi. Peu de semaines après cet aveu pathétique, il sentit ses souffrances redoubler. Il eut une recrudescence de sa maladie pendant laquelle il écrivit une étrange prière qui est un appel à Dieu :

> Je reconnais, mon Dieu, disait-il, que mon cœur est tellement endurci et plein des idées, des soins, des inquiétudes et des attachements du monde, que la maladie non plus que la santé, ni les discours, ni les livres, ni vos *Ecritures sacrées*, ni votre *Evangile*, ni vos mystères les plus saints, ni les aumônes, ni les jeûnes, ni les mortifications, ni les miracles, ni l'usage des sacrements, ni le sacrifice de votre corps, ni tous mes efforts, ni ceux de tout le monde ensemble, ne peuvent rien du tout pour commencer ma conversion religieuse, si vous n'accompagnez toutes ces choses d'une assistance toute extraordinaire de votre grâce.

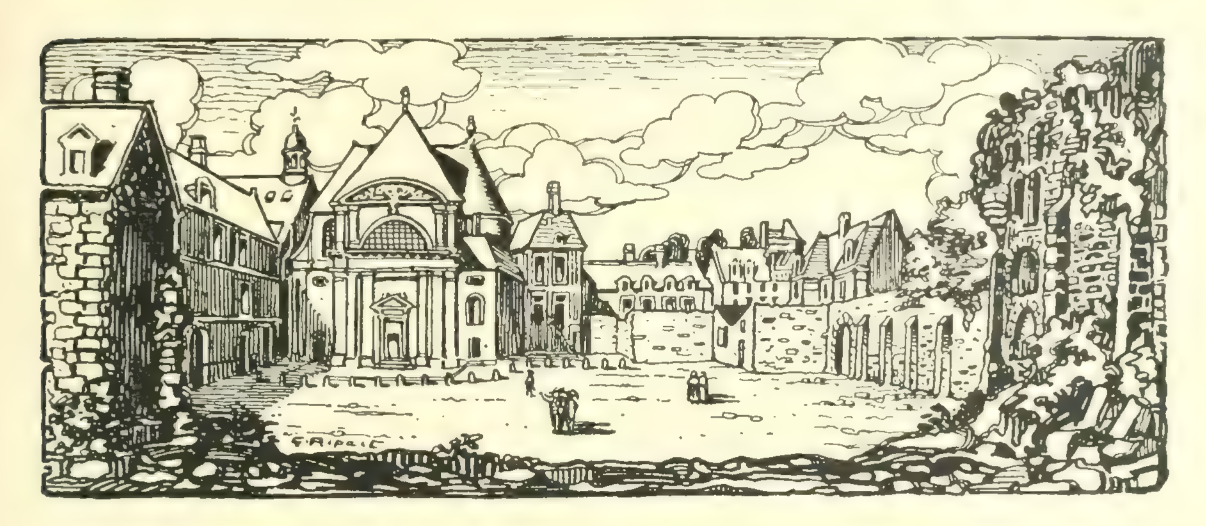
Cette assistance, il l'obtint le 23 novembre et pour toujours. De dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi, ce jour-là, il eut une sorte de vision ou plutôt, comme il le dit, une sorte de *feu;* et ce feu qui l'illumina et l'embrasa à



LE MIRACLE DE LA SAINTE ÉPINE. — COMPOSITION DE MARCEL VICAIRE.

la fois lui fit sentir la présence du Dieu de Jésus-Christ, qui n'est pas le Dieu des philosophes et des savants. Le même feu lui révéla la *grandeur* de l'être humain et lui fit connaître qu'après avoir regretté ses fautes, il ne serait plus séparé du Christ ni de Dieu s'il suivait les voies enseignées dans l'Évangile.

L'impression de cette soirée fut si forte qu'il en écrivit le détail sur un parchemin dont il ne se sépara jamais et que l'on trouva après sa mort cousu dans ses habits. Mais ce ne fut pas un simple souvenir que Pascal en garda, il en fut transformé et renouvelé de fond en comble. Nous verrons plus tard, à propos des *Pensées*, de



L'ANCIENNE ABBAYE DE PORT-ROYAL A PARIS (D'après une gravure).

quelle façon les éléments divers que la science, le monde, la religion, l'expérience de la vie avaient accumulé dans son cœur pour s'y heurter douloureusement, furent fondus par ce « feu » et formèrent une unité magnifique. Mais nous sommes ici dans sa biographie, et nous n'avons qu'à noter le changement de son existence et de son cœur.

Sans cesser de vivre comme autrefois, il interrompait souvent ses habituelles relations par de longs séjours et des retraites à Port-Royal. Dans sa maison, il fit succéder au luxe l'ascétisme et la pauvreté. Il continuait à s'occuper d'affaires. Ainsi, il se mêla à une entreprise de carrosses à cinq sous, qui fut le premier essai d'omnibus dans les rues de Paris ; il y porta le même soin qu'à créer, jadis, l'industrie des machines à calculer ; mais cette fois, c'était pour les pauvres qu'il voulait de l'argent. Il continuait à s'appliquer aux mathématiques et à y découvrir de profondes vérités, et il était en apparence aussi ardent qu'autrefois à faire valoir ses

inventions et son nom ; mais c'était pour mettre sa gloire au service de sa foi et se servir de son autorité pour donner plus de valeur à ses paroles de convertisseur. Enfin, s'il n'avait pas quitté le monde, s'il continuait à fréquenter le chevalier Méré et si le salon de Mme de Sablé lui était familier, là encore, il était conduit par l'amour de la vérité et de la religion.

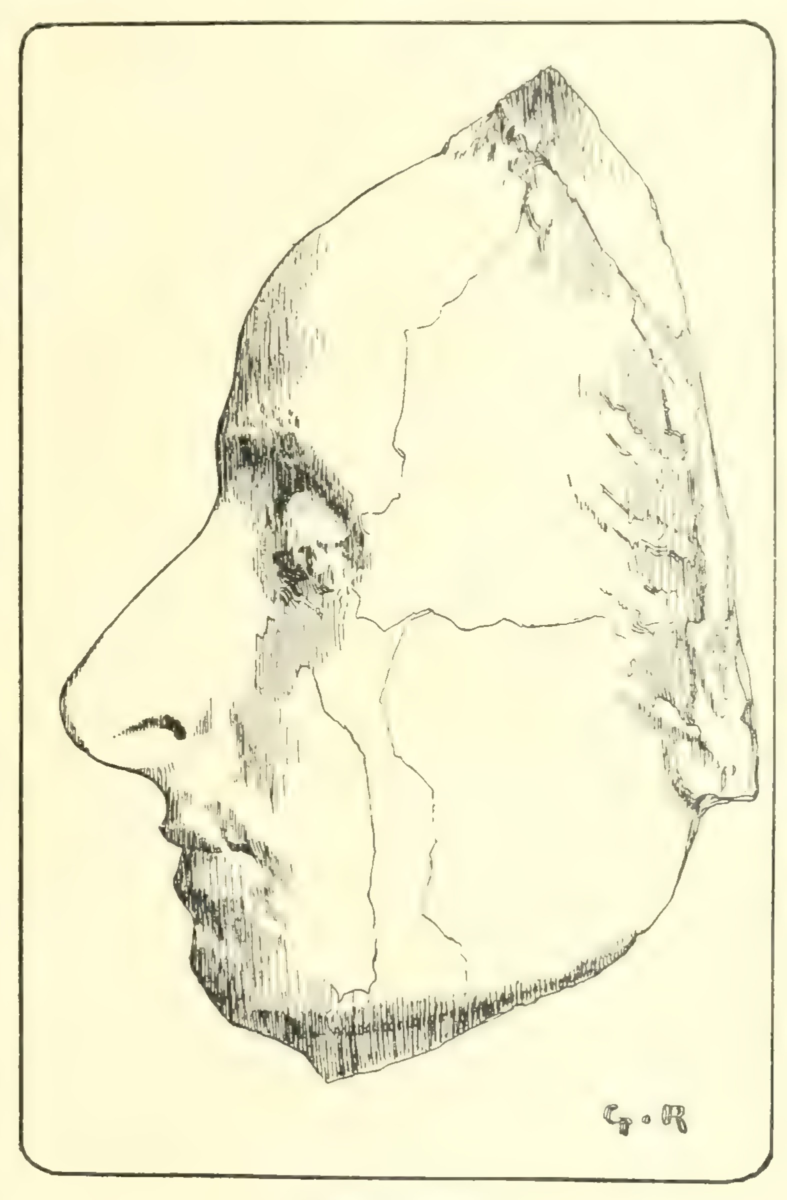
Sa grande occupation fut d'abord de venir au secours de Port-Royal, d'Arnauld et du parti janséniste. Les condamnations et les persécutions qui s'abattaient sur les défenseurs des *cinq propositions* l'atteignaient cruellement et nul, mieux que lui, ne sut riposter aux coups, puisqu'il écrivit ses fameuses *Provinciales*, que nous aurons à juger tout à l'heure.

Pourtant, ce rôle de polémiste ne l'absorbait pas tout entier et il finit même par y renoncer. La piété et le soin des âmes l'arrachèrent à la bataille. Sa jeune nièce avait été guérie d'un mal « incurable » des yeux par l'attouchement de la Sainte Épine, au moment le plus violent de sa polémique contre les Jésuites. Il vit dans ce « miracle » moins une raison de poursuivre la lutte, qu'un ordre de travailler à convertir ceux qui ne croyaient pas. Il commença par Mlle de Roannez, sœur de son ami, puis, bientôt, envisageant un champ plus large, il résolut d'écrire un grand ouvrage d'apologétique. Il y pensait sans cesse, et cela devint son unique préoccupation, avec la charité qu'il pratiquait avec une délicatesse infinie.

Vers 1660 et 1661, ses maux reprirent et augmentèrent ; tout travail assidu lui fut interdit. Le parti janséniste était alors divisé sur la question du *Formulaire*. C'était une formule qui contenait la condamnation des cinq propositions de Jansénius, et que le clergé de France voulait forcer tous les prêtres, religieux et religieuses à signer. A Port-Royal, ce fut tout un drame pour décider si l'on devait oui ou non donner la signature. Pascal, appelé à ces débats, fut alternativement le plus accommodant et le plus intransigeant de tous. Dans ses hésitations, sa sœur Jacqueline mourut et le laissa dans un profond chagrin. Il renonça alors à se mêler davantage à ces difficiles questions ; il ne s'occupa plus que de l'apologie, de ses charités et de sa propre sanctification.

Sa mémoire, jadis prodigieusement prompte et fidèle, était si affaiblie qu'il ne pouvait se fier à elle. Il fut donc obligé désormais, quand une idée lui venait pour l'apologie, de l'inscrire aussitôt sur les papiers qui lui tombaient sous la main. On nous raconte qu'il prenait des notes de cette sorte jusque sur ses manchettes. Mais son mal empirait. Il se retira enfin chez sa sœur, Mme Périer, qui habitait alors dans la rue Saint-Jacques. Il l'avait toujours beaucoup aimée, elle, ainsi que ses enfants. Mais à la fin il évitait leurs marques de tendresse pour ne pas se les attacher

trop étroitement : « Il est injuste, disait-il, qu'on s'attache à moi ; ne suis-je pas prêt à mourir ? » Vers le commencement d'août 1662, il sentit redoubler ses maux de tête, si bien que le 17, lui qui ne s'était jamais plaint, sollicita une consultation « et les médecins lui ordonnèrent de boire du petit lait, lui assurant toujours qu'il n'y avait nul danger et que ce n'était que de la migraine mêlée avec la vapeur des eaux » qu'il prenait alors. Il aurait voulu depuis longtemps qu'on lui portât le Saint-Sacrement, mais on lui avait toujours refusé cette consolation, quoiqu'il répétât : « On ne sent pas mon mal, et on y sera trompé. Ma douleur de tête a quelque chose de fort extraordinaire. » Le 18 août, après la consultation que j'ai dite, il insista encore, et toujours inutilement. Mais sa sœur, qui le comprenait mieux que son entourage, fit sans rien dire les apprêts de la suprême cérémonie. Or, vers minuit, il lui prit une convulsion si violente que, quand elle fut passée, on crut qu'il était mort. « Et nous avions cet extrême déplaisir avec tous les autres, dit sa sœur, de le voir mourir sans le



MASQUE DE PASCAL.

Saint-Sacrement, après l'avoir demandé si souvent et avec tant d'insistance. »

Mais, continua-t-elle, Dieu qui voulait récompenser un désir si fervent et si juste, suspendit comme par miracle cette convulsion, et lui rendit son jugement entier, comme dans sa parfaite santé ; en sorte que M. le Curé, entrant dans sa chambre avec le Saint-Sacrement, lui cria : « Voilà Celui que vous avez tant désiré. » Ces paroles achevèrent de le réveiller... Il reçut le Saint Viatique et l'Extrême-Onction avec des sentiments si tendres qu'il en versait des larmes. Il répondit à tout, remercia M. le Curé, et lorsqu'il le bénit avec le Saint Ciboire, il dit : « Que Dieu ne m'abandonne jamais ! » Ce qui fut comme ses dernières paroles.

C'étaient justement les paroles mêmes qu'il avait écrites le soir de sa conversion, le 27 novembre 1664, sur le parchemin qu'il portait sans doute encore sur lui pendant son agonie.

Il mourut vingt-quatre heures après, le 19 août 1662, à une heure du matin, âgé de trente-neuf ans deux mois.

Si nous avons raconté en détail cette courte carrière, c'est qu'elle a été traversée et vivifiée à la fois par tous les courants dont les grands hommes que nous avons nommés plus haut, les Descartes, les saint François de Sales et même les Balzac et les Malherbe ont été les représentants particuliers. Pascal a compris, aimé, réalisé tout ce qu'ils ont porté en eux, mais porté séparément et isolément, et il y a ajouté quelque chose.

LES « PROVINCIALES » L'origine des *Provinciales* est la suivante : un scandale venait d'éclater. Un prêtre de Saint-Sulpice avait refusé de donner l'absolution à M. de Liancourt, qu'il trouvait trop « entêté » des « erreurs » de Jansénius. Arnauld prit la défense de M. de Liancourt dans une courte lettre à « une personne de condition ». Mais, comme on lui répondit assez vivement, il riposta par une « seconde lettre à un duc et pair », de 200 pages in-4°. Il y prenait ouvertement la défense de Jansénius, et ajoutait pour sa part des propositions qui sonnèrent mal aux oreilles des théologiens. Il fut donc cité devant la Faculté de théologie, d'abord pour une question de fait, c'est-à-dire pour avoir prétendu que les cinq propositions reprochées à Jansénius avaient été forgées par les ennemis de Jansénius, et en second lieu pour une question de droit, c'est-à-dire pour avoir écrit « que la grâce, sans laquelle on ne peut rien, a manqué à un juste dans la personne de saint Pierre, en une occasion où l'on ne peut pas dire qu'il n'ait point péché ». Cette formule que je cite sans l'expliquer, renferme avec tout ce qui l'entoure un système sur la grâce qui renouvelle les erreurs jansénistes.

La Faculté de théologie, où les molinistes (jésuites) et les thomistes (domini-

cains) se coalisaient contre Arnauld, montra, dès le début de son examen, sa volonté de condamner le docteur janséniste. Celui-ci essaya vainement d'en appeler au Parlement, s'enfuit, se cacha, se tut. Mais quelques jours après, le 23 janvier 1656, dans tout Paris, puis en province, une lettre était distribuée d'un tour cavalier, d'un raisonnement admirable, d'un style libre, noble, fin, spirituel : elle était écrite par un certain Louis de Montalte — comme qui dirait Louis de Haut-Mont — à un provincial de ses amis, et prouvait, clair comme un beau jour, que les fameuses disputes de Sorbonne étaient de pures questions de mots, et qu'en réalité jésuites et dominicains ne s'unissaient que pour écraser M. Arnauld.

La délicieuse lettre eut une suite, toujours du même talent et de la même méthode. Louis de Montalte feignait d'être allé consulter un jésuite, un dominicain, un ami de M. Arnauld, il les faisait parler avec une vraisemblance criante et un naturel si parfait que seul le génie d'un grand écrivain y pouvait atteindre. Et les lettres *Provinciales*, c'est le nom qu'elles prirent d'elles-mêmes, furent désormais attendues et passionnément goûtées.

On en ignorait l'auteur. C'était Blaise Pascal.

Comment lui, nouveau venu à Port-Royal, et connu seulement pour ses graves travaux de mathématiques fut-il ainsi choisi comme le secrétaire du parti ? Nous l'ignorons. Il fallait que sa conversation fût assez vive pour révéler à ses amis les dons d'écrivain jusque-là cachés en lui. Au reste, il n'inventait rien, il suivait pas à pas la théologie et les idées qu'il trouvait dans les œuvres d'Arnauld et que Nicole, autre solitaire, jeune et savant collaborateur d'Arnauld, lui expliquait.

A la cinquième *Provinciale* le succès était aussi vif qu'à la première ; mais l'auteur changea tout à coup de front d'attaque. Non pas, à mon avis du moins, qu'il cherchât un moyen de rajeunir son succès, mais parce que, ayant dit tout ce qu'il croyait devoir dire sur le débat dogmatique, il apercevait à l'horizon un danger plus grand que la condamnation de M. Arnauld, ou même de Jansénius.

Ce danger, c'était la destruction du « sérieux » de la vie chrétienne par la casuistique.

La casuistique est cette science des « cas de conscience », utile aux confesseurs (et aux moralistes aussi) pour déterminer, dans la complexité des actions mauvaises, ce qui constitue la faute ou le péché, et pour distinguer ce qui est permis de ce qui ne l'est pas. Au temps de Pascal la casuistique s'était fort relâchée et, par ses raffinements de subtilité, était arrivée à absoudre les pécheurs les plus scandaleux. Elle était surtout contenue dans des livres de certains jésuites qui s'en étaient fait une sorte de « spécialité ».

Pascal dirigea donc ses nouvelles *Provinciales* contre la casuistique et les jésuites. Il ne renonça pas à la forme dramatique, il continua à feindre qu'il visitait un bonhomme de jésuite et que c'était ce religieux qui naïvement l'éclairait et l'informait. Mais il le fit avec un talent auquel rien n'est comparable dans la littérature française.

Cette comédie, d'une qualité si supérieure et si artiste, n'était pas improvisée : l'auteur travaillait avec un soin infatigable à atteindre la perfection avant de rien publier. Elle s'arrêta après la dixième *Provinciale*, ou plutôt se transforma une fois de plus. Emporté par le progrès croissant de sa propre indignation et aussi par la nature des contradictions qu'on ne cessait de lui opposer, il remplaça la comédie par l'éloquence, et s'adressa directement aux jésuites.

Certes, ici son génie est moins étonnant et moins original, parce qu'il y a eu avant lui, en France, d'autres écrivains éloquents et indignés, et qu'il n'y en a jamais eu qui ait écrit rien de comparable à la 6e, à la 7e et à la 8e *Provinciale* : en gentilhomme, en « honnête homme » et en artiste, avec le don de vie, de naturel et de grâce. Toutefois, la profondeur du sentiment et la vigueur de la dialectique y sont admirables. J'avoue au reste que j'aime moins l'éloquence des *Provinciales*, qui se pousse jusqu'à la rhétorique et à l'artifice, que celle des *Pensées*. Mais sans ces pages si hautes, si fières, si emportées parfois, les *Provinciales* n'auraient pas été le modèle de tous les genres d'éloquence.

Elles revinrent à la fin à la discussion théologique et y prirent une forme plus apaisée. Elles s'arrêtèrent à la dix-huitième.

Sur leur beauté, il n'y a qu'un cri. Bossuet interrogé par un jeune prêtre de grande condition qui veut devenir prédicateur, sur les meilleures lectures à faire, lui conseille un peu de Balzac, Corneille et Racine (en 1669 c'est-à-dire juste après *Britannicus*) et enfin après un petit nombre d'ouvrages de second ordre : « *Les lettres au Provincial dont quelques-unes ont beaucoup de force et de véhémence et* TOUTES UNE EXTRÊME DÉLICATESSE. » Voilà qui est juger.

Mais le fond ?

Peu de livres ont été attaqués autant que ces *Provinciales*. On a reproché d'abord à Pascal d'avoir tronqué plus d'une fois et malicieusement les citations qu'il faisait des casuistes. Au dix-septième siècle ce reproche n'a guère été retenu. On y a insisté au dix-neuvième. Sainte-Beuve, admirateur pourtant de Pascal, l'a amplement développé. Mais Sainte-Beuve s'est trompé. Il est vrai que les *Provinciales* ne contiennent guère de citations complètes (en est-il de telles ; et « citer » n'est-ce pas couper d'un texte un fragment ?) ; il est vrai encore que ces citations tronquées semblent l'avoir été arbitrairement pour servir d'arguments, ce qui serait une faute

impardonnable. Mais voici ce que Sainte-Beuve et les accusateurs de Pascal n'ont pas voulu voir, quoique Pascal les ait avertis à plusieurs reprises. C'est que l'auteur de ces mutilations n'est point Pascal. Pascal les a prises telles quelles ; où ? Dans le livre quasi officiel, où un jésuite avait résumé (en les coupant à sa manière, que Pascal se contente de suivre) toutes les décisions de ses confrères. Et ses confrères, cités de cette sorte, ne s'étaient jamais plaints ; aucun d'eux n'avait jamais accusé Escobar d'avoir falsifié sa pensée ou son texte. Et le livre d'Escobar avait eu trente-sept éditions en Espagne et pas mal d'autres en France. Pascal est donc couvert par Escobar.



MAISON OU MOURUT PASCAL
(Rue Neuve Saint-Etienne, aujourd'hui rue Rollin).

Un second reproche qu'on lui fait c'est d'avoir méconnu l'utilité de la casuistique. Et ici les assemblées du clergé de France et les décisions des évêques d'alors serviront de réponse. Il se peut qu'en soi la casuistique soit très raisonnable, et qu'elle rende parfois des services d'humanité et de justice. Mais aurait-elle été condamnée par tout le monde ou à peu près — même par les jésuites — après les *Provinciales*, si elle n'avait pas constitué un danger véritable ?

Le troisième et dernier reproche c'est que Pascal imputant aux jésuites tous les excès de la casuistique et les accusant d'avoir conçu le dessein de corrompre le monde pour le mieux dominer, aurait calomnié de saintes gens, et a manqué à la fois à la vérité des choses et à la charité chrétienne. Celui-là me paraît le plus difficile à réfuter. Pascal a partagé les passions de son groupe. Ses *Provinciales* contiennent des faits particuliers, je veux dire des citations qu'il a vérifiées lui-

même, et il ne s'y est guère trompé. Elles contiennent des opinions théologiques et des doctrines morales (notamment sur la responsabilité), que lui ont données ses amis et les livres de ses amis : en quoi déjà il a pu se tromper, car il était encore incapable de les vérifier entièrement. Mais enfin la grande hypothèse du complot des jésuites pour dominer le monde, qui lui était proposée, imposée de toutes parts, il n'avait aucun moyen de la vérifier ; je crois qu'il a eu tort de la soutenir d'un ton si violent et si aspiré ; il s'y est trompé.

J'ajoute pour être juste que Port-Royal ne fut pas unanime à approuver les *Provinciales*. La grande Mère Angélique écrivait à son neveu l'avocat Lemaître le 2 avril 1656 : « Je ne doute nullement que ce que vous avez envoyé ne soit très beau, mais c'est à savoir si le silence en ce temps ne serait pas encore plus beau et plus agréable à Dieu, qui s'apaise mieux par les larmes et par la pénitence que par l'éloquence qui amuse plus de personnes qu'elle n'en convertit. » Peut-être s'agit-il des *Provinciales*. En tout cas le cœur de Pascal ne fut pas gâté par le succès, comme on le verra avec ses *Pensées*.

LES « PENSÉES » Parmi les manuscrits les plus précieux et les plus émouvants de la Bibliothèque Nationale est un étrange « album », grand comme un in-folio. Sur ces feuilles épaisses et jaunies ont été jadis collés comme au hasard et en parfait désordre des fragments de papier de taille, de forme et d'origine très différentes. Les uns sont étroits et assez longs ; d'autres sont larges et ne portent qu'une ou deux lignes. Celui-ci est d'une écriture tourmentée, cet autre d'une écriture rapide, enlevée et hardie. En voici un, une vraie page de cahier cette fois, où la première ligne tracée avec fermeté est tout à fait droite, sans marge ; mais déjà la ligne suivante commence moins à gauche et prend une direction remontante ; la suivante sera un peu plus à gauche, un peu plus montante, jusqu'à la dernière qui laisse une marge considérable et prend presque la perpendiculaire : de telle sorte que toutes les lignes semblent converger vers un même point de perspective, situé haut et loin, et que la ligne de la marge forme une courbe élégante et d'autant plus dégagée que la main qui écrivait était plus animée.

La plupart de ces morceaux de papier semblent avoir été découpés dans des registres, ou dans des marges de livres.

C'est le manuscrit des *Pensées* de Pascal. Ou plutôt, comme le porte l'inscription, ce sont les « originaux du livre des *Pensées* de M. Pascal, imprimé chez Desprez à Paris... et sont escrits de sa main, hors quelques-uns qu'il a dictés aux per-

sonnes qui se sont trouvées auprès de luy. » En réalité, après sa mort, on a recueilli « parmy ses papiers » ce qui a paru intéressant à publier ; on y a choisi de quoi composer l'édition des *Pensées* de Port-Royal, puis on a collé le tout sur l'album que nous venons de décrire.

Certes beaucoup de ces « papiers » se rapportent à l'apologie que Pascal, comme nous l'avons dit, méditait de composer ; mais tout ne se rapporte pas à ce dessein. Et ce que nous avons sous le titre de *Pensées* de M. Pascal, c'est bien, en effet, des pensées de toutes sortes et non pas uniquement les pierres taillées pour un grand édifice.

De là l'étonnante richesse de ce « recueil ». On y lira les plus profondes réflexions sur la différence des cerveaux, sur l'esprit de finesse et sur l'esprit de géométrie ou sur la connaissance de la vérité en matière de science, et cela à côté de réflexions sur le sens « figuratif » de la Bible ou sur la misère de l'homme sans Dieu. Même richesse pour ce qui est de la forme et du style. Tel morceau sur l'imagination est un véritable chef-d'œuvre, j'allais dire de rhétorique et je dis « de patience » ; Pascal y démarque une page de Montaigne sur la bêtise, y reprend les images et les tours et les transporte avec une adresse miraculeuse de la bêtise à l'imagination. Et tel autre passage est un coup de sabre, ou, comme il le dit, un coup de bâton, brusque et brutal. Ici la phrase chante comme une strophe ; et M. Paul Claudel, aujourd'hui le maître dans l'art du vers libre, s'autorise du fameux : « Le silence éternel — de ces espaces infinis — m'effraye », qu'il oppose au : « C'est en vain qu'au Parnasse — un téméraire auteur — pense de l'art des vers — atteindre la hauteur », pour préférer comme rythme le verset à l'alexandrin. Ailleurs au contraire, le rythme est brusque, déséquilibré, volontairement dépourvu d'harmonie pour être plus expressif et plus leste : de la prose la plus prose, comme cette conclusion sur la fin de Cromwell qui était mort, à ce qu'on racontait, de la gravelle :

> Rome même allait trembler sous lui ; mais ce petit gravier s'étant mis là, il est mort, sa famille abaissée, tout en paix, et le roi rétabli.

Enfin pour accroître l'apparent désordre et le prétendu chaos des *Pensées*, intervient le plan et la nature de l'apologie rêvée par Pascal. Cet ouvrage ne devait pas être en effet une exposition didactique ; l'auteur des *Provinciales*, se rappelant que le succès des Petites Lettres était dû à la vie et à la comédie qu'il y avait incluses, songeait à donner à l'apologie les caractères d'un roman ou d'une tragédie. Il devait y avoir des personnages, notamment un libertin « honnête homme » et indif-

férent, un Méré, un La Rochefoucauld. Ce personnage, tranquille et paisible par son indifférence même, devait être arraché à cet état par Pascal, qui aurait éveillé en lui l'éternel tourment et qui lui aurait appris la vraie condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude. Éveillé, ce héros d'une étrange tragédie intérieure aurait été désormais poursuivi et harcelé par le fouet de son inquiétude ; Pascal lui aurait proposé différentes religions et philosophies, toujours inutilement, quand enfin la religion juive se serait offerte, et le malheureux y aurait reconnu une si juste et si exacte explication de sa nature et de son tourment qu'il s'y serait aussitôt attaché. Mais cette religion promettant un Messie, Pascal n'aurait pas tardé à prouver que le Messie était réellement venu déjà. Et cette longue odyssée d'une âme se serait achevée dans le retour au christianisme intégral.

Tel était le plan de Pascal ; et naturellement le héros de Pascal devait parler souvent : donc plus d'une des « pensées » traduit moins la vérité enseignée par Pascal que l'erreur crue par le libertin. En outre, son idée de derrière la tête, la vérité, Pascal ne comptait pas l'exposer entièrement tout de suite, mais nous y faire pénétrer peu à peu ; donc les « pensées » sont souvent des fragments incomplets, des formules capables d'égarer si on les tient pour absolues.

De là vient qu'on a vu dans Pascal un sceptique ou un désespéré, et dans son acte de foi un aveugle coup de tête, presque un suicide mental. Écartons les fausses impressions que d'ailleurs toutes les éditions, depuis celle de Port-Royal, ne font qu'aggraver en séparant les « pensées » et en les groupant sous des titres trop absolus.

En fait, Pascal voyait le monde sous deux aspects, pas plus : celui que lui avait enseigné la notion de la divisibilité à l'infini, à savoir que toute réalité flotte indéfiniment entre l'infini et le néant, sans y pouvoir atteindre, et celui qu'en géométrie lui avait enseigné l'« analyse des modernes » à savoir que tout est disposé par « ordres ». Ses idées, si nombreuses et si diverses, ne restaient pas isolées, ni comme une poussière flottante. Il les groupait autour d'un très petit nombre de grandes idées centrales qui étaient les axes de sa pensée et qui lui permettaient de concilier les contraires. Il est opposé à l'esprit de Pascal de considérer d'un côté la misère ou la bassesse de l'homme et de l'autre sa grandeur ; car misère et grandeur ne sont que deux faces d'une même vérité ; la grandeur ne se comprend et n'existe que par la misère et réciproquement. Rien n'est donc plus trompeur que l'ordre des *Pensées*, dans nos éditions, quand on y veut voir le système ou la doctrine pascalienne. Mais rien n'est plus vrai ou plus révélateur de l'âme de Pascal.

Sur tout sujet cet homme va au fond, directement, avec une supériorité qui prévient la contradiction. Il dit les choses comme elles sont ; il les enveloppe dans

un grand sentiment de pitié, presque de mépris pour la condition humaine. Il nous habitue à connaître exactement nos limites. Mais tout cela ne demeure jamais dans le domaine des idées générales et des vagues rêveries. Comme Épictète, il nous force à reconnaître que tout cela est, non seulement vrai, mais réel, non seulement réel, mais appliqué à chacun de nous individuellement.

L'admiration de notre temps s'est épuisée en formules sur le livre des *Pensées*. Qu'il nous suffise de dire qu'en plus d'une page, ces pauvres fragments, laissés par Pascal, semblent arrachés à la Bible ou à *l'Imitation de Jésus-Christ*. Ils sont parfois saints et sacrés.

II

LE CARDINAL DE RETZ

Pour redescendre sur terre, il convient d'évoquer à côté de Pascal des moralistes de moindre envergure, peintres de leur temps même quand ils veulent peindre l'homme : Retz et La Rochefoucauld.

Le cardinal de Retz, d'une grande famille, celle des Gondi, et neveu de l'archevêque de Paris, naquit en octobre 1614; son père d'abord le destina à l'Église ou plutôt à l'épiscopat pour conserver l'archevêché de Paris dans sa famille. Deux fois il tenta d'échapper à sa destinée : une première fois en essayant d'enlever sa cousine Mlle de Retz et de faire scandale par ses galanteries et ses duels, une seconde fois en conspirant avec le comte de Soissons contre la vie de Richelieu. Ces deux tentatives ne réussirent ni l'une ni l'autre et il se résigna à son sort.

Cependant le fond de son cœur ne changea point. En 1632 probablement, c'est-à-dire à dix-huit ans, il avait écrit un petit récit historique, *la Conjuration de Fiesque;* il y racontait les efforts d'un homme « généreux » pour devenir chef de parti. C'était déjà son plan d'action qu'il méditait. « Je suis persuadé, a-t-il dit, qu'il faut de plus grandes qualités pour être chef de parti que pour être empereur de l'univers. » Il travailla donc à devenir chef de parti.

Dans cette vue, il résolut de faire de sa qualité de prêtre un instrument d'intrigue. Il fut le premier dans les études à la Sorbonne, le premier plus tard dans les chaires comme prédicateur, et le premier partout en piété et en vertu, j'entends vertu et piété apparentes. Mais il ne fut ni réellement savant, ni réellement éloquent, ni surtout réellement vertueux. Et il ne tarda pas à devenir le chef de parti qu'il voulait être.

Il ne ressemblait pourtant guère à un conquérant et à un séducteur de peuples. Petit, maigre, noir, myope, presque difforme, il avait, selon le mot de Richelieu, une « mine patibulaire ». Mais son habileté était extrême ; il n'avait aucun scrupule et les circonstances le servirent. La Fronde éclata en effet peu après qu'il eut été nommé coadjuteur de son oncle l'archevêque. Instruit par l'exemple de la révolution d'Angleterre, il avait deviné que ces troubles pourraient avoir d'étranges conséquences, et il s'y prépara. Jouant un double jeu, à la fois contre Condé et contre la Cour, protecteur avoué des jansénistes, il se révéla comme un agitateur de premier ordre. Il faut connaître par ses *Mémoires* l'incroyable activité de sa politique tracassière qui gouvernait Paris avec des sermons, des aumônes et des couplets. S'il avait eu quelque estime ou quelque respect pour la nature humaine, nul doute qu'il ne les eût alors perdus dans cette farce dangereuse et sinistre de la Fronde. Mais il n'en était pas à avoir besoin qu'on lui apprît le mépris des hommes.



LE CARDINAL DE RETZ (D'après Van Schuppen).

Vers ce même temps il voulut être cardinal. Il le fut enfin, mais après les plus machiavéliques intrigues à Rome. Il se joua du pape et de la cour pontificale comme il se jouait de la Cour et du peuple de Paris.

En 1652, Mazarin, enfin vainqueur, emprisonna à Vincennes ce remuant personnage. Là ce chef de parti, si vif et si hardi, perdit un peu de son intrépidité quoiqu'il eût pour le défendre le zèle des curés de Paris et du puissant parti janséniste. Devenu archevêque durant sa captivité par la mort de son oncle, il consentit sur parole à donner sa démission de son siège, contre certaines conditions, dont sa liberté et beaucoup d'argent. En attendant que le pape, consulté, acquiesçât, il fut transféré au château de Nantes. Mais il sut s'échapper, et après une fuite romanesque, se réfugia à Rome d'abord, puis

ensuite à Rotterdam, toujours archevêque de Paris. Car de démissionner, il n'y songeait plus.

En 1662 pourtant, lassé de l'exil, il se démit définitivement de sa charge, et il rentra en France. Il commença par vivre dans une retraite fastueuse à Commercy ; mais enfin il résolut de changer tout à fait, il se mit sous la conduite d'un pieux bénédictin ; il paya ses dettes, il parla même d'abandonner le chapeau de cardinal. Cela excita l'admiration. Il est vrai que son ami La Rochefoucauld juge moins favorablement ce dessein : « La retraite qu'il vient de faire, dit-il, est la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie ; c'est un sacrifice qu'il fait à son orgueil. » Et il est vrai que peu avant sa mort en 1678, il revint à Paris, revit le monde et une certaine Mme de Bracciano, ce qui le compromit.

Pourtant ne nous hâtons pas de le mal juger. Mme de Sévigné, qui était sa parente, ne cessa pas de parler de lui avec une affection attendrie et une admiration persuasives. Bossuet, dans l'*Oraison funèbre* de Michel Le Tellier, l'a traité malgré tout comme un très grand personnage.

La mort de Retz fut étrange et mystérieuse comme son caractère et comme sa vie : il expira le 24 août 1675, dans la soixante-sixième année de son âge, sous des soins maladroits que des héritiers impatients et inquiets avaient peut-être donnés à contretemps pour hâter sa fin. D'ailleurs tout, en lui, reste encore aujourd'hui enveloppé d'une demi-obscurité et son vrai caractère nous demeure une énigme.

En tout cas il représente bien les agitateurs de la Fronde. Ils étaient partis dans la vie comme pour conquérir le monde, héros « généreux » à qui manquait la conscience et l'élévation morale. Après avoir dépensé plus de leur intelligence, de leur temps, et même de leur sang qu'il n'en aurait fallu pour sauver trois royaumes, ils n'ont pas tardé à reconnaître qu'il avaient perdu la partie. Et ils se sont retirés dans une espèce de scepticisme épicurien, sans trouver à leur malheur d'autre explication que la mauvaise chance et la faiblesse des hommes. Ils se sont consolés de leur défaite en méprisant leurs complices et en dédaignant leurs vainqueurs.

Ces résultats d'une inutile expérience, Retz les a consignés dans ses *Mémoires*. Il a dû écrire cette œuvre en 1675, c'est-à-dire après sa conversion ; et pourtant comme il y est peu chrétien ! Il y est peu chrétien non seulement parce qu'il y multiplie les observations, conseils et préceptes d'une psychologie politique à la Machiavel ou à la Frédéric le Grand, trop avisée, mais surtout parce qu'il juge trop souvent les événements et sa propre conduite en prélat « factieux et déréglé ». Mais du point de vue de l'art, les *Mémoires*, par endroits, méritent le nom de

chef-d'œuvre ; ce ne sont que des récits vifs et pressés, que portraits qui révèlent tous les secrets d'une âme. Et le style est si personnel ! Sainte-Beuve y reconnaissait le « jet libre et hardi » de la jeune génération que « Richelieu avait trouvée trop jeune pour la séduire ». « Cela est si vrai quant à la pensée et à la langue, continue-t-il, que lorsque les *Mémoires* de Retz parurent, une des raisons qu'alléguèrent ou que bégayèrent contre leur authenticité quelques esprits méticuleux, c'était la langue même de ces admirables *Mémoires*, cette touche vive, familière, supérieure et négligée, qui atteste une main de maître et qui choquait ceux qu'elle ne ravissait pas. »

LA ROCHEFOUCAULD François, duc de La Rochefoucauld, est né en 1613 à Paris, et il s'est appelé prince de Marcillac jusqu'à la mort de son père. Il a été élevé, solitaire, au château de Verteuil près la Tremblaye où son père, fort grand seigneur, — « la maison de La Rochefoucauld, dit d'Hozier, est sans contredit la plus illustre, la plus noble, la plus grande et la plus ancienne maison de la province de Saintonge et d'Angoumois », — vivait tristement en disgrâce. Il n'apprit pas grand'chose. A défaut d'ambition bien nette, son tempérament le portait à des vanités et des susceptibilités puériles. Il lut l'*Astrée* et en conserva longtemps l'enchantement. On le maria dès quinze ans. Il prit du service et parut à la cour. Naturellement il fut aussitôt du parti de la reine Anne d'Autriche contre le roi et le cardinal ; et il le fut d'autant plus volontiers qu'il était tombé éperdument amoureux de la duchesse de Chevreuse, amie de la reine et qui, suivant le mot de La Rochefoucauld lui-même, « se servait de tous ses charmes pour réussir dans ses desseins ».



LA ROCHEFOUCAULD (D'après Petit).

Cette conduite politique, on le comprend, ne l'avança guère ; et



LA DUCHESSE DE LONGUEVILLE (D'après une gravure de Moncornet).

quoiqu'il se fût montré en maintes circonstances un vaillant soldat, il dut marquer le pas. Il se retira alors dans ses terres comme son père ; mais bientôt Richelieu et Louis XIII moururent.

L'heure de sa revanche semblait avoir sonné. Mais Anne d'Autriche, devenue régente, avait comme revêtu une âme de grande reine ; elle refusa de se plier aux desseins brouillons de ses anciens serviteurs. La Rochefoucauld a raconté dans ses *Mémoires* cette époque de sa vie où il ne fut pas l'un des moins agités dans le groupe des « Importants ». Il avait (comme tous ses amis ou plutôt ses camarades d'aventure) deux desseins : restaurer, par réaction contre Richelieu, l'ancienne forme du pouvoir ; obtenir des « grâces solides », telles que pensions, charges et gouvernements ; de plus il convoitait pour sa femme le « tabouret » qui était réservé dans les réceptions de la cour aux femmes de duc et pair ! Dans ce curieux mélange d'ambition solide et de vanité, ce qui finit par dominer ce fut la vanité : La Rochefoucauld renonçait à tout le reste pour le tabouret.

Cependant il ne pouvait rester en paix. Une femme l'avait entraîné à conspirer contre Richelieu, une autre l'entraîna à combattre la reine. Mme de Longueville, sœur du grand Condé, l'attira dans la Fronde où il se jeta à corps perdu. Il se couvrit de gloire par sa vaillance. Mais c'était contre son roi qu'il portait les armes, c'était son propre pays qu'il ravageait ! Enfin son parti — auquel peut-être il n'avait jamais cru fermement et qu'il n'avait point estimé — fut vaincu. Le pauvre homme déjà grièvement blessé aux yeux, abandonné par Mme de Longueville dont il

avait eu pourtant un fils, se retira dans ses terres où il se mit à écrire ses *Mémoires*.

Ces *Mémoires*, d'un style incisif et sobre, n'ont ni l'esprit et la pénétration psychologique des *Mémoires* de Retz, encore moins l'éclat et la passion des *Mémoires* de Saint-Simon ; ce sont les intrigues mêmes que l'auteur s'attache à nous faire connaître, plus que les hommes et les sentiments ; l'humeur dans laquelle il écrivait rend son récit amer et sec.

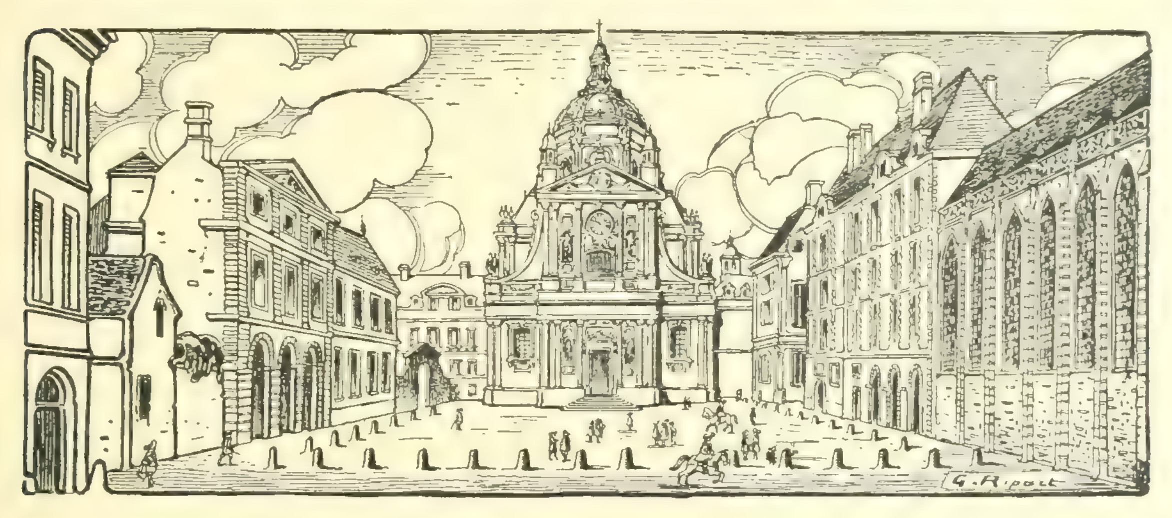


MADAME DE SABLÉ (D'après Dumonstier).

Mais La Rochefoucauld ne pouvait accepter une longue retraite ; bientôt il revint à Paris, et tout en demeurant fort à l'écart de la Cour et de la politique, il se mêla au monde, aimant à philosopher avec quelques femmes d'élite, Madeleine de Scudéry, Mme de Sablé, Mme de Sévigné, et avec des amis de choix, dont le chevalier Méré, peut-être Pascal ! Il n'était pas indifférent, loin de là, aux plaisirs de la table et aux douceurs de la vie ; goutteux et destiné à mourir de la goutte, il ne faisait aucun sacrifice à sa maladie ! Épicurien délicat et avisé, courageux contre les maux de la vie, d'une belle tenue devant les accidents et les coups du sort, père attentif et tendre, ami dévoué et d'un commerce infiniment agréable, sans rien de vulgaire ni de commun, il représentait mieux que Méré la perfection de l'honnête homme et mieux que Retz celle du désabusé.

LES « MAXIMES » La société qu'il préférait à toutes les autres était celle de Mme de Sablé. Cette « illustre personne », pour employer le langage du temps, étant veuve, vivait dans une maison qu'elle s'était fait bâtir tout

contre le couvent de Port-Royal à Paris et qui communiquait avec l'intérieur du couvent par des fenêtres et une porte. Son humeur était parfois bizarre. Elle avait une peur étrange de toute contagion. Elle se piquait d'exceller en toute gourmandise et matière culinaire, particulièrement dans les potages, les gelées, les confitures et les élixirs. Elle s'agitait beaucoup et elle avait une très forte situation mondaine. Elle admirait Pascal et le craignait un peu. Elle intriguait de tous côtés en faveur du jansénisme. Les gens de lettres et les puristes l'écoutaient. Arnauld la consultant sur l'introduction de sa *Logique*, lui écrivait : « Ce ne sont que des personnes comme vous que nous voulons avoir pour juges. » Et Chapelain loue « ce



LA SORBONNE AU DÉBUT DU XVIII[e] SIÈCLE (D'après une gravure de Lepautre).

beau crédit que sa vertu et ses connaissances lui ont donné sur les esprits raisonnables ».

Elle prétendait surtout à connaître les règles du cœur humain. La mode, en ce temps, était aux portraits ; on ne faisait que des portraits chez la Grande Mademoiselle par exemple ; mais Mme de Sablé préférait la dissertation et la maxime. Et ce fut chez elle que La Rochefoucauld prit le goût des maximes.

Curieux salon ! On y travaillait, tous ensemble, chacun apportant sa réflexion : Madeleine de Scudéry, Mme de Sablé elle-même, Pascal peut-être, et enfin, et surtout celui qui y excellait le mieux, incomparablement, La Rochefoucauld. Quelque plat fin qui flattait sa gourmandise était sa récompense.

Les *Maximes* furent donc élaborées, entre deux ragoûts et deux potages, sous les yeux d'une femme d'esprit, dans la douceur d'une existence doucement mondaine, mais elles n'en furent pas détendues. Elles parurent en 1665 ; c'était un petit, un

tout petit livre qui contenait environ cinq cents pensées, la plupart très courtes. Il fit beaucoup de bruit et même un peu de scandale. Une amie de jeunesse, Marie de Hautefort, devenue duchesse de Schonberg, en écrivait : « Tout ce qui me paraît en général, c'est qu'il y a dans cet ouvrage beaucoup d'esprit, peu de bonté, et force vérités que j'aurais ignorées toute ma vie, si on ne m'en avait fait apercevoir. Je ne suis pas encore parvenue à cette habileté d'esprit où l'on ne connaît dans le monde ni honneur, ni bonté, ni probité ». Mme de La Fayette de son côté disait à Mme de Sablé : « Ah ! madame, quelle corruption il faut avoir dans l'esprit et dans le cœur pour être capable d'imaginer tout cela. J'en suis si épouvantée que je vous assure que si ces plaisanteries étaient des choses sérieuses, de telles maximes gâteraient plus ses affaires que tous les potages qu'il mangea chez vous l'autre jour. »

Pourtant cette même Mme de La Fayette qui n'avait pas encore écrit *la Princesse de Clèves*, mais qui allait bientôt le faire, attira peu à peu à elle le redoutable moraliste ; et elle vit bien qu'il n'avait pas dans l'esprit et le cœur tant de corruption ! Il est vrai que La Rochefoucauld, qui avait cherché passionnément la gloire et l'avait toujours manquée, l'obtenait avec son livre ; et cela lui était doux. Le roi même le traitait avec des égards marqués. Son âme devenait moins dure, moins isolée, moins détachée ; il perdit sa mère, il perdit aussi le fils qu'il avait eu de Mme de Longueville ; ces malheurs semblèrent avoir attendri son cœur orgueilleux et sec. Mme de La Fayette, avec sa raison et sa pondération, avec sa délicatesse noble, était d'une compagnie bien plus apaisante que Mme de Sablé. Enfin La Rochefoucauld trouvait un intérêt inépuisable à reprendre, corriger, compléter son livre.

La fin de sa vie fut courageuse, noble, et même d'un homme de goût, car il voulut Bossuet pour le préparer à la mort. Converti, il mourut dans la nuit du 16 au 17 mars 1680. Grand personnage à tout prendre, que les préjugés de son éducation et l'anarchie de son temps avaient desservi, que ses fautes et ses échecs avaient découragé, mais que releva la vigueur d'un esprit fait pour réfléchir ; le plus « grand seigneur » des écrivains français, et le meilleur écrivain des « grands seigneurs » français.

Sa gloire est toute attachée à ce petit livre de 1665 qui ne serait pas la millième partie de l'œuvre totale d'un Bossuet ou d'un Voltaire. Mais d'abord la forme en est parfaite ; et chaque phrase contient plus de substance qu'un gros livre :

> Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.
> Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison.
> L'esprit est toujours la dupe du cœur.
> La faiblesse est le seul défaut que l'on ne saurait corriger.

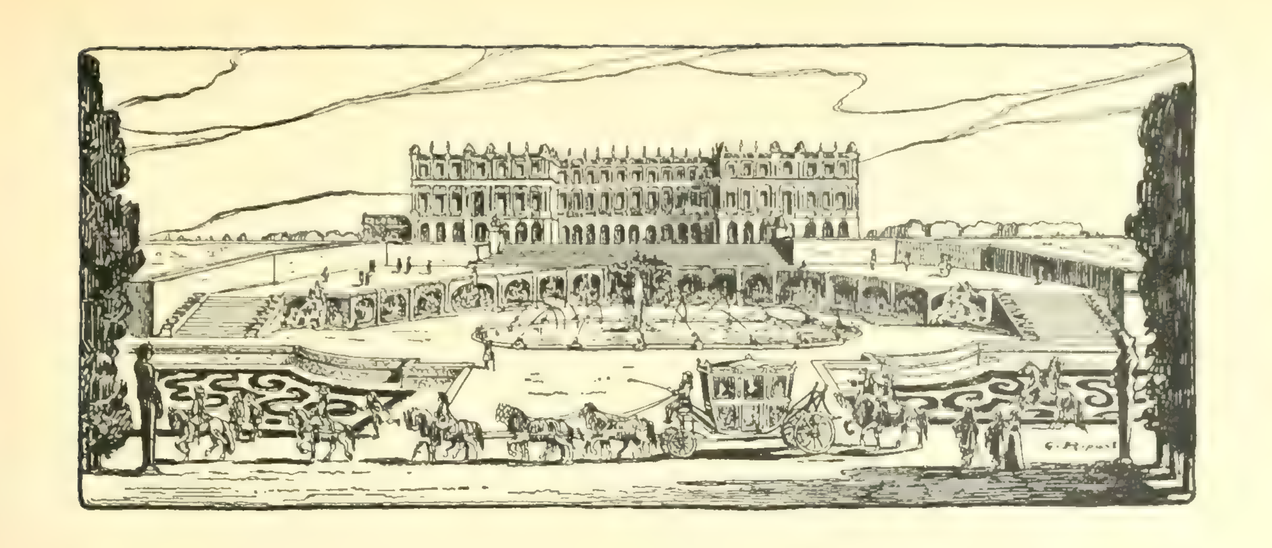
Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts.
On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement.
En vieillissant on devient plus fou et plus sage.
Les personnes faibles ne peuvent être sincères.
Un honnête homme peut être amoureux comme un fou, mais non pas comme un sot.
Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon.
Dans les premières passions les femmes aiment l'amant ; et dans les autres, elles aiment l'amour.

Transportées et traduites en n'importe quelle langue, ces pensées ne perdront rien : elles resteront partout aussi éclatantes parce que leur éclat vient de leur précision, et aussi neuves parce que leur nouveauté vient de leur vérité.

Elles sont autant de flèches — pour employer une image de M. Andler — qui touchent un point vulnérable du cœur. Nous vivons dans les illusions de la volonté et de la vertu ; et nous nous applaudissons de très bonne foi nous-mêmes, sans apercevoir les mobiles personnels et petits qui se cachent sous notre apparence de désintéressement. Moraliste sans rhétorique et sans dialectique, La Rochefoucauld nous avertit, par des formules hautaines et magnifiques, que nous nous trompons.

Enfin il a un grand mérite, celui de signaler que le plus grand défaut pour l'homme c'est la faiblesse, la paresse et la sottise. Comme Pascal il est convaincu que dans l'homme il y a plus à perdre par la faiblesse que par les passions violentes : « La faiblesse est plus opposée à la vertu que le vice. »

Il mérite donc d'être placé tout au premier rang de ces moralistes français que Nietzsche admirait parce qu'ils sont sincères, parce qu'ils disent la vérité sur l'homme et parce qu'ils expriment des « pensées réelles ». Mais après cet éloge, si l'on veut, oubliant les « pensées réelles », extraire des *Maximes* une théorie générale de l'homme et de la vie ; si l'on prend au pied de la lettre et en leur attribuant une valeur métaphysique des formules comme celle-ci que : « Les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves se perdent dans la mer », nous avons le droit d'en appeler à Pascal ou à Vauvenargues. Après nous avoir désabusés, La Rochefoucauld nous abuserait, d'une erreur inverse et pire.



TROISIÈME PARTIE

L'ÉPOQUE DE PERFECTION CLASSIQUE

CHAPITRE PREMIER

LE ROI, LA SOCIÉTÉ ET MADAME DE SÉVIGNÉ. LE GOUT ET BOILEAU.

I. Louis XIV. — II. Mme de Sévigné. — III. La préciosité. Le burlesque. Nicolas Boileau. Les satires de Boileau. « L'Art poétique ». Les « Épîtres ». Le « Lutrin ». La vieillesse de Boileau. La querelle des anciens et des modernes.

I



OUS les éléments de la perfection classique étaient réunis. Il n'y manquait que la mystérieuse impulsion qui est nécessaire, dans le monde spirituel, autant que dans le monde physique, pour éveiller l'affinité des éléments en présence. Ce fut le nouveau roi qui, en prenant le pouvoir à la mort de Mazarin, fit jaillir l'étincelle.

LOUIS XIV Il répondait, comme jadis Henri IV, au vœu de toute la France. Il était monté sur le trône à cinq ans ; sa minorité avait duré longtemps. Et pendant cet intervalle, il avait prouvé par son tact, par la

solidité de sa raison enfantine et adolescente, par sa dignité déférente vis-à-vis de Mazarin, par sa respectueuse et intelligente docilité vis-à-vis de sa mère, la reine régente, qu'il sortait de l'ordinaire ; nulle jalousie, nulle impatience, nulle complaisance non plus. Il était le modèle des fils, le premier gentilhomme du royaume et déjà le roi, avec un mélange curieux de juvénile ardeur, de modestie, de timidité, de bonne grâce, de fermeté et de grandeur. Il avait vingt-trois ans quand la mort le « délivra » du cardinal de Mazarin. Tenant toujours parole, ne livrant point sa pensée, ne mentant jamais, inflexiblement appliqué à ses devoirs, l'esprit juste et raisonnable, naturellement majestueux, noble sans affectation, ne se vengeant pas mais n'oubliant pas, il avait en lui une fraîcheur de sentiment que l'exercice du pouvoir absolu, n'avait pas encore flétrie.

Ses amours mêmes, tout irrégulières qu'elles fussent, le faisaient aimer. Il témoignait sans doute à sa femme, la grave et naïve Marie-Thérèse, une tendresse attentive ; mais, comme son aïeul, il ne pouvait s'empêcher d'avoir le cœur des plus vifs ; il ne se contentait pas de son trop politique mariage. Or, ce qu'il aima, ce fut, longtemps, la grâce, la douceur, la décence et la poésie. D'abord une nièce de Mazarin, sans beauté, mais toute pleine d'esprit. Celle-là, c'était avant le mariage ; il la renvoya pour la raison d'État, sans qu'elle eût été sa maîtresse, encore qu'il eût pour elle une grande passion. Ce siècle, plein d'esprit et fertile en belles paroles, lui attribue, au départ, les mots fameux



LOUIS XIV (D'après une gravure de Poilly).



MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE (D'après Nocré).

qui devaient inspirer à Racine sa *Bérénice* : « Vous êtes roi, vous pleurez, et je pars ! » Sa seconde passion, longtemps dissimulée avec un soin qui ne trompait personne, mais qui prouvait la crainte du scandale et qui était un hommage rendu à la vertu, la seconde passion du roi, il suffit de la nommer, pour évoquer la grâce même, la pudeur dans le don de soi, le désintéressement, le remords, puis enfin la plus tendre piété : Mlle de La Vallière, plus tard sœur Louise de la Miséricorde. Maigre, délicate à l'excès, la bouche grande, un peu boiteuse, dit-on, mais le regard d'une douceur divine, c'était comme une apparition ; elle avait seize ou dix-sept ans. Et le jeune roi de vingt-trois ou vingt-quatre ans, qui se laissa toucher par elle, au milieu de tant d'autres beautés magnifiques, et moins éthérées, prouvait par là qu'il avait lui aussi dans l'âme une délicate poésie.

Et pourtant il n'était pas pêcheur de lunes, ni chimérique, ni peureux, ni sentimental, ni hésitant. On se redisait la scène où il était allé au Parlement en habit de chasse, avec ses gardes, pour forcer les parlementaires récalcitrants à enregistrer ses édits. Ce Parlement jadis si puissant, asile ou plutôt, comme on disait alors, temple de la justice, avait représenté sous Charles IX, Henri III et Henri IV, non seulement la loi, mais la nation même. Il se vantait d'unir en lui le droit de juger qui venait du prince et le droit de collaborer avec la royauté qui venait de la nation. Son égoïsme, sa petitesse et ses fautes durant la Fronde l'avaient perdu, et l'on fut content que le roi eût châtié ce grand corps infidèle à sa mission.

Mais on n'aurait point pardonné au roi de diminuer la justice et d'avilir ceux qui

rendent la justice. Le besoin d'une justice « juste » était le plus impérieux pour les Français de ce temps, qui savaient bien que sans elle ils ne pourraient ni jouir en paix de leurs pays, ni cheminer le long des routes, ni songer à l'avenir de leurs enfants. Louis XIV les rassura. Au Parlement insuffisant, il substitua selon l'occasion des « cours » particulières de justice. Il fit « les grands jours d'Auvergne », où Fléchier (disons-le en passant) commença à établir sa réputation de bel esprit ; pour juger Fouquet, il institua un tribunal particulier. Enfin il mit, autant qu'il le put, à la tête des Parlements, des hommes de grand caractère. De telle sorte qu'il parut avoir restauré, en roi magnanime, la dignité et la force de la justice : personne, en vérité, ne s'étonnait ou ne criait à l'hyperbole, lorsque au dernier acte de *Tartuffe*, l'exempt venait déclarer :

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude...

Par ailleurs ce jeune roi, défenseur de la justice, remportait des victoires et conquérait glorieusement les pays qui lui devaient revenir par solennels contrats. Mais ces victoires ne coûtaient que peu de sang ; ces guerres ne troublaient ni l'ordre ni la prospérité du royaume. C'était l'expansion naturelle d'une puissance qui voulait se développer jusqu'à ses limites légitimes, sans injustice, sans inhumanité, sans faiblesse. On ne devinait pas que l'amour de la conquête l'emporterait chez lui sur l'amour de la paix. Car, en ce même temps, une sage administration augmentait les fortunes particulières et la fortune publique. Louis XIV avait trouvé son Sully : Colbert. Mais il n'avait pas fait de Colbert un Richelieu. Colbert n'était qu'un très haut commis.

Voilà par quels traits il mérita la plus haute popularité qu'un roi ait connue. Il fut, dès l'âge de vingt-cinq ans, *le grand Roi.* L'Europe entière ratifia ce titre que lui valaient la force de son génie politique et la séduction de sa jeunesse.

Louis XIV honora la littérature en maître qui sait le mérite des serviteurs qu'il emploie, et qui les prend assez au sérieux pour leur faire comprendre leur valeur et leur dignité.

Il y fut bientôt aidé par Henriette d'Angleterre, femme de Monsieur, qui s'intéressait aux choses de l'esprit et y apportait un discernement rempli de délicatesse. De sa cour il fit un salon ; toujours d'une déférence extrême à l'égard des femmes, d'une courtoisie nuancée à l'égard des hommes, il exigeait de tous cette même exacte politesse, qui n'excluait ni la liberté, ni la joie, ni la magnificence.

Il en faisait un instrument de règne. Il a écrit ou fait écrire pour son fils, sur ce propos, ce curieux conseil :

Je ne vous dirai pas seulement comme on dirait à un simple particulier, que les plaisirs honnêtes... calment les troubles de l'âme et l'inquiétude des passions, inspirent l'humanité, polissent l'esprit, adoucissent les mœurs... Un prince et un roi de France peut encore considérer quelque chose de plus dans ces divertissements publics, qui ne sont pas tant les nôtres que ceux de notre cour et de tous nos peuples. Il y a des nations où la majesté des rois consiste, pour une grande partie, à ne se point laisser voir, et cela peut avoir ses raisons parmi des esprits accoutumés à la servitude, qu'on ne gouverne que par la crainte et la terreur ; mais ce n'est pas le génie de nos Français, et, d'aussi loin que nos histoires nous en peuvent instruire, s'il y a quelque caractère singulier dans cette monarchie, c'est l'accès libre et facile des sujets au prince. C'est une égalité de justice entre lui et eux, qui les tient pour ainsi dire dans une société douce et honnête, nonobstant la différence presque infinie de la naissance, du rang et du pouvoir.

Ainsi fut continuée sous les yeux et par la volonté même de Louis XIV l'œuvre de l'hôtel de Rambouillet et de la « société polie »

Dans ce monde qui se pressait autour de lui, le roi ne fit point dominer certaines qualités brillantes et dangereuses qui mènent au faux esprit et à la préciosité. Louis XIV est l'héritier de ce Henri IV qui voulait que tous ses actes fussent inspirés par la raison. Dans ses mémoires qui ressemblent à des *Essais* à la Bacon ou à la Montaigne plus encore qu'à de vrais mémoires, le mot de *raison* revient sans cesse. Et la plus haute faculté à laquelle le roi fasse appel, en dehors de certaines inspirations, et celles-là encore soumises à la justesse d'esprit, c'est le bon sens.

Il ne faut pas vous imaginer, mon fils, que les affaires d'État soient comme ces endroits épineux et obscurs des sciences qui vous auront peut-être fatigué, si l'esprit tâche de s'élever avec effort au-dessus de lui-même, le plus souvent pour ne rien faire, et dont l'utilité, du moins apparente, nous rebute autant que la difficulté. La fonction des rois consiste principalement à laisser agir le bon sens...

Celui qui réduisait à un jugement sain et droit cette science politique poussée à de si étranges raffinements depuis les Valois, ne pouvait appliquer aux lettres un autre esprit.

Enfin Louis XIV aimait l'ordre, la symétrie, les proportions heureusement balancées et grandioses. Son Versailles, château et jardins, révèle ce goût pour les lignes simples et magnifiques, pour les ensembles décoratifs, pour les larges horizons bien définis ! Louis ne savait peut-être pas apprécier le genre pittoresque. L'accidentel, l'imprévu, l'étrange, cela ne convenait sans doute ni à son tempérament ni à l'idée qu'il se faisait du métier de roi. Mais il était sensible plus que personne à la tragédie racinienne, sauf peut-être à y trouver trop de tendresse ! L'ordonnance des sermons qu'un Bossuet prêchait devant lui, ordonnance qui

s'imposa bientôt dans toutes les chaires, est encore un témoignage de ce même goût royal. D'ailleurs toute la littérature en subit l'influence. Et ce n'était à vrai dire que consacrer et rendre toutes-puissantes les règles classiques de l'art de composer, telles que les avait entrevues le génie de Malherbe. On pourrait presque dire que Versailles est du même ordre de beauté que les grands poèmes lyriques du poète d'Henri IV. Un dernier trait achève la ressemblance : comme le poète, le roi a de la magnificence dans l'imagination et le goût. Bossuet pensait à son maître en écrivant dans la *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture Sainte :*

A la grandeur conviennent les choses grandes ; à la grandeur la plus éminente les choses les plus grandes, c'est-à-dire les grandes vertus.

Le prince doit penser de grandes choses...

Le prince est par sa charge, entre tous les hommes, le plus au-dessus des petits intérêts, le plus intéressé au bien public : son vrai intérêt est celui de l'État. Il ne peut donc prendre des desseins trop nobles, ni trop au-dessus des petites vues et des pensées particulières.

A la magnanimité répond la magnificence, qui joint les grandes dépenses aux grands desseins. Et pour définir en quoi consiste la magnificence, on verra qu'elle paraît dans les grands travaux consacrés à l'utilité publique, dans les ouvrages qui attirent de la gloire à la nation, qui impriment du respect aux sujets et aux étrangers, et rendent immortels les noms des princes.

Et voilà comment on peut s'expliquer et définir l'influence de Louis XIV sur la littérature et l'esprit de son temps. Il ne la détourna pas de la route royale tracée par le génie même de la nation ; il l'y confirma au contraire. Mais au lieu de l'y laisser marcher peureusement et pauvrement, il l'anima de sa pureté, de sa jeunesse et de son ardeur.

Allons donc à la cour, à la société, à la ville. Et ce voyage ne sera ni long ni pénible, puisqu'il ne s'agit que d'ouvrir la *Correspondance* de Mme de Sévigné.

II

MADAME DE SÉVIGNÉ « Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit ni dans le cœur des femmes, si le tempérament n'en est d'accord », écrit La Rochefoucauld. Françoise de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, était née avec de la santé, de la bonne humeur, du jugement, et une sorte d'ivresse perpétuelle et légère qui l'emportait sans cesse dans le monde de la poésie et de la pensée, sans lui cacher tout à fait la terre : c'était son tempérament. Elle en avait de la reconnaissance à son père et à sa mère, qui lui avaient donné un sang si riche. Elle était la petite-fille de sainte Jeanne de Chantal.

L'éducation avait développé heureusement sa nature ; cette éducation, elle ne la devait pas à ses parents ; ils étaient morts jeunes, le père au siège de la Rochelle (le 22 juillet 1627), où il périt de vingt-sept coups de lance, ayant eu trois chevaux tués sous lui ; la mère un peu plus tard. Ils l'avaient laissée orpheline à six ans sans frère ni sœur. Mais elle fut recueillie par la famille de sa mère, les Coulanges. Et elle grandit à Sucy-en-Brie chez son grand-père, ou à l'abbaye de Livry chez son oncle et tuteur, l'abbé Christophe de Coulanges, le *Bien bon* de la *Correspondance*. Vieille et déjà proche de la mort, elle devait écrire, au souvenir de ces années : « Jamais il ne fut jeunesse plus riante que la nôtre. » Il n'est pas jusqu'aux journées de pluie de Livry qui ne lui aient laissé une délicieuse impression. « Elle aura cinquante ans, raconte Mme Duclaux, elle nous dira qu'elle ne peut s'accoutumer à l'enchantement de Livry » ; et elle se trouve un peu folle, après tant d'années, « de l'admirer toujours comme si elle ne l'avait jamais vu ».



LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ.

En grandissant, elle devint « la plus jolie fille du monde », blonde, un peu grasse, un peu rustique (bien qu'elle fût par son père de race quasi royale), riante et sensée, coquette et sage, apportant la joie avec soi dans la société, et déjà prête à être une « femme d'un génie extraordinaire ». Et cela vient, sans conteste, de son « tempérament » !

Mais qui voudrait expliquer tout le génie de Mme de Sévigné par le « tempérament » risquerait fort de se tromper. La vie a trop souvent de quoi assombrir même les tempéraments de cette sorte ; et Françoise de Rabutin-Chantal allait bientôt connaître les dégoûts et les chagrins ; elle aurait pu succomber si la sagesse, la raison et la vertu n'avaient été compagnes de son bon sang. Elle s'était mariée avec un Breton, un vilain sire, le marquis de Sévigné, à qui on aurait pu dire : « Êtes-vous gentilhomme ? ». En tout cas, il n'était pas « honnête homme ». Mal élevé, « goguenard », dissipateur, courant la gueuse, pendant que sa femme se morfondait là-bas en Bretagne dans la propriété des Rochers, il menait joyeux train à Paris. De loin Françoise criait et se plaignait, mais elle s'endettait pour lui ; et quand il mourut en duel, tué par le chevalier d'Albret le 3 février 1651, elle témoigna une grande et sincère douleur.

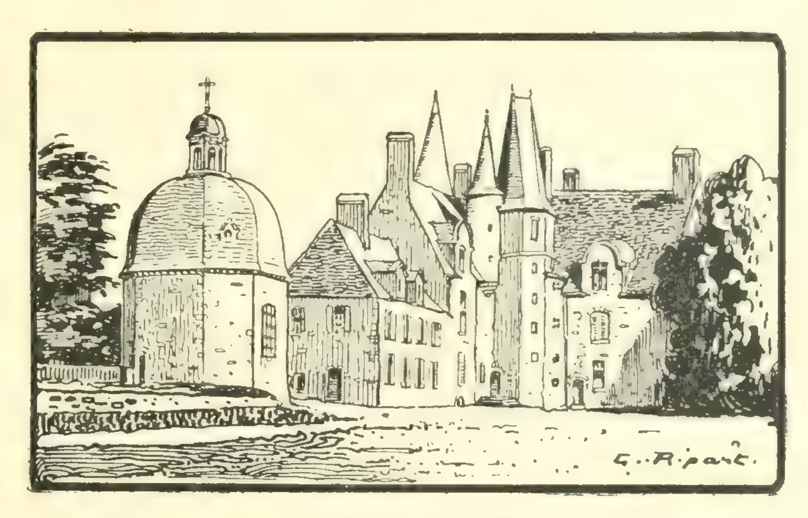
Cette femme si sage, pleurant ainsi un très mauvais sujet qui la trompait, illustre à merveille cette maxime de La Rochefoucauld : « N'aimer guère en amour est un moyen assuré pour être aimé. » Il est vrai que suivant le même auteur, « le plaisir de l'amour est d'aimer et l'on est plus heureux par la passion que l'on a que par celle que l'on donne ». Mme de Sévigné pleurait sans doute la passion qu'elle avait eue et qu'elle ne devait jamais plus avoir.

La jeune veuve avait une fille et un fils ; elle vint s'établir à Paris et s'attacha à leur éducation, sans négliger la sienne. Avec une jeune cousine, Mlle de La Vergne, destinée à devenir Mme de La Fayette, — future amie de La Rochefoucauld et futur auteur de *la Princesse de Clèves*, — elle prit des leçons de Ménage, savant professeur, homme de lettres et humaniste, comme elle en avait pris de Chapelain jadis avec ses cousins de Coulanges. Elle avait l'esprit orné et elle avait donné dans la préciosité ; vers 1648 elle avait fréquenté à l'hôtel de Rambouillet ; elle était fort liée avec le coadjuteur (futur cardinal de Retz), parent de son mari, et à qui elle resta très attachée toujours ; elle n'avait pas été insensible, en tout bien tout honneur, à l'attrait de Fouquet. Elle risquait donc d'oublier son mari et son deuil, lorsque la disgrâce de Fouquet, et celle du coadjuteur, sans compter une cruelle, grossière et publique insulte de son cousin qu'elle aimait beaucoup, Bussy-Rabutin, la replongèrent dans l'inquiétude et le chagrin. Elle suivit avec la plus touchante fidélité le procès de Fouquet ; elle en a raconté les péripéties à M. de Pomponne dans des lettres célèbres où, presque sans art, elle nous fait vraiment revivre aujourd'hui toutes les émotions des amis du surintendant. Pourtant ce ne sont pas ces lettres qui auraient suffi à la consacrer grand écrivain ! Pour lui faire déployer tout son génie, il fallut deux choses : le beau spectacle de la cour et l'éloignement de

sa fille, c'est-à-dire un sujet inépuisable de récits et une personne à qui écrire ces récits.

Elle vécut donc à Paris. Tâchons de nous représenter comment elle remplissait ses journées.

Elle fréquentait la cour et la ville ; le roi la voyait avec faveur, les hommes et les femmes les plus distingués aimaient sa présence et son esprit, et aussi son cœur. Et cela remplit ses lettres. Un jour, elle va à Saint-Germain où la reine lui dit un mot aimable et où tout le monde lui fait fête, même Mme de Ludre qui a été mordue par un chien enragé et plongée dans la mer, suivant la thérapeutique du temps. Tout à côté Mme de Sévigné remarque les coiffures à l'*hurluberlu* qui la divertissent. Puis elle rapporte un mot de La Rochefoucauld ; elle raconte un sermon de Bourdaloue qu'elle vient d'entendre ; enfin elle s'arrête à un autre sermon de l'abbé de Montmort :



LE CHATEAU DES ROCHERS.

Il fit le signe de la croix ; il dit son texte, il ne nous gronda point, il ne nous dit point d'injures, il nous pria de ne point craindre la mort, puisqu'elle était le seul passage que nous eussions pour ressusciter avec Jésus-Christ. Nous le lui accordâmes, nous fûmes tous contents.

Voilà de quelle manière la marquise voit et raconte. D'autres fois elle ira à la Comédie ; elle sera longue à goûter la poésie de Racine, sans doute parce qu'il fait la débauche avec son coquin de fils, trop amoureux de la Champmeslé. Mais la cour est son centre d'intérêt : elle rapportera les mots du roi, les bontés du roi, les merveilles du roi. Elle recueillera toutes les aventures amusantes des courtisans, elle ne négligera pas les faits divers. Elle est prête d'ailleurs à réfléchir et à philosopher sur la mort d'un Turenne ou d'un Louvois. Elle sait tout, elle regarde tout, elle est comme un miroir enchanté.

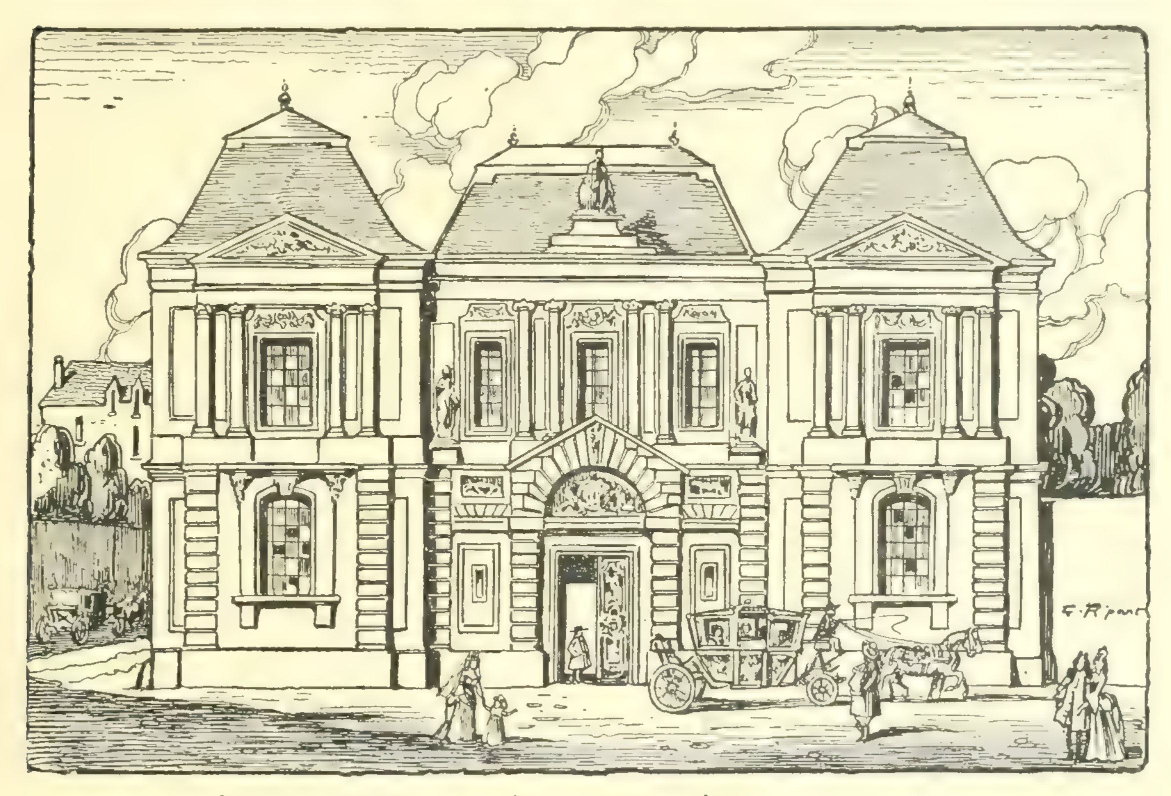
Cependant le « monde » ne suffisait pas à l'absorber. Comme le chevalier Méré, elle aimait aussi le « monde naturel », et savait le peindre. Si elle allait à Vichy ou

à Bourbon prendre les eaux, elle s'arrêtait à regarder et à observer. Mais ce qu'elle préférait, c'était sa maison des Rochers. Elle possédait en effet une belle propriété en Bretagne, avec des arbres séculaires, un mail, des prairies, des champs, des voisins. Elle s'y rendait dans un grand carrosse à six chevaux, par petites journées, avec une nombreuse compagnie, et, quand elle s'ennuyait en route, elle lisait quelque pièce de Corneille ou quelque essai de Nicole. Arrivée, elle prenait tout de suite, à l'en croire, quelque chose de « rustaud ». « Elle savait parfois préférer « les comptes d'un fermier aux contes de La Fontaine » ; elle aimait mieux sa poularde et son omelette des Rochers que les festins de la ville ; elle ne trouvait rien de savoureux comme les beurrées de bon pain bis, semées de fines herbes, où l'on marque toutes ses dents. Elle adorait s'occuper de ses plantations, « se mettre jusqu'à mi-jambes dans la rosée, pour prendre des alignements » et placer en terre ses jeunes chênes, « dont je tiens moi-même les arbres quand il ne pleut pas à verse ». Elle savait très bien quand et comment il faut faner. Elle dirigeait en personne ses équipes d'ouvriers forestiers. Elle aimait à faire, devant elle, abattre tel arbre qui gênait le point de vue. Elle fréquentait ses bois non seulement lorsque, l'été, le chèvrefeuille embaume, mais elle aimait se perdre dans les bois gris et roux, tachetés comme une pelure de loup, où les bûcherons s'acharnent à leur besogne cruelle, lorsque l'hiver étincelle de givre, ou rend délicats, mystérieux, les rayons de soleil dans les clairières embaumées. Personne comme elle ne savait la nuance des heures et des saisons » (Mme Duclaux). Cependant elle ne revenait pas sans plaisir, quand sa villégiature était finie, dans le bel hôtel qui, depuis 1677, était, à Paris, son habitation et qui abrite aujourd'hui le musée Carnavalet.

Elle avait un fils, le chevalier Charles de Sévigné, qui fut trop ami de Ninon de Lenclos et de la Champmeslé, mais qui avait beaucoup d'esprit et de cœur et qui se plaisait à tenir compagnie à sa mère. Revenu à des idées sérieuses, ce jeune homme se maria en Bretagne. Puis, malade, il se livra à la dévotion et fut aussi exemplaire qu'il avait été « libertin ». Mais plus que ce fils, Mme de Sévigné aimait sa fille. C'était une jeune personne d'une grande beauté : cheveux blonds, yeux de turquoise, taille à ravir, et beaucoup d'esprit. « Tout cela pourrira, mademoiselle, lui dit un jour son précepteur, l'abbé de La Mousse. — Oui, monsieur, répondit-elle, mais tout cela n'est pas pourri. » Après avoir beaucoup cherché, sa mère la maria avec un très grand seigneur, mais deux fois veuf et pas jeune, pas beau, gouverneur de Provence, le comte de Grignan. Le comte de Grignan amena sa jeune femme dans son gouvernement et dès lors la mère abandonnée ne cessa de penser à sa fille, et employa le plus clair de son temps à lui

faire suivre, par ses lettres, tout le détail de sa vie ; sans doute à charge de réciprocité.

Sa correspondance en redoubla donc d'intérêt et d'exactitude. Et il faut nous arrêter pour en dire les mérites. Ces lettres, ce ne sont pas des documents ; Mme de Sévigné n'a rien de l'esprit réaliste ; elle n'a pas davantage le souci des profondes analyses psychologiques ; La Rochefoucauld, La Bruyère, Saint-Simon tâcheront de lire sous les visages, mais non pas elle. Son mérite unique, c'est de



L'HOTEL CARNAVALET AU DÉBUT DU XVIIIe SIÈCLE (D'après une estampe).

saisir le mouvement et le papillotement de la vie et d'en faire de la poésie. Mais c'est de la poésie qui peint mieux que la prose, mieux que le document, mieux que l'analyse, parce qu'elle conserve tout l'imprévu de la vie. C'est un style qui intéresse les yeux et le cœur.

Il en résulte une impression tout opposée à celle que produisent nos grands romanciers réalistes, un Balzac, un Flaubert : une impression de vérité dans le songe, — dans le songe d'une nuit d'été ! Cela n'empêche pas la marquise d'être un écrivain très malin et un très habile artiste. Car on n'atteint à une telle perfection que si l'on connaît les ressources de la langue et l'art d'écrire. Son goût s'est

formé ou corrigé à la bonne école, à celle des vrais maîtres de ce temps. Dans ses lettres, les citations et les allusions qui lui viennent naturellement sous la plume sont de La Fontaine, ou de Molière, ou de Boileau, ou de Corneille, ou de Racine. On croirait qu'elle improvise. En réalité, elle avait sans doute longtemps médité avant de mettre à sa plume « la bride sur le cou ». En se promenant, en rêvassant, avant de s'endormir ou avant de se lever, elle devait s'amuser à faire défiler, à tourner et à retourner devant son imagination les jolies phrases, les jolies manières de s'exprimer dont elle se servirait tout à l'heure ! Mais qu'importe le travail ; ou plutôt vive le travail, qui arrive à se dissimuler si parfaitement ! J'appliquerai volontiers à la correspondance de Mme de Sévigné ce qu'elle disait elle-même à propos de Furetière qui venait d'écrire les *Factums* où il déchirait La Fontaine : « Il y a de certaines choses qu'on n'entend jamais, quand on ne les entend pas d'abord : on ne fait point entrer certains esprits durs et farouches dans le charme et dans la facilité des *Ballets* de Benserade et des *Fables* de La Fontaine ; cette porte leur est fermée, et la mienne aussi ! »

Et combien ce style devient fort et solide, quand Mme de Sévigné exprime ses tristesses maternelles pour être séparée de sa fille ; quand elle parle de la souffrance et de la mort. Cela n'est pas profond : ce n'est ni du Pascal ni du La Rochefoucauld ; mais cela est sensé ; noble aussi, et d'une belle âme généreuse. La correspondance de Mme de Sévigné est le sourire d'une littérature sérieuse.

Ajoutons qu'elle n'est pas décousue, monotone, égoïste comme toutes les autres longues correspondances, y compris celle de Voltaire. Les lettres s'y groupent presque toutes par un hasard heureux autour de quelques grands événements, de telle sorte que Mme de Sévigné n'est jamais le centre plus ou moins avoué de ce qu'elle écrit ; tandis que Voltaire revient d'ordinaire directement ou indirectement sur soi-même. Quand Mme de Sévigné marie sa fille, aussitôt ses lettres ont la continuité d'un roman, ou d'un récit : les chagrins, les joies, les inquiétudes, les espérances et les voyages pour se rejoindre, les séparations, les nouvelles rencontres, les conseils, les reproches, les félicitations, jusqu'aux orages passagers : tout y est combiné par la vie même, comme ces romans anglais qui nous touchent et amusent avec si peu de choses, mais peu de choses minutieusement rapporté au jour le jour, peu de choses tout à fait humain et cordial.

A mesure que Louis XIV passe de la jeunesse à la maturité, de la maturité à la vieillesse, et que la France devient moins heureuse, la correspondance change de ton. Mme de Sévigné a des rhumatismes ; elle reste des mois sans pouvoir se servir de ses mains. Une année, en Bretagne où il y a eu quelque mutinerie, elle

assiste à l'impitoyable punition des malheureux Bretons, et le récit qu'elle en fait sous une forme détachée prouve combien elle en fut émue. A la cour, elle voit la douce La Vallière, la « violette » La Vallière, définitivement remplacée par « l'altière » Montespan ; elle devine que le cœur du roi passe des sentiments nobles et délicats à des passions brutales, orgueilleuses et égoïstes. Enfin sa tendresse pour sa fille, qui toujours a été une tendresse un peu plaintive, mais heureuse et rayonnante, devient plus grave devant les graves soucis de la vie. Et puis viendra la mort des parents et des amis. Et l'ombre de la pensée de la mort accompagnera partout la marquise. Certes Mme de Sévigné, chrétienne et philosophe, — un sage ! — n'aura pas peur et ne « ridera pas son front à ce penser-là », comme dit Montaigne. Et, pour ce robuste tempérament, la vieillesse ne sera pas la décrépitude. Mais, à mesure que la force diminue, les soucis augmentent. Les Grignan sont irrémédiablement ruinés, il faut s'occuper de leurs enfants : le fils doit épouser la fille d'un fermier général. Il est vrai que la petite Pauline, la préférée de la marquise, fait un mariage selon son cœur ; mais voilà qu'à Grignan même où elle est venue soigner sa fille, Mme de Sévigné est tout à coup saisie par la contagion, se met au lit, et en dix jours est emportée par le mal (23 mai 1696), à l'âge de soixante-dix ans.

III

LA PRÉCIOSITÉ La littérature était alors menacée par deux défauts de l'esprit, contre lesquels la cour et la société auraient été impuissants à la défendre, si une véritable « police » ne s'était exercée du dedans, pour la maintenir dans le goût classique. Ces défauts étaient la *préciosité* et le *burlesque* et le représentant du goût classique fut Boileau.

Précieux, au début du dix-septième siècle, était un adjectif noble. Il désignait les hommes et les femmes, les femmes surtout, qui, d'un esprit fin et rare, d'une humeur délicate, restaient à part et inaltérables comme les métaux précieux. Par exemple c'était tout à fait le qualificatif qui convenait aux hôtes de l'hôtel de Rambouillet. Bientôt on appliqua de préférence ce qualificatif flatteur à un certain groupe de femmes, puis à leurs façons de s'exprimer, de sentir et de penser, puis à une forme générale de littérature. Les précieuses ne prenaient pas la vie comme n'importe qui ; leur délicatesse et leur susceptibilité les empêchaient d'accepter les vulgarités de sentiment et de conduite qui constituent le terre à terre de chaque

jour. Fières et dédaigneuses, elles voulaient être aimées, sans aimer elles-mêmes ; elles n'acceptaient pas de vœux trop directs et trop hardis. Une espèce de fiction transformait l'amour, parmi elles, en une manière d'oraison. De même qu'elles n'avaient pas le cœur de tout le monde, les précieuses ne parlaient pas le langage de tout le monde ; elles en avaient un pour leur usage, bien subtil, bien compliqué, inintelligible à qui n'était pas de leur « cercle », de leur « rond ». Elles évitaient les termes qu'on entend dans la bouche des personnes communes, ou ceux qui éveillent des idées basses. Venu de l'*Astrée*, l'esprit précieux, chez les femmes, tendait au rébus et au logogriphe. Bientôt il s'annexa les écrivains. Les précieuses ne furent plus des femmes du monde, mais des femmes de lettres, et leurs « alcôves » ressemblèrent à des académies de bel esprit.

Tel est le sens restreint et ironique de la préciosité.

Mais notre temps a donné à ce mot une extension très étendue en agrégeant au précieux deux autres maladies du Grand Siècle : le *généreux* et le *pompeux*. A côté des précieux proprement dits, il y avait en effet des esprits encore dominés par l'imagination héroïque et chevaleresque du seizième siècle. Ils étaient fort nombreux. Comme les précieux, ils détestaient les sentiments bas. Mais ils ne s'attardaient pas dans la subtilité et le raffinement du pur platonisme. Après y avoir passé, ils s'en échappaient vite pour monter à l'héroïque et au difficile, pour viser à la *Gloire* et à la *Vertu*. Ils méritent à certains égards le titre de stoïciens ; à d'autres égards, ils sont des paladins. L'étiquette que notre époque leur donne — empruntée à Descartes — est celle de « généreux ». Il y a du « généreux » dans les manières de Retz et dans les premières folies de La Rochefoucauld. Fouquet séduisait par son air « généreux », et Colbert rebutait parce qu'il avait l'air bourgeois et marchand. Le *généreux*, dans la société, ne faisait pas de littérature. Mais il trouvait des écrivains dans la littérature qui répondaient à son goût. Je ne parle pas de Balzac, de Corneille, de Descartes, qui ont en eux du « généreux », mais qui savent vite et facilement dépasser cette sorte d'illusion et d'orgueil humain. Je pense aux lyriques, héritiers de Malherbe, aux romanciers comme Scudéry et La Calprenède, aux auteurs d'épopée épris du pompeux et du grandiose :

Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses.

La Fontaine lui-même faillit à ses débuts se perdre dans ces fausses grandes perspectives.

Ainsi ce que nous nommons préciosité est un ensemble assez complexe et non plus la préciosité seule. Cependant la « générosité » et aussi « la pompe » en s'y

associant n'en ont pas changé le fond. Précieux est donc aujourd'hui Voiture, et à juste raison : mais nous n'appelons pas moins précieux cet écrivain absolument dépourvu de finesse et de subtilité : Marin Le Roy, sieur de Gomberville et du Parc-aux-Chevaux, romancier et poète, dont le nom était magnifique (on le voit) et dont les vers l'étaient encore davantage. Sarrazin, le spirituel poète, qui eut une destinée analogue à celle de Voiture et qui fut un demi-Voiture (avec moins de dignité, d'indépendance et de désintéressement), mérite sans conteste d'être inscrit parmi les purs précieux, et aussi Malleville, l'auteur du sonnet de *la Belle Matineuse.* Mais le pompeux Godeau, évêque de Vence, grand ami de l'emphase, l'est très légitimement pour sa part, puisqu'il sort de l'hôtel de Rambouillet. Segrais doit l'être aussi, lui, le charmant successeur de Racan, le familier de Mme de La Fayette. Enfin nous mettrons encore dans ce groupe le pédant Chapelain et Benserade, l'homme d'esprit, et jusqu'à Quinault, du temps qu'il était jeune. Nous y joindrons les faiseurs et les faiseuses de romans et nous aurons enveloppé sous un seul mot tout ce qui était momentanément à la mode et s'y cramponnait, tout ce qui croyait être le goût du temps et qui n'était que le faux goût contre lequel Boileau va défendre le vrai goût, celui qui est conforme à « l'esprit général ».



BENSERADE (D'après une gravure de Desrochers).

Mais la mode du précieux n'était pas la seule qu'il fallait combattre.

LE GROTESQUE

Toutes les fois que le « monde » et la société parviennent à imposer leur influence sur les lettres et font en quelque sorte dépendre le succès des écrivains de leur docilité ou de leur politesse, certains caractères plus indépendants (ou plus rudes) se plaisent par contraste à affirmer cette indépendance en prenant le contre-pied de ce qui est à la mode.

De là le succès de ce qu'on appelle en histoire littéraire le *burlesque.*

Pour le burlesque comme pour le précieux, son contraire, il faut distinguer le

sens strict du sens plus général que ce mot a pris aujourd'hui. Le burlesque se confond d'ordinaire avec le bouffon et le grotesque. Mais cette synonymie n'est pas exacte. Le bouffon, c'est une raillerie un peu grosse qui amuse et excite le rire sans malice et sans arrière-pensée ; le grotesque vient d'une disproportion ou d'une disgrâce imprévue des formes, des mots, des sentiments et des idées. Le burlesque est obtenu par le contraste entre une œuvre belle, grande ou noble, à laquelle le lecteur ne doit pas cesser de penser, et la parodie grossière ou fine de cette œuvre. Un sauvage peut bien être bouffon, un nain peut bien être grotesque ; seule une personne instruite peut créer une œuvre burlesque ; et seules des personnes cultivées entendront le burlesque. On fera rire un paysan avec du bouffon et du grotesque ; mais il sera à peu près impossible de trouver un burlesque perceptible pour son ignorance. Il y a de la bouffonnerie et du grotesque dans la cérémonie de *Monsieur de Pourceaugnac*, dans celle du *Bourgeois gentilhomme*, dans celle enfin du *Malade imaginaire*. Mais le burlesque, c'est le *Virgile travesti* de Scarron. La préciosité et le pédantisme unis ensemble devaient produire, par réaction, le burlesque proprement dit. Mais ils devaient aussi créer un besoin de liberté, de matérialité, de verve robuste et directe qui allait ajouter au grotesque des éléments bien plus viables : le pittoresque et le grossier, le vrai bouffon et le vrai grotesque, tout ce qui faisait aimer de nouveau François Rabelais et Mathurin Régnier.

De là vient que les burlesques constituent à eux seuls tout un nombreux groupe, presque une vraie armée.

Ils visent tous à l'originalité, surtout à celle qui vient de la libération du tempérament individuel. Toute leur vie et tous les moments de leur activité témoignent en effet qu'ils ne ressemblent en rien au *vulgum pecus*. Parmi des croyants, ils sont des incroyants ou des « libertins ». Parmi des bourgeois, ils ont une conduite déréglée, et refusent de s'astreindre aux habitudes les plus respectables. Ils se laissent emporter par leur caprice. Hardis, « forts en gueule », et pour la plupart nomades et aventuriers. Voici l'un d'eux, le plus illustre aujourd'hui et fort injustement, grâce à Edmond Rostand. Nous avons une récente et magnifique édition de son œuvre par M. Frédéric Lachèvre qui nous permet d'en parler avec exactitude : c'est Cyrano de Bergerac. *Ab uno disce omnes.*

Sa famille était parisienne, Bergerac étant un petit fief des environs de Paris. Il a été baptisé le 6 mars 1618. Son parrain fut un « noble homme », sa marraine, la femme d'un « noble homme » ; il a été élevé au collège de Beauvais qui était un des dix collèges de plein exercice de l'Université de Paris. Il dut faire de bonnes

études. Au sortir du collège, il mena quelque temps une vie de fou et de débauché, « il brûla plus d'un auvent de savetier ». Il courut les cabarets. Enfin, faute d'argent, il entra comme cadet et volontaire dans la compagnie des Gardes commandée par M. de Carbon de Casteljaloux, compagnie de vrais Gascons, conduits par un vrai Gascon. Il fit la guerre, reçut un coup de mousquet au travers du corps, puis un coup d'épée à la gorge, et quitta le service aussi pauvre et fou que devant. C'est alors qu'il se mit à aimer la métaphysique et la littérature ; il se lia, dit-on, avec Gassendi, et en tout cas avec le groupe de jeunes gassendistes, dont Molière et Chapelle. Il fit encore mille extravagances ; il se mêla de science, poésie, théâtre, musique, de plus en plus irrégulier, fantasque et pauvre. Il lisait *la Cité du soleil* de Campanella, *l'Utopie* de Thomas Morus, le *Francion* de Sorel, et surtout les œuvres de son maître préféré, Théophile. Il perdit son père en 1648, et se mit quelque temps avec un jeune frère. Nous n'avons pas souvent l'occasion de connaître par des détails précis la vie de ces déséquilibrés ; profitons de la belle publication de M. Lachèvre pour montrer ce que dépensait Cyrano à Paris. En onze mois (de mars 1648 à février 1649), il devait 58 livres de loyer, soit 5 livres par mois ; nourriture, 216 livres ; chemises, « cannessons », chaussures, bas de toile, 150 livres ; blanchissage de linge, racoutrage d'habits, 15 livres ; bottes neuves et racoutrage de chaussures, 16 livres, 3 sols, 4 deniers, etc. Il devait dépenser davantage au cabaret. La Fronde, survenant, lui offrit l'occasion d'exercer sa verve. Il se mêla à la lutte par des mazarinades du ton le plus violent et le plus grossier. Après



CYRANO DE BERGERAC (D'après une gravure de Z. H.).

quoi il changea de casaque, se mit aux gages de Mazarin, se brouilla naturellement avec tous ses amis, et, après bien des épreuves, mourut en bon chrétien, le 28 juillet 1655. Toute sa vie s'explique par son humeur indépendante, par son goût de la bohème, par sa pauvreté et par son état de maladie ; peut-être par sa maladie plus que par tout le reste, car il eut, comme beaucoup de ses contemporains, ce mal qu'on ne doit point nommer et qui excite le cerveau en rongeant le corps.

Ses principales œuvres, dont Boileau préféra la « burlesque audace » aux platitudes des autres, sont, sans parler des lettres-pamphlets, une comédie, *le Pédant joué*, sorte de parade imitée de l'espagnol, et que Molière n'a pas dédaigné d'utiliser ; un roman utopique, *l'Autre Monde*, qui raconte un voyage dans la lune et un voyage dans le soleil ; une tragédie, *Séjanus*, dont les représentations furent peut-être interrompues à cause du scandale de certaines déclarations empreintes d'une philosophie et d'une morale bien hardies.

La carrière de Saint-Amant, autre burlesque, ne fut pas moins accidentée. Il était grand voyageur, grand musicien, fantaisiste, ivrogne et poète ; personnage à tout prendre bien plus sympathique et bien moins agité, malgré ses lointaines pérégrinations, que d'Assoucy et Cyrano. Théophile Gautier, dont il faut relire le livre sur ces irréguliers : *les Grotesques*, a écrit ailleurs une jolie page sur cette alliance de l'ivrognerie et de la poésie : « Comme ses courses sur terre et sur mer avaient mis à sa disposition un grand nombre d'images, comme il possédait un vocabulaire immense, et le plus riche dictionnaire de rimes que jamais poète ait eu dans sa cervelle, il travaillait avec une grande facilité à travers ses dissipations qui eussent distrait tout autre. Saint-



CHARLES D'ASSOUCY (D'après une estampe anonyme).

Amant appartenait d'ailleurs à ces esprits dont la verve a besoin pour s'allumer d'un excitant physique : chez ces natures, le vin est un philtre merveilleux ; le généreux sang de la vigne semble se mêler au sang de leurs veines et y faire circuler avec sa chaleur la flamme de l'inspiration. Un homme intérieur auquel l'autre sert d'enveloppe, ranimé par le puissant breuvage, sort du sommeil et prononce au hasard des paroles magiques : les idées, après avoir battu un moment les vitres de leurs ailes empourprées, viennent se ranger d'elles-mêmes dans la cage de la stance ; les rimes, ces fermoirs parfois si difficiles à joindre, s'agrafent toutes seules en rendant un son clair, les mots vibrent et flamboient, harmonies et rayons, et l'œuvre presque inconsciente se trouve achevée avec une perfection dont l'auteur à jeun serait incapable. Mais il ne suffit pas de boire pour atteindre ce résultat, et les sommeliers n'apportent pas toujours la poésie en bouteilles. Un sonnet ne se verse pas comme une rasade. C'est un don fatal comme tous les dons que cette inspiration dans l'ivresse : Hoffman et Edgar Poe en sont morts. Et si Saint-Amant y a résisté, c'est que les estomacs du dix-septième étaient plus robustes et qu'ils ne buvaient que du vin. »

Paul Scarron est, à tous les points de vue, d'un degré au-dessus de Saint-Amant, comme Saint-Amant était d'un degré au-dessus de d'Assoucy et de Cyrano. Il naquit à Paris en 1610. Son père était conseiller au Parlement et possédait une large aisance. Il essaya de l'état ecclésiastique, puis il fit à vingt-quatre ans ce voyage de l'Italie et de Rome qui achevait alors l'éducation d'un jeune Français. Au retour, déniaisé, il fréquenta Marion de Lorme et Ninon de Lenclos, et s'engagea ainsi dans la vie ardente et charmante des plaisirs, lorsque soudain il fut attaqué d'un mal terrible qui le paralysa, le rhumatisme, disait-on, ou la sciatique :



SCARRON (D'après une gravure anonyme).

J'ai trente ans passés... Si je vais jusqu'à quarante j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai soufferts depuis huit à neuf ans.

J'ai eu la taille bien faite, quoique petite. Ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein, pour avoir le corps très décharné. Des cheveux assez pour ne porter point de perruque ; j'en ai beaucoup de blancs, en dépit du proverbe... Mes jambes et mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus, et puis un angle égal, et enfin un aigu. Mes cuisses et mon corps en font un autre ; et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes et les doigts aussi bien que les bras. Enfin je suis un raccourci de la misère humaine. Voilà à peu près comme je suis fait.

Dans son malheur, il n'avait pas cessé de vivre comme un homme du monde. Et pourtant la pauvreté s'était jointe à la maladie. L'infortuné Scarron perdit son père et fut dépouillé de son héritage par sa belle-mère. Il sut alors mériter de grandes relations qui lui valurent quelques rentes. La reine, puis Mazarin, lui témoignèrent d'une façon solide leur amitié. Les libraires le payaient bien. Enfin, en 1652, il eut le bonheur d'épouser Françoise d'Aubigné, la future Mme de Maintenon.

Au mois d'octobre 1660, il quitta ce monde gaiement et courageusement, comme il avait su vivre depuis sa paralysie. Il disait à ses parents et domestiques qui se lamentaient auprès de son lit de mort : « Mes enfants, vous ne pleurerez jamais tant pour moi que je vous ai fait rire. » L'épitaphe qu'il se composa lui-même est touchante :

Celui qui ci maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.

Passant, ne fais ici de bruit,
Prends garde qu'aucun ne l'éveille.
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

On a envie de lui répondre : « Dors en paix. » Car il est impossible de n'avoir point de sympathie pour ce vrai poète. Il écrivait avec plaisir et amusement, en vers et en prose ; mais il était tout de même gêné parfois de ses propres théories burlesques. Écoutons-le rimer de verve, et sans aucun désir de faire « burlesque ». Voici une *Épître chagrine;* ne croirait-on pas entendre du Molière adouci ? quelque chose comme une scène des *Fâcheux* improvisée par un La Fontaine :

J'étais seul, l'autre jour, dans ma petite chambre,
Couché sur mon grabat, souffrant en chaque membre,
Triste comme un grand deuil, chagrin comme un damné,
Pestant et maudissant le jour que je suis né :
Quand un petit laquais, le plus grand sot en France,
Me dit : Monsieur un Tel vous demande audience.
Bien que Monsieur un Tel ne me fût pas connu,
Je répondis pourtant : qu'il soit le bienvenu.
Alors je vis entrer un visage d'eunuque.....

C'est Scarron qui a donné la formule « officielle » du burlesque et le modèle du genre. Il s'y est asservi systématiquement dans le *Virgile travesti,* aujourd'hui mille

fois plus illisible que ses poésies détachées. Je ne dirai pas comment Nicolas Poussin en jugeait. Il est en outre l'auteur de ce *Roman comique* où nous voyons, dans une peinture pittoresque et animée, la vie des comédiens en voyage, en attendant Théophile Gautier et son immortel *Capitaine Fracasse*.

Ces burlesques, tous tant qu'ils sont, gardaient, au fond de leur cœur, un certain goût pour la préciosité. Quand ils veulent être sérieux ou élevés, ils se guindent au précieux et au subtil, jamais ils ne vont au pur classique. Si bien que précieux et burlesques ont fini non par se confondre, mais par s'unir et se compléter. A l'époque où Boileau a commencé d'écrire, le goût, le mauvais goût, embrassant à la fois précieux et burlesque, menaçait de tout envahir. Heureusement, dans sa mansarde, non loin du Palais de Justice, Nicolas Boileau « dormait ».

NICOLAS BOILEAU Il naquit à Paris le 1er novembre 1636. Il était l'un des nombreux fils d'un greffier du Parlement, Gilles Boileau. Il perdit très jeune sa mère, fut mis au collège d'Harcourt, où il subit l'opération de la pierre, puis au collège de Beauvais où il acheva ses études. De là il fit son droit, devint avocat ; mais au bout de quatre ans, il jeta la toge aux orties et se donna tout entier à la poésie :

Mon père, soixante ans au travail appliqué,
En mourant me laissa, pour rouler et pour vivre,
Un revenu léger, et son exemple à suivre.
Mais bientôt amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffiers,
Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
J'allai, loin du Palais, errer sur le Parnasse.
La famille en pâlit, et vit en frémissant
Dans la poudre du greffe un poète naissant :
On vit avec horreur une muse effrénée
Dormir chez un greffier la grasse matinée.

A la vérité, ce n'est pas dans un palais ni dans un bon lit qu'il dormait. Il avait pour domicile une guérite sur les toits. A vingt ans, il obtint la faveur de descendre au grenier. Mais de cet observatoire, il pouvait voir grouiller le Paris de la Basoche ; il apercevait les clochers de dix églises dont la Sainte-Chapelle et Notre-Dame. Et la boutique de Barbin, au pied de l'escalier tortueux du Palais, n'était pas loin de chez lui. Il y courait en deux enjambées.

Dans sa guérite donc, puis dans son grenier, dormant, rêvant, lisant, il prit le

goût de la poésie. En paresseux, à loisir, à la Montaigne, entre ses lectures qui étaient aussi bien des poètes grecs ou latins, des italiens et des espagnols que des français, il composait très lentement des vers qu'il ne songeait pas à publier. Il les revoyait, les arrangeait, les complétait patiemment. Il allait souvent au cabaret, et c'est là qu'il les lisait à quelques auditeurs de choix, c'est-à-dire bons buveurs, avec ce talent de diction qui devait plus tard le rendre presque aussi célèbre que son talent d'écrire. Il n'avait aucun souci de se soumettre aux exigences d'un libraire et aux préférences du public. Il suivait son propre plaisir : il se laissait aller à son génie. Et son génie le porta à la satire.

La satire seule lui donnait de la verve ; elle seule échauffait et entraînait sa plume. Il y avait eu en France des satiriques avant lui ; récemment encore un certain de Lorens, amateur de tableaux et mauvais caractère, avait donné d'assez bonnes satires. Mais Boileau ne veut que les meilleurs modèles ; il choisit ceux qui conviennent à son tempérament : les deux plus grands, l'un de la langue française, l'autre de la langue latine, Juvénal et maître Mathurin Régnier. Mathurin Régnier et Juvénal sont des satiriques moralistes et Boileau commencera par l'être comme eux. Il essaye donc lui aussi les thèmes de la satire morale, c'est-à-dire ces sujets où l'on peut, en scènes amusantes, faire vivre les travers de l'humaine nature et les vices d'un temps.

Mais bientôt son penchant personnel s'affirme pour la satire littéraire. Ce ne sont pas les caractères et les mœurs des hommes qu'il saura observer. Et comment le pourrait-il dans le logis voisin des étoiles où il vécut douze ans ? Comment le pourrait-il avec ses compagnons et amis qui sont gens de lettres et gens de cabaret ! Une seule chose le passionne et l'attire, une seule chose est de sa compétence : ce sont les livres ; c'est la littérature. Et il se donne à la satire littéraire.

Un sot livre excite sa haine ; cette haine l'inspire et fait de lui un grand poète. Il est parfois vague et banal dans la moralité. Il est toujours mordant, pittoresque, nerveux dans l'invective littéraire. Ses meilleures satires sont la seconde, la septième, la neuvième, c'est-à-dire celles qui ont uniquement la littérature pour sujet. Ses vers les meilleurs, ses rimes les plus heureuses, ses trouvailles les plus spirituelles, c'est toujours avec des noms d'écrivains, ou de livres, qu'ils lui viennent ! Je peux dire qu'il n'y a pas d'exemple d'une vocation plus évidente, et plus heureuse.

Ce n'est pas qu'il eût dès lors une théorie littéraire ni des principes arrêtés. Il avait des sympathies avec des antipathies ; rien de plus ! Il aimait ses amis, il détestait les auteurs affectés, tous ceux qui écrivent mal, riment mal et raisonnent mal.

Quand un nom lui manquait pour compléter un vers, il courait à l'étalage du libraire voisin, il ouvrait au hasard l'un de ces recueils qu'éditait alors Sercy et le nom cherché lui tombait du ciel, dans ces pages souvent ridicules !

Il n'avait pas plus de prétentions à être chef d'école qu'il ne possédait de principes et de doctrine. Rien n'est plus faux que de parler d'une école de 1660, analogue à celle de Ronsard, de Malherbe, de Leconte de Lisle, et dont le chef eût été Boileau. Il ne songeait qu'à rire des sots. Il ne voulait pas publier ses vers. C'était même ce qui le rendait hardi à nommer tout le monde.

LES SATIRES DE BOILEAU C'est dans ces conditions qu'il composa ses huit premières satires, et voici comment elles virent enfin le jour, selon son propre témoignage que nous a rapporté son ami Le Verrier :

L'auteur ne songeait point à obtenir aucune pension du roi, ni même à publier ses ouvrages. Il se contentait de les lire à quelques-uns de ses amis particuliers, à Molière, à Chapelle, à Racine, au duc de Vivonne, au duc de Lesdiguières, au comte de Fiesque, au duc de La Rochefoucauld, à Monsieur le Prince. Tout cela se passait d'ordinaire au cabaret. M. de Ranché, alors capitaine aux Gardes et à présent gouverneur du Quesnoy, était souvent des parties les plus particulières. Il fit tant à force de prières, et peut-être plus encore à force de payer souvent à la Croix-Blanche, fameux cabaret du cimetière Saint-Jean où s'assemblaient les beaux esprits, que par complaisance l'auteur lui confia son manuscrit des huit premières satires. M. de Ranché avait juré qu'elles ne sortiraient point de ses mains et qu'il n'en donnerait aucunes copies. Dès qu'il les eut en son pouvoir, il prit des copies chez lui et les distribua à qui en voulait.

Il fit plus, car il les fit imprimer. Et ce ne fut pas sans beaucoup de fautes.

Telle quelle, cette édition eut un grand succès. On admira la verve et la netteté de la parole, la franchise et le courage de la pensée. On n'admira pas moins ce talent de faire des vers d'une si belle sonorité et d'un si amusant pittoresque. Le succès alla surtout à la septième satire, sur le genre satirique (la quatrième, par ordre de date, que l'auteur eût écrite). Furetière disait après l'avoir entendu lire : « Voilà de ces choses que l'on fait heureusement une fois en sa vie, et l'on n'y revient plus. » Ce fut d'ailleurs à cette occasion — on nous pardonnera de multiplier les anecdotes — que M. du Tot, ami de Boileau, homme de beaucoup d'esprit, mais fort débauché, avait mené l'auteur chez Chapelle. De là, raconte Boileau,

[ils] allèrent ensuite au cabaret de la Croix-Blanche, où M. de Ranché, alors capitaine aux Gardes et frère de Broussin, les vint aussitôt trouver, disant, avec sa magnificence ordinaire, en entrant, à la maîtresse de la Croix-Blanche : « Au moins, madame, il n'y a plus que moi qui paie. » On lut plusieurs fois la satire, et de plus elle fut fort applaudie, bien que les débauchés de la Croix-Blanche fussent gens assez chiches de louange.

Et le renom du poète fut définitivement établi. Pourtant, il avait mieux encore

dans ses portefeuilles, puisqu'il y gardait la neuvième satire. Celle-là, il ne la lisait qu'à ses plus intimes et plus sûrs amis, parce qu'elle achevait de ridiculiser Chapelain, alors défendu par de puissants protecteurs. Le roi même, à qui elle avait été confiée par un de ses maîtres d'armes, l'avait cachée soigneusement dans une cassette. C'est assez tard, en 1668, que Boileau se décida enfin à joindre ce chef-d'œuvre à une édition complète et soignée de ses satires. Et ce volume fit date.

Le poète n'y avait pas exprimé, comme on le croit d'ordinaire, une doctrine en forme. Boileau n'avait pas encore de système et je crois qu'il n'en eut jamais. Mais tous les poètes, tous les écrivains, tous les prédicateurs dont il s'y moquait appartenaient au genre précieux, au genre pédant, au genre burlesque, et cela suffisait pour donner de l'unité à sa critique, surtout si l'on lisait à côté des satires le *Dialogue sur les héros de roman*, qui est ses *Précieuses ridicules*. On constatait alors qu'il avait partout et universellement combattu le goût de la veille, le faux goût et le mauvais goût, en faveur du goût actuel, du « bon goût ».

Sa tactique devait être immédiatement efficace. Supposez, en effet, un adversaire des burlesques et des précieux qui leur eût opposé des raisons « démonstratives ». La bataille aurait pu durer longtemps et rester indécise parce que les arguments d'esthétique n'auraient pas manqué de part et d'autre. Mais en défaisant brin à brin le fagot des mauvais auteurs, en les tournant au ridicule sans leur rien laisser à répondre, Boileau détruisait leur autorité irrémédiablement.

LES AMIS DE BOILEAU D'ailleurs, en face de ses haines, il avait ses amitiés. Et le choix de ses amis était toute une doctrine. Il y avait d'abord La Fontaine que Boileau avait dû connaître assez jeune, et pour qui il fit une belle dissertation, dès 1662, sur le conte de *Joconde*. Puis il se lia avec Molière, chez qui l'emmena son frère Puymorin. Cette amitié s'exprima tout de suite dans les jolies stances sur *l'École des femmes* et elle s'affirma encore mieux dans cette seconde satire sur la rime où Boileau appelle Molière :

Dans les combats d'esprit, savant maître d'escrime.

La Thorilière, acteur de la Compagnie de Molière, disait à Boileau qu'il le comptait « comme un homme de leur troupe » ! Un troisième ami, qui devait être le plus chèrement et le plus fidèlement aimé, ce fut Racine. Rien de plus touchant que la longue tendresse de Boileau pour Racine. Elle commença en 1664 par quelques échanges de bons procédés littéraires. Et elle ne se brisa même pas

contre la mort, puisque, après la disparition de Racine, Boileau reporta son affection sur la famille et les enfants de son ami. Mais cette union est trop connue pour que nous ayons à insister ; c'est un récit dont il faut lire les détails dans les délicieux mémoires de Louis Racine sur son père. On y trouvera une charmante image d'un des sentiments les plus nobles du cœur humain. Et si l'on était tenté de croire à cette méchanceté de Racine dont il a été mené tant de bruit naguère, on n'aurait qu'à se rappeler que Racine a été aimé par le plus juste, le plus sincère, le plus droit et le plus difficile de nos poètes : la garantie de Boileau écartera l'insidieuse et mensongère légende. A La Fontaine, à Molière, à Racine, il faudrait joindre l'abbé Le Vayer, ami de Molière ; puis Chapelle, le plus spirituel et le plus aimable des épicuriens, esprit bien fait et talent plein de naturel.

Le groupe de ces amis n'était pas une académie ; ils se réunissaient au cabaret, chez Molière, je ne sais où, pour s'égayer et non pas pour faire de la littérature. D'ailleurs pourquoi auraient-ils pédantisé ? Ils s'accordaient mieux par les sentiments que par les idées. Ils auraient eu de la peine à s'entendre sur une doctrine étroite, formulée selon la méthode d'un Chapelain ou d'un abbé d'Aubignac ; et, au contraire, ils s'entendaient merveilleusement sans même avoir besoin de se le dire, sur « le goût », qui leur permettait d'être une seule famille avec les plus fortes différences individuelles.

Quant au rôle particulier de Boileau dans cette famille, ce fut, visiblement, d'arrêter les petites querelles qui auraient pu, peu à peu, troubler l'amitié, puis de chasser les intrus. Boileau a maintenu dans son groupe sinon strictement l'affection, du moins l'estime mutuelle. Bref, toutes les anecdotes s'accordent à nous montrer dans Boileau à cette époque l'homme sage, le bon conseiller et le bon compagnon, mais nullement le Jean Dorat ou le Ronsard d'une nouvelle Pléiade.

L'« ART POÉTIQUE » Pourtant Boileau, porté par son succès même, devait être un jour amené à s'expliquer sur ses principes littéraires ou du moins sur son goût.

Aussi avait-il commencé dès 1669 à écrire un *Art poétique*. En même temps, il traduisait un traité grec d'un auteur de la Décadence, Longin, sur le *Sublime*. Visiblement, il comptait que son œuvre suffirait à expliquer les règles ordinaires de la poésie ; mais pour s'élever au sommet et faire entendre ce qu'est le *Sublime*, il craignait, avec sa modestie habituelle, de n'en être point capable, et il substituait à sa trop faible invention le traité fameux d'un ancien.

Cet *Art poétique*, qui n'a guère que 1 100 vers, fut assez long à achever et ne

parut qu'en 1674, avec le *Traité du sublime.* Dans l'intervalle, Boileau en lisait des fragments dans les salons avec grand succès. Aujourd'hui, sauf en quelques morceaux célèbres, il nous paraît être resté bien sec et avoir manqué un peu de verve et d'harmonie. Là, nous nous sentons bien loin de la Satire VII et de la Satire IX. L'élan du sentiment et de l'émotion fait défaut dans cette œuvre. Nous n'y trouvons point de dialectique. De l'ordre ? Oui, — celui des casiers ou des tiroirs : le fils du greffier met chaque chose à sa place ; mais les places sont interchangeables et rien n'empêcherait de mettre le Chant IV à la place du Chant I. Boileau, tout entier à son rôle didactique, fait un travail de mnémotechnie plutôt qu'une œuvre de poète.

N'exagérons rien, cependant. Boileau n'avait certainement pas l'ambition d'offrir à ses lecteurs un corps achevé de principes et d'axiomes, c'est-à-dire un système défini et raisonné. Il eût plutôt prétendu en prouver l'inutilité. Pour moi, quand je compare cet *Art poétique* à tous les traités de poétique et de rhétorique du temps, à toutes les préfaces et dissertations sur l'épopée, la tragédie, la comédie, le sermon, etc., qui fourmillent alors, je suis convaincu que le poète avait dessein de simplifier les choses, et de substituer le bon sens aux doctrines et aux théories.

Les règles techniques en effet et les idées que Boileau réduit à quelques principes sommaires étaient déjà formulées dans les livres des d'Aubignac, des Chapelain, des Scudéry, et de beaucoup d'autres. Mais tout cela exposé et traité comme des notions géométriques, avec des définitions, des distinctions, des déductions d'un infini pédantisme. Là on apprenait tous les sens de *nature* et de *naturel*, de *vrai* et de *vraisemblable;* là on s'initiait aux secrets les plus abstraits d'Aristote et des anciens en passant par les modernes, français, espagnols, italiens. Et l'on se perdait dans la pire scolastique !

On pourra se faire une idée de la complexité effrayante, de la subtilité, j'allais dire du degré de science auquel visait et atteignait cette critique, quand on saura que chaque genre, chaque œuvre, devait être étudiée nécessairement à cinq points de vue différents. D'abord c'était le point de vue de l'expérience : dans le passé le critique allait chercher les œuvres et les genres semblables, pour établir en quelque sorte une échelle de valeurs, et apprendre empiriquement à distinguer le bon du mauvais. Puis venait le point de vue de la raison pure : étant donnée, dans l'abstrait, la définition d'une œuvre ou la notion d'un genre, qu'est-ce que la raison, en dehors de toute expérience, recommandait ou exigeait de cette œuvre et de ce genre ? Troisième point de vue : comme il existait déjà des règles séculaires, des

textes de loi mystérieux et respectés, mais parfois ambigus de quelle manière convenait-il de les interpréter, et de quelle manière les appliquer? Par exemple, l'une des règles de la tragédie, c'est que la représentation de l'action reste dans le même lieu : ce même lieu, est-ce la même ville ou le même palais, ou un tout petit espace de terrain? Et cela permettra de discuter interminablement sur le *Cid*. Quatrième point de vue : toute œuvre ayant des rapports avec la vie, c'est-à-dire avec la morale, qu'est-ce que la morale impose à la tragédie, à la comédie, à la poésie épique, et ainsi de suite? Ce point de vue fut un de ceux où les théoriciens s'égaraient le plus dangereusement : pour l'épopée, par exemple, ils exigeaient que chaque héros, chaque fait, eût une signification symbolique et contînt un enseignement. Quant au dernier point de vue, le plus négligé par les théoriciens, et celui auquel aimaient à se placer Boileau et ses amis, c'est l'opposition trop fréquente du bon sens ou du goût avec la règle, c'est ce singulier secret qui fait qu'une œuvre, malgré les défauts qu'y voient les pédants, plaît au public, ou encore se met à lui déplaire, malgré l'obéissance à toutes les règles et l'admiration des doctes.

En vain contre le *Cid* un ministre se ligue :
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

Au milieu de ces raffinements de la critique, comme *l'Art poétique* nous paraît simple, bienfaisant, opportun, et comme il est le bienvenu ! Il délivre ! Tout y devient affaire de bon sens. Si Boileau y fait l'historien, c'est de loin et de très haut, uniquement pour établir les vérités les plus générales. Dans l'œuvre de Malherbe, Boileau ne cherche pas le métier, mais l'exemple d'un maître qui enseigne tout bonnement le pouvoir d'un mot mis en sa place, la régularité des vers et des stances, la clarté et la pureté du langage, l'obéissance au devoir. Et ainsi des autres. Quant à la définition abstraite et géométrique des genres, le poète ne s'en préoccupe point, il accepte simplement et uniment ceux qui ont cours et qui sont représentés par des œuvres de mérite sans prétendre à les multiplier ni à les distinguer trop strictement les uns des autres. Les règles, il les réduit aux formules les moins détaillées et les moins astreignantes. La morale, il la résume, en somme, dans cet aphorisme magnifique, et qui lui suffit, et qui nous suffit :

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Enfin il déclare, et il le répétera encore dans l'extrême vieillesse, qu'il faut écouter avant tout le goût du public, lequel finit par avoir toujours raison.

Ainsi Boileau se contente de maintenir les habitudes les plus générales de l'art en son temps ; il veut les délivrer des contraintes scolastiques ; il veut les gouverner par la raison et le bon sens ; il veut les rehausser par l'amour du beau style et du beau français ; par la noblesse de l'âme et par le génie. Et si l'on vient lui demander de définir étroitement les mots raison, bon sens, nature, noblesse, inspiration, génie, il s'y refuse, car il dirait volontiers comme Pascal « que ces termes-là désignent si naturellement les choses qu'ils signifient, à ceux qui entendent la langue, que l'éclaircissement qu'on en voudrait faire apporterait plus d'obscurité que d'instruction ; car il n'y a rien de plus faible que le discours de ceux qui veulent définir ces mots primitifs ».


BOILEAU (D'après Baulé).

En somme, malgré un point de départ un peu docte et un ton toujours trop professoral, *l'Art poétique* restera moins comme l'expression raisonnée d'une esthétique mise en préceptes, que comme une école de goût et de bon sens.

Les « Épitres. » le « Lutrin » Cet enseignement se complétait d'ailleurs par les *Épîtres* que Boileau se mit à écrire désormais, à la place des *Satires.* Il tâchait d'y être moraliste plutôt que critique littéraire ; pourtant le critique finissait toujours par reparaître. Les *Épîtres* ne sont pas plus fortement composées que les *Satires* et *l'Art poétique;* elles sentent même davantage le lieu commun. Mais parmi elles se trouve peut-être le chef-d'œuvre du poète, cette fameuse Épître VII à Racine sur l'utilité des ennemis, où le cœur parle, et où l'émotion, s'ajoutant à la verve pittoresque, élève l'auteur jusqu'à la véritable éloquence.

Elles font donc partie de l'œuvre toujours vivante de Boileau. La vérité et la

solidité du goût, la beauté du travail, la netteté des formules, la vivacité du pittoresque, les rendent immortelles. Boileau s'y juge et son discernement exquis l'a bien inspiré, encore une fois...

Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
Sont recherchés du peuple et reçus chez les princes?
Ce n'est pas que leurs sons, agréables, nombreux,
Soient toujours à l'oreille également heureux;
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure;
Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
Partout se montre aux yeux, et va saisir le cœur;
Que le bien et le mal y sont prisés au juste;
Que jamais un faquin n'y tient un rang auguste;
Et que mon cœur toujours conduisant mon esprit
Ne dit rien aux lecteurs qu'à soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose;
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Malheureusement, Boileau a, sur un point, manqué de coup d'œil et de philosophie. Il était probablement fermé et indifférent à toute angoisse religieuse; la religion était un problème qu'il ne se posait pas ; il devait être, au temps des *Satires* et de *l'Art poétique,* « sceptique » comme La Mothe Le Vayer et La Rochefoucauld, comme Molière et La Fontaine, et même, quelque temps, Racine. Aussi commit-il la grosse erreur de nier au poète le droit de mettre sa foi dans ses vers :

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

Il permettait que l'on fît de la poésie didactique ou sentimentale, c'est-à-dire qu'on exprimât en vers des sentiments ou des idées, mais il en excluait les sentiments et les idées qui remplissent une âme chrétienne. Il condamna ainsi la poésie à manquer les grands et profonds sujets. Il les manqua lui-même. La preuve en est dans le bizarre *Lutrin* qu'on surnommerait assez justement : *la Perfection inutile.* Boileau l'a écrit dans la force de l'âge, dans la plénitude du talent, dans la maîtrise de l'art ! Ce *Lutrin* n'eût été qu'une erreur sans conséquence s'il n'avait pas fait le chemin à *la Pucelle* de Voltaire. Il y a là une déviation du « goût » classique dont il faut marquer l'origine. Mais le dix-septième siècle garde malgré tout son haut sens de la mesure. L'*Art poétique* n'a pas empêché Racine d'écrire *Esther* et *Athalie,* ni Boileau lui-même de s'essayer plus tard dans la théologie en vers. Si la plupart des poètes classiques hésitèrent à traiter des sujets religieux, c'est que de tels sujets

les dépassaient. C'est faute de vrai sentiment religieux, et aussi faute de lyrisme, qu'ils s'obstinaient à fuir « de la foi d'un chrétien les mystères terribles ».

La vieillesse de Boileau Boileau se survécut à lui-même, comme son maître Louis XIV et comme son ami Racine. En 1677, il fut nommé historiographe du roi avec Racine, et sa faveur devint encore plus grande. Mais sa dignité nouvelle le força à quitter la poésie, que d'ailleurs Racine revenu à des sentiments religieux abandonnait de son côté. Resté bon, officieux, sincère, Boileau cependant finit par s'aigrir. Il avait des revenus très suffisants, un train de vie fort honorable ; il avait été élu en 1684 à l'Académie française ; son amitié pour Racine était de plus en plus tendre et confiante ; de tous côtés on le consultait comme un oracle : l'avocat lyonnais Brossette, le riche financier Le Verrier l'interrogeaient curieusement sur ses souvenirs et recueillaient pieusement ses moindres réponses. Il avait un appartement dans la maison de son neveu Dongois, et puis, « las d'entendre le tintamarre des nourrices et des servantes », il avait loué une chambre en face de la Seine, au cloître Notre-Dame ; de plus il possédait une maison de campagne à Auteuil avec un jardin où il y avait des fauvettes : il aimait à s'y promener quand il était en peine de trouver

La riche expression, la nombreuse mesure.

Et avec tout cela il n'était pas heureux. Sa santé devint mauvaise. En 1687 il avait perdu la voix. Il essaya en vain de se guérir aux bains de Bourbon ; l'échec de cette médication l'affligea beaucoup. On lit cet aveu de lui dans sa simple et touchante correspondance avec Racine :

> Je prétends désormais mener un genre de vie dont tout le monde ne s'accommodera pas. J'avais pris des mesures que j'aurais exécutées, si ma voix ne s'était point éteinte. Dieu ne l'a pas voulu. J'ai honte de moi-même et je rougis des larmes que je répands, en vous écrivant ces derniers mots.

Il perdit peu à peu l'ouïe, comme il avait perdu la voix ; en 1706 il était presque sourd. Ses yeux s'étaient affaiblis. Les douleurs ne le quittaient point. Il eût supporté sans doute avec plus d'allégresse ses maux physiques s'il avait conservé son ami Racine. Des déboires d'une autre sorte l'atteignirent encore dans ses plus susceptibles préjugés de poète et de critique.

La querelle des anciens et des modernes L'année 1687 vit l'aube d'un goût nouveau, le goût de la modernité, qui essaya de supplanter le goût classique. Perrault osa dire en pleine Académie, dans un grand « discours »

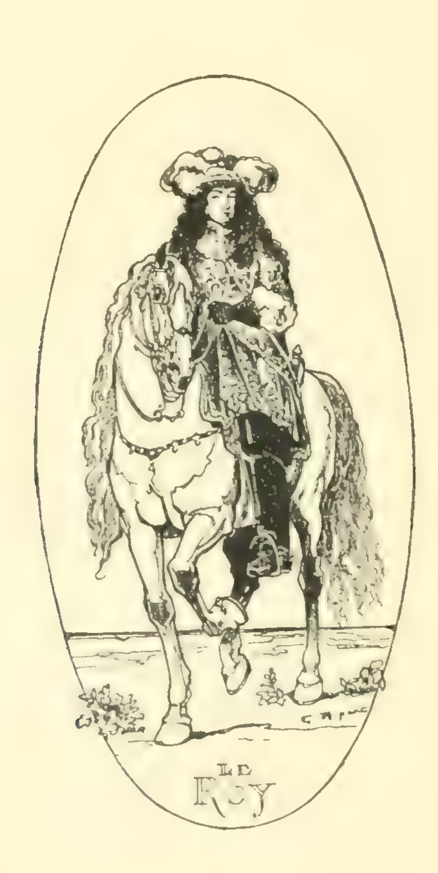
en vers fort plats, qu'il ne fallait plus admirer les anciens, mais les contemporains. Encore s'il eût bien choisi ! Par malheur il n'avait pas un jugement très ferme et ses préférences se portèrent sur quelques beaux esprits qui n'avaient pour tout mérite, du moins aux yeux de Boileau et de ses amis, que leur modernité. C'est la fameuse querelle des anciens et des modernes qui devait durer indéfiniment et que Perrault alimenta bientôt par son *Parallèle des anciens et des modernes.* Boileau s'y mêla. Il composa des *Réflexions* très longues qu'il ajouta à sa traduction du *Traité du sublime.* Et la vérité est qu'il ne fut pas le bon marchand. Sa défense des anciens est d'une extrême faiblesse ; et l'on pourrait en déduire qu'il n'a jamais compris la poésie homérique : une simple épître de La Fontaine, l'*Épître à Huet*, est, dans sa forme naïve, bien plus pénétrante et plus juste que toutes ces *Réflexions.* En revanche, il parle de la littérature française avec une grande hauteur de vues. Je voudrais pouvoir citer toute la VII[e] Réflexion qui est, en certains points, le bilan le plus exact du dix-septième siècle. Quoi qu'il en soit, ce fut une âpre querelle, et jusqu'au jour où, par l'intermédiaire du grand Arnauld, une réconciliation se fut établie entre les deux adversaires, Boileau en fut énervé et attristé.

De loin en loin il écrivait des épîtres et des satires (une contre les femmes) qui sentent la vieillesse. Peu à peu il s'était pris d'admiration pour les jansénistes, et ses derniers vers réflètent trop cet enthousiasme de vieillesse. Aussi Louis XIV se refroidit-il pour le poète. Il lui refusa même un privilège pour imprimer ses œuvres, parce que l'édition devait contenir une satire contre *l'Équivoque*, laquelle était favorable, sans équivoque, au parti janséniste. Ce fut son suprême déboire. Après quoi il mourut, très pieusement et très courageusement, laissant presque tout son bien aux pauvres (il avait toujours été charitable) le 11 mars 1711, à dix heures du soir, âgé de soixante-quatorze ans et quatre mois.

Son prestige, chez nous, a pu durer longtemps, mais non sans de vives résistances. Le dix-huitième siècle atteint d'un désir immodéré de modernité lui a très vite et très injustement reproché d'avoir été le « Zoïle » de Quinault et le « flatteur » de Louis.

Son renom est resté grand à l'étranger surtout, parce que son prestige a été toujours uni à celui de Versailles et de Louis XIV. Les petits et même les grands princes voulaient imiter le grand roi : c'était leur modèle. Les écrivains, les critiques voulaient suivre Boileau : c'était leur lumière. Au roi de Versailles, on demandait la grandeur dans l'ordre ; au poète de Paris, on demandait la raison harmonieuse et le bon sens pittoresque dans la vérité. Bon sens et droit

sens, noblesse et vertu (mais non pas superstitieusement, Boileau n'a pas cessé de défendre jusqu'à la fin le théâtre et l'amour du théâtre), haine du caprice, haine de la fantaisie folle, du faux et du précieux, c'est tout Boileau et c'est pourquoi il ne fut aucune grande littérature étrangère au dix-huitième siècle qui n'ait regretté de n'avoir point eu un Boileau, et qui n'ait travaillé pour en avoir un. Mais un Boileau ne pouvait être que l'homme d'une littérature déjà formée par une longue culture et de nombreuses expériences, dans un monde déjà très raffiné et parmi des hommes d'un génie déjà classique. Car il ne fut ni l'invention, ni la création, ni le génie. Il fut le jugement, il fut le discernement, il fut l'ordre, il fut le GOUT.





CHAPITRE II

MOLIÈRE

La comédie avant Molière. La jeunesse de Molière. Gassendi. La vocation de Molière. La vie en province. Molière à Paris. Le caractère de Molière. La philosophie de Molière. La Mothe Le Vayer. Le génie de Molière. Le style de Molière. Sa fin.

NOUS savons que Boileau admirait Molière ; il le mettait au-dessus de Corneille et même de son ami Racine. Molière, en effet, dans la comédie n'a pas été égalé !

LES MODÈLES DE MOLIÈRE La Grèce a Ménandre : grand nom, mais son œuvre est perdue. Térence, au dire de l'antiquité, ne fut qu'un demi-Ménandre. Les historiens de la littérature grecque nomment avec admiration Aristophane ; mais s'il y a de la gaieté et de l'esprit dans Aristophane, il y a aussi une poésie trop fantaisiste, des allusions trop personnelles, des allégories trop locales pour nous. En somme, la comédie grecque est restée étrangère à nos auteurs comiques et à Molière.

Il n'en a pas été de même de la comédie latine. Plaute et Térence ont été les maîtres de Molière, mais inégalement. Plaute vaut par sa verve et sa puissance. Or, dans les farces françaises ou italiennes, la verve et la puissance, la *vis comica*, étaient aussi répandues que dans les pièces de Plaute, avec la modernité par surcroît. Aussi Molière n'a-t-il pas eu beaucoup à apprendre, en ce sens, du vieux poète latin ; ce qu'il lui a pris, ce sont quelques conversations, quelques scènes,

quelques effets, ajoutons *l'Amphitryon.* En gros l'influence de Plaute ne nous paraît pas très profonde : ce n'est pas chez lui que Molière a formé son goût et a enrichi sa philosophie ; son maître, c'est Térence. Celui-ci mérite vraiment une place à part. Il n'a pas le don de création, il n'imagine aucune de ces rencontres ou de ces mots qui soulèvent irrésistiblement le rire. Autre est son génie. Le premier, il a représenté ce caractère de vérité et d'humanité qui force à réfléchir, et qui attendrit le spectateur sur les ridicules et les misères dont il a fallu d'abord s'amuser. Ses pièces sont gaies, sans être bouffonnes. Elles sont amusantes, sans être burlesques. Elles créent entre les héros risibles de la comédie et nous un lien sérieux ; elles tirent pour nous, des infortunes plaisantes amenées par l'intrigue, une leçon sans cruauté ; l'indulgence, la bonté, l'humanité sont d'après elles le secret du bonheur et de la sagesse.

Enfin, Térence est le poète qui a dit :

Homo sum, nil humani a me alienum puto.

Ce sentiment humain a été enseigné par Térence à Molière. N'oublions pas que Boileau compare Molière à Térence. Ce ne sont pas seulement l'amertume, la « tristesse », la « sévérité » qui rendent si « mâle » la « gaieté » de Molière, et font que lorsqu'on vient de « rire » d'Arnolphe ou d'Alceste, on devrait « en pleurer » ; c'est encore, et beaucoup plus, le sentiment de la pitié humaine. Voilà peut-être la plus belle part de l'héritage antique. Et, à ce sujet, nous avons d'autres témoignages : c'est dans Térence que Bossuet faisait étudier le latin à son disciple le Dauphin, fils de Louis XIV ; le jeune prince devait « remarquer, dit Bossuet, les mœurs et le caractère de chaque âge et de chaque passion, exprimés par cet admirable ouvrier avec tous les traits convenables à chaque personnage, des sentiments naturels, et enfin avec cette grâce et cette bienséance que demandent ces sortes d'ouvrage. » A Port-Royal, où l'on était ennemi déclaré du théâtre, on traduisait Térence et on en publiait la traduction. Ainsi Térence était devenu aux hommes du grand siècle un modèle toujours présent.

De la fin du monde antique jusqu'au renouveau du seizième siècle, la comédie n'a pas chômé ; mais au temps de Molière, il n'en restait rien ni à la scène, ni dans les souvenirs du public, sinon quelques habitudes et des noms sans influence. D'abord tout le moyen âge était comme enterré. Puis, si les poètes de la Pléiade s'étaient appliqués parfois à la comédie, ils n'avaient point réussi. Jodelle avait écrit (1552) une comédie en cinq actes appelée *Eugène*, cynique et violemment satirique. Belleau avait donné dans *la Reconnue* une comédie romanesque. On

avait eu encore *la Trésorière* et *les Ébahis*, de Jacques Grevin. Mais quel théâtre ! Ainsi les tentatives de comédie de la Pléiade avaient échoué plus encore que ses tentatives de tragédie. A la fin du seizième siècle et au début du dix-septième, des Anglais vinrent jouer la comédie en France ; l'on regrette d'ignorer s'ils n'ont pas apporté avec eux quelques reflets ou quelques échos de la poésie comique de Shakespeare. Mais ils n'y restèrent pas. D'autres, plus heureux, mieux compris, vinrent, revinrent et s'établirent. Ce furent les Italiens.

Il y avait en Italie un théâtre savant, qui avait retrouvé les traditions anciennes, et cependant ne s'était pas endormi ni empêtré dans ces traditions : vivant, amusant, remuant. Il avait été révélé, je ne dis pas au public, mais aux lecteurs français par un chanoine : Pierre Larivey. Ce personnage appartenait à une famille d'imprimeurs vénitiens. Il naquit à Troyes en 1540, fut chanoine de l'église Saint-Étienne de cette ville, et mourut en 1611. Il traduisait toutes sortes d'ouvrages : contes, morale, théologie ; il ne dédaigna pas le théâtre, et il fit passer en notre langue, ou plutôt il adapta au milieu français, un certain nombre de comédies italiennes bien choisies, qui furent sinon jouées, du moins lues et relues par nos auteurs comiques et notamment par Molière.

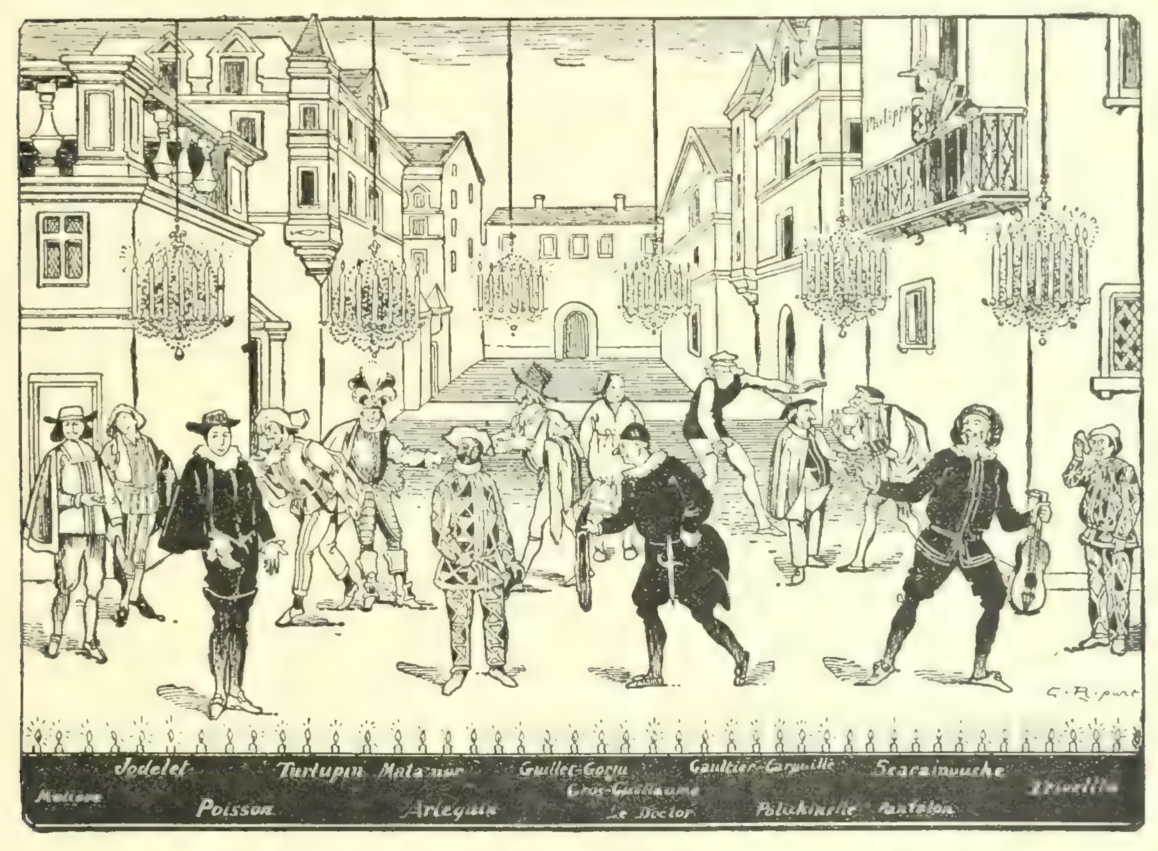
Mais outre ce théâtre pour la lecture, les acteurs italiens nous en apportèrent un, d'une forme plus vivante et plus amusante. Leurs troupes étaient appelées à la cour, s'installaient à la foire, trouvaient moyen d'échapper à la loi qui livrait à l'hôtel de Bourgogne le privilège et le monopole des représentations théâtrales. Depuis le règne de Henri III, et à travers tout le dix-septième siècle, il y eut presque constamment à Paris des comédiens italiens. Ils ne jouaient pas des pièces apprises par cœur ; ils ne possédaient que des canevas, et encore assez monotones. Les personnages étaient traditionnellement fixés, et ne changeaient point : c'étaient Pantalon, le Docteur, le Capitan, Horace, Isabelle, Francisquine, Polichinelle, Arlequin... Ils improvisaient. Naturellement leurs improvisations se répétaient, mais enfin leurs paroles et leurs gestes conservaient une certaine liberté et une certaine spontanéité. Il leur fallait un jeu particulièrement expressif pour être entendu des spectateurs français ; aussi animaient-ils leurs représentations par des lazzis, des bouffonneries de gestes et d'attitudes. Au temps de Molière, deux d'entre eux étaient particulièrement fameux : Scaramouche et Trivelin. Et l'auteur de *l'Étourdi*, des *Fourberies de Scapin* et de *Monsieur de Pourceaugnac*, les a regardés et étudiés, non seulement dans les sujets qu'ils traitaient et dans les types qu'ils incarnaient, mais encore dans leurs jeux de scène et dans leurs facéties.

Aux comédiens italiens, et un peu dans le même sens, s'opposait alors le succès des *farceurs* français. La *farce*, en France, est très ancienne ; on a pu lire au volume précédent de cette *Histoire nationale* les indications que donne M. Jeanroy sur la farce. Elle n'avait pas disparu avec la Renaissance ; elle n'avait pas subi d'éclipse avec le rayonnement de l'âge classique. Elle accompagnait le plus souvent la représentation de la grande pièce à l'hôtel de Bourgogne. Elle trouvait toujours pour l'incarner de prodigieux acteurs, venus de toutes les professions. Tabarin, le fameux valet de chambre du charlatan Montador, qui aidait son maître à vendre du baume dans la province ou à Paris place Dauphine, et dont le nom est devenu immortel, eut au théâtre des successeurs presque aussi fameux que lui. Citons Gros-Guillaume ou Lafleur (de son vrai nom Robert Guérin), ancien boulanger, gros, gras, facétieux et qui vécut quatre-vingts ans ; Gautier-Garguille, long, maigre, ridicule, de beaucoup d'esprit, gendre de Tabarin ; enfin Turlupin qui donna son nom à une sorte de plaisanterie. Ces trois illustres jouèrent longtemps ensemble sur un petit théâtre portatif, près du Jeu de Paume, et l'entrée coûtait dix sols six deniers. On raconte que les acteurs de l'hôtel de Bourgogne se plaignirent à Richelieu de cette concurrence. Le ministre voulut en juger par ses yeux ; il fit venir les trois farceurs ; et, dans une « alcôve », ils jouèrent. Gros-Guillaume, déguisé en femme, fondait en larmes pour apaiser son mari (Turlupin) qui la menaçait à chaque instant de lui casser la tête sans vouloir l'écouter. La scène dura une heure, et le cardinal, qui n'avait pas cessé de rire aux larmes, conseilla à l'hôtel de Bourgogne de s'adjoindre de tels gaillards. Disons en passant que pour faire durer ainsi une situation aussi simplifiée, la grimace et la bouffonnerie ne suffisent pas ; il faut de la vérité et de l'observation. Au reste Guillot Gourju, autre farceur célèbre, avait été, selon Guy Patin, doyen d'une faculté de médecine, en tout cas apothicaire à Montpellier. Jodelet, pour qui Scarron a composé deux pièces, a vu son fils entrer aux Feuillants et devenir un prédicateur fameux ! La farce avait, comme la comédie italienne, des types immuables que les acteurs se passaient de génération en génération : le *Matamore* ou *Capitaine Fracasse*, héros fanfaron et grotesque ; le *Docteur*, personnage bavard qui parlait par sentences et citations, et sans cesse évoquait Aristote ; le valet fripon, qui « fait la figue à tous les démêleurs d'intrigues », etc. Mais toujours la connaissance des mœurs et des habitudes des hommes, toujours le bon sens apparaissaient sous la caricature et sous l'invraisemblance des inventions bouffonnes. Aussi Molière a-t-il beaucoup emprunté à la farce et même aux « farceurs ».

Telle était la comédie populaire au dix-septième siècle.

Il y avait aussi une comédie littéraire, où l'auteur ne se subordonnait pas à l'acteur, et où la scène ne faisait que réaliser les intentions du poète.

Le premier, le plus grand de ces poètes comiques, c'est Corneille. Corneille fut d'abord un auteur comique ; ou plutôt, comme nous l'avons dit, il a créé pour ses débuts une forme de théâtre qui ne ressemble à rien de ce qui existait, mais



D'APRÈS LE TABLEAU DES « FARCEURS », CONSERVÉ A LA COMÉDIE FRANÇAISE.

qui se rapproche de la comédie plus que de tout autre genre. Plus tard, Corneille, mûri, s'est appliqué davantage, il a voulu camper un « caractère », et il a écrit *le Menteur*. Molière déclarait que, s'il n'avait pas eu l'exemple du *Menteur*, il ne serait pas sorti de la farce ; mais je crois qu'il connaissait aussi bien *Mélite*, *la Suivante*, *la Veuve* et *la Galerie du Palais*.

A côté de Corneille, d'autres écrivains, dramaturges ou simples poètes, ont écrit quelques comédies qui n'ont pas entièrement péri. Rotrou en a donné treize imitées de Plaute, ou de l'italien, ou, pour le plus grand nombre, de l'espagnol.

Scarron est l'auteur de *Jodelet ou le maître valet* et de *Don Japhet d'Arménie*. Cyrano de Bergerac a fourni dans son *Pédant joué* une ou deux situations à Molière. Desmarets de Saint-Sorlin, personnage à moitié fou, qui se mêla plus tard de dévotion, eut le même honneur avec *les Visionnaires*. En somme, il y avait une comédie française au début de l'âge classique.



MOLIÈRE DANS « LE MALADE IMAGINAIRE »
(Frontispice de l'édition des *Œuvres* de Molière de 1682).

Cette comédie avait gardé plus de liberté que la tragédie. Elle était restée plus près du populaire, plus variée, plus spontanée. Tandis que Corneille et Racine se sont trouvés tout de suite aux prises avec les théoriciens qui leur imposaient impérieusement des modèles tragiques et des règles inflexibles autant que minutieuses, Molière pouvait être lui-même, varier à l'infini le ton, le tour, la forme de ses pièces. Il pouvait passer de la folie presque la plus absurde à la sagesse la plus haute, faire gambader à son gré M. Jourdain et M. de Pourceaugnac ou faire méditer Alceste et Philinte. Presque au début de sa carrière, les pédants, les Lysidas, ont essayé de le lier et de l'asservir. Il n'a pas eu de peine à se débarrasser d'eux :

Vous êtes de plaisantes gens, répond Molière-Dorante à Lysidas dans la *Critique de « l'École des femmes »*, avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours. Il semble,

à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde ; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes... Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin... Moquons-nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnement, pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

C'est ainsi que la scène comique était libre, mais non inculte et abandonnée, quand parut Molière.

LA JEUNESSE DE MOLIÈRE Jean-Baptiste Poquelin, qui prit plus tard le nom de Molière, est né ou du moins a été baptisé le 15 janvier 1622 à Paris. Son père, marchand tapissier. était un petit bourgeois et un homme de boutique, marié avec la fille d'un marchand tapissier. Et le ménage avait de l'ordre, de l'aisance et du goût. Les Poquelin possédaient rue Saint-Honoré, près des Halles, à côté de Saint-Eustache, une maison que signale une espèce de bâton cornier formant promontoire, où étaient sculptés des singes grimpants. (Plus tard, la famille Poquelin quittera cette maison pour une autre, qui était sous les piliers des Halles, juste en face du pilori.) Dans la boutique, il y a des meubles, des « tapisseries de verdure ou à personnages », tout ce qui est du commerce d'un tapissier. Seigneurs, bourgeois rentés, ainsi que les voisins, y viennent ; on leur offre la marchandise ; le père Poquelin bavarde avec les clients ; ce n'est pas un magasin d'aujourd'hui, c'est un bazar d'Orient, où respirent la bonhomie, la familiarité et une honnêteté traditionnelle. De temps en temps, quelque récit de la cour, car Poquelin est tapissier-valet de chambre du roi ; il entretient les meubles, il aide à faire le lit de Louis XIII ; il suit la cour en province, à son tour et selon son service. Qui est dans la boutique, est dans la rue. Admirable, la rue ! Dans la boue passent des chaises, des carrosses ; les brillants cavaliers éclaboussent les commères sur le pas de la porte. Des tirelaine, des fripe-manteau, des laquais oisifs, des soldats ivres bousculent la foule, la foule des badauds qui s'entassent autour du pilori, autour du charlatan, autour des marionnettes, autour du montreur d'ours. On use d'un français expressif, riche en métaphores, et qui ne s'embarrasse pas des convenances. Plus graves, les bourgeois parlent sentencieusement, avec des proverbes ; ils ont conservé les expressions et les tours du siècle passé. Tout ce monde-là sue la vie. Sans doute, il y a beaucoup de préjugés féroces, beaucoup de grossièreté et de violence, des vices, des superstitions, et toute la lie des fermentations populaires : mais, par moments, sur ce fond bourbeux apparaissent de merveilleux éclairs de bonté ou de poésie.

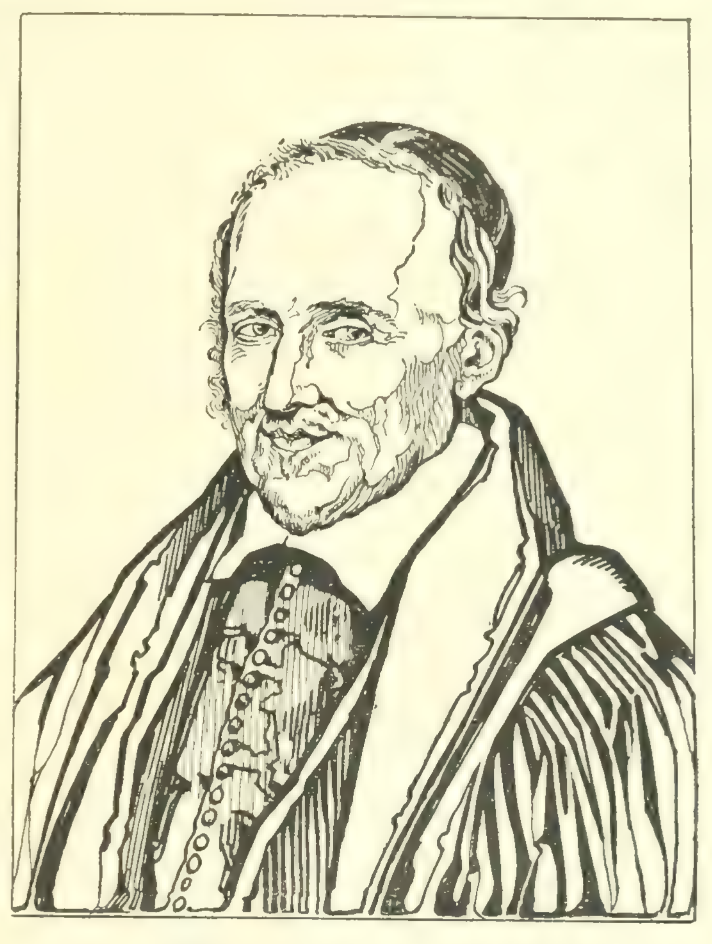
Le petit Jean-Baptiste Poquelin vécut là jusqu'à quatorze ans. Il avait perdu à dix ans sa mère, qui semble, d'après le soin qu'elle prenait de sa maison et de ses enfants, avoir été une femme de mérite. A quatorze ans, on le mit au collège de Clermont. Dépaysement complet ! Au collège, tout n'est qu'élégance, ordre et mesure. Ce sont de fins psychologues que ces Jésuites. Professeurs adroits et dévoués, capables plus que personne de pénétrer les caractères et de comprendre les intelligences, assez souples pour traiter chaque élève selon son originalité (du moins les élèves originaux), ils enseignent à penser juste, à écrire avec élégance, à juger avec finesse et sûreté des choses du goût. Ils civilisent, ils humanisent. Le théâtre est chez eux en grand honneur : on apprend Térence, on le joue peut-être. Le collège est fréquenté par les fils de grands seigneurs et de puissants magistrats, par l'élite de la jeunesse française ; le petit Poquelin, en même temps qu'il lit Térence, s'instruit aux bonnes manières et forme de belles relations. Tout porte à supposer que c'est dès lors qu'il s'est lié avec le prince de Conti, son condisciple, lequel était le frère du grand Condé et de Mme de Longueville. Je serais bien curieux de savoir, en outre, si Molière joua dans quelques-unes de ces pièces en latin que, chaque année, ses maîtres faisaient représenter.

En trois ans, dit-on, il acheva ses classes. Les études philosophiques duraient deux ans. Il passa ces deux ans peut-être au collège, peut-être avec les leçons de Gassendi : mais, en tout cas, l'influence de Gassendi et des élèves de Gassendi compléta pour lui l'enseignement du collège.

GASSENDI

Pierre Gassendi n'a écrit qu'en latin : c'est un homme extraordinaire ; mais comment le dénicher aujourd'hui sous son latin ? Il était tout à fait du Midi ; dès seize ans, il enseignait la rhétorique à Digne ; cinq ans après, il était professeur de théologie et de philosophie à Aix. En 1645, il fut nommé lecteur de mathématiques au Collège de France ; il était d'humeur douce, de chétive santé, sobre par force, et par goût aussi, vivant d'eau, de lait, de légumes et de choses de peu de suc : ce petit Méridional brun et sec, qu'on aurait pu prendre pour un Maure, était vénéré par ses amis comme un saint. Il eut quelque chose du génie et de l'inspiration de Descartes. La philosophie scolastique lui paraissait mourante ; il acheva de la tuer ; et il prétendit fonder une nouvelle philosophie, appuyée sur les admirables découvertes que venaient de faire la physique et les mathématiques. Savant en physique, très savant en mathématiques, grand astronome, méthodique et sûr dans les démarches de son esprit, comme Descartes, il se sépara de lui sur les trois points les plus importants : Descartes n'avait pas d'autre

maître que Descartes, et Gassendi afficha un maître, Épicure ; Descartes croyait aux idées innées, et Gassendi n'y croyait guère ; Descartes expliquait l'univers physique par « l'étendue et son changement tout nud » ; Gassendi l'expliquait par les atomes, corpuscules matériels, séparés par des espaces vides, agités d'un mouvement incessant, associés selon les lois de la mécanique pour constituer tout ce qui existe. Cet épicurien professait la religion chrétienne. Cependant, s'il faut tout dire, il a un sourire quand on parle de métaphysique, il redoute la présomption intellectuelle à tel point qu'il n'est pas fort loin du sceptique Montaigne, qu'il a pour amis le sceptique Le Vayer, le sceptique Naudé, tous les sceptiques du temps, et qu'il respire le scepticisme. Des élèves qu'il a formés en ce temps, l'un est resté un épicurien, au plus mauvais sens du mot, c'est Chapelle, l'autre est aussi éloigné de la religion qu'attaché aux plaisirs, c'est Bernier. Celui qui a le mieux tourné, c'est Molière...



GASSENDI (D'après une gravure de Nanteuil).

LA VOCATION DE MOLIÈRE De l'enfant qui était devenu un jeune homme, la famille voulait faire un tapissier-valet de chambre du roi, peut-être même un avocat. Mais Jean-Baptiste Poquelin n'entendait pas de cette oreille. Il se fit acteur.

Il n'y avait pas de Conservatoire à cette époque, ni rien qui préparât au métier d'acteur. Des jeunes filles jetées hors de la vie régulière ; des jeunes gens

amoureux d'aventures, d'applaudissements et de beaux vers, ou simplement amoureux d'une actrice; des enfants de la balle, nés sur les planches et rompus au métier, se réunissaient, formaient une troupe. Ils étaient hors la loi en quelque sorte; la société bourgeoise les fuyait, l'Église les excommuniait; ils allaient de ville en ville, vivant pêle-mêle, s'acoquinant aux compagnons de l'endroit, sans aucun souci des bonnes ou des mauvaises mœurs. Leur seul souci, c'est d'avoir des vêtements de théâtre magnifiques et d'être admirés par un nombreux auditoire. Ils sont les uns pour les autres bons camarades, serviables et charitables; ils mettent de la « facilité dans les choses ». Ainsi vécut Molière à Paris, en province, dans tous les quartiers presque de la province, jusqu'au jour où définitivement il revint à Paris. Ainsi, très jeune, il connut les extrémités de la mauvaise et de la bonne fortune.

Le fond de la troupe dans laquelle Molière s'était engagé se trouvait formé par les Béjart : deux frères, dont l'un, Joseph, était bègue; l'autre, Louis, borgne et boiteux; deux sœurs, dont l'une est peu connue, c'est Geneviève, dont l'autre est trop connue, c'est Madeleine. Madeleine domine toute la famille; elle sait la vie; elle a eu des aventures; elle est spirituelle, capable de tourner un quatrain ou de rajeunir une comédie; elle est entendue en affaires. Molière, dit-on, commença par l'aimer, et il lui resta toujours très fidèlement attaché. La troupe s'appelait modestement l'*Illustre Théâtre*. Molière (car le petit Poquelin a pris, dès lors, ce nom de guerre), Molière a quitté sa famille, s'est brouillé avec son père; il a emporté une somme de 630 livres à valoir sur sa légitime. Et le roi, comme on dit, n'est pas son cousin. Il fallut déchanter. L'*Illustre Théâtre* n'avait point de spectateurs; Molière, devenu chef de troupe, est bientôt jeté en prison pour dettes, à la requête du sieur Fausser, marchand de chandelles, du sieur Dubourg, linger, du sieur Pommier et sa femme, « faiseurs d'affaires ». Il en fut tiré par le sieur Aubry, paveur du roi, qui se portait caution, et qui était en cette occasion l'homme de paille du père Poquelin lui-même. Délivrés et ruinés, mais non découragés, Molière et ses compagnons quittent l'ingrat Paris. Ils vont tenter la fortune dans les provinces. Ils s'associent, chemin faisant, avec une autre troupe, plus riche et mieux organisée, celle de Dufresne. Dans la troupe de Dufresne, Molière est le secrétaire qui tient la plume, quand il faut écrire aux autorités; il est le savant de la bande. Lorsque Dufresne aura disparu, c'est lui qui deviendra le chef.

La vie en province

Instruit, ayant une grande habileté dans son métier, fournisseur de pièces, il dirige dès lors les destinées artistiques de sa compagnie, pendant que Madeleine Béjart s'occupe des intérêts. A force de

rouler, on finit par prendre ses habitudes et par amasser de l'argent. C'est à Lyon que se plaisent, que se reposent nos acteurs. C'est là qu'ils jouent une grande « machine », l'*Andromède* de Corneille, et l'on a, sans doute de la main de Molière, la distribution des rôles avec le nom de ces acteurs qui sont dès lors et resteront les compagnons de Molière : la Du Parc, Madeleine Béjart, de Brie, l'Aiguisé, de Vaucelles, Madelon, Châteauneuf et jusqu'à Manon qui est peut-être Armande Béjart, celle qui deviendra « l'illustre comédienne » et la femme de Molière. La troupe va souvent en Languedoc pour la tenue des États. Molière y a retrouvé son condisciple du collège de Clermont, le prince de Conti, gouverneur de la province, qui aime à s'entretenir avec lui. On comprend ce goût du prince ! Molière est jeune encore : la fortune lui sourit, il a de l'entrain. Il a aussi cette espèce de fantaisie et de verve qui se révèle dans *l'Étourdi* et dans *le Dépit amoureux*, composés à cette époque : son esprit est tout plein des inventions bouffonnes des Italiens, qu'il rumine sans cesse pour les adapter à son théâtre ; il est perpétuellement dans le feu de l'imagination ; sa vie de comédien l'a dégagé de mille liens ; il est revenu à la condition de l'homme primitif, de l'*outlaw*, mais de l'*outlaw* cultivé. Et c'est Molière ; Heureux le prince de Conti. Il voulait, dit-on, prendre Molière pour secrétaire. Quelle bonne fortune de s'attacher Molière, comme Fouquet s'attacha La Fontaine ! Mais on n'attache pas un Molière.



LE PRINCE DE CONTI (D'après une gravure de Rousselet)

Une vie agréable, une vie facile, six plats sur la table, de bons vins, de gais compagnons, un jour un poète qui passe, un autre jour un philosophe qui s'invite, de jolies, de charmantes femmes, voilà la vie de Molière ! Mais la gloire appelle nos acteurs. En route pour Paris ! Après un crochet sur Rouen, où l'on rencontre Corneille, admirateur passionné de Mlle Du Parc, l'Illustre Théâtre renaît sous un nom plus modeste : *la troupe de Monsieur* joue à la ville, est admise à l'honneur de jouer devant le roi ; le roi est ravi. Le public est conquis à son tour. Et lorsque paraît *l'École des femmes*, les gens de lettres eux-mêmes reconnaissent un des leurs dans cet acteur qui fait des comédies. Et c'est la gloire avec la fortune.

MOLIÈRE A PARIS Mais le grand souci de Molière ce ne sont pas ses œuvres, c'est son théâtre : il faut que tout son monde vive, et il produit pour que le théâtre ne chôme pas. Certes il n'improvise jamais ; ses pièces en apparence le plus vite nées ont été longuement méditées, et si elles sont écrites en quelques jours, c'est qu'en réalité l'auteur avait les morceaux déjà tout prêts : il a un plein cerveau de thèmes, de canevas, de scènes et d'actes. Seulement, quand il donne une pièce nouvelle, il songe avant tout aux spectateurs qu'il faut amuser pour avoir le pain de sa troupe et à ses acteurs qu'il faut former pour amuser les spectateurs. De 1660 à sa mort, le 17 février 1673, Molière est un directeur de troupe et un acteur. Le reste passe au second plan.

Tout cela est compliqué par des peines de cœur. Molière s'est marié, en 1662, avec cette charmante petite jeune fille qui jouait à côté de lui et qui était, nous l'avons dit, la fille ou la sœur de Madeleine Béjart. Il avait quarante ans ; elle vingt ans environ ; il gardait ses habitudes qui étaient presque des manies ; il eût voulu un intérieur régulier, calme, magnifique et bourgeois ; avec cette « facilité » qu'il mettait dans les choses, il n'avait pas rompu les liaisons qu'il avait avant son mariage ; il comptait que tout irait à la bonne franquette, comme dans un *Roman comique*. Or, sa jeune femme était jolie, brillante, spirituelle, exigeante, jalouse peut-être ; ils se quittèrent ; il en fut affligé ; ils se reprirent, mais ils n'eurent pas le temps de reconstruire un foyer solide.

A ces peines s'ajoute bientôt la maladie : Molière a toujours été valétudinaire. Dans l'hiver de 1665-1666, il avait failli passer ; plus d'une fois, il dut prendre de longs repos. Il était malade de la poitrine. Il avait, comme on disait, une fluxion sur les poumons qui l'étouffait ; il s'était mis au régime à la mode, à celui que suivait Pascal, autre valétudinaire : au lait d'ânesse. Il y a encore des provinces où le lait d'ânesse est fort en usage pour adoucir « le grand feu des poumons ».

Tout cela força Molière à renoncer à bien des choses : il aurait probablement pu être de l'Académie s'il était rentré dans la vie régulière et s'était borné, comme l'y conviait Boileau, au titre d'« homme de lettres ». Mais il n'y voulut point consentir : ni cette ambition, ni la maladie, ni les soucis d'amour, ne prévalurent en lui contre la conscience et le caractère professionnels.



ARMANDE BÉJART
(D'après une peinture anonyme. Musée des Arts décoratifs).

Il fut chef de troupe, non pas à la manière d'un *impresario* moderne qui fait des affaires, mais comme un chef de famille : les comédiens et comédiennes lui ont confié leur talent ; il leur donne des pièces à jouer, il leur apprend à les jouer, il leur fait gagner leur vie ; l'autorité qu'il a sur eux est une sorte de tutelle fraternelle. Eux, l'admirent, lui obéissent et l'aiment : c'est le bon berger d'un singulier troupeau. Il est attaché à son troupeau, il est dévoué, oui, jusqu'à la mort. Le jour qu'il mourut, il répondit à ceux qui voulaient l'empêcher d'aller jouer *le Malade imaginaire :* « Comment voulez-vous que je fasse ? Il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre ; que feront-ils, si l'on ne joue pas ? Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant faire absolument. » Voilà le chef de troupe, j'allais écrire le père de famille.

LE CARACTÈRE DE MOLIÈRE Et voici l'homme : Molière, depuis qu'il était à Paris, et sauf quelques moments difficiles, était riche : ses rentes se montaient à 30 000 livres, qui vaudraient 150 à 200 000 francs. Il était, à ce point de vue, l'égal des plus illustres maîtres de notre scène contemporaine. Il avait, dans la vie quotidienne, une espèce de gravité et de tristesse ; on en fait honneur à sa philosophie méditative ; c'était peut-être l'abattement professionnel qui résulte d'une trop grande dépense nerveuse à certaines heures : car, en effet, de jouer la comédie comme Molière, ce n'était pas réciter un rôle, c'était même plus qu' « entrer dans la peau » d'un personnage, c'était se livrer à une mimique extrêmement vive, avec des gambades souvent, et des grimaces, et toute une agitation physique bien suffisante pour épuiser un acteur déjà malade. Il avait le souci d'être, hors du théâtre, un homme du monde ; il n'aurait pas refait lui-même sa cravate ; il était très exigeant pour son service : il voulait être traité en toute circonstance sur un pied de grand seigneur ; il ne recevait aucune politesse, même des grands seigneurs, qu'il ne voulût la rendre, exact sur ce point jusqu'au scrupule. Il avait une très grande recherche en habits et en meubles. Il aimait à se mettre en avant ; c'était lui qui faisait les harangues et les annonces au public. Il était heureux qu'on parlât de lui. Les conditions sociales dans lesquelles il vivait et son naturel bon sens l'empêchèrent évidemment de contracter les petits ridicules de quelques grands acteurs parvenus. Mais, en vérité, sa « maîtresse-forme », c'était bien cela : un grand acteur. Être un grand acteur, ce fut l'attrait de son enfance, l'ambition et l'explication de toute sa vie. Toute sa vie si singulière, si mouvementée, si instructive, la boutique paternelle, le collège de Clermont, Gassendi, la troupe Béjart, la course errante à travers la France, la gloire à Paris, les joies et les chagrins du foyer, tout a passé sur lui, a glissé, s'est évanoui : de tout cela, il ne serait sorti qu'un grand acteur, s'il n'avait eu en plus quelque chose d'indéfinissable : le génie.

LA PHILOSOPHIE DE MOLIÈRE ET LA MOTHE LE VAYER Et cet homme de génie, cet acteur passionné s'était fait une philosophie. Sa pensée n'a pas été systématique : c'est une espèce de grand instinct : elle se dégage de son œuvre, comme une impression se dégage d'un tableau. Elle lui est venue de son expérience, de son milieu, de ses amis ; ou, pour être plus exact, Molière a été emporté dans le courant de son siècle. Cependant il a eu peut-être, après Gassendi, un maître, François de La Mothe Le Vayer.

Ce fut lorsque sa renommée commençait à être déjà bien assise, qu'il fit la

connaissance de cet homme singulier. C'était un personnage de l'ancien temps, qui vivait d'une manière surannée. Ridicule et original à souhait, grognon, aimant à contredire, il s'en allait par les rues, vêtu à la mode du siècle passé, avec des bottes quand on ne portait plus que des petits souliers, le nez en l'air comme un astrologue. Il était né en 1583. Il s'était marié, en 1629, avec la veuve peu fidèle d'un Écossais, professeur de grec, appelé Critton ; il était resté longtemps et heureusement veuf, quand il se remaria, le 30 décembre 1664, à l'âge de quatre-vingt-un ans, avec une longue, jaune, maigre, triste personne, qui avait quarante ans, qui était une précieuse, et qui s'appelait Angélique de La Haye. Il ne mourut que huit ans plus tard, le 9 mai 1672. Étant déjà dans le coma, il reçut la visite de son ami le voyageur Bernier ; il se réveilla pour demander les dernières nouvelles du Grand Mogol, et il retomba dans le coma. Quelques personnes le regardaient comme le plus grand homme de son siècle. C'était, à coup sûr, un homme considérable.

Jeune, il avait beaucoup voyagé, il avait traversé le feu des passions (il s'en vante tout au moins), il avait été converti par la philosophie à la sagesse ; il avait absorbé tout ce que devait lire alors un bon humaniste, il était plein d'anecdotes, de faits, de citations mais du temps passé, comme un homme du seizième siècle, attardé dans celui-ci. Il était, en effet, un homme du seizième siècle. Il vivait à l'écart des puristes et des précieux, il fréquentait Mlle de Gournay dont il fut l'héritier, et il devait beaucoup lire Pierre Charron. Après avoir été un éminent fonctionnaire, l'un de ces journalistes officieux dont Richelieu s'entourait, puis encore « précepteur de Monsieur, frère unique du roi », et chargé assez longtemps de l'éducation de Louis XIV, il était rentré dans une condition privée à l'époque où Molière le connut. Il vivait alors seul avec son fils, un abbé qui devint bientôt l'ami intime de Molière, et avec une nièce, Honorée de Bussy, célèbre dans sa première jeunesse pour sa beauté et son esprit.

Là venait aussi, disons-le en passant, un jeune homme qui s'exerçait dans la poésie satirique et morale, et qui semblait parfois mettre en vers les traités du maître de la maison : ce jeune homme allait, lui aussi, se lier très étroitement avec Molière. C'était Boileau.

Cette bourgeoise maison de l'héritier de Mlle de Gournay, du collaborateur de Richelieu, du précepteur de Louis XIV, fut le centre d'un des grands courants intellectuels du dix-septième siècle : le pyrrhonisme.

Pyrrhonisme ou scepticisme (c'est alors une même chose) ne ressemblaient guère à ce que nous désignons aujourd'hui sous le nom de scepticisme. Ce n'était ni

l'impuissance mentale, ni le désespoir intellectuel, ni l'incrédulité : mais la « suspension du jugement ». Il venait de Montaigne, et c'est le dogmatisme un peu intempérant de la science au dix-septième siècle qui faisait sa fortune. A l'orgueil cartésien ou théologique, les pyrrhoniens opposaient toutes les contradictions et toutes les faiblesses de la raison humaine. Certes, ils ne renonçaient pas à vivre. Au jour le jour, ils réglaient leur conduite selon le bon sens, selon les lois, selon la religion ; ils avaient une morale : mais ce n'était qu'une morale empirique et provisoire. Ils prétendaient que cette contemplation de l'univers les dégageait des préjugés, leur haussait l'âme et les rendait heureux. « La philosophie, disait La Mothe Le Vayer (entendons la philosophie sceptique), est la mère nourrice des sciences, la sœur germaine de l'entendement, la grande amie de toute liberté, la compagne inséparable du solide repos. »



LA MOTHE LE VAYER (D'après Jacques Lubin).

Molière, nous l'avons vu, avait été prédisposé, par l'influence de Gassendi, au scepticisme. Ses anciennes pérégrinations à travers la France, et la condition où il vivait à Paris avaient renforcé cette disposition. La connaissance qu'il fit de La Mothe Le Vayer, la lecture de ses œuvres, la fréquentation de sa maison, lui montrèrent le pyrrhonisme tout pur et dégagé des considérations scientifiques ou métaphysiques : il vit ce qu'était l'attitude sceptique de l'esprit ; plus tard ses amis, l'ivrogne Chapelle, le voyageur Bernier, le physicien Rohault lui-même l'entretiendront dans ce sentiment. C'est donc dans le grand courant de la philosophie sceptique, non dans le courant épicurien ou naturaliste, que la pensée de Molière trouvera son équilibre.

Non qu'il soit le disciple de Le Vayer ! Mais il a reçu de lui, et de la tradition gauloise dont il garde l'odeur et comme le relent, cette sagesse de bon sens, cette douceur de vivre, cette vertu moyenne dont les Ariste, les Béralde, les Cléante, les oncles et les beaux-frères, dans son théâtre, sont les avocats raisonnables. Il y ajoute même, croyons-le bien, la religion : une religion qui soit accommodante et traitable, dispensant de douter sur certaines choses, aidant les hommes à se supporter et facilitant le passage de la vie à la mort. Car le sceptique, au dix-septième siècle, n'est pas un impie ; et, quoi qu'on dise, l'auteur du *Tartuffe* n'était pas impie. Il n'aimait guère « beaucoup de religion » ; « point de religion du tout » l'eût effrayé davantage. L'athée don Juan est le plus méchant homme de tout son théâtre.

Ceci dit, il n'a pas un instant l'idée de refondre le monde et de corriger les hommes. « Pourquoi, dit Argan à Béralde, pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre ? — Pour la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusques ici, où les hommes ne voient goutte, et que la nature nous a mis devant les yeux des voiles trop épais pour y connaître quelque chose. — Que faire donc, quand on est malade ? — Rien, mon frère. — Rien ? — Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-même, quand nous la laisons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. » Paroles significatives : laissons les choses suivre leur cours tout naturel ; la vie est une pièce de théâtre où l'homme n'a pas à intervenir, il n'est qu'un figurant, et, s'il a quelque sagesse, au lieu de vouloir diriger les événements qu'un autre, un plus grand que lui, a réglés, il profitera de ses yeux pour regarder.

Molière avait « une robe de chambre de brocart rayé, doublée de taffetas bleu ». Le soir, dans sa maison d'*Hauteuil*, où il était peut-être voisin de La Mothe Le Vayer, qui passait l'automne à la campagne, il s'enveloppait de sa belle robe de chambre. En bas, Chapelle buvait avec quelques amis ; lui, le Contemplateur, l'acteur fatigué par la représentation de la veille, le sage et le sceptique, en attendant son lait d'ânesse, regardait avec une sorte d'étonnement, mêlé de compassion et d'un peu de mépris, avec le sentiment du médecin désabusé qui ne croit plus à la médecine, le monde réel à l'image duquel son génie va créer un monde plus réel encore.

LE GÉNIE DE MOLIÈRE

Son génie, indépendant des genres, des formes, des circonstances, c'est de peindre des hommes. Ses contemporains le savaient bien ; ils ne lui portaient pas des sujets de pièces, des anecdotes à mettre en comédie ; ils lui donnaient des mémoires sur les caractères des gens ; Molière

devait posséder dans ses papiers une merveilleuse galerie d'originaux. Des hommes et des femmes, voilà ce que son théâtre laisse dans le souvenir. Ils passent, tous ces personnages, ils sont emportés dans le mouvement de l'intrigue ; ils grimacent, ils gambadent, ils souffrent quelquefois ; sots, coquins ou déments, ils soulèvent des tempêtes de fou rire ; ils s'en vont. On les connaît, c'est fini ; on oublierait plutôt le nom de Molière que leur nom et leur visage.

Et de quoi donc se souvient-on ? de leur vice ? de leur ridicule ? de leur sottise ? sans doute, mais surtout de leur personne. On les connaît, comme on connaît son voisin. Les voilà tout entiers, avec leur fond d'humanité et de réalité, avec leur tempérament, leur vie passée, et toutes les richesses (ou toutes les pauvretés) de leur individualité ! Un gentilhomme envoie son valet, déguisé en marquis, faire le précieux chez de sottes précieuses. Nous verrons le rôle joué par le valet et la parodie de la préciosité, mais sous le rôle tout le vrai caractère du personnage transparaît : funambulesque, hardi, vaniteux, plein de verve et d'invention, un don César de Bazan accoutumé à rester debout derrière le carrosse en se tenant aux courroies. Quand Mascarille aura été dépouillé de l'habit de marquis, quand il aura repris sa souquenille et sa place, nous le reconnaîtrons, je vous le garantis.

Ce don d'arriver, au delà du rôle, jusqu'à l'homme, se révèle encore mieux dans la virtuosité avec laquelle Molière, reprenant les mêmes situations ou les mêmes thèses, en renouvelle entièrement les personnages. Voici deux représentants de la tyrannie masculine : Sganarelle et Arnolphe ; tous deux ont une pupille, tous deux l'élèvent en vue de l'épouser, et tous deux l'élèvent dans l'ignorance et la servitude, pour que, femme, elle demeure leur humble esclave. Si la situation est la même, l'aventure est la même : les deux tuteurs (l'un est mûr, l'autre est caduc) en seront pour leur courte honte ; leurs pupilles épouseront le « jeune blondin ». Mais, malgré tant de ressemblances, les deux hommes resteront distincts ; personne ne pourra jamais les confondre l'un avec l'autre, parce qu'ils sont deux êtres différents : l'un est un vieux paysan avare, madré, égoïste, décrépit et sans cœur ; l'autre est un bourgeois bien élevé, généreux d'ailleurs avec ses amis, un peu narquois, aimant à se gausser des mésaventures conjugales arrivées au voisin, aimant ses aises, craignant les roueries des femmes, et finissant par avoir un cœur.

On fait la même constatation, quand on aborde les pièces où Molière met à la scène les grands maniaques, les grands coquins et les grands passionnés. Pour ceux-là, pour un Harpagon, un Tartuffe, un M. Jourdain, une Philaminte, un Orgon, un Argan, le trait dominant est si fort que le reste devrait pâlir à côté : ils pourraient n'être que l'Avarice, l'Hypocrisie, la Vanité, la Bigoterie, la Neurasthénie. Eh



MOLIÈRE (D'après Simonin).

bien ! non, avant qu'ils devinssent des « types », ils étaient des humains, et ils restent des humains toujours. De même que Mascarille, sous son déguisement, demeure Mascarille, ils sont demeurés, celui-ci le petit bourgeois peureux et suffisant ; celle-là la grande bourgeoisie dominatrice, fière, impérieuse, de caractère noble et d'humeur altière, — et ainsi des autres.

Ces personnages qu'il portait dans son cerveau, ces fils de son génie, voici comment Molière les met à la scène :

Montaigne, qu'il lisait, écrit quelque part : « Chaque parcelle, chaque occupation de l'homme l'accuse et le montre également qu'une autre. » — « On juge un cheval, dit-il aussi, non seulement à le voir manier sur une carrière, mais encore à lui voir aller le pas, voire et à le voir en repos à l'étable. » Il note qu'on distingue mieux une âme « là où elle va son pas simple » ; « quand les vents de la passion » la prennent, elle est moins elle-même. Molière a fait naturellement les mêmes remarques. Certes, il nous représente ses personnages dans des situations amusantes et dramatiques ; il fait ressortir par des inventions extraordinaires leur trait dominant, leur manie typique ; il les livre « aux vents des passions ». Mais il veut que nous les voyions « aller le pas », « voire et en repos et à l'étable ». Souvent, dans ses grandes pièces, l'action est suspendue, les gens causent ; entre deux péripéties s'étend une scène de repos. Est-ce du temps perdu ? C'est de la vie. Si une sotte d'Angoulême, qui fait la grande dame et qui croit savoir les bonnes manières, demande un verre d'eau, si la servante casse l'assiette sur laquelle le verre est porté, si la dame gronde, si la servante répond, est-ce du remplissage qu'une telle scène ? Ce verre d'eau demandé et apporté, cette assiette cassée, cette dame en colère, cette domestique fâchée, c'est un tableau bien plus révélateur, bien plus profond que tous les coups de théâtre. D'ailleurs, Molière a si peu besoin d'événements pour montrer des hommes, qu'il a écrit de petites pièces sans événements ni action ; les gens viennent dans un salon, causent, et, quand on annonce que le « dîner est sur table », s'en vont. *Le Misanthrope*, son chef-d'œuvre, ce sont des gens en visite !

Et il faut bien remarquer que Molière ne s'arrête jamais à décrire, à analyser, à définir ; il ne raconte pas le passé des gens ; il ne détaille pas leur histoire ; il les donne tels quels. Le romancier est à l'aise, lui qui a des pages et des pages pour commenter son héros en le faisant agir. Molière n'a qu'une heure, et, sans rien dire, il dit tout. Molière est un peintre : aussi n'a-t-il pas besoin de longues explications. Le peintre voit : il voit non une idée, mais la réalité, non les éléments d'une physionomie, mais la physionomie.

LE STYLE DE MOLIÈRE Le don du style a aidé Molière à réaliser ces merveilleuses ressemblances. Il avait bien un style personnel, comme tout écrivain de génie : ayant vécu si près du peuple, il possédait un fonds de locutions bourgeoises, de proverbes, de métaphores, que connaissaient peu les écrivains de profession, et qui le rapprochaient une fois de plus de l'esprit gaulois ; il y avait ajouté tout ce que Térence, Lucrèce et les bons auteurs latins peuvent enseigner de régularité ou de force à une plume moderne ; enfin, la verve pittoresque liée sans doute à des qualités de regard et à des facultés d'observation, à une sensibilité incomparables avaient donné à Molière la langue, la versification, le style le plus « charnu » du siècle et le plus personnel. Mais avec quelle souplesse il sut le diversifier et le plier à la qualité de chaque personnage ! Comme il sut lui faire exprimer la nature de chaque caractère ! Il sacrifia même la correction à cette recherche de l'individualité. La « bourre » de ses vers n'est pas seulement la conséquence de la rapidité avec laquelle le roi ou le public l'obligèrent d'écrire, mais le poète l'a gardée parce qu'il mettait ainsi dans le dialogue plus de naturel et de vérité.

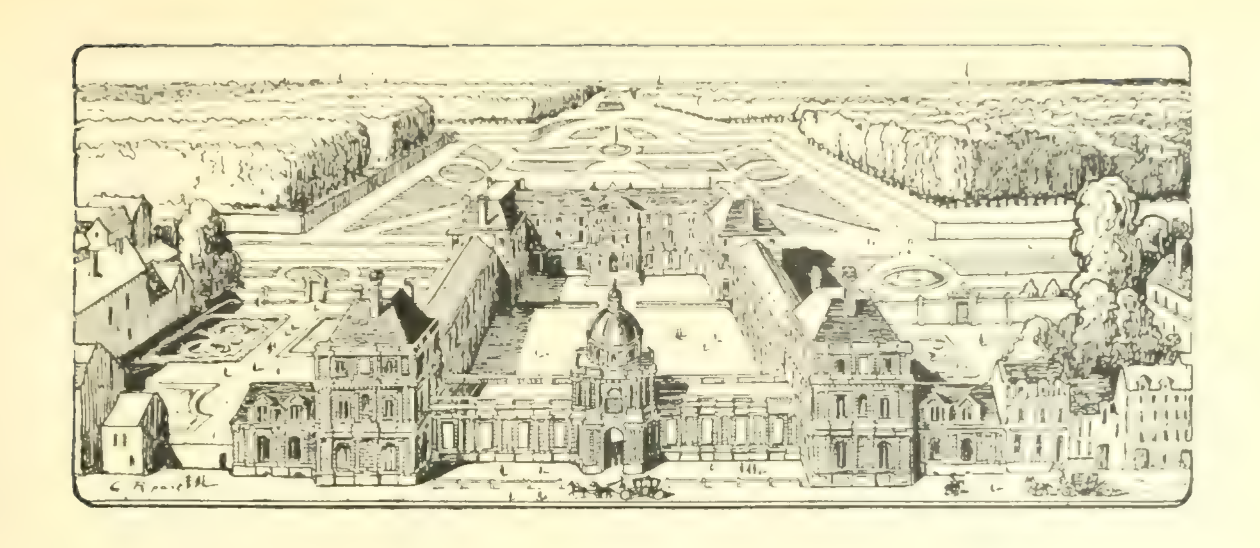
SES DERNIERS PROJETS. SA FIN Molière a-t-il rempli tout son génie ? Boileau, parmi les plus beaux éloges, l'accuse d'avoir sacrifié parfois « l'agréable et le fin » au « bouffon » pour plaire au peuple. Et il est vrai que, si le « bouffon » de Molière est d'une grande qualité, *Pourceaugnac* ne vaut pas *le Misanthrope!* Mais ce n'est pas pour plaire au peuple que Molière a mis à la scène l'immortel gentilhomme limousin, c'est pour divertir la cour. Et c'est pour le « peuple » de Paris que *le Misanthrope* fut écrit.

D'ailleurs les farces lui étaient commandées pour servir de lien entre les différentes parties de ces divertissements et de ces ballets musicaux dont la cour était friande. *L'Amour médecin* est un opéra-bouffe. De 1665 à 1671, époque de la plus grande fécondité de son génie, Molière n'a pas composé moins de huit comédies musicales avec Lulli. En véritable homme de théâtre, il essaya même d'élargir ce domaine et de le renouveler. « En vérité, dit M. Julien Tiersot, la salle du Palais-Royal, concédée à Molière pour qu'il y donnât *l'École des maris*, avait l'air de tourner complètement à l'opéra. » Sa brouille avec l'artificieux Lulli arrêta un instant ses projets. Cependant il les reprenait avec une énergie qui prouve quelle foi il avait dans l'alliance de la musique avec le drame ou la comédie, lorsqu'il mourut. On sait avec quel courage il résistait à la maladie. Mais le vendredi 17 février 1673, voici qu'en jouant le rôle d'Orgon dans le *Malade imaginaire*, dont c'était la quatrième repré-

sentation, il fut pris d'une convulsion au moment où il prononçait le mot *juro*. On le transporta chez lui. Deux sœurs quêteuses qu'il avait recueillies pour le temps du carême, le soignèrent inutilement. Et tandis qu'on attendait un prêtre qui ne vint pas, Molière mourut à dix heures du soir, âgé de cinquante ans et un mois. Le curé de la paroisse lui refusait l'inhumation en terre chrétienne. Le roi dut intervenir...

Pour comprendre la grandeur d'un tel génie, il faut comparer Molière à ses pairs. Deux hommes ont créé comme lui des personnages d'un admirable relief : c'est Shakespeare et c'est Balzac. Mais les personnages de Shakespeare ont tant de fantaisie et de poésie que leur réalité en est comme voilée. Quant aux héros de Balzac, ils sont plus solidement pris dans le réel ; mais malgré, ou peut-être à cause des ressources que le roman offre pour l'analyse des caractères complexes, Balzac n'a pas su leur donner la simplicité et le naturel des personnages que Molière nous peint d'un seul coup. En vérité, le génie de Molière n'a point d'égal dans la littérature. Le peintre seul peut, comme lui, prêter à des êtres imaginaires cette solidité, cette individualité, cette indéfinissable unité que la nature donne aux êtres réels. On pourrait dire de Molière ce que Montesquieu, je crois, écrivait de Raphaël, « que Dieu se servit de ses mains pour créer ».

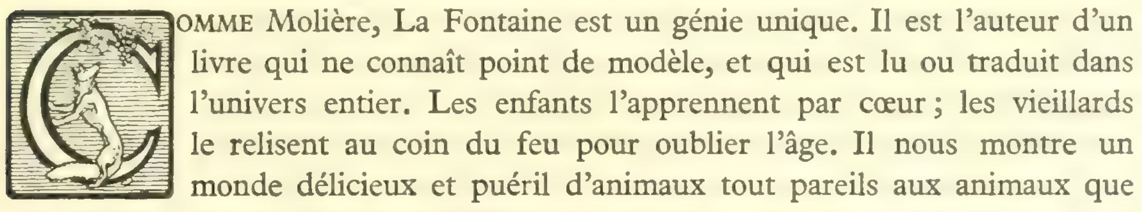




CHAPITRE III

LA FONTAINE

La jeunesse de La Fontaine. Le don de poésie. Les premiers vers. La faveur de Fouquet. Chez la douairière d'Orléans. Chez Mme de la Sablière.



Comme Molière, La Fontaine est un génie unique. Il est l'auteur d'un livre qui ne connaît point de modèle, et qui est lu ou traduit dans l'univers entier. Les enfants l'apprennent par cœur ; les vieillards le relisent au coin du feu pour oublier l'âge. Il nous montre un monde délicieux et puéril d'animaux tout pareils aux animaux que nous voyons et cependant non différents des hommes que nous coudoyons ; ces personnages, assez naïfs pour amuser l'écolier, assez subtils pour charmer le lecteur instruit, sont engagés dans des aventures courtes, très connues et très anciennes, qui apprennent à vivre aux grands et aux petits. Une atmosphère toute particulière, un Olympe à la taille de ces animaux, un langage pittoresque et varié selon leur caractère, complètent la nouveauté et la grâce de ce monde créé par le génie d'un poète. Ce sont les *Fables* de Jean de La Fontaine. Mais ce chef-d'œuvre, le seul chef-d'œuvre complet de l'auteur, n'est pas le seul témoignage de son génie. Ses autres ouvrages et aussi sa personne et aussi toute sa vie nous révèlent, nous font aimer en lui le don de poésie ; il faut dire : La Fontaine ou le poète !

LA JEUNESSE DE LA FONTAINE Il fut baptisé à Château-Thierry, le 8 juillet 1621. Il était de condition bourgeoise, assez riche ; son père avait la charge de maître des eaux et forêts et celle de capitaine des chasses à Château-

Thierry ; sa mère était fille d'un médecin de Henri IV. Il était donc destiné à une vie moyenne, ordonnée et facile. Au collège où il fit ses études, — on ne sait quel fut ce collège, — ses camarades le trouvaient « bon garçon, fort sage et fort modeste ». Avec ces dispositions, il devait paraître voué à la cléricature ; en effet, il entra à l'Oratoire. Et déjà là son caractère se dessine. « Notre confrère de La Fontaine, l'aîné, se rendra à Saint-Magloire pour y étudier la théologie à quoi il doit être convié et pressé », disent à la date du 28 octobre 1641 les registres de l'Oratoire. Le confrère, qui avait alors vingt ans, n'aimait pas à être « convié et pressé » ; incapable de se donner à des choses qui ne lui agréaient point, il accepta bien d'aller à Saint-Magloire, centre des graves études ecclésiastiques ; il s'y lia même avec un austère disciple de saint Augustin, le Père Desmares. Mais on croit qu'en réalité il pensait à autre chose qu'à la théologie, et qu'il s'attacha au Père Desmares parce que ce savant et dévot personnage, perdu en saint Augustin, lui laissait la paix. Et, après une année achevée, il rentrait à Château-Thierry, quittant définitivement la théologie, toujours « bon garçon », toujours « modeste », toujours « sage », ou à peu près.

Oui, sage, malgré sa réputation et les faux bruits. Il avait certes à Paris des amis qui prenaient gaiement l'existence : Maucroix, Des Réaux, Furetière et autres galants personnages ; et il ne faisait pas le prude avec eux, il les suivait dans leurs « débauches », comme ils disaient. Mais il n'avait rien d'un hardi compagnon, et il ne voulait pas plus être « pressé » à ces folies de jeunesse, qu'il n'avait consenti à l'être pour la théologie. Il faut qu'on le laisse suivre sa pente naturelle, sans le brusquer.

Ses compagnons le savaient bien. Un jour qu'il les avait quittés brusquement pour regagner Château-Thierry, ils commencèrent par lui exprimer, en vers, les plus vifs reproches :

Epître, va chanter injure,
Mais grosse injure à ce parjure
Qui, par un étrange ourvari,
S'en est fui à Château-Thierry.
Que la belle fièvre quartaine
Vous ronge, sieur de La Fontaine,
Qui si vite quittez ce lieu
Sans avoir daigné dire adieu...
Hé ! ne vous grattez point la tête,
Vous verrez bien une autre fête :
Ce que j'en dis, moi, n'est qu'un jeu.
Mais damoiselle Courtoisie
D'un tel départ s'est fort saisie :
« Monsieur, c'est vivre en Allemand... »

Heureusement, les auteurs de ces rimes se rappelèrent à propos que le fugitif était sans malice, et voici leur conclusion :

— Mais, damoiselle Courtoisie,
N'en soyez point si fort saisie,
La Fontaine est un bon garçon
Qui n'y fait point tant de façon...
Belle paresse est tout son vice.

Il ne faudrait donc pas donner une grande importance aux anecdotes qui courent sur sa conduite, et qu'il a contribué lui-même à répandre lorsqu'il s'est présenté comme perpétuellement amoureux et perpétuellement inconstant. Ou plutôt il faut leur attribuer une extrême importance, en comprenant bien le trait qu'elles peuvent nous révéler, c'est-à-dire l'inconsistance d'une nature tout à fait dépourvue de passions véhémentes, mais non moins dépourvue de règle, de volonté et de conduite : La Fontaine se laisse vivre ; il se livre au fil de l'eau, il n'a point de révolte, il n'a point de mouvement, il n'agit ni ne réagit, il est doucement emporté par je ne sais quel génie facile qui lui fait goûter dans la rêverie l'oubli du monde réel, avec tout ce que la réalité comporte d'obligations et de devoirs ennuyeux.


JEAN DE LA FONTAINE (D'après de Troy).

Aussi, quand on le maria, il fut un singulier mari. Il avait vingt-six ans lorsque son père

crut utile de lui faire prendre femme ; il épousa Marie Héricart, qui avait quatorze ans et demi et qui ne manquait ni d'esprit, ni de charme, ni de fortune. Il s'accommoda, je crois, d'abord, de sa nouvelle situation, comme il s'était accommodé, pendant quelques mois, de l'Oratoire. Mais, peu à peu, il devint moins bon mari ; je ne dis pas qu'il fut mauvais mari, il cessa d'être mari ; il oublia, avec une négligence tellement naturelle qu'on oublie à son tour de la lui reprocher, sa femme et son fils ; il vivait à côté d'eux, dans son ménage, sans même s'apercevoir désormais qu'ils existaient. « Sa femme dit qu'il rêve tellement, raconte Tallemant, qu'il est quelquefois trois semaines sans croire être marié... On lui dit : « Mais un tel cajole votre femme. — Ma foi, répond-il, qu'il fasse ce qu'il pourra, je ne m'en soucie point. Il s'en lassera comme j'ai fait. » Simple insouciance ou peut-être égoïsme ! Un homme ainsi bâti qui ne s'attache à rien, ne se tient à rien, ne se contraint à rien, est un homme vraiment perdu ; sa vie risque de couler en tous sens jusqu'au moment où l'inévitable passion la bouleversera de quelque folie sénile. Mais La Fontaine échappera à cette destinée.

Il y eut peut-être un point fixe dans la jeunesse de La Fontaine : c'est la charge de maître des eaux et forêts que lui passa son père, et qu'il conserva très longtemps. M. Roche, son meilleur biographe, a expliqué avec beaucoup d'agrément et de vérité que ces fonctions devaient convenir à notre homme et s'accorder avec ses penchants les plus secrets et les meilleurs :

« De cette charge absorbante, écrit-il, [La Fontaine] a pris et il a laissé. Il avait pour maxime que de toute chose on ne doit prendre que « la fleur » : il a pris les fleurs, soyons-en certains. Les fleurs, c'étaient pour lui ses visites des eaux et des bois. Et l'on en voit assez l'intérêt notable. Sans doute, simple particulier, il se serait promené par goût ; mais un métier quelconque l'eût éloigné assez souvent de la campagne ; il n'aurait pas eu avec elle ce contact incessant, dont son œuvre devait profiter ; il serait resté pour ainsi dire sur la lisière de la nature. Au contraire, son métier l'y plonge. Il la voit en toute saison, sous tous ses aspects ; avec ces durs soleils d'été où s'endorment les champs déserts, avec les doux vents tièdes qui parsèment de fleurs « l'herbe rajeunie », avec ces rafales de pluie contre lesquelles prévaut à peine « bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte », et d'où il s'échappe comme il peut, « mouillé, fangeux, ayant au nez la bise ». Il part dans des matins pleins de soleil et de cris d'oiseaux ; il s'en revient le soir, quand le couchant inonde le ciel ; brusquement, c'est le crépuscule, le soir descend ;

La Nuit vient sur son char conduit par le Silence,

et tout autour vole l'essaim des rêves. C'est ainsi que sans s'éloigner beaucoup, il fait provision de lumière, de parfums et de poésie. »

Jolie page ! Mais qu'il faut accepter *cum grano salis*. La Fontaine n'a eu de conscience que dans son labeur d'artiste. Ses « tournées », il les fait en dormant et en rêvant. Il est dans un état constant de détachement, d'abandon, d'indifférence, même de demi-sommeil. « Le danger, dit Montaigne de lui-même, n'était pas que je fisse mal, mais que je ne fisse rien. » La Fontaine, approchant de la quarantaine (c'est l'âge auquel il va maintenant atteindre), était parti pour ne rien faire.

LE DON DE POÉSIE Mais il était né poète. Poète d'une espèce tout à fait particulière et qui aime la poésie avec un désintéressement absolu. Ni impétueux, ni capricieux, ni ambitieux, ni passionné, il ne demande point à la poésie d'autre satisfaction que de transfigurer le monde où il est obligé de vivre ; son cœur et son imagination sont demeurés en repos. Et le monde, devenu poétique, ne lui offre rien qui ne s'accorde avec sa sensibilité, laquelle, à la vérité, est exquise. Il est « touché des fleurs, des beaux sons, des beaux jours ». Il aime « jusqu'aux sombres plaisirs d'un cœur mélancolique ». Il savoure ses impressions en lui-même, il prend la précaution d'interposer entre les fâcheux et lui, entre la réalité et son âme, sa distraction de rêveur incorrigible. Il craint ce qui est trop accusé, trop heurté, trop tranché : cela troublerait son rêve. Quoiqu'il ait un goût très vif à la musique, il mettra au-dessus du plus bel opéra un tendre morceau joué sur le clavecin ; le pittoresque d'un grand paysage l'émeut moins que « les ombrages des bois, le vert tapis des prés et l'argent des fontaines ». Dans les choses du cœur, il a cette même délicatesse : il nous raconte qu'après une longue et douloureuse absence, l'Amour et Psyché se rejoignent au fond d'un antre obscur ; tous deux se mettent à pleurer ; et lui, de s'écrier :

> Le couple d'amants le mieux d'accord et le plus passionné qu'il y eût au monde employait l'occasion à verser des pleurs et à pousser des soupirs. Amants heureux, il n'y a que vous qui connaissiez le plaisir !

Ennemi donc de tout ce qui est ardent et passionné, même dans l'amour, La Fontaine savoure paresseusement en soi la facile jouissance de cette musique intérieure que son génie crée avec les plaisirs nuancés et modérés dont la suite constitue sa vie. Il sait bien que c'est par là qu'il est poète, et que, n'eût-il jamais fait de vers,

il serait encore un poète. Il le dit lui-même aux muses en se recommandant à leur protection :

> Ce nourrisson que vous chérissiez tant,
> Moins pour ses vers que pour ses mœurs faciles,
> Qui préférait à la pompe des villes
> Vos antres cois, vos chants simples et doux,
> Qui dès l'enfance a vécu parmi vous...

Oui, c'est avant tout par *ses mœurs faciles* qu'il est poète.

LES PREMIERS VERS Pourtant il s'était décidé à faire des vers, même avant que l'art de la poésie se fût révélé à lui dans sa difficulté et sa grandeur. Or, ce sont des vers tout à fait dégagés déjà, et d'une grâce charmante, et d'une liberté imprévue, et d'une musique vraiment délicieuse ; et j'en pourrais citer quantité d'exemples :

> Rien ne manque à Vénus, ni les lis, ni les roses,
> Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
> Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté,
> Ni la grâce, plus belle encore que la beauté.
> Telle on vous voit, Aminte : une glace fidèle
> Vous peut, de tous ces traits, présenter un modèle ;
> Et, s'il fallait juger de l'objet le plus doux,
> Le sort serait douteux entre Vénus et vous.

On pourrait citer aussi ce curieux ballet, intitulé *les Rieurs du beau Richard*, qui est rimé parfois comme du Banville, avec une fantaisie toute spirituelle ; vrai fabliau où le poète met en scène des gens de petite ville, le savetier et sa femme, le marchand de blé, le notaire, le garçon pâtissier, le meunier et son âne, — un âne plaisant qui parle et qui brait !

Mais, à part ce divertissement surprenant, le poète se cantonne d'ordinaire, pour ces poésies de sa jeunesse et de sa province, dans ce qu'il appelle le genre « héroïque », « le plus beau de tous, écrit-il, le plus fleuri, le plus suceptible d'ornements, et de ces figures nobles et hardies qui font une langue à part, une langue assez charmante pour mériter qu'on l'appelle la langue des dieux ». Or ce genre n'est pas moins le plus abominablement affecté, le plus mythologique et le plus faux qui soit ; et il faut à La Fontaine toute la merveilleuse musique de sa versification et de son style pour nous rendre supportables des poèmes comme celui d'*Adonis* ou des scènes dialoguées comme cette *Clymène*, qui nous transporte

je ne sais où, devant Apollon et les muses, et qui, dans ce cadre d'une fiction surannée, mêle à des jugements littéraires sur Malherbe, Marot et Voiture, des déclarations d'amour, des analyses de sentiments et le récit d'une aventure galante.

Le génie de la Fontaine donc est en danger à cette heure, en très grand danger. Aucune nécessité intérieure, aucune règle extérieure, n'avaient encore vraiment fait comprendre à ce poète qu'il fût temps, s'il voulait laisser une œuvre, de sortir de sa facile rêverie. Personne aussi ne lui a fait sentir qu'il n'a en mains qu'un mauvais intrument, vieilli et démodé, non pas même Horace qu'il dit plus tard lui avoir dessillé les yeux ; car il y a des années qu'il connaît les anciens, qu'il a traduit Térence et qu'il possède les idées les plus justes sur le simple, le vrai, le naturel en matière d'art, — des idées qu'il n'applique point, puisqu'il est prêt à s'enfermer dans le genre « héroïque ».

Il approchait donc ainsi de la quarantaine, entièrement inconnu de tous, sauf de ses amis et de sa petite ville, lorsque la chance vint le chercher.

NICOLAS FOUQUET (D'après Bourdon).

LA FAVEUR DE FOUQUET Il y avait alors une société polie qui n'était pas insensible à l'éminente dignité de la poésie ; or, c'est elle qui sut, au moment décisif, reconnaître un poète dans le paresseux, dans l'insouciant maître des eaux et forêts de Château-Thierry. Et le premier qui eut l'honneur de faire cette découverte fut le surintendant Fouquet.

« Un grand nez mobile, des yeux vifs et malins, une bouche souriante et sensuelle, de longs cheveux encadrant le visage, enfin, dans toute la mise, un air de ruse et d'austérité appelant la défiance et le respect,

dit M. Pilon, voilà Fouquet dans le temps que le peignit Robert Nanteuil. » Il était, peut-être, le premier personnage du royaume après le roi. La Fontaine lui fut présenté ; il le pensionna, l'attira à sa cour. Et voilà le futur auteur des *Fables* sauvé. Car c'était beaucoup, pour le poète encore presque débutant, que les mille livres annuelles en échange desquelles il s'engageait à donner une épître ou quelque autre ouvrage de ce genre. C'était beaucoup aussi que cette considération où Fouquet paraissait le tenir et qui l'obligeait à travailler. C'était enfin chose capitale que d'être appelé à fréquenter des gens de goût fin et de manières relevées : impossible désormais à ce petit bourgeois d'une petite ville de s'abandonner à son humeur ou trop distraite ou trop négligente. Mais Fouquet fit plus encore pour La Fontaine. Il sut, par quelqu'une des attentions où il excellait, réveiller au cœur de l'égoïste personnage un véritable dévouement. Les grands n'avaient pas de peine à se faire aimer ; Fouquet se fit aimer de La Fontaine, et de telle sorte qu'après sa disgrâce, il n'eut pas de défenseur plus fidèle et plus ému :

Oronte est à présent un objet de clémence :
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux !

De tels vers dépassent de beaucoup le genre « héroïque » ; ils expriment des sentiments qui n'entrent pas dans le cœur sans ennoblir le caractère. La Fontaine, engagé dans le chemin de la renommée, devenu capable de sentiments généreux et actifs, prend conscience de son mérite et de sa valeur. Le voilà lui-même.

Or, Fouquet tomba ; mais la société où cette haute amitié avait introduit le poète négligent ne le laissa pas retomber ; elle lui imposa une certaine dignité de vie, une perruque, une façon d'être et de se tenir. Elle lui pardonna tout ce qu'il fallait lui pardonner pour ne le point rebuter ; elle ne fut ni tyrannique, ni maladroite ; mais elle l'obligea à respecter en soi-même la poésie.

LA FONTAINE CHEZ LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE D'ORLÉANS Dans le désarroi où le laissait la condamnation de Fouquet, La Fontaine fut tout heureux et tout aise d'obtenir un brevet de gentilhomme de la douairière d'Orléans. Sans doute, ce n'était pas la douairière elle-même qui allait être son guide et sa protectrice. « Cette femme confite en dévotion, qui ne sortait de ses grogneries et de ses migraines que pour chercher avidement les secours de son capucin, ne pouvait guère, dit M. Roche, s'intéresser à l'auteur des *Contes*. Son

entourage, c'est une autre affaire. » Car la douairière habitait le merveilleux palais que Marie de Médicis avait fait bâtir au Luxembourg ; c'était la plus belle, la plus charmante et la plus luxueuse demeure de la capitale ; tout autour s'étendait le jardin magnifique, avec ses parterres, ses bosquets, ses gazons et ses surprenantes perspectives. Il y avait des demoiselles d'honneur jeunes et vives, les gentilshommes de la maison, sans compter les visiteurs et les amis. Celui qui habitait ces beaux lieux ne pouvait passer pour un petit personnage, et La Fontaine fut partout accueilli, partout recherché ; il entra dans l'intimité de Mme de La Fayette, dans la familiarité de la duchesse de Bouillon ; il plaisantait avec Turenne, il causait avec Mme de Sévigné, il était l'ami de Boileau. Et dans une régularité de vie peut-être involontaire, il s'acheminait ainsi vers la cinquantaine, puis vers la soixantaine, toujours soutenu par le monde où il était définitivement naturalisé.

C'est à cette époque qu'il publia la première partie des *Contes et Nouvelles en vers*, ouvrages à la vérité plus que frivoles, mais dans une forme poétique toute aisée et toute charmante. La morale n'y est guère respectée. Une sorte de bonne humeur gauloise et narquoise y remplace la passion et la force dramatique des modèles italiens (surtout Boccace), imités et souvent traduits par le conteur français. La versification est pleine d'esprit, et le langage plein de naturel. Dans leur genre, les *Contes* sont inimitables : n'en disons rien de plus.

LES FABLES La Fontaine, quand il rimait ces premiers contes, ne connaissait pas encore Boileau. Mais il le connaissait et l'écoutait lorsqu'il publiait en 1668, sous le titre de *Fables choisies et mises en vers*, les six premiers livres des fables. Là, soudain se révélait un poète de génie, supérieur infiniment aux Théophiles et aux Racans ! En vers libres, c'est-à-dire en vers inégaux, dont le rythme, toujours accordé à la mélodie des syllabes, souligne les sentiments du lecteur et suit presque le contour des choses, La Fontaine y faisait vivre un monde merveilleux.

Il faut s'arrêter un instant pour admirer ces étonnants chefs-d'œuvre. Avant La Fontaine, l'apologue n'était qu'un conte ou qu'un bon mot. La Fontaine lui a donné la vie ; il en a fait un petit drame. Peut être ignorait-il *le Roman de Renart;* en tout cas il connaissait ce que le tradition orale avait conservé de ces récits jadis populaires. Il sait à leur exemple imprimer un haut caractère d'individualité à ses héros : le lion, l'âne, le renard, la tortue, la colombe, et dame Perrette. Il sait nous

intéresser à leurs instructives mésaventures. Il leur prête des sentiments, des habitudes, une religion, un enfer, un paradis, adaptés à leur taille et si heureusement fondus que jamais pièce de théâtre ou roman, mettant sous nos yeux la réalité même, ne sont arrivés à produire une si parfaite illusion. Tout est pittoresque, aimable, spirituel, poétique.

Quant à l'art et au style, La Fontaine consacre ses dons de musicien, son application de bon écrivain, sa science d'humaniste, à peindre tout ce monde charmant inventé par lui comme si c'était un monde absolument réel. Son secret, c'est d'appliquer en poète l'art réaliste à une fiction poétique créée par son imagination. Une fable séparée ne vaut ni l'*Iliade* ni l'*Odyssée*. Mais la riche suite et la merveilleuse diversité des *Fables* constituent l'épopée la plus « créée » qui soit, c'est-à-dire, en un sens, la plus poétique. Et elle parle à tout le monde, parce que les personnages, leurs aventures et leurs leçons, sont accessibles à tout le monde et connus de tout le monde. Il y manque, à vrai dire, la grande élévation morale. Tout cela n'est qu'un jeu plus familier que sublime, proche de la terre et non des étoiles ; l'esprit narquois et avisé du moyen âge s'y glisse sans cesse ; mais on ne peut dire que la lecture en soit desséchante ou décourageante, tant il y a de bon sens, d'humanité et de cœur. Et puis, ce qui est poésie est toujours noble.

En même temps le poète publiait un petit roman mythologique, un peu longuet, en prose mêlée de vers, *les Amours de Psyché et de Cupidon*, mais le cadre en était charmant ; c'était la conversation de quatre amis, en qui il est facile de reconnaître La Fontaine, Boileau, Racine, Molière (ou Chapelle), se promenant à Versailles.

LA FONTAINE CHEZ Mme DE LA SABLIÈRE

En 1672 le poète perdit sa protectrice ; il fut aussitôt recueilli par une femme d'infiniment de mérite, Mme de la Sablière. Séparée de son mari, Mme de la Sablière était, il est vrai, un peu en dehors de la société officielle, mais il faut compter tout de même qu'il y avait en elle beaucoup de charme et d'esprit, et une régularité bien suffisante pour retenir et morigéner un La Fontaine.

Son salon offrait au poète d'esprit léger, des entretiens d'une espèce toute nouvelle pour lui : des philosophes et des savants constituaient le cercle de celle que La Fontaine appelait son Iris. Elle se consolait alors de ses peines de ménage en aimant la physique avec Dalencé, Roberval ou Sauveur, l'histoire naturelle avec Du Verney, la philosophie enfin avec Bernier, le futur auteur de l'*Abrégé de la philosophie de Gassendi*. On était gassendiste, chez Mme de la Sablière ; on y embrassait

la doctrine des atomes, on y pratiquait la sagesse d'Épicure, on y professait que les animaux ne sont point des machines, et cela devait enchanter le fabuliste qui a donné à ses animaux un bon sens ou des sottises tout humaines.



MADAME DE LA SABLIÈRE (D'après une gravure anonyme

Et voilà que le poète passa par une crise singulière : tout à coup il devient dévot, et « janséniste » qui pis est. Était-ce jeu de poète? S'amusa-t-il, entraîné par le bizarre Brienne, à servir les pieux disciples de Jansénius pour se distraire? Est-ce au contraire qu'il fit pénitence avec eux? La pénitence est douteuse, à moins qu'on ne donne ce nom à un grand poème sur la captivité de saint Malc, poème bien ennuyeux et bien étonnant de la part du poète qui avait écrit à la fin des *Amours de Psyché :*

Volupté, volupté, qui fus jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas, viens-t'en loger chez moi ;
Tu n'y seras pas sans emploi.
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout ; il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

Heureusement l'accès de jansénisme ne dura point. Cinq nouveaux livres de fables vinrent montrer (1678-1679) que La Fontaine avait de quoi nourrir et même

renouveler son génie. Lui-même annonce, dans la préface de ce recueil, qu'il lui a donné « un air et un ton un peu différent » de celui qu'il avait donné aux premières fables, et qu'il a apporté à ce genre où il vient de s'illustrer des enrichissements. Le fait est que ces fables sont cette fois plus amples, plus dramatiques et surtout que l'élément humain domine même au milieu des animaux et des plantes. L'homme d'ailleurs s'y mêle souvent aux personnages ordinaires et plus humbles du fabuliste. Et avec l'homme et l'humanité, l'art devient plus complexe, la leçon plus profonde, l'intérêt plus dramatique.

Vers le même temps, La Fontaine entra à l'Académie. Oh ! ce ne fut pas sans peine ! Car le roi et Colbert avaient toujours sur le cœur son ancienne intervention en faveur de Fouquet. Et d'autant plus il convient d'admirer et d'envier ce siècle qui sut, à travers de telles résistances, imposer à l'Académie un homme tel qu'était La Fontaine.

Comment ce grand insouciant, ce grand irrégulier de La Fontaine porta-t-il la dignité nouvelle qu'il avait beaucoup désirée ? A la séance de sa réception, il lut une épître, la fameuse épître à Mme de la Sablière :

J'entends que l'on me dit : Quand donc veux-tu cesser ?
Douze lustres et plus ont roulé sur ta vie...
Quelque part que tu sois, on voit à tout propos
L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
Inquiète, et partout hôtesse passagère.
Ta conduite et tes vers, chez toi, tout s'en ressent.

Il accepte le reproche volontiers. Mais il a beau être devenu académicien, il ne pourra pas, il ne voudra pas se corriger ; il l'avoue sans vergogne :

Je suis chose légère, et vole à tout sujet ;
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet ;
A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours ;
Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amour.

Il avait soixante-trois ans, quand il se glorifiait presque d'être encore « chose légère » ! L'Académie ne l'avait pas changé ; pourtant il était assidu aux séances et prit rang parmi les « jetonniers » : « Cela donne à La Fontaine au moins 600 livres, dit M. Roche, somme considérable pour lui ; c'est de quoi se vêtir et même se nourrir ; ce n'est pas l'indépendance complète, mais c'est tout de même, s'il veut être sage, un peu plus de dignité. »

Un beau jour, Mme de la Sablière se dégoûta du monde, se retira aux Incurables pour soigner les malades désespérés, se prépara à mourir, et mourut. Son hôte, qui vieillissait beaucoup, ne fut pas, cette fois encore, abandonné par la chance qui avait décidément pris, pour le secourir, le visage de l'amitié.

LA VIEILLESSE Le marquis d'Herwart et sa jeune femme le recueillirent chez eux ; ils étaient riches, aimables, de vie facile, non sans une nuance de gravité qui rend d'autant plus méritoires leurs bontés pour La Fontaine. C'est l'époque où, en collaboration avec l'acteur Champmeslé, mari de l'actrice chez laquelle il fréquentait, le poète s'essaye au théâtre. Il ne faut pas être trop dédaigneux pour cette part de son œuvre qui offre des pièces charmantes : *la Coupe enchantée* est, aujourd'hui encore, la pièce classique la plus souvent jouée. Il est vrai qu'elle est en un acte ! C'est aussi l'époque où il écrit l'Épître à Huet. Plus tard enfin, il donnera le XIIe livre des *Fables* où rien ne sent la vieillesse. Mais il était urgent de l'arracher à des périls dégradants dont sa volonté ne savait pas le préserver. Il vivait avec beaucoup de négligence. Il faisait l'étonnement de tout le monde par sa « stupidité » ; lui qui rendait tout poétique et spirituel, jusqu'aux bêtes et aux arbres, il était devenu assommant, sans conversation, sans esprit, ou, pour mieux dire, sans parole. Il allait dîner souvent chez son ami Racine, maintenant converti et père de famille, et il épouvantait les petites Racine. Elles n'ont jamais pu se défaire de l'impression désagréable qu'il leur produisait ; elles racontaient plus tard à leur frère Louis que c'était, à table, « un homme fort malpropre et fort ennuyeux ». Il ne mettait jamais rien du sien dans la société, sauf de brusques mouvements d'enthousisame pour Baruch ou pour Platon, ou pour je ne sais quoi. S'il faut compléter cette fâcheuse image, il était, en outre, prompt à oublier sa vieillesse, et capable encore de quelques folies.



JEAN DE LA FONTAINE (D'après Rigaud).

Quand le duc de Vendôme lui promet quelque argent, il annonce à quoi cet argent servira : une bonne part en ira aux « Jeannetons »,

car les Clymènes
Aux vieilles gens sont inhumaines...

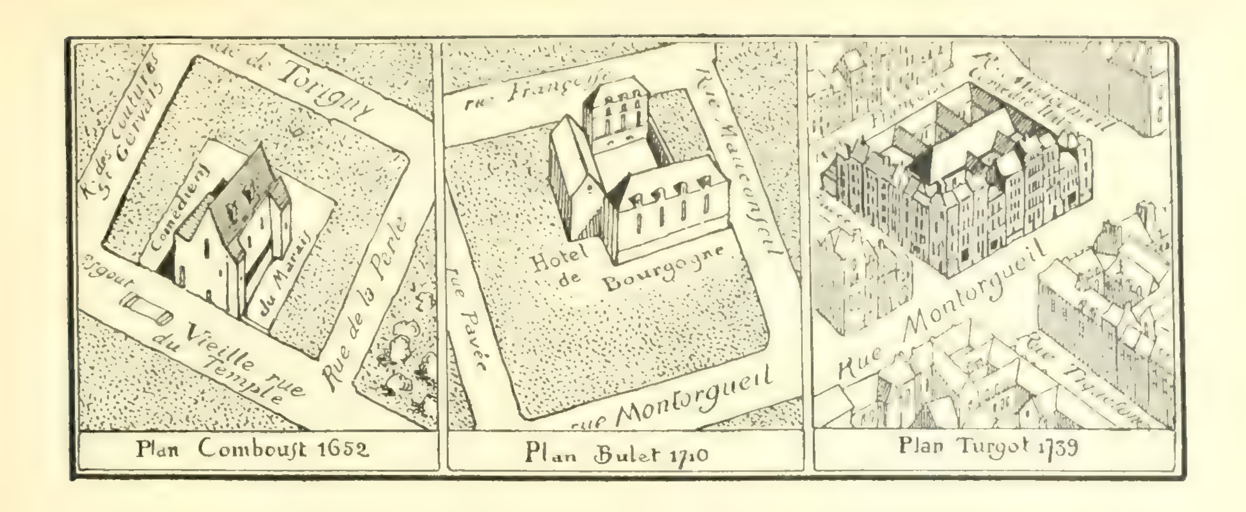
L'ingrat ! Les Clymènes, c'est-à-dire cette exquise et accueillante société où il a vécu, les Clymènes finirent, avec leurs soins constants, par rendre sa vieillesse respectable. Et il mourut pieusement, courageusement, humblement, comme il convient à un poète. On sait, en effet, de quelle manière s'est passée la fin de sa vie. Il sentait venir le moment suprême ; on a la dernière lettre, la touchante lettre qu'il écrivit à Maucroix :

Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse... O mon cher ! mourir n'est rien ; mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu ? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi.

On a aussi la réponse de Maucroix :

Si Dieu te fait la grâce de te renvoyer la santé, j'espère que tu viendras passer avec moi le reste de ta vie, et que souvent nous parlerons ensemble des miséricordes de Dieu. Cependant, si tu n'as pas la force de m'écrire, prie M. Racine de me rendre cet office de charité, le plus grand qu'il me puisse jamais rendre. Adieu, mon bon, mon ancien, et mon véritable ami. Que Dieu, par sa très grande bonté, prenne soin de la santé de ton corps et de celle de ton âme

Voilà avec quels sentiments est sorti de ce monde, le 13 avril 1695, le plus délicieux musicien de mots du dix-septième siècle, et, puisqu'il est l'auteur des *Fables*, l'Homère familier et parfait de notre littérature classique, l'éducateur de toute la jeunesse française.



Plan Combouſt 1652 — Plan Bulet 1710 — Plan Turgot 1739

CHAPITRE IV

LA TRAGÉDIE DE RACINE

I. De Corneille à Racine. — II. Racine. Sa jeunesse. Ses débuts. Les chefs-d'œuvre. Esther *et* Athalie. *La psychologie racinienne. Le style racinien. Conclusion.*

I

REVENONS à la curieuse histoire du genre tragique. Corneille paraît. Il écrit *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, et la tragédie existe.

Mais elle n'existe qu'en lui et par lui. A côté du sien, un seul nom mérite de survivre, soutenu d'ailleurs par un sacrifice et une mort dignes de Corneille, celui de Rotrou.

Lieutenant du bailliage de Dreux, Rotrou, qui était marié et père de trois enfants, apprend que la peste a éclaté dans sa ville. Il était alors à Paris. Tout de suite il rentre à Dreux pour assurer l'ordre de la cité et soigner les malades. Il écrit à un de ses amis : « Le salut de mes concitoyens m'est confié, j'en réponds à ma patrie. Je ne trahirai ni l'honneur ni ma conscience. Ce n'est pas que le péril où je me trouve ne soit fort grand, puisqu'au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui ; ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. » Il contracte la peste et meurt bientôt après à quarante et un ans.

Il a donné des tragi-comédies dans le goût du *Cid*, des tragédies dans le goût d'*Horace* et de *Polyeucte*. Il y en a une ou deux qu'on joue encore aujourd'hui. Il

avait de l'éclat, de la force dramatique et de l'imagination. De bons juges ont trouvé à son imagination un caractère shakespearien.

Mais Rotrou disparu, Corneille eut vite fait d'éclipser tous les autres dramaturges.



JEAN ROTROU (D'après Desrochers).

Quand il touchait à son déclin, et avant Racine, deux élèves surgirent : son frère Thomas Corneille et Quinault.

Thomas a eu les plus grands succès de théâtre qu'on ait connus en France. Les acteurs se lassaient de jouer ses pièces avant que les spectateurs fussent fatigués de les voir. Il n'avait point de style, c'est-à-dire point de personnalité ; il donnait en quelque sorte la monnaie courante du génie de son grand aîné ; il a imité Racine plus tard, et même Quinault.

Quinault, qui devait être beaucoup plus célèbre comme auteur de livrets d'opéra, débuta par quelques tragi-comédies et tragédies. Il a mis au théâtre les mêmes sentiments et des personnages du même ordre que le *Grand Cyrus* et la *Clélie :*

> Jusqu'à « Je vous hais », tout s'y dit tendrement.

Tendresse, préciosité, galanterie, versification molle, facile et chantante, lyrisme à mettre en musique : voilà, en gros, ses caractères, à cette date.

Mais comment s'arrêter à ces noms, lorsqu'on vient d'écrire celui de Racine ?

II

Le caractère de Racine — Parfois et à des intervalles presque périodiques, il se déchaîne sur les plus belles gloires des orages qui semblent ne devoir jamais finir et qui, en réalité, durent peu. Ainsi Pascal fut accusé et parut un instant convaincu de n'avoir été qu'un voleur de science, vaniteux et presque incapable. Ainsi, plus récemment, Racine a été représenté sous les traits d'un méchant homme, d'un gaillard adroit et impitoyable à poursuivre sa fortune : un corsaire des lettres. Pour lui, l'orage n'est pas encore entièrement passé, mais la vérité recommence à briller.

Tout justifie l'admiration qu'on témoigne à son génie. Rien, pas un fait ni un document, ne justifie la sévérité avec laquelle on a jugé son caractère.



PHILIPPE QUINAULT (D'après une gravure de Desrochers).

C'était un poète, sensible et nerveux. Orphelin de père et de mère, il reçut une éducation sévère, subit des directions trop austèrement pieuses, fut jeté ensuite dans un milieu tout à fait libre, eut la vocation du théâtre, se lia avec des actrices de bas étage, fut repris bientôt par sa famille qui l'envoya en province, mais se dégagea, revint à Paris, loup avec les loups, comme il écrivait. Il élargit le cercle de ses relations, eut des pièces jouées, se rangea sous la loi d'une actrice, veuve, de dix ans plus âgée que lui, qui semble avoir été aux prises avec un monde abominable d'empoisonneuses et d'avorteuses. Elle mourut ; il la remplaça par une autre actrice, mariée celle-là et menant joyeuse vie avec son mari et ses amis. C'était donc un homme de théâtre, vivant

uniquement dans le monde du théâtre, loin des vertus bourgeoises, dans une régularité irrégulière. Et ce n'était pas la faveur, d'ailleurs très distante, du roi et de la cour qui aurait pu le retenir.

Pour achever, chacun de ses succès de théâtre n'était acquis que de haute lutte, après d'énervantes alternatives. Il faut s'étonner que, dans ces conditions, Racine n'ait pas eu des réactions plus violentes et plus dures. Loin de cacher en soi un naturel féroce, il devait garder un fond de douceur, de tendresse et de docilité, pour avoir avec tant d'esprit témoigné si peu de rancœurs et de colères. Nous avons connu récemment des Racine, et nous avons pu voir de combien la vie qu'ils menaient pouvait peser sur la qualité de leur âme.

Heureusement pour Racine, le goût du temps l'obligea à ennoblir par une certaine valeur morale, par des préoccupations d'ordre spirituel, les drames de passion et de faiblesse dont il faisait ses tragédies. Son art ne fut pas complice de sa vie et n'aggrava point les abandons de sa sensibilité. Au contraire, de proche en proche, les problèmes qu'il fut obligé de traiter, les solutions que son public lui imposait, le ramenèrent à ses origines religieuses. Il suffit alors de peu de chose : un peu de neurasthénie, une maîtresse qui le renvoya, une pièce plus aimée qui eut un succès plus contesté, peut-être le brusque retour de certains remords, pour le décider à changer de vie. Sans avoir eu le loisir de se reprendre, il fut saisi par de prudents et énergiques conseillers qui le marièrent ; le roi lui donna une place qui l'enlevait au théâtre. D'ailleurs, il était question de fermer toutes les scènes. Il fut désormais bon père, bon mari, bon courtisan ; il eut toutes les vertus bourgeoises. Et il écrivit *Esther* et *Athalie*, comme Corneille, *Polyeucte*. Et c'est une étrange erreur de voir en lui un « corsaire ». Il faut laisser passer l'orage.

Mais donnons, à présent, les précisions et les dates.

LA JEUNESSE DE RACINE Jean Racine est né à la Ferté-Milon, le 20 ou le 21 décembre 1639. Il perdit sa mère au début de 1641, son père au début de 1643. Il fut élevé par son grand-père Racine qui mourut en 1649, et par sa grand'mère Racine, née Marie des Moulins, laquelle entra à Port-Royal peu après la mort de son mari. Il avait une sœur plus jeune que lui de deux ans, qui fut confiée à la branche maternelle et élevée par les Sconin, Marie Racine, plus tard Mme Rivière.

Les Racine étaient de très petite noblesse et de très petite fortune, employés au grenier à sel. Marie des Moulins venait d'une famille de paysans qui avait été, par plusieurs de ses membres, au service de Port-Royal. En 1638, lorsque les

solitaires furent une première fois dispersés, Lancelot, Antoine Le Maître, M. de Séricourt et M. Singlin, étaient venus se réfugier chez une future grand'tante de Racine. L'enfant qui allait naître était lié par avance à Port-Royal, où d'ailleurs sa tante, la mère Sainte-Thècle, fut abbesse.

Jean Racine fut d'abord élevé au collège de la Ferté ; puis il fut envoyé à Beauvais qui possédait un plus important collège. Enfin, vers quinze ou seize ans, il fut appelé à Port-Royal même, pour achever ses études dans les fameuses petites écoles.



JEAN RACINE (D'après Daulé).

Ces petites écoles venaient d'être transférées en divers lieux afin d'éviter les défiances provoquées par la réunion d'un trop grand nombre d'enfants. Jean Racine fut donc conduit au Chesnay près de Versailles, chez M. de Bernières, qui y avait acheté une belle maison attenante au parc. Il était de la quatrième chambre ou classe. Celle-ci renfermait les écoliers les plus avancés. De ce nombre, M. Périer, neveu de M. Pascal. Bien des anecdotes courent sur cette année d'humanités supérieures. On sait que le jeune étudiant s'y perfectionna dans la connaissance du grec et affina le sentiment qu'il avait déjà de la beauté grecque. On sait qu'Antoine Le Maître le traitait avec une paternelle familiarité : il avait dû suivre les études de l'enfant à la Ferté et à Beauvais ; on a une lettre exquise de lui « pour le petit Racine à Port-Royal » où il lui recommande ses livres. « J'ai reçu les cinq volumes de mes *Conciles* que vous avez fort bien empaquetés. Je vous en remercie. Mandez-moi si tous mes livres sont au château, bien arrangés sur des tablettes... Il faudrait mettre de l'eau dans les écuelles de terre, où ils sont, afin que les souris ne les rongent pas. Faites mes recommandations à Mme Racine et à votre bonne tante, et suivez leurs conseils en tout. La jeunesse doit toujours se laisser conduire et tâcher de ne point

s'émanciper. » (Serait-ce que le « petit Racine » en fût déjà à ne pas se laisser conduire et à s'émanciper ?) La lettre se termine ainsi : « Bonjour, mon cher fils, aimez toujours votre papa comme il vous aime ; écrivez-moi de temps en temps. Envoyez-moi aussi mon Tacite in-folio. » Antoine Le Maître était alors caché et comme en exil à Paris, loin de Port-Royal. C'était au temps des *Provinciales.*



LES PETITES ÉCOLES (D'après Abraham Bosse).

Que pensait-on faire de cet élève qui était sans doute un brillant élève ?

Il écrivait des vers pieux et déjà pleins d'harmonie ; il rimait des hymnes traduites du *Bréviaire;* il chantait les beautés pittoresques de Port-Royal. Mais la sainte maison, dans la fièvre de la lutte, en temps de persécutions, ne devait pas rêver pour ce poète une autre destinée que celle de défenseur de la vérité. Et l'on peut se demander si les maîtres de Racine, si sa tante, si sa grand'mère ne voulurent pas le réduire à quelque profession religieuse d'où il s'émancipera avec la violence naturelle d'un jeune homme qui reprend sa liberté contrainte.

Après un an et demi ou deux ans passés au Chesnay, Racine quitta les soli-

taires et s'en vint à Paris faire sa philosophie au collège d'Harcourt, alors dirigé par un principal tout à fait janséniste. Pourquoi ce départ? Il fallait commencer par deux années de philosophie avant d'entamer la théologie : si l'on devait faire de Racine un prêtre, il fallait bien le mettre dans un collège régulier et ne pas se contenter de la philosophie de Port-Royal. Mais, à Paris, le jeune homme fut, si l'on en croit Boileau, l'hôte du riche abbé de Bernay, étrange et fantasque personnage, que le satirique a mis en scène dans la quatrième satire sous les traits d'un fou,

> Qui jette, furieux, son bien à tous venants,
> Et dont l'âme inquiète, à soi-même importune,
> Se fait un embarras de sa bonne fortune.

Ce milieu nouveau, peut-être aussi le dégoût des sciences abstraites et de la logique, lesquelles formaient le fond de l'enseignement dans les deux ans de philosophie, rejetèrent Racine loin des perspectives cléricales ; et, quittant l'école, le jeune homme s'attacha ou fut attaché comme auxiliaire à son parent M. Vitart, intendant du duc de Luynes. Ce Vitart semble avoir été fort lié avec messieurs de Port-Royal ; on raconte qu'il avait été du conseil où l'on demanda à Pascal d'écrire ce qui devait s'appeler les *Provinciales*. Mais il avait une femme, gaie à ce qu'il semble, amie des lettres, amie des plaisirs, et peut-être pas assez ennemie des compliments et des « blondins ». Un certain abbé Le Vasseur, bel esprit, qui fut bientôt l'intime et le confident de Racine, lui a fait une cour assez vive, qu'elle n'a peut-être pas très sévèrement repoussée.

Outre sa cousine, outre l'abbé Le Vasseur et quelques autres « loups », Racine voyait alors beaucoup son cousin La Fontaine ; et il faisait connaissance avec des actrices, car il avait la vocation du théâtre.

Quand la vocation du théâtre chez un jeune poète qui n'est que poète, se fonde uniquement sur le goût d'une vie libre et gaie parmi des femmes faciles, elle ne résiste pas à l'épreuve. La vraie, c'est celle du génie qui a besoin de créer des êtres vivants et qui ne les imagine que dans le mouvement et le drame. Racine avait très certainement celle-ci.

LES DÉBUTS DE RACINE

Cependant sa famille s'inquiétait. Il avait écrit une ode à propos du mariage du roi : *la Nymphe de la Seine*. M. Vitart l'avait apportée lui-même à Chapelain qui, tout malade qu'il fût, l'avait lue et louée. M. Perrault de même. Et le poète avait reçu de Colbert cent louis de gratification. Cela, certes, on le lui aurait pardonné. On lui pardonnait moins certaines *Amours*

d'Ovide et certaine *Amasie* qu'il voulait mettre au théâtre. Surtout on redoutait, après Mlle Rosie, Mlle Beauchateau, la « débauchée » ou la « déhanchée » comme il l'appelait et qui était sa maîtresse ou la maîtresse de son talent. On l'envoya donc à Uzès, où un de ses grands-oncles, après avoir joué un certain rôle à Paris, était vicaire général et pouvait lui obtenir un bon bénéfice, si du moins le jeune homme consentait à la tonsure et au petit collet.

Il a raconté son voyage et son séjour dans des lettres charmantes à La Fontaine, à l'abbé Le Vasseur, à M. et à Mlle (aujourd'hui on dirait Mme) Vitart. Elles décrivent avec une bonne humeur hardie, mais tout de même délicate, le pays et les habitants. On y discerne que Racine est surveillé et se surveille. Cela ne l'empêche pas de tout goûter en artiste et en amoureux. Voici une jolie page où il se peint au naturel, entre son surveillant et de séduisantes personnes : j'ai été à Nîmes, dit-il à Le Vasseur, et

Il faut que je vous en entretienne un peu... Le chemin est plus diabolique mille fois que celui des Diables à Nevers, et la rue d'Enfer et tels autres chemins réprouvés ; mais la ville est assurément aussi belle et aussi *polide*, comme on dit ici, qu'il y en ait dans le royaume. Il n'y a point de divertissements qui ne s'y trouvent :

Suoni, canti, vestir, giuochi, vivande,
Quanto può cor pensar, può chieder bocca.

...[J'allai] voir le feu de joie qu'un homme de ma connaissance avait entrepris... Les jésuites avaient fourni les devises qui ne valaient rien du tout : ôtez cela, tout allait bien. Mais je n'y ai pas pris assez bien garde pour vous en faire le détail ; j'étais détourné par d'autres spectacles : il y avait tout autour de moi des visages qu'on voyait à la lueur des fusées, et dont vous auriez bien eu autant de peine à vous défendre que j'en avais. Il n'y en avait pas une à qui vous n'eussiez bien voulu dire ce compliment d'un galant du temps de Néron : *Ne fastidias hominem peregrinum inter cultores tuos admittere : invenies religiosum, si te adorari permiseris.* Mais pour moi, je n'avais garde d'y penser ; je ne les regardais pas même en sûreté ; j'étais en la compagnie d'un révérend père de ce chapitre, qui n'aimait pas trop à rire :

E parea, più ch'alcum fosse mai stato
Di conscienza scrupulosa e eschiva.

Quoi qu'il en soit, il fallait être sage avec lui, ou du moins le faire. Voici ce que vous auriez trouvé de beau dans Nîmes : mais j'y trouvai encore d'autres choses qui me plurent fort, surtout les Arènes...

On comprend qu'il se soit lassé, d'autant plus qu'un autre oncle (négligent, clairvoyant ? on ne sait) ne se hâtait point d'envoyer à l'aspirant bénéficier un certain « demissoire » nécessaire à la tonsure. Si l'on veut juger de ses sentiments, qu'on pèse ces mots par où il expliquait plus tard qu'il n'enverrait pas à sa



REPRÉSENTATION D'IPHIGÉNIE A VERSAILLES. — COMPOSITION DE MARCEL VICAIRE.

grand'mère et à sa tante une lettre de condoléances sur la mort de M. Singlin :

Que puis-je leur mander, écrit-il à Le Vasseur ? C'est bien assez de faire ici l'hypocrite, sans le faire encore à Paris par lettre ; car j'appelle hypocrisie des lettres où il ne faut parler que de dévotion, et ne faire autre chose que se recommander aux prières.

Il avait donc hâte de se débarrasser d'un joug qu'on lui imposait et qui l'exaspérait.



THÉATRE A LA FIN DU XVIIe SIÈCLE (D'après une gravure de Lepautre).

Il s'en débarrassa complètement. Il revint à Paris ; et Port-Royal rompit avec lui. Vers 1663, sa tante Sainte-Thècle le lui signifia par la lettre la plus touchante du monde, mais la plus catégorique, où elle lui disait, entre autres reproches : « J'ai donc appris avec douleur que vous fréquentiez plus que jamais des gens dont le nom est abominable à toutes les personnes qui ont tant soit peu de piété, et avec raison puisqu'on leur interdit l'entrée de l'Église. » Elle disait aussi, on sent bien que c'est au milieu des larmes : « Mais si vous êtes assez malheureux pour n'avoir pas rompu un commerce qui vous déshonore devant Dieu et devant les hommes, vous ne devez pas penser nous venir voir. Car vous savez bien que je ne

pourrais pas vous parler. » Et elle lui tint rigueur pendant quatorze ans, jusqu'à la pénitence publique du coupable. Racine dut en être très irrité. Mais il ne répondit pas, du moins pour le moment. Et il s'enfonça tout à fait dans le monde du théâtre. Il fit alors la connaissance de Molière et de Boileau ; il fut de nouveau encouragé par Colbert et en 1664 eut l'honneur d'obtenir que sa première pièce fût jouée à l'hôtel de Bourgogne : *la Thébaïde.*



« LA THÉBAÏDE » (Frontispice de l'édition de 1697).

C'est une pièce imitée des *Phéniciennes* d'Euripide, mais toute pleine d'emprunts faits à Rotrou. Le poète y paraît être sous l'influence dominante de Corneille. Le sujet est terrible : c'est la lutte des deux fils d'Œdipe ; « il n'y a presque pas un acteur qui ne meure à la fin », déclare le jeune auteur. Cependant, comme la galanterie s'y mêle et y tempère la terreur cornélienne, déjà la grâce et l'harmonie de Racine apparaissent çà et là.

La Thébaïde était donc montée par l'hôtel de Bourgogne. Mais elle fut reprise, en plein cours de représentations, par le poète qui, cédant à la demande de Molière, fit passer sa pièce avec armes et bagages à la troupe de son ami. Il est vrai que Molière devait plus tard être payé de même monnaie avec *Alexandre.*

A *la Thébaïde* succéda l'*Alexandre*. Succès beaucoup plus grand, et pièce significative. Toujours du Corneille, mais adouci par Quinault. Le héros est Alexandre, dont la magnanimité dénoue la pièce, comme dans *Cinna* la clémence d'Auguste. Mais le plus sympathique personnage, c'est Porus, le roi vaincu, qui, par sa noblesse, par sa fierté, sa générosité, excite la même admiration qu'Alexandre avec moins de faste et plus de sensibilité. On a dit que Racine avait voulu peindre Louis XIV dans le personnage d'Alexandre. Évidemment, toutes les fois qu'un contemporain du grand roi a parlé du conquérant macédonien, le rapprochement s'est imposé. Mais il semble que Racine fût encore trop loin de la cour et du maître pour avoir songé à le peindre.

Le succès fut donc considérable. Mais Racine, mécontent de la troupe de Molière, comme il l'avait été de la troupe qui avait monté *la Thébaïde*, reprit brusquement sa tragédie et la porta à l'hôtel de Bourgogne, soit pour des scrupules d'artiste et d'auteur, soit pour ne pas se séparer de Mlle Du Parc qui, vers le même temps, quittait Molière et s'en allait à la maison d'en face.

Racine, de ce coup, avait dépassé Quinault et donnait ombrage au vieux Corneille. Or, il s'ouvrait à cette heure une âpre guerre contre le théâtre et les comédiens. Le *Tartuffe* de Molière, joué incomplètement, était tout aussitôt arrêté par les dévots et le Parlement. Port-Royal, dont on a vu les sentiments par la lettre de la mère Sainte-Thècle, suscitait les plus violents adversaires contre le théâtre. Desmarets de Saint-Sorlin, homme de lettres converti, auteur d'une comédie non négligeable, *les Visionnaires* (et d'ailleurs un peu visionnaire lui-même), avait attaqué le jansénisme et essayé de créer une spiritualité à lui. Nicole le prit à parti et lui reprocha un passé « d'empoisonneur public », c'est-à-dire de faiseur de romans et de pièces de théâtre. Racine intervint alors et il écrivit une première lettre qu'on lui a reprochée comme un chef-d'œuvre de méchanceté et même de déloyauté. C'est beaucoup dire. Cette lettre ne contient rien contre la piété, ni contre la vertu, ni même contre la dignité des gens de Port-Royal. Le jeune poète raconte des anecdotes, raille des ridicules. Plût à Dieu que jamais ancien élève ne soit plus ingrat envers de bons maîtres. D'ailleurs rien ne prouve que Racine ait été, comme on le répète, élevé à Port-Royal gratuitement et par charité, ni qu'il y ait obtenu un traitement de faveur; c'est Sainte-Beuve qui est responsable de cette légende. « Il y a lieu de croire, a-t-il dit, que le petit Racine, comme on l'appelait, resta par exception à Port-Royal des Champs et qu'il continua d'étudier peut-être seul ou peut-être avec le duc de Chevreuse à Vaumurier, c'est-à-dire encore à Port-Royal des Champs sous Lancelot, Nicole, et aux soins particuliers

de M. Le Maître ou de M. Hamon. » Tout cela est plus que contestable. Et si l'on peut regretter qu'à vingt-sept ans, en plein feu de son début dans la gloire, Racine se soit plutôt souvenu des contraintes où ses maîtres l'avaient plié, que des services qu'ils lui avaient rendus, on peut expliquer son accès d'humeur, sans y voir une méchanceté foncière. Nicole répondit. Racine écrivit une riposte ; il y disait, entre autres malices, que les *Provinciales* étaient bel et bien de la comédie ; mais il ne disait contre ses maîtres rien qui pût les déshonorer. Pourtant il comprit, sur le conseil de Boileau, qu'il valait mieux supprimer cette riposte ; on ne la retrouva qu'après sa mort, dans les papiers de son cousin Ellies du Pin. Je me garde bien de prétendre que Racine ne mérite pas un mot de blâme, mais de cette faute on ne doit pas conclure à un manque absolu de cœur.

LES CHEFS-D'ŒUVRE Par quel miracle ou, pour parler plus simplement, sous quelles influences Racine est-il passé des sentiments conventionnels d'*Alexandre* à *Andromaque*, c'est ce que nous ignorons. A vingt-huit ans, le jeune poète renouvelait entièrement la tragédie. La construction intérieure, la psychologie des personnages, la conception de l'art et de la vie, le style, le plan, l'interprétation des règles y révèlent un génie original. Racine recréait la tragédie créée par Corneille.

On peut supposer sans invraisemblance que Racine s'essaya dans la tragédie mythologique et fabuleuse parce que, après les critiques dont l'*Alexandre* avait été assailli, il se sentait encore insuffisamment préparé à mettre l'histoire au théâtre comme son illustre devancier. Des passions aussi modernes que celles de Pyrrhus ou d'Hermione, des êtres qui subissent l'empire de ces passions et qui, en somme, malgré la rareté de leur aventure, appartiennent à l'ordre commun, tels que ceux qui paraissent dans *Andromaque*, comment les mettre dans une tragédie si on ne les enveloppe pas de mystère et de beauté noble ? Racine a osé introduire dans une tragédie un Pyrrhus qui a une âme de maître chanteur et une Hermione qui a une âme de vitrioleuse, parce que justement il a pu les reculer dans une atmosphère ancienne de légende religieuse et de haute poésie. Ces pitoyables héros étaient haussés, par là, jusqu'à Sophocle.

Le succès d'*Andromaque* ne fut pas aussi foudroyant que celui du *Cid;* mais il n'en mit pas moins Racine bien au-dessus de ses rivaux. Vers 1669, Bossuet, consulté par un apprenti prédicateur sur les lectures qui préparent à l'éloquence, ne lui conseillait en fait de poètes français que Corneille et Racine : « Pour les

poètes, disait-il, je trouve la force et la véhémence dans Corneille, plus de justesse et de régularité dans Racine. »

Mais toutes les critiques ne s'étaient pas encore éteintes, quoiqu'elles se fussent atténuées. Saint-Evremond, admirateur de Corneille, qui avait écrit une dissertation fameuse sur ou plutôt contre l'*Alexandre*, fut certes plus indulgent pour *Andromaque*. Cependant il s'obstina à montrer la distance qui séparait encore Racine de Corneille, et il déclara le jeune poète tout à fait incapable de composer quelque grand drame historique et politique à la manière de son vieux maître. Racine, sensible au reproche, résolut de montrer qu'il avait, lui aussi, assez de génie pour traiter les grands sujets et, après la plaisante improvisation des *Plaideurs*, qui est plus spirituelle que comique, il donna son *Britannicus*.

Ce n'est pas qu'il voulût copier Corneille et les maîtres de Corneille. Il choisit une matière à la mode et un sujet qui pouvait prêter à des allusions d'actualité.

Corneille dans ses pièces avait agité des problèmes politiques ; il avait fait délibérer de grands personnages sur le gouvernement des peuples, et en plus d'un endroit il avait comme composé de véritables traités de l'art de conduire les peuples. Racine vit les choses autrement. Peut-être avait-il consulté Colbert, qu'il a remercié, d'ailleurs, pour avoir écouté la lecture de sa pièce.

Vous m'avez procuré l'honneur, écrivait-il au duc de Chevreuse, gendre de Colbert, de lire celui-ci [cet ouvrage] devant un homme dont toutes les heures sont précieuses. Vous fûtes témoin avec quelle pénétration d'esprit il jugea de l'économie de la pièce, et combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente tragédie est au delà de tout ce que j'en ai pu concevoir.

En tout cas, que ce fût par Colbert ou par un autre, Racine fut très bien informé. Il constata que, désormais, le gouvernement des États dépendant d'une seule personne, laquelle devait être conduite non seulement par les idées pures, mais encore par des sentiments et des passions, il fallait introduire ces éléments nouveaux dans la peinture du monde politique et montrer autour du prince les influences diverses qui s'exercent sur sa conscience, son cœur et son humeur, pour influencer toutes ses décisions : une mère, un précepteur (si le prince est encore jeune), des parents, un valet de chambre, une femme aimée, une épouse dédaignée, etc. Bref, il fallait substituer à la politique des « politiques » celle qu'on appelait au dix-septième siècle la politique de cabinet. Cela transformait en drame psychologique des drames d'idées.

Or, justement, un illustre historien ancien avait expliqué la politique par la

psychologie : c'était Tacite. Il disait à peu près ceci dans ses *Annales :* « Je ne veux pas que l'on compare ces récits avec ceux qui rapportent l'ancienne histoire du peuple romain. Alors il y avait de grandes guerres, des villes prises d'assaut, des rois vaincus et captifs ou, si l'on regarde à la politique intérieure, les discordes des consuls et des tribuns, les lois agraires et frumentaires, les rivalités de la plèbe et de l'aristocratie. Pour nous, notre travail est humble et sans gloire. » Et, expliquant la nouvelle forme de l'État : « Aujourd'hui la politique romaine se gouverne exactement comme si un seul commandait. » Et il en conclut qu'il doit se borner à l'étude des vertus et des vices, être un moraliste et un psychologue. Bref, suivant la citation de Racine, « le plus grand peintre de l'antiquité ». Ainsi Tacite avait remplacé Machiavel comme le maître et le théoricien de la politique de cabinet au dix-septième siècle. Aussi est-ce à lui que s'adressa Racine. Et parmi les sujets possibles que contenait l'œuvre de Tacite, il en préféra un qui était plein d'actualité : c'étaient les rapports d'un jeune prince avec sa mère quand, grandi sous la régence de cette mère, il a pris le pouvoir sans que la régente se résigne à cette diminution d'autorité. Ce problème s'était posé à la majorité de Louis XIII ; et nous avons vu que, par la faute de l'ancienne régente Marie de Médicis, et peut-être un peu par celle de Richelieu, ministre jaloux et inquiet, le fils avait forcé sa mère à mourir pauvre en exil. Le même cas s'était produit à propos de Louis XIV, mais la situation entre la mère et le fils s'était réglée cette fois aussi noblement et simplement qu'elle avait été mal résolue sous le règne précédent. Anne d'Autriche et Louis XIV avaient continué à vivre l'un à côté de l'autre, sans que la reine mère eût perdu rien de son influence, sans que le roi eût rien laissé enlever de son autorité personnelle. Ce fut ce problème que Racine sut retrouver dans Tacite, avec l'histoire de Néron, d'Agrippine et de Britannicus. Il est bien évident que le jeune poète ne chercha à peindre, sous les traits odieux de l'empereur romain et de sa mère, aucun des personnages de son temps. Mais il n'est pas moins évident qu'il voulut traiter, à sa manière, un sujet actuel, un vrai grand sujet politique et de politique réelle.

Britannicus fut très discuté. Et Racine ne put s'empêcher de s'irriter contre les ennemis qui se refusaient à le comprendre. Le bonhomme Corneille, et cela se conçoit, ne pouvait accepter une pièce historique et politique si contraire à sa façon d'entendre l'histoire et la politique. Mais quelqu'un comprit le sens et la portée de *Britannicus*, et ce fut Louis XIV. Il en goûta la délicate flatterie, il put comparer la vertu et la raison de sa mère avec la sotte ambition d'Agrippine ; il put se comparer lui-même au « monstre naissant » que Racine avait représenté

sous les traits de Néron. Et il le fit si sincèrement que, dit-on, ces quatre vers de la pièce :

> Il excelle à conduire un char dans la carrière,
> A disputer des prix indignes de ses mains,
> A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
> A venir prodiguer sa voix sur un théâtre...

le détournèrent de paraître désormais dans les ballets où il aimait à danser et où il le faisait avec beaucoup de grâce et de majesté.

Soutenu par la faveur royale, *Britannicus* finit par s'imposer, et c'est une des pièces de Racine qu'on ait jouées le plus souvent jusqu'à la Révolution.

Soutenu par le succès définitif, le poète revint à un sujet qui fût plus en rapport avec ses goûts naturels. Il mit à la scène les amours volontairement malheureuses de Titus et de Bérénice. Corneille traitait en même temps le même sujet, et l'on raconte que c'est Madame (la charmante belle-sœur de Louis XIV dont la mort foudroyante intervint avant la représentation des tragédies) qui avait mis aux prises les poètes sur une même aventure d'amour. D'ailleurs tout le monde savait que l'histoire de Titus et de Bérénice ressemblait par certains côtés à celle de la première passion de Louis XIV. Ce prince, fort épris de la nièce de Mazarin, s'était en effet montré tout prêt à l'épouser lorsque la raison d'État lui fit préférer Marie-Thérèse, fille du roi d'Espagne. De même Titus et la reine Bérénice sont près de se marier lorsque Titus est nommé empereur : or, comme une loi interdit à l'empereur d'épouser une étrangère, Titus doit choisir entre son trône et son amour.

Le véritable sujet traité par Racine n'est pas tant l'hésitation que la résignation d'un cœur. Dès le début on sent bien que Titus a fait un choix ; et tout l'objet de la pièce est de montrer comment Titus imposera ce choix à Bérénice et l'exécutera lui-même. De là vient que nous n'aurons guère dans la pièce ces longs débats à la Corneille entre la gloire et le devoir, où l'honneur est d'un côté et la passion de l'autre. Les sentiments les plus touchants et les plus mélancoliques seront seuls à s'y exprimer dans une langue parfaitement harmonieuse. La fin est particulièrement belle. Et l'on se croit presque dans le monde du sublime cornélien, quand l'exemple de l'héroïsme silencieux d'Antiochus bouleverse Bérénice, l'élève au-dessus d'elle-même et la fait se résigner à son sort. La tragédie la plus racinienne de Racine se termine sur un mouvement à la Corneille.

Bérénice, comme les précédentes pièces de Racine, fut très attaquée ; on lui reprochait de manquer d'intrigue, et Chapelle la résumait dans cette formule

pittoresque : « Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la marie. » Racine, toujours sensible à la critique, se rejeta vers l'excès opposé et il donna une pièce ou il y a toute sorte d'événements et où, à la fin, à peu près tous les personnages meurent étranglés : *Bajazet.* Il en avait pris le sujet dans une aventure arrivée à Constantinople trente ans auparavant. Si l'on dépouillait *Bajazet* de sa poésie, on n'y verrait qu'une lutte de mensonges et de cruautés entre personnages violemment passionnés et, en somme, d'ordre assez bas. Mme de Sévigné appelle cela une tuerie. Heureusement que la tuerie est relevée par une psychologie extrêmement adroite et profonde. Les contemporains, Corneille surtout, reprochèrent justement à cette psychologie trop vraie et trop humaine de ne montrer que des Français sous l'habit turc. Un critique spirituel du temps disait : « Le sujet de cette tragédie est turc, à ce que rapporte l'auteur dans sa préface. »



« BÉRÉNICE » (Frontispice de l'édition de 1697).

Un an après, Racine voulut montrer qu'il était fort capable de représenter enfin l'histoire à la façon même de son rival. Il chercha un sujet qui comportât de belles dissertations politiques. Et mêlant une rivalité amoureuse entre père et fils à la manière de *l'Avare,* avec une rivalité politique et amoureuse entre frères, à la manière de *Nicomède,* il donna *Mithridate.* Cette tragédie représentée un vendredi 13 janvier,

le lendemain du jour où Racine venait d'être reçu à l'Académie, eut un succès universel à la ville et à la cour. Des pièces de Racine, ce fut celle que Louis XIV aima le plus. Et Mme de Sévigné écrivait : « *Mithridate* est une pièce charmante ; on y pleure, on y est dans une continuelle admiration ; on la voit trente fois ; on la trouve plus belle la trentième que la première. »

Iphigénie qui suivit est d'un caractère tout différent. Et Racine semble l'avoir écrite pour son plaisir, par amour de la poésie pure et par admiration des tragédies grecques. Si l'on y cherchait, en effet, comme dans les pièces précédentes, un drame et de la psychologie, et des analyses, et une action, ce serait le plus intolérable des sujets. Un père qui veut faire mourir sa fille sans avoir les hautes raisons de foi et d'humilité qui animent un Abraham prêt à sacrifier Isaac ; une fille qui se résigne à être immolée et qui ne puise sa résignation que dans sa bonne éducation ; une mère qui crie et s'indigne en des discours harmonieusement balancés, avouons que tout cela, si on le prenait au sérieux, serait bien difficile à accepter. Mais Racine ne songeait pas à faire une pièce « sérieuse ». C'était une féerie qu'il voulait donner, une sorte d'opéra sans musique, soutenu par la seule mélodie des vers ; et, comme dans l'opéra, il avait cherché des situations qui permissent d'amples développements tout à fait simplifiés. *Iphigénie* en effet était destinée à être jouée non point à Paris ou sur un théâtre en forme, mais dans le jardin de Versailles en plein air ; et sur une scène improvisée, sans décor de fond, avec le parc pour horizon. La décoration, disent les mémoires du temps, représentait une longue allée de verdure où de part et d'autre il y avait des bassins de fontaine, et, d'espace en espace, des grottes d'un ouvrage rustique, mais travaillé très délicatement. Sur leur entablement régnait une balustrade où étaient arrangés des vases de porcelaine pleins de fleurs. Les bassins des fontaines étaient de marbre blanc soutenus par des tritons dorés, et, dans ces bassins, on en voyait d'autres plus élevés qui portaient deux grandes statues d'or. Cette allée se terminait dans le fond du théâtre par des tentes qui avaient rapport à celles qui couvraient l'orchestre. Et au delà apparaissait une longue allée qui était celle de l'Orangerie, bordée de deux côtés de grands orangers et grenadiers, entremêlés de plusieurs vases de porcelaine remplis de diverses fleurs. Entre chaque arbre, il y avait de grands candélabres et des guéridons d'or et d'azur qui portaient des girandoles de cristal allumées de plusieurs bougies. Cette allée finissait par un portique de marbre ; les pilastres qui en soutenaient le portique étaient de lapis, et la porte paraissait toute d'orfèvrerie. On comprend que dans ce décor *Iphigénie* ait pris une valeur tout autre qu'au théâtre et que cette tragédie ait apparu comme un conte noble et poétique. La Champ-

meslé, qui jouait le rôle d'Iphigénie, atteignit au sublime. On se rappelle ce qu'en dit Boileau :

Jamais Iphigénie en Aulide immolée
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Champmeslé.

L'auteur lui-même constata le succès ; mais modestement le fit remonter à ses modèles : « Mes spectateurs, dit-il dans la préface, ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce. »

Phèdre suivit et c'était autre chose. Un élément nouveau apparaît dans le développement des caractères : la passion sans perdre sa force ni sa violence réveille ici, à chaque battement du cœur, la révolte du remords. Pour la première fois, Racine fait intervenir dans l'analyse d'une âme cette force obscure, sans cesse étouffée, sans cesse renaissante qui est le sentiment individuel du bien et du mal opposé par la conscience à l'impulsion. Néron pouvait bien se dire qu'il avait mal agi, mais c'était sa raison éclairée par les leçons de ses maîtres qui parlait seule. Au contraire, lorsque Phèdre est épouvantée d'elle-même, c'est qu'il y a en elle l'instinct secret dont parle Pascal. La distinction du bien et du mal n'est pas une notion pour Phèdre, et la haine du mal n'est pas une qualité acquise : c'est le fond le plus réel de sa nature même. Phèdre est une chrétienne qui se sent dominée par le péché et qui se débat contre le péché. Cette conception est si profonde et elle force si bien à réfléchir que Racine en fut bouleversé. Après *Phèdre*, il revint à Port-Royal, il renonça au théâtre, et la vie changea pour lui d'aspect et de valeur. Il avait fait en effet une découverte plus importante que de savoir si les cinq propositions sont ou non d'un Jansénius, ou si l'Église a raison d'excommunier les comédiens : il avait découvert le caractère religieux de l'âme.

Jusque-là, il avait vécu assez familièrement avec sa principale interprète, la Champmeslé. Cette femme célèbre, mariée à un très brave homme, acteur et auteur, et entourée d'adorateurs et d'amis, menait une existence assez désordonnée, ou du moins assez joyeuse, à laquelle contribuait Racine, du moins pour le vin de Champagne. Elle était, dit-on, tout à fait incapable de comprendre par elle seule et de créer un rôle. Stylée par un bon maître comme Racine, qui était merveilleux diseur et qui avait le sens du théâtre, elle faisait merveille avec sa voix, ses intonations, sa grâce et son naturel. On raconte qu'elle se

brouilla avec le poète parce qu'elle ne voulait pas dire les vers de Phèdre qui semblaient s'appliquer à elle :

. . . .
[Je] ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Mais je crois que ce n'est pas seulement pour trois ou quatre vers que l'actrice s'est brouillée avec son maître. A mesure qu'il lui expliquait le caractère du personnage qu'elle devait incarner, elle a dû s'étonner, s'effrayer peut-être, et elle a renvoyé un auteur qui semblait désormais destiné à créer des êtres si différents d'elle-même et si propres à troubler sa vie, sa tranquillité et sa commode indifférence. En même temps une cabale assez décourageante empêchait l'essor de la pièce. Boileau était obligé d'écrire à son ami une épître, la fameuse VII[e] Épître, sur l'utilité des ennemis.



LA CHAMPMESLÉ
(D'après une gravure conservée à la Comédie-Française).

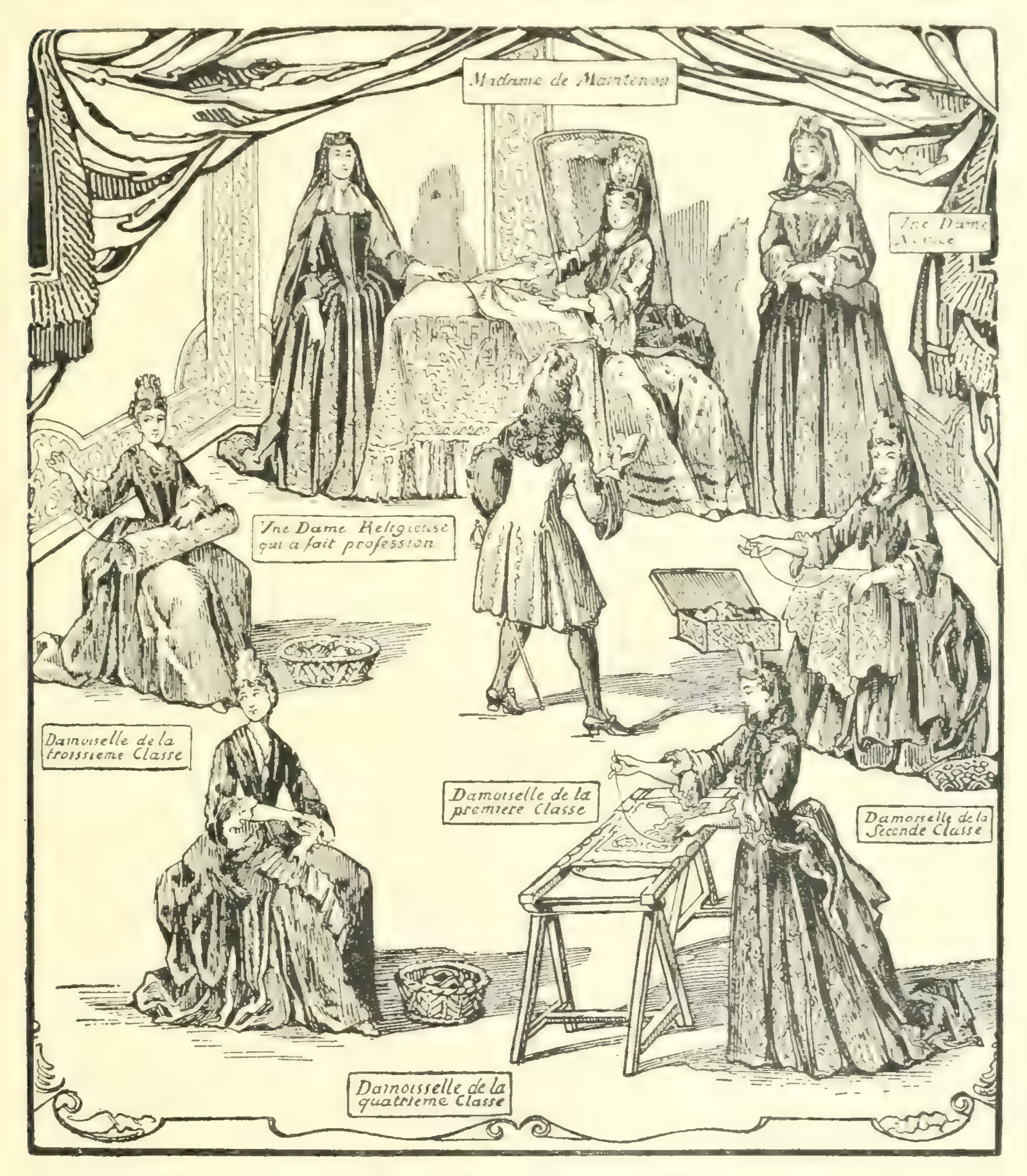
A Port-Royal, on avait dû savoir l'orage qui s'amassait dans le cœur du poète. Sa vieille tante, après quatorze ans de silence, fit vers lui un nouvel appel que malheureusement nous ne possédons pas et dont le poète a parlé quelque vingt ans plus tard dans une lettre à Mme de Maintenon. Il céda ; il se réconcilia avec Arnaud ; peut-être, comme je l'ai dit, passait-il par une crise de dépression physique. Il voulut se faire Chartreux. Heureusement ceux qui le dirigeaient, le connaissaient bien.

Ils le marièrent à l'âge de trente-huit ans avec une jeune fille d'attache janséniste, Mlle Catherine de Romanet, très sérieuse et très ordonnée, qui n'assista jamais à la représentation d'une pièce de son mari, qui ne distingua jamais une rime féminine d'une masculine, et qui ne commit qu'une folie, mais longtemps après la mort du poète, et ce n'était pas une folie de poète : elle mit et perdit beaucoup d'argent dans les affaires de Law. Racine eut d'elle sept enfants qu'il éleva de son mieux en bon père de famille. Sa fille aînée, après avoir vainement essayé d'entrer au couvent, se maria. Ses trois autres filles se firent religieuses et l'on sait l'attendrissement du père à leur profession. « Il m'en a coûté beaucoup de larmes, écrivait-il lorsque ma fille aînée essaya d'entrer au Carmel. » Et lorsque la dernière entra aux Ursulines il écrivit à son fils aîné : « Votre mère et votre sœur aînée ont extrêmement pleuré, et pour moi je n'ai cessé de sangloter. »

Le roi l'avait nommé avec Boileau son historiographe. Racine avait toujours eu la faveur de Louis XIV. Ses nouvelles fonctions l'obligèrent désormais à suivre de très près celui dont il devait raconter la vie et les exploits : il le suivait même aux camps et à la guerre. Il vivait presque tout le temps à la cour. Il ne rentrait chez lui qu'un ou deux jours par semaine. Il était fort apprécié par tout le monde. « Personne, dit Saint-Simon, n'avait plus de fonds d'esprit, ni plus agréablement tourné ; rien du poète en son commerce, tout de l'honnête homme, de l'homme modeste et, sur la fin, d'un homme de bien. » Et sans doute Racine aurait continué à vivre paisiblement et sans plus songer à sa gloire dramatique, en bon père de famille et en sage courtisan, si en 1688 Mme de Maintenon, qui venait de fonder à Saint-Cyr une maison pour élever les filles de gentilshommes pauvres, et qui leur faisait jouer des pièces composées par la supérieure, Mme de Brinon, ne lui en avait demandé une pour exercer la mémoire et le goût de ses jeunes pensionnaires sur des œuvres moins ridicules. Et Racine écrivit *Esther*.

« ESTHER » ET « ATHALIE »

Esther est une élégie par la grâce mélancolique du style et des sentiments, un opéra par les chants et les chœurs qui se mêlent à l'action. C'était un prétexte à costumes pittoresques et à brillants décors, par le lieu de l'action et le choix des personnages. Enfin c'était une perpétuelle allusion à des choses contemporaines, selon le biais par où on regardait la pièce : allusions très voilées à Louis XIV, à Mme de Maintenon, plus voilées encore aux religieuses de Port-Royal. Les protestants eux-mêmes s'y reconnurent. En réalité l'histoire de cette favorite serait assez scabreuse, si sa source, si la naïveté volontaire du poète, si la grâce des interprètes qui étaient des fillettes de quinze ans, ne lui avaient con-



MADAME DE MAINTENON ENTOURÉE DES DAMES ET DEMOISELLES DE SAINT-CYR
(Gravure anonyme du Cabinet des Estampes)

servé un air innocent et sacré. D'ailleurs jamais vers n'ont résonné plus mélodieusement à l'oreille que le prologue où parle la Pitié, que les plaintes d'Esther et les chants des jeunes Israélites. Aussi la pièce fut-elle accueillie avec enthousiasme, avec trop d'enthousiasme même. Le roi et Mme de Maintenon admettaient un public de choix, mais assez nombreux, aux représentations d'*Esther* qui prirent vite un caractère mondain ; il y eut entre les jeunes actrices et les jeunes seigneurs de la cour quelques fâcheuses intrigues. Bref, le roi s'émut ; les représentations n'eurent lieu désormais qu'en toute intimité et sans apparat. Les jeunes filles devaient, pour jouer, garder leur costume de pensionnaires.

Cependant Racine, avant qu'on eût vu le danger d'*Esther*, avait reçu commande pour une autre pièce : *Athalie*. Il s'y mit avec une ardeur extraordinaire ; il n'a rien écrit, même dans sa jeunesse, qui ait la flamme, l'élan et la liberté de sa nouvelle œuvre. On sent bien qu'il y a épanché tout son cœur chrétien, et l'on sent aussi que pour une fois il a abandonné la bride à son goût pour l'ampleur des spectacles dramatiques.

Point de psychologie ni d'analyse dans son nouveau chef-d'œuvre, mais des situations simples et tragiques dominées par l'action divine : comme un retour à la grandeur de la tragédie grecque. Et aussi, semblablement à la tragédie grecque, un mélange harmonieux du noble et du sérieux, avec le gracieux et le naïf. Aujourd'hui *Athalie* est unanimement considérée comme la pièce la plus hardie, la plus originale et la plus belle du poète. Malheureusement lui-même ne la vit jouer que dans un cadre insuffisant où manquaient cet éclat, cette pompe des costumes, ces décors qu'il avait rêvés et qui étaient indispensables ; *Athalie*, sans l'atmosphère d'art et de beauté voulue par Racine, n'était plus qu'un poème. Ce fut seulement après la mort de Louis XIV, lorsque *Athalie* fut représentée au Théâtre-Français le 3 mars 1716, qu'elle fut pleinement goûtée, quoiqu'elle fût sans les chœurs et avec une distribution médiocre : il est vrai qu'on voyait dans Joas une image du petit roi Louis XV, orphelin et seul héritier de l'illustre famille des Bourbons. Les paroles de Joad montrant Joas aux lévites :

> Voilà donc votre roi, votre unique espérance,

devaient aller au cœur de tous les Français.

La mort de Racine Racine fut douloureusement déçu, pensons-nous, par l'échec de sa pièce, malgré les encouragements fidèles de Boileau. Il fut cruellement piqué par le succès des poètes sans talent à qui Mme de Maintenon

continuait à demander des pièces pour ses pupilles. Il s'en est vengé dans une épigramme amusante que je veux citer pour montrer qu'il ne poussait pas bien loin la méchanceté.

A sa *Judith* Boyer, par aventure,
Était assez près d'un riche caissier ;
Bien aise était, car le bon financier
S'attendrissait et pleurait sans mesure,
« Bon gré vous sais, lui dit le vieux rimeur :
Le beau vous touche, et ne seriez d'humeur
A vous saisir pour une baliverne. »
Lors le richard, en larmoyant, lui dit :
« Je pleure, hélas ! sur ce pauvre Holopherne,
Si méchamment mis à mort par Judith. »

Cette *Judith* ne devait pourtant pas être absolument ridicule : on la jouait encore au commencement du dix-neuvième siècle, en carême, il est vrai.

Racine vieillissait. Il était toujours aimé à la cour. Un soir que le roi Louis XIV était souffrant, il lui lut Plutarque dans la traduction d'Amyot, et fit goûter au roi le vieux français qui avait charmé Henri IV et Montaigne. Son amitié avec Boileau était de plus en plus étroite ; il recevait souvent La Fontaine à sa table. Ses fils grandissaient et lui étaient soumis. Il n'était pas encore avancé en âge, il approchait de la soixantaine. Sa seule préoccupation était le sort de ses amis de Port-Royal. Sans être janséniste, il leur était d'autant plus attaché maintenant qu'il reconnaissait mieux son ingratitude d'autrefois à leur égard. Il songea donc à réparer ses torts d'abord en écrivant un *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, ensuite en essayant de gagner à leur cause Mme de Maintenon ; il eut aussi, poussé peut-être par eux, l'audace de rappeler au roi dans un long mémoire les souffrances et les misères du peuple écrasé par les charges de l'État. Le roi prit d'assez haut l'une et l'autre intervention : « Parce qu'il sait faire parfaitement des vers, croit-il tout savoir, dit-il ? Et parce qu'il est grand poète, veut-il être ministre ? » Racine en fut fort affligé, et même, il crut nécessaire de s'expliquer au moins sur le reproche du jansénisme. Il le fit dans une lettre franche et touchante et la colère du roi s'apaisa vite. Racine continua à être assidu à la cour.

Malheureusement il était malade. Le 2 mai 1698 il avait commencé un petit « érésypèle » ; guéri, il avait eu grand'peine à reprendre ses forces. En mars 1699, il retomba. Une tumeur au foie s'était déclarée. Il dut se mettre entre les mains redoutables des chirurgiens du temps et subit une terrible opération. Il disait : « Je n'ai jamais eu la force de faire pénitence. Quel avantage pour moi que Dieu m'ait fait la

miséricorde de me donner celle-ci. » Il disait aussi à Boileau : « C'est un bonheur pour moi de mourir avant vous. » Il mourut en effet le 21 avril entre trois et quatre heures du matin. Il avait demandé à être enterré à Port-Royal aux pieds du cercueil de M. Hamon, le plus humble des solitaires. Cette place était prise. Il fut donc enterré au-dessus du pauvre médecin. En 1709, son corps fut transporté à Saint-Étienne-du-Mont et il y repose à côté de Pascal.

Il nous faut maintenant définir, si nous le pouvons, l'œuvre et le génie de Racine comme nous avons raconté sa vie et le développement de son activité créatrice.

LA PSYCHOLOGIE RACINIENNE

Le principe même, le secret de l'originalité créatrice de Racine, nous ne le retrouvons pas uniquement dans les facultés musicales et poétiques de son génie. Si Racine a renouvelé la tragédie, c'est qu'il avait découvert une nouvelle psychologie dramatique.

On a dit qu'il avait rapproché la tragédie de la réalité quotidienne, et que, par comparaison avec Corneille, il était le peintre de la vie courante. Si cette observation est juste pour *Bérénice*, si elle se vérifie sur certains personnages et certaines situations isolées de l'ensemble de l'intrigue, elle ne saurait s'appliquer à la généralité de ses pièces ; et par exemple l'aventure de Rodrigue et de Chimène n'est pas plus rare ni plus extraordinaire ni plus compliquée que celle de Pyrrhus, Oreste, Andromaque et Hermione, ou encore que celle de Phèdre, Hippolyte et Thésée. Les Phèdre ne sont pas plus de réalité quotidienne que les Rodogune. Les unes et les autres appartiennent à la classe des êtres exceptionnels. Mais elles ne sont pas exceptionnelles de la même manière. Racine a révélé une face nouvelle de « l'exception » tragique et poétique.

Répétons-le une fois de plus, et non pour la dernière fois : créer, c'est choisir et combiner. Racine n'a garde de peindre sans choix et sans combinaisons les passions qu'il a vues ou connues. Pour pénétrer le secret de son génie créateur, nous avons à regarder ce qu'il choisit et comment il le combine.

Or, nous pouvons tout de suite dire, sinon ce qu'il garde, du moins ce qu'il rejette. Sa psychologie élimine entièrement la volonté, l'idée claire, la décision intellectuelle. Ses personnages ne veulent, ne se décident, n'agissent que par sentiment et sensation. Jamais un raisonnement n'a prise sur eux ; jamais personne, avec eux, n'a l'idée de recourir à de solides arguments pour les convaincre. Rien de plus caractéristique, par exemple, que le cas de Néron. Néron est placé, comme certains héros de Corneille, entre un *oui* et un *non*. D'ailleurs, quand il songe à faire périr Britannicus, lequel n'est pas du tout son parent, lequel, en outre, aidé

par Agrippine, le menace de faire une révolution, il n'est pas dans une autre situation que Henri III contraint à faire assassiner le duc de Guise. Si Néron pouvait comprendre une argumentation intellectuelle, Narcisse, Burrhus, Agrippine auraient beau jeu à se le disputer en de larges débats politiques. Mais non, on ne parle jamais qu'à sa « sensibilité » et à ses passions, et le résultat c'est que Néron ne montre jamais de volonté ; il n'a que des impulsions. L'impulsion, voilà le fond psychologique du drame racinien.

Quelquefois l'impulsion se fixe et s'immobilise dans l'entêtement ; tel Pyrrhus. Le plus souvent elle est instable, elle va, elle vient, elle se transforme. Mais toujours en dehors de toute idée claire et de toute intervention intellectuelle. La passion même prend, chez Racine, des formes impulsives. Hermione aime Pyrrhus, passionnément. Elle voit que Pyrrhus aime Andromaque, mais elle peut constater, aussi, ou du moins elle le croit, que si Andromaque repoussait Pyrrhus il l'épouserait. Que faire ? se débarrasser d'Andromaque ? Non, ce serait trop dans la logique de la passion. Et quand elle a fait assassiner Pyrrhus, elle crie, désespérée, à l'assassin qu'elle a eu tant de peine à susciter et à armer :

> Pourquoi l'assassiner ? Qu'a-t-il fait ? A quel titre ?
> Qui te l'a dit ?

Elle court se poignarder sur le corps de Pyrrhus. Une héroïne cornélienne aurait d'abord essayé d'assassiner sa rivale. Que dis-je ? Une héroïne cornélienne ? Il n'est pas besoin d'être fille du génie de Corneille pour avoir un reste de raison. Toute héroïne dramatique, autre qu'une racinienne, aurait d'abord dirigé ses coups sur Andromaque.

Le génie de Racine consista donc à être le peintre de *l'impulsion*, laquelle est la chose la plus difficile à peindre avec vraisemblance, la plus difficile à mettre au théâtre poétiquement et harmonieusement.

Mais il y a impulsions et impulsions. Les unes se confondent avec le caprice ; elles dépendent de l'heure, de la circonstance, du hasard : elles ressemblent à des bonds de jeunes chats après les mouches. Ce sont les « étincelles » de l'égoïsme et de la vanité ; ce sont les effets à la fois de la vivacité et de la faiblesse de l'imagination. Celles-là, Racine les dédaigne. Les autres, en apparence aussi incohérentes, viennent du fond de l'âme et l'âme s'y révèle entière. Elles ont leur raison qui, pour être illogique aux yeux de l'intelligence, n'en est pas moins raison. « Le cœur a ses raisons que la raison n'entend pas. » Les vraies et profondes impulsions viennent de loin et vont loin. En elles s'exprime la nature première de chaque personnalité.

C'est à celles-ci que s'attache la psychologie racinienne, uniquement à celles-ci. Et le poète ne veut représenter avec fidélité et vraisemblance que ces impulsions dans lesquelles il s'agit de retrouver la « raison intérieure », la « dialectique » spontanée, toute l'individualité psychologique d'un être humain, abandonné à l'aveugle et tumultueux élan de la sensibilité.

Il ne recule même pas ou plutôt il va au-devant de celles qui sont, comme dans la réalité, complexes et mal définies, faites d'éléments opposés : le mélange d'amour et de haine, de violence et de tendresse dont est faite l'impulsion d'une Hermione, par exemple, bref l'imprévisible, l'indéfinissable, l'inexprimable : voilà son domaine.

Et il réussit merveilleusement à faire vivre, sans qu'aucun trait semble y manquer, ces complexes figures. Il finit même par les rendre plus claires pour nous que les plus claires héroïnes de Corneille. La peinture d'Hermione a encore quelque chose d'un peu sommaire , celle de Phèdre est parfaite.

Phèdre aime Hippolyte, son beau-fils, et a horreur de cet amour. Après avoir résisté, elle se croit assez maîtresse d'elle-même pour solliciter sans danger une entrevue avec Hippolyte, entrevue au reste nécessaire, car la reine a appris la mort de son mari Thésée, père d'Hippolyte, et il s'agit de régler le sort de ses enfants. Mais l'impulsion plus forte l'entraîne. Malgré la froideur puis le dégoût que lui témoigne le jeune homme, elle avoue son amour en paroles de délire. Revenue à elle, sa faiblesse de nouveau lui fait horreur ; elle crie à Hippolyte épouvanté :

... Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveux si honteux, le crois-tu volontaire?...
Venge-moi, punis-toi d'un odieux amour...
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte !
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper.
Voilà mon cœur. C'est là que ta main doit frapper...

Elle finit par tomber à genoux, elle prend l'épée d'Hippolyte pour se frapper. Mais l'instant d'après, malgré ce remords de son cœur, malgré l'indignation d'Hippolyte, la voilà qui se reprend à espérer. « Fuyez », lui dit sa suivante, Œnone. Et elle répond :

Il n'est plus temps : il sait mes ardeurs insensées.
De l'austère pudeur les bornes sont passées :
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur,
Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur.

L'espoir? sur quel indice a-t-elle pu concevoir quelque espérance? Œnone le lui fait franchement observer :

Pouvez-vous d'un superbe oublier les mépris?
Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée
Vous laissait à ses pieds peu s'en faut prosternée!
Que son farouche orgueil le rendait odieux!

Et Phèdre de répondre :

Œnone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse.

Et comme Œnone essaye encore de discuter, la malheureuse impulsive s'écrie :

Sers ma fureur, Œnone, et non point ma raison.

Quelle incohérence dans ces sentiments successifs, dans ces décisions contraires Et néanmoins ne sent-on pas un ordre dans ce désordre, une « raison » dans cette déraison, et une nature bien définie dans cette « fureur »?

La même folie impulsive, la même incohérence avec la même liaison cachées avec la même unité de caractère se révèlent mieux encore dans les scènes poignante, et horribles qui suivront le retour de Thésée. Mais il faut lire la pièce tout entière!

Comment Racine réussit-il à peindre cette impulsion? Par une méthode dont il est demeuré le modèle inégalé : l'analyse créatrice.

On a remarqué sans doute que si une fois l'impulsion a été déchaînée par la révélation d'une nouvelle imprévue, par exemple l'amour d'Hippolyte pour Arice, c'est le plus souvent Phèdre elle-même qui déclenche chaque nouvelle crise. Quand elle a achevé de peindre complètement, en exprimant, non en lyrique, ni en analyste, mais à la fois par le lyrisme et l'analyse, la fureur qui l'agite, quand elle est arrivée ainsi au bout de ses cris et de ses appels et au paroxysme de l'impulsion, soudain elle se reconnaît telle que l'a faite le déploiement de toute sa fureur; cette vision la rejette vers l'extrémité opposée, et cela brusquement, avec une violence inouïe. Il suffit qu'elle reprenne conscience d'elle-même pour que surgisse du fond d'elle-même une personne contraire qui est pourtant toujours Phèdre.

J'ai appelé « analyse » cette vision, parce qu'en effet c'est par « analyse » que procède Phèdre dans les plus violents accès. Et je dis que cette analyse est active, parce qu'elle provoque immédiatement un sursaut de vie, au contraire de la vieille et banale analyse qui n'intervient que dans l'arrêt des sentiments et après les heures définitives, pour expliquer ce qui est passé, non pour susciter ce qui va surgir.

Voilà quelle est, à mon sens, la nouveauté de la psychologie racinienne. Certes, je ne prétends pas que Racine ait représenté uniquement de semblables personnages, et que partout il ait poussé à bout, et épuisé comme dans *Phèdre* « l'agitation », la fureur » et en un mot « l'impulsion ». Il n'eût créé qu'une tragédie frénétique et basse, du Henry Bataille à la Salpêtrière. Mais il suffit qu'il ait mis au premier plan de tels personnages pour que son théâtre en prenne un intérêt, une originalité, une indépendance réelle, à côté de Shakespeare, à côté de Corneille, à côté de Molière.

La construction de la tragédie Or, cette impulsion, si violente, si déraisonnable, ou même cette absence de réflexion intellectuelle qui est la caractéristique des héros de Racine, est tout à fait contraire à l'idée du drame, et plus encore à l'idée du drame rapide et serré qu'était la tragédie depuis Corneille. Pensez à la dispersion à laquelle Shakespeare s'est vu condamné dans *le Roi Lear* pour peindre une forme de demi-démence. Et Racine a écrit avec des démences passionnelles les tragédies les plus régulières et les plus faciles qui soient. Son amour de la raison, de l'ordre et de l'harmonie dans l'art s'exprime partout : il dit de cette Phèdre si furieuse que c'est ce qu'il a « mis peut-être de plus raisonnable sur le théâtre ». Et nulle part on ne sent un effort ou une gêne pour soumettre action, intrigue et personnages aux rigoureuses trois unités. Le poète est parfaitement à l'aise avec ses héros impulsifs que jamais l'entendement et la logique n'éclairent ni ne gouvernent et qui auraient dû se heurter indéfiniment à toutes les barrières avant de s'y briser le front.

L'antinomie ne s'arrête pas là. Il y a déjà un certain mérite à plier le désordre aux formes harmonieuses de l'art, et la démence passionnelle à la raison. Une autre antinomie surgit du goût même de Racine. Le poète s'était imposé, dès le début de sa carrière, la simplicité du sujet et la parfaite déduction des scènes ; peu de matière, peu de coups de théâtre. Il le disait dans la préface d'*Alexandre*, il le répétera dans ses autres préfaces. Citons-en les passages essentiels :

> De quoi [ces critiques] se plaignent-ils, si toutes mes scènes sont bien remplies, si elles sont bien liées nécessairement les unes aux autres, si tous mes acteurs ne viennent point sur le théâtre que l'on ne sache la raison qui les y fait venir, et si, avec peu d'incidents et peu de matière, j'ai été assez heureux pour faire une pièce qui les a peut-être attachés malgré eux depuis le commencement jusqu'à la fin.

Même observation du même ton, dans la première préface de *Britannicus*. Dans la préface de *Bérénice*, il est plus explicite encore.

Chose curieuse, les mêmes idées avaient été exprimées par La Fontaine dix ou

douze ans avant l'*Alexandre*, dans la préface de sa traduction de l'*Eunuque* de Térence :

Le sujet en est simple, disait-il, comme le prescrivent nos maîtres ; il n'est point embarrassé d'incidents confus, il n'est point chargé d'ornements inutiles, tous les ressorts y remuent la machine, et tous les moyens y acheminent à la fin... et pour comble de louange, la nature y instruit tous les personnages, et ne manque jamais de leur suggérer ce qu'ils ont à faire ou à dire.



RACINE DESSINÉ PAR SON FILS AINÉ.

De La Fontaine à Racine, la filiation est visible.

Donc Racine veut des sujets simples, un enchaînement étroit, du naturel, du bon sens, de la raison. Cette simplicité dans les faits, cette rigueur dans la déduction, menaçaient de produire des pièces belles à la vérité et nobles, mais assez vides et assez froides. Heureusement Racine a l'instinct dramatique, il est homme de théâtre. Les pièces qu'il compose ne seront jamais de froides architectures ; et la même vie pathétique et angoissante qu'il insuffle à ses personnages, il la donne

à toute la tragédie. « Le poème tragique, écrit La Bruyère pensant à Racine, vous serre le cœur dès son commencement, vous laisse à peine dans tout son progrès la liberté de respirer et le temps de vous remettre ; ou s'il vous donne quelque relâche, c'est pour vous replonger dans de nouveaux abîmes et dans de nouvelles alarmes. »

Ces antinomies irréductibles, Racine va les résoudre ; les exigences opposées de son goût, de son esthétique, de sa psychologie et du génie dramatique, il les concilie sans peine, sans effort apparent, tandis que l'on voit Corneille à la gêne pour ne pas sortir du cadre de la régularité. C'est qu'il a le *don de combinaison* à un degré inimaginable. Pour chaque pièce, il sait mêler, démêler tous les courants, tous les intérêts, tous les sentiments divers, comme Bach combinait les thèmes de ses fugues, mais avec une liberté, une variété, une aisance qui manquent au grand vieux musicien.

Par exemple, il a quelques procédés constants que je dois indiquer ici.

D'abord il place l'action à l'heure où les passions sont les plus surexcitées, en pleine crise, comme on dit : Pyrrhus et Hermione sont exaspérés et à bout de patience, quand s'ouvre la tragédie d'*Andromaque*. De même Néron et Agrippine. De même Phèdre ; et ainsi de tous les autres. Ce n'est pas tout. Une crise, bien que suraiguë, peut se prolonger plus que les trois ou quatre heures qu'embrasse la durée de la représentation, durée à laquelle Racine, par vraisemblance, veut sensiblement restreindre l'action. Aussi le poète ne manque pas de faire intervenir un incident extérieur, qui force les personnages à prendre parti, séance tenante, et qui augmente d'autant la curiosité et l'angoisse des spectateurs. C'est, dans *Andromaque*, l'arrivée d'Oreste qui, au nom des Grecs, réclame Astyanax, fils d'Andromaque, et, suivant la loi, fixe un délai, très court, très précis, à la réponse de Pyrrhus, de telle sorte que le public est sûr de voir incessamment se décider le sort de tous les personnages. Dans *Britannicus*, l'incident extérieur a une forme différente : c'est la rencontre imprévue de Néron avec Junie :

> Belle, sans ornement, dans le simple appareil
> D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil ;

c'est le coup de foudre, c'est la rivalité d'amour de l'empereur avec le fiancé de la jeune fille. Dans *Phèdre*, c'est le retour de Thésée, etc.

Par un artifice qui est un raffinement d'habileté, à ce moment même où Racine montre l'imminence de la catastrophe, il accumule les complications d'intérêts et de sentiments ; plus la catastrophe paraît proche, plus il devient difficile aux

spectateurs de savoir comment elle se dénouera. Il y a mieux. Dans cette complication extrême, par un raffinement plus subtil encore, le grand dramaturge qu'est Racine ménage une sorte de rémission : souvent tout semble devoir s'arranger au mieux. Mais cette rémission, semblable à celle que la nature donne parfois dans les maladies mortelles, ne dure qu'un éclair ; l'angoisse ressaisit acteurs et spectateurs, plus forte et plus tragique. Et la catastrophe surgit.

Pour qu'elle nous émeuve davantage, et qu'elle n'ait pas l'air d'une exécution de justice, Racine y engage des personnages que nous puissions et devions aimer et dont la grâce et la vertu aient de quoi nous toucher profondément : ce sont les personnages dits sympathiques : Britannicus, Junie, Atalide, Monime, Hippolyte, Aricie, lesquels ne servent pas seulement à compliquer l'action et à faire déployer entièrement les sentiments des personnages principaux, mais encore à intéresser tout notre cœur, par sympathie, dans l'issue de la crise.

Souvent les responsables mêmes sont sympathiques. Racine prend soin de n'offrir jamais de caractère entièrement et volontairement criminel : ce serait contraire à sa psychologie et à son esthétique :

> Aristote..., écrit-il dans la préface d'*Andromaque*, veut au contraire que les personnages tragiques, c'est-à-dire ceux dont le malheur fait la catastrophe de la tragédie, ne soient ni tout à fait bons ni tout à fait méchants. Il ne veut pas qu'ils soient extrêmement bons, parce que la punition d'un homme de bien exciterait plutôt l'indignation que la pitié du spectateur ; ni qu'ils soient méchants avec excès, parce qu'on n'a point pitié d'un scélérat. Il faut donc qu'ils aient une bonté médiocre, c'est-à-dire une vertu capable de faiblesse, et qu'ils tombent dans le malheur par quelque faute qui les fasse plaindre sans les faire détester.

Je ne pousse pas plus avant la description de ce qu'on pourrait appeler l'art ou les procédés dramatiques de Racine. Il ne faudrait pas transformer en scholastique ce don de combinaison, le plus souple et le plus vivant que nous connaissions, et cette grâce, « âme et beauté des choses vivantes », qui président à la composition d'une tragédie racinienne. Du moins peut-on voir, dans ce résumé incomplet, qu'une architecture rationnelle, que des plans réfléchis et soigneusement discutés soutiennent le miracle du génie de Racine. Et l'on peut se rendre compte aussi que Racine n'avait pas à se préoccuper de l'application de ces règles auxquelles Corneille s'adaptait si difficilement ; il les aurait appliquées, même si elles n'avaient jamais été formulées ; il les aurait appliquées spontanément : elles sont la conséquence nécessaire de sa façon de concevoir son art : unité d'action, de temps, de lieu, résultaient naturellement de ses procédés de construction.

Le style racinien Il nous reste à parler du style. Inimitable par la psychologie et la composition, Racine l'est aussi par le style.

Le fond de son style, c'est toujours la faculté de combinaison. Racine disait : « Le plan achevé, ma pièce est finie, il ne me reste plus qu'à écrire les vers. » Cela ne signifie nullement qu'il aurait écrit ses vers avec rapidité et facilité, en improvisateur : nous savons au contraire qu'il avait appris de Boileau à faire difficilement des vers faciles. Mais c'est que sa maîtrise et son goût naturel lui rendaient agréable le travail du style, et l'assuraient de n'y point échouer. Il dominait sa besogne. Il appliquait avec aisance aux mots et aux phrases la faculté de combinaison dont nous venons de voir le succès à propos de la construction des pièces.

Il fuit les images et les métaphores. Un Montaigne n'est satisfait que lorsque, par un trait pittoresque, il a suscité en nous l'espèce de contre-coup nerveux que lui causa toute idée ou tout sentiment ; il transforme tout en vision inattendue : tout est image et surprise, tout est pittoresque. Chez Racine, rien de tel : point de métaphore, uniquement des alliances de mots, des façons de parler originales et imprévues, mais sans rien pour l'imagination ; au contraire, si l'imagination s'efforce d'y trouver son bien, elle n'emporte que des monstres. Quel lecteur ne serait stupéfait s'il voulait se figurer matériellement l'image contenue dans ces deux vers :

Votre bonté, madame, avec tranquillité,
Pouvait se reposer sur ma fidélité.

Le procédé le plus constant de ce style consiste dans l'emploi des mots abstraits pour désigner les personnes et dans l'alliance avec ces mots abstraits de verbes exigeant pour l'ordinaire des sujets concrets. Au distique cité ci-dessus, « votre bonté » équivaut à « vous, madame » (il s'agit d'Agrippine), et « ma fidélité » équivaut : « moi qui vous suis fidèlement attaché ». Le verbe qui rattache « bonté » à « fidélité » suppose au contraire un sujet concret et un complément indirect concret. Cette substitution de l'abstrait au concret dans le substantif et du concret à l'abstrait dans le verbe est caractéristique des combinaisons préférées par Racine. Or, elle n'est jamais « pittoresque ». Jamais elle n'offre rien aux yeux. A quoi donc vise-t-elle et pourquoi Racine s'en sert-il ?

Elle vise, évidemment, à l'élégance. Et elle est l'application même d'une loi de la politesse d'alors. Il n'était pas poli de parler de soi, et il n'était pas davantage respectueux et poli d'interpeller directement les personnes, surtout quand elles étaient élevées en dignité : on ne disait pas « vous » au roi, mais « Votre Majesté ».

On disait « Votre Altesse », « Votre Excellence », « Votre Grandeur », selon le rang social. La tragédie racinienne respecte cette habitude. Elle l'étend à tous les héros, à toutes les choses. Elle en fait un art d'écrire. Mais qu'y gagne-t-elle, puisqu'elle perd le pittoresque ?

Elle gagne d'être musicale, avec une grande pureté et délicatesse de lignes. Nous sommes au point où Racine triomphe : on peut se moquer, — Hugo l'a fait — de la « rame inutile » qui « fatigue vainement une mer immobile » ; on peut critiquer de telles façons d'écrire comme contraires à la vérité des images, ou redondantes, ou dépourvues de toute signification intellectuelle. Peu importe. Ce n'est pas aux yeux que « parle » Racine. La mystérieuse impulsion, le flot sorti du fond inaccessible de l'âme humaine, voilà ce qu'il veut suggérer, mais non pas définir. La musique, les images imprécises et impossibles, les alliances insaisissables de mots non destinés à vivre ensemble, mais choisis pour vibrer ensemble, le poète s'en sert avec sa souveraine maîtrise, moins pour maintenir sa pièce dans un monde élégant et noble, que pour traduire la psychologie des personnages qu'il a inventés.

Cette musique mérite le nom d'harmonie, si l'on entend par harmonie l'équilibre, la liaison et la correspondance des thèmes. Mais surtout elle est une mélodie. On a remarqué la savante disposition des voyelles dans les deux vers prononcés par Phèdre :

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords ou vous fûtes laissée !

Et l'on sait que Flaubert mettait au-dessus de tout, ce vers :

La fille de Minos et de Pasiphaë.

Mais c'est en vain qu'on a essayé de saisir les causes de cette perfection. Il faut se résigner à se laisser charmer par la mélodie de Racine.

Conclusion Les romantiques allemands, puis les romantiques français ont beaucoup reproché à la tragédie de Racine d'être un théâtre de politesse et de convention, de ne se pouvoir passer que dans les palais et dans les antichambres des rois. Comme si le théâtre n'était pas essentiellement une convention !

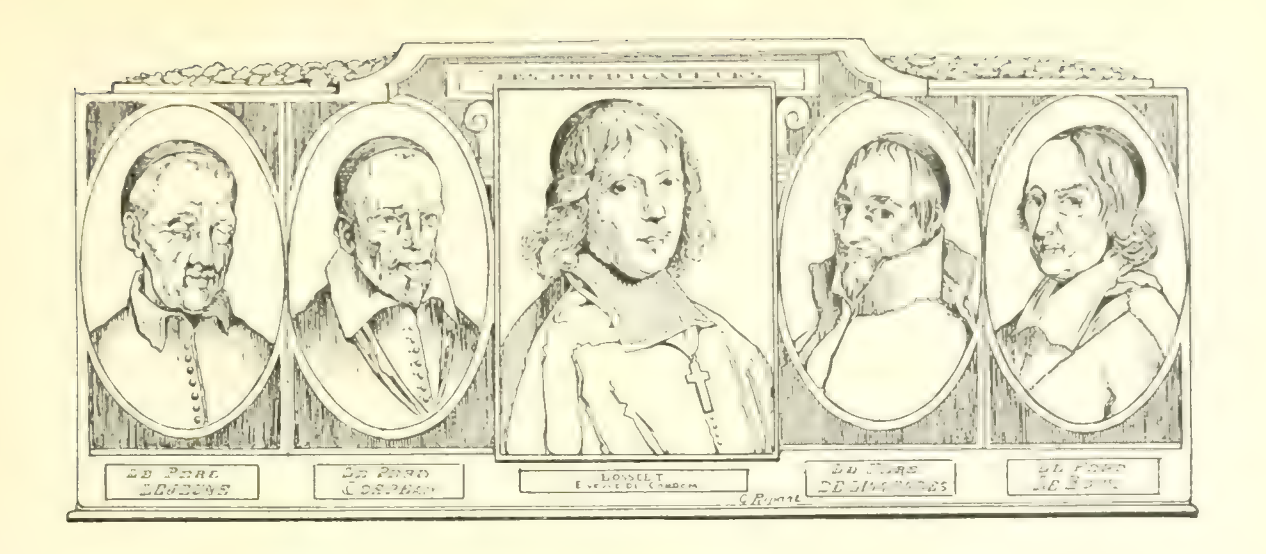
Poésie veut dire création. Poésie veut dire aussi beauté et harmonie. Les romans d'Honoré de Balzac sont création pure, mais ils ne visent ni à la beauté ni à l'harmonie ; ils ne sont pas de l'ordre de la poésie. Les discours de Cicéron ont de la

beauté et de l'harmonie ; mais ils ne sont pas création ; ils n'appartiennent pas à l'ordre de la poésie. La plus vraie et la plus complète poésie est celle donc où s'exprime le mieux la puissance créatrice servie par l'harmonie et la beauté. Or, rien ne donne l'impression d'une création véritable, c'est-à-dire vivante, comme le théâtre, lorsque du moins il ne se borne pas à être l'image réduite et exacte de la vie réelle, et qu'il nous transporte par la représentation dans une humanité différente de l'humanité quotidienne et digne du nom de poésie.

Un Wagner, avec cette même conception de la poésie, s'est efforcé de réussir par l'union et la communion de la musique, du décor, de la légende dans un ensemble dramatique. Il a fait concourir ces arts différents à un effet unique, car il se sentait incapable avec le seul art des vers d'atteindre son but qui était de réaliser et de créer l'œuvre poétique totale. Moins philosophe mais plus artiste, Racine, par les seuls moyens de la poésie et dans un cadre moins surhumain, est arrivé à un résultat analogue, comme l'architecte du Parthénon.



L'ANCIEN CIMETIÈRE
DE PORT-ROYAL DES CHAMPS.



CHAPITRE V

BOSSUET ET LA LITTÉRATURE RELIGIEUSE

Le sermon avant Bossuet. La petite méthode. La jeunesse de Bossuet. Bossuet à Metz. Bossuet prédicateur. Les Oraisons funèbres. Le préceptorat du Dauphin. Bossuet évêque de Meaux. Vieillesse et mort de Bossuet. Fléchier et Bourdaloue.



Ni par ses origines ni par son but la littérature religieuse n'est « littéraire ». Son but principal est extérieur à l'art et à la beauté. Il s'agit pour elle de défendre la vérité, de convertir et d'édifier. Théologie, controverse, édification, voilà ses trois domaines. Si la beauté poétique ou la beauté oratoire l'y peuvent servir, elle s'en servira. Sinon, elle laissera les ornements à la porte. Un saint François de Sales qui est un merveilleux artiste et un très subtil écrivain fera un chef-d'œuvre de bonne grâce et de bon style avec l'*Introduction à la vie dévote*, jusqu'à égaler Montaigne. Mais c'est par une heureuse et accidentelle rencontre en lui du génie littéraire avec la sainteté : le *Combat spirituel* n'a jamais été classé, comme œuvre littéraire. De même les sermons de l'évêque de Genève étaient littérairement délicieux et éloquents, parce que celui qui les prononçait avait de l'éloquence en tout ce qu'il disait. Mais d'autres prédicateurs ont aussi bien rempli leur mission en prononçant des sermons touchants, que personne n'oserait compter parmi les chefs-d'œuvre.

Cependant le succès de saint François de Sales, comme aussi celui de Pascal écrivant les *Provinciales*, était une preuve trop frappante de ce que le bon goût, le

bon style, l'art raffiné de parler et d'écrire peuvent ajouter à la qualité des sentiments et au mérite d'une cause, pour qu'on ne fût pas porté dans le monde des écrivains religieux à rechercher ces sortes de beautés, surtout en parlant à des gens nourris d'humanisme et épris de bel esprit comme le Paris de l'hôtel de Rambouillet et le Versailles de Louis XIV. D'ailleurs, pour être prédicateur, controversiste, directeur d'âme, on n'en est pas moins accessible au chagrin d'être jugé rustre et grossier, au plaisir d'être estimé délicat, ingénieux et bien disant. Donc la production littéraire religieuse tendit à prendre une teinte de beauté. En revanche, les rigoristes se plaignirent que les fins religieuses fussent sacrifiées à la vanité. Et, délibérément, ils prescrivirent, par réaction, de renoncer à tous les agréments littéraires.

Ces directions générales et ces oppositions dominent le développement de la littérature religieuse au dix-septième siècle. C'est le heurt, puis l'accord, puis enfin le divorce de la règle et de la liberté, de l'esprit apostolique et de l'esprit académique. Bossuet marque l'accord, mais pour arriver à lui il faut raconter le heurt et les combats.

LE SERMON AVANT BOSSUET M. l'abbé Henri Brémond a fait revivre, dans son *Histoire du sentiment religieux au dix-septième siècle*, l'humanisme dévot, c'est-à-dire cette foule d'écrivains, moines, jésuites, prêtres séculiers, qui, nourris des lettres anciennes et modernes, disciples de saint François de Sales, lecteurs de Montaigne, de Ronsard, et peut-être de Rabelais lui-même, admirateurs en tout cas de la gracieuse et libre vivacité qui fleurissait au seizième siècle, ont aimé, en Dieu et pour les sanctifier, le monde, la nature, la vie. Ils ont pittoresquement dépeint le ridicule des travers, l'horreur des péchés, la douceur et le profit de la piété chrétienne. Près de ces humanistes, M. Brémond a peint la sévérité et la gravité philosophique de Bérulle et de l'école de l'Oratoire, puis celle de Saint-Sulpice.

Il faut reconnaître que dans la pure spiritualité et dans la controverse, l'humanisme dévot resta enfantin, le mysticisme oratorien resta rude et sévère. Et l'art en pâtit. Cependant la prédication s'épurait.

Au commencement du dix-septième siècle, la prédication était restée bien grossière ou bien pédante, ou l'une et l'autre à la fois : l'imitation des rhéteurs anciens s'adaptait mal au sermon. Elle était dominée par l'allégorie et la subtilité. Les Jésuites, les Oratoriens travaillèrent à la réformer. Le père Caussin, Jésuite, publiait un énorme volume : *Eloquentiæ sacræ et humanæ parallela*, où il donnait des règles,

des exemples et des lieux communs à apprendre par cœur (qu'on ne s'étonne pas de ce latin. C'était souvent en latin que les prédicateurs préparaient leurs plans de sermons). Quelques orateurs se distinguèrent, entre autres le Père Claude de Lingendes, Jésuite ; il avait le don d'émouvoir : « Rien ne parlait tant à l'avantage de Lingendes, dit le Père Rapin, que le silence de l'assemblée quand il avait achevé son sermon. On voyait ses auditeurs se lever de leurs chaises, le visage pâle, les yeux baissés et sortir tout émus et pensifs de l'église sans dire un seul mot ; surtout dans les matières touchantes et quand il avait lieu de faire le terrible, ce qu'il faisait fort souvent. »



LE PÈRE SENAULT (D'après une gravure de J. Lubin).

Quant aux Oratoriens, les deux plus célèbres sont le Père Lejeune et le Père Senault. Le Père Lejeune, dont les sermons et instructions se réimpriment et servent encore aujourd'hui au clergé français, avait visage de missionnaire et cœur d'apôtre. Il devint subitement aveugle en chaire. Il fit une légère pause, passa la main sur ses yeux, et reprit comme si de rien n'était. Mais il fallut venir le chercher pour qu'il pût descendre de chaire. Le Père Senault avait le goût plus sévère et plus académique ; il enseignait comment on parle aux gens cultivés. Au séminaire de Saint-Magloire dont il était supérieur, il formait à la prédication ses jeunes confrères. C'est ainsi que le Père Le Boux, plus tard évêque de Périgueux, le Père Fromentières, futur évêque d'Aire, et le Père Mascaron furent ses disciples. A ces savants sermon-

naires, il faudrait ajouter Godean et surtout Cospean, évêque de Lisieux, qui fut quelque temps fort en faveur à la cour. Par eux, la prédication qui est un enseignement populaire, destiné à rester toujours un contact avec le peuple, déviait peu à peu. « Elle suivait avec docilité le mouvement qui entraînait la littérature vers les salons et les cercles lettrés ; cette littérature allait se séparer de plus en plus de la masse de la nation, elle allait devenir le divertissement d'une élite ; et la prédication, méconnaissant ses vraies lois, tendait à devenir une province de cette littérature, un genre littéraire comme la tragédie ou le « sonnet » (J. Calvet). Heureusement, un saint, qui était sous une apparence familière et rustique un très puissant esprit, saint Vincent de Paul, ramena le sermon à sa destination naturelle, sans lui faire perdre les qualités fondamentales de l'art. Il prépara, sans y penser, l'union de l'esprit académique et de l'esprit apostolique que devait réaliser Bossuet.

Fils de paysans landais, pauvre prêtre, Vincent eut d'étranges aventures ; il fut pris sur mer par les Turcs (comme dans les comédies de Molière) et mené à Tunis à un bon vieux médecin qui avait trouvé la pierre philosophale. Il devint le préparateur de cet étrange alchimiste, uniquement préoccupé, dans sa recherche de l'or, à faire la charité aux pauvres. Mais il perdit ce maître et fut vendu à un paysan renégat qui l'obligea à cultiver la terre. Et Vincent pour se consoler n'avait que le chant : il chantait le *Super flumina Babylonas*, le *Salve Regina*, des psaumes, des hymnes. Or, la femme de son maître l'ayant entendu chanter y prit un plaisir extrême ; elle se fit expliquer la religion que son mari avait quittée et que son esclave professait ; elle en fut touchée : elle toucha son mari. Et tous trois s'enfuirent en Avignon où le renégat se convertit. Vincent passa à Rome, où il étonna ses protecteurs par les secrets qu'il tenait de l'alchimiste turc, son premier maître. Mais il savait un bien plus grand secret, celui de la sainteté active. Rentré en France, il médite de soulager les misères des pauvres gens et d'instruire, consoler et moraliser les humbles villageois ; il crée les filles de la Charité et les missionnaires de Saint-Lazare. Il organise à Saint-Lazare des retraites pour préparer les futurs prêtres à leur rôle : ce furent les fameuses retraites des *Ordinands*. Le roi Louis XIII, puis la reine-mère Anne d'Autriche avaient en lui la plus grande confiance. Il fut, avec son air malicieux et naïf, sa simplicité paysanne, sa fine bonhomie, l'autorité la plus grande de son temps en tout ce qui concernait la vie religieuse. Il présidait le conseil de conscience.

Pour ses missionnaires qui s'en allaient dans les villes et les hameaux, qui affron-

taient dangers et fatigues, fleuves et mers, afin de prêcher et d'évangéliser, il inventa une méthode qu'il appelle « la petite méthode ». Il n'admettait pas qu'on prêchât à la capucine, au hasard ; il admettait encore moins les méthodes des bien disants : « trier ses paroles, bien agencer ses périodes, exprimer d'une manière peu commune la subtilité de ses conceptions et prononcer son discours d'un ton élevé, d'un ton de déclamateur qui passe bien haut par-dessus », voilà ce qu'il ne voulait à aucun prix. « Ces sortes de prédicateurs, continuait-il, obtiennent-ils leur fin? persuadent-ils fortement l'amour de la piété? Le peuple est-il touché et court-il après cela à la pénitence? Rien moins. Rien moins (1). » Il les comparait à des « musiciens en sentinelles ». « Bien qu'ils voient l'ennemi, ils ne disent mot; ils vous chantent des airs de plaisance, au lieu de crier avec la trompette : Nous allons nous perdre. Voilà, voilà l'ennemi. »

La petite méthode Vincent de Paul l'a particulièrement exposée dans des entretiens délicieux, que cite M. l'abbé Calvet au cours de ses extraits et morceaux choisis du saint. Et l'on y voit M. Vincent, vieux, un peu courbé sous ses cheveux blancs et parlant de l'abondance du cœur.

Que préconise-t-il? Exactement les mêmes choses que prescrivaient les rhéteurs et les théoriciens ; avec cette différence que les règles imposées par eux, il les fait découler de deux principes : la raison et la foi, et il les fait appliquer non avec art dans une intention de vanité, mais avec simplicité pour convertir réellement et toucher efficacement les auditeurs.

Lui aussi recommande, comme les orateurs à la mode, de faire toujours un exorde comprenant : le texte, la proposition du sujet, la division et l'invocation. Lui aussi veut que le corps du développement forme trois points, et même, avec plus de détail que les théoriciens, il prescrit ce que doit contenir chaque point : dans le premier point, on exposera les motifs d'aimer et de pratiquer telle vertu, ou telle vérité ; dans le second, on définira non « avec la rigueur de l'école », mais par quelque « belle description », cette vertu et cette vérité ; et dans le troisième, on mettra en lumière les moyens d'y arriver « avec réponses aux objections ».

Enfin il réclame, pour terminer, une péroraison, en spécifiant ses qualités nécessaires. De plus, il conseille de multiplier les *affections*, c'est-à-dire les mouvements

(1) Compléter par l'*Histoire religieuse*, t. VI de l'*Histoire de la Nation Française*, p. 407.

oratoires ; il montre l'utilité des *transitions*. Enfin, il n'est pas jusqu'à la *prononciation* dont il n'indique le ton et la portée :

Tout le discours, dit-il, doit-être prononcé d'un ton naturel et familier, avec les inflexions de voix convenables, en évitant la monotonie, et ce qui ressent le chant et la déclamation, les meilleures choses du monde ne faisant point d'ordinaire d'impression quand elles sont prononcées de cette dernière sorte

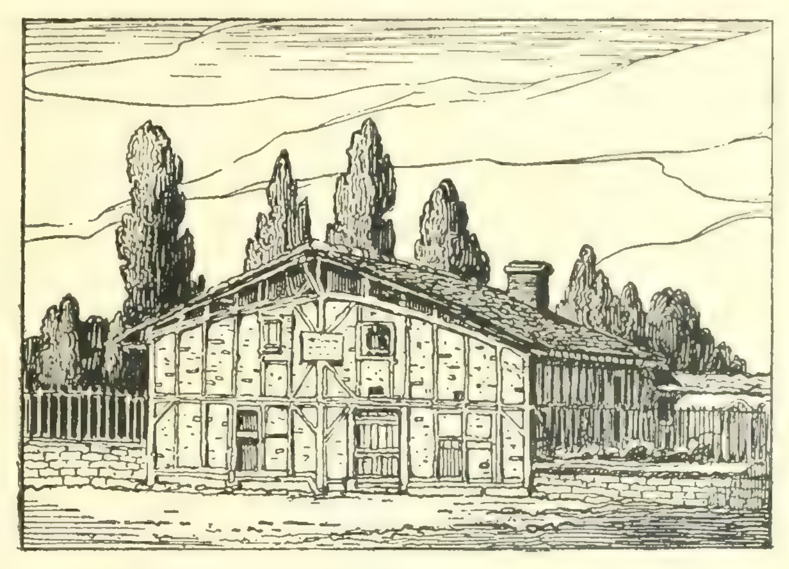
Bref, après avoir écouté saint Vincent de Paul, on n'a pas de peine à comprendre l'attachement qu'il avait pour sa « petite méthode ». Qu'on lise la page où il raconte que la petite méthode a converti jusqu'à des bandits, en Italie : « N'est-il pas vrai, monsieur Martin, que les bandits en Italie se sont convertis en nos missions ? Vous y avez été ?... » M. Martin, interpellé de la sorte, acquiesce. Et le bon saint homme reprend : « Oh, chose prodigieuse ! Les bandits convertis par les prédications faites dans la petite méthode ! »

En réalité la petite méthode c'est la même que la savante méthode ; seulement dans la savante méthode, si la part de l'esprit est grande, la part du cœur est souvent petite ; dans



SAINT VINCENT DE PAUL
(D'après une gravure anonyme du Cabinet des Estampes).

l'autre, le cœur est toujours grand. Mais le plus cher disciple de M. Vincent, Jacques-Bénigne Bossuet, docteur de Navarre, évêque de Meaux, saura unir la double grandeur de l'esprit et du cœur pour nous donner des chefs-d'œuvre.



MAISON NATALE DE SAINT VINCENT DE PAUL A POUY (LANDES).

LA JEUNESSE DE BOSSUET Jacques-Bénigne Bossuet est né à Dijon le 27 septembre 1627. Son grand-père paternel était magistrat au Parlement de Dijon, vicomte-mayeur (maire) de cette ville ; son grand-père maternel, avocat. Son père, alors avocat aussi, devait être bientôt conseiller au Parlement de Metz, siégeant à Toul. Ce qui caractérise et marque cette double famille, c'est le dévouement, poussé jusqu'à l'héroïsme, qu'elle témoigna pendant la Ligue au roi légitime et à la cause d'Henri IV. L'image d'Henri IV restituant à la France la prospérité et la tranquillité, au gouvernement de la France l'ordre et la raison, domina l'enfance de Bossuet et peut-être toute sa vie.

Destiné à l'Église, il fut tonsuré à huit ans ; à treize ans, il fut nommé chanoine de l'église de Metz, par un abus dont sa famille et son temps sont seuls responsables. Une partie de la carrière ecclésiastique de charges et d'honneur où fut engagé Bossuet, reste ainsi entachée à nos yeux d'irrégularités qui ont de quoi nous choquer. Heureusement, ces pratiques étranges n'ont bénéficié, en Bossuet, qu'à une âme droite et vraiment pieuse. Bossuet appartenait à une famille dont les membres se sont toujours beaucoup entr'aidés dans la vie ; jusqu'à sa mort, il a été dévoué aux siens qui se sont servis de lui et se sont imposés à sa bonté. Il ne faut pas oublier cela pour le juger avec une entière équité.

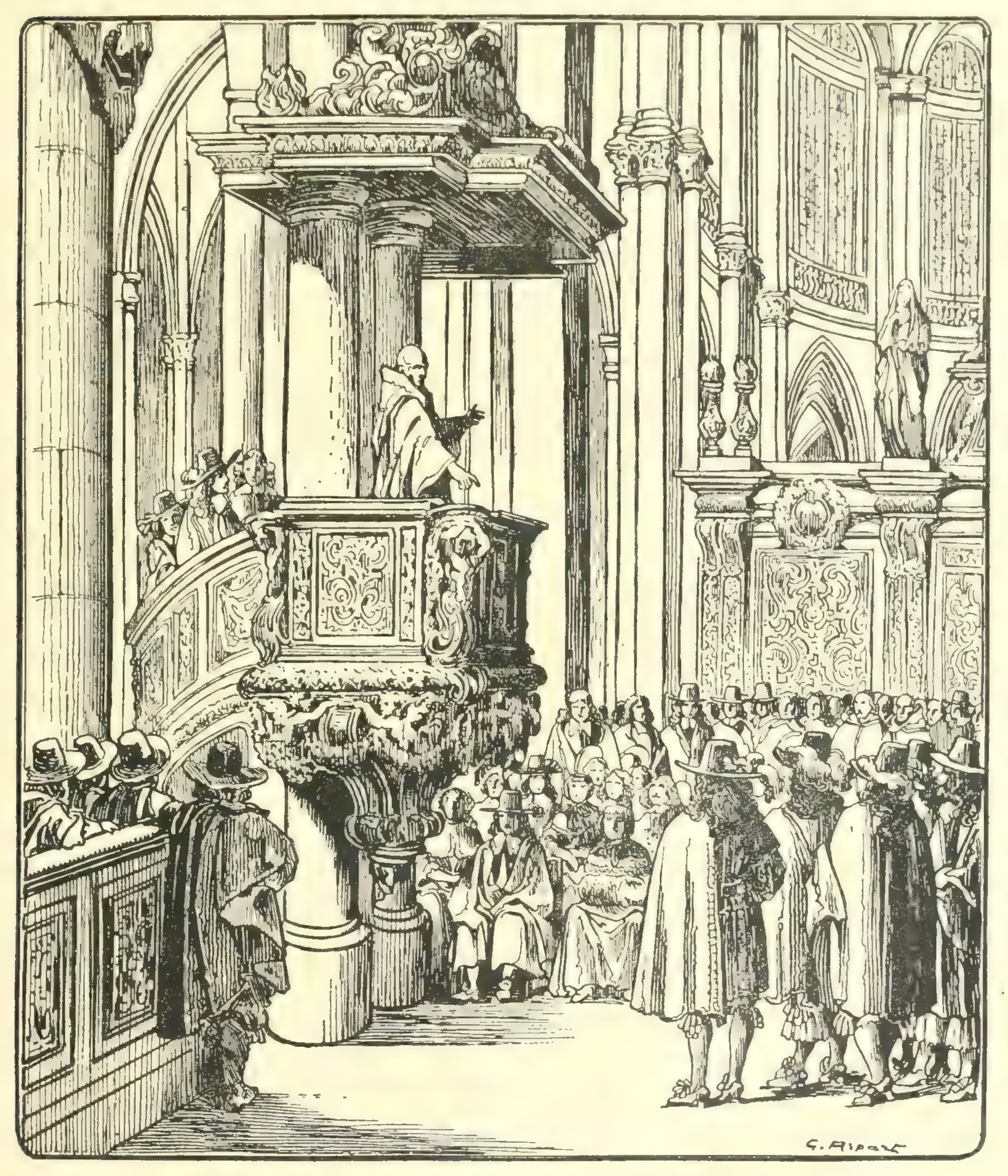
Il fit ses études au collège des Jésuites de Dijon, collège alors très florissant, où les pauvres coudoyaient les riches. Les humanités achevées, il vint à Paris au collège de Navarre, pour ses deux ans de philosophie et ses sept ans de théologie ; son

arrivée dans la grande ville coïncida avec le retour pompeux et tragique du cardinal de Richelieu qui rentrait tout-puissant en magnifique appareil, pour mourir peu de semaines après. Il était entouré de parents, d'amis, de protecteurs puissants. Il allait au théâtre ; il allait dans le monde. N'ayant encore que seize ans, il fut appelé à parler un soir à l'hôtel de Rambouillet : Voiture déclara qu'il n'avait jamais entendu prêcher ni si tôt, ni si tard. Sa vertu était déjà éminente. Il avait déjà pesé la vie en homme sérieux et en vrai chrétien. A vingt et un ans, au moment de recevoir le sous-diaconat, il fit à Langres une retraite : il y écrivit entre autres méditations, celle-ci dont il a gardé le manuscrit et qu'il a utilisée toutes les fois qu'il a dû parler de la mort, tant il y avait parfaitement condensé et exprimé les idées essentielles d'un philosophe et d'un chrétien sur la fragilité de la vie :



BOSSUET (D'après H. Rigaud).

C'est bien peu de chose que l'homme, et tout ce qui a fin est bien peu de chose... J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir, je viens faire mon personnage, je viens me montrer comme les autres ; après il faudra disparaître. J'en vois passer devant moi, d'autres me verront passer ; ceux-là même donneront à leurs successeurs le même spectacle ; tous enfin se viendront confondre dans le néant. Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent : qu'il y a eu de temps où je n'étais pas ! Qu'il y en a où je ne serai point, et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans ! Je ne suis rien ; ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi, et la comédie ne se serait pas moins bien jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre...



UN PRÉDICATEUR AU XVII[e] SIÈCLE (D'après une gravure de J. Lepautre).

On reprochera peut-être à ce lyrisme de n'avoir point assez d'onction ni de piété. C'est une méditation de philosophie ; le mystère de Jésus a une allure autrement chrétienne sous la plume de Pascal. Mais Bossuet était encore humaniste. Pour soutenir sa piété il se mit à l'école de saint Vincent de Paul qui bientôt l'apprécia ; il apprit par lui le vrai rôle et les vrais sentiments du prêtre, si bien que M. Vincent lui demanda plusieurs fois de prêcher les retraites des *Ordinands*.

L'influence de « M. Vincent », en rapprochant Bossuet de la piété active, ne l'empêcha pas de rester docteur et homme de doctrine. Dans sa vieillesse et tout près de la mort, il causait familièrement avec son secrétaire, l'abbé Ledieu ; celui-ci lui dit qu'on ne pouvait retrouver nulle part ni ses thèses, ni les harangues qu'il avait prononcées à cette occasion. Bossuet répondit (nous sommes en janvier 1703) qu'il savait encore mot par mot le discours qu'il avait tenu en recevant le bonnet de docteur (3 avril 1652) et se promenant d'un bout à l'autre de la chambre, le vieillard récita son serment à la vérité : *Me integrum devovebo veritati...* (je dévouerai tout mon être à la vérité). L'abbé Ledieu ajoute : « Il répétait ses paroles avec une vivacité et un sentiment d'un homme encore touché de ce premier zèle qu'il ressentit pour la défense de la vérité, dès qu'il fut fait docteur. » Et, disait l'évêque, je ne les « ai jamais oubliées... ». C'est que, toute sa vie il les avait eues devant lui pour lui rappeler qu'il devait être avant tout le défenseur de *la Vérité*.

Cette vérité, il ne la concevait pas comme une conquête de la réflexion individuelle ou de la recherche scientifique ; il n'est ni un philosophe, ni un savant, il est « docteur ». Selon lui, la vérité religieuse n'est pas le gain d'un homme et d'une méthode ; elle est le fruit de tous les siècles et du travail mis en commun de tous les hommes.

Dieu, dit-il, aurait pu sans doute nous conduire à la vérité par nos connaissances particulières. Mais il a établi une autre conduite ; il a voulu que chaque particulier fît le discernement de la vérité, non point seul, mais avec tous le corps et toute la communion catholique, à laquelle son jugement doit être soumis... Nous sommes membres d'un même corps : cherchons tous ensemble.

Nous donnons pour règle infaillible et certainement reconnue par les catholiques les vérités de la foi, le consentement unanime et perpétuel de toute l'Église, soit assemblée en conseil, soit dispersée par toute la terre et toujours enseignée par le même sacrement.

Sa méthode, il l'a transportée de la théologie à toutes les autres disciplines où elle peut avoir sa place : aux découvertes neuves et hasardeuses il préfère ce qui est traditionnel, général, de sens commun. Écoutons-le répondre aux difficultés des « critiques et des grammairiens » sur le texte sacré :

Que peut-on objecter à une tradition de trois mille ans, soutenue par sa propre force et par la suite des choses ? Rien de suivi, rien de positif, rien d'important, des chicanes sur des nombres, sur des lieux

ou sur des noms ; et de telles observations qui, dans toute autre matière, ne passeraient tout au plus que pour de vaines curiosités, incapables de donner atteinte au fond des choses, nous sont ici alléguées comme faisant la décision de l'affaire la plus sérieuse qui fut jamais... mais laissons les vaines disputes, et tranchons en un mot la difficulté par le fond. Qu'on me dise qu'il n'est pas constant que de toutes les versions et de tout le texte, quel qu'il soit, il en reviendra toujours les mêmes lois, les mêmes miracles, les mêmes prédictions, la même suite d'histoire, le même corps de doctrine, et enfin la même substance...

C'est le sens commun opposé à l'interprétation philosophique de détail. En cela, comme en tout le reste, l'esprit de Bossuet se plaît et se repose dans l'opinion générale, universelle, raisonnable.

Certes, il n'a garde de transformer, comme Lamennais, le bon sens et le consentement universel en logique et en doctrine infaillible ; et surtout il ne manquera pas de recourir à d'autres méthodes pour certains objets particuliers. Lorsqu'il écrira l'*Histoire des variations*, il entrera dans les preuves documentaires les plus menues. En psychologie et anatomie, il s'intéressera aux expériences les plus récentes. Mais ce désir de s'attacher à la vérité générale communément admise plutôt qu'à des paradoxes, ce besoin de se référer en tout à la tradition et au sens commun, me paraissent être importants à signaler. Le siècle où j'écris ceci ne se fie plus qu'à la force individuelle de chaque intelligence pour trouver la vérité, et il dédaigne un peu ce réservoir qu'est la tradition ; il est donc difficile de défendre et même d'expliquer l'état d'esprit de Bossuet. Mais je peux bien dire que sa méthode, en enlevant à beaucoup d'idées leur technicité, permet de les revêtir d'art et de beauté.

BOSSUET A METZ Docteur, Bossuet vint occuper à la cathédrale de Metz sa stalle de chanoine. Il resta sept ans dans la capitale lorraine. Il l'aimait, au sortir de ce Paris agité et démoralisé par la Fronde, où il avait vu le roi légitime attaqué par le Parlement, la noblesse et le peuple. Tandis qu'il disait de Paris :

Paris, dont on ne peut apaiser l'orgueil, dont la vanité se soutient toujours malgré tant de choses qui te devraient déprimer, quand te verrai-je renversée ? Quand est-ce que j'entendrai cette bienheureuse nouvelle : le règne du péché est renversé de fond en comble dans cette capitale ; ses femmes ne s'arment plus contre la pudeur ; ses enfants ne soupirent plus après les plaisirs mortels, et ne livrent plus leur âme en proie à leurs yeux.

Il ne cessait de louer Metz :

Puissante ville de Metz, belle et noble cité.....

et encore :

Ville si bonne et si fidèle... Certes, peuple de Metz, je vous donnerai cet éloge que vous êtes

fidèle à nos rois. On ne vous a jamais vu entrer, non pas même d'affection, dans les divers partis qui se sont formés contre leur service... »

Il aimait aussi les belles cérémonies de la cathédrale, les chants, la liturgie. Il aimait les relations avec les gens instruits. Il aimait les controverses courtoises avec les protestants. Son seul ennui venait, sans doute, des luttes du chapitre avec l'évêque et avec le représentant de l'évêque.

Le fond de sa vie, c'étaient la charité active et la mystique. Un jour, appelé à prononcer le panégyrique de sainte Thérèse devant la reine mère, alors de passage à Metz, il fit, pour lui plaire, et parce que le sujet l'exigeait, un sermon très élevé, mais il le termina brusquement par un retour à la terre, c'est-à-dire aux pauvres gens qu'il faut aider et secourir. Je ne vous demande pas l'héroïsme surnaturel d'une sainte Thérèse, ni ses extases, disait-il en substance aux courtisans qui l'écoutaient :

Je ne vous dis pas, chrétiens, que vous abandonniez vos richesses, ni que vous macériez vos corps par de longues mortifications. Heureux ceux qui le peuvent faire dans l'esprit de la pénitence. Mais tout le monde n'a pas ce courage. Jetez seulement les yeux sur les pauvres membres de Jésus-Christ qui, étant accablés de maux, ne trouvent point de consolations. Souffrez en eux, souffrez avec eux, descendez à leur misère par la compassion,

et l'orateur terminait en souhaitant à ses auditeurs : « Un cœur tendre, un cœur fraternel, un cœur véritablement chrétien. » J'insiste un peu sur cette charité et sur cet amour des pauvres, parce que c'est mieux montrer la physionomie de Bossuet et le caractère même de son éloquence

BOSSUET PRÉDICATEUR En 1659, Bossuet, ayant atteint la trentaine, quitta Metz pour venir à Paris. Il y prêcha, il remplit à l'Université de Paris les offices d'un docteur ; il servit l'Église et le roi. Ce que la littérature doit connaître de lui à cette date, ce sont ses sermons.

Sa carrière oratoire se divise nettement en deux périodes. De son arrivée à Metz en 1652 jusqu'à la décision royale qui fera de lui le précepteur du dauphin en 1670, la chaire est sa principale occupation ; il donne tout son soin à la prédication, et il écrit ou prépare ses discours, qu'il prononcera devant des auditoires d'élite. Après le préceptorat du dauphin, il recommence à prêcher très souvent, mais sans apprêt, dans des paroisses de campagne, devant des paysans, des ouvriers, des bourgeois ignorants : il accommode ce qu'il dit aux besoins de ses auditeurs, et il improvise paternellement. La seconde période de sa prédication

nous échappe. Nous ne la devinons que par quelques échos. La première nous appartient.

Bossuet, en effet, a longtemps écrit ses discours et la plupart presque dans leur totalité. Il en gardait soigneusement les brouillons, il les relisait pour de nouvelles prédications, et il ne cessait, à ces occasions, de les remanier et de les corriger. Cela prouve, soit dit en passant, que la doctrine et les enseignements qu'il y avait enfermés devaient lui paraître solides et en quelque sorte définitifs. La pensée s'y exprime donc avec profondeur, et il est bien légitime d'y chercher ses idées les plus réfléchies et les plus mûries. Les brouillons ont été publiés, il y a quarante ans, par l'abbé Lebarcq, dont l'édition vient d'être revue et complétée par deux grands érudits en Bossuet : MM. Ch. Urbain et G. Levesque.

Bossuet ne récitait pas comme Bourdaloue ; nous le savons par quelques sténographies heureusement parvenues jusqu'à nous. Mais il suivait d'assez près l'écrit, ne le modifiant que selon les exigences de la « parole parlée ». Ainsi il abrégeait les développements abstraits ; il mettait des transitions et des liaisons plus simples, surtout il « préparait » les formules magnifiques et étranges qui, sur le papier, éclatent soudain. Parfois, il bouleversait l'ordre des idées afin de le rendre plus naturel et plus clair ; il ajoutait des choses nouvelles qui, dans l'action même, lui apparaissaient nécessaires. Souvent ces improvisations étaient prodigieusement éloquentes. Tel un sermon dont on parlait encore vingt ou trente ans après et qu'on appelait l'*alleluia;* et le passage de l'*alleluia* n'avait été qu'une improvisation, comme on le voit par le manuscrit. A sa table de travail, Bossuet restait écrivain, artiste, penseur autant que prédicateur. En chaire, il n'était plus qu'un prédicateur.

Il ne faut pas se représenter cette éloquence comme la foudre et le tonnerre. Bossuet devait avoir une voix musicale et nuancée ; la qualité par laquelle les contemporains le désignent, c'est la *délicatesse*. On le loue aussi de sa sincérité, de sa gravité, de ses bonnes grâces. Il devait prendre quelquefois le ton de la méditation. Sa parole était moins sublime que son style, mais elle l'était à l'occasion.

Pour bien goûter les sermons, on doit les lire de deux façons différentes. D'abord on s'y habituera en y prenant ici une page, là une autre. Puis, on tâchera de les lire dans leur intégrité et en les groupant. On se rappellera que si quelques-uns sont indépendants les uns des autres, le reste était groupé par grands ensembles, par « stations », *Avents* ou *Carêmes*. Il est maladroit de disjoindre les différents discours d'une même station. Non pas que tous les sermons d'un même Avent ou d'un même Carême traitent en plusieurs chapitres un sujet unique :

au contraire, la variété est la loi de ces sermons ; mais cette variété est pleine d'art ; et les oppositions même cachent une certaine unité de préoccupation et de ton.

Que contiennent les sermons ?

D'abord une adaptation de la morale et de la vérité chrétienne à l'auditoire que l'orateur voit aux pieds de sa chaire. Rien n'est plus curieux, ni plus surprenant, que la hardiesse des allusions de Bossuet. Il a prêché plusieurs stations à la cour. Et toujours il a touché, avec une précision extrême, les points les plus délicats de la conscience royale. Quand il accusait à la fois et plaignait les victimes de l'amour irrégulier, La Vallière était aux pieds de la chaire et écoutait. Et, non loin d'elle sans doute, Madame, celle dont Bossuet prononça l'oraison funèbre, et qui était aussi une « victime », se plaignant et se débattant.

La seconde chose que Bossuet prêchait, c'était, au-dessus des conseils et des vérités particulières, une doctrine générale de l'homme. On répète couramment que Bossuet anéantit l'homme et prêche la vanité des choses humaines. Et je crains bien que ce ne soit le contraire de la vérité. La vanité des choses humaines, lieu commun de la morale laïque ou religieuse, ne lui apparaît que comme une arme dangereuse. Il pense comme Pascal qu'il est dangereux de faire trop voir à l'homme sa misère si on ne lui fait pas voir en même temps sa grandeur. Et lui aussi écrirait volontiers en lettres de feu, au centre de sa prédication : *Grandeur de l'âme humaine*. Ce n'est pas seulement parce que tels doivent être en effet les sentiments d'un chrétien, mais c'est aussi parce que le mépris de l'homme et de la nature humaine constituait le plus doux « oreiller » et le meilleur appui de ces épicuriens nonchalants, de ces « fins et railleurs » qui « remplissaient la cour de leurs demi-mots » et de leurs « dédaigneux sourires », et qui tenaient « tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires ». Cette confiance de Bossuet dans la noblesse native de l'homme relève sa prédication et l'empêche d'être un perpétuel dénigrement, une plainte d'esclave, un appel de désespéré. L'affirmation de la grandeur de l'âme humaine soutient la grandeur de l'éloquence de Bossuet. De là vient aussi que Bossuet a nourri ses sermons de la philosophie antique — beaucoup plus qu'on ne veut l'avouer — et qu'il n'a pas cessé d'être humaniste, en étant chrétien. Bourdaloue, à ce point de vue et à d'autres, lui est bien inférieur. Il ne voit que faiblesse, vices et damnations, dans la nature humaine, il est infiniment plus janséniste que Bossuet.

Bossuet a toujours suivi, dans la composition de ses discours, les lois du genre. Ses sermons, comme le veut « la petite méthode », ont un double exorde séparé par une claire division, puis les trois points, puis la conclusion. Dans sa jeunesse et à

Metz, la division est parfois subtile et trop insistante ; les transitions sont lourdes et longues ; chaque point débute presque toujours par une abstraite discussion d'école. Et en même temps cette dialectique sèche est, çà et là, rompue par de beaux morceaux trop achevés, trop littéraires, comme, dans le panégyrique de saint Bernard, la page fameuse : « Vous dirai-je en ce lieu ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans... » Cela sent un peu trop l'écrivain, dans un ensemble qui sent trop le théologien. Du mauvais goût aussi. Mais ces défauts, qui ne sont pas choquants, s'atténuent bientôt. Les discussions d'école deviennent plus courtes, plus claires, plus raisonnables, moins raisonnées ; les morceaux à effet disparaissent. Et Bossuet s'abandonne, dans la limite de la « petite » ou de la grande « méthode », au mouvement naturel de son esprit. A peine a-t-il proposé et éclairci le principe sur lequel il s'appuie et qui est toujours vérifiable par l'expérience humaine, qu'il le développe et le met en belle lumière, non par analyse abstraite ni par syllogisme, mais par tableau. Il peint immédiatement sous les yeux un tableau d'une extraordinaire couleur et d'une puissante émotion où ce qui était vérité devient réalité, s'anime et s'impose. Lyrisme ? Peut-être. Mais aussi bien, c'est du drame. Je renvoie le lecteur, s'il en veut un exemple, au second point du sermon sur l'*Ambition*.

Cet épanouissement de la dialectique, en tableau et en drame, n'est possible et ne donne des chefs-d'œuvre que grâce à l'imagination et au style. L'une et l'autre sont certainement des dons naturels. Reconnaissons-les à Bossuet. Mais il y sut ajouter un secret qu'il est facile de saisir. L'imagination d'un jeune Dijonnais élevé chez les Jésuites, puis au collège de Navarre, risquait de n'avoir que des aliments assez pauvres, sinon assez communs. Et de même la langue d'un orateur venu après Vaugelas, l'Académie et l'hôtel de Rambouillet, serait restée trop immatérielle, trop savante, trop délicate et trop précise. Mais Bossuet a passé son temps à lire l'Écriture Sainte, et la nature de son génie le porte à prendre à la lettre, comme des métaphores neuves, les dires du texte sacré, malgré les érudits comme Huet, qui le prévenaient que les termes où il discernait une image n'en contenaient plus. La Bible, dont il rajeunit toutes les métaphores en les transportant mot à mot dans ses sermons, devient pour lui une source inépuisable de couleurs et de scènes qu'il développera à l'infini avec une liberté absolue. Dans un sermon fameux sur l'endurcissement prêché le 1er décembre 1669, Bossuet se trouve citer ce texte d'Isaïe : *Bibisti de manu domini calicem irae ejus* (Tu as bu de la main du Seigneur la coupe de sa colère). Ce texte n'est pas pour lui une façon de parler ; c'est déjà un tableau : « Le prophète Isaïe nous le représente (Dieu) tenant

en main une coupe qu'il appelle la coupe de sa colère. » Bossuet voit donc la coupe; il la respire presque; j'allais dire, il la renifle : « Elle est remplie d'un breuvage qu'il veut faire boire aux pécheurs, mais d'un breuvage fumeux comme d'un vin nouveau, qui leur monte à la tête et qui enivre. » Et aussitôt il commence à décrire l'ivresse de ceux qui boivent ce vin, avec un étonnant mélange de réalisme, d'éclat et de poésie !

Ainsi par la Bible, par les Évangiles, par les Pères, Bossuet a retrempé son vocabulaire, sa syntaxe, son imagination tout entière aux sources primitives. D'ailleurs, il ajoute au pittoresque le charme délicieux et mystérieux des consonances verbales et la musique des syllabes. Mais, sans insister, je renvoie à ce même sermon sur l'endurcissement où se voient toutes les sortes d'éloquence, toutes les formes de poésie et qui serait le chef-d'œuvre de Bossuet, s'il n'avait pas écrit les *Oraisons funèbres*.

LES « ORAISONS FUNÈBRES » Les *Oraisons funèbres* sont, avec le discours *Sur l'unité de l'Église*, les seules œuvres oratoires que Bossuet ait publiées lui-même. Encore n'en a-t-il laissé imprimer que six. Cela indique d'abord que l'orateur avait accordé à ces six discours une importance assez grande, une portée assez étendue pour désirer les voir survivre aux circonstances; et ensuite qu'il en a parfait la mise au point, lui-même, de telle sorte que ce sont des morceaux plus achevés que de simples sermons.

Ce sont pourtant des sermons. Les contemporains, qui concevaient l'oraison funèbre comme un discours académique et inutile, du genre tempéré, en ont été un peu surpris : ils ont reproché à Bossuet d'avoir manqué à la loi du genre : et on lui a longtemps préféré Fléchier, plus égal, plus poli, plus facile et plus spirituel. Mais nous, au contraire, qui ne lisons pas les *Oraisons funèbres* comme un panégyrique officiel ou comme un discours de réception à l'Académie française, nous sommes heureux d'y trouver, au lieu d'un agrément vieilli et que nous ne comprendrions plus, des vérités solides et encore aujourd'hui émouvantes. L'oraison funèbre d'Henriette de France, avec le beau portrait de Cromwell, est plus qu'un sermon : c'est un traité politique destiné au roi d'Angleterre, père de la reine défunte; ainsi les digressions ou dissertations que les critiques du dix-huitième siècle y signalent comme contraires aux « lois de l'art oratoire » restent pour nous l'élément vivant.

Avec cette beauté de pensée, les oraisons funèbres ont l'éloquence de l'émotion sincère. Les personnages que Bossuet célèbre, il les a connus : Madame (Hen-

riette d'Angleterre) est morte au milieu de ses prières, parmi ses consolations; Le Tellier a été le protecteur de sa famille, et les fils de Le Tellier ont été ses amis. Le grand Condé a été l'éblouissement de son enfance; il l'a vu, à Dijon, venir chez lui. A Paris, le vainqueur de Rocroy a assisté et presque participé à ses victoires universitaires; et à Chantilly, l'évêque de Meaux était souvent appelé comme un très cher ami familier. Aussi quand il les pleure, il n'est pas un panégyriste spirituel et de sang-froid. C'est son cœur qui parle et qui s'émeut.

J'ai eu, jadis, en main, une preuve bien curieuse de la sincérité et de l'intérêt ardent que Bossuet portait à la préparation de ces discours. Il avait l'habitude de demander, à l'entourage du défunt, quelques mémoires pour étudier la biographie du personnage. Pour Le Tellier, ce fut un conseiller d'État, Claude Le Pelletier, qui se chargea de ce soin. J'ai pu étudier le manuscrit qui fut remis à Bossuet, et sur lequel il a mis ses observations à son tour. On voit bien que Bossuet en a fait la lecture avec une curiosité passionnée, et qu'il s'attacha non pas seulement à ce qui devait lui donner les éléments d'un beau discours, mais plus encore à ce qui était vraiment nouveau et instructif pour lui. Il y a souligné, pour lui seul, des détails qui ne servirent pas à l'oraison funèbre. D'ailleurs, il a suivi fidèlement Le Pelletier; et les lacunes qu'on lui reproche et qu'on croit tendancieuses étaient déjà dans le mémoire de Claude Le Pelletier. En revanche, Bossuet a ajouté quelques idées générales, et surtout l'impression directe de ses relations avec Le Tellier.

Mais si l'on veut de plus frappants exemples de ce pathétique auquel l'émotion directe de Bossuet élève son éloquence, c'est le début de l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre qu'il faut lire.

Il faut lire aussi, ou plutôt relire, car il n'est pas de lettré qui ne l'ait lue, la péroraison de l'oraison funèbre du prince de Condé, lorsque Bossuet appelle à défiler devant le cénotaphe les peuples, les princes, les seigneurs, et « ceux qui jugent la terre », et « ceux qui ouvrent aux hommes les portes du ciel », après lesquels viendra l'orateur lui-même.

> Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire... Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte; heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint

Effectivement, ce fut sa dernière oraison funèbre.

En grand artiste qu'il était, Bossuet semble avoir toujours tenu compte du décor ; et le ton, la couleur, l'accent de son éloquence sont appropriés au milieu. Il parle autrement dans une chapelle de couvent, autrement dans la basilique de Saint-Denis, autrement à Notre-Dame ; il veut que son éloquence s'accorde et s'harmonise avec la pompe extérieure de la cérémonie. Oserai-je dire, si je ne craignais de suggérer l'idée de quelques « émotions de théâtre », que ces oraisons funèbres doivent être vues, autant que lues, comme les plus beaux des opéras.

LE PRÉCEPTORAT DU DAUPHIN Bossuet cessa de prêcher, lorsque, en 1670, il venait d'être nommé précepteur du dauphin. Il fut tout à ses fonctions.

Louis XIV, dont l'instruction avait été fort négligée, voulait que celle de son fils fût extrêmement soignée. Bossuet eut donc une charge très absorbante et fut très occupé. Je laisse à d'autres le soin de le juger comme pédagogue. Mais ce qu'il a été comme prêtre et courtisan nous le savons par des lettres dont l'intérêt moral égale l'intérêt littéraire.

Les unes sont des lettres confidentielles, qu'il adressait à son ami le maréchal de Bellefonds, en disgrâce : le secret de son âme s'y montre au naturel, avec une naïveté admirable. Un jour par exemple, il se défend du reproche d'accaparer les revenus d'Église, il s'engage à se contenter du nécessaire, mais il ajoute que ce nécessaire est malaisé à déterminer :

> Je n'ai, que je sache, aucun attachement aux richesses, et je puis peut-être me passer de beaucoup de commodités, mais je ne me sens pas encore assez habile pour trouver tout le nécessaire, si je n'avais précisément que le nécessaire.

Il ne faut pas croire pourtant qu'il fût riche ; le roi lui payait si mal sa pension ! Mais ces lettres nous révèlent surtout sa grande piété et son humilité. Quel cœur simple et magnanime ! Je relève au passage une phrase : « Je dis beaucoup de paroles, écrit-il dans une lettre de mysticité, parce que je ne suis pas encore au fond que je cherche : il ne faudrait qu'un seul mot pour expliquer. » Ce n'est pas en mystique seulement que l'on n'est pas arrivé au fond, tant qu'on ne peut pas expliquer avec « un seul mot ». Abondance de parole, faiblesse de pensée.

Un autre groupe de lettres : elles montrent que Bossuet a eu du courage ailleurs que dans la chaire. Le précepteur du dauphin a dit les mêmes vérités au roi que le prédicateur de 1662. Il a essayé en 1675 de rappeler Louis XIV à une vie régulière par de très belles paroles. Il fut d'abord écouté, mais le roi ne persévéra

point. Des psychologues très avisés se sont un peu moqués de lui pour n'avoir pas réussi ; mais est-il bien facile de manier le cœur d'un roi absolu ?

Bossuet intervint en faveur du peuple. Il avait toujours prêché l'amour de la paix, le soulagement du peuple, la diminution des charges, la charité ; il écrivit une longue lettre, en 1675, pour rappeler au roi « les misères des provinces », les « désordres des gens de guerre», les «injustices», les « pilleries » et tous les maux « qui sont capables d'abîmer l'État ». « Les bons rois sont les vrais pères des peuples », disait-il. Il citait l'exemple d'Henri IV, pour prouver que les peuples sont faciles à contenter et à soulager. C'est d'un bon Français qui écrit en beau français. Louis XIV n'en garda pas rancune à son austère conseiller.



LE DAUPHIN (D'après H. Rigaud).

Comme précepteur, un précepteur qui avait tout à surveiller quoiqu'il fût assisté de quantité de maîtres et de spécialistes en toutes disciplines, il fut obligé de donner à son intelligence une ampleur encyclopédique : histoire et politique, physique et philosophie, il embrassa tout. Il relut les auteurs latins et grecs ; il fit pratiquer à son jeune élève surtout Térence et César. Il écrivit pour lui un *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, qui est à la fois un traité de métaphysique, de psychologie et d'histoire naturelle, mais il y témoigne moins le souci d'apporter des idées

nouvelles que de bien éclaircir et définir les notions et les termes. Il rédigea des leçons d'histoire aussi, des leçons de logique et des leçons de grammaire. Tout cela curieux, sensé, humain, parfois divinateur. Cependant il ne publia à peu près rien. Il attendait d'être libre pour recommencer à travailler.

Mais, pendant ce temps, il avait pris une grande autorité à la cour, dans l'Église et devant l'opinion publique. Aujourd'hui, on prétend qu'il n'a pas été traité selon ses mérites et on le représente comme un ambitieux déçu. Que voudrait-on ? Qu'il ait été le Louis XIV de l'Église de France ? Ou qu'étant bon écrivain et grand prédicateur, le roi l'ait pris pour premier ministre et pour favori ? Il est vrai que Bossuet ne fut pas cardinal, mais depuis le discours prononcé à l'Assemblée de 1682, Rome n'aurait pas voulu donner le chapeau au prélat qui avait défendu si éloquemment les doctrines de l'Église gallicane.

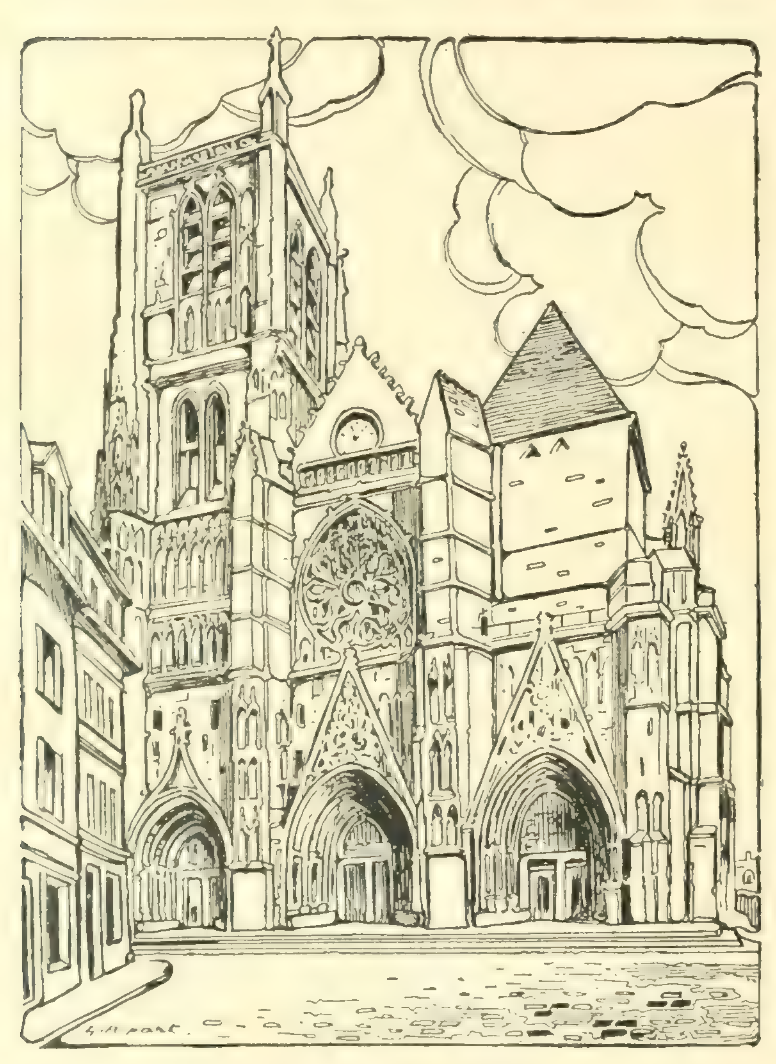
BOSSUET ÉVÊQUE DE MEAUX Donc, après 1680, il fut nommé évêque de Meaux, conseiller d'État, aumônier de la dauphine, il fut la tête de l'Église de France, d'une Église un peu turbulente et républicaine, où aucun chef n'imposait facilement son opinion. Dans les affaires de gallicanisme, dans la controverse avec les protestants, dans les disputes du quiétisme, dans les difficultés soulevées au jour le jour par le théâtre, l'exégèse, le cartésianisme, on le voit sans cesse intervenir comme arbitre et maître. Seulement il n'est pas un froid arbitre, et il défend avec chaleur son opinion. Pour le rôle qu'il a joué dans ces différentes circonstances, on se référera au savant volume de l'*Histoire religieuse* écrit par M. Goyau. On y verra cette activité de Bossuet rattachée à l'activité générale du temps, ce qui est le seul moyen de la comprendre et de la juger. Ce que l'histoire littéraire a le droit de revendiquer, c'est le *Discours sur l'histoire universelle*, l'*Histoire des variations des Églises protestantes*, les *Maximes et réflexions sur la comédie*, avec quelques ouvrages mystiques, enfin, outre les *Élévations* et les *Méditations*, la *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture Sainte*.

Le *Discours sur l'histoire universelle* n'est pas une œuvre d'un jour. Dans sa jeunesse, Bossuet en avait conçu le projet pour prouver contre les épicuriens et les spinozistes que les choses humaines ne vont ni au hasard ni par l'effet de lois générales, mais qu'au contraire la Providence a toujours veillé au déroulement des révolutions et à l'histoire des peuples, comme à la vie des individus. De même que pas un seul cheveu ne tombe de la tête d'un enfant sans que Dieu l'ait voulu, de même, dans la grandeur, la décadence et la chute des empires, on doit reconnaître l'effet d'une volonté raisonnable, qui conduit le monde vers un but surnaturel.

Bossuet croit que le but, c'est la venue du Christ, l'établissement de l'Église et le salut des hommes. Il a écrit son livre pour le prouver. On pourrait craindre que le *Discours* ne soit trop dominé par le désir de montrer partout le doigt de Dieu. Mais, au contraire, Bossuet ne veut faire sentir l'action divine que par le jeu naturel des grandes lois morales et historiques. Son œuvre ne contient qu'un seul miracle : le miracle central de l' « Incarnation ». Le reste pourrait être contresigné par l'historien le plus rationaliste. Il est curieux de remarquer que la construction générale du *Discours* domine encore notre construction moderne de l'histoire ; c'est dans le même ordre que les manuels contemporains classent les empires et leurs révolutions. En vain on a essayé depuis Bossuet de faire entrer, dans nos programmes et nos livres, tout ce qu'il avait omis : Indiens, Chinois, etc., nous continuons à l'omettre. Bien plus, malgré les progrès de l'érudition actuelle, nous ne concevons pas, nous n'imaginons pas les empires d'Orient, l'Égypte, les républiques grecques, Rome, autrement que le *Discours* ne nous les propose. C'est d'abord parce que Bossuet, grand humaniste, a lu certainement tous les auteurs anciens et s'est imprégné de leur esprit, autant qu'il s'est pénétré de leur témoignage. C'est, de plus, parce que Bossuet a ressuscité en poète ces civilisations anciennes. Le *Discours de l'histoire universelle* est un poème « vrai ». On y admire toutes les sortes de style, depuis l'ample période convenant à l'oraison funèbre, jusqu'à la phrase courte, pressée, haletante, du récit dramatique. La seconde partie consacrée à l'histoire de l'Incarnation est moins connue, c'est la plus étonnante pour la variété, la richesse, la souplesse et l'émotion du langage.

L'*Histoire des variations des Églises protestantes*, livre de controverse (les autres ouvrages de controverse de Bossuet offrent un moindre mérite littéraire, sauf par pages) est d'un tout autre caractère. L'érudition, la recherche et la discussion des sources lui donnent un solide mérite scientifique, comme l'a montré M. Alfred Rebelliau. Elle raconte en grand détail les « variations » des Églises protestantes. Elle est un peu touffue, et quoiqu'on ait coutume d'en louer la disposition, la lecture continue n'en est pas facile, parce que le plan y manque de netteté. L'ordre chronologique, en général suivi par l'auteur, est parfois remplacé trop brusquement par l'ordre idéologique. Le récit se transporte trop souvent d'un lieu et d'un personnage à un autre lieu et à un autre personnage. Mais que de beaux morceaux, d'une verve, d'une solidité incomparables ! Bossuet a vraiment pris le ton et la simplicité de l'historien ; il le relève, çà et là, par une ironie hautaine et dédaigneuse. Les portraits de Luther, de Calvin, surtout celui de Mélanchton sont saisissants. Après l'*Histoire des variations* et pour répondre aux objections, Bossuet

a écrit une *Défense* et des *Avertissements* où il pousse à bout sa thèse. De bons esprits catholiques se plaignent qu'il ait eu trop fortement raison, et qu'il ait accéléré l'évolution du protestantisme vers le pur déisme.



LA CATHÉDRALE DE MEAUX.

La Politique tirée des propres paroles de l'Écriture Sainte n'a pas été publiée par lui ; mais, à la fin de sa vie, il l'avait reprise pour la corriger et la faire imprimer. Les six premiers livres sont seuls vraiment authentiques ; les autres semblent bien avoir été délayés et gâtés par les héritiers de Bossuet. C'est un ouvrage bien étrange : il est divisé en propositions numérotées, comme un livre de géométrie. Il est écrit par versets. Il est plus poétique, mille fois, que politique. Il est, par places, tout à fait humain avec son allure biblique et prophétique. Les généralités sur la société sont très belles, très modernes. Bossuet d'ailleurs y donne surtout la description des principes et de la politique de Louis XIV, telle qu'elle aurait dû être, si le roi avait été au-dessus de lui-même.

Les *Maximes et réflexions sur la comédie* furent publiées en 1694 pour répondre à un religieux théatin, le Père Caffara, dont on avait donné en tête d'une édition de Boursault une apologie du théâtre. Bossuet y est encore très sévère pour l'art

dramatique. Non seulement il attaque violemment Molière, comme on le sait, mais aussi Racine et Corneille.

On trouve dans cet éloquent et injuste opuscule une très fine analyse des « dispositions dangereuses et imperceptibles » que fait naître dans l'âme des spectateurs la représentation de l'amour même honnête. Mais un rigorisme inouï qui ne va à rien moins qu'à condamner — il est vrai que c'est à la suite de Platon — les tragiques grecs et Térence, y règne, et nous choque aujourd'hui. Rousseau qui a repris le thème n'a pas davantage emporté la conviction. Il y a, dans la nature de l'homme, quelque chose qui lutte contre ces théories abstraites.

Vers le même temps, Bossuet composait, très vite, au courant de la plume, pour des religieuses, une ample méditation que les éditeurs modernes ont publiée sous le titre de *Traité de la concupiscence*. C'est d'un admirable lyrisme ; mais là aussi Bossuet excommunie l'art et la poésie ; il ne se contente pas des auteurs de théâtre : il monte jusqu'à Homère, Cicéron, Horace, Virgile. C'est que le siècle et lui-même passaient alors par une phase d'extrême austérité. Le roi faisait pénitence, la cour était « dévote ». Et puis Bossuet, plus poète que jamais, se laissait emporter par son lyrisme et n'était plus maître du « thème » qu'il avait commencé une fois à développer. Il ne parlait pas ainsi dans ses sermons, ni dans son *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*.

Son lyrisme se révèle aussi dans les *Méditations sur l'Évangile* et les *Élévations sur les mystères*. Les premières sont écrites pour des religieuses ; elles sont douces et elles ont de l'onction. Les autres, écrites également pour des sœurs, sont rudes, toutes métaphysiques. Là encore il faut admirer le prodigieux artiste de mots qu'est naturellement Bossuet et qui fait souvent penser au Victor Hugo mystique de la dernière *Légende des siècles*.

LA VIEILLESSE ET LA MORT DE BOSSUET Bossuet avait toujours eu beaucoup à travailler : la direction de quelques âmes de choix, le gouvernement de son diocèse et des monastères de son diocèse, ses tournées pastorales, ses voyages à la cour, ses occupations de docteur et de conseiller d'État. Son secret était de s'acquitter au jour le jour des choses qui se présentaient, et de conserver la tranquillité de l'esprit.

Depuis 1682, il se levait chaque nuit, après trois ou quatre heures de sommeil ; demi enveloppé dans un sac fait d'une peau d'ours, il disait *Laudes* et *Matines*, puis dans le grand silence il se mettait à travailler, deux, trois heures, jusqu'à ce que la fatigue le prît. Alors il se recouchait et s'endormait paisiblement. Il n'était point

familier ni railleur ; la bonne grâce et la dignité apparaissaient dans ses moindres mouvements. D'ailleurs, extrêmement bon, avec quelque passion parfois dans la discussion. Malebranche avait un peu peur de lui. L'abbé de Langeron, l'ami de Fénelon, lui écrivait un jour : « Vous êtes plein de fentes par où le sublime s'échappe de tous côtés. » Il gardait avec lui son neveu, homme violent, et de peu de mérite, qui voulait un évêché ; il avait sa nièce, qui aimait un peu trop le mouvement et la société, et qui a laissé une mauvaise réputation. Mais il fallait qu'il fût à leur service. Jamais sa famille n'a pesé sur lui autant qu'à ses derniers jours.

Jusqu'à un âge avancé, et presque à la veille de sa mort, il n'avait pas connu la maladie. En 1699, il commença à décliner. Et en 1703, il fut pris par une infirmité terrible, qui exigeait une opération alors plus terrible que la maladie même : la pierre. Il lutta un an. Mais le mal triomphait de ses forces. Il se faisait relire ses livres et ses manuscrits ; celui qui lui plaisait le plus, c'était le *Discours sur l'histoire universelle.* Bientôt ces revisions lui furent impossibles. N'ayant jamais usé des jeux et passe-temps ordinaires, toutes les distractions lui pesaient. Il se faisait jouer du clavecin et il lisait l'Écriture. Des fragments de Virgile et d'Horace lui revenaient aussi ; sa mémoire était impuissante à les chasser, comme pour se venger de sa sévérité. L'obsession fut telle qu'il dut se faire relire Horace et « s'en passer l'envie ».

Il s'était fait transporter dans sa maison de Paris. Le 8 avril 1704, il avait reçu les derniers sacrements, « répondant à tout avec fermeté, résolution et édification, sans parler, sans ostentation, docile comme une humble brebis du troupeau commun de l'Église ». Le soir du vendredi 11, il se sentit plus fatigué. L'abbé Ledieu lui parla de ses amis, intéressés à sa gloire : « Cessez ce discours, dit-il, demandons pardon à Dieu de nos péchés. » Le même soir, il entra en agonie, et il expira à l'aube du samedi 12 avril 1704, âgé de soixante-dix-sept ans.

Environ un siècle et demi après sa mort, mon vénérable ami, M. Ladislas Mickiewicz, fils du grand poète polonais Adam Mickiewicz, visitait, en se promenant, la cathédrale de Meaux. Il vit plusieurs hommes qui soulevaient une pierre tombale ; il s'approcha. Ils lui dirent qu'ils cherchaient le cercueil de Bossuet. Ils le trouvèrent ; ils l'ouvrirent et M. Mickiewicz reconnut l'évêque de Meaux, qui semblait encore dormir ; il avait la même expression de visage, les mêmes traits, les mêmes cheveux blancs, la même dignité que dans ses portraits. Il vivait. Or, peu d'instants après, l'air agit, et ce corps si bien conservé tomba tout à coup en poussière. C'était comme un dernier sermon, le plus saisissant des sermons, sur la vanité des choses humaines et sur la mort. Mais au-dessus de cette poussière, il y avait

l'œuvre humainement immortelle de l'écrivain et l'âme divinement immortelle du chrétien.

FLÉCHIER ET BOURDALOUE Non loin de Bossuet, il faut nommer dans la chaire chrétienne l'agréable Fléchier, homme d'esprit, qui fut d'abord un trop bel esprit, puis ensuite qui balança ou surpassa, comme nous l'avons dit, Bossuet panégyriste, et qui, nommé évêque, finit en charitable évêque. Il a écrit un livre piquant sur les grands jours d'Auvergne au temps de sa jeunesse, et des vers non moins piquants sur le quiétisme, au temps de sa vieillesse.

Un autre prédicateur, d'une valeur infiniment supérieure, devrait nous arrêter plus longtemps. C'est le Jésuite Bourdaloue. Il avait sa méthode. Il composait des sermons qu'il apprenait et qu'il récitait d'une voix rapide, éclatante et harmonieuse, sans rien détailler et d'un seul élan. Comme son raisonnement était très vigoureux, il produisait des effets de conviction extraordinaires. Il semblait charger l'ennemi. La légende dit même qu'il prêchait les yeux fermés. C'est lui qui abusait des divisions et des subdivisions. Il mettait sous les yeux des gens la peinture des vices et des travers ; il était moraliste, mais non pas théologien ou philosophe. Il a introduit, dans le sermon, la mode des portraits. Il prêchait une morale très sévère. Il était une vivante réponse aux *Provinciales.* Il menait la vie d'un saint : dévoué, humble, caché, et se donnant sans réserve à tous, jusqu'à la mort.



ESPRIT FLÉCHIER (D'après une gravure d'Edelinck).

Ses sermons, publiés par son confrère le Père Breton-

neau, se ressentent de l'abus de la dialectique et sont écrits dans une langue précise et forte, mais sans couleur et sans relief. Il paraît que Bretonneau serait en grande partie responsable de ses défauts. L'historien de Bourdaloue, M. Eugène Griselle, a retrouvé des « copies », sans doute sténographiées par les auditeurs, pour un grand nombre de sermons de Bourdaloue. Le texte est plus sincère, plus vivant ; les divisions et transitions y sont plus simples et plus naturelles. Si l'éloquence se mesurait à ses effets, Bourdaloue serait sans conteste le plus éloquent prédicateur de ce temps.



BOURDALOUE (D'après une estampe de Rochefort).

Mais peu à peu la prédication retombait dans les défauts de ses origines. D'un côté les prédicateurs à la capucine parlaient sans art, sans travail, sans réflexion ; ils dégoûtaient même le peuple et la ville. La cour seule y courait, pour la nouveauté. D'un autre côté, les prédicateurs à la Fléchier transformaient le discours sacré en discours académique. Enfin les « singes de Bourdaloue », poussant à l'excès sa méthode, la rendaient ridicule. Il faut relire le piquant chapitre de La Bruyère sur la chaire.

Cependant des hommes clairvoyants, et, tout le premier, Bossuet devenu « vieux docteur et vieux évêque », comprenaient qu'il fallait en revenir au « temps des homélies ». Fénelon, encore petit abbé et inconnu, écrivait déjà les *Dialogues sur l'éloquence de la chaire.*





CHAPITRE VI

LA FIN D'UN RÈGNE ET D'UNE ÉPOQUE

I. Le roi et Mme de Maintenon. La vie de La Bruyère. Les Caractères. *Saint-Simon. et ses* Mémoires. *— II. Houdar de La Motte. Jean-Baptiste Rousseau. Le roman. Mme de La Fayette. La comédie et la poésie légère. — III. La jeunesse de Fénelon. L'humanisme fénelonien. Fénelon à la Cour. Le quiétisme. La fin de sa vie. Son héritage.*

I

On a dû remarquer, à la lecture des chapitres précédents, qu'un changement profond s'était produit entre 1680 et 1690 chez tous les personnages dont nous avons parlé. Certes, il est naturel qu'en avançant dans la vie on devienne plus « sage » et que l'homme mûr renonce en vieillissant à beaucoup de ce qu'il a aimé dans sa jeunesse. Mais, vers la fin du dix-septième siècle, les hommes de valeur, les écrivains de toutes sortes ne se contentent pas de cet inévitable vieillissement ; ils renient eux-mêmes leur passé ; ils se reprochent leur gloire comme un crime. Ils repoussent la perspective d'une renaissance. Et toute une société fondée sur la politesse, la douceur de la vie, les beaux-arts, les belles-lettres, la gloire, l'honneur, la prospérité générale de l'État et l'éclat des familles, devient austère, dévote, sèche et dure. Il se produit comme un tarissement de sève. Bien pis : l'hiver devrait annoncer le printemps. Or ici l'hiver qui vient a honte du printemps, tourne le dos aux beaux jours et n'espère

après lui que l'anéantissement et la mort. La France devient un grand, triste couvent pénitentiel où des armées en marche éveillent seules les échos.

Il était inévitable qu'une littérature aussi complexe et aussi parfaite que celle du siècle de Louis XIV s'épuisât plus vite qu'une autre. L'art classique suppose la réunion de tant de qualités différentes qu'une réussite y est une rare et merveilleuse rencontre. Par exemple, s'il s'agit du théâtre, un petit nombre de sujets peut seul entrer dans la régularité de la tragédie ; et un auteur classique, même de génie, ne sera jamais assuré de pouvoir en découvrir d'autres. De telles difficultés alourdissent les pas de l'écrivain. Et si, en même temps, autour de lui, le goût change, si l'esprit public se modifie, si les circonstances ne l'aident pas, le voilà incapable de produire. Il se dit que l'heure est passée. « Il y a dans l'art un point de perfection comme de bonté ou de maturité dans la nature, écrit La Bruyère. » Ce point de bonté et de maturité dans la nature et dans l'art, c'est une matinée, c'est une heure. D'ailleurs, la perfection est difficile et a besoin de repos. Racine s'arrêtant après *Phèdre*, pour ne reprendre sa plume que dix ou quinze ans plus tard, a le vrai et juste sentiment de ce qui convient à la mesure classique. Mais après ces causes qui tiennent en quelque sorte à l'âge, on en pourrait découvrir qui tiennent à l'état général du royaume, et au roi lui-même.

LE ROI ET MADAME DE MAINTENON Louis XIV règne depuis quarante ans. Il est encore jeune. Mais il a perdu ou va perdre tous ceux de ses serviteurs qui avaient été formés sous le règne précédent : Lionne, Colbert, Le Tellier, et qui avaient une expérience plus étendue que la sienne. Désormais, il ne sera entouré que de doublures ou de disciples. Sa politique ne sera plus pour lui qu'un fastidieux monologue.

Il avait chassé la Montespan, après avoir appris les effroyables histoires de ses sorcelleries et ses rapports avec d'abominables empoisonneurs. Sa femme venait de mourir. Il s'était déjà laissé prendre au charme discret et souverain d'une personne un peu plus âgée que lui, à qui il avait confié l'éducation de ses bâtards légitimés, une protestante convertie, petite-fille d'Agrippa d'Aubigné, très pauvre et très misérable dans sa jeunesse, mariée jadis au pauvre Scarron, formée à la vie de société par le chevalier Méré, amie de Mme de La Fayette, de Mme de Sévigné, et aussi de Ninon de Lenclos. Sa vertu ne fut jamais soupçonnée. Son bon sens, sa raison, sa pondération, son sentiment de la mesure la mettaient au-dessus du talent ; c'était peut-être du génie. Elle était passionnée pour la « gloire » comme Chimène et voulait avoir un nom illustre et sans tache. D'ailleurs fort belle, mais d'une



MADAME DE MAINTENON
(D'après une gravure de E. Bouchet Le Moine).

beauté simple et réservée qui inspirait le respect et l'amitié. Le roi la vit, goûta, à la longue, sa conversation, ne put se passer d'elle, et l'épousa ; il l'épousa croyant, tandis qu'il cédait à l'amour, épouser la sagesse : il épousait à la fois la sagesse et la dévotion. Mme de Maintenon, plus raisonnable que tendre, plus protestante que catholique (au moins de tendance et de goût), de peu d'imagination et de beaucoup de solidité, croyait que Dieu, à travers tant de péripéties, ne l'avait élevée si haut que pour une mission : celle de convertir le roi et tout le royaume. Elle habitua donc Louis XIV à une piété régulière et triste. A quoi d'ailleurs, l'ennui, les défaites, les deuils poussaient déjà le prince. Et loin de Paris, dans ce Versailles qui avait vu tant de fêtes brillantes et qui désormais n'était plus qu'une sorte de cloître royal, sans vie et sans élan, Louis vieillissait avec sa femme morganatique, plus vieille et plus ennuyée que lui. Certes, il ne cessait pas de remplir avec grandeur ses devoirs de roi. Mais autour de lui s'étaient tues les voix qui avaient illustré sa cour et son règne : plus de poètes, plus de femmes brillantes et spirituelles, plus de comédies. Le jansénisme, vaincu dans son dogme, triomphait dans sa sombre morale. C'était à Paris, c'était au Temple qu'il fallait aller pour s'amuser ou simplement pour vivre. A la cour, on faisait pénitence.

Voilà ce qui explique, non pas que l'époque classique se soit arrêtée après avoir atteint son point de perfection, mais qu'elle ne soit pas repartie plus tôt vers une nouvelle fécondité.

De cette période, la littérature nous offre deux témoins, qui sont grands écrivains, l'un moraliste, au début même de ce grand changement : Jean de La Bruyère ;

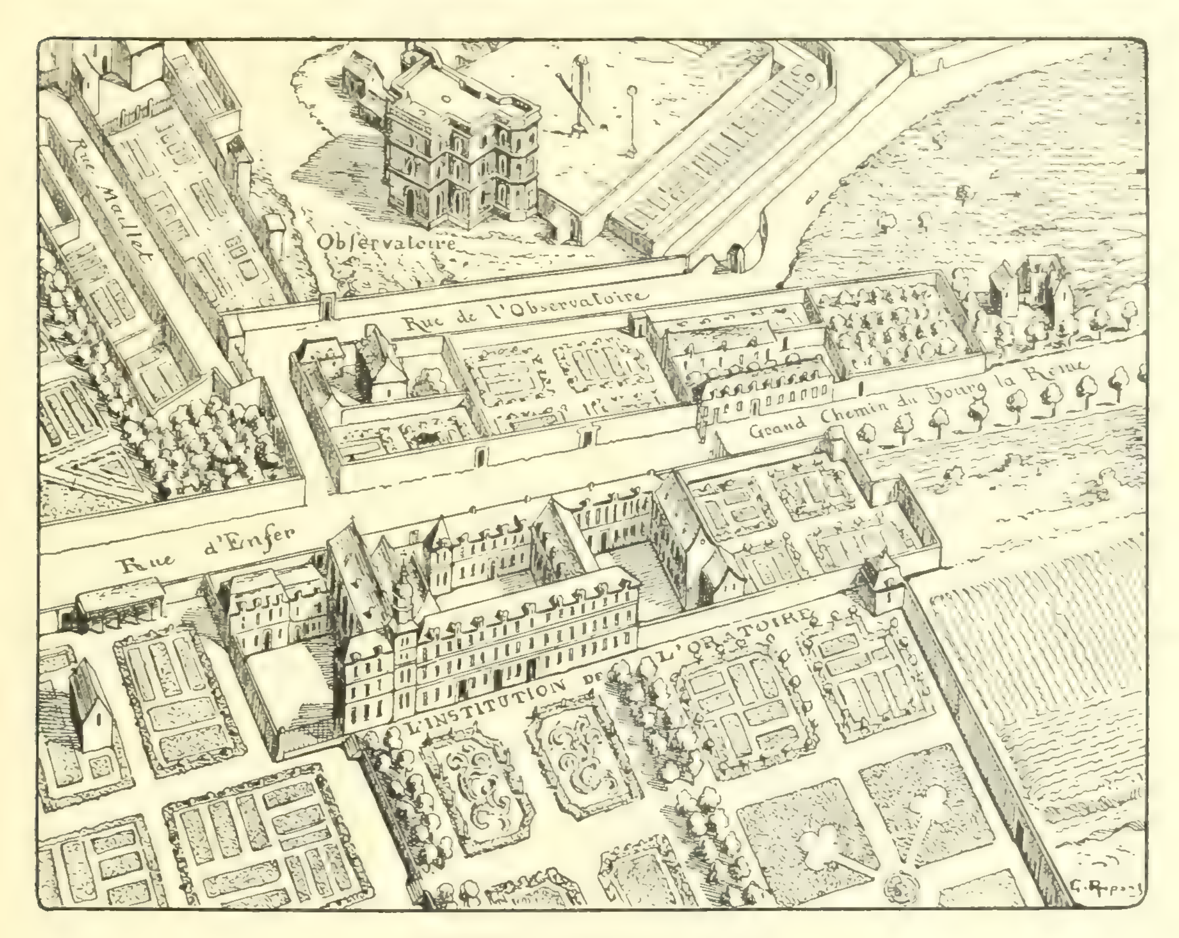
l'autre, mémorialiste, dans tout le cours de ces froides années, le duc de Saint-Simon.

LA VIE DE LA BRUYÈRE L'ascendance de l'auteur des *Caractères* est bien curieuse. Au seizième siècle, son arrière-grand-père Jean administrait, rue Saint-Denis, à l'enseigne du *Petit Cerf*, une importante boutique d'apothicaire et d'épicier (nous suivons ici le joli livre de M. Émile Magne sur La Bruyère). Jean devint riche ; il fit de son fils Mathias un lieutenant particulier de la prévôté et vicomté de Paris. Au temps de la Ligue, l'un et l'autre participèrent avec ardeur à la formation de la Sainte-Union ; Jean fut l'un des Seize et se compromit dans l'assassinat du président Brisson et des conseillers Larcher et Tardif. Après la victoire d'Henri IV, tous deux s'exilèrent à Bruxelles, et leurs biens furent confisqués. Le fils de Mathias, Guillaume, rentra en France, recouvra quelques bribes des biens paternels, soutint d'éternels procès, et mourut, laissant trois enfants à peu près sans fortune. L'aîné, Louis, contrôleur général des rentes de l'Hôtel de Ville, épousa la fille d'un petit procureur du Châtelet, resta toujours gêné et eut une nombreuse famille. Son premier né, Jean de La Bruyère, naquit le 17 août 1645. L'enfant fut baptisé en l'église Saint-Christophe. Quand il eut l'âge du collège, son père le mit chez les Oratoriens, dirigés par le Père Senault, petit-fils, lui aussi, d'un ancien membre du conseil des Seize. L'Oratoire passait pour être le refuge des débris de la Ligue. Jean dut y faire de très fortes études. Puis il s'appliqua à son droit, prit ses grades à l'Université d'Orléans, et pendant huit ans exerça la profession d'avocat. Il habitait avec ses frères et sœurs chez son père, rue du Grenier-Saint-Lazare ; après la mort de celui-ci, en 1666, il continua à vivre avec sa mère et le reste de la famille, y compris un oncle, homme d'argent, usurier peut-être. En 1672, La Bruyère, désireux de trouver une position stable, acheta une charge de trésorier des Finances en la généralité de Caen : elle lui rapportait 2 400 livres.

Bientôt son sort changea. Il se lia avec Bossuet, au temps où Bossuet, précepteur du dauphin, s'entourait de savants, d'érudits et de lettrés. Le grand Condé (Monsieur le Prince) cherchait un précepteur pour son petit-fils Louis de Bourbon, alors âgé de seize ans, qui avait été rebelle jusqu'alors à ses maîtres. Bossuet désigna La Bruyère. Celui-ci avait peut-être espéré être chargé de toute l'éducation ; mais, à côté de lui, Joseph Sauveur eut le soin d'expliquer les mathématiques et la fortification. Il lui resta l'histoire, la géographie, les généalogies, l'état de la France, la fable. Il offrit plusieurs fois, d'une façon détournée, d'enseigner tout :

on ne l'écouta point. Cela prouve qu'il se croyait en état de tout enseigner et donc qu'il avait un savoir encyclopédique assez profond et assez précis. Du reste, tout pédantisme n'est pas absent de ses *Caractères*. Deux Jésuites veillaient à la piété et à l'éducation générale du jeune homme.

La Bruyère fut un professeur aussi zélé et appliqué que son élève était indiffé-



L'ORATOIRE (D'après le plan de Turgot).

rent et négligent. Nous avons les lettres qu'il écrivait à Condé pour le tenir au courant de son travail, et celles que Condé lui répondait. Il faut admirer la clairvoyance, la fermeté, l'autorité, la hauteur d'esprit de ce dernier. Jamais grand-père ne fut plus attentif aux progrès de son petit-fils, ni plus soucieux de faire un homme de valeur de l'héritier du nom. La Bruyère y est traité un peu comme un sous-ordre, mais non point sans égards.

L'élève de La Bruyère fut bientôt marié avec Mlle de Nantes, fille légitimée de Louis XIV. Il continua de suivre avec sa femme, qui était encore une enfant, les leçons de son maître. Mais le grand Condé mourut ; son fils, Monsieur le Duc, devint Monsieur le Prince, et Louis de Bourbon devenant Monsieur le Duc cessa d'avoir besoin de leçons : « Il avait, disait de lui Saint-Simon au milieu d'un portrait terrible, de l'esprit, de la lecture, des restes d'une excellente éducation, de la politesse et des grâces même, quand il voulait, mais il voulait très rarement... » La Bruyère n'avait donc pas perdu son temps.



LA BRUYÈRE (D'après une gravure de Drevet).

En quittant ses fonctions, il ne quitta pourtant point la famille de Condé : il fut attaché comme gentilhomme à Monsieur le Duc et à Madame la Duchesse. avec un traitement de trois mille livres. Il avait un logement à Paris, à l'hôtel de Condé, rue de Vaugirard ; un autre encore chez les Condé, à Versailles, un troisième à Paris chez son frère, marié rue des Charités-Saint-Denis, enfin un petit logis de campagne qu'il partageait avec ses frères et sœurs à Sceaux-les-Chartreux. Mais son logement principal était celui de Versailles. On y voyait figurer au mur, dans un cadre de bois doré, le portrait de son bienfaiteur Bossuet, qui lui a toujours quelque peu fait peur.

Dès 1666, peut-être, en tout cas depuis longtemps, il avait commencé à tra-

duire Théophraste, moraliste grec, auteur d'un ouvrage intitulé *les Caractères,* et en même temps, à ce qu'on peut supposer, il avait composé des maximes et réflexions brèves, variées et piquantes, sur les mœurs de son siècle. En 1688, il en eut de quoi faire un petit livre, le porta à un libraire de la rue Saint Jacques, Estienne Michallet, chez qui il fréquentait, et lui donna le manuscrit, dont le profit devait aller à la fillette, sans doute gentille et affectueuse, dudit Michallet. L'œuvre parut bientôt sous le titre de *les Caractères de Théophraste, traduits du grec avec les Caractères ou les Mœurs de ce siècle :* mince volume dont la plus grande part était prise par la traduction de Théophraste. La Bruyère ravit à la fois les gens du monde et les puristes, les uns par sa fine connaissance du monde, les autres par la nouveauté de ses tours et les ressources infinies de son style.



LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ

Il y eut donc lieu, tout de suite, d'imprimer de nouvelles éditions que La Bruyère enrichissait sans cesse comme Montaigne avait fait pour ses *Essais.* Mais, dès la quatrième édition (1689), il s'appliqua surtout à multiplier les portraits. Sans rien ajouter de bien important aux maximes, aux idées et à la connaissance abstraite de l'homme, il augmenta indéfiniment le nombre des « individus », des « types » qui servaient à éclairer sa pensée et à la rapprocher de la réalité de son siècle.

Dès lors, le succès du livre fut un peu succès de scandale ; on voulut, on

crut découvrir les originaux des portraits, on fit des « clefs » et La Bruyère eut beaucoup d'ennemis. Mais le débit s'en accrut d'autant.

La Bruyère se présenta à l'Académie française en 1691, fut mis en balance avec un certain Jacques de Tourreil, malgré la protection de Bossuet et des « classiques », se vit enfin préférer un poéticule et gazetier précieux, Étienne Pavillon, soutenu par l'abbé Tallemant. Cependant il fut élu en 1693, fit un discours de réception à sa manière, dans son style épigrammatique, sans omettre des portraits : c'étaient, cette fois, ceux de ses amis et de ses protecteurs : Boileau, Racine, Bossuet, Fénelon. Quant aux portraits de ses ennemis, il les réserva pour la préface qu'il mit en tête de son discours, lorsqu'il l'imprima.

Il s'intéressa ensuite aux disputes sur le quiétisme. Lui qui semble avoir eu longtemps pour Fénelon une sorte de tendre admiration, il attaqua violemment la nouvelle mystique dans des dialogues qui ne manquent pas d'esprit. Le cinquième contient un *Pater* qui est resté longtemps célèbre :

Dieu, qui n'êtes pas plus au ciel que sur la terre et dans les enfers, qui êtes présent partout, je ne veux ni ne désire que votre nom soit sanctifié : vous savez ce qui vous convient ; si vous voulez qu'il le soit, il le sera, sans que je le veuille et le désire. Que votre royaume arrive ou n'arrive pas, cela m'est indifférent... Enfin, mon Dieu, je suis trop abandonné à votre volonté pour vous prier de me délivrer des tentations et du péché.

Tout de même, cela ne vaut pas les *Provinciales*. Ces *Dialogues*, La Bruyère n'eut le temps ni de les publier, ni même de les achever : il s'en fit une édition posthume, par les soins un peu suspects d'Ellies du Pin, trop engagé dans le débat et qui s'avisa de terminer l'œuvre incomplète.

« Après avoir fait, le 8 mai 1696, la lecture des *Dialogues* à Antoine Bossuet (frère de l'évêque), La Bruyère, raconte M. Émile Magne, demeura fort gai et fort satisfait... Le lendemain et le surlendemain, il rendit quelques visites... Au soir du 10 mai, il soupa avec appétit. Rien dans son attitude n'indiquait un malaise quelconque. Vers les neuf heures, brusquement, il perdit l'usage de la parole. Ses traits se contractèrent et désespérément il montra sa tête, dont il paraissait souffrir beaucoup. On alla en hâte quérir les médecins, Félix Gayon et Fagon, et un aumônier de Monsieur le Prince. Les premiers lui appliquèrent les pauvres remèdes dont disposait leur thérapeutique : saignée, vin émétique, lavement de tabac. Mais le moraliste n'avait plus besoin de leur ministère... Sa mort causa des regrets nombreux, sinon unanimes. Monsieur le Prince daigna manifester le sien. Bossuet sentit qu'il faisait une grande perte. Les chroniqueurs annoncèrent sans commen-

taires le décès. On crut un instant qu'un ennemi irréconciliable du satirique l'avait empoisonné. Mais cette créance ne s'affirma point. Le 12 mai, le corps du défunt était inhumé en présence de Robert-Pierre de La Bruyère, en l'église Saint-Julien à Versailles. »

Le caractère de La Bruyère est assez singulier. Il y reste évidemment un peu de l'humeur qui poussa l'apothicaire-épicier du seizième siècle dans la Ligue : l'amertume, l'esprit frondeur, la passion, j'allais dire politique. La Bruyère ne voit pas seulement des vertus et des vices, des défauts et des qualités individuels ou généraux ; il analyse, il attaque certains types sociaux, le courtisan, le financier ou encore le souverain, le grand, l'homme de lois, le bourgeois. Il montre le pli professionnel de ses victimes ; il n'oublie ni le métier ni la condition. Il a vocation pour la satire sociale : il eût écrit cent ans plus tôt un *Contre-un*, un *Dialogue du maheustre et du manant*, une *Satire Ménippée*, mais il est contemporain de Louis XIV, pris entre Bossuet et Fénelon

Un homme né chrétien et français est embarrassé dans la satire, écrit-il : les grands sujets lui sont défendus ; il les entame quelquefois, et se détourne ensuite sur de petites choses qu'il relève par la beauté de son génie et de son style

Il avait probablement du cœur, quoiqu'on ne lui connaisse aucune chaude amitié comme celle qui unit Racine et Boileau, ni aucune tendre affection, comme il y en eut entre La Rochefoucauld et Mme de La Fayette. Cependant, il a écrit des pensées qui révèlent une âme capable de comprendre ces sortes d'attachement. « Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres », dit-il. Et sur l'amour il a trouvé des maximes charmantes qui semblent venir d'une expérience personnelle ; il a dessiné, avec ferveur, le portrait d'une Arténice pour laquelle on veut qu'il ait éprouvé un vif penchant. Mais cela prouve-t-il beaucoup ? En revanche, ce vieux garçon a été sensible et fidèle aux liens de famille, bon fils, bon frère, autant qu'il l'a pu.

Il était, à le juger sur ses portraits, d'un tempérament morose et chagrin. D'ailleurs, désirant plaire et homme du monde. Il avait même gardé ceci de bourgeois, de craindre l'air pédant et de vouloir faire le plaisantin pour s'en débarbouiller. A moins que ce ne fût par une nervosité naturelle ! Boileau lui reproche de n'avoir pas, en conversation, tout l'esprit qu'il voulait avoir. Un jour, il chanta devant le grand Condé, en jouant de la guitare, et se fit moquer. Nous avons d'autres exemples de ce tour d'esprit dans sa correspondance avec Jérôme Phélippeaux de Pontchartrain.

LES « CARACTÈRES » *Les Caractères* (voici la liste des éditions : 1re, 2e, 3e, en 1688 ; 4e, avec la grande nouveauté des nombreux portraits, en 1689 ; 5e, en 1690 ; 6e, en 1691 ; 7e, en 1692 ; 8e, en 1694 ; 9e et dernière, en 1696) sont un livre unique.

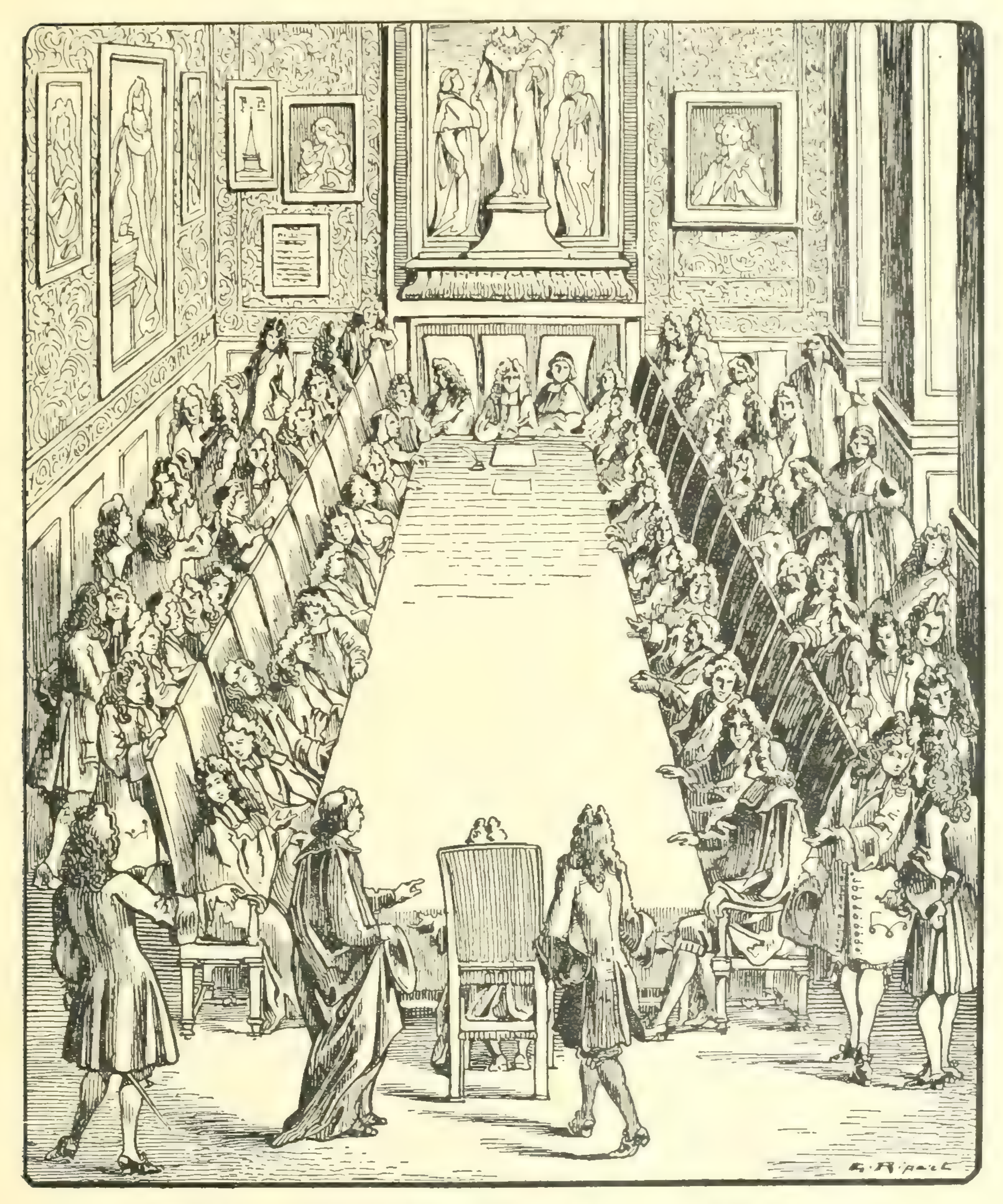
Le premier fonds, la première édition (on en trouve le texte dans le livre de M. Magne), contient surtout des observations ou des constatations.

Ce ne sont point des maximes que j'ai voulu écrire, dit La Bruyère dans la préface ; elles sont comme des lois dans la morale, et j'avoue que je n'ai pas assez d'autorité, ni assez de génie, pour faire le législateur ; je sais même que j'aurais péché contre l'usage des maximes qui veut qu'à la manière des oracles, elles soient courtes et précises.

Il ne veut pas davantage chercher l'explication suprême de l'homme et réduire nos défauts ou nos qualités à un principe unique comme La Rochefoucauld. Suivant son mot, il « remarque ». Il « remarque », mais sans le distinguer trop expressément, ce qui est de l'homme éternel et ce qui est de l'homme de son temps. C'est ainsi qu'après une sorte de préface sur les ouvrages de l'esprit, il fait des « remarques » sur le « mérite personnel », « sur les femmes », « sur le cœur » ; sur la « société et la conversation », sur les « biens de fortune », sur la « ville », sur la « cour », sur les « grands », sur le « souverain ou la république », sur « l'homme », sur les « jugements », sur la « mode », sur « quelques usages », sur la « chaire » et enfin sur « les esprits forts ». Tels sont en effet les différents titres sous lesquels il a groupé ses « remarques ». Pour donner une idée de ce que ces titres représentent, je noterai que le « dévot », c'est-à-dire celui « qui, sous un roi athée, serait athée » est étudié au chapitre de la mode ! Il y a dans cet ordre un jugement.

C'est qu'en effet, quoi qu'il en dise, La Bruyère ne se contente pas d'observer ; il oppose souvent ce qui devrait être à ce qui est. Quelquefois il le fait directement, comme à la fin du chapitre sur la mode, où, après en avoir montré la vanité, il termine par ces mots : « La vertu seule, si peu à la mode, va au delà des temps. » Plus fréquemment, c'est par un mot glissé en passant : telle cette réflexion ajoutée au portrait du « fleuriste » : « Cet homme raisonnable, qui a une âme, une religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes. » Enfin tout le chapitre des esprits forts a un but, qui est la conversion des infidèles. Mais, malgré ces indications, La Bruyère ne nous enseigne jamais les moyens pratiques de passer de ce qui est à ce qui devrait être ; il semble considérer comme infranchissable la distance qui sépare le réel de l'idéal.

Il faut chercher seulement à penser et à parler juste, dit-il lui-même, sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentiments.



RÉCEPTION D'UN ACADÉMICIEN (D'après le *Recueil des Harangues par MM. de l'Académie*).

Cette espèce de découragement, avant tout essai d'action, donne aux *Caractères* une allure de pessimisme que n'ont même pas les *Maximes* de La Rochefoucauld, plus fières dans leur âpreté.

L'ART ET LE STYLE La Bruyère a découvert une manière d'écrire nouvelle : il a renoncé d'un seul coup aux comparaisons et métaphores convenues ou habituelles ; il les lui faut imprévues, surprenantes et artificielles ; par exemple, au chapitre du mérite personnel, il compare l'homme de cœur avec un couvreur :

Ni l'un ni l'autre ne cherchent à exposer leur vie, ni ne sont détournés par le péril ; la mort, pour eux, est un inconvénient dans le métier et jamais un obstacle ; le premier aussi n'est guère plus vain d'avoir paru à la tranchée, emporté un ouvrage ou forcé un retranchement, que celui-ci d'avoir monté sur de hauts combles, ou sur la pointe d'un clocher. Ils ne sont tous deux appliqués qu'à bien faire, pendant que le fanfaron travaille à ce que l'on dise de lui qu'il a bien fait.

La Bruyère recherche aussi les mots techniques et les mots pittoresques : avec un vocabulaire plus sec, il revient à la tradition du seizième siècle ; on a vu chez lui du « réalisme ». Enfin il a le tour. Son procédé constant, c'est de ne pas lier les idées, ni les lignes de son dessin ; il les met les unes à la suite des autres, sans que nous puissions deviner où nous allons, et brusquement, avec le dernier mot, nous comprenons une vérité piquante, une épigramme cruelle. Voici un exemple :

Un homme à la cour, et souvent à la ville, qui a un long manteau de soie ou de drap de Hollande, une ceinture large et placée haut sur l'estomac, le soulier de maroquin, la calotte de même, d'un beau grain, un collet bien fait et bien empesé, les cheveux arrangés et le teint vermeil...

Où le peintre, — car La Bruyère est un peintre, — veut-il en venir avec ce choix de détails ?

... qui, avec cela, se souvient de quelque distinction métaphysique, explique ce que c'est que lumière de gloire, et sait précisément comment l'on voit Dieu, cela s'appelle un docteur.

Nous y voilà ! Pas encore. Le morceau continue, l'idée va se compléter.

Une personne humble, qui est ensevelie dans le cabinet, qui a médité, cherché, consulté, confronté, lu ou écrit pendant toute sa vie, est un homme docte.

Remarquons tout de suite, outre l'effet de surprise, la brièveté elliptique du trait : bien plus, l'idée essentielle n'est exprimée nulle part. Elle nous est suggérée par le choc et l'opposition des deux phrases, des deux portraits. Mais La Bruyère ne l'a point formulée. Tout le dix-septième siècle a fait consister la perfection du

style dans les transitions, c'est-à-dire dans les préparations ; tout le dix-septième siècle a voulu formuler clairement et fortement la connexion des idées. La Bruyère supprime la transition, évite les préparations, égare ses lecteurs, détourne leurs yeux du but. Et brusquement, il les y porte. La Bruyère est un grand humoriste.

A partir de la quatrième édition, ai-je dit, il a multiplié les portraits. Ces portraits sont conçus d'après le même procédé : des touches, très riches, très précises, très menues, ajoutées les unes à côté des autres, on ne sait pourquoi. Et puis, à la fin, on sait pourquoi ! Le portrait se dresse vivant, criant de vérité, et en même temps l'idée se dégage d'elle-même, opinion morale, jugement ou satire. Cet art du portrait est, d'ailleurs, très communicable. On fait du La Bruyère. Louis Veuillot y a excellé et s'est formé dans cet exercice. A ce titre, *les Caractères* sont un livre à étudier de près. La Bruyère est le chef des « stylistes ». Mais il est à peine classique. Et l'impression qu'il nous laisse, avec son humeur chagrine, sa philosophie amère et son style pittoresque, c'est que son temps, à quelques exceptions près, faisait peu d'honneur à l'homme.



SAINT-SIMON (Collection M. Duval).

SAINT-SIMON « Glorieux, frondeur et plein de vues » ; voilà l'excellente formule dont Mme de Maintenon définissait Saint-Simon. L'auteur des *Mémoires* est né en 1677 et a eu pour parrain et marraine Louis XIV et Marie-Thérèse. Mais, par le cœur et par l'esprit, il fut toujours contemporain de ce Louis XIII qui

avait fait la fortune de son père, comme La Bruyère le fut toujours un peu de la Ligue. Regrettant ce passé, il détesta le présent et le peignit sous les plus sombres traits, même pour l'époque où il était jeune, où la vie lui souriait, et qu'il aurait dû aimer.

Il avait songé dès l'âge de dix-neuf ans à écrire ses *Mémoires*. Et dans cette vue, il prenait des notes. Il attendit pourtant d'être vieux et à la retraite, à la campagne, pour se mettre à la rédaction. Dangeau, dont il s'était fait donner le sec journal, lui fournissait les dates ; il avait réfléchi lui-même à bien des questions importantes ; il avait des informations et des souvenirs. Avec cela, il écrivit d'un trait, au courant de la plume, en s'abandonnant à son tempérament puissant, à son génie de violence, mais non sans soin et sans attention. Il avait une haute idée de son œuvre : œuvre d'historien, œuvre de justicier, pensait-il. Il l'a fait précéder d'une ample préface, où il se demande si « un chrétien, et qui veut l'être, peut écrire et lire l'histoire ». Cela prouve qu'il ne conçoit l'histoire que comme un cruel pamphlet et une perpétuelle médisance. Et voici comment il résout ce cas de conscience :

> Est-on obligé d'ignorer les Guises, les rois et la cour de leur temps, de peur d'apprendre leurs horreurs et leurs crimes ? les Richelieu et les Mazarin, pour ignorer les mouvements que leur ambition a causés, et les vices et les défauts qui se sont déployés dans les cabales et les intrigues de leur temps ? Se taira-t-on M. le Prince, pour éviter ses révoltes et leurs accompagnements ? M. de Turenne et ses proches, pour ne pas voir les plus insignes perfidies les plus immensément récompensées ?... N'aura-t-on nulle idée de Mme de Montespan et de ses funestes suites, de peur de savoir les péchés de leur élévation ? N'en aurait-on point aucune de Mme de Maintenon et du prodige de son règne, de peur des infamies de ses premiers temps, de l'ignominie et des malheurs de sa grandeur, des maux qui ont inondé la France ? Il en est de même des personnages qui ont figuré sous ce long règne, et de ses fertiles événements, dont le long gouvernement a changé toute l'ancienne face du royaume. Demeurera-t-on, par obligation de conscience, sans oser s'instruire des causes d'une si funeste mutation, dans le scrupule d'y découvrir l'intérêt et les ressorts de ces grands ministres, qui, sortis de la boue, se sont faits les seuls existants et ont renversé toutes choses ? Enfin se cachera-t-on jusqu'au présent pour ne point voir les désordres personnels d'un régent, les forfaits d'un premier ministre, les barbaries et l'imbécillité du successeur, les faussetés, les bévues, l'ambition sans bornes, les crimes de celui qui vient de passer, dont la jalousie et l'insuffisance plongent aujourd'hui l'État dans la situation la plus dangereuse et dans la plus ruineuse confusion ?... Rendons au Créateur un culte plus raisonnable, et ne mettons point le salut que le Rédempteur nous a acquis au prix indigne de l'abrutissement absolu et du parfait impossible.

Quel terrible homme !

LES « MÉMOIRES » Villemain disait de Saint-Simon qu'il était né pour être « un grand écrivain posthume ». Si l'on réfléchit qu'il a écrit ses *Mémoires* à l'époque où Voltaire écrivait *le Siècle de Louis XIV*, et qu'il est mort en 1755, on se rend bien compte que cet homme était hors de son temps

et de tous les temps. Par ses idées féodales, par sa haine du Parlement et des ministres, par ses regrets que le pouvoir ne soit pas aux mains des ducs et pairs, il remontait à Charlemagne. Par son style, il semble être un romantique. Lorsqu'on a publié pour la première fois le texte exact des *Mémoires* en 1829, ils ont excité l'admiration et l'enthousiasme : ils paraissaient écrits pour l'époque où Balzac allait donner la *Comédie humaine;* et, d'autre part, Agrippa d'Aubigné les aurait sûrement aimés et compris. Mais qu'ils sont loin de l'histoire comprise à la moderne !

Saint-Simon pose en principe que les événements ne s'expliquent pas les uns par les autres. Il faut une clef qui permette de retrouver leurs origines, leurs causes, leurs suites et leurs liaisons. Or, cette clef est uniquement la connaissance des caractères, des passions et des intérêts des hommes qui ont mené les événements. Saint-Simon traite donc l'histoire comme une dépendance de la psychologie à la manière de Tacite ou de l'auteur de *Britannicus*.

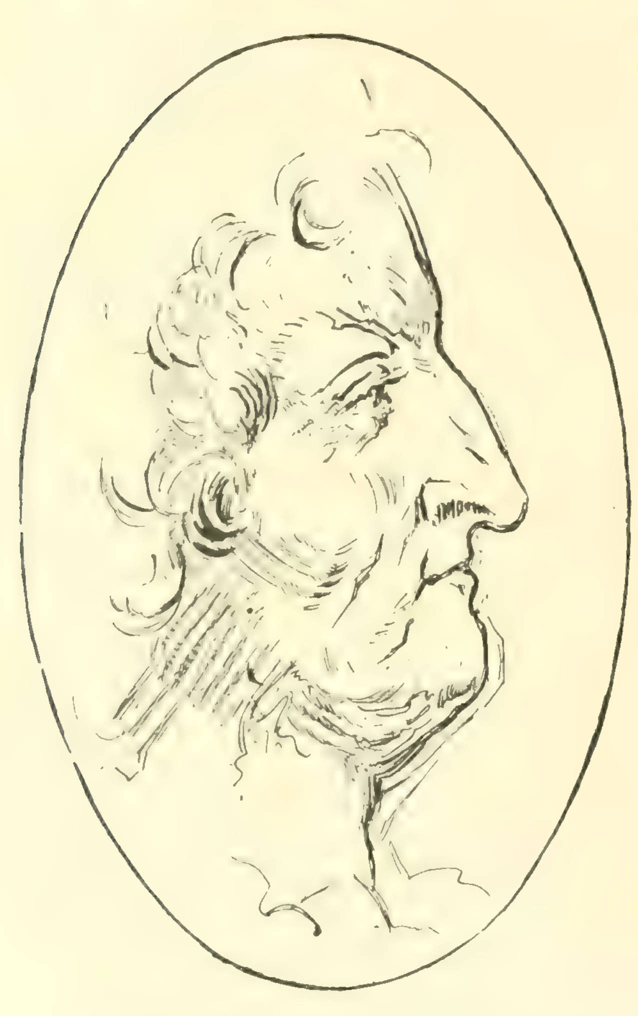
> C'est, dit-il, ce qui rend nécessaire de découvrir les intérêts, les vices, les vertus, les passions, les haines, les amitiés, et tous les autres ressorts, tant principaux qu'incidents, des intrigues, des cabales et des actions publiques et particulières qui ont part aux événements qu'on écrit, et toutes les divisions, les branches, les cascades qui deviennent les sources et les causes d'autres intrigues, et qui forment d'autres événements.

Donc point de causes générales, d'aucun ordre ; mais des intrigues autour de la volonté qui décide : en un mot la « politique de cabinet ». C'était beaucoup diminuer l'histoire. Mais où il a un tort sans excuse, c'est quand, après l'avoir ainsi réduite, il la réduit plus encore, en refusant d'admettre que, dans la politique, le prince, le régent, les ministres et tous ceux qui ont part au pouvoir, se soient quelquefois laissé conduire par une idée générale ou par une vue désintéressée. Plus dur que La Rochefoucauld, il ne découvre sous les visages connus que des fripons, attentifs uniquement à leur vilaine personne, et incapables de jamais avoir un sentiment de vertu ou de patriotisme, un éclair de bon sens et de raison. Le monde est dominé, pour lui, par la cabale, l'intrigue, l'égoïsme, la basse méchanceté, parce que le sort n'a pas voulu que lui et les siens fussent de ceux qui gouvernent le monde. Personne assurément n'a été plus sincère que lui, ni n'a plus aimé la vertu, plus détesté le vice. Par malheur, la passion empêche l'illustre duc et pair de saluer, hors de chez lui et ses amis, la vertu.

De là une apparence de force et de pénétration psychologique, car ses portraits, sans complexité, ont une unité, une couleur, une expression qu'aucun autre mémorialiste n'a su réaliser : le souci de la nuance et de l'indulgence ne l'arrête jamais :

il est sûr de son interprétation des caractères comme de son pinceau. Cela aide un écrivain, non pas à être vrai, mais à être passionnant.

Et quel style ! Quel style prodigieux, perpétuellement créé, avec un dédain magnifique pour les petits raccords, les menus détails et la subtilité. Saint-Simon a, pour inventer ou utiliser les mots, une imagination à la Rabelais, quoique dans un autre ordre et dans un autre ton ; et il ne l'épuisa pas en moins de vingt volumes, aussi gros chacun que toute l'œuvre de maître Alcofribas Nasier. Malheureusement la lecture suivie en paraît, parfois, longue, pénible et confuse : il faut, pour y goûter un réel plaisir, détacher les scènes principales et les portraits, et les dégager du récit qui s'embrouille, sinon sur le papier, au moins dans l'esprit trop chargé du lecteur.



LOUIS XIV AGÉ (D'après la sanguine de A. Benoit).

Mais que sont à côté des siens les *Mémoires* de La Fare, de Mme de Caylus, de Mme de Motteville, de Mme de La Fayette et de La Rochefoucauld ? Seul le cardinal de Retz enlève la palme : c'est que celui-ci avait été réellement dans l'action !

II

HOUDAR DE LA MOTTE Mais les lettres ne meurent jamais entièrement en France. Et pour médiocres que fussent ses poètes, la fin du règne de Louis XIV ne fut pas entièrement dépourvue de poésie ni de poètes. Antoine

Houdar, qui signe de La Motte, est né à Paris le 15 juin 1672. Fils d'un chapelier aisé, il fut élève des Jésuites, fit son droit, mais dès l'âge de vingt et un ans se consacra à la littérature. On raconte qu'un premier échec au théâtre Italien faillit le pousser à la Trappe. L'illustre abbé de Rancé, l'ami de Bossuet, jugea que le jeune auteur sifflé n'avait pas une vocation solide. De retour à Paris, La Motte écrivit des opéras, des comédies-ballets (neuf grands opéras de 1697 à 1707) et des odes.

Dès sa jeunesse, il avait eu la vue très faible ; bientôt il devint aveugle. Mais il n'en continua pas moins à produire. En 1714, il publia une traduction ou plutôt un abrégé en vers de l'*Iliade* où il prétendait corriger et embellir son modèle. De là de longues luttes où Fénelon intervint avec sa bonne grâce et sa modération ordinaires. Cette guerre achevée, La Motte publia des *Fables*. Puis, continuant à parcourir méthodiquement les différents genres de littérature (je n'ose pas dire de poésie), il fit jouer de 1721 à 1726 quatre tragédies : *les Macchabées*, *Romulus*, *Inès de Castro*, *Œdipe*. Montesquieu ne mettait rien au-dessus d'*Inès* qui eut un succès de larmes extraordinaire. Quant à *Œdipe*, La Motte avait écrit cette pièce en vers, mais après sa chute rapide, il la refit en prose, et, à ce propos, découvrit dans un discours toute sa pensée : il déclarait que « la versification n'est pas nécessaire à la tragédie » et, pour le prouver, il ajoutait à son *Œdipe* une scène du *Mithridate* de Racine qu'il avait mise en prose afin de l'améliorer. L'ode elle-même, il voulut la dégager de la versification ; et il finit par enseigner que tous les génies poétiques pouvaient se contenter de ce qu'il appelle « la libre éloquence ».

Était-il donc déjà un précurseur des vers libres ou de la prose poétique ? Nullement. Car n'ayant jamais pu comprendre ce qu'était la vraie poésie, jamais il n'a donné à « la libre éloquence » un élan poétique. Il avait pris trop au sérieux le conseil de Boileau : « Aimez donc la raison », et il n'écrivait que de sang-froid et par raison démonstrative. Aussi bien, chacun de ses ouvrages semble n'avoir été écrit par lui que pour amorcer quelque dissertation théorique.

Il mourut en 1731, accablé d'infirmités, mais toujours doux, aimable, sincère, officieux, car il ne manquait d'aucune des qualités sociables. Son meilleur ami fut Fontenelle ; il était en relations étroites avec le salon de Mme de Lambert ; il fut fort apprécié de la petite cour de Sceaux. Fénelon lui a écrit les lettres les plus courtoises. Montesquieu l'a admiré et aimé. Est-ce par faiblesse congénitale et par défaut de talent qu'il a écrit des choses si éloignées de toute beauté et valeur littéraire ? Ou n'est-ce pas un peu aussi par la stérilité de son temps ?

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU Jean-Baptiste Rousseau doit toute sa réputation, qui fut très grande en son vivant, à l'art de versifier. Assez méchant homme, semble-t-il, en tout cas fort suspect.

Il naquit à Paris en 1670, d'un père cordonnier qu'on l'accusa d'avoir renié, ou, comme dit Sainte-Beuve, « qu'il aurait volontiers troqué contre un autre ». On ne sait où il fit ses études ni comment. « Il connut Boileau vieux et chagrin et reçut de lui des conseils et des traditions. » Ce n'étaient malheureusement que les conseils et les traditions de l'auteur de l'*Ode sur la prise de Namur*. Et il se consacra à ressusciter la grande poésie lyrique. Je cite Sainte-Beuve qui a fait de lui un malicieux portrait, peint de verve : « Il s'insinua auprès des hommes de cour qui le protégèrent, le baron de Breteuil, Bonrepeaux, Chamillart, Tallard, et fut même attaché à ce dernier dans l'ambassade d'Angleterre. Il avait vu à Londres Saint-Evremond ; à Paris, il était des familiers du Temple, des habitués du café Laurens ; il s'essayait au théâtre par de froides comédies ; il paraphrasait les psaumes que le maréchal de Noailles lui commandait pour la cour, et composait pour la ville d'obscènes épigrammes qu'il appelait les *Gloria patri* de ses psaumes. Son existence littéraire, comme on voit, ne laissait pas de devenir considérable : il était membre de l'Académie des Inscriptions ; l'opinion le désignait pour l'Académie française, comme héritier présomptif de



JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU (D'après une gravure de G.-F. Schmidt).

Boileau. En un mot, tout annonçait à Jean-Baptiste Rousseau qu'il allait, durant quelques années, tenir un des premiers rangs, le premier rang peut-être... dans les cercles littéraires, entre La Motte, Crébillon, La Fosse, Duché, La Grange-Chancel, Saurin, de l'Académie des sciences, et autres. Tout cela se passait vers 1710. »

Mais il diffama si cruellement ses amis et Saurin, qu'il fut déféré au Parlement, condamné et banni à perpétuité du royaume. Il passa en exil le reste de sa vie, pauvre, suspect, méprisé, et mourut à Bruxelles en 1741, n'ayant rien ajouté comme poète à ce qu'il avait publié avant sa condamnation.

Son renom a été grand, jusqu'en plein romantisme. Il était « le poète lyrique » ; il avait, disait-on, ressuscité le lyrisme. Il eut des élèves, dont le plus notable fut Le Franc de Pompignan, célèbre par les railleries de Voltaire, et dont le dernier venu fut Ecouchard-Lebrun. A la vérité, il était passé maître dans l'art de la versification ; et à travers tout le dix-huitième siècle nul n'a su mieux que lui tourner « le beau vers »... Ses strophes mêmes ne manquent pas de mouvement. On le comparait à Malherbe. Mais il lui a manqué deux choses qui ne firent pas défaut à Malherbe : un grand sentiment à exprimer et l'art de composer. Ses odes sont des suites de morceaux imités ; l'idée n'est pour lui que l'occasion d'appliquer les procédés du style poétique. Enfin il gâte tout ce qu'il écrit par l'affectation de « ce beau désordre » qui serait « un effet de l'art ». En réalité, il a tué le lyrisme. Et ce nouveau poète qu'on saluait comme un nouveau Malherbe n'a été que l'envers de Malherbe, sans doute parce qu'il avait l'âme un peu basse, mais aussi parce que son temps n'était pas capable de corriger cette bassesse.

Je n'ai pas besoin de continuer la revue de ces ardeurs qui s'éteignent et de ces voix qui deviennent des voix mécaniques. Tout à l'heure, à côté de Rousseau, nous les avons nommées : à quoi bon revenir sur Campistron par exemple, quoiqu'il ait été apprécié de Racine, ou sur Crébillon père, quoique les manuels de littérature le saluent comme le père de l'épouvante ? La vie, la poésie, la puissance créatrice s'en vont d'un monde assombri, obligé à une attitude contrainte et agenouillée.

LE ROMAN Pourtant, il y avait encore des éléments jeunes et de la sève, hors de la solennelle procession du siècle. C'est la revanche des Théophile contre les Malherbe. Les fantaisistes, les indépendants, les irréguliers, échappant à la mortelle discipline de l'heure, sauvent dans des œuvres imparfaites, mais non dénuées de spontanéité, l'étincelle de la vie.

Rien de plus frappant à cet égard que l'histoire du roman. Nous l'avons laissé

à l'*Astrée*. Depuis lors, il avait continué à se déployer en produisant, à côté de beaucoup d'œuvres médiocres, des ouvrages non dénués d'originalité et d'intérêt. Mais il avait subi lui aussi, comme la tragédie, la contrainte de la régularité. L'antiquité n'offrait guère de modèle de ce genre d'écrire ; on lui avait imposé les mêmes lois qu'au genre qui lui ressemblait le plus, l'épopée. Le roman était devenu l'épopée en prose, et il avait dû se soumettre aux deux règles de l'épopée, dont la première était d'avoir autant que possible un sens allégorique et de prêter à des leçons détournées ; dont la seconde était de ne pas dépasser la durée d'une année, comme la tragédie ne dépassait pas la durée d'un jour. L'auteur obéissait à cette dernière exigence, si gênante pour une œuvre qui doit peindre un long espace de la vie, par le système des « emboîtements », d'ailleurs utilisé déjà brillamment par d'Urfé. Après un début *in medias res*, les récits se succédaient, emboîtés les uns dans les autres et amenés le plus souvent par l'arrivée soudaine d'un personnage qui, pour entrée de jeu, disait son histoire. En revanche, une chose manquait à ces romans : l'unité d'action ou d'intérêt dramatique ; celle-là était sans doute réservée au théâtre.

Comme il y a deux sortes d'épopées : l'héroïque et l'héroï-comique, l'*Iliade* et la *Batrachomiomachie*, il y eut deux sortes de romans : le roman héroïque ou pastoral et le roman picaresque, ce dernier imité de l'espagnol et aussi de l'italien, l'*Astrée* et *le Berger extravagant; Polexandre* et *Francion; Artamène* et le *Roman comique*.

Comique ou héroïque, le roman, comme l'épopée, a toujours son héros, lequel est entouré de héros de moindre importance : dans l'héroïque, ce héros possède toutes les vertus, réalise des merveilles, passe par d'étranges épreuves et en triomphe. Ainsi Faramond aura des malheurs pareils à ceux de Rodrigue et accomplira des exploits aussi beaux ; mais Rodrigue est trop peu pour lui : ce n'est assez, pour cet illustre père de Mérovée, de tuer le père de Chimène, il tuera successivement tout le reste de sa famille ; ce n'est pas assez de battre les ennemis et de vaincre un rival, ses victoires seront innombrables, inouïes, aussi prodigieuses que sa beauté et sa générosité. Dans le comique, le héros a tout l'esprit, tout le courage et toute la verve du monde : il triomphe lui aussi, il souffre lui aussi, mais triomphes et souffrances sont emportés d'un élan de bonne humeur et de gaieté qui est tout à fait charmant, tout à fait français et « cadet de Gascogne ». Tel ce beau comédien, qui, l'épée au côté et un grand fusil sur l'épaule, pauvre d'habit et riche de mine, précède le chariot branlant des décors et des comédiennes, tel le Destin, le héros charmant de Scarron.

Les événements doivent être naturellement très variés. Il en faut une infinité

pour que le héros puisse y déployer tous ses talents. De plus, c'était le point par où l'auteur comptait attacher le lecteur ; à défaut d'une intrigue bien liée, il inventait à chaque instant des situations extraordinaires. A chaque instant, nous sommes prévenus qu'une rencontre va arriver plus terrible ou plus comique ou plus imprévue que nous ne pourrions l'imaginer.

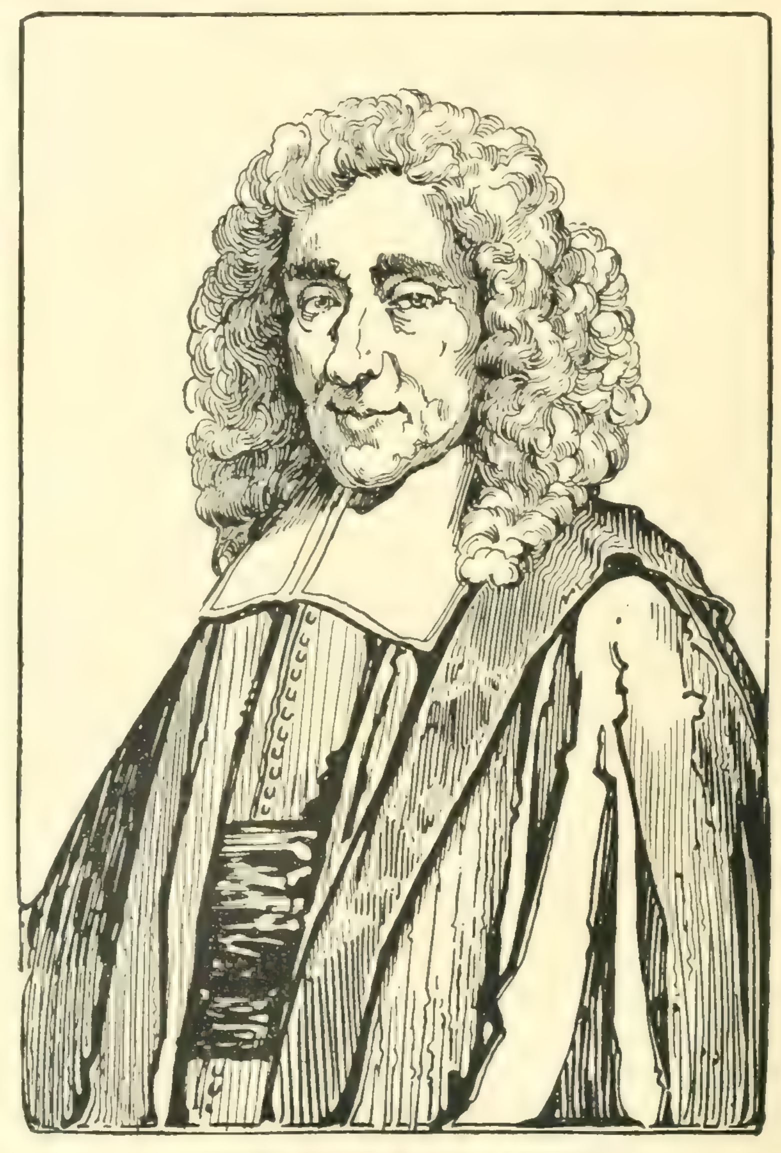
Voici par exemple comment débute le *Francion* de Sorel. Les paysans bourguignons qui vont de grand matin à la messe voient, en passant devant le château : 1° un voleur se tenant des deux mains à une échelle de corde, et retenu par le fond de ses chausses au grillage barbelé d'une fenêtre ; 2° une cuisinière, Catherine, qui est devenue un homme et qui est attachée par les mains, en costume sommaire, aux barreaux d'une autre fenêtre ; 3° un vieux barbon, intendant du château, appelé Valentin, qui, dans le fossé, tient embrassé un gros arbre, dont il ne peut se dégager, car ses mains ont été liées ensemble ; il porte un costume de sorcier ; un bonnet rouge qui lui est descendu sur la figure étouffe ses hurlements ; 4° non loin de là un beau jeune homme, Francion, la tête à demi fendue, est étendu auprès d'une cuve à demi pleine. Et si leurs regards perçaient les murs, ils verraient Laurette, la femme de Valentin, stupéfaite bien plus que fâchée de se trouver entre les bras d'un voleur inconnu.

Il est vrai que la suite n'est pas à la hauteur de ce fier commencement.

Le roman historique, sincère et moral, avec Mlle de Scudéry pour protagoniste, est bien plus ennuyeux. Une phrase longue, plate, monotone, un vocabulaire pauvre et qui se répète sans cesse, une façon languissante d'allonger un récit en des milliers et des milliers de pages, bref tous les défauts de l'*Astrée* sans les qualités de tendresse, de poésie et de vérité pittoresque d'Honoré d'Urfé, rendent illisibles ces interminables romans. Ils plaisaient en leur temps, parce que, sous les noms de l'antique Perse ou de la vieille Rome, l'auteur décrivait ses plus illustres contemporains, ses amis et ses amies ; parce que les mœurs et les sentiments de la société polie y étaient en quelque sorte proposés et enseignés en détail au lecteur qui trouvait dans de tels livres un manuel d'éducation raffinée, enfin parce que, dans les interminables conversations que tiennent entre eux les personnages du roman, des cas de conscience amoureux et mondains sont discutés et résolus.

Cependant le roman n'arrivait pas à être pris au sérieux ; il est remarquable que pas un instant Boileau, Racine ou Molière n'aient songé à écrire des romans. Ce genre avait fini par être méprisé. « Il ne signifie, disait Furetière, dans son *Dictionnaire*, que les livres fabuleux qui contiennent les histoires d'amour et

de chevalerie, inventées pour divertir et occuper des fainéants. » Il ajoute, il est vrai : « Nos modernes ont fait des romans polis et instructifs, comme l'*Astrée* de d'Urfé, *Cyrus* et *Clélie* de Mlle de Scudéry, *Polexandre* de Gomberville, la *Cassandre* et la *Cléopâtre* de La Calprenède. » Mais on voit que, malgré ces noms imposants, Furetière ne met pas à haut prix le titre de romancier. Pourtant il a écrit, lui-même, un roman : le *Roman bourgeois*, œuvre satirique plus que réaliste. Il en avait fait un amusement, et ne prétendait point aller par là à l'immortalité. L'action se passait chez un fripon de procureur, et chez une demoiselle Lucrèce, moitié aventurière et moitié honnête fille. On y voit des personnages « qui ne sont ni héros, ni héroïnes, qui ne déferont point d'armées, qui ne renverseront point de royaumes, mais qui seront de ces bonnes gens de médiocre condition, qui vont tout doucement leur grand chemin ; dont les uns seront beaux et les autres laids, les uns sages et les autres sots ; et ceux-ci ont bien la mine de composer le plus grand nombre »... « Pour éviter encore davantage le chemin battu des autres, je veux, continue Furetière, que la scène de mon roman soit mobile ; c'est-à-dire tantôt en



FURETIÈRE (D'après une gravure d'Edelinck).

un quartier, tantôt en un autre de la ville ; et je commencerai par celui qui est le plus bourgeois, qu'on appelle communément la place Maubert. » De telle sorte que le *Roman bourgeois* est une œuvre en dehors des genres habituels, ni pittoresque, ni héroïque, un essai de liberté. Mais au siècle suivant, il aura des imitateurs.

MADAME DE LA FAYETTE Dix ans après, une femme d'infiniment d'esprit donnait un chef-d'œuvre : Mme de La Fayette, dont nous avons souvent prononcé le nom, écrivait *la Princesse de Clèves.*



MADAME DE LA FAYETTE (D'après une gravure de Desrochers).

Cousine de Mme de Sévigné, Mme de La Fayette, née de La Vergne, avait reçu une culture étendue et profonde : elle avait été l'élève de Ménage ; elle savait l'italien et le français. Honorée de la faveur de Madame, elle avait vu mourir cette princesse et avait raconté son histoire avec un grand charme de style. Elle s'était liée, nous l'avons dit, avec La Rochefoucauld, et avait peu à peu réconcilié cette âme triste, égoïste et faible, avec la vie ; tous deux avaient l'esprit le plus délicat ; ils aimaient également une chère raffinée ; ils étaient également préoccupés de leur santé ; ils étaient entourés de l'estime et du respect universels.

Mme de La Fayette avait écrit jadis une petite nouvelle, *la Princesse de Montpensier*, qui fut imprimée en 1660 ou 1662. Puis *Zaïde*, autre nouvelle plus longue, que son conseiller littéraire Segrais ramena aux règles de l'art et qu'il publia sous son nom. Enfin, en 1678, déjà réellement malade et plus effrayée encore par la pensée de la maladie que par la maladie, elle publia *la Princesse de Clèves*. L'action, s'il y en a une, se passe au temps des Valois : l'on aimait alors à reconnaître cette époque comme celle de la parfaite politesse, et les nouvellistes français y transportaient souvent le cadre de leurs récits. Aimée du duc de Nemours et s'apercevant qu'elle va l'aimer, la princesse de Clèves avoue tous ses sentiments à son mari, qui meurt, non de jalousie, mais de douleur et d'admiration. Après cette mort, la jeune veuve refuse par un scrupule d'héroïsme d'épouser le duc de Nemours, ce qui les désespère l'un et l'autre. Le style si pur et si naturel dans sa fluidité, les analyses de sentiments, si pénétrantes et si aisées, la noblesse des caractères, la tristesse pénétrante des infortunes provoquées par une excessive délicatesse, tout cela fait de ce court roman un chef-d'œuvre... Mais ce chef-d'œuvre ne vivifiera le roman que parce qu'il l'aura arraché à la régularité du dix-septième siècle. Mme de La Fayette mourut treize ans après avoir perdu La Rochefoucauld, accablée d'infirmités et n'ayant ajouté à l'immortelle *Princesse de Clèves* que de jolis mémoires sur la cour et une *Comtesse de Tende* qui se lit peu.

LA COMÉDIE La religion et la moralité s'unissaient pour condamner le théâtre. En 1680, la troupe de l'hôtel de Bourgogne et celle de Molière, s'étant réunies en une seule, déménagèrent au théâtre Guénégaud. Mais dès 1687 les docteurs de Navarre qui venaient de s'installer au collège des Quatre-Nations (actuellement palais de l'Institut) exigèrent qu'on éloignât la comédie trop proche ; elle dut quitter la rue Guénégaud ; partout on repoussait la malheureuse troupe. Quand elle eut enfin trouvé un gîte, rue Neuve-Saint-Germain-des-Prés, des difficultés d'un autre ordre l'assaillirent : les anathèmes tombaient sur elle de la chaire des prédicateurs et des livres des théologiens. Tout cela n'était pas fait pour encourager la vocation de nouveaux Molière ou de nouveaux Racine.

Les comédiens italiens avaient plus longtemps gardé la liberté d'autrefois. Les jeunes écrivains, nés avec de la verve, de la gaieté, de la fantaisie, quittant les comédiens réguliers, écrivaient volontiers pour eux. Quand les Italiens furent expulsés (1677) le goût de la gaieté nouvelle était pris. Dufresny et Regnard avaient déjà leur poétique.

Au lieu de chercher à peindre des caractères et à mettre dans la psychologie des personnages ce je ne sais quoi qui faisait dire d'Alceste que

... dans tous les cœurs, il est toujours de l'homme,

ces nouveaux auteurs ne cherchèrent que des inventions risibles et imprévues, exprimées sans philosophie, mais dans un style amusant et même poétique à force de verve et de fantaisie. Molière avait installé la comédie au foyer de la famille, pour montrer le retentissement des vices sur les liens de famille, sur les sentiments les plus respectables, sur une femme, une fille, un fils. Dans *Tartuffe*, Orgon et Tartuffe font ainsi crouler jusqu'aux pierres même du foyer et c'est une terrible leçon. Dufresny, Regnard et leurs émules renoncent à ce réalisme intime. Plus de foyer, plus de famille. Le ridicule est un accident qui ne retentit plus sur des êtres chers. Il ne crée même plus de malheurs, il ne crée que des situations gaies. Et cette gaieté ne se cantonne pas au théâtre, car ces auteurs ne sont pas uniquement des faiseurs de comédies. Ils touchent à mille genres. Et leur vie même est souvent libre et romanesque comme leurs écrits.

Dufresny, né à Paris en 1648, était petit-fils ou arrière-petit-fils de cette paysanne d'Anet, connue sous le nom de la Belle Jardinière, et qui sut inspirer de l'amour à Henri IV. Il eut infiniment d'esprit, de goût et d'adresse, mais non pas pour conserver sa fortune. Il composait, sans avoir appris, les airs les plus agréables ; il a inventé l'art du découpage des estampes. Il excellait surtout à dessiner des jardins et tandis que Le Nôtre aimait les dispositions régulières et les formes géométriques, il préférait les endroits sauvages et s'y laissait aller à l'imagination. Mignard lui a fait créer son jardin, déjà le jardin à l'anglaise. Mais, à côté de cela, il était effroyablement désordonné dans ses affaires, il aimait les femmes et la bonne chère, tout ce qui coûte. Il épousa sa blanchisseuse pour ne pas lui rembourser ce qu'il lui avait emprunté ; aussi, malgré la faveur de Louis XIV, qui désespérait en effet de l'enrichir, il resta pauvre. Il a écrit des pièces, surtout pour les Italiens, et, même quand il écrivait pour les Français, c'était encore dans le goût des Italiens. Son esprit était pétillant, vif, original. Parmi ses romans et ses ouvrages en prose, il nous faut signaler les *Entretiens* ou *Amusements sérieux et comiques d'un Siamois* dont Montesquieu s'est souvenu pour les *Lettres persanes*. Ainsi cet irrégulier nous mène au cœur du plus beau dix-huitième siècle.

Regnard, assez longtemps ami de Dufresny, est né à Paris en 1655. Il

était riche et de bonne famille. Il perdit son père très jeune, fit de nombreux voyages, jouant et gagnant, fut pris par des corsaires avec une belle dame, dont il était fort amoureux ; il se racheta avec la dame et son valet, perdit la dame après avoir cru pouvoir l'épouser, voyagea de nouveau, rentra à Paris, dans un délicieux logis, au pied de Montmartre, — sans parler d'une jolie maison de campagne qu'il possédait près de Dourdan, — écrivit des nouvelles, raconta ses voyages, de l'Italie à la Laponie, de la France à la Moscovie, fit jouer des comédies d'abord par les Italiens, puis par les Français, — la dernière est le fameux *Légataire*, — et mourut le 5 septembre 1709 à quarante-quatre ans, d'une purge prise mal à propos après une indigestion, car il était fort gourmand et ami de tous les plaisirs. Regnard, c'est le rire sans arrière-pensée, la bonne grâce sans effort, et l'esprit sans amertume ; on n'a jamais envie de pleurer lorsqu'on vient de rire avec lui ; il fait penser au comique de Shakespeare ou de Banville, autant que cela est possible à un contemporain de Boileau. Grâce à lui, après Dufresny, la comédie et le roman se sont renouvelés ; et non seulement Collé, mais encore Marivaux et Lesage ont des précurseurs qui leur ouvrent la route.



REGNARD (D'après une gravure de A. Tardieu).

LA POÉSIE LÉGÈRE Enfin la poésie légère a repris quelque fraîcheur. Et aussi bien La Fontaine, qui ne s'est jamais « repenti », est encore vivant. La Fare et Chaulieu, dont les noms restent unis, font prévoir la malice, la grâce et l'esprit de Voltaire. Il y a mieux ; toute une école poétique fleurit qui sert de liaison et de préparation avec le siècle à venir. Pour elle, dit Sainte-Beuve, le siècle de Louis XIV, à certains égards essentiels, n'a pas existé. « Elle se continue avec le goût de Louis XIII et de la première Régence et finit à la seconde, sous La Motte et Fontenelle. Elle part de Voiture, Saint-Evremond ; elle est assez d'accord avec la première manière de La Fontaine ; elle se cantonne, durant Boileau et Racine, à l'hôtel Bouillon, chez les Nevers, les Deshoulières, Hénault, Pavillon, Charles Perrault ; voici l'anneau trouvé avec Fontenelle. » Et l'ingénieux critique continue : « Un double caractère de cette petite école est d'être à la fois en arrière et en avant, de tenir à l'âge qui s'en va et au siècle qui vient, d'avoir du précieux et du hardi ; enfin de mêler dans son bel esprit un grain d'esprit fort. » On ne peut mieux voir ni mieux dire.

III

LA JEUNESSE DE FÉNELON Dans ce déclin du pur génie classique, une péripétie s'est pourtant produite : une vague de fond est arrivée de loin, a soulevé un instant les eaux baissantes, mais cette espérance de vie n'a apporté qu'un désordre de plus. Nous voulons parler de Fénelon.

Il faudrait raconter l'histoire de Fénelon comme un conte de fée. Et pourquoi pas ? Il y avait donc, en Périgord, un vieux château, appelé Sainte-Mondane, sur une montagne près d'une rivière qui arrose des prairies émaillées de fleurs. Dans ces prairies, des bergers avec leurs chiens et des bergeronnettes gardent encore aujourd'hui les troupeaux : je les ai vus. Dans le vieux château habitait au dix-septième siècle un vieux seigneur, Pons de Salignac de La Mothe-Fénelon qui venait d'épouser, en secondes noces, une jeune femme, dont il eut plusieurs enfants. L'un d'eux vint au monde, si maigre et si chétif qu'on crut qu'il ne vivrait pas ; il vécut ; il fit une grave maladie, et sa mère ne le sauva que par un vœu à Notre-Dame de Rocamadour, qui est le sanctuaire le plus étrange, le plus farouche et le plus pittoresque du monde. Dès l'âge de dix ans, l'enfant fut destiné à l'Église. Sa famille n'était pas riche ; elle avait bien les beaux dehors d'une antique fortune ; mais les meubles étaient rompus, les tapisseries

rapiécées ; l'argenterie usée ; et, des deux chevaux du carrosse, l'un était épaulé, l'autre éborgné ; seul le petit cheval de « Messieurs les enfants du second lit » n'avait aucune infirmité. Cela n'empêchait qu'on ne fût tranquille, heureux, paisible, dans ces « pénates gothiques ». L'enfant — il s'appela François de Salignac de La Mothe-Fénelon — fut élevé à Cahors, puis à Paris au collège du Plessis ; puis il entra à Saint-Sulpice, d'où son frère aîné était sorti pour aller prêcher et mourir au Canada. Il eut pour directeur M. Tronson, qui était la sagesse en personne, et il y devint un excellent prêtre. Alors on l'employa à faire le catéchisme aux



LE CHATEAU DE FÉNELON.

petits enfants de la paroisse Saint-Sulpice. M. Tronson, qui était à même d'apprécier les merveilleux talents et la piété de son disciple, lui aurait trouvé quelque situation relevée. Malheureusement le jeune prêtre n'avait point de forces ni de santé ; Notre-Dame de Rocamadour l'avait sauvé de la mort et l'avait laissé languissant. Cependant, il ne pouvait rester obscur et inconnu. Son charme agissait. M. de Seignelay, premier ministre, le duc de Chevreuse, gendre de Colbert, M. de Beauvillier, puissant personnage et d'une grande autorité, enfin Mme de Maintenon, s'attachèrent à ce frêle catéchiste. D'ailleurs, il avait achevé de se former en se mettant à l'école de Bossuet, qui fut séduit comme les autres, et comme les autres subit l'attrait de son pur et insinuant génie.

Son occupation officielle était alors de diriger la maison des Nouvelles Catholiques, où l'on recueillait — où l'on emprisonnait parfois — les jeunes filles protestantes qui voulaient se convertir, ou qu'on voulait convertir. Il fut chargé aussi d'une mission dans l'Aunis et la Saintonge, pour évangéliser les réformés, qui,

depuis « l'édit de révocation de celui de Nantes », étaient censés catholiques. Il se conduisit à l'égard de ces pauvres gens avec toute l'humanité que comportait ce temps si dur, si fanatique ; il leur parlait de ce qui unit et non de ce qui divise ; il fut accusé d'être devenu lui-même hérétique. Il se reposait de ses tracas en revenant soit chez lui, soit dans le prieuré de Carennac, qui lui appartenait et qui est aussi sur les bords de la rivière de Dordogne, non loin de chez lui. Il s'y détendait, il s'y amusait.



FÉNELON (D'après Vivien).

Mais ses amis ne voulaient pas qu'il laissât la lumière sous le boisseau. Il écrivit sur les conseils de Bossuet, qui, dit-on, en corrigea de sa main le manuscrit, une subtile et profonde réfutation du système de Malebranche. Il écrivit aussi (du moins, je crois que ce fut encore sous l'inspiration de Bossuet) un *Traité de l'existence de Dieu*, dirigé contre les spinozistes, pour compléter le *Discours sur l'histoire universelle*, en ajoutant à la preuve de la Providence par l'histoire des peuples, une seconde démonstration par une philosophie « sensible » de l'homme et de la nature. Il écrivit encore des *Dialogues sur l'éloquence de la chaire*, où, sentant bien le péril dans lequel l'insouciance des orateurs *à la Capucine* et la vanité des orateurs académiques précipitaient la prédication, il esquissait une théorie de l'homélie telle que la pratiquait et la recommandait Bossuet. Enfin, il

composa et fit même imprimer un *Traité de l'éducation des filles*, qui avait d'abord été une lettre à Mme de Beauvillier, mère d'un grand nombre de filles, et qu'il transforma en *Traité* sur la prière de la destinatrice. J'ajoute que c'est probablement dans le même intervalle de temps, et sans doute durant ses séjours à Carennac, qu'il eut l'idée de *Télémaque;* je ne serais pas étonné qu'on retrouve un jour ou l'autre une première esquisse de ce fameux roman et datée des bords de la Dordogne. Dans tous ces livres une même pensée, une même tendance s'exprime : un humanisme nouveau.

L'HUMANISME DE FÉNELON Cet humanisme confondra le bon, le saint, le vrai avec la beauté, la nature et la poésie. Dieu même, Fénelon ne l'adore que comme la beauté parfaite : « Vous n'avez trouvé digne en vous que Dieu beau en soi, lui reprochera bientôt Bossuet ; la bonté... vous a paru un objet peu convenable aux parfaits. » Il n'établit donc pas de différence entre ce qui est vertueux et ce qui est pur, entre ce qui est pur et ce qui est naturel, et tout cela pour lui est beau. Pour prendre un exemple, ses durs contemporains refusaient parfois à la Bible d'avoir de la beauté ; pour un peu ils auraient dit qu'elle était laide : certains le disaient. Et lui, pour préparer le chrétien à sentir le charme du livre divin, il conseille de commencer par lire... Homère. Les philosophes réduisent la nature à un ordre purement rationnel de causes et d'effets. De là ils déduisent l'existence de Dieu : ils la déduisent aussi de la raison humaine, amoureuse de vérité, et qui ne peut se satisfaire que dans la vérité. Pour Fénelon, ce qui lui révèle Dieu dans l'univers c'est moins cette raison que la beauté, l'art prévenant et humain, le charme et la douceur des choses : il compare le monde à l'*Iliade*, à une statue de marbre, à un beau tableau, et non à un traité de géométrie. De même encore, l'éloquence de Fénelon, celle qu'il aime et qu'il recommande pour prêcher, ne consiste pas dans l'artifice ou le style, mais dans le beau naturel qu'une âme convaincue atteint par la sincérité, dans la méditation. Il suffit pour lui de *prouver*, *peindre*, *toucher*, c'est-à-dire d'expliquer la vérité, de la montrer vivante, et de la faire pénétrer dans le cœur ému. Et cela n'exige point de talent extraordinaire : que l'orateur s'oublie soi-même, qu'il rejette l'artifice, qu'il aime ce qu'il dit, et il sera éloquent, parce qu'il aura l'âme d'un poète inspiré. Enfin Fénelon croit que le bonheur de la vie réside dans le retour au naturel. La vie innocente et frugale du paysan qui cultive la terre est la meilleure, la seule conforme à la condition humaine. Le berger garde ses moutons en jouant de la flûte, la mère file la laine et tisse le chanvre et le lin ; le père conduit la charrue ; tout le travail

devient facile et les hommes n'ayant plus de passions artificielles sont vertueux et heureux. Mais je n'ai pas encore tout dit sur cet humanisme, fait de nature et de poésie. Il est, comme celui de Ronsard et de Montaigne, réglé par le goût des anciens. Le château de Sainte-Mondane n'est pas bien éloigné de cet autre château de la Dordogne où le seigneur Michel de Montaigne se retira pour lire les anciens. Sans cesse Fénelon a recours à eux, mais aux poètes plus qu'aux philosophes. Il propose leur exemple aux prédicateurs :

> Ne trouvez-vous pas que Virgile et Homère sont des auteurs assez agréables ? Croyez-vous qu'il y en ait de plus délicieux ? Vous n'y trouverez pourtant pas ce qu'on appelle des jeux d'esprit. Ce sont des choses simples ; la nature se montre partout, partout l'art se cache soigneusement...

Ces anciens, modèles de simplicité, d'oubli de soi et sensibilité dans l'art, sont toujours pour lui la règle du goût. Même pour l'habillement des femmes ! Dans le *Traité de l'éducation des filles*, si voisin du bon voisin Montaigne, où il conseille entre autres choses de réjouir l'imagination de l'enfant et de lui apprendre à lire dans quelques livres « pleins d'histoires courtes et merveilleuses », savez-vous ce qu'il recommande pour la toilette ?

> Je voudrais même faire voir aux jeunes filles la noble simplicité qui paraît dans les statues et dans les autres figures qui nous restent des femmes grecques et romaines ; elles y verraient combien des cheveux noués négligemment par derrière, et des draperies pleines et flottant à longs plis, sont agréables et majestueuses. Il serait bon même qu'elles entendissent parler les peintres et les autres gens qui ont le goût exquis de l'antiquité... Je sais bien qu'il ne faut pas souhaiter qu'elles prennent l'extérieur antique ; il y aurait de l'extravagance à le vouloir. Mais elles pourraient sans aucune singularité prendre le goût de cette simplicité d'habits si noble, si gracieuse, et d'ailleurs si convenable aux mœurs chrétiennes.

Retenons ces derniers mots, pour y admirer la puissance de conciliation et d'harmonie qui se cache dans le génie de Fénelon, et qui accorde non pas les notions mais les choses mêmes : l'esprit chrétien et l'esprit moderne, le goût antique et la simple nature, la sensibilité et le travail, l'effort et la joie.

Voilà — et il n'est pas nécessaire d'insister sur la parenté de toutes ces idées d'ensemble — voilà l'humanisme fénelonien, qui déjà s'exprime dans tout ce qu'écrit entre vingt-cinq et trente-cinq ans ce prêtre de si chétive santé et de si médiocre fortune, qui s'en allait par la vie, à moitié endormi, grand et maigre, doux et silencieux.

FÉNELON A LA COUR Fénelon n'était connu que du petit nombre de ceux qui l'approchaient, lesquels d'ailleurs l'admiraient malgré eux, séduits qu'ils étaient par cette étrange personnalité. Il recevait les confidences du premier

ministre, des grands seigneurs les plus riches et puissants, celles enfin de la femme même du roi de France, toutes confidences traduisant l'inquiétude, l'ennui, le tourment. Ah ! qu'on était plus tranquille et qu'on passait des jours plus paisibles à Sainte-Mondane et dans ces villages qui s'éparpillent le long de la verdoyante et tiède vallée. Pays éloigné des routes royales, oublié des marchands et des brasseurs d'affaires, préservé des désordres et de la misère par la pauvreté, le brillant abbé de Fénelon ne vous oublie point !

LE QUIÉTISME Ce persistant souvenir, ce parti pris de confiance dans la nature étaient cependant traversés et combattus par la dureté de ce temps en matière spirituelle. De plus en plus la dévotion se privait et privait le chrétien de tout ce qui est l'agrément de la vie, ou même la possibilité de vivre. Comment Fénelon s'y serait-il accommodé ? Quoi, pas même un tableau de Poussin au mur ? Non, rien que la pierre grise et le lit de cendre. Aussi avait-il une obscure tendance vers le mysticisme plus tendre de l'abandon à Dieu, du repos dans l'amour de Dieu, et de la confiance dans la bonté divine. Mais il n'osait s'y livrer sans réserve. C'est alors qu'une femme extraordinaire passa dans sa vie.



MADAME GUYON (D'après une gravure du Cabinet des Estampes).

Mme Guyon, grosse, enlaidie, vieille avant l'âge, avait en elle des sources ou plutôt des torrents capables d'apaiser les plus ardentes soifs de divine présence et de paix intérieure. C'est par là que ces êtres singuliers prennent les plus grandes

âmes et les cerveaux les plus solides : ils ne prophétisent pas, ils n'imposent pas une doctrine : ils donnent la plénitude entière de la paix. Ainsi Mickiewicz écouta plus tard le prophète Towianski. Fénelon fut pris, et pour toujours. Son malheur lui vint de « l'expérience » qu'il eut du pouvoir de cette femme, et de la séduction mystique qu'elle exerça sur lui.

Cette folle, pleine de brouillerie, ne se bornait pas à communiquer sa paix ; elle annonçait à ses fidèles une grande révolution et rénovation en France ; et elle prédisait que ce miracle serait opéré par Mme de Maintenon, qui donnait elle-même un peu dans ses folies, et par Fénelon qui était tout à fait conquis, Mme Guyon restant d'ailleurs l'inspiratrice et l'intermédiaire constante entre Dieu et les instruments de Dieu. En effet cette prédiction commença à s'accomplir. Voilà que tout d'un coup le petit abbé inconnu qu'était Fénelon est nommé précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils chéri de Louis XIV et destiné à régner plus tard. Comment aurait-il pu conserver quelques doutes sur le caractère inspiré de celle qui, après lui avoir donné la paix, lui avait prédit et marqué son ascension ?

Heureusement, presque tout de suite, Fénelon domina son illusion ; il fut avant tout le meilleur des précepteurs et son succès auprès de son élève prouve la judicieuse exactitude des théories qu'il avait hasardées dans ses *Dialogues de l'éloquence* et dans son *Traité de l'éducation des filles*. Car il suivait exactement la méthode qu'il avait indiquée, et suivant laquelle le beau et l'agréable devaient tout accompagner : histoires merveilleuses, descriptions de tableaux ou de statues, fictions riantes et pleines de sens, concoururent sous forme de fables, de dialogues et de romans à l'éducation du jeune prince. Quant au fond, le précepteur, fidèle à sa pensée, faisait aimer au futur roi de France la vie simple et patriarcale du paysan qui ne connaît ni le commerce, ni l'industrie, encore moins l'ambition, l'amour des richesses, le besoin du luxe. Il lui faisait haïr la guerre, la magnificence des bâtiments, la servilité des courtisans. Il lui faisait traduire en latin le *Télémaque* tel que nous l'avons actuellement : aujourd'hui nous en serions presque scandalisés, tant nous sommes habitués à voir dans les mauvais rois que Mentor montre à Télémaque des images de Louis XIV. Mais, à bien réfléchir, nous avons tort. Le *Télémaque* devance les temps ; il prêche instamment l'horreur de la guerre et l'amour des conquêtes avant que la guerre et l'amour des conquêtes fussent devenus le vice caractéristique de Louis XIV ; il peint de mauvais rois, avant que Louis XIV eût mérité par certains côtés les reproches mérités par les mauvais rois.

Donc le préceptorat assumé par Fénelon progressait normalement, préparant à la France, pour beaucoup plus tard (il y avait entre Louis XIV et le duc de Bour-

gogne, le Grand Dauphin), un maître pacifique, un père du peuple, un modèle de sage et confiante piété. Mais Mme Guyon continuait à dogmatiser ; si bien que les autorités ecclésiastiques durent intervenir. Fénelon lui-même, devant l'évidence, fut forcé de reconnaître et de condamner les erreurs de son amie, sans toutefois consentir, par un insondable mystère du cœur, à condamner son amie. Satisfait de cette demi-soumission, Louis XIV, Bossuet, Mme de Maintenon, firent élever Fénelon à l'archevêché de Cambrai, sans qu'il cessât d'être précepteur des enfants de France. Apogée de la fortune et point de départ de ce qui fut, au point de vue humain, sa chute, au point de vue religieux, son exaltation.

Bossuet et Mme de Maintenon avaient eu pour lui, pour sa piété, pour la confiance qu'il leur témoignait, une très tendre affection. Ils s'aperçurent alors soudain que dans son cœur ils n'étaient que les seconds ; ils étaient moins que cela, ils n'étaient que des instruments dont Mme Guyon disposait. Leur ami était au service de cette femme, et les mettait au service de cette femme. Ils étaient des dupes. Ils n'étaient pas des amis. Leur rancune et leur colère furent égales à leur déception. Louis XIV qui n'aimait pas l'esprit chimérique de Fénelon, c'est-à-dire son idéal nouveau, n'eut pas de peine à partager leurs sentiments. De là une campagne terrible où Bossuet et Fénelon lancèrent l'un contre l'autre des écrits qui contiennent peut-être les pages les plus émouvantes et les plus fortes de la littérature française, mais qui sont pénibles. Enfin, Fénelon fut condamné à Rome pour son livre des *Maximes des saints*, malgré l'hésitation du pape et des cardinaux, qui ne s'y résignèrent que devant la volonté implacable de Louis XIV. Brisé, l'archevêque de Cambrai se soumit « comme la dernière brebis de son troupeau ». Un profond et universel chagrin, un détachement de toutes choses suivirent cet effort. L'amitié, les obligations et les devoirs de l'épiscopat arrachèrent enfin Fénelon à sa peine.

L'ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI Sur ce vinrent la guerre et l'invasion. Fénelon sauva son diocèse, aida les armées du roi, et se fit admirer des ennemis eux-mêmes par la grandeur de son caractère. Les ducs de Beauvillier et de Chevreuse, son élève le duc de Bourgogne ne cessaient de le consulter sur la politique. A mesure que les maux de l'État croissaient, il faisait des plans pour y trouver des remèdes. Il traçait même un programme suivi et minutieux de gouvernement : il voulait non seulement transformer l'esprit du prince et les mœurs de la royauté, mais même corriger les institutions et la forme politique : le roi, selon lui, devait être assisté par les notables et les États généraux, avec une forte

prédominance de l'aristocratie de naissance ou d'Église. Les provinces, plus autonomes, auraient toutes une administration semblable à celle du Languedoc qui passait pour bien administré ; les impôts seraient plus justes, mieux répartis et levés sous le contrôle des États provinciaux, etc. Il était bien le même rêveur imaginatif qui avait inventé le *Télémaque;* mais il donnait maintenant un corps solide et une raison à son rêve.

Là dessus, le Grand Dauphin meurt ; le duc de Bourgogne devient dauphin, Louis XIV l'associe au gouvernement. C'est donc vers Cambrai que regardent désormais tous les ambitieux et aussi tous les patriotes qui craignent que la France ne succombe sous les charges de cette affreuse guerre de la Succession d'Espagne et sous le poids d'une mauvaise administration. C'est le triomphe. Court triomphe. Au bout de quelques mois, le duc de Bourgogne meurt à son tour. Fénelon perd en lui le roi selon son cœur ; il perd aussi en lui, coup bien plus douloureux, son enfant chéri et la fleur de sa vie. Beaucoup d'autres deuils accompagnent ce deuil. Il voit mourir l'un après l'autre le compagnon de toute sa vie, l'abbé de Langeron, puis le duc de Chevreuse, puis le duc de Beauvillier. Et il sentit venir sa propre mort.

Que faisait-il à ce moment ? La politique le poursuivait. Par amour pour le pays, il faisait encore des plans de gouvernement : le duc d'Orléans, futur régent, entretenait avec lui une correspondance philosophique. De plus en plus, l'archevêque de Cambrai paraissait à la France comme une lumineuse étoile parmi d'effrayantes ténèbres. Pour lui-même, il s'accoutumait à la douleur ; elle devenait amertume et langueur intérieure ; elle ne se ravivait en fièvre et en coup d'aiguillon que si les circonstances la réveillaient.

Il était maigre, délicat toujours, de visage clair et net, mais sans couleur, avec un air de bonté tranquille et de grandeur. Il recevait chez lui magnifiquement et délicatement ; mais à cette table chargée de mets il ne mangeait que des fruits et des laitages et très peu : le soir, par exemple, quelques cuillerées d'œufs au lait. Il ne laissait point passer un étranger de distinction sans l'inviter. Il n'avait pas oublié sa « pauvre Ithaque », la Dordogne, Sainte-Mondane, les gens qu'il avait connus ; il faisait servir une rente à sa vieille nourrice et s'informait d'elle, quand il en avait l'occasion.

LA FIN DE SA VIE

Or, dans ce détachement de toutes choses, dans ce déracinement de la terre, et en attendant l'autre vie, l'archevêque de Cambrai était, comme Bossuet, hanté par le charme de la poésie antique : seule-

ment, il ne combattait pas ce charme ; il s'y abandonnait en le purifiant et en refusant d'y voir une « concupiscence ». Il avait soigné, chez lui, un blessé de guerre, le chevalier Destouches, commissaire de l'artillerie de France, homme un peu bien « profane » et qui devait être le père de d'Alembert. Il l'aimait beaucoup ; il ne cessa de lui écrire des lettres charmantes ; il ne le prêchait pas trop, sauf pour la tempérance.

On dit qu'en Irlande, toute une famille à demi sauvage ne met point d'autre nappe que l'herbe des prés. Chacun se couche sous le ventre d'une vache, pendant qu'elle paît, et en suce le pis. Voilà son dîner fait. Potages, hors-d'œuvre, entrées, rôts, entremets, fruits, glaces, vins de liqueur, café et chocolat, tout cela est compris dans une pinte de lait. L'homme s'endort : Dieu sait quel chyle, quel sang, quelle légèreté, quelle souplesse !

Tel est le ton. Mais dans ces lettres si familières, si amusées, si ironiques, les citations de Virgile, d'Horace et de tous les anciens, les plus fines allusions à leurs œuvres, sont jetées en moisson parfumée. Il en va de même pour toutes ses lettres à ceux qu'il chérit, son neveu, le pauvre petit marquis de Fénelon, cruellement blessé à la guerre, le bon abbé de Beaumont, autre neveu : elles expriment la fleur de la littérature antique. Enfin, consulté par le secrétaire perpétuel de l'Académie française, Fénelon trouva le temps de répondre dans un mémoire sur les occupations de l'Académie française, couramment appelé : *Lettre à l'Académie*, qui est, depuis la Pléiade, le plus joli miroir de l'humanisme. Il y parle beaucoup des modernes et des contemporains, mais ses modèles sont les anciens. Cette lettre, vrai testament littéraire, loue et célèbre ce que son âme goûtait vraiment : la campagne, la vie rustique, les sentiments naturels, la poésie, vive et sensible, consistant moins dans la forme que dans les choses, tout cela par et à travers les anciens. Fénelon regrettait la langue du seizième siècle, il déplorait aussi les rigueurs de la rime, la sévérité mécanique de la syntaxe, le bel esprit des versificateurs trop raffinés, mais il s'abandonnait avec une douceur visible à analyser Homère, Sophocle ou Virgile. Ce n'étaient pas des « règles », des « lois », ni même à proprement parler des modèles qu'il y cherchait, mais le plaisir et la vérité, mais la nourriture du goût. En quoi il aurait ouvert des voies nouvelles si son temps l'avait compris.

Il s'avançait vers la mort. Il écrivait un jour, je ne sais à quelle date exactement, mais dans cette époque de sa vie :

Quand je souffre, je ne vois plus que souffrances sans bornes... J'ai aujourd'hui le cœur en paix sèche et amère ; le demain m'est inconnu. Dieu le fera à son bon plaisir, et ce sera toujours le pain quotidien. Il est quelquefois bien dur et bien pesant à l'estomac.

Et une autre fois :

> Ma vie est triste et sèche comme mon corps. Le fond est malade et ne peut se remuer sans une douleur sourde.

Cependant, ce corps « triste » et « sec », ce fond malade auraient pu résister encore à cause de l'extrême frugalité de Fénelon, si un grave accident de voiture dans une tournée pastorale n'avait provoqué en lui une fièvre à laquelle il sentit qu'il allait succomber. Jusqu'à la fin, il conserva sa « grâce » et sa dignité. Sa fièvre redoublait par intervalles et lui causait des transports dont il s'aperçut lui-même et dont il était peiné, quoiqu'il ne lui échappât rien de violent ni de peu convenable. Il ne légua rien à sa famille ; pauvre il était entré dans l'Église, pauvre il sortait de la vie. On ne trouva pas d'argent comptant chez lui : il avait tout dépensé pour les besoins de ses prêtres, pour les pauvres, pour les étudiants et pour les victimes de la guerre. Mais il ne laissa pas de dettes, tant il avait d'ordre.

L'HÉRITAGE DE FÉNELON Son nom, par un de ces phénomènes étranges de popularité qui ne s'expliquent qu'à demi, devint bientôt le signe de ralliement pour les espérances, pour les souffrances, pour les aspirations des lettrés, des nobles, du plus humble populaire. On croyait que s'il eût vécu, il eût ramené dans tous les cœurs l'amour de la vie simple, les goûts paisibles, la tolérance, l'humanité, le bonheur et la vertu : le ciel sur la terre. Il eût chassé les maux de l'État, la guerre, les impôts, toutes les contraintes. Que n'eût-il pas fait ? Voilà ce que l'imagination du peuple pleurait en sa perte. Mais des hommes d'un haut et puissant esprit se laissaient eux aussi dominer par sa pensée : Montesquieu eut Fénelon pour premier maître.

On a reproché à la mémoire de Fénelon d'avoir ainsi entretenu à travers tout le dix-huitième siècle et jusqu'à la Révolution un idéal chimérique. Cet idéal où l'on mélangeait des tendances que Fénelon lui-même n'aurait eu garde, sans doute, de combiner ensemble et même d'accepter une à une, n'est pas son œuvre, ni sorti de ses œuvres. Il y manque cette forte piété et cette discipline catholique qui seules permettaient à Fénelon de rêver sans prendre ses rêves pour des réalités.

Aujourd'hui, on ne le lit plus guère, quoiqu'on ait continué à l'aimer passionnément. Le *Traité de l'éducation des filles* est bien plus éloigné de nous que l'essai de Montaigne sur l'institution des enfants ; le *Traité de l'existence de Dieu*, que j'ai entendu pourtant louer par un très éminent interprète d'Aristote, M. Hamelin, est trop artiste et trop « sensible » pour être goûté par une philosophie qui tourne

à la science. Les lettres de piété et les ouvrages sur le quiétisme ont quelques lecteurs, dont la grande qualité compense la petite quantité. Seul le *Télémaque* est toujours vivant. Il a cet honneur, seul entre tous les livres français, d'être universel. Il est aussi connu que l'*Odyssée.* Il répond à des sentiments sans complication que tous les hommes éprouvent et partagent. Il contient des beautés naïves et pleines de fraîcheur que tous les hommes goûtent et chérissent ; quels sont les yeux dénaturés qui ne se plaisent pas à la vue de quelque prairie émaillée de fleurs ? Enfin il prêche un genre de vie, dont le genre humain n'a jamais pu éteindre en lui le regret et le rêve : la vie innocente et pure d'une civilisation primitive. Et tout cela dans un style aisé, que les artistes, les esprits artificiels, les stylistes essayent bien de critiquer ; mais ils ne sont pas écoutés. Les délicats sont malheureux... La Bruyère dans son discours de réception à l'Académie disait de Fénelon : « On sent la force et l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique des pensées dans la conversation : toujours maître de l'oreille et du cœur de ceux qui l'écoutent. »

Le malheur du siècle qui vient, ou plutôt du règne dont nous allons maintenant raconter l'activité littéraire, c'est d'avoir subi l'ascendant de ce « rare esprit » sans en avoir suffisamment compris la pensée, que lui-même d'ailleurs n'a jamais livrée à personne, ni formulée dans un ensemble bien lié : la séduction de la poésie sans la raison, l'amour de la nature sans la réalité, l'humanisme sans Érasme, Montaigne, et Descartes.



MONUMENT DE FÉNELON PAR DAVID D'ANGERS
(Cathédrale de Cambrai).



QUATRIÈME PARTIE

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

LE MOUVEMENT DES IDÉES ET DES MŒURS SOUS LOUIS XV

I. Importance nouvelle des écrivains et diminution du génie littéraire. Saint-Évremond, Bayle, Fontenelle. Autres influences. La cour. Les salons. Mme du Deffand. — II. Le Sage et Marivaux.

I

Louis XV a régné soixante ans. C'est une longue période qui offre, malgré les fluctuations des idées et celles des hommes, une obscure continuité. Une destruction s'opère; des matériaux sont amassés, sans que rien encore se reconstruise.

La littérature va jouer dans cette péripétie de l'histoire nationale un rôle dominant.

En effet, tant que doit durer le règne de Louis XV, il ne s'agira ni d'une réforme politique, ni même d'une évolution des mœurs. La bataille de l'avenir ne se

livre que dans la sphère des idées et par les livres. De là l'importance des écrivains, de là le développement nouveau de la littérature.

Mais ce que l'écrivain a pu y gagner en puissance, en renommée et en richesse, il le perdra à plusieurs points de vue, car il amoindrira et ses qualités d'artiste et sa conscience professionnelle.

Il est impossible à la vérité, et il n'est pas à souhaiter, qu'une grande littérature demeure étrangère à la vie, c'est-à-dire ne tende pas en quelque mesure à l'action. Le *Discours sur l'histoire universelle* aussi bien que le *Tartuffe*, les *Caractères* autant que le *Discours de la méthode* ou les *Provinciales* ont bien été écrits pour avoir une action ; mais ces œuvres et leurs auteurs visaient des buts d'une assez large généralité et ne sacrifiaient ni le beau ni les règles du beau à leur but religieux ou moral. Mais lorsque la volonté d'agir domine, elle ne tarde pas à mettre au second rang les exigences de l'art : Voltaire, écrivant *l'Écossaise*, veut déshonorer l'ennemi de ses œuvres et de sa pensée ; il ne se souvient plus qu'il compose une comédie, et de fait *l'Écossaise* ne mérite pas le nom de comédie. De plus celui qui écrit pour agir dans des circonstances étroitement limitées et pour une fin précise, cesse d'être intelligible, quand ces circonstances elles-mêmes cessent d'exister. On ne le comprend pas ou on ne le comprend que par un effort ; il n'intéresse pas : il ennuie, sauf dans les pages où il s'est dégagé du momentané et du particulier pour s'élever au permanent.

L'action attire et passionne : elle donne des plaisirs bien plus vifs et des avantages bien plus solides que l'art qui conserve toujours un peu de la sérénité et de l'inutilité des choses « d'au delà de Vénus ». Dans les siècles de grande et pure littérature, on ne voit guère s'y consacrer que de hautes vocations capables de sacrifice. Dans les siècles où l'art d'écrire procure tous les bénéfices de l'action, la foule des ambitieux s'y jette à corps perdu et en fait un métier secondaire. Aussi que reste-t-il de tout ce dix-huitième siècle qui fut si riche, si bouillonnant, si retentissant ? Que reste-t-il de ces génies incomparables qui ont dépensé leurs forces au jour le jour à des besognes quotidiennes, sans jamais avoir le courage de s'oublier ? J'en excepte Jean-Jacques Rousseau qui n'a pas perdu son prestige et qui est encore un objet de passion. Je regarde en vain les affiches de théâtre ; je n'y aperçois que de loin en loin le nom de Marivaux ; celui de Voltaire n'apparaît à peu près jamais. Je cherche dans les bibliothèques ces livres aux reliures fatiguées qui sont des amis ; j'y retrouve bien quelque *Gil Blas*, plus rarement *Candide*, *le Neveu de Rameau* (ces derniers chez quelques connaisseurs), *Manon Lescaut* et *Paul et Virginie*. Et puis rien, ou à peu près. Et c'est peu.

Faut-il en conclure que le dix-huitième siècle a été d'une extrême pauvreté? Non pas. On l'a appelé grand, et si l'on a voulu dire par là qu'il a agité et remué, entre tous les siècles, le plus d'idées politiques, le plus de rêves humanitaires et le plus de théories sociales, on a mille fois raison; d'autant qu'il a retourné en tous sens et labouré à fond un terrain nouveau, inconnu au siècle précédent, celui sur lequel s'est bâti l'édifice de la société moderne. Mais sa grandeur est d'ordre politique; elle s'appelle plutôt « action » que littérature, surtout si nous reconnaissons la vraie littérature à sa beauté et à son « immortalité ».

Au reste, d'autres causes que le désir d'action ont gouverné les talents de cette époque et ont déterminé le caractère d'œuvres où l'écrivain ne faisait que doubler le philosophe et le partisan.

Le dix-huitième siècle a vécu sur une perpétuelle contradiction qui a créé une perpétuelle hypocrisie. D'un côté, les tendances réelles, représentées par les plus hauts personnages de ce temps, allaient vers une généreuse et ardente libération humaine. D'un autre côté, un clergé moins éclairé, des lois, des règlements plus étroits et plus sévères même qu'aux jours de Mme de Maintenon combattaient ces tendances avec une excessive vigueur. Aussi avec quelle joie l'on accueillera le charmant éloge de la vie française, de la femme française et des mœurs françaises que contiennent les *Lettres persanes!* Avec quelle joie, les premières œuvres vives et jeunes de Voltaire!



SAINT-ÉVREMOND (D'après une estampe).

SAINT-ÉVREMOND, BAYLE, FONTENELLE Voici, en attendant, que se rajeunit la réputation de Saint-Évremond. Ce personnage, vrai type du grand seigneur, remontait très loin dans l'autre siècle; il avait connu La Rochefoucauld et Méré, et l'on confondit parfois ses œuvres avec celles de l'ami de Pascal. Il avait écrit à Corneille, il avait fréquenté et il continuait à fréquenter chez la nièce de Mazarin, vieillie elle aussi. Ninon de Lenclos était une de ses plus chères cor-

respondantes. Réfugié en Angleterre, il achevait d'y devenir sage, en s'initiant à la philosophie nouvelle. Son patronage de gentilhomme, et gentilhomme de l'ancienne cour, avant que le royaume ne fût embourgeoisé par les Colbert, couvrait tout ce qui venait d'Angleterre. Il n'aimait ni Plutarque ni Sénèque. Il admirait la mort de Pétrone ; et la sienne qui survint en 1703 (il avait quatre-vingt treize ans, étant né en 1610) fut celle d'un homme bien tranquille qui sait qu'il n'y a rien au delà. Son style, son génie, son goût étaient ceux d'un galant homme qui aime ses aises, le monde, les choses de l'esprit, et se plaît dans la société des idées riantes et des jolies femmes.

Un agent de ces tendances qui enjambent le siècle, c'est Pierre Bayle ; mais il appartient à un milieu différent. Fils de pasteur, ayant passé d'une religion à l'autre, il fut professeur d'abord à Sedan, puis à Rotterdam ; il se réfugia ensuite dans le pur travail et de professeur redevint étudiant. Il était avant tout citoyen de la « république des lettres », plus curieux qu'érudit, plus érudit qu'artiste ; il a beaucoup écrit, sans nerf et sans pittoresque, mais non sans bonhomie ni humour. Et il a rempli, sa vie durant, plus de huit in-folio dont quatre pour son *Dictionnaire*, et le reste pour ses *Pensées diverses sur la comète*, qu'il n'a cessé d'enrichir et de revoir jusqu'à la veille de sa mort, pour les *Nouvelles de la république des lettres*, sorte de recueil périodique, enfin pour des ouvrages de polémique surtout contre le prophétisme protestant. Parfaitement désintéressé, d'une conduite et d'une tempérance à toute épreuve, il travailla jusqu'à quarante ans quatorze heures par jour, et mourut à la suite d'une maladie qu'il savait fatale, le 28 septembre 1706, à l'âge de cinquante-neuf ans, « tout habillé et pour ainsi dire la plume à la main ». Il laissait une mémoire universellement respectée de tous les partis, sauf des fanatiques ; ses écrits furent beaucoup lus au commencement du dix-huitième siècle, surtout son *Dictionnaire;* les jeunes gens faisaient queue à la bibliothèque Mazarine pour le consulter. Aujourd'hui encore, les lettrés qui ne l'ont point feuilleté se sont privés d'un vif plaisir : exactitude, variété, esprit, malice, et des anecdotes imprévues, et des citations bien choisies, et des renseignements vérifiés. Pourrait-on en dire autant de beaucoup de dictionnaires encyclopédiques ? J'ajoute que cet écrivain d'une vie si pure avait une plume assez libre et qu'il fit un traité pour prouver qu'il n'avait pas été coupable en mêlant des « obscénités » à ses livres. Il a toujours été inspiré par le sentiment de l'universelle relativité (il est sceptique et pyrrhonien comme Montaigne et La Mothe Le Vayer), par la bonté, enfin par la tolérance qui semble avoir dominé tout son horizon intellectuel. Il en a même été trop sévère pour les malheureux protestants chassés

de France et qui, tels que Jurieu, appelant violemment la vengeance divine contre leurs persécuteurs, en prophétisaient l'heure et les effets. Sur un point cependant, son esprit plus étendu que profond s'est dangereusement égaré. Il a consacré une bonne partie de ses *Pensées diverses sur la comète* à soutenir que l'athéisme était préférable aux fausses religions. A deux reprises, le grand optimiste du dix-huitième siècle, Montesquieu, a cru devoir prendre parti contre lui. Mais à tout peser, Bayle reste, comme Saint-Évremond, un précurseur de l'humanisme nouveau.



FONTENELLE (D'après H. Rigaud).

Enfin, dernier nom, et illustre aussi : Fontenelle. Fils d'une propre sœur de Corneille, Bernard le Bovier de Fontenelle est né le 11 février 1657 à Rouen. Et il a commencé par se rendre détestable à force de vouloir être moderne et bel esprit : il se mit à la tête d'une publication périodique appelée le *Mercure galant*, dont La Bruyère devait dire qu'elle était « au-dessous de rien ». Il travaillait en tous genres, même scientifiques, tragédies, pastorales, *Dialogues des morts*, *Lettres du chevalier d'Her...* (une sorte de roman par lettres, qui n'a peut-être pas été inutile aux *Lettres persanes*), *Entretien sur la pluralité des mondes*, tout cela précieux, subtil, nouveau (sauf les vers et les galanteries) et plein d'idées. Mais les défauts allaient bientôt disparaître avec la jeunesse : cet homme, qui a vécu quatre-vingt-dix-neuf ans, dix mois et vingt-neuf jours, a très vite été et même voulu être un vieillard. Il a aussitôt observé les règles d'hygiène de quelqu'un qui évite de se

dépenser afin de vivre longuement. Il se fit donc une réputation d'égoïste raffiné. En réalité c'était, disait-on, « un vase d'une matière fine, et d'un ouvrage délicat, que la nature avait mis au milieu de la France pour l'ornement de son siècle et qui subsista longtemps sans aucun dommage, parce qu'il ne changeait pas de place, et qu'il n'était remué qu'avec précautions ». Son milieu favori était le salon de Mme de Lambert, cette femme si distinguée, si haute de cœur et d'esprit, qui, si mal élevée, s'était élevée elle-même, et était devenue une très délicate moraliste et éducatrice, « la seule maison, disait Fontenelle, qui se fût préservée de la maladie épidémique du jeu, la seule où l'on se trouvât pour s'entretenir raisonnablement les uns des autres et avec esprit, selon l'occasion » (Faguet). Il écrivit depuis son « maturissement » l'*Histoire des oracles*, l'*Origine des fables*, et, chefs-d'œuvre trop peu connus, les *Éloges des membres décédés de l'Académie des Sciences*, dont il était le secrétaire perpétuel. Il faut y joindre son *Histoire de l'Académie des Sciences* publiée en plusieurs fois à partir de 1699 avec une noble et charmante préface.

Montesquieu qui l'a beaucoup fréquenté après 1721 disait de lui : « M. de Fontenelle autant au-dessus des autres hommes par son cœur qu'il est au-dessus des hommes de lettres par son esprit. » Ils s'entendaient l'un et l'autre sur bien des points : l'amour de Descartes, l'amour de la science, l'amour des livres clairs, agréables, spirituels ; beaucoup de défiance, avec un peu d'ironie, à l'égard de la religion ; le culte de la raison. Mais il manquait à Fontenelle, malgré tout, cette intelligence synthétique, ce sentiment de la valeur de la vie, et cette force de pensée qui classent Montesquieu dans un ordre supérieur.

AUTRES INFLUENCES L'influence grandissante alors de la civilisation anglaise s'exerçait dans le même sens ; elle élargissait ce courant. Locke avait traversé la France quelques années auparavant, et avait laissé le souvenir d'un très galant homme, d'un noble esprit. Ses livres commençaient à pénétrer, sans attendre les *Lettres anglaises* de Voltaire.

A côté de son nom, je mettrai volontiers l'abbé de Saint-Pierre, mais il était vraiment un trop mauvais écrivain : il faut être sévère à l'époque de cette histoire où nous sommes parvenus, sinon le beau champ de la littérature serait envahi. Enfin, d'Angleterre, ou d'ailleurs, vinrent les sociétés secrètes et l'habitude de se réunir entre soi pour s'élever au-dessus des différences sanglantes de religion et de parti et pour vivre au moins un instant dans une atmosphère de libre et simple humanité : d'où le *Club de l'Entresol*, d'où la floraison des loges maçonniques, qui s'ins-

piraient alors du plus large éclectisme et n'avaient pris parti ni pour, ni contre le catholicisme ou aucune autre forme de religion positive. Ce pauvre abbé de Saint-Pierre est mort en disant : « Espérance. » Le règne de Louis XV s'ouvrait en espérance et humanité.

S'il en faut encore une preuve, pourquoi ne pas en appeler aux témoignages des artistes ? Avec quel magnifique épanouissement favorisé par la paix et la douceur de la vie, par l'accroissement des richesses matérielles, ils s'embarquaient gaiement pour Cythère, tandis que les écrivains continuaient à trouver devant eux les mêmes tyrannies qui avaient attristé les dernières années de Louis XIV, mais sans avoir désormais l'excuse d'une guerre, d'une vieillesse royale, d'une vie s'achevant dans la pénitence. La religion avait comme une tendance à s'éloigner de la réalité et de la vie. En 1724, par exemple, dans une cour visiblement irréligieuse et dans une France indifférente, M. le Duc, premier ministre, crut opportun de faire aggraver les lois odieuses et détestées contre les protestants et les nouveaux convertis. Que devaient en penser un Montesquieu qui était marié à une nouvelle convertie, et beaucoup d'autres grands esprits ? D'ailleurs toute la fécondité de la vie religieuse allait s'épuisant par les ridicules et basses querelles de la bulle *Unigenitus* qui conduisaient aux convulsions des fanatiques réunis sur la tombe du diacre Paris. Aussi la littérature religieuse existait à peine. Durant ce règne, pas un seul nom de prêtre ou d'évêque à mettre en parallèle avec les illustres prélats du dix-septième siècle, avec saint François de Sales, Bossuet, Fléchier, Bourdaloue et Fénelon

Si l'apport de l'Église et de la foi a manqué à la littérature, l'amitié et la protection de la cour ne lui ont pas moins fait défaut. Tandis que Louis XIV s'était intéressé aux choses de l'esprit, au moins pour mieux faire rayonner sa gloire, et avait aimé les lettres et les arts, comme le seul agrément digne de sa grandeur, Louis XV, enfant gâté, négligent, sans aucune conscience profonde de ses devoirs de roi, resta à l'écart, enseveli dans son indifférence et son ennui. Et les écrivains ne purent jamais obtenir de lui un encouragement ou un appui.

LES SALONS Les salons, heureusement, ne sont pas fermés : mais la littérature n'y est plus le principal souci. Le premier à nommer au passage est celui de Mme de Lambert, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. Elle était née le 22 mai 1650. Mariée en 1666 avec le marquis Henry de Lambert, officier de carrière, elle reste veuve en 1686. Elle eut plusieurs enfants, dont elle ne conserva qu'un fils et une fille. Celle-ci, mariée avec Louis de Beaupoil, comte de Saint-Aulaire, aidait sa mère à recevoir ; elle était fort aimée pour son

charme et sa bonne grâce. La marquise de Lambert était riche ; elle habitait, rue Colbert, un très bel appartement ; elle recevait le mardi et le mercredi. Deux noms illustrent son salon : celui de Fénelon et celui de Montesquieu. De Cambrai l'auteur de *Télémaque* écrivait à Mme de Lambert, et le président Montesquieu connut chez elle La Motte et Fontenelle. On a imprimé sous son nom les *Avis d'une mère à son fils*, puis les *Avis d'une mère à sa fille*, un *Traité de l'amitié*, des *Réflexions diverses* et quelques discours. Dans le nombre il s'en trouve un qui est de Montesquieu lui-même : le *Discours sur la différence qu'il y a de la réputation à la considération.* Elle aimait l'esprit, et en avait avec plus de raison que d'imagination, plus d'analyse que de sensibilité, plus de justesse que de hardiesse. Elle acceptait les idées nouvelles, mais avec un grand sens de la mesure. Elle mourut paisiblement et chrétiennement le 12 juillet 1733 dans sa quatre-vingt-sixième année.

La fameuse Mme de Tencin tint salon à son tour. Cette grande dame qui fut peut-être une terrible coquine, et, en tout cas, à qui l'on reproche d'avoir abandonné le fils qu'elle avait eu du chevalier Destouches, sut du moins se montrer une excellente amie et une merveilleuse maîtresse de maison. Du temps de Mme de Lambert, La Motte et Fontenelle venaient déjà chez elle. Quand la marquise fut morte, Mme de Tencin ouvrit ses mardis, rue Saint-Honoré. Elle protégea Marivaux et le fit entrer à l'Académie contre Voltaire. Elle eut Duclos et Piron, Mairan et Astruc. Le grand homme, chez elle, était Montesquieu, qui décidément avait pris la tête, devant les attardés du dix-septième siècle ou les nouveaux venus du dix-huitième siècle. Elle s'enthousiasma pour l'*Esprit des lois* dont le succès fut en partie son œuvre. Née en 1682, elle mourut le 14 décembre 1749. Elle a laissé des romans dont deux sont bien connus : le *Siège de Calais* et les *Mémoires du comte de Comminge.*

Son salon avec ses « bêtes » et ses gens, sa « ménagerie », passa à Mme Geoffrin, bourgeoise et sans grande influence, qui devait finir dans l'admiration du prince polonais Poniatowski.

En face de ce salon, un autre centre se forma, le salon de Mme du Deffand, laquelle passait pour être la femme la plus spirituelle et la Sévigné de son siècle. Quoiqu'il faille en rabattre de ces éloges, elle représente trop bien son temps pour ne pas nous arrêter au passage.

MADAME DU DEFFAND Marie de Vichy-Chamron était née en 1697. Sans fortune, elle avait été mariée le 2 août 1718 avec le marquis du Deffand ; ils se séparèrent assez vite. Mais, dès avant cette séparation, elle avait

contracté l'étrange liberté de mœurs et l'effroyable sécheresse de cœur par où se manifestait l'émancipation du siècle. Jeune femme, elle fut aimée du régent pendant quinze jours. Elle devint ensuite l'amie de Mme de Prie, qui était l'amie de « M. le Duc », successeur du régent ; elle assista au triomphe éblouissant et à la disgrâce enragée de la belle et malheureuse femme. Puis elle était devenue familière de la duchesse du Maine et de la cour frivole de Sceaux. Alors elle avait formé une liaison officielle avec l'aimable président Hénault ; mais il faut dire que c'était une liaison de convenance ; et si les deux « associés » s'écrivaient des lettres assez gaillardes, en réalité ni l'un ni l'autre n'y livraient la moindre parcelle de leur cœur.



MADAME DU DEFFAND
(D'après une gravure de Forschel).

Peu à peu, après être allée chez les autres, Mme du Deffand s'était mise à recevoir chez soi ; elle s'était installée, selon son goût, au couvent de Saint-Joseph. Chaque soir, elle avait tous ses amis, donnait à « souper » et soupait elle-même avec une gourmandise dont elle avait lieu souvent de se repentir. Fine, menue, toute fraîche, toute vive, pas jolie, elle avait un air de jeunesse enfantine. Elle restait le soir et la nuit au coin de son salon, dans son « tonneau », se couchant à quatre heures du matin et se levant à cinq heures de l'après-midi, dormant peu, et soumise uniquement à son caprice. Les amitiés qui l'entouraient la flattaient sans doute et l'occupaient. Un mélange discret de mondanité, d'amitié, de philosophie et de littérature lui faisait couler facilement les heures.

Aussi malgré sa brouille fameuse avec Mlle de Lespinasse et quoiqu'elle eût perdu les yeux vers sa cinquante-cinquième année, était-elle heureuse, en somme.

A cette époque, elle était philosophe et méprisait les philosophes ; elle avait des amis dont elle ne cessait de penser et de dire du mal. « Mme du Deffand, dit Thomas, me rappelle cette naïveté d'un médecin de ma connaissance : mon ami

tomba malade, je le traitai ; il mourut, je le disséquai... » Mais elle devait être punie : elle éprouva, septuagénaire, un sentiment profond et invincible, un véritable amour, pour un très méchant homme, Horace Walpole ; cette étrange passion — qu'on peut bien appeler unilatérale, puisque Walpole n'y a guère apporté que la brutalité de ses rebuffades — fut pour Mme du Deffand un terrible et douloureux exercice de soumission. La conduite de Walpole à l'égard de l'infortuné Chatterton aurait déjà de quoi nous le faire deviner, si nous n'avions sous les yeux le navrant témoignage de tout ce qu'il a fait subir à sa vieille amie parisienne. Tourmenté par une crainte folle du ridicule, il acceptait volontiers des attentions et des soins qui flattaient sa vanité. Il était satisfait de posséder une correspondante qui le tenait au courant des choses de France ; et puis enfin Mme du Deffand n'était pas de ces femmes sans importance qu'on dédaigne. Mais il ne voulait pas qu'on se moquât de lui ; il craignait de voir ses amis, tant à Paris qu'en Angleterre, rire de la passion qu'il inspirait à une femme assez vieille pour être sa mère, et il s'efforçait sans cesse avec une dureté impitoyable d'arrêter les épanchements et de réprimer les démonstrations affectueuses de Mme du Deffand. Comment n'avoir pas le cœur serré quand on assiste à ces cruelles angoisses de la malheureuse femme, prise entre sa dignité et son amour ?

Mais ce curieux cas d'amour sénile nous écarte de notre objet : Mme du Deffand mourut le 24 octobre 1780, attendant une lettre de Walpole — et qui arriva en effet, mais trop tard — et qui était la première lettre sincèrement touchée et affectueuse de ce Roméo de soixante ans à sa Juliette octogénaire.

Nous avons rencontré au passage Mlle de Lespinasse. Celle-ci, après s'être séparée de sa protectrice en 1765, eut aussi une manière de salon ; c'était d'ailleurs moins son salon que le cabinet de travail de d'Alembert. Fort épris d'elle, infatigablement voué à son service, d'Alembert, tant qu'elle vécut, eut en elle une amie parfaite ; mais quand elle fut morte, il eut le chagrin d'apprendre qu'elle n'avait pas cessé de le tromper et d'aimer ailleurs.

Ainsi, pour résumer cette rapide succession d'images, les salons prétendirent, comme au temps de l'hôtel de Rambouillet, à diriger l'opinion. Malheureusement, faute d'une sage Arthénice, ils ne purent que maintenir l'esprit de sociabilité, l'esprit tout court, sans agir raisonnablement. Mais c'était déjà un appréciable bienfait.

II

L'ordre des dates et aussi celui des choses nous amènent à parler ici de deux écrivains qui sont restés, l'un tout à fait, l'autre à peu près en dehors des mouvements et des batailles que nous aurons à raconter : Le Sage et Marivaux. Mais aussi ont-ils été l'un et l'autre bien récompensés par la postérité : Le Sage a écrit le roman encore aujourd'hui le plus populaire de toute la littérature classique : *Gil Blas;* et quant à Marivaux, *le Jeu de l'amour et du hasard* tient toujours l'affiche avec un succès qui ne cesse de se rajeunir.

LE SAGE Alain-René Le Sage est né le 8 janvier 1668 à Sarzeau près de Vannes. De bonne bourgeoisie moyenne, venu assez jeune à Paris, il s'y maria, non pas richement, mais selon ses goûts ; il garda jalousement son indépendance, et il écrivit. Très au courant de la littérature espagnole, dont il traduisit quelques nouvelles et surtout dont il s'inspira, il fit jouer au théâtre Italien et au théâtre de la Foire des pièces vives et amusantes, parfois grossières, d'un style un peu commun. On sait que le théâtre de la Foire a créé l'opéra-comique : Le Sage y a contribué et plus d'une de ses farces sont des vaudevilles. Au Théâtre-Français, il fit applaudir un petit chef-d'œuvre de gaieté, *Crispin rival de son maître;* enfin il donna *Turcaret* qui met en scène la redoutable corporation des brasseurs d'affaires et des nouveaux enrichis. Je ne hausserai pas *Turcaret* au niveau de *Tartuffe*, ni les difficultés auxquelles se heurta Le Sage jusqu'à celles qu'affronta Molière ; mais le personnage de Turcaret est un « type » comme Tartuffe, et Le Sage eut du courage et du désintéressement.

Son roman *le Diable boiteux*, dont il a pris le sujet à un auteur espagnol, est un ingénieux et amusant tableau de Paris et de ses originaux. « Ce livre, dit Sainte-Beuve, est celui que Le Sage refera et recommencera dans la suite en cent façons, sous une forme ou sous une autre, le tableau d'ensemble de la vie humaine, une revue animée de toutes les conditions, avec les intrigues, les vices et les ridicules propres à chacune. Qu'on se représente l'état des esprits au moment où parut *le Diable boiteux*, cette vieillesse chagrine, ennuyée, calamiteuse de Louis XIV, cette dévotion de commande qui pesait sur tous, le décorum devenu une gêne et une contrainte. Tout à coup Asmodée va se pencher avec son écolier au haut d'une

tour, comme qui dirait au haut des tours de Notre-Dame ; de là il enlève d'un revers de main tous les toits de la ville, et l'on voit à nu toutes les hypocrisies, les faux-semblants, le dessous des cartes universel... Cet Asmodée eut un succès fou.

Mais le chef-d'œuvre, c'est *Gil Blas de Santillane.* L'histoire à la fois si humaine et si divertissante de ce petit garçon non malhonnête, candide, spirituel, qui part de chez lui à dix-sept ans pour faire son chemin dans le monde, et qui nous fait faire notre apprentissage avec le sien, c'est un des livres de notre littérature les plus assurés de vivre. Les récits ont un naturel charmant, et il s'en dégage une sorte de philosophie pratique, sans la moindre amertume. Les personnages ont une solidité et une individualité qui les fixe dans la mémoire : j'ai visité jadis Santillane, qui est une petite ville non loin d'Oviedo ; Gil Blas y est plus populaire et plus connu que Racine à la Ferté-Milon ou La Fontaine à Château-Thierry. On a reproché à ce modèle du roman picaresque et réaliste de manquer d'élévation ; c'est vrai ! Mais ne faut-il pas aussi un peu de littérature pédestre ? Il suffit que de tels livres remplis d'expérience ne nous découragent ni ne nous rabaissent pas trop. Le style aussi est un peu lâche, et point du tout artiste ni original : mais aussi il est plein de bonhomie, de facilité et de vraisemblance. Je n'analyse pas *Gil Blas*, il faut le lire ; après quoi on le relit. Il parut en trois fois : 1715, 1724, 1735. Le Sage était devenu sourd ; il habitait, toujours souriant et aimable, une petite maison dans un faubourg ; il n'était pas riche, mais assez à son aise ; il fréquentait les cafés et fuyait les salons. Il avait un fils qui, sous le nom de Montménil, s'était fait acteur malgré lui, mais qui, par son talent, triompha des répugnances paternelles ; un autre de ses fils était chanoine à Boulogne-sur-Mer et bon vivant. Il était donc heureux, lorsque Montménil mourut ; sa douleur fut grande ; alors avec sa femme et sa fille, il se retira à Boulogne chez le chanoine. « Sur la fin de sa vie, il n'avait plus le plein usage de ses facultés que vers le milieu de la journée, et on remarquait que son esprit montait et baissait chaque jour avec le soleil. » Il s'éteignit, le 17 novembre 1747, dans sa quatre-vingtième année, fort dédaigné des illustres de son temps, Voltaire en tête. Mais il fut heureux tant qu'il vécut, et il est resté vivant après sa mort.

MARIVAUX Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux est né en 1688 d'une ancienne famille de robe ; il n'eut ni le naturel, ni la simplicité, ni peut-être la dignité de vie de Le Sage, quoiqu'il ait fréquenté les salons, qu'il ait été un peu philosophe et qu'il soit arrivé à l'Académie. Veuf à trente et un ans, et

sa fille unique entrée au couvent, il n'eut plus que les préoccupations et les occupations d'un auteur qui écrit pour les théâtres et qui va dans le monde. Il affectait la finesse et l'originalité. Il persiflait Voltaire qu'il appelait la « perfection des idées communes ». Voltaire et ses amis le lui ont bien rendu. Deux romans de lui sont restés et sont lus des raffinés et des curieux : *Marianne* et *le Paysan parvenu*. Ses pièces, particulièrement celles qu'il écrivit pour les Italiens et qui sont les plus nombreuses, ont de l'agrément et de l'originalité. Elles apportaient quelque chose de nouveau et de vrai qu'on a dû désigner de son nom : le marivaudage.



MARIVAUX (D'après une gravure de Dequevauviller).

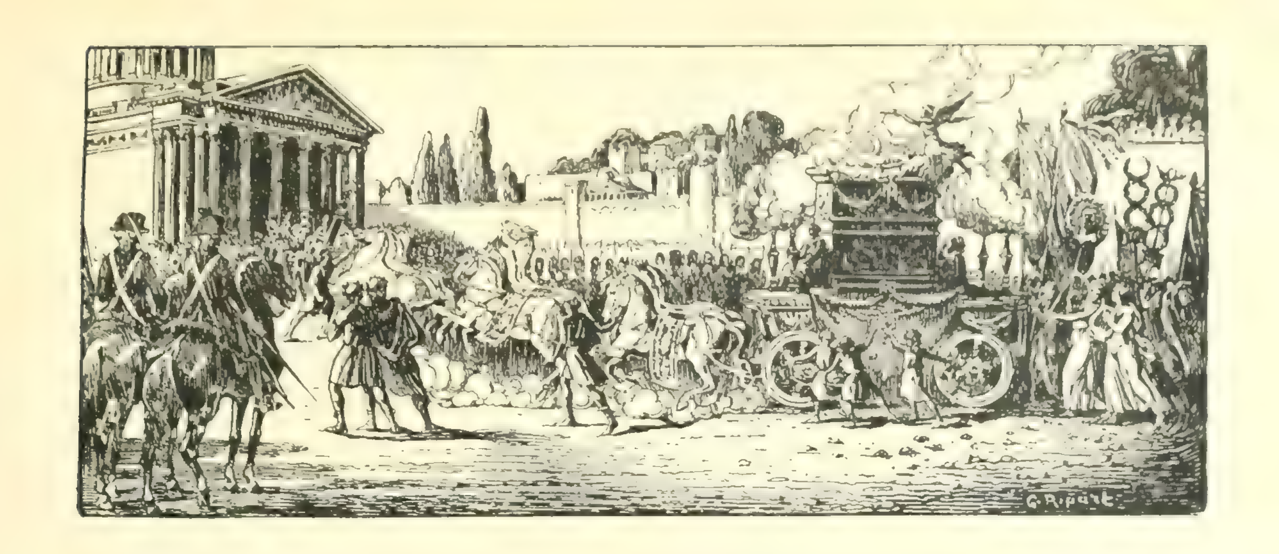
A la vérité, le sens qu'a pris le mot ne représente pas très exactement les qualités de Marivaux. On appelle aujourd'hui marivaudage les jeux d'esprit subtils autour de quelque passionnette : quelque chose d'intermédiaire entre la préciosité et le flirt. Mais Marivaux ne marivaudait pas ainsi. « Dans mes pièces, disait-il, c'est tantôt un amour ignoré de deux amants, tantôt un amour qu'ils sentent et qu'ils veulent se cacher l'un à l'autre, tantôt un amour timide et qui n'ose se déclarer ; tantôt un amour incertain et comme indécis, un amour à demi né pour ainsi dire, et qu'ils épient au dedans d'eux-mêmes avant de lui laisser prendre l'essor. » Les sentiments à l'état naissant, voilà donc la découverte de Marivaux. Et son génie, c'est de les exprimer sans les fixer, de les faire deviner plus encore que de les exprimer. Les personnages parlent, disent ce qu'ils veulent, et nous comprenons ce qu'il y a en eux, au delà de ce qu'ils voient eux-mêmes. Ainsi la jeune Silvia, qui est fière et tendre, apprend que le fils d'un ami de son père, Dorante, vient chez elle pour la demander en mariage : aussitôt (car il y a toujours du factice et du romanesque dans tout cela) elle donne son costume et sa place à sa suivante pour se déguiser elle-même en suivante, afin d'observer son amoureux. Dorante a eu tout justement une idée analogue : il a pris la place de son valet. Et voilà Silvia

devenue suivante, qui s'éprend du valet sans se douter que c'est Dorante. Le père, le frère de Silvia, Dorante lui-même, tout le monde est dans le secret, sauf Silvia qui ne veut pas s'avouer à elle-même qu'elle aime un valet, et qui ne peut le dissimuler pourtant ni à son père, ni à son frère, ni à Dorante. C'est tout à fait délicat et charmant. Cela s'appelle *le Jeu de l'amour et du hasard*, et cela annonce déjà les comédies de Musset, quoique Marivaux n'écrive pas une langue très pure. Mais son style a le « friselis » des feuilles, ou encore le miroitement de l'eau qu'un peu de vent fait rider au soleil. On y voit mille reflets ; on y devine la vie.

Marivaux mourut en 1769 à l'âge de soixante-quinze ans.

Au-dessous de ce joli talent, il faut encore placer l'aimable auteur de *Vert-Vert* et du *Méchant*, Jean-Baptiste-Louis Gresset, qui eut tant d'esprit en parlant de Nevers, dans sa jeunesse, et qui vieillit si vite loin de Paris, dans sa retraite d'Amiens. Et aussi Piron, le Bourguignon dessalé, l'habitué des soupers du Caveau, l'auteur de la *Métromanie* et de bien d'autres pièces qu'on a oubliées, mais le libre et vigoureux diseur de bons mots et de vérités cruelles. Tous deux sont déjà engagés dans l'action et dans les luttes de partis, car maintenant nous allons quitter les régions de l'art et de la littérature pour assister au combat d'idées et de principes où le style n'est qu'un ornement, et le talent une arme.





CHAPITRE II

VOLTAIRE. — L'ENCYCLOPÉDIE. — D'ALEMBERT. DIDEROT

I. La jeunesse de Voltaire. Charles XII *et* Zaïre. *Les* Lettres anglaises. *Mme du Châtelet et Frédéric II. La lutte religieuse.* Candide. *La satire en vers.* L'Essai sur les mœurs *et le* Dictionnaire philosophique. *Les affaires Calas et Sirven. Voltaire et Rousseau. La mort de Voltaire. — II.* L'Encyclopédie. *L'entreprise. Les collaborateurs. — III. Diderot. Ses origines et ses débuts. Les amis de Diderot : Grimm, Helvétius, d'Holbach. Le caractère de Diderot. Ses œuvres. Ses idées sur l'art. Son style. D'Alembert.*

I

VOLTAIRE, qui de son vrai nom s'appelait François-Marie Arouet, est né à Paris le 21 novembre 1694. Son père, jadis notaire, était lié avec le plus beau monde : l'enfant vit venir familièrement dans le salon de sa mère les Sully, les Caumartin, les Praslin, les Saint-Simon. Il eut pour parrain l'abbé de Châteauneuf (1645-1708) qui devint l'amant de Ninon de Lenclos alors qu'elle avait passé l'âge des amours, et qui mena son filleul chez sa maîtresse pour le former au monde. Ainsi s'explique que, poète et homme de lettres, il ait été grand seigneur par l'esprit et les manières, « grand seigneur comme Fronsac », dit Barbey d'Aurevilly.

Il fit ses études chez les jésuites, eut pour maître le P. Porée, le P. Le Jay et le futur abbé d'Olivet, fut aimé d'eux et conserva toujours pour eux une sincère gratitude. Pourtant, ils l'avaient déjà jugé un grand vaurien, mais plein de goût, d'intelligence, et peut-être non dénué de cœur.

Au sortir du collège, dans ce Paris assombri de dévotion, il courut à l'esprit et au plaisir ; il fréquenta ce qui restait de la société du Temple : Chaulieu, La Fare, l'abbé Courtin, l'abbé Servien. Inquiet, son père, par un premier exil, l'envoya en Hollande pour servir de secrétaire au marquis de Châteauneuf, frère du parrain. Mais le jeune secrétaire qui n'avait que dix-neuf ans, ayant fait à la Haye la connaissance d'une aventurière des lettres, Mme Du Noyer, s'éprit de la charmante fille de cette dame, Olympe dite Pompette, et la voulut enlever. Son père le rappela donc, et incertain s'il le ferait enfermer à la Bastille ou expédier aux îles, se contenta de le mettre chez un procureur.

Il s'évada bientôt vers la poésie. Il concourut à l'Académie avec une ode, écrivit une satire, *le Bourbier*, une autre, *l'Anti-Giton*, se fit remarquer au café Procope, prépara une tragédie d'*Œdipe*. Mais Louis XIV étant mort, il s'émancipa si bien que le Régent le chassa de Paris. Réfugié à Sully-sur-Loire, chez le duc de Sully qui approchait des cinquante ans, et avait bien connu le temps de Louis XIV, il s'instruisit, mais point ne s'assagit. Rentré à Paris en 1717, soupçonné d'avoir écrit contre le Régent, il fut conduit à la Bastille. Il avait vingt-deux ans ! Deux exils, la prison, pour des peccadilles ! Je ne doute point que cela n'ait contribué à le rendre pour toujours nerveux et agité.

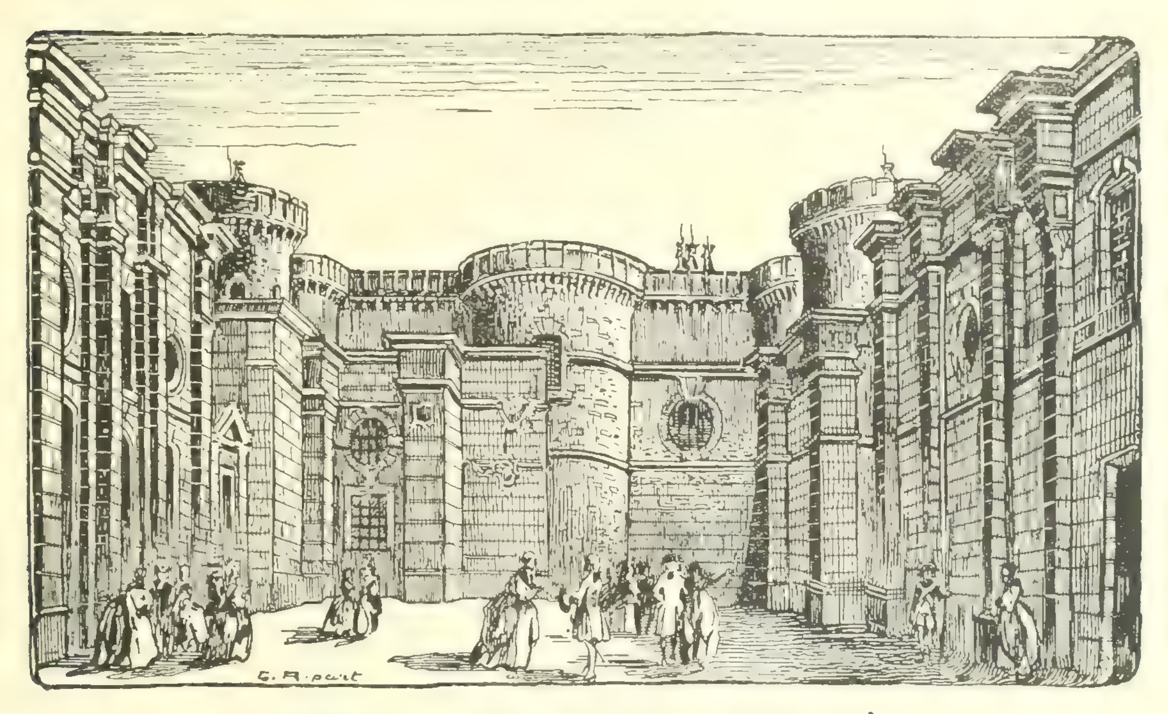
Voltaire sortit de la Bastille en avril 1718 comme il y était entre onze mois auparavant, par pur caprice du Régent. Il n'y avait pourtant pas perdu son temps ; il s'était distrait en bon et courageux Français. Il y avait chanté en vers rapides et brillants la gloire de Henri IV. Ce sera le poème de la *Ligue* qu'il publiera plus tard.

Libéré, il n'eut pas le droit de revenir à Paris ; il résidait à Châtenay, d'où il pouvait apercevoir les clochers de la grand'ville et se figurer la vie ardente qu'on menait à deux pas de lui, tandis que ses vingt-trois ans étaient condamnés à la solitude d'un morne village. Comment ne s'est-il pas laissé abattre ? Parce qu'il était poète et plein de feu. Il eut enfin la permission de venir, de temps en temps, dans la capitale, surveiller la répétition de son *Œdipe*, acceptée par le Théâtre-Français. La pièce eut un succès fou pour sa hardiesse et sa vivacité.

Ce triomphe aurait dû lui valoir grâce entière. Il n'eut que des adoucissements d'exil insuffisants, et il restait suspect. Vers cette époque, il perdit son père (1722), entra en procès pour la succession avec son frère, janséniste fanatique, qui le

réduisit à la portion congrue. Il se consola (1723) en publiant *la Ligue*, qui n'avait alors que neuf chants (c'est dans les éditions suivantes qu'elle eut dix chants et s'est appelée la *Henriade*). Il n'obtint pas de privilège et dut faire une édition clandestine !

LA « HENRIADE » Il y reprenait les procédés de l'ancienne épopée, mais dans un ton nouveau, rapide, vif et jeune. Au contraire des poètes



INTÉRIEUR DE LA BASTILLE (D'après une sépia de Fragonard).

du siècle précédent qui renchérissaient sur le sérieux de l'*Énéide*, Voltaire court, se hâte, a de l'esprit et de l'éclat. Son poème se lit d'un trait, sans fatigue. Ce serait un petit chef-d'œuvre, et qu'on aimerait encore aujourd'hui, si l'auteur avait su inventer une langue et un style poétiques à sa mesure, comme l'Arioste et le Tasse. Malheureusement, il ne s'élève pas au-dessus de la prose rimée. Cependant *la Ligue* avait soulevé l'enthousiasme, comme naguère *Œdipe*. Quel était ce jeune homme qui passait si facilement de la tragédie à l'épopée ? Un nouveau Ronsard ! Aussi la faveur s'ouvrait enfin pour lui, lorsque, trop vain peut-être, il excita à l'Opéra la colère d'un vilain sot, le chevalier de Rohan-Chabot. Ce personnage, pour une plaisan-

terie, fit bâtonner le poète par ses gens. Le poète indigné voulut provoquer en duel le brutal. Et le cardinal Fleury mit Arouet à la Bastille puis l'envoya en Angleterre (1726).

Être poète, écrivain fêté, en passe de mériter la gloire, et, à vingt-sept ans, se voir tout d'un coup relégué dans un pays étranger dont on ne sait ni la langue, ni les mœurs, et où l'on ne peut être qu'un intrus, il y aurait eu de quoi faire de l'exilé un Catilina de la littérature. Mais Voltaire avait, à cette époque, l'âme noble et toute française. Il sut là-bas garder une attitude si digne que les plus graves personnages de cette nation sérieuse lui firent le plus honorable accueil, le roi même s'intéressa à lui. Il assista pieusement aux funérailles de Newton. Et cela avec beaucoup d'autres expériences l'instruisit. « Ce n'était pas seulement un autre ciel, c'était vraiment un autre monde, explique Brunetière. Ce n'étaient pas seulement d'autres mœurs, mais une autre civilisation... Tous les matins, dans les journaux, avec une liberté qui d'abord paraissait sans limites, on discutait passionnément les plus grands intérêts nationaux..., et parmi la violente mêlée des controverses religieuses, il était enfin loisible à tout Anglais d'aller au ciel par le chemin qu'il voulait... » J'ajoute que, comme le remarquera bientôt Montesquieu, un Anglais était toujours à l'abri des tyranniques abus dont venait de souffrir Voltaire.

« CHARLES XII » ET « ZAÏRE » Après trois ans d'éloignement il revint en France, ayant appris très bien l'anglais et s'étant initié à la littérature et à la philosophie anglaises. N'ayant pas la permission de résider à Paris, il n'y passait qu'en courant. Et il employait son temps à travailler.

Car alors, comme pour prouver l'universalité de son génie, il se mit à l'histoire et il publia une vie de ce roi aventurier, Charles XII de Suède, qui avait traversé l'Europe du Nord au Sud, comme un météore, s'était fait prendre par les Turcs, revenait dans son pays, et à trente ans et demi, s'en allait mourir la tête fracassée par une balle au siège de Frédérikshald. Ce sujet convenait merveilleusement bien au style alerte de Voltaire ; sans aucun doute, depuis les *Commentaires de César*, il n'y avait rien eu d'aussi agréable, sobre et vif dans l'exactitude.

Après *Charles XII*, Voltaire reparut au théâtre avec une tragédie charmante, romanesque et pathétique : *Zaïre*. Elle nous transporte aux croisades ; c'est l'histoire d'une jeune chrétienne, Zaïre, qui, prise dès l'enfance par les infidèles, a été élevée dans le sérail où elle est devenue musulmane. Le sultan Orosmane l'aime et en est aimé. Au moment où il doit l'épouser, survient un chevalier chrétien, Nérestan, chargé de racheter les captifs, parmi lesquels se trouve son père, un

vieux seigneur magnifique, Lusignan, descendant des rois de Jérusalem. Or, Zaïre est la fille de Lusignan et la sœur de Nérestan... Cependant Zaïre, malgré son amour pour l'infidèle, accepterait de revenir à sa religion. Mais Orosmane, inquiet des fréquentes entrevues de sa fiancée avec le chevalier chrétien, est pris d'une jalousie passionnée, et il poignarde Zaïre. Il ne lui reste plus, lorsque la vérité aura éclaté à ses yeux, qu'à rendre, en vrai chevalier, la liberté à ses captifs, et à se poignarder soi-même. On joue encore *Zaïre* et le public en est toujours ému. Il n'y retrouve ni les grandes pensées de Corneille, ni les passions violentes de Racine, ni le style savant et fort de ces maîtres, mais une facilité jeune et vive qui l'entraîne. Déjà, c'est du drame à la moderne. *Zaïre* est à *Polyeucte* et à *Iphigénie*, ce qu'est *Charles XII* au *Discours sur l'Histoire universelle*. Ainsi se dégage peu à peu l'originalité de Voltaire, précurseur des temps nouveaux.

Il y manquerait un trait sans les *Lettres sur les Anglais*. Le jeune écrivain y montrait qu'il avait su comprendre et aimer, dans ses impressions d'exil (1734), sans rien sacrifier de son goût classique et français, l'art, la littérature, la philosophie, la politique, la vie sociale de ses hôtes. Pour Shakespeare même il exprime l'admiration la plus intelligente.

Mais cette œuvre de sagesse et de clairvoyance tournait vite à la critique. L'éloge de l'Angleterre devenait pour Voltaire une satire contre la France. A cette satire, il ajoutait d'ailleurs, sous prétexte de répondre à Pascal, une vive attaque contre la religion. Sans doute l'auteur aurait-il pu dire que c'était aux seuls abus qu'il en voulait. N'importe. Son tempérament de journaliste d'opposition l'avait emporté sur la sérénité philosophique et le Parlement condamna le livre à être brûlé : il décréta même l'auteur de prise de corps. Voltaire dut s'enfuir plus loin.

MADAME DU CHATELET ET FRÉDÉRIC II Dans ces conjonctures, son étoile lui fit rencontrer une jeune femme, d'esprit libre, et de haute intelligence, qui fut sa providence — et sa maîtresse — Mme du Châtelet, la divine Émilie. Peut-être était-elle parfois ridicule, ayant plus d'agitation que de réflexion, plus de prétentions que de beauté ; mais son génie s'entendit à merveille avec celui du proscrit.

Il eut chez elle, à Cirey en Bourgogne, ce qu'il a toujours cherché et convoité, un foyer confortable et une place forte. Quoiqu'il fût souvent en voyage avec elle dans les Pays-Bas, en Lorraine à la cour du roi Stanislas, pour satisfaire l'humeur inquiète qui les tourmentait tous deux, il gardait à Cirey un centre et un point d'appui. Là, guidé par cette jeune femme amoureuse et spirituelle qui se piquait

de science et de géométrie, il étudia Descartes et Newton, il fortifia son intelligence par les hautes mathématiques. Enfin, peu à peu, elle le ramena à la société ; il fut en faveur à la cour de Sceaux, il approcha de Mme de Pompadour et du ministre ; il eut des missions quasi diplomatiques. Il entra à l'Académie. Il se lia d'amitié avec Vauvenargues.



VOLTAIRE (D'après Houdon).

Il continua dans cette période à écrire des pièces de théâtre : un *Mahomet* qu'il dédia respectueusement au pape Benoît XIV par une spirituelle revanche contre l'intolérance gallicane et janséniste ; une *Mérope* qui passe pour son chef-d'œuvre, mais qui n'a ni le pathétique ni la jeunesse de *Zaïre* et que d'ailleurs on ne joue plus ; puis quelques autres, mortes et oubliées. Il rima des Épîtres et des Discours, vifs, spirituels, éloquents, qui rappellent Marot, mais avec plus de pensée et d'utilité. Il donna un roman philosophique et gai, *Zadig*, premier d'une illustre suite, sur ce ton narquois et dans ce style élégant où il est resté inimitable. Il prépara et acheva presque le *Siècle de Louis XIV*, livre admirable, malgré la faiblesse et la confusion des dernières parties, et où l'on sent le regret de Voltaire de n'avoir pas vécu en ce beau siècle, quand un grand écrivain ne risquait pas d'être capricieusement jeté à la Bastille ou expédié en exil ! Mais on y sent aussi de l'élévation d'âme. Et tel était bien encore Voltaire, lorsque, pour son malheur, Mme du Châtelet étant morte des suites de couches, il écouta Frédéric le Grand, roi de Prusse, qui l'appelait à Potsdam.

Frédéric, dès l'enfance, avait appris à mépriser son père, et il méprisa toujours très profondément tous les hommes. Voltaire comprit vite ce mépris, s'en amusa, s'en imprégna, mais le subit à son tour, Frédéric traita son poète comme un singe

grimacier et malfaisant. La leçon porta, mais à la fin, elle fut trop rude. Voltaire s'évada, fit une retraite douloureuse et pleine d'accidents ridicules. Désormais, sur l'illustre exemple de Frédéric, il n'eut guère plus aucun scrupule de recourir à l'impudence et l'imposture, à condition d'en rire comme d'un bon tour, avec des gambades et des grimaces plaisantes, lui si noble quand il veut et si naturellement humain.

Au retour de Berlin, il n'osa rentrer à Paris. Partout où il voulait s'arrêter, il était traité en suspect. Il se ménagea donc une double installation en Suisse : l'une aux portes de Genève, dans une propriété qu'il appela les Délices, l'autre près de Lausanne. Bientôt il ne s'y sentit pas en sécurité. Il avait scandalisé les Genevois notamment en voulant leur imposer un théâtre. Il acheta alors au président Des Brosses la terre seigneuriale de Tournay ; enfin il acquit en France à deux heures au nord-ouest de Genève un domaine où il s'établit en seigneur de village, avec « son chien, son chat et sa guenon », et même avec son chapelain : Ferney.

C'est l'heure où se déchaîne sa colère contre *l'Infâme*. Faut-il y voir une haine métaphysique, et s'imaginer Voltaire comme un ennemi « diabolique » du catholicisme ? En réalité, dans sa terrible et infatigable campagne contre l'Église, je discerne le chagrin du malheureux écrivain qui, au milieu de sa gloire, de sa popularité et de son génie, n'a jamais eu un instant de sécurité et de liberté légale, qui n'a jamais été traité en citoyen, pas même dans les punitions arbitraires qu'on lui infligeait, et qui s'en venge en prenant à parti la grande « hypocrisie » du siècle. En tout cas ses petits pamphlets contre la religion révèlent en lui le génie de la polémique. Le fond, quoi qu'on ait dit, n'est pas négligeable. La critique de la Bible par Voltaire creuse très profondément. Quant à la vivacité et à l'imprévu de l'esprit, Voltaire n'a jamais été égalé. Naturellement, cela n'a rien de commun avec l'art distingué, réfléchi et parfait des *Provinciales*. On peut en juger par quelques titres. Mais c'est, dit M. Lanson, « un mélange unique de folie et de raison, de fantaisie effrénée et de vérité... Seul persiste le goût qui retient la goguenardise, la canaillerie, la polissonnerie dans le ton de la bonne compagnie, et de la bonne compagnie de 1760... » Le défaut actuel de ces courtes « flèches », c'est d'être monotones à la longue. Quand elles sifflaient brusquement dans l'air, au gré du capricieux archer, elles paraissaient chaque fois nouvelles.

« CANDIDE » Meilleurs et d'un art plus durable sont les contes en prose où la même inspiration est plus voilée, et où d'ailleurs, la philosophie est moins négative. Tel ce charmant *Jeannot et Colin*, un chef-d'œuvre d'un bout à l'autre. Mais dans ce genre, la réussite de Voltaire, ce fut *Candide*.

Ce livre immortel nous montre de la façon la plus plaisante, la plus piquante et la plus rapide que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, comme le croit Pangloss. Candide est à la poursuite de sa fiancée Cunégonde. Après des péripéties imprévues, Candide épousera Cunégonde, et trouvera le bonheur en cultivant son jardin. Amer? Un peu! Mais pas autant qu'on le dit, la vivacité, la fantaisie et la grâce du récit y mettant une véritable poésie. N'est-ce pas lord Chesterfield qui recommandait à son fils d'acheter *l'Encyclopédie* et de s'asseoir dessus pour lire *Candide*? Quel que soit celui qui a donné ce conseil, le conseil est bon.

LES SATIRES EN VERS Également il faut admirer, sinon la justice, au moins le brio des satires en vers que Voltaire écrivit vers la même époque; l'une s'intitule *le Pauvre Diable;* elle est dirigée contre le journaliste Fréron, personnage de cœur et de talent après tout, qui avait succédé comme « gazetier » à Desfontaines, autre ennemi de Voltaire. Fréron fit une vaillante guerre aux philosophes, (on en trouvera le détail dans le livre du chanoine François Cornou sur Fréron). Mais Voltaire la lui rendit cruellement et de toutes manières. Pourtant, chose curieuse, à la dernière heure, au moment de porter le dernier coup à son vieil ennemi, il s'arrêta. « Je me suis tant moqué de l'ami Fréron, écrivit-il en 1775 à ses amis fort excités contre le journaliste, qu'il est bien juste qu'il me le rende. » La « méchanceté » de Voltaire avait de ces retours! Une autre satire, *la Vanité,* est dirigée contre Le Franc, marquis de Pompignan, qui, dans son discours de réception à l'Académie française, avait violemment attaqué lui aussi les philosophes et qui a écrit d'ailleurs, sur la mort de Rousseau le seul morceau vraiment lyrique de cette époque

L'« ESSAI SUR LES MŒURS » ET LE « DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE » Cependant Voltaire ne négligeait pas les plus graves ouvrages. L'universalité et l'étendue de son génie ne se rétrécissent pas avec la vieillesse. Il avait publié dès son retour de Berlin un *Essai sur les mœurs*, qui est son *Discours sur l'Histoire universelle*; il reprenait à sa manière le projet de Bossuet, pour le compléter et le détruire : le compléter en étudiant surtout les peuples dont Bossuet n'a point parlé, le détruire en niant la Providence, et en essayant de montrer que la religion chrétienne a été la cause principale de la barbarie des hommes et des sociétés. Au reste, ouvrage d'une érudition infinie.

Du même ordre, quoique avec moins de fond et plus de violence ouverte, fut le *Dictionnaire philosophique* où il avait réuni, arrangé, complété ses articles de *l'En-*



LE TEMPLE DU GOUT. — COMPOSITION DE MARCEL VICAIRE.

cyclopédie. Cette œuvre qu'il a reniée de toutes manières, le faisait trembler. Il y avait en effet, pour ces temps cruels, de quoi faire brûler le livre et l'auteur ; et ce fut un des « crimes » reprochés au malheureux chevalier de la Barre, que d'avoir en sa possession le « portatif », comme on appelait le *Dictionnaire.*

LES AFFAIRES CALAS ET SIRVEN Cependant Voltaire ne se contentait pas d'écrire pour instruire ou pour éclairer. Il écrivait pour agir. Dans deux affaires retentissantes, celles de la famille Calas et de la famille Sirven, il en appela de la sentence des juges à l'opinion publique. Il fit réhabiliter l'un des condamnés et gracier l'autre. Il défendit aussi, mais avec moins de bonheur et de liberté d'esprit (car il avait peur d'être enveloppé dans l'affaire), le chevalier de la Barre, victime du fanatisme du Parlement. Il était plus heureux avec Lally-Tollendal, dont il obtenait la réhabilitation. Enfin, il se faisait à grand fracas le protecteur de la petite-nièce de Corneille, restée à peu près sans ressources. Par ces différentes actions et démarches il se manifestait comme un généreux et puissant redresseur des torts. Et il devenait le souverain de son siècle : le roi Voltaire !

VOLTAIRE ET ROUSSEAU Mais déjà il avait rencontré sur sa route l'homme qui allait lui disputer victorieusement la maîtrise du siècle.

Jean-Jacques Rousseau devait être par définition l'antagoniste de Voltaire. Tandis que l'auteur de *Candide* était forcé de vivre en exil, l'auteur du *Contrat social* était partout accueilli avec une admiration religieuse ; et cependant, tandis que Voltaire ne concevait pas de vie possible et de moralité hors de la civilisation, Rousseau accusait la civilisation de corrompre la vertu et le bonheur. Enfin, tandis que Rousseau affirmait les droits et les devoirs de la conscience et croyait en la Providence, Voltaire se faisait un véritable jeu de la conscience humaine et de la foi. La querelle éclata à propos d'un poème sur le désastre de Lisbonne où Voltaire exprimait une philosophie toute sceptique. Elle ne tourna pas à l'honneur du poète qui eut malheureusement recours à ses procédés habituels d'intrigue et de calomnie contre Rousseau, à son tour malheureux et exilé. Rousseau se vengea par une souscription un peu ostentatoire pour la statue qui fut élevée par Pigalle à son adversaire.

LA MORT DE VOLTAIRE En 1778, Voltaire n'ayant rien perdu à quatre-vingt-trois ans de sa vivacité intellectuelle, résolut d'aller à Paris pour y faire jouer une nouvelle tragédie : *Irène.* Il n'y était pas rentré depuis vingt-huit ans et l'on peut même dire qu'il n'y était jamais resté qu'en contrebande. On com-

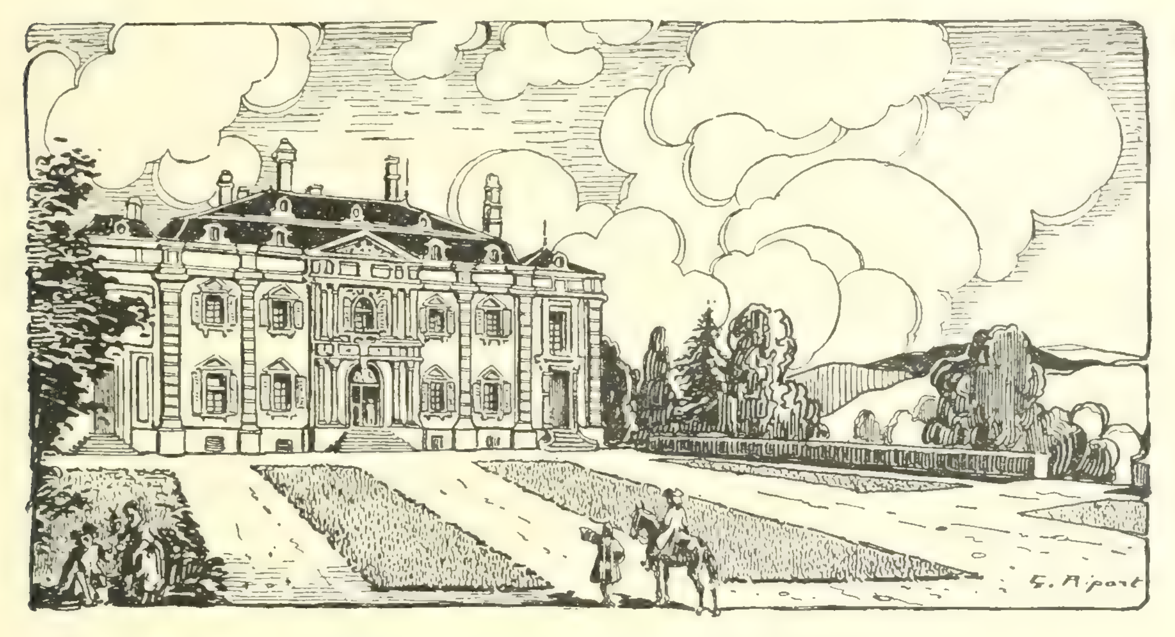
prend donc sa joie. Dès le 10 février, jour de son arrivée, tout Paris le fut visiter, lui-même étant dans un état de trépidation nerveuse extraordinaire. Les honneurs pleuvaient sur lui. Turgot était alors ministre; les philosophes triomphaient. Voltaire n'eut pas le triomphe modéré. Le 30 mars, après une visite à l'Académie, il fut au théâtre, en grande toilette. L'acteur Brizard vint le couronner de lauriers, tandis qu'il sanglotait : « Vous voulez me faire mourir de plaisir. » Sur la scène était le buste du grand homme. Le rideau levé, les acteurs défilèrent devant ce buste avec des palmes, des guirlandes et des couronnes. Voltaire résista à l'émotion, mais pas longtemps. Le 11 mai, il se sentit malade. Le 30 mai, il mourut. Les uns disent que sa fin fut agitée comme sa vie, les autres qu'elle fut calme; quelques-uns, qu'elle fut affreuse. Le dernier soupir d'un mourant est chose sacrée et ne devrait pas appartenir à la dispute.



VOLTAIRE A FERNEY (D'après un dessin de Danzel).

Le caractère de cet homme est malaisé à définir. Voltaire était-il vraiment aussi agité, aussi nerveux, aussi vaniteux, aussi ridicule, aussi prompt à toutes les impressions qu'on veut bien le dire? Je ne le crois pas. Mais je crois qu'en effet la situation paradoxale au milieu de laquelle il a vécu, en perpétuel évadé et en perpétuel proscrit, a donné à toute sa personne et à toute sa vie une instabilité extraordinaire. Sa conduite est difficile à excuser. Mais ici encore, je pense à la situation particulière où il se trouvait. Ses livres les plus innocents avaient été condamnés; il ne pouvait rien publier qui ne fût hors la loi. N'ayant rien d'un héros, il a opposé la ruse à la tyrannie, le mensonge à l'arbitraire. Sans excuser ce qui ne doit jamais s'excuser, je comprends qu'un être de sa sorte ne soit pas jugé à la com-

mune mesure d'une époque régulière. Sa philosophie, on la réduit d'ordinaire à la haine du christianisme. Je lui crois un principe moins négatif. Voltaire souffrit des inégalités et de l'intolérance de l'ordre établi. Il en souffrit dans sa vanité, dans son amour de la gloire, dans son sentiment de la justice et de la dignité humaine ; il s'irrita ; il étendit sa colère à tout ce qu'il appelait « superstition » ou fanatisme. Il devint mauvais et injuste à son tour. En réalité, il détestait moins la religion qu'il n'aimait la vie moderne avec ses raffinements, sa facilité et sa



LE CHATEAU DE FERNEY (D'après une gravure de Masquelier).

douceur, avec la conversation des femmes, le théâtre, les Académies et les salons, toutes choses dont il était à demi privé, et dont il ne goûtait que l'ombre.

Son esprit merveilleux eut trois qualités : la promptitude à comprendre, la promptitude à s'émouvoir et la promptitude à imaginer. Voltaire est le premier des journalistes. De là vient que parmi ses œuvres, histoire, théâtre, philosophie, etc..., celles-là seules sont absolument excellentes qui ont été conçues et écrites sous l'aiguillon de l'heure, et qui ont la vivacité de l'improvisation : les épîtres en vers, *Zaïre*, *Charles XII*, *Candide*, *Zadig*, les *Discours*, quelques courts passages des pamphlets ; enfin la *Correspondance*. La *Correspondance*, l'immortelle *Correspondance*, c'est Voltaire au jour le jour. Il y a des jours où Voltaire s'ennuie, d'autres où il pense à ses affaires qui ne l'ennuient pas, mais qui nous ennuient et

d'autres où il ne pense qu'à de petites et cruelles intrigues. La correspondance, alors, est mauvaise. Les autres jours, elle est le régal des plus délicats. Plus spontanée que celle de Mme de Sévigné et moins « écrite », c'est-à-dire moins préparée. Mais les gens qui entourent Voltaire ne valent pas les amis de la marquise. Et Cirey, Ferney, Potsdam ne valent ni Versailles, ni Paris.

Voltaire a créé un style : la phrase voltairienne, prompte, brève, décharnée. Les mots, les propositions entières se suivent, détachés les uns des autres, chacun avec sa signification propre et son entière indépendance, sans interlien, ni synthèse. C'est le contraire du style de Racine et de Bossuet, pour ne point parler de Descartes et de Montaigne. De là, une extraordinaire clarté dans chaque trait. Seulement ces traits sont courts, secs, trop nus ; et, les uns à la suite des autres, ils finissent par fatiguer : ce sont comme des bornes qui se succèdent trop vite sur la route.

Voltaire a laissé derrière lui plus d'une légende... Souvent on le représente comme le plus superficiel des hommes et le voltairianisme excite le sourire. Les voltairiens n'ont pas tous le génie de Voltaire. Mais Voltaire n'était pas superficiel. Son agitation empêche de voir qu'il a toujours réfléchi aux mêmes choses et pensé les mêmes choses ; c'est un illustre exemple de force et de continuité. A-t-il pensé bien ? A-t-il mal pensé ? Même si je condamne sa solution, comme impuissante à embrasser le monde dans sa plénitude et incapable d'ennoblir le cœur humain, je ne peux oublier qu'il fut supérieur à sa vie, je devine la poésie en lui. Je saluerai volontiers en Voltaire le poète de son siècle. Il a été enfin l'ami passionné de Vauvenargues. Et celui qui aurait eu l'âme basse n'aurait pu aimer généreusement une âme si haute.

II

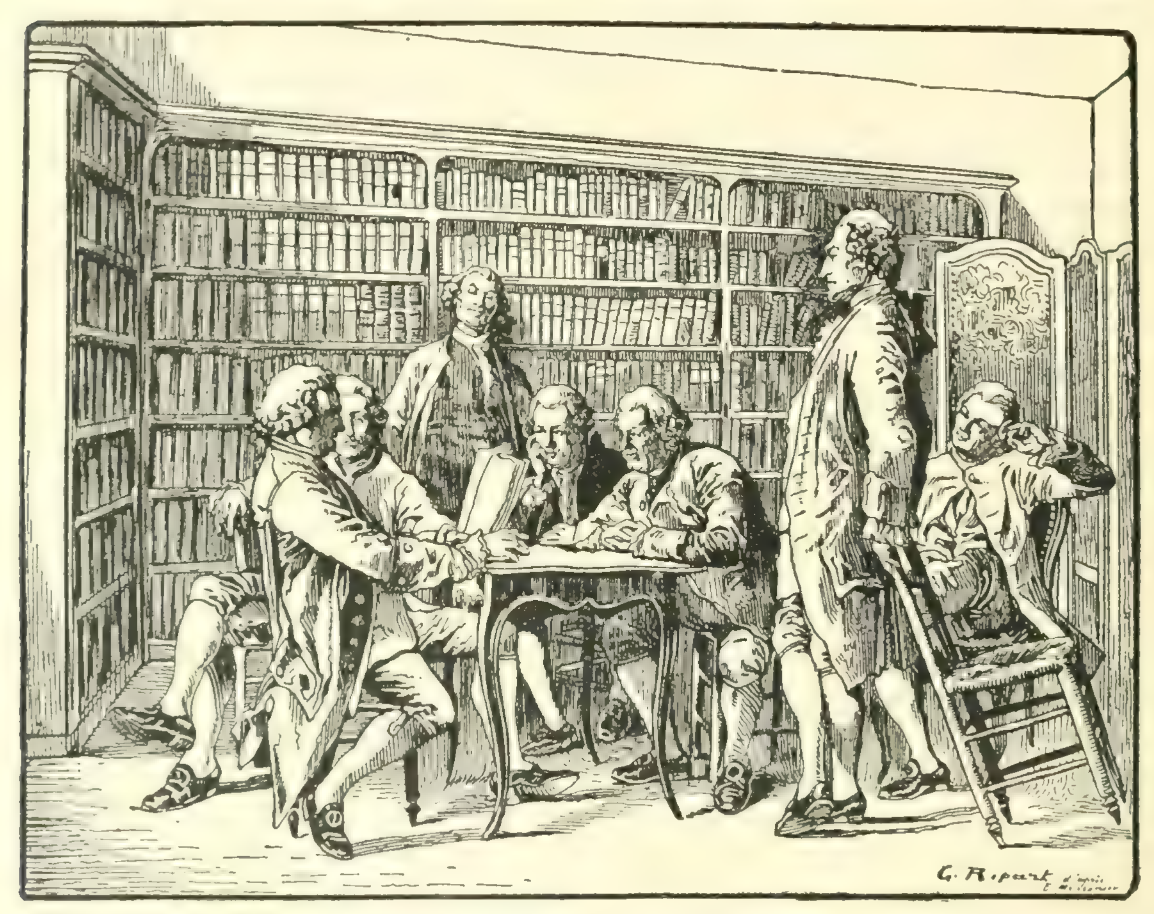
L'« ENCYCLOPÉDIE » Eût-il le plus beau génie du monde, un grand homme n'a point d'action s'il ne trouve, derrière lui, une armée prête à l'aider. Voltaire a eu cette aide. Il faudrait donner ici une liste des ouvrages qui, de près ou de loin, préparèrent le triomphe de l'esprit de Voltaire : traductions et adaptations de l'anglais, traités aux titres bizarres, romans ou récits à signification enveloppée comme le fameux *Sethos* du bon abbé Terrasson. Mais l'intérêt littéraire y fait trop souvent défaut. Le style est presque toujours plat dans sa clarté. Parfois un trait d'esprit, sans gaieté. Souvent des allusions libertines, souvent aussi de la déclamation et de la sensiblerie.

Les auteurs n'y ont pas tous les mêmes théories. Mais tous ont une confiance générale dans les lumières, c'est-à-dire dans l'intelligence et la raison ; ils ont la haine du « fanatisme », la défiance des religions positives, la croyance que l'homme n'est heureux que par le raffinement de la société et de la civilisation, enfin une tendance très marquée à l'empirisme psychologique et métaphysique. Esprits plus vifs qu'étendus, plus spirituels que profonds, et dénués de vie intérieure, ils sont à Spinoza ou à Descartes ce que Sarrasin ou Benserade sont à La Fontaine et à Racine. Ils sont restés quelque temps impuissants, faute d'un symbole commun, d'un état-major et d'une discipline. Ils n'avaient même pas de drapeau et souvent ne se connaissaient pas les uns les autres. Il fallut, pour qu'ils prissent conscience de leur communauté d'idées, pour qu'ils s'enhardissent et se définissent, qu'une maison les unît. Cette maison fut l'*Encyclopédie*.

L'ENTREPRISE En 1745, le libraire Le Breton avait obtenu un privilège pour traduire en français la fameuse *Encyclopédie anglaise* d'Ephraïm Chambers : ouvrage de vulgarisation destiné à « populariser » les sciences, l'industrie, les connaissances positives et utiles. Il n'existait encore rien de pareil chez nous. En 1746, après divers essais, Le Breton s'aboucha avec un homme de trente-trois ans, vaillant au travail et inconnu, alors sans emploi, Diderot, qui se chargea, moyennant 1 200 livres par an, non pas de faire traduire l'ouvrage anglais, mais d'en élaborer un nouveau, qui tendrait davantage encore à l'utilité et à la technicité. Un illustre mathématicien, d'Alembert, s'associa bientôt avec Diderot. Les meilleurs savants et philosophes du siècle promirent leur collaboration. On ne sait pas bien encore sous quelles influences cette entreprise, patronnée par le prudent et sage d'Aguesseau, changea de caractère et devint une entreprise de combat. A première vue, avec ses articles circonstanciés et ses planches magnifiques, elle restait un tableau excellent des arts et métiers. Mais il s'y dissimulait la critique de la religion, des préjugés, des mœurs, toute une doctrine politique et morale.

LES COLLABORATEURS Y collaborèrent le grammairien Dumarsais, le vieil historien et bibliographe Lenglet-Dufresnoy, les abbés Morellet, Mallet, Yvon et de Prades, Daubenton pour l'histoire naturelle, Louis pour la chirurgie, « M. Rousseau de Genève » pour la musique ; pour l'art militaire, Saint-Lambert, le frileux poète des *Saisons*, avec Tressan, cet officier qui, deux fois blessé à Fontenoy, demanda pour récompense au roi de « servir toute sa vie, en ligne, suivant son grade » et qui mit plus tard à la mode les vieux romans de cheva-

lerie. D'Helvétius et d'Holbach que nous retrouverons tout à l'heure en étaient. Montesquieu envoya l'article *goût* qui parut après sa mort. Buffon promit. Voltaire collabora. Quesnay, Turgot se considéraient dans la maison comme chez eux. Marmontel y fut le théoricien littéraire. Le modeste et dévoué chevalier de Jaucourt



LA LECTURE CHEZ DIDEROT (D'après E. Meissonier).

comblait les trous. J'en passe et non des pires. M. Hubert en a compté près de cent cinquante.

HISTOIRE DE L'« ENCYCLOPÉDIE » En 1750 et en 1751 parurent les deux premiers volumes, avec un discours de d'Alembert. Au début de 1752, orage provoqué par les thèses de l'abbé de Prades (cet abbé, collaborateur officiel de l'*Encyclopédie*, avait subrepticement glissé, dans ses thèses de licence en Sorbonne, des propositions fort impies). Le Conseil d'État « supprima » les deux

volumes parus. Grâce à l'appui de Mme de Pompadour, du comte d'Argenson, ministre, et de Malesherbes, directeur de la librairie, la publication continua jusqu'au septième volume, avec le plus grand succès. En 1757, second et plus grave orage. Après l'attentat de Damiens et la défaite de Rosbach, la cour s'inquiéta des philosophes. Au même moment, Rousseau se séparait avec éclat de ses anciens amis et préparait sa fameuse *Lettre à d'Alembert*. De leur côté, les adversaires des philosophes, Palissot, Moreau, Fréron, redoublaient d'activité. L'*Encyclopédie* fut de nouveau supprimée et son privilège retiré. D'Alembert abandonna pour toujours l'entreprise. Elle se releva cependant, grâce à la connivence de Malesherbes. Les dix derniers volumes de texte parurent en bloc au début de 1766; les planches en 1772.

Dans le village où chaque année je cherche la tranquillité, en pleine montagne du Forez, au pays même de Céladon, j'ai trouvé dans la maison fort modeste des anciens géomètres du lieu, toute l'*Encyclopédie*. Il fallait que la diffusion de ces volumes monumentaux fût bien active! Mais aussi, c'était toute la civilisation moderne que le pauvre géomètre de Cervières avait en ordre sur les rayons de sa bibliothèque.

DIDEROT Ce Denis Diderot, que j'ai nommé bien des fois, est un étrange personnage. Il attire comme une force de la nature.

Il est né à Langres le 5 octobre 1713, d'un père coutelier, bourgeois assez aisé et excellent homme. Il a aimé passionnément son père, sa fille, ses maîtresses. De sa famille il n'a détesté que son frère, le chanoine. Excellent élève des jésuites. Conduit par son père à Paris au collège d'Harcourt, il en sortit pour mener une existence extraordinaire, sans argent, sans scrupules. Un étalon débridé et lâché en plein champ. Il se maria romanesquement à trente-deux ans avec une personne de trente-trois ans qu'il adorait, mais qui ne tarda pas à devenir une femme ennuyeuse, sans grâce, sans esprit, et sans bonté. « Pie grièche et harengère, elle ne montrait rien aux yeux des autres qui pût racheter sa mauvaise éducation, » dit Jean-Jacques Rousseau qui l'a connue. Diderot se rattrapait avec ses maîtresses : Mme de Prioleux, une aventurière, puis Mlle Volland, d'esprit plus relevé, avec qui il a eu une correspondance dont les éditions ne nous donnent que des fragments mal choisis; le manuscrit encore inédit en est infiniment pittoresque et hardi.

Dès qu'il avait eu à gagner sa vie, Diderot s'était mis à écrire : traductions, adaptations, philosophie, roman, tout lui était bon. Habitué à prêter dès lors sa plume aux auteurs étrangers, il n'eut aucun scrupule de la prêter à ses amis et à

ses protecteurs. Grimm fut un de ceux qui lui durent le plus, sans toujours le dire. Ce Grimm, que Sainte-Beuve traite de « bon esprit, fin, ferme, non engoué, un excellent critique, en un mot sur une foule de points et venant le premier dans ses jugements », arrivé d'Allemagne assez jeune, entretenait une correspondance avec les cours du Nord et les souverains d'Allemagne. On pourrait s'étonner, en bien des pages, non pas que cet étranger eût un jugement si fin, mais qu'il écrivît un aussi brillant français. C'est que Diderot collabora avec lui. Un chef-d'œuvre d'esprit et de vivacité qu'on attribue à Grimm, *le Petit Prophète de Boehmischbroda*, est de Diderot.



DIDEROT (D'après Fragonard).

Après Grimm qu'il aimait et admirait, Diderot a dû servir Helvétius. Ce charmant et léger personnage, homme riche, fermier général et qui ne pouvait vivre hors du plaisir, voulait qu'on parlât de lui. Et il écrivit différents ouvrages où peut-être Diderot l'a aidé. Mais le traité de *l'Esprit*, qu'il publia imprudemment en 1759, en pleine crise de l'*Encyclopédie*, pour nier la morale individuelle, la conscience individuelle, et même le tempérament individuel, fut réfuté avec un brio extraordinaire par Diderot. En revanche, il est certain que Diderot a trop souvent été le rédacteur du baron d'Holbach. Ce riche étranger était Allemand et par ailleurs grossier. Il avait un palais à Paris rue Royale et un château magnifique à Grandval. Il était passionné d'athéisme. On

appelait son hôtel « la synagogue de la rue Royale ». Il y invitait Diderot ; et le philosophe, sobre à l'ordinaire, ne résistait pas aux formidables festins de son hôte, qu'il payait par son talent.

D'ailleurs Diderot n'était pas seulement un incomparable écrivain, tout prêt à improviser sur n'importe quel sujet et dans n'importe quel sens, il était aussi un causeur de génie. Sa conversation était d'une prodigieuse richesse et d'un prodigieux éclat.

Le terrible labeur de l'*Encyclopédie*, dont il s'acquitta avec une conscience scrupuleuse ne lui laissait malheureusement pas le temps de s'épanouir et d'être lui-même. Désintéressé, fidèle, ne manquant point à sa parole, ne se servant jamais des moyens tortueux chers à Voltaire et que d'Alembert employa quelquefois, il paraît infiniment supérieur à la basse morale qu'il prêcha trop souvent. Mais est-ce bien sa morale ? Que de fois je me suis demandé ce que pensait vraiment en son cœur cet avocat de toutes les causes, cet esprit impressionnable qui croyait « devenir fou par les grands vents », ce demi-Balzac, « gros, gras et taillé en porteur de chaise » ! J'ai tenu dans mes mains la lettre qu'il avait écrite à sa fille Mme de Vandeuil, le jour de son mariage (une lettre que Mme de Vandeuil a gardée comme une relique, car elle n'est point froissée ni pâlie, mais les plis sont à demi usés). C'est d'une pensée fière, tendre, sévère, et qui n'exprime que la morale la plus bourgeoisement régulière (1).

En 1773, pauvre et voulant marier sa fille, il avait offert de vendre sa bibliothèque à Catherine de Russie. L'impératrice accepta à condition qu'il en restât le bibliothécaire, et elle l'invita à venir dans sa capitale. Le voyage du philosophe dura sept mois et fut un enchantement, du moins pour lui. L'impératrice le jugea bien exubérant et bien familier. Mais enfin, la Sémiramis du Nord ne traita pas son philosophe comme le Salomon de Potsdam avait traité le sien ; et Diderot rentra en France fort content et désormais dans une honnête aisance. Il mourut en 1784. Les derniers mots qu'il dit devant sa fille, furent, à ce qu'on raconte : « Le premier pas vers la philosophie, c'est l'incrédulité. »

L'ŒUVRE DE DIDEROT Il a donc écrit toute sa vie sous les noms d'autrui et parfois sous le sien. Il faudrait classer ce que nous avons de lui. Il y a ce qu'il a publié lui-même, *Principes*, *pensées*, *Lettres sur les aveugles*, etc., d'avant l'*Encyclopédie* ou des débuts de cette publication ; en 1757 et 1758, deux pièces

(1) Après avoir paru une première fois dans *le Temps*, cette lettre, si révélatrice, a été publiée récemment par M. Albert Cim.

de théâtre avec *Entretiens* et *Discours : le Fils naturel ou les épreuves de la vertu*, et *le Père de famille*, puis en 1778 un *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*. C'est peu. Mais, heureusement, ce n'est pas tout.

Il manque à cette liste les chefs-d'œuvre : les *Salons* de 1759, 1763, 1765, 1769, 1771, 1775, 1781 ; *la Religieuse*, *le Neveu de Rameau*, *Jacques le Fataliste*, *l'Entretien de d'Alembert*, *le Rêve de d'Alembert*, *le Supplément au voyage de Bougainville* et d'autres, sans parler naturellement de la correspondance. Tout cela, Diderot ne l'a point publié ; on n'en a retrouvé qu'une partie. Le reste est encore en manuscrit et inédit. Il est donc trop tôt pour conclure.

Cependant, du tout se dégage une pensée. Les philosophes du siècle précédent avaient travaillé à éliminer de l'explication de la nature les causes occultes. Ils définissaient la matière par des propriétés géométriques. De là, logiquement, la nécessité de croire en Dieu pour expliquer le passage de la matière à la vie et de la vie à l'esprit. La grande pensée de Diderot ce fut d'attribuer à la matière, déjà, une sorte de sensibilité sourde, impossible d'ailleurs à saisir par la mathématique. Cette sensibilité il la montra fermentant au sein de la matière, la soulevant, la transformant, si bien que de proche en proche, la matière évolue, devient plus délicatement sensible, évite la douleur et recherche le plaisir, acquiert intelligence, volonté : c'est l'homme enfin.

Sa critique d'art est intéressante. Il y a mêlé des idées étrangères à l'art. Ses *Salons*, qui sont d'étincelantes descriptions, nous le montrent trop souvent attaché à la signification sentimentale et morale des tableaux. La peinture semble parfois n'être pour lui qu'une morale en action. De même, son théâtre et ses idées sur la comédie. Cela semble en contradiction avec l'immoralisme du *Neveu de Rameau*, son chef-d'œuvre. Mais le style fait passer sur les contradictions et les erreurs.

Une langue riche et pleine d'idiotismes, une merveilleuse abondance de tours, une syntaxe claire, vivante et complexe, les images, le mouvement, la puissance de combinaison, l'harmonie, le pittoresque, rien ne manque à ce style, tout spontané, travaillé cependant, humaniste, nourri de latin, nourri de Montaigne, nourri de Rabelais. Le mot, la phrase sont dans les mains de Diderot comme des êtres vivants et prennent une âme ; il en fait ce que veut son prodigieux tempérament d'artiste.

D'ALEMBERT D'Alembert, son collaborateur, eut une existence plus régulière. Né le 11 novembre 1717, fils naturel de la chanoinesse de Tencin et de ce Destouches qui fut l'ami de Fénelon, il voulut toujours rester

l'enfant de l'humble fruitière qui l'avait élevé. C'était un mathématicien puissant, un esprit lucide, un travailleur acharné, un homme de bonne compagnie. Nous avons parlé de sa longue et tendre liaison avec Mlle de Lespinasse, liaison qui aboutit à une faillite de la fidélité féminine. Il était déiste, mais il refusa de suivre Voltaire en pleine mêlée. Il avait un naturel prudent, et il respectait son propre caractère. Il était entré de bonne heure, en 1741, à l'Académie des Sciences. Quelques années après, il fut reçu à l'Académie française.

Bientôt l'amour des lettres et de la réputation littéraire balança dans son cœur l'amour de la science. Il fut secrétaire perpétuel de l'Académie française. Ses écrits littéraires consistent en *Essais sur les gens de lettres*, en *Réflexions sur l'art oratoire et sur le style*, en *Observations sur l'art de traduire*, etc. Mais sa principale affaire (en dehors des sciences) fut d'écrire l'éloge des savants et des académiciens. Formé à la littérature dans la société de Fontenelle et de Marivaux, il n'y réussit pas merveilleusement. La Harpe qui a été son ami et qui a célébré sans restriction la beauté de son caractère, l'accuse de n'y avoir eu que de petits aperçus, gâtés par l'affectation et la vanité d'être un « législateur du goût ». Heureusement qu'il a écrit le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie* qui est une grande œuvre. Il mourut à soixante-six ans, le 29 octobre 1783.



D'ALEMBERT (D'après Cathelin).

A sa disparition, à la mort de Diderot, il semble que l'*Encyclopédie* ait gain de cause. L'esprit philosophique, qui progresse, entrevoit déjà son triomphe. D'ailleurs les événements se précipitent avec une hâte imprévue : la destruction des jésuites, symbole de l'affaiblissement de l'Église, aide ce progrès, prépare ce triomphe.

Ce n'était pas seulement à Paris que cette activité se faisait sentir. J'ai relevé la liste des sociétés savantes de province vers 1650. Comme la plupart étaient dévouées aux idées

nouvelles, on y verra l'ardeur de toute la France pour la vie intellectuelle :

A Toulouse, *l'Académie des Jeux Floraux* et *l'Académie royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres;* — à Villefranche en Beaujolais, *l'Académie royale des Sciences et des Beaux-Arts;* — à Lyon, *l'Académie des Sciences et des Belles-Lettres* et *la Société royale;* — à Caen, *l'Académie royale des Belles-Lettres;* — à Montpellier, *la Société royale des Sciences;* — à Pau, *l'Académie des Sciences et Beaux-Arts;* — à Béziers, *l'Académie des Sciences et Belles-Lettres;* — à Marseille, *l'Académie des Belles-Lettres;* — à La Rochelle, *l'Académie des Belles-Lettres;* — à Arras, *la Société littéraire;* — à Rouen, *l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts;* — à Montauban, *l'Académie des Belles-Lettres;* — à Clermont-Ferrand, *la Société littéraire;* — à Auxerre, *la Société des Sciences et Belles-Lettres;* — à Amiens, *l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts;* — à Nancy, *la Société royale des Sciences et Belles-Lettres;* — à Besançon, *l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts;* — à Orléans, *la Société littéraire;* — à Châlons-sur-Marne, *la Société Littéraire* ; — à Bordeaux, *l'Académie des Sciences et des Belles-Lettres.*

Et pour soutenir et ennoblir tout ce grand mouvement, voici que s'ajouteront à Voltaire, à Diderot, à d'Alembert, les hautes et graves figures d'un Montesquieu et d'un Buffon.





CHAPITRE III

LES MAITRES : MONTESQUIEU, BUFFON ET VAUVENARGUES

I. *Les maîtres. Jeunesse de Montesquieu. Premières œuvres. Le grand voyage. Les nouvelles œuvres. La fin de Montesquieu. Montesquieu moraliste. Le secret de Montesquieu.* L'Esprit des lois. *Le style.* — II. *La jeunesse de Buffon. L'*Histoire naturelle. *Caractère de Buffon. Sa méthode.* — III. *Vauvenargues.*

I

MONTESQUIEU et Buffon sont d'une autre « race » intellectuelle que les philosophes.

D'abord ils tiennent rang dans la Société et dans l'État. Tous deux d'origine parlementaire : l'un deviendra président au parlement de Bordeaux, on ne l'appellera que « M. le Président » ; l'autre sera très riche et intendant du Jardin du roi ; l'un et l'autre respectés des pouvoirs publics et de l'opinion. Tous deux s'abstiendront de cette guerre tantôt sournoise, tantôt ouverte, des philosophes contre l'État ; ils chercheront moins à détruire qu'à comprendre et à reconstruire. Tous deux resteront à l'écart de ces ruses, de ces petits mensonges, de ces improvisations de plume et de pensée, qui rendent le siècle si varié, si amusant et les combattants si peu sûrs. D'ailleurs très différents l'un de l'autre, sauf par le principe philosophique de leur activité intellectuelle,

Ils cherchent tous deux l'ordre et la classification, celui-ci de la nature et celui-là des lois. Ils font honneur à l'esprit humain, à leur siècle et à la France.

JEUNESSE DE MONTESQUIEU Charles-Louis de Secondat de Montesquieu, baron de la Brède, est né à Bordeaux le 18 janvier 1689. Il avait donc plus de vingt-six ans à la mort de Louis XIV. Sa jeunesse est contemporaine de la vieillesse de Fénelon. Il a toujours eu ses racines à Bordeaux, où son père et son oncle (celui-ci chef de famille par l'âge et l'autorité personnelle) étaient l'un conseiller et l'autre président au Parlement. Il est toujours resté citoyen de Bordeaux, ami des Bordelais et des Bordelaises. Le château de la Brède, dans les pins et les vignes, à quatre ou cinq lieues de Bordeaux, fut en quelque sorte le point d'appui de sa vie ; il y avait ses livres et ses manuscrits ; il y reprenait haleine après ses voyages. Sa femme, ses enfants y ont habité. Ses arrière-petits-enfants y vivent encore. Il s'est formé aussi à Paris ; il a été élevé au collège de Juilly par les Oratoriens, chez qui l'esprit était plus libre et la pédagogie plus moderne : la famille de Montesquieu, en effet, avait été protestante au seizième siècle ; l'oncle de l'auteur de *l'Esprit des lois*, le président dont j'ai parlé, « l'homme le plus juste et le plus libre de son temps », avait protesté énergiquement contre la révocation de l'Édit de Nantes. Ses études de collège finies, le jeune homme s'était fait recevoir avocat dans sa ville, mais il était bientôt revenu à Paris. Il y resta de 1709 à 1713, pour apprendre la procédure et les affaires ; il y prépara les *Lettres persanes* par l'observation de la société parisienne sous la vieillesse de Louis XIV.



MONTESQUIEU (D'après une estampe).

Une nature vaillante et heureuse, un très bon sang, selon l'expression que Montaigne employait pour soi, un cœur droit, l'âme grande, du génie : voilà Montes-

quieu. Il avait un visage de médaille, un grand front imaginatif, un nez fin, mince et long, une bouche spirituelle, un menton énergique, de beaux yeux bleus.

Ayant perdu son père en 1713, Montesquieu revint à Bordeaux. Il se maria bientôt avec une voisine de propriété, fille d'un ancien lieutenant-colonel huguenot, Jeanne de Lartigue, ni très jolie, ni très riche, huguenote elle-même au fond du cœur, de telle sorte que son mari eut à se préoccuper sans cesse de la détestable législation du siècle contre les protestants. Mais elle fut admirablement dévouée, attentive, entendue aux affaires. Son mari ne lui a pas été toujours fidèle, mais il lui a toujours témoigné une affection tendre et confiante. Vers le temps de ce mariage, le jeune homme devint conseiller au parlement, puis, par la mort de son oncle, président à mortier, ce qui était une très haute situation. Il fut un bon magistrat, consciencieux au travail. Bordeaux avait alors une grande prospérité. La vie de société s'épanouissait avec une étonnante liberté de propos et de relations. Montesquieu y brillait au premier rang. Mais à cette époque, s'il méditait les *Lettres persanes*, il ne songeait pas à l'*Esprit des lois*. Membre de l'Académie de Bordeaux, il n'aimait que les sciences naturelles, et il annonçait, en 1719, une *Histoire de la terre ancienne et moderne*, par une circulaire où il demandait à tous les savants des mémoires, en priant qu'on les adressât « à M. de Montesquieu, président au parlement de Guyenne, à Bordeaux, rue Margaux, qui en payera le port ». Buffon avant Buffon !

Au lieu de cette histoire de la terre, Montesquieu donna en 1722 les *Lettres persanes*, qui parurent, naturellement, sans nom d'auteur, mais on savait qu'elles étaient de lui. Elles mirent sa personne à la mode. Il fréquenta davantage le monde. Il vit de près à Paris la fin de la Régence ; il a même laissé un admirable portrait du Régent. Il allait dîner à Chantilly chez M. le Duc dont il disait, pour prouver combien il est facile de gouverner un grand État : « Si M. le Duc n'avait pas eu la sottise de se croire peu capable, il aurait gouverné tout comme un autre. » Il était au mieux avec Mme de Prie, l'ambitieuse maîtresse de M. le Duc. Ce fut dans cette période de sa vie qu'il publia *le Temple de Gnide*, opuscule galant, en style précieux, où cependant il ne peut s'empêcher d'avoir çà et là l'esprit profond et le style elliptique. En même temps qu'à Chantilly, il fréquentait chez Mme de Lambert. Il y avait là, le souvenir toujours présent de Fénelon ; et Montesquieu y a subi, avec l'influence de l'archevêque de Cambrai, celle de Fontenelle et de La Motte. Dans ses papiers, on a retrouvé des notes sur ses conversations avec ces hommes qu'il admirait et qu'il aimait. Il écrivait alors des opuscules politiques qui marquent une réflexion profonde et une lumineuse clairvoyance. Ce n'est plus le ton des *Lettres persanes*. Il ne négligeait pourtant pas Bordeaux, ni ses amis, ni ses galan-

teries, ni ses terres. Et comme il demandait l'autorisation de planter des vignes nouvelles, il s'attirait cette réponse de l'intendant de Guyenne : « Comme le sieur de Montesquieu a beaucoup d'esprit, il ne s'embarrasse pas de traiter des paradoxes, et il se flatte qu'à la faveur de quelques raisons brillantes il lui sera plus facile de prouver les choses les plus absurdes. Je vous prie de me dispenser de répondre à son mémoire et d'entrer en lice avec lui ; il n'a d'autres occupations que d'exercer son esprit ; pour moi, j'ai des choses plus sérieuses qui doivent m'occuper. » Cette occupation futile où Montesquieu exerçait son esprit, c'était la préparation de *l'Esprit des lois* !

En 1728, ayant vendu sa charge de président, il fit, comme tous les Français de bonne condition en son temps, le tour du monde européen. Il avait été reçu à l'Académie sans avoir eu recours, quoi qu'en ait dit Voltaire qui ne l'aimait pas et qu'il méprisait, à un subterfuge indigne de son caractère. Il résolut d'aller compléter par une longue et distrayante enquête son expérience historique et sa connaissance des hommes. Il partit de Paris, le 5 avril 1728 avec l'ambassadeur d'Angleterre à Vienne, lord Waldegrave, neveu du maréchal de Berwick, qu'il avait connu gouverneur de la Guyenne à Bordeaux. Nous possédons les notes de ce grand voyage. A Vienne, Montesquieu remarquait :

Les Grecs disaient : « Il n'est bon de vieillir qu'à Sparte. » Moi je disais : « Il n'est beau de vieillir qu'à Vienne. » Les femmes de soixante ans y avaient des amants ; les laides y avaient des amants. Enfin on meurt à Vienne, mais on n'y vieillit jamais.

A Venise où il ne rencontra pas lord Chesterfield et où il ne se montra pas ridiculement peureux, comme le raconte une légende dont Diderot est responsable, il nota :

Mes yeux sont très satisfaits à Venise ; mon cœur et mon esprit ne le sont point. Je n'aime point une ville où rien n'engage à être aimable ni vertueux.

Les petits princes d'Italie lui déplurent. Il trouvait trop de moines sur les routes, dans les rues, dans les voitures et les bateaux. A Rome, il raille le pape Benoît XIII. L'administration des États pontificaux lui souleva le cœur. Il notait que :

Rome nouvelle vendait pièce à pièce l'ancienne... J'appelais Rome un sérail, dont tout le monde avait la clef.

Mais il ne tarda pas à être conquis par la beauté de l'art. Cet incroyant, car,

jusqu'alors, il semble bien l'avoir été, pourrait dire comme Renan que les Madones l'ont vaincu. Il note :

Les hommes sont grandement sots ! Je sens que je suis plus attaché à ma religion depuis que j'ai vu Rome et les chefs-d'œuvre d'art qui sont dans les églises. Je suis comme ces chefs de Lacédémone qui ne voulaient pas qu'Athènes pérît parce qu'elle avait produit Sophocle et Euripide, et qu'elle était la mère de tant de beaux esprits !

Ses jugements sur Raphaël sont de belles leçons d'esthétique, et l'on y retrouve, chose curieuse, quelques-unes des préoccupations du temps où, à l'Académie de Bordeaux, il faisait des expériences de physiologie. Ce mot est de lui : « Ce n'est point de la peinture, c'est la nature même... Il semble que Dieu se sert de la main de Raphaël pour créer. »

D'Italie, il remonta en Hollande par le Tyrol et la Bavière. Il dit :

Les Bavarois sont plus stupides que les Allemands ne sont... J'ai vu souvent arriver à la lettre en Allemagne l'histoire de cet Allemand de chez Mme de Lambert : « Par ma foi, je ris de ce que Madame a dit tantôt. » Il faut un certain temps.

La Prusse avec son militarisme le dégoûta.

En octobre 1729, il s'embarquait à La Haye, avec lord Chesterfield, pour l'Angleterre. Il fut bien accueilli par l'aristocratie. La fameuse *Société royale* de Londres l'admit. Il fut présenté au roi et à la reine. Il s'instruisit enfin sur une forme de gouvernement alors originale et unique. *L'Esprit des lois* prouvera combien il en fut frappé. Mais ses notes ne sont guère enthousiastes. Il se plaint que la vertu soit peu estimée et que l'argent domine.

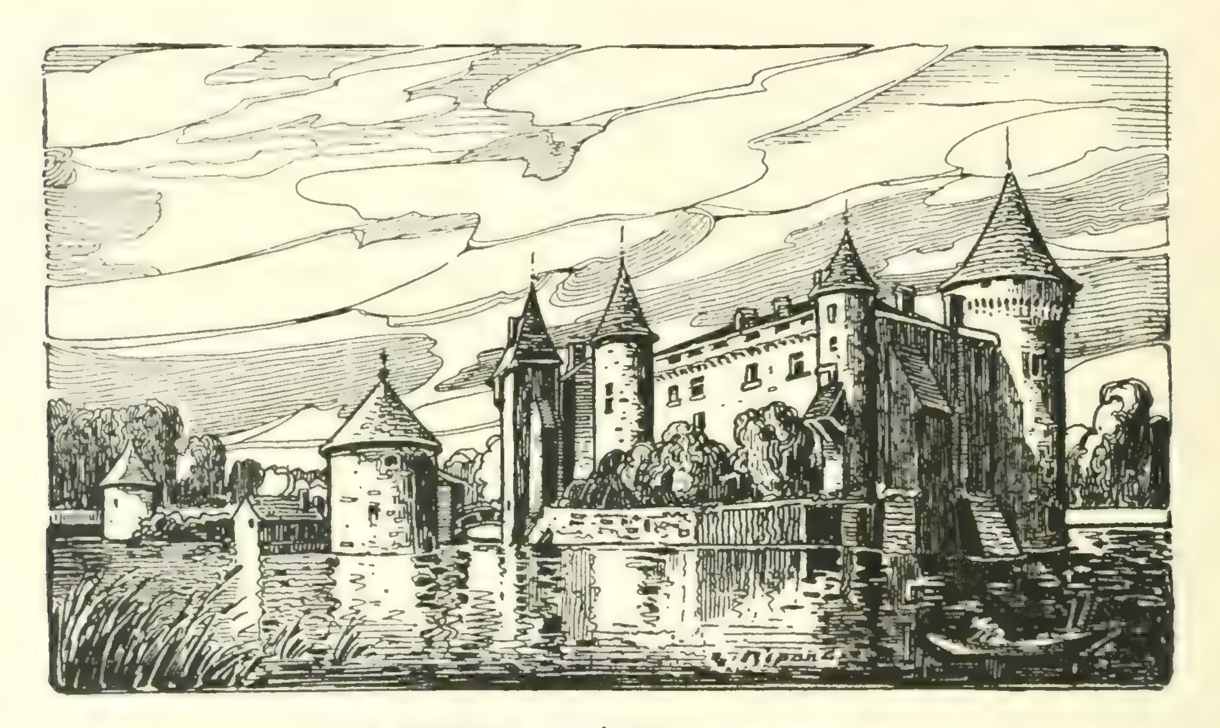
Revenu en France, il s'établit à La Brède, pour travailler avec des livres et dans sa bibliothèque. Ses lectures étaient infinies. Il y a laissé la vue ; si bien qu'à la fin, presque aveugle, il dut prendre pour secrétaire et lectrice sa fille Denise, laquelle lui devint ainsi deux fois chère. Grâce à elle, il put compléter sa connaissance encyclopédique des hommes, des sociétés, de leurs gouvernements et de leurs législations.

Cependant, il n'oubliait point Paris où il reparaissait encore assez souvent. Ce n'était plus chez Mme de Lambert, c'est chez Mme de Tencin et chez Mme du Deffand qu'il allait. Bientôt aussi chez Mme Geoffrin, mais il n'aimait pas cette bourgeoise despotique. De tempérament grand seigneur, il voulait avoir le droit d'être distrait, sans esprit, vêtu comme un paysan et parlant de même.

Il n'avait pas attendu d'avoir achevé son labeur et dès 1734, il publiait, comme

un chapitre détaché, les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*. En 1748, parurent les deux volumes de *l'Esprit des lois*.

Un tel effort épuisa Montesquieu. Il passa six ans encore à compléter son livre et à rédiger une *Défense de l'Esprit des lois*. Très au-dessus des critiques, il restait indifférent aux objections superficielles ; mais il savait voir ses lacunes. Entre temps il se reposait à La Brède, qu'il avait merveilleusement embelli. Le château féodal était devenu une demeure grandiose et riante. On le voyait chez lui, arpen-



LE CHATEAU DE LA BRÈDE (D'après une estampe).

tant ses vignes, un long échalas sur l'épaule, un bonnet de coton sur la tête, interpellant en patois ses paysans qu'il connaissait par leurs noms. Les étrangers le prenaient pour l'un de ses vignerons et le tutoyaient. Il mourut à Paris le 19 février 1755 à l'âge de soixante-six ans. On a retrouvé dans ses notes cet adieu à la vie dont il voulait faire une dernière préface ou une conclusion à *l'Esprit des lois* :

J'avais conçu le dessein de donner plus d'étendue et plus de profondeur à quelques endroits de cet ouvrage ; j'en suis devenu incapable. Mes lectures ont affaibli mes yeux, et il me semble que ce qui me reste encore de lumière n'est que l'aurore du jour où ils se fermeront pour jamais. Je touche presque au moment où je dois commencer et finir, au moment qui dévoile et dérobe tout, au moment mêlé d'amertume et de joie, au moment où je perdrai jusqu'à mes faiblesses mêmes. Pourquoi m'occuperais-je

de quelques écrits frivoles ? Je cherche l'immortalité, et elle est dans moi-même. Mon âme, agrandissez-vous, précipitez-vous dans l'immensité, rentrez dans le grand être...

Dans l'état déplorable où je me trouve, il ne m'a pas été possible de mettre à cet ouvrage la dernière main, et je l'aurais brûlé mille fois si je n'avais pensé qu'il était beau de se rendre utile aux hommes jusqu'aux derniers soupirs mêmes.

Dieu immortel ! Le genre humain est votre plus digne ouvrage. L'aimer, c'est vous aimer, et, en finissant ma vie, je vous consacre cet amour.

L'amour de Dieu et l'amour du genre humain, ce sont de beaux sentiments qui aident un grand homme à bien vivre, à bien mourir et à bien penser.

C'était un génie profond. J'entends par là qu'à travers les faits, il cherchait la raison des choses. Et quand il avait trouvé un principe, il prétendait bien que ce principe fût universel. Mais point de principe purement abstrait, point de raisonnement purement logique. Parti de l'histoire, Montesquieu revenait toujours à la psychologie ; les causes des événements, pour produire leur effet, doivent selon lui agir d'abord sur le cœur et l'esprit des hommes. Aussi dans l'histoire, la politique et la sociologie, il reste toujours dans le génie traditionnel de la France, moraliste comme Descartes, Pascal et tous les penseurs français.

LES « LETTRES PERSANES » Il a écrit des opuscules qui ne sont pas encore tous publiés. Ses récents éditeurs, MM. Barckhausen et Celeste, ont été arrêtés par la mort ; quelques-uns de ces écrits, comme le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, sont de premier ordre. Mais Montesquieu était né pour les grands ouvrages. Ouvrons le premier, les *Lettres persanes*.

Ce livre original et hardi est composé des lettres que deux Persans, voyageant dans l'Europe et en France, Usbeck et Rica, sont supposés s'écrire l'un à l'autre ou écrire à leurs serviteurs, leurs femmes, leurs amis restés en Perse. La première lettre est datée de 1711 (Montesquieu était alors à Paris ; c'est aussi la date de la réédition du voyage de Chardin en Perse) ; la dernière est de 1720. Sous une forme humoristique qui fait sans cesse intervenir le caractère et les préjugés des deux Persans dont les personnalités sont bien étudiées et bien accusées, l'auteur trace le tableau de la vie et des mœurs à Paris et en France. En même temps, par les réflexions des Persans et par les réponses qu'ils reçoivent de leur pays, nous avons le contre-tableau de la civilisation orientale. On comprend sans peine ce qu'un tel procédé peut ajouter de piquant à la satire des travers et à la peinture des ridicules. Montesquieu peut même aller très loin, et il ne s'en dispense pas, dans le sarcasme contre les croyances chrétiennes et contre l'Église, contre les puissances établies.

Mais cet humour cache un profond dessein. Montesquieu n'a pas eu simplement le projet d'écrire dans un même livre, à côté de quelques pages érotiques, quelques discussions à la façon de Fontenelle, et quelques portraits à la façon de La Bruyère. Son œuvre a une unité de pensée. Usbek et Rica sont arrivés plein de défiance contre la liberté occidentale, pleins de respect pour la claustration orientale. Mais, peu à peu, ils s'aperçoivent que le laisser-aller de l'Occident cache des vertus solides ; s'ils raillent toujours les ridicules de manières, ils finissent par admirer les qualités sérieuses qui soutiennent notre civilisation. En regard, la régularité forcée de l'Orient d'abord inébranlable, et dont ils sont fiers, s'émiette peu à peu pour crouler dans une sanglante catastrophe. La fière Roxane avant de mourir avec ses gardiens, son amant et ses compagnes, dont « l'animée » Fatmé, et la « sensible » Zaché, écrit à son maître : « J'ai réformé tes lois sur celles de la nature... » Voilà le vrai sens des *Lettres persanes;* c'est déjà un livre de sociologie.

LES « CONSIDÉRATIONS » Les *Considérations* ont aussi une signification profonde. Mais elles ne constituent, comme nous l'avons dit, qu'un chapitre détaché et particulièrement développé de la grande enquête que contient *l'Esprit des lois*. Aussi, avant d'en parler, dois-je expliquer le sens de cet *Esprit des lois*, et ce qu'on pourrait appeler le secret de Montesquieu.

Dans la préface de *l'Esprit des lois*, en 1748, l'auteur disait :

> J'ai bien des fois commencé et bien des fois abandonné cet ouvrage... Je suivais mon objet sans former de dessein ; je ne connaissais ni les règles ni les exceptions ; je ne trouvais la vérité que pour la perdre ; mais quand j'ai découvert mes principes, tout ce que je cherchais est venu à moi ; et dans le cours de *vingt années*, j'ai vu mon ouvrage commencer, croître, s'avancer et finir.

Quel était cet objet, dont l'étude a pris la vie de Montesquieu ?

Les lois humaines comme les mœurs des hommes sont presque innombrables, se contredisent souvent, et offrent une déconcertante diversité. Ainsi au Parlement de Bordeaux, les magistrats pouvaient, selon les cas, appliquer ou le droit romain ou les ordonnances royales ou les coutumes locales. D'où cette question qu'un esprit philosophique et préparé aux classifications naturelles par l'amour des sciences devait se poser : « Dans cette infinie diversité des lois et des mœurs, les hommes sont-ils uniquement conduits par leurs fantaisies ? » C'est là l'objet de Montesquieu.

La réponse qu'il a trouvée en 1727 ou 1728 l'a pleinement satisfait.

J'ai posé, dit-il encore dans sa préface, les *principes* et j'ai vu les cas particuliers s'y plier comme d'eux-mêmes ; les histoires de toutes les nations n'en être que les suites, et chaque loi particulière liée avec une autre loi, ou dépendre d'une autre plus générale.

Ces principes, Montesquieu ne les a jamais définis, jamais liés en corps systématique ; il s'est contenté de les appliquer. On peut les résumer ainsi : les lois résultent du besoin de conserver, dans les sociétés particulières qu'on appelle nations ou États, la nation et l'État. Loin d'être nées de la fantaisie, elles dépendent de la nature de cette nation et de cet État qu'il s'agit de conserver comme tel. Or, ces nations et ces États n'ont pas une forme capricieuse ; leur forme dépend de conditions fixes : le climat par exemple, l'étendue de l'État, les anciennes habitudes, l'évolution historique, l'éducation, l'esprit général, et beaucoup d'autres que le sociologue étudiera successivement. On est donc fondé à établir un lien, une interdépendance entre les lois et ces conditions ; on peut y découvrir l'effet de la « nature des choses » ; on peut atteindre « l'esprit des lois ».

C'est ce que va faire désormais Montesquieu en des enquêtes immenses. Les *Considérations* constituent l'une de ces enquêtes.

Sur l'histoire de Rome en effet, Montesquieu se pose les trois questions suivantes : 1° Comment la liberté a-t-elle été remplacée par la tyrannie ? 2° Comment la grandeur a-t-elle été remplacée par la décadence ? 3° Comment les lois de la grandeur et de la liberté se sont-elles transformées pour devenir les lois de la tyrannie et de la décadence ? Il y répond à mesure qu'il déroule devant nous les destinées de Rome.

Ainsi les « considérations » sur les Romains, toujours élargies par des comparaisons avec d'autres peuples, ne doivent pas être lues comme une monographie historique ; elles sont un des piliers de *l'Esprit des lois*.

« L'ESPRIT DES LOIS » Il est inutile que j'insiste davantage sur cet objet de *l'Esprit des lois*. L'érudition de Montesquieu y embrasse tout ce qu'on avait écrit et tout ce qu'on savait sur l'antiquité, sur les civilisations sauvages, sur les peuples d'Amérique ou de l'Inde, aussi bien que sur la féodalité, sur le gouvernement anglais, sur la République de Berne, sur la Monarchie française. Chaque phrase renferme une pensée particulière longuement réfléchie. Le tout est pris dans un puissant système. Descartes pour la philosophie et la science, Montesquieu pour les sociétés humaines, sont les plus vigoureux et les plus amples génies

des temps modernes. L'auteur a mis deux épigraphes, l'une : *prolem sine matre creatam*, voulant dire que son génie seul avait créé son œuvre, sans avoir eu de modèle ni de collaboration ; l'autre : *docuit quæ maximus Atlas*, signifiant que son expérience avait été prise non dans un coin particulier, mais dans le monde entier. Toutes deux justes. On verra en son livre que dans la sphère des lois humaines tout est « causant et causé » comme dans l'empire des lois naturelles. On y verra aussi qu'un nombre limité de conditions générales (que d'ailleurs Montesquieu n'a pas la folie de vouloir ramener à l'unité) a permis à l'auteur de grouper, en classifications naturelles, les lois humaines et les phénomènes politiques ou sociaux qui en découlent. Il est si assuré de sa méthode qu'il reconstitue de toutes pièces le gouvernement et le caractère anglais, d'après les conditions données par la géographie et l'histoire.

Mais il faut insister encore sur l'intérêt psychologique et moral de cette puissante synthèse. Montesquieu n'est point fataliste. Il enseigne bien que les hommes et les nations ont les lois qu'ils méritent et qui leur sont en quelque sorte imposées par les conditions particulières de leur existence. Mais au-dessus de ces conditions, il y a une réalité universelle et générale qu'il faut respecter : *la nature humaine*. La nature humaine, loin d'être la pure nature de Rousseau, c'est, pour lui comme pour Montaigne, la raison et la conscience représentées dans les beaux types d'humanité que nous offre la littérature ancienne. C'est encore l'humanité de l'humanisme. Les hommes oublient trop souvent, lorsqu'ils s'abandonnent au climat, aux influences extérieures, à l'esprit général, à leur gouvernement, cette nature humaine qu'ils portent en eux :

> L'homme, cet être flexible, dit Montesquieu dans sa préface, pliant dans la société aux pensées et aux impressions des autres, est également capable de connaître sa propre nature lorsqu'on la lui montre et d'en perdre jusqu'au sentiment lorsqu'on la lui dérobe.

Les législateurs donc, sans prétendre échapper aux conditions générales des lois, doivent toujours essayer de gouverner l'homme selon « sa propre nature », c'est-à-dire respecter la « grandeur de l'âme humaine ». C'est au nom de ce principe que Montesquieu condamne l'esclavage, veut adoucir les châtiments, et demande que l'on combatte les vices imposés par les climats. C'est encore ce même principe qui lui fait haïr le despotisme et aimer le gouvernement libre.

Le style Son style est très particulier. A mesure qu'il a plus de choses à dire, Montesquieu se condamne à employer moins de mots : les *Lettres persanes* contenaient d'amples paragraphes, et le style y a parfois de

l'abondance. Dans les *Considérations*, il est déjà beaucoup plus dense et plus coupé. Dans *l'Esprit des lois*, il est une perpétuelle suite d'aphorismes, de maximes et d'épigrammes. D'abord suppression de toute transition et de toute idée que le lecteur pourrait retrouver de lui-même, sans quoi l'auteur n'aurait jamais fini. Évidemment, c'est s'exposer au danger d'être inintelligible. Mais Montesquieu arrive à ne pas être trop obscur en suivant toujours un ordre absolument rigoureux. On s'étonne et on sourit que le chapitre XV du livre VIII intitulé : « Moyens très efficaces pour la conservation des trois principes », ne contienne que ceci : « Je ne pourrai me faire entendre que lorsqu'on aura lu les quatre chapitres suivants. » Mais c'était la manière la plus élégante et la plus courte, la seule manière de maintenir la dialectique de ce livre VIII. Car si, après le chapitre XIV : « Comment le plus petit changement dans les Constitutions entraîne la ruine des principes, » le lecteur était tombé sur le chapitre XVI : « Propriétés distinctes de la République », il aurait entièrement perdu la suite des idées sans ce paradoxal chapitre XV. Cette nécessité d'être bref explique encore certain abus qu'on a reproché à Montesquieu des formules spirituelles, cherchées, énigmatiques. A coup sûr Montesquieu y était porté par son goût. Mais s'il s'abandonne à ce goût, c'est maintenant par nécessité. On connaît ce fameux chapitre XIII du livre V :

Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique.

Des pages et des pages n'auraient pas été plus expressives que ce fait, que l'auteur n'invente pas d'ailleurs, puisqu'il donne en note la référence !

J'ajoute que l'obligation où s'est vu Montesquieu, d'une part de renoncer aux périodes et aux développements liés, et d'autre part de faire contenir dans une phrase plusieurs idées et plusieurs faits hétérogènes formant un tout, lui a appris une syntaxe très personnelle, savante, variée, si l'on entend par syntaxe l'agencement des termes et des éléments liés ensemble dans un même organisme. Michelet doit beaucoup à cette syntaxe ; elle est pour tout jeune écrivain une étude extrêmement profitable, au même titre que l'étude des images dans la langue de Montaigne. A eux deux, ces illustres Bordelais, nourris de patois gascon, sont de nos meilleurs parmi les maîtres du style.

Malgré tous ces mérites, Montesquieu est un peu négligé de nos jours. Créateur de la sociologie, il contredit, par l'importance donnée à la morale et à la psychologie individuelles, les tendances de la science actuelle qui refuse les responsabilités aux individus et les fait remonter toutes aux causes générales. Les historiens, qui

passent avec indifférence sur ce qui était pour lui l'essentiel, à savoir les principes universels et explicatifs, le trouvent mal informé et dépourvu de critique Les jurisconsultes, qui le tiennent pour l'un des leurs, le déclarent arriéré. Enfin, il exige une continuité d'attention rare en notre temps pressé et capricieux, car il faut le lire dans l'ordre et avec suite. Mais la sociologie changera de tendances ; les historiens auront d'autres pensées, les jurisconsultes modifieront leurs doctrines, et, en attendant, la sagesse de Montesquieu est vérifiée chaque jour par les événements. Celui qui a la patience de le lire sort de sa lecture plus fort, plus confiant dans l'ordre des choses, plus maître de soi, plus désireux de ne pas laisser s'obscurcir en sa conscience la notion « de la nature humaine ». Il aime en Montesquieu, un « ancien, » un « sage » et un très grand homme.

II

LA JEUNESSE DE BUFFON « Georges-Louis Leclerc, chevalier, comte de Buffon, La Maisie, Berges, Rougemont, Quincy et autres lieux, de l'Académie française et de celle des Sciences à Paris, intendant du Jardin et du Cabinet du Roy », était né à Montbard en Bourgogne le 17 septembre 1707 et mourut à Paris le 16 avril 1788. Son père, homme riche, était conseiller au parlement de Dijon. Le futur auteur de l'*Histoire naturelle* eut une jeunesse violente et fougueuse, mais toujours dominée par l'amour de l'étude. Buffon débuta par les mathématiques. Lié à Dijon avec le gouverneur d'un jeune seigneur anglais, il commença par traduire deux ouvrages anglais : la *Statique des végétaux* de Hales (1735) et la *Méthode des fluxions et des suites infinies* de Newton (1740) avec de bonnes introductions. Dans la première, il préconisait, comme seul moyen de forcer « la nature à découvrir son secret », « des expériences fines, raisonnées et suivies ». Plus tard, au contraire, il dira à un chimiste que le meilleur creuset, c'est la pensée ; il aura peine à s'appliquer aux « petits objets », — sans pousser toutefois aussi loin qu'on l'a prétendu, la haine de l'observation et de l'expérimentation.

En 1739, il avait été nommé intendant du Jardin du roi, et il entra à l'Académie des Sciences. Il résolut d'écrire l'histoire de la Nature. « Dès cet instant, dit Cuvier, dans la *Biographie universelle*, il calcula tout ce qu'il pouvait faire, en même temps qu'il eut le bon esprit de sentir de quel genre de secours il aurait besoin. Jusqu'à lui, l'histoire de la nature n'avait été écrite avec étendue que



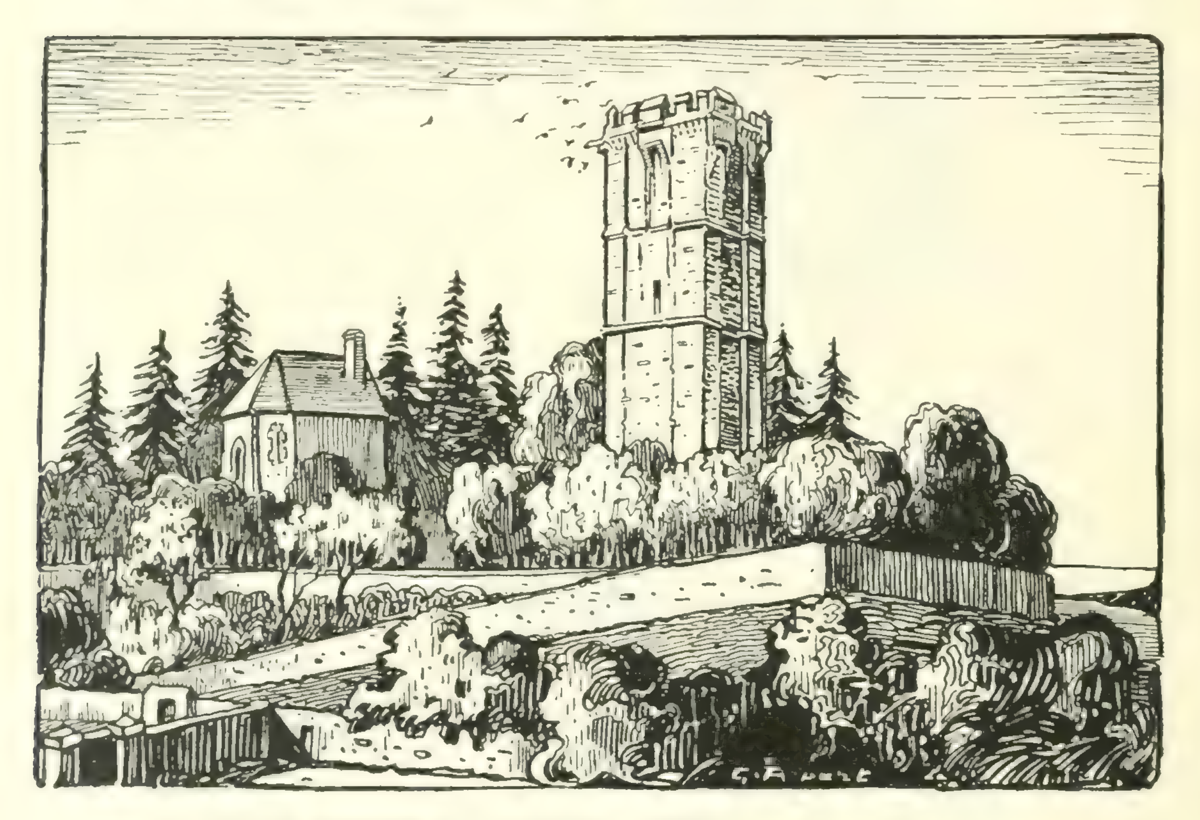
BUFFON (D'après Drouais).

par des compilateurs sans talent ; les autres ouvrages généraux n'offraient que de riches nomenclatures. Il existait des observations excellentes et en grand nombre, mais toutes sur des objets particuliers. Buffon conçut le projet de réunir au plan vaste et à l'éloquence de Pline, aux vues profondes d'Aristote, l'exactitude et le détail des observations des modernes. » Son projet visait à coordonner les anciennes doctrines et les découvertes modernes.

Ne pouvant cependant pas se désintéresser des expériences précises, soit pour vérifier certains détails, soit pour combler certaines lacunes, il prit comme auxiliaire un de ses compatriotes, Daubenton. Avec lui, de 1749 à 1767, il publia les quinze premiers volumes de son *Histoire naturelle* où il traite de la théorie de la terre, de la nature des animaux, de l'histoire de l'homme et de celle des quadrupèdes vivipares. Daubenton s'était borné au rôle de « descripteur des formes et de l'anatomie ». Buffon ayant laissé faire une édition de l'histoire des quadrupèdes d'où la partie descriptive et anatomique avait été retranchée, Daubenton se fâcha et se sépara de son maître. Il fut remplacé par Guéneau de Montbeillard, puis par l'abbé Bexon pour les neuf volumes qui parurent de 1770 à 1783 et qui contiennent l'histoire des oiseaux. Buffon fit seul les cinq volumes des minéraux, 1783-1788, où il y a plus de science positive. Il a publié en outre sept volumes de supplément dont le cinquième contient les *Epoques de la nature* (1778).

Pour mener cet immense travail à bonne fin (36 volumes in-4°), il s'était imposé une stricte règle de vie. Chaque année il venait passer quatre mois à Paris ;

le reste du temps, il se confinait à Montbard. Il habitait une maison magnifique dominée par un coteau qu'escaladait le jardin, de terrasse en terrasse. Au sommet était une ancienne tour, la tour Saint-Louis. Pendant environ cinquante ans, chaque matin, Buffon se fit éveiller à cinq heures ; il s'habillait, dictait ses lettres, réglait ses affaires. A 6 heures, il montait, toujours seul, dans la tour dont il faisait son cabinet : c'était une large pièce voûtée, haute, peinte en vert, carrelée, avec,



LA TOUR DE MONTBARD ET LE CABINET DE BUFFON (D'après une gravure anonyme).

au milieu, un secrétaire et un fauteuil ; point de livres ni de notes. Là, Buffon écrivait, lisait à haute voix ses phrases ; et si le sang lui montait à la tête, ou s'il se sentait fatigué, il allait un instant se promener dans ses allées. L'hiver, il travaillait dans une pièce moins éloignée et moins froide, un peu moins sommairement meublée. A neuf heures, on lui apportait pour déjeuner deux verres de vin et un morceau de pain. A une heure ou deux il dînait, avec sa famille et ses amis, s'égayant en style rabelaisien et abandonnant pour se détendre toute la dignité et la pompe de son style officiel. Il s'était marié à quarante-trois ans. Il resta bientôt

veuf avec un fils qui mourut courageusement sous la Terreur, en disant : « Citoyens, je me nomme Buffon. » Il était grand, noble, d'aspect imposant, la physionomie « douce et majestueuse », la « taille avantageuse », l'air d'un maréchal de France plutôt que d'un savant. Il resta jeune de tempérament, presque jusqu'à sa mort. Il semblait défier la vieillesse ; il disait que la plupart des hommes ne meurent que de chagrin, et il ne voulait pas connaître le chagrin. C'est un bel exemple de volonté optimiste. « Au milieu de cette vie tumultueuse, de cette vie dissipée et morcelée du dix-huitième siècle, Buffon s'isole, dit Sainte-Beuve ; il trouve dans la force de son caractère, dans son amour élevé de la gloire et dans le puissant intérêt de l'étude immense à laquelle il s'est voué, de quoi résister à toutes les chétives tentations d'alentour. » Son orgueil était naïf et grand. La sage Mme Necker, la mère de Mme de Staël, fut sa dernière tendresse.

SA MÉTHODE Son dessein fut donc pour la nature à peu près le même que celui de Montesquieu pour les lois et les sociétés humaines. Mais il n'eut pas la même force de pensée pour trouver « les règles et les exceptions » ; il était même l'ennemi des classifications naturelles et des définitions abstraites. « Il n'y a aucune de nos définitions qui soit précise... La nature ne connaît pas nos définitions... Une bonne description et jamais de définitions !... Il n'y a rien de bien défini que ce qui est exactement décrit. » Il décrivait donc. Le plan qu'il a d'abord suivi était dépourvu de solidité. Il classait les animaux et les êtres de la nature selon leurs rapports d'utilité avec l'homme : 1° animaux domestiques ; 2° animaux sauvages ; 3° animaux carnassiers. Ce n'est pas de cette manière que Montesquieu classait les lois. Au reste, Buffon finit par se rendre à la vérité et par « classer les animaux selon les caractères essentiels qui sont en eux ». De même encore Buffon s'est contredit : ses fameuses *Epoques de la nature* contiennent, sur la formation de la terre, une théorie tout opposée à celle que contenait le premier volume de l'*Histoire naturelle*, tandis que Montesquieu, d'un bout à l'autre de sa carrière intellectuelle, est resté constant dans ses théories essentielles. Mais parmi ces hésitations, ces erreurs et ces contradictions, le génie éclatait par les grandes considérations systématiques qui servaient d'armature à l'étude des détails. Alors Buffon devient philosophe, il devient poète, fait penser à Lucrèce, Virgile, Milton.

Il avait une théorie du génie : c'est qu'il consiste non seulement dans l'imagination et la force, mais dans la patience. L'enchaînement et la continuité sont pour lui les deux mérites essentiels. Et l'homme qui conçoit, qui voit, qui anime, n'a rien fait, si avec tout ce qu'il a créé il n'arrive pas à produire par une longue méditation

un édifice ample et noblement dessiné. C'est même dans cette faculté combinative qu'il établit le principe de toute personnalité. Un grand homme n'est pas soi-même par une certaine impétuosité de son esprit mais par la manière dont il conduit sa réflexion et domine ses idées. Cette théorie du génie, il l'a appliquée au style. Il attribuait une grande importance au « bien écrire »; il a refait, dit-on, dix-huit fois *les Epoques de la nature;* il était aussi attentif à l'art de composer, à l'enchaînement des idées et au mouvement qu'au choix des mots qu'il voulait nobles, clairs et généraux, qu'à l'harmonie des phrases qu'il voulait douce et riche à l'oreille. Il cherchait l'abondance, l'ampleur, la facilité, au contraire de Montesquieu qui avait pour sa part le génie du trait et du raccourci. Toutes ces idées, on les trouvera admirablement développées dans le discours qu'il prononça à l'Académie française le jour de sa réception (25 août 1753). L'orateur y développait ces deux maximes, l'une que : « le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées », et l'autre, « que le style est l'homme même ». C'est toute sa théorie du génie.

L'œuvre de Buffon contient donc de très belles pages et de très hautes pensées. Et pourtant, elle est bien plus loin de nous que celle de Montesquieu. Ceux qui parlent à l'homme de l'homme ont chance de l'intéresser plus longtemps que ceux qui lui parlent le plus magnifiquement des choses extérieures.

III

VAUVENARGUES Inférieur à ces deux grands hommes par la force du génie et l'importance des œuvres, Vauvenargues mérite cependant une place à côté d'eux, nature belle et noble statue qui domine le cours agité et souvent troublé du siècle. Seulement, lui, ce qui le maintint au-dessus des accidents, ce fut la générosité de son âme. Les étrangers l'admirent plus que nous ne le faisons nous-mêmes. Ils ont raison. Vauvenargues, par sa jeunesse, par son âme, par sa mort prématurée, mérite de clore la liste incomparable de nos moralistes : Montaigne, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère. Il a un rayon de fraîche et pure lumière, qui n'a pas, malgré tout, brillé sur eux. Il les corrige et les complète, comme une hirondelle qui passe rajeunit un paysage. Il était né en 1715, il mourut en 1747 à trente-deux ans. Il était Provençal et prit service dans le Régiment du roi. Il aimait la gloire, et d'abord celle des armes. Après bien des fatigues et des dangers, il vit sa santé détruite, ses espérances ruinées ; il donna sa démission et vint vivre à Paris, où l'accueillit la délicate amitié de Voltaire. Il publia en 1746 une *Introduction à la Connais-*

sance de l'esprit humain, suivie de *Réflexions* et de *Maximes*. Depuis on a retrouvé et publié deux volumes de *Correspondance* et des œuvres posthumes d'un vif intérêt.

Qu'il soit psychologue ou artiste, qu'il réfute la Rochefoucauld ou qu'il juge La Fontaine, Pascal, Fénelon, il a souvent un naturel charmant, toujours une admirable élévation. Pendant qu'il s'en allait de cette vie, défiguré par la petite vérole, et rongé par la phtisie, il écrivait les pensées fameuses qu'on ne se lasse pas de citer :



VAUVENARGUES (D'après F. Gautier).

Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu d'un jeune homme.

Ou :

Les grandes pensées viennent du cœur.

Il mourut avec douceur et tranquillité. Au moment où j'écris ces lignes, je feuillette Sainte-Beuve, qui excelle à peindre ces visages en demi-teinte et son dernier mot sur Vauvenargues est : « Il réhabilite l'homme. » Heureusement, l'homme n'a pas toujours besoin d'être réhabilité, mais la vie humaine a toujours besoin d'être embellie et ennoblie. La mémoire de Vauvenargues nous y aide.





CHAPITRE IV

JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

I. Jean-Jacques Rousseau. Le mythe. La jeunesse de Rousseau. Les débuts de l'écrivain. L'Ermitage. La Lettre à d'Alembert. *Le* Contrat social. *L'*Émile. *La* Nouvelle Héloïse. *Rousseau persécuté. Des* Confessions *aux* Rêveries. *La mort de Rousseau. Bernardin de Saint-Pierre. — II. La prose. Beaumarchais.* Le Barbier de Séville *et* le Mariage de Figaro. *Marmontel. Thomas. La Harpe. Les moralistes et les philosophes. — III. La Poésie. Florian. André Chénier — IV. La littérature sous la Révolution. L'éloquence. Après la Terreur.*

I



'HISTOIRE de Jean-Jacques Rousseau, c'est le triomphe du génie mythique sur l'esprit critique. Jean-Jacques a imposé au monde deux mythes, celui de l'Humanité primitive et celui de Jean-Jacques. Il les a revêtus de poésie et d'émotion ; il leur a prêté sa puissante dialectique ; et cela a suffi. Il est apparu comme un Christophe Colomb qui découvre des pays plus frais, plus libres, plus voisins du ciel.

Sa famille était venue de Montlhéry à Genève au seizième siècle. Son grand-père David, horloger, fut « citoyen » de la ville calviniste. Le fils de David, Isaac, fut horloger aussi, mais avec une fortune déclinante ; il était paresseux, homme de plaisir et querelleur. Après la naissance d'un premier enfant, il quitta sa femme

et sa ville et s'en fut cinq ans à Constantinople, « horloger du sérail ». Il revint en 1711 et Jean-Jacques naquit neuf mois après, le 28 juin 1712. Huit jours encore après, la pauvre mère mourait.

Élevé par son père, dans l'atelier d'horlogerie, l'enfant semble avoir lu beaucoup, à tort et à travers, avec une étrange précocité. Il avait dix ans, lorsque son père, compromis dans une dispute, dut se réfugier à Nyon en pays de Vaud. Jean-Jacques fut laissé à son oncle maternel Bernard, qui le mit en pension à Bossey chez un pasteur. Il y resta deux ans et revint à Genève, où il entra bientôt en apprentissage chez un jeune graveur qui semble avoir fait de lui un petit polisson. Un soir qu'il se promenait dans la campagne, étant arrivé devant la ville après la fermeture des portes, il rebroussa chemin et résolut de courir les aventures. Il marcha le long des routes, et rencontra un brave homme de curé qui lui donna une lettre pour une certaine Mme de Warens à Annecy. Cette charitable dame, nouvelle convertie depuis 1726, était pensionnée par le roi de Sardaigne, protégée par le bon évêque d'Annecy et employée sans doute à de vagues intrigues. Elle accueillit le jeune vagabond, l'envoya convertir à Turin, dans une vilaine maison de catéchumènes, essaya d'en faire un prêtre, puis reconnut qu'il n'avait de vocation que musicale et lui fit apprendre la musique. Mais le jeune homme s'enfuyait sans cesse pour revenir, « traînant l'aile et tirant le pied ». Il a raconté lui-même d'une façon si délicieuse ses longues « erreurs » qu'il y faut renvoyer le lecteur, en le prévenant qu'il trouvera dans le récit plus de poésie que de vérité. Enfin, la protectrice et son protégé se fixèrent à Chambéry. Il y eut bien encore quelques fugues. Mais c'était le terme. Pour achever de stabiliser le pauvre vagabond, Mme de Warens se donna à lui. Et bientôt après elle s'installa aux *Charmettes*, où Jean-Jacques ne tarda pas à rester seul.



MADAME DE WARENS (D'après un pastel attribué à La Tour).

Au-devant un jardin en terrasse, une vigne au-dessus, un verger au-dessous ; vis-à-vis, un petit bois de châtaigniers ; une fontaine à portée ; plus haut, dans la montagne, des prés pour l'entretien du



JEAN-JACQUES ROUSSEAU, par MARCEL VICAIRE. — D'après QUENTIN DE LA TOUR.

bétail... Ici commence, dit-il dans les *Confessions*, le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paisibles mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Moments précieux et si regrettés ! Ah ! recommencez pour moi votre aimable cours ; coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession.

Je ne sais s'il exagère ; du moins, il y acheva son instruction. Il y apprit tout, sans maître, avec les conseils de quelques personnes amies : sciences, arts, lettres,



LES CHARMETTES (D'après une ancienne gravure).

Virgile et la chimie, la chronologie, la fortification ; enfin aux classiques du dix-septième siècle il joignit les contemporains. Il commentait les *Lettres philosophiques* et s'enchantait de *Zaïre*. A vingt-huit ans, il lui fallut quitter ce paradis. Mme de Warens se ruinait. Il trouva une place de précepteur à Lyon chez M. de Mably, grand prévôt, frère de Condillac et de l'abbé de Mably. Il s'y conduisit assez mal (à l'en croire) mais pas au point de perdre l'amitié et l'estime de la famille Mably. Comme il ne pouvait vivre loin de sa « maman », il essaya une fois de plus de rentrer aux Charmettes. Il arriva juste pour défendre sa protectrice aux abois contre les

aigrefins et les dettes. Et puis, définitivement, il s'en alla. Avec quinze louis d'argent comptant, une petite comédie, *Narcisse*, et un projet d'écriture musicale, il s'installa à Paris. Il fit promptement des connaissances nombreuses et flatteuses. Mais point ne trouva de rentes ; aussi fut-il tout aise de suivre comme secrétaire à Venise notre ambassadeur M. de Montaigu, lequel était malheureusement un sot. A Venise, Jean-Jacques joua à l'ambassadeur et se brouilla avec son chef. Une jeune courtisane, belle et fraîche comme l'aurore, lui avait donné un bon conseil : « *Zanetto*, avait-elle dit, en l'appelant de ce nom familier, *lascia le donne e studia la matematica.* » A peine rentré à Paris il s'acoquina d'une servante, Thérèse Le Vasseur, fort ignare et dont nous ne savons si elle fut pour lui une humble compagne dévouée ou un tyran bas et tracassier. Pour achever de se river à cette Goton, Rousseau commit un crime ; il mit « aux enfants trouvés » successivement les cinq enfants qu'il eut d'elle, de 1747 à 1753. Tout le monde est d'accord pour reconnaître que le remords lui fit découvrir alors le rôle de la conscience. A ce propos Émile Faguet a un beau mot : « L'influence de Mlle Le Vasseur sur Rousseau fut double et très grande, écrit-il ; elle l'a rendu fou et honnête homme. »

LES DÉBUTS Jean-Jacques Rousseau exerçait la profession de musicien et de compositeur. Il fit jouer une manière d'opéra : *les Muses galantes*, mit en musique les *Fêtes de Ramire* de Voltaire, et enfin obtint un vrai succès à la cour et à la ville par son opéra pastoral du *Devin de village*, dont certains airs sont restés populaires. Mais ce petit musicien, dont le génie éclatait à tous les yeux, s'était lié avec la bande des Philosophes, particulièrement avec Diderot ; il brûlait d'écrire comme eux. En 1749, allant voir Diderot prisonnier au donjon de Vincennes, il lut dans le *Mercure* que l'Académie de Dijon avait mis au concours le sujet suivant : « Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ? » Aussitôt, en pleine forêt, il est pris d'un battement de cœur, son visage se couvre de larmes et une éblouissante vérité lui apparaît. Rentré chez lui, il compose, avec une éloquence chaude, ample, harmonieuse, qui s'épanouit en tableaux, un discours où il montre la vertu et le bon sens diminuant avec le progrès des sciences et des arts. On y rencontre à l'état d'indication quelques-uns des thèmes fondamentaux qu'il ne se lassera pas de reprendre : l'évocation d'une innocence et d'une simplicité perdues, l'éloge de la vertu, la défense de Dieu contre les philosophes, l'appel à la conscience, le retour à ce qui est instinctif et immédiat.

Le succès fut soudain. Et l'auteur en fut le premier grisé. Il prit au sérieux

son anathème contre la civilisation et son hymne à la vie primitive. En 1753, la même académie de Dijon avait mis au concours cette nouvelle question : « Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes et si elle est autorisée par la loi naturelle ? » Il vit là l'occasion de faire retomber sur la société la responsabilité de ses souffrances et de ses fautes. Il s'enfonce dans la vieille forêt de Saint-Germain ; il y évoque sans peine une humanité primitive, heureuse dans l'ignorance et l'innocence. Il rentre chez lui pour lire les traités de philosophie politique, les récits de voyages, et il écrit, avec une sombre éloquence, le poème de l'Inégalité, qu'il appelle : *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes.*

Ce discours n'eut pas le prix, mais fit un effet extraordinaire sur les lecteurs — et sur l'auteur. Au moment où il l'écrivait, Jean-Jacques revenait à sa patrie républicaine et à sa première religion. Il alla à Genève, y abjura son catholicisme, se refit calviniste et désormais signa : *Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève.* En passant, il avait revu Mme de Warens, vieille, pauvre ; pauvre lui-même, il l'aida comme il put, et dut la laisser repartir pour une vieillesse misérable.

L'ERMITAGE Rentré à Paris en 1754, Rousseau, pour son malheur, n'y resta point. Une vive et charmante jeune femme, Mme d'Épinay, qui avait pour lui beaucoup d'admiration, lui offrit, comme il se plaignait de sa santé, une petite maison qu'elle avait à la campagne, aux environs de Montmorency : l'Ermitage. Rousseau accepta et s'y installa avec Thérèse le 9 avril 1756. Les philosophes de la « Synagogue de la rue Royale », c'est-à-dire la « coterie » du baron d'Holbach, étaient déjà inquiets du tour que prenaient ses idées et de son influence sur le public. En même temps, dans la solitude, la sensibilité de Rousseau s'exaspérait ; Mme d'Épinay avait une belle-sœur, Mme d'Houdetot, point jolie, mais vive, douce et agréable, pour lors séparée de son amant, M. de Saint-Lambert. Elle vint voir souvent Rousseau. Le pauvre fou, qui vivait alors dans un état extraordinaire d'érotisme parmi les rêves enflammés de son imagination, s'éprit à quarante-cinq ans de la jeune femme. Et tout cela finit par une crise. Mme d'Épinay, Diderot, Grimm, rompirent avec un éclat terrible. Rousseau, qui avait certainement bien des torts, ne vit que ceux des autres. Il se réfugia en plein hiver, non loin de là, dans une maison qui appartenait au prince de Condé. Sa souffrance morale était extrême ; il se croyait malade et près de mourir. Le travail le consola et le ramena à la vie.

LES GRANDES ŒUVRES

D'Alembert venait de publier dans *l'Encyclopédie* un article sur Genève, où il lui conseillait, pour acquérir « finesse de tact » et « délicatesse de sentiments », d'ouvrir un théâtre. Rousseau ne put supporter l'idée que sa chère Genève fût ainsi contaminée. Il composa une longue lettre, fameuse encore aujourd'hui, contre d'Alembert. C'est un de ses meilleurs écrits. Pour une fois, on trouve de la psychologie sous sa plume. On y lira une discussion véritablement émouvante sur *le Misanthrope* dont il ne peut s'empêcher de dire : « On a peine à quitter cette admirable pièce quand on a commencé de s'en occuper, et, plus on y songe, plus on y découvre de nouvelles beautés. » Il termine par un tableau charmant des plaisirs simples, des fêtes vertueuses qui ne gâtent point l'homme. D'Alembert, homme d'esprit, répondit en vain par une dissertation en forme de lettre à laquelle il donna pour épigraphe ce vers de La Fontaine :

Quittez-moi cette serpe, instrument de dommage...

Il n'y eut d'oreilles et de cœurs que pour le « citoyen de Genève ».

En 1762, du petit château de Montmorency, qu'il habitait depuis 1759 et où l'avait installé l'amitié du maréchal et de la maréchale de Luxembourg, il publia le nouvel évangile de la société politique selon ses idées : *Du Contrat social.* Il s'y était préparé d'abord par l'étude des papiers inédits de l'abbé de Saint-Pierre. Son livre, où il y a beaucoup du « fédéralisme » suisse et du « républicanisme » genevois, est d'une clarté trompeuse. Rousseau fait table rase du passé. Il enseigne que les sociétés sont constituées par un contrat sans cesse revisible et purement arbitraire. Il en déduit les règles de la politique et du gouvernement. Et sa logique, sous prétexte d'égalité et de liberté, crée l'oppression de tous, dans une perpétuelle instabilité. Il est étrange de lire ces maximes sous la plume d'un homme qui affirme que l'individu est dominé par une loi morale, intérieure et absolue.

Un mois ou deux après le *Contrat* parut l'*Emile.* C'est un traité d'éducation. Rousseau prend son élève à la naissance (il veut même que la mère prépare l'éducation avant la naissance), l'isole, le forme, l'instruit et le conduit jusqu'au mariage. Naturellement cet ouvrage est dominé par le « mythe » retour à la nature. Émile s'élèvera loin des autres hommes ; le rôle de son précepteur ne consistera qu'à préparer adroitement les expériences ou les « écoles » que l'enfant fera à chaque pas dans la vie. « On serait déçu, dit M. Bazaillas, si on cherchait dans l'*Emile* un manuel pratique. C'est le poème, ou, si l'on veut, le roman de l'éducation idéale. » Rousseau ne veut préparer son élève à aucune profession ; il se contentera de lui

apprendre à être un homme, tant il est convaincu que nous avons à remplir « une destinée personnelle, antérieure et supérieure à notre destinée sociale ». Le dernier livre, le cinquième, est consacré à l'éducation de la femme ; il est moins intéressant. Sophie ne sera que la compagne d'Émile et élevée pour Émile, comme Agnès pour Arnolphe. Les autres livres, extrêmement complexes et brillants, sont pleins des souvenirs les plus disparates : *Robinson Crusoé* et les *Essais*, Port-Royal et Fénelon, Locke, Duclos, Bossuet, Desessarts, etc., mais on y sent une immense tendresse pour les enfants et comme un regret ou un remords. Le point culminant de l'œuvre, c'est, au quatrième livre, l'instant où Émile, à qui nul n'a jamais parlé de religion, reçoit la révélation d'un Dieu, d'un instinct moral, d'une vie supérieure. Rousseau, oubliant sa fiction pédagogique, y semble avoir introduit quelques pages arrachées au livre de ses souvenirs. Il raconte comment un pauvre vicaire de Savoie, après l'avoir peu à peu purifié, l'a mené sur une haute colline, au lever du soleil, pour s'ouvrir à lui. L'humble vicaire, reprenant à sa manière les arguments de Fénelon, évoque à son auditeur la présence d'un Dieu paternel, juste, infini, éternel. « Il est donc au fond des âmes, dit-il, un principe inné de justice et de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises. » Puis, fort de cette réalité de Dieu et de ce principe immortel et céleste qu'il appelle la conscience, il reconstruit la moralité humaine sur le modèle de l'Évangile et du Christ, quoiqu'il ne veuille accepter ni dogme ni miracle. Cela était infiniment loin des « Philosophes » qui professaient l'athéisme, et qui appelaient vertu et vice, bien ou mal moral, « ce qui est utile ou nuisible à la Société ».

Pour ne pas rompre la suite des ouvrages dogmatiques, j'ai attendu jusqu'ici pour parler de la *Nouvelle Héloïse*. Elle a paru en 1759. Rousseau l'a écrite avec ses rêveries amoureuses de l'Ermitage et avec ses idées nouvelles. L'héroïne, Julie, ressemble un peu à Mme d'Houdetot, mais avec une vertu conforme aux principes de la *Lettre à d'Alembert*. Lui-même se peignit sous les traits de Saint-Preux, le précepteur de Julie. Julie, devenue la maîtresse de Saint-Preux, se sépare de lui pour épouser un personnage vertueux, sérieux et bon, selon l'esprit de Rousseau, M. de Volmar, citoyen de Genève. Saint-Preux reviendra, non plus amant, mais ami, en tiers dans le ménage, comme Rousseau à Chambéry et aux Charmettes, chez Mme de Warens. On voit que le roman est peu chargé d'aventures ; le romanesque est tout dans les descriptions, dans les sentiments, et dans l'ardeur des paroles. Que de beaux couplets qui, éternellement repris désormais par les poètes, resteront dans la mémoire des hommes : le thème du voyage : « J'entends le signal

et le cri des matelots. Je vois fraîchir le vent et déployer la voile » (cette prose est sans cesse ennoblie par le rythme de la poésie) ; le chant d'amour : « La terre se pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial digne de la beauté qu'il adore et du feu qui le consume » ; le chant du souvenir : « O Julie, l'éternel charme de mon cœur » ; l'invitation au plaisir : « Ah ! si tu pouvais toujours rester jeune et brillante comme à présent. » La passion déborde dans cet étrange livre, plein, malheureusement, d'ennuyeuses descriptions et où Rousseau ne veut pas oublier Jean-Jacques.

ROUSSEAU PERSÉCUTÉ L'*Emile* avait été condamné par le Parlement, et l'auteur décrété de prise de corps le 9 juin 1762. Quand la nouvelle fut portée à Montmorency, de grand matin, le malheureux dut fuir au lever du soleil. Point d'asile à Genève qui avait aussitôt suivi le Parlement de Paris. Rousseau se réfugia dans un petit village qui dépendait du comté de Neufchâtel et qui appartenait au roi de Prusse, Motiers-Travers. L'amour de la botanique l'y consola ; il courait l'été dans la campagne, l'hiver il rangeait ses fleurs ; il obtint du pasteur d'être admis à la communion, et il composa pour sa défense deux ouvrages, l'un une longue réponse dure, mais fort éloquente, à un mandement de l'archevêque de Paris contre l'*Emile*, et l'autre, moins opportun, les *Lettres écrites de la Montagne*, où il eut la maladresse de heurter Voltaire. Celui-ci lança aussitôt un terrible et abominable libelle : *les Sentiments des citoyens*, où il dénonçait Rousseau comme un misérable Tartuffe. Le malheureux en fut affolé. Quelques mois après, à Motiers même, une nuit, on brisa ses carreaux à coups de pierre ; il se réfugia en plein lac de Brienne, dans l'île de Saint-Pierre, pour en être également chassé. Où aller ? En Angleterre, David Hume lui offre une maison en rase campagne à Wootton. Il y va. Mais son cerveau est sans cesse agité par les soupçons ; une plaisanterie lourde et cruelle de ce méchant Walpole l'achève. Il fuit, avec Thérèse, sans argent, ignorant la langue du pays, jusqu'à Douvres ; il s'embarque. Il est à Calais, il est sauvé. Partout on lui offre asile. Mais c'est Paris qui décidément sera le port de sa vie. Et de 1770 à 1778, il habite, rue Plâtrière, un petit appartement d'ouvrier. Il y mène une existence paisible. Il gagne sa vie à copier de la musique et il est fier d'exceller dans ce métier ; il se distrait et il s'enchante à herboriser ; il aime les enfants. Il fuit les curieux ; mais aussitôt qu'il reconnaît une âme droite et qu'il ne craint pas pour son indépendance, il devient un ami charmant ; presque chaque jour il mène avec lui dans ses promenades matinales Bernardin de Saint-Pierre.

DES « CONFESSIONS » AUX « RÊVERIES » Durant cette période, il ne songe qu'à l'image qu'il veut laisser de lui, dans les cœurs sincères. Il avait déjà en 1762 dessiné son portrait dans des lettres curieuses à Malesherbes. A partir de 1765 il prépare les *Confessions* qui ne devaient paraître qu'après sa mort et dont en effet la première partie ne fut imprimée qu'en 1781, la seconde en 1788. C'est un poème en prose, le plus sincère du monde et le plus menteur, non pas un roman. Un Ecce homo, a-t-on dit ; Rousseau y étale un étrange cynisme. Il veut montrer la pureté de son cœur à travers ses vices et ses crimes mêmes et il exagère à plaisir ces « vices » et ces « crimes ». Il ne faut prendre au sérieux dans ce livre si séduisant, que sa vie intérieure et son génie. A la fin, comme tous les autres hommes, Rousseau, vieilli, se réfugie et s'enchante dans l'évocation embellie de sa jeunesse. Chef-d'œuvre qui agite le cœur et gêne la pensée, les *Confessions* auront une emprise éternelle sur la sensibilité.

Après les *Confessions*, voici la folie même dans les *Dialogues* intitulés *Rousseau juge de Jean-Jacques*, où l'auteur se dédouble et discute avec lui-même. Il y travailla quatre ans. Persuadé que ses ennemis voulaient s'en emparer, il résolut de les confier à Dieu et les porta le samedi 24 février 1776 au grand autel de Notre-Dame ; mais la grille était fermée. Il s'en fut désespéré, et le reste du jour il erra dans la ville, la tête perdue, comme un réprouvé. C'est à la suite de ce drame qu'il écrivit un appel à « tout Français aimant encore la justice et la vérité » qu'il distribuait aux passants dans la rue.

Enfin, il retrouva la sérénité, et dans les deux dernières années de sa vie, il écrivit, dans une tranquille confiance en Dieu, son chef-d'œuvre : *les Rêveries du promeneur solitaire*. Dans ces *rêveries*, il n'y a plus de faits, mais des souvenirs lointains, des sentiments adoucis et mélancoliques, la poésie, qui délivre Rousseau « de toutes les passions terrestres qu'engendre le tumulte de la vie sociale ». La dernière, qui est restée inachevée, commence ainsi : « Aujourd'hui, jour de Pâques fleuries, il y a précisément cinquante ans de ma première connaissance avec Mme de Warens. Elle avait vingt-huit ans... »

LA MORT DE ROUSSEAU Le 22 mai 1778, fatigué, par un séjour continu de sept ans à Paris, il résolut d'aller prendre quelque délassement à la campagne, et accepta un pavillon de M. de Girardin, à Ermenonville, non loin de l'Ermitage ! Il s'y sentait heureux. Le 1er juillet, il donna à son ami Moultou le manuscrit des *Confessions* et avoua qu'il était inquiet de sa santé. Le lendemain au matin, il sortit pour herboriser. Il rentra à 7 heures, déjeuna d'une tasse de café au

lait. A huit heures, il eut une attaque ; à 11 heures, il expirait. Il fut enterré à l'île des Peupliers, dans le parc du château d'Ermenonville, mais son corps n'y fut point laissé. Peut-être est-il au Panthéon ! La misérable Thérèse, bientôt après, à cinquante-sept ans, se remaria avec un jeune homme, son amant. Et les dernières œuvres de Rousseau, parues après sa mort, consolidèrent sa doctrine en lui donnant pour centre la figure étrange et tourmentée que lui-même s'était attribuée et qui fascine le monde.

Aujourd'hui, à un siècle et demi de distance, comme il nous attire et nous inquiète, ce merveilleux magicien ! Quand nous pensons qu'il a rouvert les sources de la confiance religieuse, de la foi morale et du sentiment et qu'il a si poétiquement évoqué la pureté de la vie simple et primitive, nous lui pardonnerions tout. Mais peut-on oublier qu'il a habitué les hommes à détester l'ordre social et qu'au noble type des classiques, il a substitué une notion barbare et absurde de l'homme primitif, qui diminue en nous la conscience de la dignité humaine ? Les grands féroces de la Terreur viennent de lui ; et les grands constructeurs de la Révolution viennent de ses ennemis, les Philosophes.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Complétons cette étude, pour n'être pas trop injustes, par celle d'un disciple qui avait, comme en miniature, quelques-uns des traits les plus sympathiques du Maître. C'est Bernardin de Saint-Pierre. Né au Havre le 15 janvier 1737 au bruit des claquements de fouets et des jurons de palefreniers, car son père était maître des messageries, il fut un collégien dissipé, puis mousse sur un bateau, presque novice chez les jésuites, ingénieur enfin. A la poursuite d'une place, après être allé à Saint-Pétersbourg et s'être fait renvoyer par Catherine, il vint en Pologne se dévouer à la cause polonaise contre les Russes. Un grand et noble amour l'y transforma. Il retourna en France d'où il repartit comme ingénieur hydrographe pour Madagascar. En chemin, il s'arrêta à l'Ile de France où il acheva de se former. Il admira ce monde nouveau où les cieux étaient plus éclatants, la terre plus féconde, l'homme plus simple. Il s'attacha aux petites gens, aux esclaves, aux nègres. Il devint botaniste, géographe, peintre ; il fut « bon », réellement bon. Il rentre à Paris en juillet 1771 et c'est alors qu'il devint le compagnon de Jean-Jacques. Avec lui, il apprenait à aimer Dieu et il se rajeunissait l'âme. Il songeait à une œuvre immense, à la fois sentimentale, romanesque, allégorique : *l'Arcadie*. Découragé par la longueur et l'inutilité de l'effort, il se contenta de publier un *Voyage à l'Ile de France* — compilation plutôt que composition — non désagréable à lire. Enhardi, il publia ensuite les *Etudes de la nature*.

C'est un livre animé d'un haut sentiment religieux, écrit dans une langue renouvelée qui, pour n'être pas encore celle de Chateaubriand et des grands romantiques, ne laisse pas d'être pittoresque et pleine de fraîcheur. Trois ans après les *Etudes*, il donna avec le succès que l'on sait *Paul et Virginie*. Mais son succès même le grisa. Il se considéra comme l'ambassadeur de la Providence. Ses défauts de jeunesse reparurent ; son égoïsme devint naïf et féroce. Il se maria presque vieux avec la charmante fille de son éditeur, et elle mourut bien vite, assez à temps pour ne pas s'apercevoir de son malheur. Il écrivit les *Harmonies de la nature*, non exemptes de niaiserie, où il fait observer par exemple que si « certains fruits sont taillés pour la bouche de l'homme », d'autres étant divisés par côtes « semblent être destinés à n'être mangés qu'en famille », et que les plus gros, tels que la citrouille, sont faits pour être « partagés avec les voisins » ! La Révolution ne l'émut pas. Nommé professeur à l'École normale, il débuta devant seize cents jeunes gens par ces paroles, caractéristiques de toute une époque, et qui furent couvertes d'applaudissements : « Citoyens, je suis père de famille et domicilié à la campagne. » Il avait trouvé à soixante ans passés une jeune fille qui s'éprit de lui, l'épousa, embellit sa vieillesse et le ramena à la sagesse. Il mourut le 21 janvier 1814 en chrétien et en philosophe, avec une paisible confiance en Dieu.



BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (Musée de Versailles).

Paul et Virginie, comme *Manon Lescaut*, comme *la Princesse de Clèves*, est un chef-d'œuvre. L'innocence et l'élévation des sentiments, le charme des descriptions, le naturel et la nouveauté du décor, la grâce aisée du style, la richesse imprévue de la langue rendent immortel ce récit douloureux et noble d'amour et de pureté. Ce chef-d'œuvre ouvre la série des romans « coloniaux ». C'est la première fois

qu'un écrivain peint la plus grande France avec ses nouveaux Français à peine civilisés qui déjà enrichissent de leur naïve spontanéité l'âme nationale. A ce titre et à d'autres, ce petit ouvrage est un grand livre.

II

BEAUMARCHAIS Pierre-Augustin Caron, qui prit plus tard le nom de Beaumarchais, est né à Paris le 26 janvier 1732. Sa famille avait des origines protestantes. Son père était horloger. Lui-même le fut quelques années. Mais « doué d'avantages physiques, d'un esprit inventif, plein de hardiesse et de gaieté » (Sainte-Beuve à qui j'emprunte ce rapide « crayon », complète à la ligne suivante « hardiesse et gaieté » par « assurance et fatuité »), excellent musicien, il fut introduit vers 1760 (il était déjà veuf), dans la société de Mesdames Royales, filles de Louis XV ; il fut l'âme de leurs petits concerts et prit très vite l'air de la cour. Lié avec le vieux financier Pâris-Duverney, il prit goût aux affaires. A trente-deux ans, en 1764, il s'en fut en Espagne pour sauver une de ses sœurs de l'abandon d'un certain Clavijo. Cette aventure lui a donné l'occasion d'écrire des pages délicieuses. Naturellement, il aspirait à la gloire littéraire, et il débuta en 1767 par un drame : *Eugénie*, une imitation de Sedaine et du genre bourgeois.

Après Nivelle de la Chaussée, et avec Diderot, Michel-Jean Sedaine, qui avait été dans sa jeunesse tailleur de pierre, avait mis ce genre à la mode. Associé à Grétry, il l'avait élevé jusqu'à la musique ; et même il y avait mêlé du goût troubadour. Mais Beaumarchais ne sut pas avoir la bonhomie attendrie et le naturel de cet excellent homme. Sa pièce échoua. En 1773, un procès scandaleux qu'il fit à la femme d'un conseiller au Parlement, l'obligea à écrire quatre mémoires pour sa défense. Voltaire disait après les avoir lus : « Je ne me suis jamais tant amusé... »

Beaumarchais, après ce procès, eut à remplir une mission secrète pour le roi en Allemagne, — avec ce diable d'homme on soupçonne toujours quelque coquinerie à la Panurge, — une autre aussi, à Londres, assez ridicule, avec le chevalier-chevalière d'Eon. Il rentra en France et fit jouer *le Barbier*.

Le Barbier de Séville ou la Précaution inutile avait d'abord été écrit avec des couplets et sous une forme très animée, goût espagnol, pour les Italiens. Le chanteur qui aurait dû tenir le rôle de Figaro, ayant été vraiment Figaro dans sa jeunesse, refusa le rôle. L'auteur refondit sa pièce, la porta au Théâtre-Français où elle eut

peine à trouver son jour. Enfin elle fut donnée en cinq actes le 23 février 1775; elle tomba, mais séance tenante, l'auteur la corrigea, l'allégea, la resserra en quatre actes; et, vingt-quatre heures après, elle allait aux nues. Elle a gardé la gaieté, l'entrain, l'imprévu, j'allais dire l'insouciance de sa première forme musicale. En même temps, mille allusions lui prêtaient une grâce piquante avec un sens politique. Au fond, c'est l'éternelle histoire de *l'École des femmes* tant de fois reprise au théâtre, avec les types traditionnels de la comédie : le vieux tuteur amoureux de sa jeune pupille et le beau jeune homme passant et le valet d'intrigue. Mais Bartholo, Rosine, Almaviva et Figaro ne ressemblent à personne; les comparses ont leur originalité; l'action est menée d'un train joyeux et fou; le style est perpétuellement actif, en pointes, en jeux et en fusées; les tirades fameuses s'y épanouissent sans arrêter l'action, comme des airs de guitare. Il n'y aurait eu qu'à s'amuser et à rire si, justement, l'esprit du temps n'avait cherché partout des critiques et des malices fourrées contre le gouvernement, la religion et les mœurs. On voulait à toute force retrouver quelque « substantifique moelle » quand il n'y avait peut-être encore que l'épanouissement de la bonne humeur.

Le Mariage de Figaro ou la Folle Journée, qui suivit, est tout à fait différent. Napoléon disait que c'était déjà la Révolution en action. Et le fait seul que cette pièce ait été jouée contre la volonté du roi constitue déjà un symptôme. Beaumarchais d'ailleurs voulait qu'elle fût ainsi. Son Figaro devient un homme de club qui s'écoute; il affecte de la gaieté mais il n'a plus de gaieté. Il parle au public, non à ses compagnons de scène. Et comme il a une certaine bassesse d'âme, il déplaît malgré son esprit. En revanche, les deux premiers actes sont délicieux, et le personnage de Chérubin est de la poésie, plus près de Musset que de Faublas. On s'abandonnerait tout au plaisir si la fin de la pièce était pareille au commencement; si le style était plus pur..., et si l'on ne savait quel allait être le lendemain de cette folie.



BEAUMARCHAIS (D'après une estampe).

Toujours dans les affaires, Beaumarchais menait de front l'intrigue d'argent et la littérature. La Révolution le surprit, passablement déshonoré. Il s'y acheva. Forcé de s'exiler dans une misère noire, il rentra à Paris en 1797 pour tenter la fortune. Il fut trouvé mort dans son lit, au matin du 18 août 1798 ; peut-être s'était-il empoisonné pour finir à propos la comédie de sa vie.

MARMONTEL, THOMAS, LA HARPE Voici la série des « prix d'éloquence » ou des prix d'excellence qui commencèrent en mauvais poètes et finirent en bons critiques. Marmontel, le plus ancien, Limousin comme M. de Pourceaugnac, mais non pas gentilhomme, est né le 11 juillet 1723. Vers 1750 ou 1760, on lui trouvait un talent décidé pour la tragédie. Il sut faire son chemin, quoiqu'il fût un peu massif et un peu lourd. Mme de Pompadour le protégea. Il fut aimé des femmes et soutenu par les « philosophes » ; il eut même la chance d'être envoyé pour onze jours à la Bastille. Il écrivit deux romans ou poèmes en prose, mortellement ennuyeux : *Bélisaire* et *les Incas*, avec des intentions « philosophiques ». Il se maria à cinquante-quatre ans, échappa à la Terreur en se retirant dans une paisible campagne, écrivit des *Mémoires* fort agréables. Ses *Contes moraux* ont été imités par le gentil Berquin, quoique celui-ci ait surtout lu les Anglais ; ils ont été imités aussi par Bouilly qui devait faire au siècle suivant une jolie fortune d'auteur dramatique et de conteur pour la jeunesse. Ses articles pour l'*Encyclopédie*, réunis sous le titre d'*Eléments de littérature*, sont ingénieux et agréables.

Thomas, dont l'article n'occupe pas moins de vingt-sept colonnes dans la *Biographie universelle* de Michaud qui en donne huit à Beaumarchais, a eu plus de « gloire » et moins de talent. Né en 1737, mort en 1785, il a écrit des *Éloges*, des poèmes, des lettres. Diderot disait qu'il transformait tout en montagnes et Voltaire voulait qu'au lieu d'écrire *galimatias*, on écrivît *galithomas*. Curieuse production d'une époque académique et emphatique !

La Harpe est un autre homme. Né à Paris en 1739, il débuta parmi les philosophes dont il fut un instant l'enfant gâté, donna en 1763 une tragédie de *Warwick* dont le succès fut étourdissant, continua dans cette voie non du succès, mais de la tragédie et, « de chute en chute », car il n'eut presque plus que des chutes, il tomba au « trône académique ». Il s'essaya aussi dans le drame avec une certaine *Mélanie* qui représentait une jeune fille forcée d'entrer au couvent, et qu'il lisait dans les salons, n'osant la faire jouer. Il écrivit comme Thomas des *Eloges* et des *Poèmes*. La Révolution le surexcita beaucoup. Il fut emprisonné, se convertit, tourna son âcreté contre ses anciens amis et professa un *Cours de littérature ancienne et*

moderne où il juge et n'explique pas. Il mourut le 11 février 1803. Il faut lire ses souvenirs sur ses contemporains.

LES MORALISTES ET LES PHILOSOPHES L'héritier de La Rochefoucauld et de La Bruyère, Duclos, né en 1704, était mort en 1772. Formé au café Procope avec Boindin, l'ami de La Motte, l'abbé Terrasson, Fréret, Piron, il avait écrit des romans dans le cadre historique de *la Princesse de Clèves* et dans le goût de Crébillon fils. Ses *Considérations sur les mœurs de ce siècle,* sans avoir le mérite des *Maximes* ou des *Caractères,* avaient révélé un cœur droit et un esprit aigu. Il avait été historien aussi, s'aidant beaucoup de ses obscurs prédécesseurs et des *Mémoires,* alors inédits, de Saint-Simon. Homme sûr et rude ; ami de Rousseau, mais n'ayant rien de l'esprit du *Contrat social.* Celui qui fut après lui le moraliste à la mode, Chamfort, était moins sûr. Il semble avoir eu l'âme tout amère et envieuse. Né en 1741 à Clermont-Ferrand, d'un visage charmant, plein de feu et de gaieté, après un voyage en Allemagne, il débuta au théâtre par *la Jeune Indienne,* drame attendrissant et exotique ; il écrivit quelques éloges, d'autres pièces de théâtre, fut comblé par Louis XVI et par Marie-Antoinette, entra à l'Académie et détesta bientôt le monde et ses bienfaiteurs. Le fiel de l'inégalité lui restait sur le cœur. Mais quelle acuité de regard et qu'elle profondeur d'amertume, sous une forme volontairement concise et âcre ! Révolutionnaire d'abord, puis dénoncé à son tour, il fut arrêté, libéré, menacé d'une seconde arrestation, essaya de se tuer et ne parvint qu'à se blesser horriblement. Il fallut l'ignorance de son médecin pour l'achever à cinquante-trois ans, le 13 avril 1794.

Par lui, nous arrivons à Condorcet, né riche, intelligent, naturellement agréable, aimant le travail, bientôt marié à une femme charmante qui après sa mort a honoré son souvenir. Il est connu dans l'histoire des idées par son *Esquisse des progrès de l'esprit humain;* tout juste l'opposé de Rousseau. Prédominance des sciences et de l'industrie, égalité de culture pour toute la masse humaine ; triomphe de la médiocrité universelle sur les facultés supérieures et sur la grande originalité ; croyance au progrès indéfini et au paradis terrestre ; haine des religions, négation de Dieu : voilà le fond de sa pensée. Il se jeta en fanatique dans le mouvement révolutionnaire et tout de suite il s'y fit détester. Tous les partis, tous les hommes marquants ont méprisé sa conduite et son caractère, depuis Malesherbes jusqu'à Robespierre. Proscrit avec les Girondins, il s'enfuit. Arrêté à Bourg-la-Reine, il s'empoisonna dans la nuit du 7 au 8 avril 1794. Les héritiers de sa doctrine la représentèrent plus noblement que lui.

Enfin, — et nous voilà déjà bien avancés dans la Révolution, — Rivarol ! Disciple ou rival spirituel du prince de Ligne, il naquit en 1754 à Bagnols ; son père était aubergiste ; mais son esprit le fit l'égal des plus grands seigneurs. Il débuta en 1784 par un *Discours sur l'universalité de la langue française* qui est plein d'idées et se lit encore ; c'est là qu'il parle de la « probité attachée au génie de la langue française ». Il a toute sa vie préparé un dictionnaire dont il n'écrivit que le *Discours préliminaire*, lequel est fort beau. Dans le *Petit Almanach de nos grands hommes* (1788), il a montré qu'il possédait le génie de l'épigramme, de la parodie, de la satire, ce qui suppose une certaine clairvoyance. Aussi fut-il le cerveau de l'Émigration, cette écervelée toujours en « retard d'une année, d'une armée, d'une idée ». Sa conversation était d'un éclat incomparable. Mais, comme tous les gens qui ont ce talent, ses livres écrits n'en sont trop souvent qu'un reflet éteint.

Aux moralistes joignons les romanciers. A côté des romans « sensibles » comme *la Nouvelle Héloïse*, à côté du roman historique, comme la toujours jeune *Princesse de Clèves*, voici ce qu'on pourrait appeler le roman d'analyse et de physiologie. Les modèles sont *les Liaisons dangereuses*, de Choderlos de Laclos (1741-1805) et *les Amours du chevalier de Faublas*, de Louvet de Couvray (1764-1795). Le premier surtout, froid, d'un style serré et fort, nous montre des personnages qui affectent d'ignorer la conscience, l'amour, l'honneur et qui se déchaînent contre la vertu et la pureté. C'est un chef-d'œuvre de cynisme, de pénétration et d'impassibilité. Ni Stendhal, ni Mérimée ne l'égaleront en cela. Nommons, puisqu'il le faut pour être complets, les romans polissons de Crébillon fils et les romans « pornographiques » de Restif de la Bretonne. Celui-ci (1734-1806), ami de la nature, ami du peuple, auteur de plus de deux cent cinquante volumes où il y a parfois beaucoup de talent, de naturel et d'émotion, passe pour fou et on lui pardonnerait beaucoup, si l'on ne savait qu'il a été agent politique et qu'il a rempli des missions policières assez équivoques.

III

La poésie L'art de poésie semblait alors être arrivé à sa perfection et à sa fin. Il était devenu un langage très particulier ; il avait ses formules, ses procédés ; et il était capable d'exprimer indifféremment toutes choses, excepté la nature et l'âme.

Aussi son triomphe est-il le genre descriptif et didactique. De Racine le fils à Saint-Lambert et à Roucher, le progrès est continu jusqu'à cet étonnant abbé Delille, qui enthousiasme son siècle en écrivant sur *les Jardins ou l'art d'embellir les paysages*, et en versifiant une traduction des *Géorgiques* de Virgile. Prodigieux virtuose ! Sans rompre le moule des classiques, il y fait entrer les audaces dont plus tard s'enorgueilliront les romantiques. La poésie légère, celle qui unit l'esprit aux sens pour en faire de la poésie d'amour, et qui a brillé dans tout le dix-huitième siècle d'un éclat si piquant, se transforme et, sans perdre son prestige (Lamartine à ses débuts imitera Parny), perd de sa distinction et de sa vivacité, sans être encore devenue véhémente et passionnée. Seul peut-être dans la foule, Gilbert, le satirique, qui mourut à l'hôpital (ce qui prouve qu'il n'avait ni foyer, ni fortune), avait la verve, l'éclat et le nerf d'un vrai talent. Mais au-dessus de lui le siècle qui s'achève nous réserve la surprise d'un aimable poète, Florian, et d'un grand poète, André Chénier.

FLORIAN Florian est né en 1755 à Anduze, près du ciel brûlant de Nîmes et au pied des fraîches Cévennes, sur les bords d'une étrange rivière appelé le Gardon. Brun comme un Maure, avec les yeux bleus, à dix ans il fut l'hôte de son grand-oncle Voltaire qui l'appelait Florianet ; il fut ensuite page chez le duc de Penthièvre. Il écrit pour le théâtre italien de spirituelles et tendres *Arlequinades*, il traduit aimablement *Don Quichotte*, il compose sous l'influence de Gessner deux pastorales, *Estelle* (1787) et *Némorin* (1788), gracieuses, mais un peu fades.



FLORIAN (D'après Quiverdo).

Lui-même était, dit-on, moins mouton que ses personnages ; il battait sa maîtresse. En 1792, parurent ses *Fables*. Elles sont spirituelles et agréables, assez près de l'enfance, avec une morale bienveillante. De la malice pourtant, et une

mélancolie assez touchante. *Le Grillon, le Lapin et la Sarcelle* accompagnent dans toutes les mémoires *la Cigale et la Fourmi* ou *les Deux Pigeons.* La Révolution bouleversa cette paisible existence. Florianet ne put résister à la secousse. Gardé plusieurs mois en prison, il fut relâché en décembre 1794 et mourut peu après, à trente-neuf ans.

ANDRÉ CHÉNIER André Chénier naquit à Galata, le 30 octobre 1762, d'une mère grecque (peut-être d'origine catalane) et d'un père français, négociant, ou plutôt consul, puisqu'il occupait près de l'ambassadeur de France le poste de « député de la nation » qui équivalait à être consul. Ayant été envoyé peu après la naissance de son fils au Maroc, M. Chénier laissa à Paris sa femme et ses enfants. André, élevé au collège de Navarre, eut en rhétorique, à seize ans, le prix de discours français au concours général. Il quitta le collège à dix-neuf ans, déjà poète, et s'étant acquis les précieuses amitiés des Trudaine et du marquis François de Pange. Sa mère avait un salon où venaient des érudits, des savants, des artistes à côté des écrivains : Lavoisier, Palissot, Guys (auteur d'un voyage littéraire en Grèce auquel Mme Chénier collabora), Sicard, Vigée, Florian, David et d'autres. L'antiquité avait un renouveau de vogue. L'abbé Barthélemy, l'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, avait familiarisé les salons avec la Grèce de Phidias et de Platon. André suivit la mode. Mais il était destiné à l'état militaire. Il dut tenir garnison à Strasbourg, y connut peut-être le philologue Brunck et continua à faire des vers dans le goût de Voltaire et de Saint-Lambert. Malade, il rentra à Paris, mais pour repartir avec des amis qui, par la Suisse et l'Italie, rêvaient d'aller en Grèce et en Asie Mineure. André ne put dépasser Naples ; l'Italie l'enchanta, et son imagination nourrie de beauté grecque lui figura tout ce qu'il ne pouvait voir réellement. De retour en France, vers les premiers mois de 1785, il eut trois années d'indépendance et de travail ; il amassait des matériaux ; dans ses papiers, on trouvera deux ou trois vers, parfois un simple hémistiche, parfois l'indication d'une image, parfois tout un poème. Il songeait aussi à un *Art d'aimer* sur le modèle d'Ovide. Et il se nourrissait des anciens. Il signait : *Andreas Byzantinus.*

De 1787 à 1790, il séjourna en Angleterre comme secrétaire de l'ambassadeur de France. Il semble s'y être acclimaté non sans avoir des heures de mélancolie. Et les idées du jour fermentaient en lui. Un soir, à Covent-Garden, dans une taverne, il venait de dîner tout seul ; il s'ennuyait ; il écrivit une longue méditation à la Rousseau :

L'esprit n'a plus de force pour peser chaque chose et l'examiner sous son juste point de vue, pour

en appeler à la *saine nature primitive* et attaquer de front les *dures et injustes institutions humaines;* l'âme n'a plus assez de force pour s'indigner contre *l'inégalité factice établie entre les pauvres humains...*

Ce curieux morceau se termine ainsi :

Allons, voilà une heure et demie de tuée ; je m'en vais ; je ne sais plus ce que j'ai écrit...

Il étudiait cependant *les Causes et les effets de la perfection et de la décadence des lettres;* il méditait parallèlement un poème sur *l'Invention* et un nouveau *De natura rerum* qu'il aurait appelé *l'Hermès*. Il voulait écrire sous le nom d'*Amérique* « un tableau frappant et rapide de toute l'histoire du monde », avec « toute la géographie du globe ».

La politique le rappela en 1790. Tout de suite, il se jeta dans la bataille. Mais il y portait avec toute sa hardiesse et toute sa véhémence, une telle netteté d'attitude et une telle générosité d'idées que tout de suite, il s'attira la haine des mauvaises gens.

Après l'exécution du roi, il se réfugia à Versailles et il y chanta délicieusement une mystérieuse Fanny. Mais, ayant commis l'imprudence de rentrer à Paris, il fut arrêté le 7 mars 1794. Il resta en prison quatre mois et treize jours ; et il monta à l'échafaud le 7 thermidor, avec le poète Roucher.

Dans les derniers vers qu'il ait écrits, et qui peut-être furent interrompus par l'appel des victimes destinées à la guillotine, il dit :

Allons, étouffe tes clameurs !
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice !
Toi, vertu, pleure si je meurs !

La vertu a pleuré, la poésie pleure à jamais.

Car il a été le plus beau génie poétique de son siècle. Il a, dans ses fragments les plus courts, comme dans ses morceaux les plus achevés, une « musique » à lui, évocatrice des sentiments et des lignes, des mouvements et des attitudes. Il semble copier non des écrivains, mais la nature même, mais les statues les plus gracieuses, mais les peintures les plus fraîches. Il a compris aussi l'harmonie et la grâce de la poésie antique et qu'il y a en elle une noblesse et un mystère qui empêchent de la comparer à nos œuvres modernes. Il ose faire parler Homère, et sous sa plume Homère reste le père des poètes. Et il donne la vie, avec le même bonheur, à des jeunes filles, à des bergers, à une vieille paysanne dont le fils meurt d'amour.

Mort, avant d'avoir rien achevé, la destinée qu'il croyait trop dure lui a été bienveillante. Il s'est survécu dans la mémoire des hommes. La mort, trop tôt venue, n'a étouffé qu'un instant sa gloire. On se disait entre soi qu'un grand poète inconnu était mort. On se récitait quelques vers qu'on avait recueillis jadis de sa bouche; ses papiers n'étaient pas tous égarés; on les entr'ouvrait parfois. Chateaubriand, lorsqu'il publia le *Génie du christianisme*, en cita dans une note quelques fragments qui n'ont aucun rapport avec la religion. Ainsi l'on attendait que le laurier refleurît sur la tombe d'André. Il refleurit en effet, lorsqu'en 1819, Henri de Latouche publia le premier recueil de ses vers. Et ce fut comme le signal de la Renaissance poétique du dix-neuvième siècle.

IV

LA LITTÉRATURE SOUS LA RÉVOLUTION La mort d'André Chénier nous a conduits à la fin de la Terreur. Ainsi, sans la guillotine, on se serait à peine aperçu, en littérature, de la destruction de l'ancien régime. C'est qu'il est plus facile de supprimer un gouvernement que des habitudes séculaires de penser et d'écrire.

La tragédie nous le prouvera. Le genre, devenu si banal et si faible, fut un des rares qui ne perdirent point la vogue. Il est vrai qu'elle s'était accommodée aux mœurs nouvelles. Elle était toujours « le pont aux ânes » des écrivains. Mais elle s'était simplifiée, dépouillée des incidents extérieurs, des complications d'intrigues, des personnages accessoires, c'est-à-dire de la vie. Elle tendait vers la déclamation de collège et retournait à ses débuts. La nouveauté, c'est qu'elle eut des prétentions à la vérité historique et qu'elle fit de la politique; elle fut une prédication philosophique et elle vécut d'allusions.

Marie-Joseph Chénier, frère d'André, dut sa gloire à un *Charles IX*, joué pour la première fois le 4 novembre 1789, à *Henri VIII*, à la *Mort de Calas* (1791), à *Fénelon* (1792), enfin à un *Caïus Gracchus* (1794) dont on devine l'esprit. Mais cette dernière pièce ne parut pas assez républicaine et fut interdite. L'actualité inspirait de même Arnault, auteur de *Marius à Minturnes* (1791) et de même l'aimable Legouvé, « l'ami des Femmes », auteur d'*Epicharis et Néron*.

Au-dessus d'eux règne encore le plus beau caractère du siècle, François Ducis, l'admirateur et l'adaptateur de Shakespeare (1733-1816). Il était seul, il était pauvre, il était pieux, il était heureux. Dans son cabinet de travail il avait pour toute

richesse une table, une chaise, une chaufferette, une gravure de saint François, son patron, un coffre à manuscrits et sur quatre planches, une *Imitation*, une *Vie des Pères du Désert*, un *Horace* et quelques livres. Il résista aux amabilités de Bonaparte qui, l'ayant invité à Malmaison, lui demanda, après le café, pourquoi il n'avait point de voiture. « Laissez faire, disait Bonaparte, j'arrangerai cela. » Et c'est alors que Ducis fit sa célèbre réponse : « Général, vous êtes chasseur. Voyez-vous cet essaim d'oiseaux qui fend la nue ? Il n'y en a pas un qui ne sente l'odeur de la poudre et ne flaire le chasseur. Eh bien, je suis un de ces oiseaux ; je me suis fait canard sauvage. »

La comédie visa aussi à l'actualité : Jean Laya, d'origine espagnole, avait donné en 1789 une tragédie, *Jean Calas*, en 1790, un drame, *les Dangers de l'opinion*. En plein procès de Louis XVI, il eut le courage de faire jouer *l'Ami des lois* dont le succès fut tel que la foule envahit l'Odéon (où on le donnait) et s'obstina à applaudir furieusement, quoique la Commune eût fait braquer ses canons contre la salle. Laya fut mis hors la loi ; une amie parvint à le cacher et le sauva. Des gens furent guillotinés pour avoir eu chez eux *l'Ami des lois*. Mais son succès était dû moins à son génie qu'à sa thèse. Plus tard, il a fait d'autres pièces dont un *Falkland ou la Conscience*, drame en cinq actes et en prose, que Talma transforma en chef-d'œuvre, et une *Journée de Néron* presque romantique. Il succéda à Delille comme professeur de littérature française à la Faculté des Lettres de Paris. François de Neufchâteau eut aussi un succès de courage avec *Paméla*. Fabre d'Églantine, qui mourut sur l'échafaud, eut la chance d'intituler *Philinte de Molière* une comédie sur l'égoïsme ; et l'histoire littéraire a la faiblesse de n'avoir pas oublié cette très faible pièce. Il écrivait mal, systématiquement d'abord et par ignorance ensuite.

Les grandes fêtes nationales exigèrent des hymnes chantés. Marie-Joseph Chénier y excella. Mais ce genre serait oublié aujourd'hui, si, une nuit, à Strasbourg, un officier tout frémissant d'héroïsme n'avait créé dans une heure de fièvre le chant qui devait, musique et paroles, précéder sur tous les chemins la liberté et la patrie : l'immortelle *Marseillaise*. Quand un peuple est opprimé, il chante la *Marseillaise;* il la chante pour combattre et pour vaincre. C'est un miracle qui dépasse la littérature.

L'ÉLOQUENCE Ce que la Révolution a créé, c'est l'éloquence civile. On se rappelle peut-être que Du Vair avait écrit à la fin du seizième siècle un traité sur l'éloquence française et sur les raisons « pourquoi elle est demeurée si basse ». Elle était demeurée aussi basse tandis que l'éloquence de



MIRABEAU (D'après une estampe).

la chaire s'élevait. Les parlements étaient réduits à leur rôle judiciaire ; les avocats ne faisaient que des plaidoyers sur des procès civils. Cependant le Français est né éloquent et dès que le champ fut ouvert, un orateur de génie se révéla : Mirabeau (1749-1791).

Il y avait eu cinquante-quatre lettres de cachet dans sa famille dont dix-sept pour lui seul. Le tiers de sa vie avant la Révolution s'était ainsi écoulé dans les prisons d'État. Il avait eu le temps de réfléchir sur le despotisme et la liberté. Sa formidable imagination, son tempérament, ses besoins physiques, ses passions, tout cela s'était concentré en quelque sorte au lieu de s'éparpiller en mille actions extérieures. Il s'était muni d'une instruction immense et encyclopédique. Il était préparé à quarante ans à toutes les éventualités de l'histoire ; il avait réfléchi sur tout. Il possédait un grand sang-froid et une présence d'esprit que les difficultés ou les dangers ne faisaient que rendre plus lucides. Grosse tête aussi laide qu'expressive, larges épaules, regard enflammé, voix flexible et forte, articulation lente et nette ; il était vraiment né pour dominer par la parole. Il avait l'esprit politique prompt à comprendre, devinant par un mot ; et, sur un indice, prenant sa décision. Bourré de Tacite, et, par là, au courant de la psychologie du despotisme. Sa large connaissance des théoriciens contemporains l'avait éclairé sur les problèmes actuels. Mais il se laissa gagner par l'attrait d'une vie facile et large, par l'amour du pouvoir et des jouissances, — bourreau de travail et de plaisirs. C'est à l'histoire à juger ce grand homme, mais la littérature doit l'admirer comme un grand

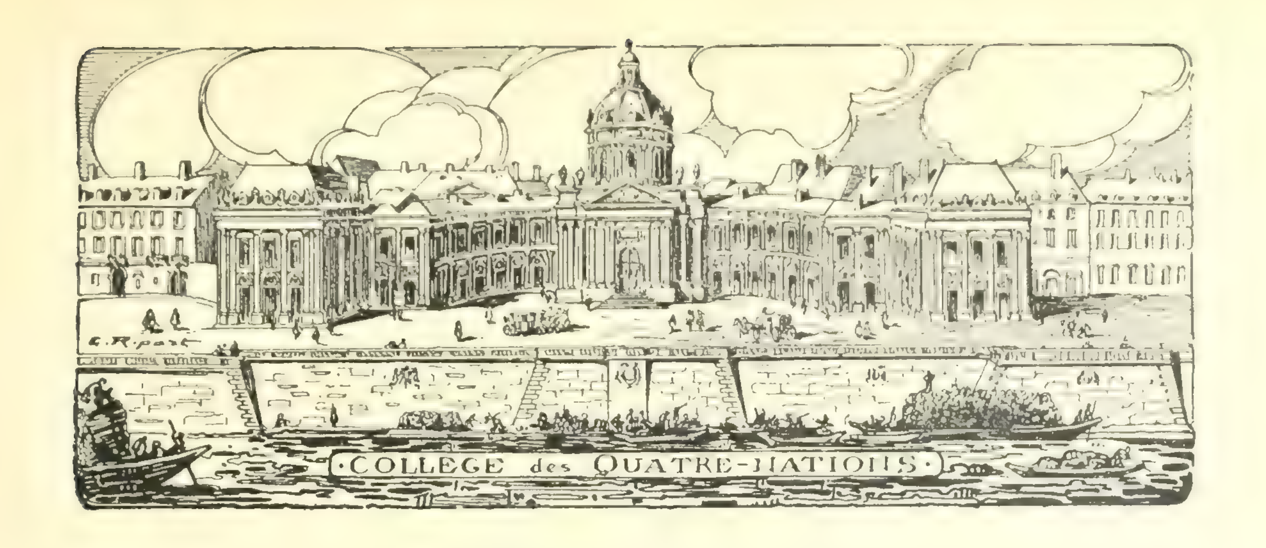
artiste et comme le plus éloquent des Français. Deux ans après sa mort, par un manque de respect inouï à sa mémoire, son ennemi Manuel publia des lettres scandaleuses qu'il avait écrites de prison à sa maîtresse, Sophie. Elles révèlent son tempérament, sa violence et son génie. Elles nous expliquent aussi ses « faiblesses ».

Il ne fut pas le seul bon orateur de la Révolution, s'il fut le plus grand. L'abbé Maury, futur cardinal, auteur d'un essai longtemps fameux sur *l'Éloquence de la chaire*, Barnave, Isnard, Vergniaud (supérieur aux autres), Danton, Robespierre lui-même, malgré la longueur, la froideur, la pompe déclamatoire de son style, ont été éloquents.

Enfin, il faut ajouter à la parole « parlée », celle qui est écrite : le journal. Il y eut des journaux grossiers comme des batailles de crocheteurs, d'autres spirituels comme des épigrammes d'académie. Il y eut Camille Desmoulins. Mais la Révolution ferma vite les portes de l'éloquence. La Terreur n'écouta rien. Le Directoire ne fut que bavard, et bientôt Bonaparte acheva de ramener le complet silence.

Cependant, de ce monde politique une image triste et charmante survit : celle de Mme Roland. Jetée en prison après avoir joué le rôle que l'on sait, cette vaillante femme écrivit ses *Mémoires*. Elle aurait pu se soustraire à l'échafaud par une mort moins affreuse. Elle eut le courage d'accepter la guillotine par devoir, comme Socrate, la ciguë.

APRÈS LA TERREUR La Terreur dura très peu. Et la France, rajeunie, se remit vite au travail de reconstruction. Les Encyclopédistes ou leurs héritiers la dirigèrent. Ils rentraient dans leur véritable rôle utile et ils le remplirent bien. Tout était détruit, sauf les très vieilles choses indestructibles. Disciples de Condillac et des « idéologues », ils rebâtirent tout sur le plan, non de Rousseau et du *Contrat social*, mais de *l'Encyclopédie*. A la base, ils mirent l'intelligence et la science ou plutôt les « lumières ». Ils conçurent le gouvernement comme une « encyclopédie ». Ainsi quand ils relevèrent les Académies, ils en firent l'Institut, où méthodiquement toutes les formes du savoir humain étaient représentées. Déistes ou athées, ennemis de la religion, ils étaient disposés en toute autre chose à renouer avec le passé, quand le passé pouvait s'accorder avec leurs conceptions ; ils étaient prêts à faire rouler leur civilisation sur les anciennes routes. Volney, l'auteur des ces *Ruines* qui eurent une si grande influence sur le développement de la mélancolie, Cabanis le physiologue, Sieyès, Daunou, et à Auteuil tous les esprits libres qui se réunissaient autour de la veuve de Condorcet, dirigeaient l'opinion. Alors parut Bonaparte.



CINQUIÈME PARTIE

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

LE CONSULAT ET L'EMPIRE

I. Napoléon. Les genres anciens. La philosophie et la critique. — II. Bonald. De Maistre. Les Soirées de Saint-Pétersbourg. *Mme de Staël.* L'Allemagne. — *III. Chateaubriand. Sa vie. Son caractère. Son œuvre.*

I

C'est de la Révolution que date, dans une France nouvelle, une littérature renouvelée. Mais cette littérature ne jaillit pas d'un seul coup, non plus que la Renaissance ou l'âge de la perfection classique. Bien des années encore, l'ancienne littérature achèvera de mourir : les vieux genres réguliers, le faux classique, la Grèce et Rome, le goût troubadour régneront encore. D'ailleurs le Maître souverain n'admet pas la liberté, nécessaire à l'éclosion d'une poésie jeune et ardente. Susceptible et redoutable il disait : « Je ne suis pas un roi, moi ! Je ne veux pas qu'on m'insulte, je suis un soldat ! » Il répétait sans cesse : « Je veux ; — j'ordonne ; — vous apprendrez à me connaître. »

Personnellement, il fut grand écrivain et grand artiste. Ses proclamations ont naturellement une éloquence qui tient aux choses, et aussi à la grandeur et à la précision de son imagination. Il aime les grands modèles, se plaît à évoquer, même pour de simples soldats, des souvenirs antiques, dont la place semblerait plutôt devoir être sous la plume d'un humaniste. Le mot fameux : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent » est toujours vrai pour lui. Quarante siècles lui sont présents et familiers, sinon dans le détail de leur vérité historique, du moins dans leur poésie et leur majesté. Enfin, plusieurs fois, on peut s'apercevoir à l'accent de sa parole qu'il avait été sensible jadis aux « brumes » du Nord, et qu'Ossian avait parlé à son admiration. Peut-être se serait-il ouvert aux inspirations du siècle, si Chateaubriand, qu'il aimait, n'avait pas été de l'opposition !



BONAPARTE (D'après David d'Angers).

LE THÉATRE Ainsi les genres anciens continuent à s'imposer. D'abord la tragédie. Mais celle-là dut sa vitalité non à Marie-Joseph Chénier et à ses froids émules, mais à un acteur de génie. Talma est la gloire du théâtre. Instruit, aimant la gloire, généreux, confiant, prêt à s'ouvrir au talent, il avait le don de la noblesse et celui de l'émotion pathétique. Il abandonna la mélopée lyrique et la récitation chantante de ses prédécesseurs, il anima les vers et la tirade, les coupant selon les sentiments plus que selon le rythme. Sa diction fut expressive, pittoresque, nerveuse, sans perdre jamais la vérité et la dignité. Au déclin d'un art et d'un genre, Talma fut un créateur et un animateur, soit qu'il incarnât quelque personnage harmonieux et profond de Racine, soit qu'il fût condamné à représenter un des héros déclamatoires et simplifiés de quelque poète contemporain.

La comédie restait, elle aussi, rattachée à des modèles, à des modèles surannés. Après Fabre d'Églantine, après Colin d'Harleville, voici Andrieux (1759-1823),

humaniste et homme d'esprit, poète ingénieux et professeur ; Cailhavet de l'Estandoux, qui portait à sa bague, par respect, une dent de Molière ; Étienne qui fut de la censure impériale et qui tomba dans la ridicule aventure de ses *Deux gendres* volés à son ami M. Lebrun Tossa, lequel les avait volés lui-même à un jésuite du dix-septième siècle ! Seuls deux auteurs qui n'avaient pas de prétentions à la littérature ont laissé des pièces amusantes : c'est Duval (1767-1842), fécond improvisateur, et le bon Picard (1768-1888), auteurs de *la Petite Ville*, des *Marionnettes* et de *Monsieur Musard*.



TALMA (D'après Riesner).

Dans cette pauvreté, on voit naître un genre qui, sans mérite vraiment littéraire, retiendra le public : le mélodrame. Un étrange personnage à la physionomie sympathique et originale, Népomucène Lemercier, athée, républicain et boiteux, auteur de la *Panhypocrisiade*, d'une quantité d'odes, tragédies, comédies et poèmes, toujours amoureux de nouveautés, passe pour être le créateur du mélodrame, avec son *Pinto* qui ouvre le chemin à Guilbert de Pixérécourt.

LA POÉSIE L'épopée revit comme au temps de Chapelain et du Père Le Moyne ; on n'entend parler que de projets d'épopées ; mais ce seront des ombres ou des automates. Luce de Lancival, Parseval de Grandmaison, Brifaut, Viennet, d'Arlincourt s'essayent dans ce genre, avec les succès qu'on devine ! Voilà où règne le goût Empire, et son affreux mélange du grec ou du romain avec le troubadour. Jean-Baptiste Rousseau et Le Franc de Pompignan ont des successeurs. Il y a un Pindare qui s'appelle de son vrai nom Écouchard-Lebrun et qu'on distingue d'un autre Lebrun par le surnom de Pindare. Il y a Baour-Lormian. Rien n'y annoncerait les *Méditations* de Lamartine sans la poésie

légère, et sans Parny. Ce poète, né à l'île de la Réunion, a eu, jeune, dans sa patrie, un amour passionné, bientôt malheureux, et il l'a chanté dans des élégies qui ont charmé son temps. Le fait est qu'il a de la sincérité, de l'émotion, un don musical un peu monotone et court, qui ne peut certes se comparer au génie d'André Chénier mais qui touche par la profondeur de l'accent. Malheureusement Parny a écrit aussi un poème anti-religieux et d'une grande licence, *la Guerre des Dieux*. Sa vie a été agitée et misérable. Il est mort dans la gêne, tourmenté par de longues et pénibles souffrances, et sa personne a semblé décourager la sympathie qu'aurait dû lui valoir son talent. Bertin est de même sorte, et la grâce ne lui a pas toujours manqué. Enfin Mme Dufresnoy a publié des élégies élégamment écrites, mais on prétendait que Fontanes y contribuait au moins pour la correction.

La poésie philosophique et didactique est cultivée, presque autant qu'au siècle précédent. Jacques Delille s'est remis à son bureau. Revenu de la Révolution, le poète des *Jardins* publie *l'Imagination*, *l'Homme des champs* et *les Trois Règnes*. Il sait toujours admirablement son métier. Il aime toujours le monde où il est toujours goûté, quoiqu'il soit le plus laid des hommes. Sa femme est toujours aussi avide, aussi acariâtre et le tient à la tâche comme un enfant qui doit achever son thème avant d'aller se promener. Il mourra le 1er mai 1813, et son cadavre, par une dernière vanité, sera exposé sur un lit de parade, les joues fardées, une couronne de lauriers au front ! Le charmant et mélancolique Chênedollé avait émigré pendant la Révolution, et il avait vécu à Hambourg où il avait connu Rivarol. Ami de Chateaubriand, il aurait épousé sa sœur Lucile, si celle-ci n'avait appris soudain que son jeune fiancé était lié par un mariage conclu en émigration. Sa sensibilité encore aujourd'hui nous touche et parfois nous charme. Millevoye enfin reste dans nos imaginations comme un portrait en demi-teinte. Il a rêvé, aimé, et souffert. Il est mort un jour de printemps, tenant dans ses mains les mains de sa jeune femme. Il a laissé des vers touchants. Il est devenu comme Gilbert et Malfilâtre une figure de légende.

LA PHILOSOPHIE ET LA CRITIQUE

En revanche, la critique joue un rôle efficace et a quelque indépendance, avec Fiévée, Hoffman, Dussault de Feletz, Geoffroy. Et la philosophie ne manque pas d'éclat. Les idéologues, à l'Institut, fort occupés à tenir tête à l'Empereur, sont représentés par des écrivains de valeur et d'autorité, quoique leurs plus brillants disciples commencent à se séparer d'eux. C'est qu'à côté d'eux de jeunes talents se préparent, dont l'un

est déjà célèbre. Victor Cousin, nous le nommons tout de suite, est en train de se laisser pénétrer par l'idéalisme transcendantal allemand; il commence à l'enseigner, en le baignant de clarté française, avec une éloquence jeune et entraînante.

Et aussi un élégant gentilhomme du Périgord, Maine de Biran (1766-1824), commence à exercer une influence qui, encore toute limitée, est destinée à se développer en profondeur. Il avait été à ses débuts un des fidèles de cette maison d'Auteuil, où la veuve de Condorcet réunissait les amis et les disciples de son mari. Mais la méditation personnelle, la lecture de Pascal, autant dire la lutte contre Pascal, lui avaient révélé sur l'action et sur l'effort ce qu'ignoraient les idéologues. La pensée et la doctrine de ce très grand homme ont gagné en autorité avec les années; et elles sont une des lumières de l'heure présente. Royer-Collard (1763-1834), le plus respecté et le plus hautain des philosophes, écrivain plein de noblesse, orateur politique très écouté, doctrinaire, enseignant à ce moment la psychologie écossaise, montrait lui aussi l'étroitesse et les limites trop vite atteintes du condillacisme.

Tout cela prépare le rajeunissement de la littérature. Lorsque Cousin disait que l'âme est une puissance réelle d'action et par conséquent une cause productrice; que la spontanéité contient tout ce que contient la volonté, et qu'elle le contient antérieurement, sous une forme indéterminée, mais plus pure, — cette formule n'était pas seulement de la métaphysique ou de la psychologie, elle introduisait en France un des principes essentiels du romantisme.

II

De Bonald Louis-Ambroise de Bonald (1754-1840) est né à Milhau, dans le Rouergue. Ancien officier de mousquetaires, il s'était retiré, assez jeune, dans sa ville natale, où, pendant dix ans, il exerça les fonctions de maire. Les idées nouvelles ne l'effrayaient pas et il applaudit aux premières démarches de la Révolution. Mais il s'en écarta, quand fut imposée la constitution civile du clergé.

Il fut donc forcé d'émigrer. Il se réfugia à Heidelberg avec ses deux fils dont il faisait l'éducation. Il n'avait emporté dans son exil que quatre livres : *l'Esprit des lois* de Montesquieu, *le Contrat social* de Jean-Jacques Rousseau, le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, et Tacite : les trois théories encore vivantes du

pouvoir, et la peinture de l'homme dégradé par la tyrannie ou relevé par le stoïcisme.

Sur ces quatre ouvrages, sur ces quatre pôles de la pensée politique humaine, il concentra fortement son génie et comme suite à ses réflexions, il écrivit un livre rude et abstrait mais puissant : *Théorie du pouvoir* (1794). En 1802, rentré en France, il donnait sa *Législation primitive* où il exposait ses idées d'une façon plus complète. Sa théorie était que l'homme ne fait pas plus la société où il vit que le langage qu'il parle. Et pour lui, la plus folle invention, la plus dangereuse chimère fut celle de ces gens du dix-huitième siècle, qui croyaient que l'homme avait inventé la cité et gardait le droit de l'organiser à son gré. Il voulait qu'on reconnût partout l'action présente de Dieu. Enfin, mais ceci n'est que le vêtement symbolique et obscur de sa pensée, il imagina que toutes les choses de ce monde s'expliquaient par la combinaison de la cause, du moyen et de l'effet; image dialectique de la trinité divine. En somme, il a été en tout le contradicteur du dix-huitième siècle.

De Bonald ne sait pas expliquer et développer. Il lui manque aussi l'imagination de Bossuet ou cet imprévu de l'esprit qui fait valoir les moindres paroles d'un Montesquieu. Mais personne n'a mieux que lui frappé des formules vigoureuses, d'un éclat tout abstrait.

Il inspirait le respect. L'Empereur avait pour lui une grande estime et voulut se l'attacher à l'époque où il rêvait de constituer une légitimité, comme Charles Martel et Hugues Capet. Louis, roi de Hollande, plus féru encore de légitimité, voulut le nommer précepteur de son fils. Il refusa très dignement. Fontanes le fit entrer presque de force au conseil de l'Université. De Bonald accueillit avec joie la Restauration. Mais, ennemi des constitutions écrites, il considéra l'octroi de la Charte comme une faute. Pair de France, il mourut octogénaire, au milieu de l'universelle vénération. Sans être toujours un grand écrivain et un grand penseur, il reste par fragments et par places un génie puissant.

JOSEPH DE MAISTRE Joseph de Maistre naquit à Chambéry le 1er avril 1753. Il grandit dans le respect de l'autorité. Et cependant, il désirait autre chose. Il se faisait affilier à la loge réformée de Chambéry et, disciple de Montesquieu, il cherchait les vraies bases de la politique humaine. En 1792, les soldats de la Révolution pénétrèrent en Savoie. Aussitôt, ses idées changèrent, ou plutôt, il en changea l'application. Réfugié à Lausanne, il écrivit une série de quatre lettres qui contenaient déjà toute sa pensée; il reconnaissait que la monarchie française

était gangrenée ; il ajoutait que les gouvernements sont moins déterminés par les lois écrites que par les lois non écrites, c'est-à-dire par les habitudes, les mœurs et l'esprit général. Et il concluait par cette formule, qui sera, d'ailleurs, le dogme de toute sa philosophie politique ultérieure :

> L'art de réformer les gouvernements ne consiste pas du tout à les renverser, mais à les rapprocher de ces principes internes et cachés, découverts dans les temps anciens par le bon sens antique et l'instinct machinal de chaque peuple.



JOSEPH DE MAISTRE (D'après Aubert).

En se développant, la Révolution lui parut, comme à beaucoup d'autres, satanique ; mais il ne voulait pas comme les autres qu'on détruisît la France. Ce serait, disait-il, « le germe de deux siècles de massacres, la sanction des maximes du plus odieux machiavélisme, l'abrutissement irrévocable de l'espèce humaine, et même... une plaie mortelle à la religion. » Il disait encore : « L'idée de détruire ou de morceler un grand empire est souvent aussi absurde que celle d'ôter une planète du système planétaire... La France a toujours tenu, et tiendra longtemps, selon les apparences, le premier rang dans la société des nations. » Toutes ces idées, qui semblent parfois se heurter et se contredire, il les a développées et accordées dans un livre publié en 1797, appelé *Considérations sur la France*, et qui est l'un de ses chefs-d'œuvre. Il y parlait en élève de Saint-Martin, le « philosophe inconnu », et il y disait pour finir : « Nos neveux, qui s'embarrasseront très peu de nos souffrances et qui danseront sur nos tombeaux, riront de notre ignorance actuelle ; ils se consoleront aisément des excès que nous avons vus et qui auront conservé l'intégrité du plus beau royaume après celui du ciel. » Car la Révolution aura purifié l'air empesté de l'ancien régime. Certes, de ce livre singulier, plein de verve et d'éclat, toutes les anticipations ne se sont pas réalisées. Suivant un joli mot de Sainte-Beuve, ce sont des gageures

plus que des prédictions. Mais, rien n'y est indifférent et si les affirmations n'y sont pas toujours vraies, elles sont toujours des *ultra-vérités*.

De Maistre à Saint-Pétersbourg Le 13 mai 1803, il débarquait à Saint-Pétersbourg en qualité de ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Sarde Victor-Emmanuel Ier. Il y trouva son frère Xavier, le charmant auteur du *Voyage autour de ma chambre*, qui était directeur du musée et de la bibliothèque de l'Amirauté mais qui gagnait surtout sa vie à faire de la peinture. Il était très pauvre. Il avait pour domestique un voleur qu'il avait préservé du châtiment par l'immunité diplomatique. Pas d'équipage, pas de bottes, pas de pelisse, à peine de quoi manger. Il se définit lui-même : « Homme sans pain et sans espérance, père sans patrie et sans propriété, époux sans femme, mandataire sans moyens, ministre sans fonctions, gentilhomme sans titre, employé sans grade... » Il appelait ses enfants les « orphelins d'un père vivant ». La correspondance qu'il écrivit de cet exil est une des plus belles que nous ayons. Un cœur humain, doux et raisonnable, s'y révèle. Cet écrivain si violent et si entier y parle avec naturel et y fait parler la tendresse de son âme. Il s'abandonne à être le meilleur des pères et, ayant quitté son déguisement d'homme public ou de prophète, il nous charme autant qu'il nous émeut.

Saint-Pétersbourg était alors un merveilleux observatoire pour regarder l'Europe ; et Joseph de Maistre en profita pour philosopher à souhait sur les événements. Il était surtout préoccupé par le rôle providentiel de Napoléon. Il ne voyait point dans l'Empereur un aventurier, même de génie, mais un instrument de Dieu. « Bonaparte fait écrire dans ses papiers qu'il est l'envoyé de Dieu, dit-il au comte d'Avaray, ami et confident du futur Louis XVIII. Rien n'est plus vrai, monsieur le comte. Bonaparte vient directement du ciel..., comme la foudre. » Il voulut même, à un moment donné, entrer en relations avec l'envoyé de Dieu et il ne réussit qu'à se rendre plus suspect à son prince. Malgré tout, il continuait à s'ennuyer. « Je lis, j'écris, disait-il, je tache de m'étourdir, de me fatiguer s'il était possible. En terminant mes journées monotones, je me jette sur un lit où le sommeil que j'invoque n'est pas toujours complaisant. Alors, des idées poignantes de famille me transpercent. » Il voyait la société, il aimait la conversation, mais quand ce n'était pas lui qui parlait, il s'endormait. Enfin, après avoir converti Mme Swetchine, il devint suspect aux Russes pour avoir trop soutenu Louis XVIII et les jésuites ; il fut rappelé dans son pays en 1817 comme ministre d'État et régent de la grande chancellerie, ce qui n'était pas une place aussi considérable qu'on pourrait le croire.

Pendant le peu de temps qui lui restait à vivre, il fut traité désormais avec beaucoup de respect et d'attentions par son gouvernement et surtout par les écrivains français. Mais il n'était point satisfait. La Restauration l'avait déçu. Comme Bonald, il déplorait l'octroi d'une « Charte », c'est-à-dire d'une constitution écrite.

LES « SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG » En 1810, il avait publié un *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques*. En 1816, il traduisit, publia et annota un traité de Plutarque : *Sur les délais de la justice de Dieu dans la punition des coupables*. En 1819, il donna *le Pape* et en 1821, le *Traité de l'Eglise gallicane dans ses rapports avec le Souverain Pontife*, qui n'est qu'une suite du *Pape*. Joseph de Maistre y poussait si loin sa logique et raisonnait d'une façon si absolue, qu'il effraya même le pape. Il y a dit bien des choses pour faire enrager le monde. C'est là qu'il attaque si violemment Bossuet, Port-Royal et Pascal. Laissons cela pour arriver immédiatement au chef-d'œuvre : *les Soirées de Saint-Pétersbourg*. Ce livre parut après la mort de J. de Maistre. L'auteur l'avait annoncé comme son « ouvrage chéri », celui où il « avait versé sa tête ».

Les *Soirées* sont plus humaines qu'on ne dit : je ne crois pas qu'il y ait dans notre littérature d'ouvrage plus calomnié. C'est que, si on les parcourt trop vite et d'un œil distrait, on est choqué par le disparate du ton et par quelques morceaux déclamatoires et déconcertants, comme la page fameuse sur le bourreau. Il y manque la dernière main. Elles sont inachevées et gardent la brutalité de l'improvisation. De Maistre mourut le 26 février 1821, n'ayant pas encore soixante-huit ans. Il avait senti venir sa fin et il s'y préparait avec une résignation pleine de douceur. D'ailleurs, il était beaucoup moins optimiste qu'au temps de la Révolution et il écrivait vers cette époque à un de ses amis de France : « Je finis avec l'Europe, c'est s'en aller en bonne compagnie. »

Mme DE STAEL Près de ces prophètes du passé, voici une sibylle. Elle a de ces femmes étranges l'aspect sauvage et tourmenté, les formes puissantes, les beaux bras, le regard de feu et le tempérament passionné (1). Elle ne se contente pas de prévoir ni de prédire, elle s'agite, elle s'inquiète, elle veut réaliser ses rêves. Avec son intelligence merveilleuse, elle a le don du style, elle écrit des livres qui dépassent de beaucoup les circonstances pour lesquelles ils ont été composés.

(1) C'est elle-même qui nous engage à cette comparaison. Cf. *Corinne*, l. XIX, *in fine*

Elle est née en 1766. Son père était l'illustre banquier genevois Necker, qui fut un instant l'homme le plus populaire de France. Mme Necker éleva sa fille avec une espèce de rigueur pédantesque que M. Necker adoucissait par ses complaisances et ses caresses. Dans son salon, venaient les grands écrivains et les gens à la mode : Thomas, Raynal, Marmontel, d'Alembert, etc. L'esprit de la jeune fille s'y ouvrit merveilleusement. A vingt ans, elle se maria avec le baron Éric-Magnus de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède à Paris ; c'était un homme de trente-sept ans et de peu de cervelle, fort dévoué aux idées nouvelles et même affilié à l'illuminisme. Sa femme ne semble pas l'avoir pris beaucoup au sérieux. La Révolution approchait. Mme de Staël la sentait venir ; on peut même dire qu'elle l'appelait de tous ses vœux. Mais elle la rêvait douce, pacifique, immédiatement bienfaisante, conduite par M. Necker et par elle. En 1788, elle publia un essai intitulé : *Lettres sur les écrits et le caractère de Jean-Jacques Rousseau.* L'admiration s'y exprime, souvent avec excès. Mais, ce que Mme de Staël y peint le mieux, sans peut-être s'en apercevoir, c'est elle-même.



MADAME DE STAEL (D'après Mlle Godefroy).

La Révolution ne tarda pas à l'épouvanter. Elle essaya, tant qu'elle put, de sauver les victimes ; puis, impuissante et effrayée, elle fut forcée de se réfugier en Suisse et en Angleterre. Elle composa à Lausanne un ouvrage de philosophie et de morale intitulé : *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations.* Elle essaye d'y prouver que le bonheur ne peut être que négatif ; et ce pessimisme prouve l'effet de la Terreur sur elle. Comme l'ordre s'affermissait en France et que



CHATEAUBRIAND CHEZ MADAME RÉCAMIER. — [illegible] DE MARCEL VICAIRE.

le génie du jeune général Bonaparte paraissait une garantie pour l'avenir, Mme de Staël reprit courage. Elle subit l'ascendant du vainqueur de Marengo. Elle chercha à lui plaire et même à le conseiller. Pendant longtemps elle ne cessa de le poursuivre de son admiration ; mais lui, dès le premier abord, se défia d'elle. Un jour qu'elle lui demandait devant de nombreux spectateurs s'il aimait les femmes : « Madame, répondit-il, j'aime la mienne. » Après le 18 Brumaire, elle commença à faire de l'opposition. Elle s'associa à ce mouvement anti-bonapartiste qui se dessinait dans le Tribunat et dont Benjamin Constant était l'âme avec quelques autres idéologues. Elle écrivait un *Traité de la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* où, au début, elle prenait parti contre le despotisme.

Le premier Consul aurait pardonné cette opposition si elle s'était enfermée dans l'ordre littéraire, et si Mme de Staël lui eût été moins antipathique. Il lui reprochait de ne pas respecter dans sa conduite les vertus bourgeoises. « M. de Staël est dans la plus profonde misère, écrivait-il à son frère Joseph, et sa femme donne des dîners et des bals. Si tu continues à la voir, ne serait-il pas bien que tu engageasses cette femme à faire à son mari un traitement de mille à deux mille francs par mois ? Ou serions-nous déjà arrivés au temps où l'on peut, sans que les honnêtes gens le trouvent mauvais, fouler aux pieds non seulement les mœurs, mais encore les devoirs plus sacrés que ceux qui réunissent les enfants aux pères ? » Il lui reprochait d'être « une méchante intrigante ». Et, en effet, elle ne cessait de conspirer avec tous les mécontents. Enfin, il lui en voulait de n'être pas entièrement française, reproche à demi mérité par ses goûts, son esprit et son style. Cette haine de l'Empereur expliquera l'agitation et les voyages de la dame.

Car elle voyageait beaucoup. Elle fut en Allemagne où elle scandalisa les gens, qui lui trouvaient le physique d'une vivandière ; elle les étourdissait par l'abondance de ses paroles et la rapidité de ses questions. Elle demandait à Fichte de lui expliquer son système en un quart d'heure, et, au bout de dix minutes, elle l'interrompait en criant qu'elle avait compris. Enfin, elle paraissait trop attachée à la philosophie sensualiste, et Gœthe disait d'elle : « Mme de Staël n'a aucune idée de ce qu'on nomme le devoir. » Cependant elle s'intéressait déjà à ce pays. Elle voulut en mieux pénétrer la philosophie, et elle rentra à Coppet, au château paternel, sur le bord du lac Léman, emmenant le critique William Schlegel et le traducteur philosophe Charles de Villiers. A Coppet, où venait de mourir Necker, Mme de Staël, fiévreuse et tourmentée, vécut quelque temps dans un désarroi moral extraordinaire. Benjamin Constant, jusque-là son compagnon, venait de la quitter. Elle s'enfuit en Italie. Mais elle s'y ennuya bien vite. Elle n'avait qu'un désir, celui de rentrer à Paris.

Et peut-être l'Empereur l'y aurait-il laissée venir si elle n'avait eu l'imprudence de publier *Corinne*. Rejetée dans l'agitation, elle se consola en se mariant. Elle épousa en mariage secret un jeune officier de vingt-trois ans, John Rocca, qui avait combattu en Espagne et qui avait conçu pour elle un amour chevaleresque. Elle se convertit aussitôt et elle eut une crise de mysticisme provoquée par l'influence de Mme de Krudener. Elle acheva d'écrire *l'Allemagne*. Autorisée à rentrer en France, elle ne put se tenir de le faire imprimer. Et son nouveau volume fit le même scandale que le précédent. Alors la pauvre femme, ayant vu Mme Récamier exilée de Paris pour être allée lui faire une visite de vingt-quatre heures, décida de s'enfuir sur les grands chemins de l'Europe (23 mai 1812). Elle s'en fut par Vienne, par Kief, Moscou, jusqu'à Saint-Pétersbourg ; elle y fut reçue par l'empereur Alexandre. Intriguant toujours, elle passa en Suède et elle contribuait, sans doute, à décider Bernadotte à se déclarer contre Napoléon et la France. Après ce succès, elle vint en Angleterre, d'où elle assista à l'écrasement de l'Empereur. Par une étrange et noble contradiction, elle fut prise d'un violent chagrin. Elle se désespérait de la défaite de la France qu'elle avait tant espérée. Elle criait à Benjamin Constant qui s'en réjouissait : « Vous n'êtes pas Français, Benjamin ! » Et ce cri suffit seul pour révéler qu'elle avait enfin trouvé une patrie.

Elle rentra à Paris avec les Alliés. Ne pouvant se consoler d'y être ainsi ramenée par le secours des étrangers, elle se prit à aimer l'homme de l'île d'Elbe et à conspirer pour lui. Cependant, elle ne lui fut pas fidèle jusqu'au bout pendant les Cent-Jours. Le règne de Louis XVIII ne lui donna pas davantage satisfaction, et, quoiqu'elle fût désormais entourée de ses amis et comblée de gloire, elle mourut triste et inquiète en 1817, toujours poursuivie par l'incurable ennui et le besoin d'agitation qui avaient fait la trame de son existence.

LES ŒUVRES Femme, elle n'écrit d'abord que sous l'impulsion des circonstances ; elle n'a jamais su peindre qu'elle-même ; elle a toujours subordonné sa production littéraire à ses intrigues et à ses espérances. Tout de même, ses œuvres ont un durable intérêt qui leur vient de sa pensée et de son talent.

Élève et imitatrice de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, Mme de Staël semble avoir bien compris que le roman devait être désormais le grand genre littéraire, ou, en tout cas, celui qui permettrait d'exprimer une thèse, de défendre des idées, à condition d'y mettre des événements dramatiques et des personnages vivants. *Delphine*, son premier roman, est l'histoire d'une jeune veuve, âme limpide et droite, à la sincérité absolue, et parfaitement bonne, mais qui a le tort de ne jamais

songer à l'opinion publique et de manquer de prudence mondaine. Cette jeune femme, si délicieuse et si imprudente, qui joint l'exaltation à la simplicité, aime un jeune gentilhomme, Léonce de Mondoville, qui serait tout à fait digne d'elle, s'il n'était prompt à céder aux opinions du monde. Les lois et les préjugés du monde viennent donc s'opposer à la passion de Delphine et la rendent infiniment douloureuse et dramatique. La mort de Delphine et de Léonce sur le champ d'exécution où les révolutionnaires ont amené le jeune homme pour le fusiller, est d'un romanesque tout à fait exalté. Ce livre ouvre, après la *Nouvelle Héloïse*, la série des œuvres où l'on célébrera la passion comme une source purificatrice et comme une noblesse de l'âme, en l'opposant à la sagesse mondaine.

Corinne a une importance bien plus grande. Il s'agit toujours de passion, il s'agit toujours d'une femme qui ne se soumet pas aux préjugés du monde. Mais ce n'est nullement par imprudence et légèreté que l'héroïne se tient en dehors des préjugés ; c'est par une volonté délibérée et par la force de son génie. Car cette héroïne est une femme de génie ; et il est impossible de ne pas reconnaître en elle les traits de l'auteur. Corinne c'est, à n'en pas douter, Mme de Staël : Corinne mêle à sa passion pour celui qu'elle aime, et qui est un Anglais, appelé lord Nelvil ou, plus communément, Oswald, une autre passion presque aussi ardente, pour les beautés de l'Italie, pour l'art et pour la poésie. Elle est couronnée au Capitole comme Pétrarque. Elle promène à travers toutes les merveilles de l'Italie son mélancolique et correct amoureux. Cela donne un beau cadre au récit.

Cependant le livre le plus marquant de Mme de Staël n'est pas un roman, c'est *l'Allemagne*, à la fois description psychologique d'un pays et expression passionnée d'une philosophie plutôt entrevue que définie. Mme de Staël y décrit l'Allemagne telle que la lui ont révélée ses rapides voyages et ses conversations avec les hommes marquants. Elle y voit l'asile du sentiment pur et des vertus familiales. Elle y salue la sincérité religieuse, la naïveté, la profondeur et l'enthousiasme. Mais, au delà de l'Allemagne, ce qu'elle défend dans son livre, défense immortelle, c'est la philosophie idéaliste. Et cette leçon, le dix-neuvième siècle l'a écoutée pendant plus de soixante ans. Renan est son disciple tant qu'il est idéaliste et Victor Hugo aussi, et, également, Lamartine. Mais Mme de Staël a eu grand tort de lier si étroitement cette doctrine à la vie intellectuelle et morale de l'Allemagne. Cette Allemagne imaginaire, non pas tout à fait inventée, mais embellie ou récréée par elle, est restée longtemps la patrie intellectuelle de nos idéalistes. Mme de Staël n'a pas vu que ce qui se cachait là-bas sous cette mystique, dont elle était l'avocat

passionné, c'était aussi l'esprit dur et immoral de Frédéric II. Cette fois encore son humeur changeante lui dictait sa philosophie et y imprimait le caractère de l'improvisation et de l'éphémère.

III

CHATEAUBRIAND. SA VIE François-Auguste, vicomte de Chateaubriand, naquit à Saint-Malo le 7 septembre 1768, d'un père âgé et dur, ancien soldat et ancien marin; sa mère n'était plus jeune, et vivait, triste, effacée et silencieuse, sous le despotisme conjugal. Il grandit au bord de la mer avec des galopins, fut mis au collège, en sortit pour passer quelques mois à Brest, dans l'attente d'un brevet d'officier, et ensuite s'enferma avec sa famille, pendant deux années, dans le château patrimonial de Combourg, au milieu des bois et des marais, en compagnie de sa sœur Lucile. Son imagination s'y exalta et s'y remplit de visions. Il fut enfin nommé sous-lieutenant au régiment de Navarre, vint à Paris, se lia avec des gens de lettres et eut pour protecteur M. de Malesherbes, l'ami de Jean-Jacques Rousseau et le futur défenseur de Louis XVI. Mais la monotonie de la vie quotidienne lui pesait. Et le voilà qui part pour l'Amérique du Nord, afin de voir la forêt vierge, les sauvages, Washington, et de découvrir par surcroît le passage du Nord-Ouest. La nouvelle de la Révolution le rappelle de là-bas; et il rentre en France; là, il croit que l'honneur lui prescrit de suivre les princes et,



CHATEAUBRIAND (D'après Girodet).

prenant tout juste le temps de se marier, il émigre. Il se rendit à l'armée de Condé, manqua y mourir, et enfin, après bien des traverses, échoua à Londres. Certains jours Chateaubriand n'avait pas de quoi manger. Il lui fallait pourtant rester fier, refuser la charité, choisir ses besognes, voisiner avec des gens aigris, s'obstiner sans espoir pour une cause perdue, et pour des maîtres qu'on méprise. Car Chateaubriand est, à cette date, ennemi « de la canaille des bureaux de Versailles », autant que de la « canaille des faubourgs », et des prêtres autant que des voltairiens. Il déclare que le plus grand malheur des hommes, c'est « d'avoir un gouvernement et des lois ». Il est « anarchiste ». Et tout à coup, à l'heure où sa situation matérielle devenait un peu moins dure, il apprenait la mort de sa mère, douleur qui s'ajoutait à beaucoup d'autres, très cruelles pour lui. Il pleura et il se convertit. Dieu lui donna la grâce des larmes.

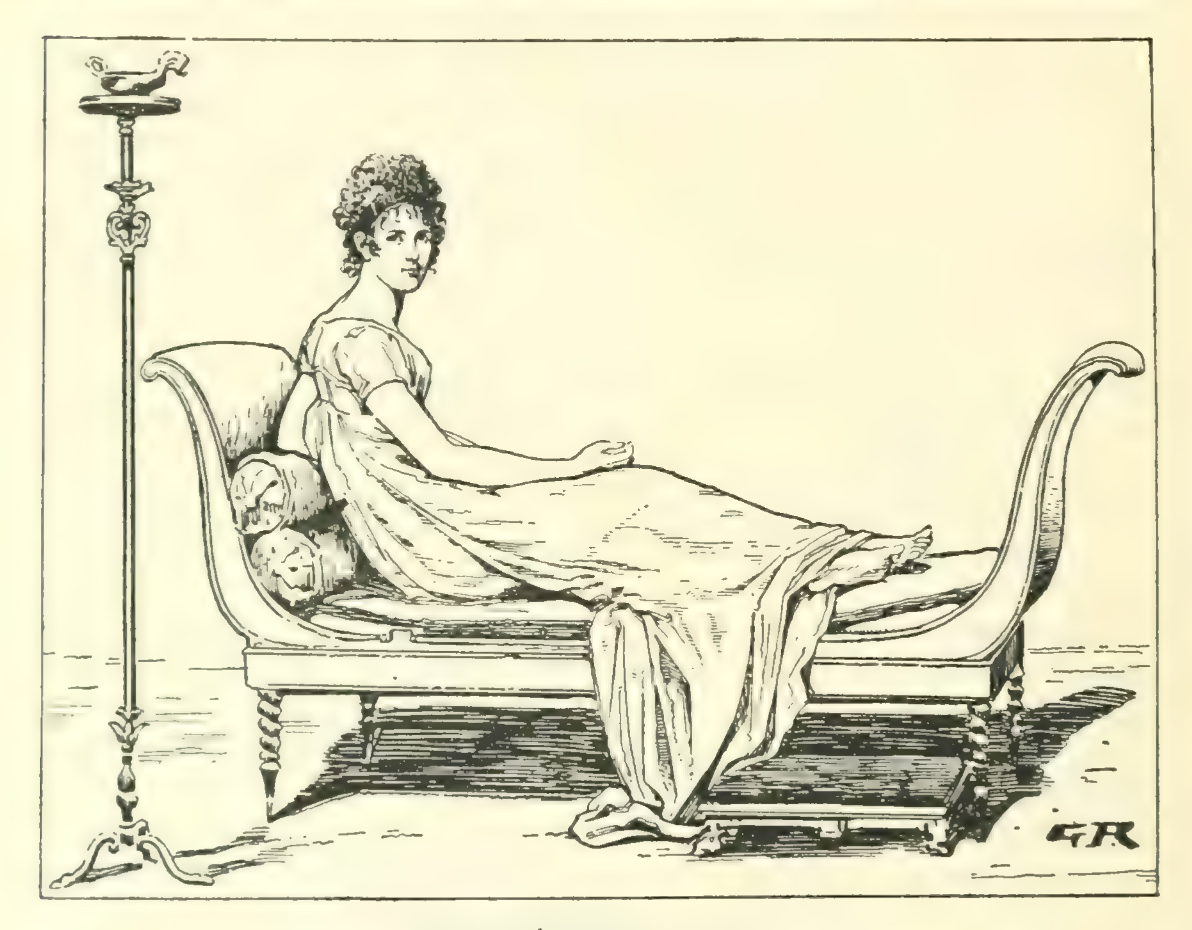
Certes, cette conversion n'a pas retenti sur sa conduite autant que nous le voudrions pour sa logique. Il a écrit le *Génie du Christianisme* dans la compagnie de Mme de Beaumont. Mais je n'en veux pas plus contester la sincérité que celle de ses souvenirs d'Amérique. Il est peu vraisemblable qu'un être aussi orageux, agité et changeant que lui, se soit, jusqu'à la mort, obstiné à édifier sa vie sur un mensonge, et que la seule constance de son âme inconstante n'ait été qu'un rôle menteur bien soutenu.

Il était donc rentré en France pour y achever et publier un livre immortel, le *Génie du Christianisme*. Ainsi, pour un instant, collaborateur volontaire ou involontaire du Premier consul, qui eut toujours pour un si beau génie, au plus fort même de son opposition, un sentiment bien généreux de sympathie, d'estime et presque de tendresse, Chateaubriand ne resta pas longtemps associé à la politique impériale. Il fit au contraire une guerre violente à l'Empereur.

Napoléon tomba. Chateaubriand, qui avait contribué à sa chute par des pamphlets où l'on retrouve quelque chose de l'âpreté d'un Tacite, fut nommé ambassadeur, pair de France, ministre. Mais il restait toujours pareil à lui-même, pétri de contradictions, ombrageux, intraitable, terrible autant à ses amis qu'à ses ennemis, d'ailleurs mauvais politique. Il ne tarda pas à être disgracié. Il n'avait pas de fortune ; il dut vendre sa maison, ses livres. Et, en fin de compte, entré dans l'opposition, il vit détrôner le roi qu'il vénérait, Charles X. Dès lors, il fut le plus désintéressé et le plus fidèle serviteur du prince en exil ; il monta noblement la garde devant le tombeau de la légitimité.

Il vécut donc fort loin de tout. Mme Récamier, à l'Abbaye-aux-Bois, lui ménageait une cour, entretenait son culte. Il était devenu un ancêtre et un patriarche.

Cependant, il touchait à l'extrême vieillesse ; un ennui incurable engourdissait les dernières forces qui lui restaient ; et, les yeux sans regard, silencieux, il laissait les gens incertains si quelque pensée ou quelque rêve habitait encore son vaste front. La révolution de 1848 lui donna une dernière secousse. Enfin, il s'éteignit au matin



MADAME RÉCAMIER (D'après David).

du 4 juillet 1848. Il dort son dernier sommeil sur un rocher, en pleine mer, devant Saint-Malo.

SON CARACTÈRE Son caractère ressemble à celui de Rousseau, mais c'est un Rousseau qui a des traditions et le point d'honneur. « Un homme de fer, dit Veuillot, né à une mauvaise époque..., mais qui avait été élevé chez lui et qui n'a pas perdu l'habitude d'être chez lui... Il avait un nom, des ancêtres, des vues à lui, une patrie générale et une patrie particulière

et, dans cette seconde patrie, un lieu fier de son souvenir. » Veuillot insiste : « C'était un fier patricien de Bretagne et de France ; il était lui et chez lui. Il avait un Dieu. » Cette différence marquée, les ressemblances se présentent en foule. La perpétuelle inquiétude d'abord : sauf quand il travaille, Chateaubriand s'ennuie et ne peut se poser. Le besoin d'aimer ensuite, et, par contre-partie, cette mystérieuse puissance de fascination qui attire les femmes ; il n'y a pas eu d'hommes plus passionnément admirés des femmes que Rousseau et Chateaubriand. La prédominance de la sensibilité, de l'imagination et de l'orgueil sur la raison et la vérité complète enfin ces ressemblances. L'un et l'autre, sans discerner les choses réelles, ont vécu dans un monde créé par eux, selon leur cœur et selon la violence ou la folie de leurs sentiments ; l'un et l'autre inventent, brodent, arrangent le passé quand ils le racontent pour le mettre d'accord avec les impressions excessives qu'ils en ont gardées ; l'un et l'autre ne cessent de se tromper et de nous tromper sur les choses qui leur sont arrivées. Les *Mémoires d'outre-tombe*, aussi bien que les *Confessions*, sont les mémoires les plus sincères et les plus mensongers. Il y a chez Chateaubriand du narcissisme comme chez Rousseau, et plus peut-être. Après le succès de *René*, il a pris les allures de René, s'est fait appeler René et il lui a été impossible enfin de se distinguer de René. Je ne nie pourtant pas qu'il ait eu l'âme naturellement élevée et orageuse. Veuillot l'explique encore, et magnifiquement : « En lui plusieurs existences semblent se combattre exprès pour susciter la phrase et l'emphase, et pour les faire pardonner. Elles y viennent par tempêtes irrésistibles ; il en prend l'habitude et ne peut plus s'en passer... Comme écrivain et comme homme, il est parfois difficile à aimer. Mais je dis qu'il n'est pas vulgaire et qu'on ne peut méconnaître en lui un habituel et beau sentiment de la grandeur. »

SON ŒUVRE Il a beaucoup étudié, comme le prouvent une *Histoire de la littérature anglaise*, une *Analyse raisonnée de l'histoire de France*, des *Études sur la chute de l'Empire romain*, un *Essai sur la littérature anglaise*, qui supposent d'immenses lectures. Tous ses autres ouvrages ont été également précédés de recherches infinies, même quand ils ont un air de création et d'invention

Ils se divisent tout naturellement en quatre groupes :

1° Les ouvrages de jeunesse : le *Voyage en Amérique*, l'*Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes considérées dans leurs rapports avec la Révolution francaise* (1797), *les Natchez* avec *Atala ou les amours des deux sauvages dans le désert, René ou les effets de la passion.*

2° Les ouvrages de religion et de littérature : *Génie du Christianisme ou beautés*

de la religion chrétienne (1802), *les Martyrs ou le triomphe de la religion chrétienne* (1809), l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), les *Aventures du dernier Abencérage*, la *Vie de Rancé* (1844).

3° Les ouvrages de politique et de polémique : *De Buonaparte et des Bourbons et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes pour le bonheur de la France* (1814), *De la monarchie selon la Charte* (1816), *le Congrès de Vérone* (1838), etc., enfin les *Mémoires d'outre-tombe.*

Les œuvres de jeunesse sont extrêmement intéressantes. Tout le génie de Chateaubriand y est déjà, mais, comme Jason dans la Cuve de Médée, en pièces et en morceaux, dans un bouillonnement fou. L'*Essai sur les révolutions* est une involontaire confession. Le style, au milieu des banalités déclamatoires, a une verdeur et une couleur admirables. Le *Voyage en Amérique* offre certains fragments qui dépassent tout ce qu'on avait écrit jusque-là. Remarquons toutefois que, dans sa maturité, l'auteur a corrigé ou complété ces notes. *Les Natchez*, inachevés, longs et ennuyeux, appartiennent à ce genre qui a été l'ambition et la folie de tous les écrivains dans la seconde moitié du dix-huitième siècle ; ce devait être le poème en prose de la vie primitive et libre, du Bitaubé, du Gessner, du Marmontel. Mais dans ces *Natchez* étaient inclus *Atala* et *René*, morceaux si beaux que Chateaubriand les a détachés et insérés dans le *Génie du Christianisme*, sans autre motif que leur beauté. *Atala* est le modèle du récit passionné, musical et pittoresque, dans un cadre exotique qui ajoute aux choses sa splendeur, sa nouveauté et son mystère. Quant à *René*, c'est à mon sens, avec un étrange relent de nervosisme et de sensualité égarée, le malheur de Chateaubriand et de quelques autres. Le jeune écrivain voulait sans doute y montrer les affreux dangers de l'exaltation solitaire à la Rousseau, qu'il avait connue lui-même à Combourg. Mais quoi ! Il donne au criminel René et à sa misère une beauté contagieuse. Tout le monde, en ce temps, voulut éprouver le mal de René, et lui, il fut trop flatté pour protester contre ceux qui l'identifiaient avec ce personnage. Sa sœur, la pauvre Lucile, nouvelle Amédée, fut accusée d'être devenue folle et de s'être tuée par amour pour lui, alors qu'elle était morte, en réalité, d'avoir appris que Chênedollé qu'elle aimait, qui l'aimait et qui allait l'épouser, était déjà marié légitimement et père d'un fils. Telle fut l'origine littéraire du « mal du siècle » et de ce qui est toujours demeuré le « cabotinage » en Chateaubriand.

Ses grandes œuvres suivantes n'ont pas ce caractère inquiétant. Le *Génie du Christianisme*, commencé en Angleterre et refait plusieurs fois sous le contrôle du délicat Joubert, est trop négligé aujourd'hui. C'est une œuvre d'art et de poésie. Certes, il a vieilli en bien des parties. Chateaubriand était trop vibrant, trop de son époque,

pour n'avoir pas donné une certaine importance à l'actualité. Les *Ruines* de Volney, par exemple, lui font écrire un chapitre sur la poésie des ruines. Mais, en ces chapitres mêmes qui auraient dû tomber avec la mode qui les avait suscités, la poésie survit. Elle survit et soutient les pages les plus aventureuses. Même quand les arguments ne valent pas cher, l'art de s'en servir est admirable. Au reste, le *Génie* contient-il une argumentation et une dialectique? Nullement. Chateaubriand laisse à d'autres le soin de prouver par la raison et les faits que le christianisme est vrai. A des gens qui le jugeaient comme « un système barbare dont la chute ne pouvait arriver trop tôt pour la liberté des hommes, le progrès des lumières, les douceurs de la vie et l'élégance des arts », il faisait sentir que « la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à toutes les libertés, de toutes les religions qui ont jamais existé ». Il mettait au service de sa foi « tous les enchantements de l'imagination et tous les intérêts du cœur. »

Les Martyrs, écrits à la Vallée-aux-Loups où il s'était établi avec sa femme à la fin de 1807, sont beaucoup moins près de nous. C'est un poème épique, en prose, selon toutes les règles du genre ; le conventionnel y règne et rend l'œuvre ennuyeuse, malgré l'intérêt d'une action qui met aux prises le christianisme naissant avec le paganisme rajeuni et poétisé. Seuls, quelques épisodes ont gardé leur fraîcheur et leur éloquence, par exemple l'apparition de Velleda, la description des cérémonies druidiques et ce récit de bataille, au-dessus duquel s'élève le chant ossianique qui a inspiré Augustin Thierry et toute l'école historique moderne : « Pharamond, Pharamond, nous avons combattu avec l'épée ; nous avons lancé la francisque à deux tranchants. »

L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* raconte le voyage que fit Chateaubriand avant d'achever *les Martyrs*. C'est à la fois un récit éclatant et sobre, tout à fait « moderne » par le ton, l'art et l'habileté. On y voit que Chateaubriand a bien changé depuis son retour d'Amérique. Au bord de l'Eurotas, il se rappelle ses nuits dans la forêt vierge, et il avoue que désormais il n'aime à rechercher que les traces des hommes. Quant aux Lieux saints, il en parle en archéologue, en touriste, plus qu'en croyant. C'est que ce voyage d'Orient, s'il était un pèlerinage, admettait bien quelques distractions. Chateaubriand s'était engagé sur les routes avec un amour au cœur et, au retour, il comptait rencontrer en Espagne celle qui était sa passion du jour. Or, elle avait alors le goût troubadour. Aussi, pour lui plaire, écrivit-il *le Dernier des Abencérages*, qu'il ne publia que quinze ou vingt ans après. C'est une nouvelle sentimentale et chevaleresque, à la Florian, mais dans le style ardent des modernes.

Ne poussons pas plus loin cette énumération qui devrait faire défiler devant nous brochures, articles, pamphlets, jusqu'à la *Vie de Rancé* si singulière. Il nous faut arriver aux *Mémoires d'outre-tombe.*

Ce fut peut-être en 1803 que Chateaubriand commença à y penser. En 1809, il fit une esquisse des trois premiers livres. En 1811, après sa disgrâce définitive auprès de l'Empereur, il en commença à la Vallée-aux-Loups la rédaction suivie. Il y travailla pendant son ambassade en Angleterre en 1822, continua à Dieppe en 1836, à Paris en 1837, 1838, 1839. Et à chaque reprise, il confrontait ses souvenirs avec la situation présente où il écrivait, d'où sortent des effets émouvants de contrastes et de grandes leçons pathétiques. Il terminait ainsi :

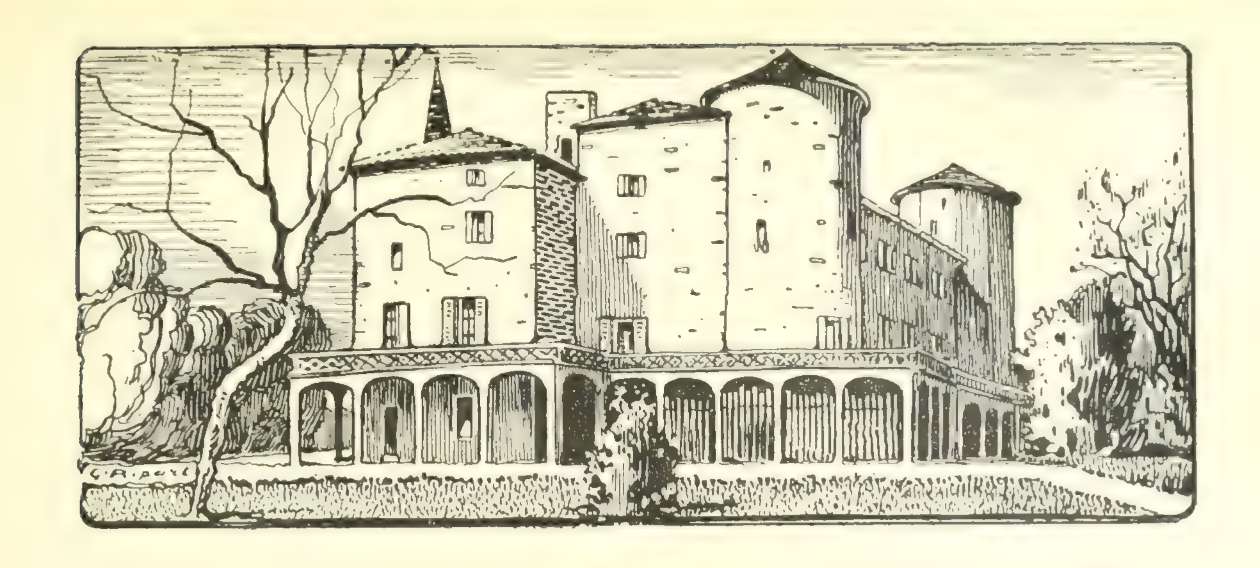
> En traçant ces derniers mots, le 16 novembre 1841, ma fenêtre qui donne à l'Ouest sur le jardin des Missions étrangères est ouverte ; il est 6 heures du matin ; j'aperçois la lune pâle et élargie ; elle s'abaisse sur la flèche des Invalides, à peine révélée par les premiers rayons dorés de l'Orient ; on dirait que l'ancien monde finit et que le nouveau commence ; je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil. Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse, après quoi je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'Éternité.

De 1841 à sa mort, il garda son manuscrit ; il en faisait faire parfois des lectures qui étaient des solennités. Il en réserve la publication pour après sa mort, ce qui en explique le titre.

C'est l'épopée qu'il avait toute sa vie rêvé d'écrire. Mieux que dans *les Natchez* et dans *les Martyrs,* la voilà réalisée, ample, poétique, immortelle. Elle raconte une grande chose : la plus forte commotion politique des temps modernes, et aussi l'une des plus fortes commotions morales. Une maladie nouvelle du cœur s'y révèle. Le monde primitif y est peint, à côté du monde compliqué et décrépit de l'Europe. Parmi des visages charmants de femmes, parmi des visages d'hommes les uns affreux, les autres nobles, une statue colossale, celle de Napoléon. Et partout le sentiment de l'agitation et du vide, le néant des choses humaines, le *Vanitas vanitatum* et ce que Pascal appelait la vraie condition humaine : « Inconstance, ennui, inquiétude. » Un style musical avec d'étranges résonnances et des images magnifiques. Un chef-d'œuvre ? Non. Chateaubriand s'y donne à lui-même une trop grande importance et cette faute de tact abaisse le noble caractère de l'épopée du siècle. Le poète qui n'était héros que par l'imagination se pose en demi-dieu : manquer à ce point de psychologie, c'est une grave erreur, même littéraire. Tout de même, malgré tant d'erreurs, malgré tant de fautes, Chateaubriand reste le grand initiateur de la littérature moderne. Victor Hugo écrivait à dix-sept ans : « Je veux être Chateaubriand

ou rien. » Cet adolescent « sublime » ne parlait pas alors en ambitieux ; il ne rêvait pas d'égaler ses honneurs, mais d'égaler son génie. Lamartine et Vigny sont pleins de lui. Michelet et Renan sont ses enfants. Et ceux même qui l'attaquent lui doivent leur sensibilité, leur imagination, et tout le frémissement de leur style. Plus que Ronsard et plus que Voltaire, il a le droit de dire qu'il a pétri les générations et qu'il est le père de son siècle.





CHAPITRE II

LES ORIGINES DU ROMANTISME. — LAMARTINE. — HUGO

I. Les influences étrangères. Le préromantisme royaliste et libéral. Casimir Delavigne, le Globe, *Nodier. Les principaux traits du romantisme. — II. La jeunesse de Lamartine. Lamartine poète lyrique. Le* Voyage en Orient. Jocelyn. La Chute d'un ange. *Lamartine orateur politique. L'*Histoire des Girondins. *La retraite de Lamartine et sa mort. — III. La jeunesse et les débuts de Victor Hugo.* Notre-Dame de Paris. *Le théâtre. De la pairie à l'exil. L'exil et les œuvres de l'exil. Le retour en France et la mort.*

I



Le retour de Louis XVIII montra que l'ancienne France n'était pas morte ; mais la Charte qu'il signa prouvait que la nouvelle France entendait bien conserver ses conquêtes. Ou plutôt il n'y eut qu'une France qui travailla non sans peine à faire la synthèse du passé et du présent pour préparer l'avenir. Il en est ainsi dans l'histoire littéraire : des tendances intellectuelles opposées s'affrontent, se combattent, se combinent. L'école de Rousseau et l'idéologie continueront à se disputer. La religion chrétienne reprendra vie et force avec une poésie nouvelle.

D'un côté, le souvenir des crimes de la Terreur, le deuil du sang versé par les guerres de l'Empire ; de l'autre, la foi vivace dans l'avenir, la pensée que tout

de même la France recueillera le fruit de ces énormes sacrifices ; l'esprit républicain et la confiance en la royauté traditionnelle, tout cela s'agite au fond des cœurs et crée des hommes nouveaux : grande crise compliquée encore de ce qu'elle n'est pas uniquement française. Elle se rattache, en effet, à ce mouvement mystérieux qui ébranle alors l'Europe ; elle est la localisation partielle d'une maladie universelle que les troubles et l'inquiétude politiques ont rendue plus aiguë chez nous.

LES INFLUENCES ÉTRANGÈRES On enseigne, à tort, que les influences étrangères ont été introduites par les émigrés : ils sont revenus les mêmes qu'ils étaient partis, pleins de Rousseau, de *l'Encyclopédie* ou de Voltaire. Chênedollé, retour de Hambourg, a beau admirer Klopstock, il est toujours le même Chênedollé. C'est sur une nouvelle génération que l'Angleterre et l'Allemagne auront une profonde action, proportionnelle presque à l'ignorance où l'on était de l'Allemagne réelle ou de la réelle Angleterre. L'idée séduisante et inexacte qu'on s'en fit à travers quelques préjugés et quelques intermédiaires pénétra plus avant chez nous que la connaissance sérieuse, directe et attentive de ces deux pays.

L'Allemagne, par exemple, n'apparut que sous les traits que lui avaient donnés Mme de Staël et Victor Cousin. On y vit l'asile de la haute vertu patriarcale et religieuse, la patrie du « naïf », avec je ne sais quoi d'auguste dans la bonhomie, le pays de la libre personnalité et des passions sincères. Elle fut aussi pour les premiers romantiques la survivance du moyen âge avec ses burgs et ses cathédrales.

Gœthe n'était encore connu que comme l'auteur de *Werther* ; *Faust* n'était accepté qu'avec une perplexité un peu inquiète. Hoffmann, un peu plus tard, prolongera et renouvellera, par ses *Contes* si goûtés de la seconde génération romantique, l'amour du mystère et du fantastique. Herder représentait autre chose : c'était la sentimentalité profonde qui entre en communion avec l'universalité des êtres ; il était le voyageur des mystérieuses origines et le poète du divin. Schiller personnifiait la poésie conçue comme révolte de l'individu contre la société. Enfin, Burger, Ulhand introduisaient en France la muse rêveuse et mélancolique de la ballade, avec les fées, les sylphes et les fantômes. S'il y eut des acquisitions il y eut aussi des destructions. De Lessing à Schlegel, la critique allemande s'était acharnée sur la littérature classique : une littérature pour salons, non pour des hommes libres et religieux, disait-elle. Ces étranges erreurs pénétrèrent peu à peu chez nous. Les lois de l'art classique furent considérées comme une absurde

servitude. L'imitation de la raison ancienne fut délaissée. Et la tradition tâcha de se renouer, au delà du seizième siècle, avec le moyen âge.

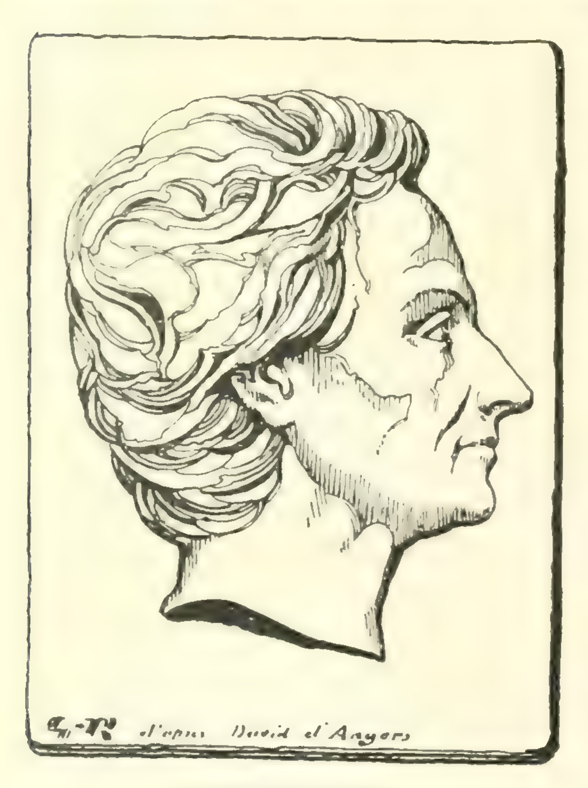
L'Angleterre nous apporta trois noms : Shakespeare, Byron, Walter Scott. Le premier fut une machine de guerre contre Corneille et Racine. On opposa son imagination créatrice infiniment féconde et diverse à la régularité monotone des nôtres. Sous son nom, l'on s'excita contre le système classique. Byron eut chez nous la fortune de Jean-Jacques Rousseau. On le savait beau, jeune, riche, élégant, chassé de sa patrie, courant le monde au hasard de sa misanthropie et de ses passions. Lamartine le vit sur les bords du lac Léman : « un visage pâle et fantastique à travers la brume du crépuscule. » *Le Pèlerinage d'Harold*, *le Corsaire*, *Lara*, *Manfred*, *Don Juan*, hantaient les imaginations. On y devinait un principe satanique ; et plus d'une femme séduite par l'attrait de « ses crimes » et de ses souffrances aurait consenti comme Eloa à se perdre pour « tenter de le ramener au bonheur et à la vertu ». Sa mort acheva son apothéose. Après avoir couru au secours des Grecs, il revint mourir en Italie et son corps fut brûlé sur le rivage de l'Adriatique. Ses œuvres, traduites par Pichot ou Chastopalli, firent une impression extraordinaire sur la jeunesse poétique par leur mélange de tendresse et d'ironie, d'attendrissement et de sarcasme, par le cynisme et le dandysme, par la douleur, le blasphème et l'orgueil. Walter Scott, dont Victor Hugo disait : « L'on pourrait considérer les romans épiques de Scott comme une transition de la littérature actuelle aux grandes épopées que notre ère poétique nous promet et nous donnera, » apprit à nos romanciers cet art merveilleux qui unit la poésie à la réalité, qui consacre les traditions nationales et qui rend la vie aux morts.

A ces noms, il faudrait ajouter les auteurs espagnols, un Lope de Vega, un Calderon, un Cervantès, non pas mieux connus qu'autrefois, mais autrement compris. Les Maures continuent à être à la mode. Parmi les Italiens, Alfieri exercera sa fascination sur le jeune Lamartine. Les Grecs se soulèveront bientôt ; on les imaginera avec une couleur, un peu barbare, fort différente de celle que l'abbé Barthélemy prêtait aux Grecs anciens. Ici encore, l'étranger est un prétexte, un « sujet » décoré et arrangé par l'imagination et la sensibilité françaises, en quête d'une littérature nouvelle.

LE PRÉROMANTISME CATHOLIQUE ET LE LIBÉRAL Dans ces remous, les catholiques et les royalistes furent les premiers romantiques. Peut-être par haine des encyclopédistes et des voltairiens qui avaient été les derniers classiques. Leur système politique, appuyé sur le sentiment, la tradition et la religion,

les faisait pencher vers la nouvelle école qui arrivait d'Allemagne avec un vernis mystique. Les cathédrales, le moyen âge, les croisades, la foi des premiers siècles où ils trouvaient un modèle pour leur foi nouvelle exerçaient sur eux un attrait tout naturel. On peut nommer beaucoup de ces néophytes : il faut faire son choix. Voici Soumet qui fut en son temps considéré comme un génie ; Guiraud, son ami, l'auteur du *Petit Savoyard;* Jules de Rességuier qui resta opiniâtrément royaliste et fidèle à son « romantisme » catholique, les collaborateurs du *Conservateur littéraire* ou de *la Muse française*, tous les grands lauréats des Jeux floraux de Toulouse. La cité de Clémence Isaure est, en effet, la véritable capitale des poètes romantiques, tandis que l'Académie française reste embourbée dans le classicisme. C'est parmi ces poètes que débutèrent Lamartine, Hugo, Vigny, qui bientôt les rejetèrent dans l'ombre méritée par la faiblesse de leur talent et de leur volonté.

LE PRÉROMANTISME LIBÉRAL Les libéraux, malgré leurs attaches avec le dix-huitième siècle, ne restèrent pas longtemps en arrière. Après Waterloo, la France avait été traitée par l'Europe avec une dureté méprisante qui révolta profondément le sentiment national. Un jeune poète, qui n'avait jusqu'alors publié que quelques petites pièces dans le goût du temps, Casimir Delavigne, osa exprimer son indignation ; il composa une ode, à forme de cantate, qu'il appela *Messénienne*. Le patriotisme lui fit un prodigieux succès. Quoique la forme en fût très conventionnelle, les sentiments y annoncent une époque nouvelle. L'auteur n'avait que vingt-deux ans. Le succès l'obligea à continuer. Il fit d'autres *Messéniennes* sur les événements du jour, beaucoup moins heureuses et moins bonnes, avec le même mélange d'inspiration actuelle et de style pauvrement classique. Bientôt il s'essaya au théâtre où il eut de grands succès : *les Vêpres siciliennes*, *Marino Faliero*, *Louis XI*, *les Enfants d'Édouard* (on joue



CASIMIR DELAVIGNE.



LAMARTINE EN 1848 — COMPOSITION DE MARCEL VICAIRE

encore les trois dernières). Il appartenait au parti libéral, et il était, autant qu'on pouvait l'être alors, l'ennemi de la Restauration. Et pourtant il avait un caractère doux et timide. Allant de Paris à Montpellier avec sa femme pour se reposer au soleil, il s'arrêta à Lyon et y mourut le 11 décembre 1843.

Plus hardi et plus combatif était Benjamin Constant. Né Suisse, protestant de religion, cet ami de Mme de Staël, cet ennemi de Napoléon, dont il faut voir l'étrange jeunesse, inquiète et violente, dans le livre de M. Rudler, était devenu un puissant personnage politique. Ses discours étaient écoutés avec respect, et on lisait ce froid et passionné *Adolphe*, chef-d'œuvre d'amertume et d'égoïsme dans l'amour, qui est à la fois romantique par l'inspiration et classique par la tenue du style.

Le libéralisme romantique avait un journal dont l'importance est trop grande pour qu'on n'en parle point : *le Globe* qui trouvait en Gœthe un lecteur assidu. *Le Globe* était à mi-chemin entre le sensualisme à la Condillac et l'idéalisme à la Cousin, entre la république et la monarchie. Fondé par un professeur suspendu de ses fonctions, Dubois, et par Pierre Leroux, il avait pris à l'École normale et dans l'Université le premier fonds de ses collaborateurs, comme Patin, Damiron, Jouffroy. Il eut aussi de purs hommes de lettres comme Sainte-Beuve, Vitet, Duvergier de Hauranne, de Rémusat.

LE CÉNACLE ET NODIER Libéraux ou royalistes, les romantiques eurent, dès 1824, leur centre et leur foyer à l'Arsenal, ce vieil hôtel de Sully devenu bibliothèque. Charles Nodier, né en 1780, et qui traversa dans son adolescence toute la Révolution, charmant homme, très grand, très maigre, très gauche, très inexact et fabuleusement distrait, en avait été nommé conservateur en 1824, après d'invraisemblables aventures. Il savait tout avec une érudition



CHARLES NODIER (D'après P. Guérin).

curieuse plus que solide. Il a été entomologiste, botaniste, grammairien, lexicologue et en même temps romancier, historien et poète. Il faisait sa bible des *Essais* de Montaigne. C'est chez lui, devant la Seine qui coulait alors entre des berges riantes et de hauts peupliers, qu'à huit heures, chaque soir, ses amis se réunissaient dans une grande salle blanc et or aux moulures Louis XV, avec douze chaises, un fauteuil, un canapé, des rideaux de casimir rouge. C'est là que s'échangeaient les idées venues des quatre coins de l'Europe et de tous les horizons de la pensée. Nodier savait très bien l'allemand. Là tous les arts se combinaient et se comprenaient. Le poète s'instruisait auprès du peintre et le philosophe auprès du musicien. Tel fut le berceau du vrai romantisme.

LES PRINCIPAUX TRAITS DU ROMANTISME Qu'est-ce donc que le romantisme ? Il s'est défini en bien des préfaces, mais jamais « objectivement ». La majorité même des romantiques s'est défendue de l'être ; très vite, il s'est démodé, sans cesser de vivre. Le premier nom qu'il aurait pu porter, c'est : libération. Le romantisme déteste les règles acceptées aux siècles précédents, la distinction des genres, le goût, toute contrainte même raisonnable. Il ira, s'il le faut, jusqu'au caprice le plus désordonné, jusqu'à la fantaisie la plus déconcertante pour se sentir libre. Le second trait du romantisme, c'est la recherche de l'expression violente et neuve. La littérature est pour lui un perpétuel et éclatant lever de soleil. De là les images, les alliances de mots, les rythmes imprévus. De là aussi l'extraordinaire variété des moyens d'expression. Cependant, il faut rendre cette justice à ces « frénétiques », qu'ils ont respecté la langue française et la grammaire jusqu'à la superstition. Victor Hugo est, par la langue, un puriste. Théophile Gautier se vantait de sa syntaxe.

Mais sous ces signes se cache peut-être un commun principe : le culte du *moi*. Il ne faut pas croire pourtant que le *moi* doive toujours s'y exprimer par des confessions et des effusions. Shakespeare n'a rien révélé de soi dans ses œuvres et pourtant il fut le modèle des romantiques. Le moi, en effet, ne triomphe pas uniquement par le *Je*. Et même il arrive souvent que le *Je* n'en montre que la vanité. La puissance individuelle du *moi* se manifeste bien mieux par la faculté de réagir et de créer. La passion avec ses souffrances et ses violences, voilà donc ce que peindra surtout le romantique, et pour la peindre, il imaginera, il inventera tout un monde éclatant et libre.

Le romantisme, qui est un magnifique appel à la vie et aux puissances de la vie, n'aurait dû connaître ni le mal de *René*, ni le mal d'*Obermann*. De fait, Senancour,

tragique interprète de l'analyse intérieure qui dégoûte de la vie, ne fait pas école, et il est bientôt oublié. Et cependant le mal du siècle se propage ; mais c'est la mode qui l'impose. Le romantisme y découvrira le moyen d'affirmer davantage son *moi*. Il gémira sur la disproportion douloureuse qui existe entre un monde trop vieux, limité, mesquin et une grande âme aux aspirations infinies.

Le romantisme enfin met la poésie au-dessus de tout. Mais la poésie n'est pas un art pour lui : elle est un état de l'âme. En l'état de poésie, l'homme de génie mérite vraiment le nom de poète, même s'il n'écrit point ; il jouit alors de lumières merveilleuses, il participe aux choses invisibles et au monde des harmonies ; il est un mage et presque un Messie.

On verra dans la suite de ce livre comment le romantisme a réagi sur les différents genres : le lyrisme d'abord où il a fait éclore des chefs-d'œuvre, puis le théâtre, qui n'eût rien donné de comparable à la tragédie du dix-septième siècle, sans Musset ; puis le roman où il a plus heureusement réussi ; puis l'histoire. Après cette première vague, il y aura comme une sorte d'exaspération ; c'est qu'alors le romantisme, quittant la littérature, envahira la politique et la philosophie, deviendra doctrine sociale, doctrine économique, et ainsi jusqu'à l'heure où une brusque réaction le remplacera par le positivisme et le réalisme. Mais il reprendra vie quelque trente ou quarante ans après sous une forme purement artistique, et avec un nom nouveau : on l'appellera symbolisme.

Deux grands hommes ont vécu de bout en bout presque toute cette histoire, deux grands génies poétiques : Lamartine et Victor Hugo. Ils la dérouleront eux-mêmes devant nous.

II

LA JEUNESSE DE LAMARTINE Alphonse de Lamartine est né à Mâcon le 10 octobre 1790. Son père, d'une riche famille, s'appelait le chevalier de Prat de Lamartine et avait été capitaine ; sa mère, Alice des Roys, la plus charmante et la plus touchante figure de mère que nous connaissions dans la littérature, était fille de l'intendant du duc d'Orléans. A la fin de la Révolution, après mille angoissantes péripéties, le chevalier de Prat et sa femme, fort appauvris, s'étaient retirés dans une très modeste maison, au village de Milly. L'enfant, tête nue, pieds nus, fut élevé avec les petits paysans. Il était beau sous ses cheveux blonds bouclés. Un curé des environs, âme tourmentée et violente, l'abbé Dumont, curé de Bus-

sières, qui devait servir de prototype à *Jocelyn*, lui apprit à lire. On le mit à Lyon en pension ; il s'échappa, sa sauvagerie ne s'adoucit qu'au collège de Belley, dirigé par les jésuites où il finit par se civiliser et où il s'acquit un ami pour la vie : Aymon de Virieu. Quand il revint chez lui (ses parents s'étaient alors fixés à Mâcon), c'était un jeune homme grand, maigre, crachant le sang, timide, farouche, agité, inquiet et se rongeant d'ennui. Il se distrayait par la lecture. Effectivement il a lu des Anglais, des Italiens, des Français. Alfieri l'a enthousiasmé. La première fois qu'il a ouvert la *Nouvelle Héloïse*, il a été transporté : « Grands dieux, quel livre ! Comme c'est écrit, je suis étonné que le feu n'y prenne pas. Je voudrais être amoureux comme Saint-Preux, mais je voudrais écrire comme Rousseau », disait-il. Amoureux, il l'était déjà, et poète, mais à la manière de Voltaire et des petits versificateurs du dix-huitième siècle, avec une amusante facilité. Il croit avoir une passion incurable et définitive ; il fallut l'éloigner, et sa famille l'envoya en Italie, où il allait trouver une nouvelle passion : Graziella.



MAISON NATALE DE LAMARTINE A MACON.

Peu de temps après son retour en France, le roi étant remonté sur le trône, il prit service dans les gardes du corps et s'en fut tenir garnison à Beauvais où il s'ennuya, de telle sorte qu'on le fit mettre en congé. Rentré dans sa province, il retombait dans ses anciennes agitations. Sa mère écrivait : « Je crains pour lui cette inquiétude d'esprit qui le transporte toujours dans un avenir idéal et lui ôte la paisible jouissance du présent et de ceux avec qui il est. »

C'est dans ces dispositions qu'il rencontra, l'été de 1816, sur les bords du lac du Bourget, où il était allé se soigner, la femme qui lui ouvrit les sources de la pure poésie : Elvire.

Elle était toute jeune et mariée avec un vieux savant qui avait eu son heure de célébrité. A Paris, son salon était fréquenté par des hommes et des femmes de



LAMARTINE (D'après Gérard).

mérite ; M. de Bonald y venait souvent. Tous deux se sentirent passionnément attirés l'un vers l'autre. Il fallut se quitter un peu avant l'automne, mais Lamartine la rejoignit à Paris l'hiver, puis il prit rendez-vous avec elle pour l'été suivant à Aix. Il l'attendit vainement. Quand elle mourut, en décembre, ce fut pour lui une grande douleur. Il ne faut pas chercher à deviner le secret de cet amour. Sa brièveté dans son intensité, le peu de jours qu'Elvire et Lamartine se sont vus, leur exaltation mutuelle, tout ce qu'ils mêlaient à leur tendresse de religion, de philosophie, d'anxiété et d'espérance, la maladie, la mort imminente, la fin, ont laissé dans le cœur du survivant une impression noble, mais pure, et qui a pu sans s'amoindrir ni les amoindrir se mêler à tous les autres sentiments et à tous les amours de sa vie. Lamartine a pu appeler sa fille du nom de son amie.

LAMARTINE POÈTE LYRIQUE Lamartine, qui aimait les vers et qui avait écrit déjà des épîtres et des poèmes légers en style de Voltaire, préparait une tragédie de *Saül* qu'il destinait à Talma. Mais pour lui, pour lui seul et un ou deux amis, il composait depuis quelque temps des vers « purs comme l'air, tristes comme la mort, doux comme le velours ». Il en notait pour lui seul la musique, sur un carnet ou sur les marges d'un Pétrarque qu'il emportait dans ses promenades : la strophe lui venait tout entière, sentiment, image, harmonie, quelquefois avec des réminiscences de Parny ou de Bertin, et s'il y manquait une rime ou un mot, c'est plus tard, chez lui, à tête reposée, qu'il la complétait.

Infiniment patient à retrouver le chant idéal qu'il avait rêvé, il corrigeait et recorrigeait sa première inspiration. Pendant ses séjours à Paris, il finit par en lire dans les salons où son succès était grand. A la fin, il se hasarda à en faire un recueil qui eut peine à trouver un éditeur et qui parut en 1821 au milieu de l'enthousiasme et de l'émotion : c'étaient les *Méditations*, bientôt suivies des *Nouvelles Méditations*. « Ce fut, dit Théophile Gautier, comme un souffle de fraîcheur et de rajeunissement, comme une palpitation d'ailes qui passait sur les âmes. » En effet, point de système littéraire, point de prétentions : des formes ondoyantes, insaisissables et fluides, un harmonieux murmure, parfois aussi des images éclatantes et des expressions magnifiques, une noblesse et une grâce de gentilhomme, une sincérité émouvante et passionnée, avec les grandes idées et les grands sentiments qui ennoblissent le chagrin et le soulèvent jusqu'au ciel : voilà *le Vallon*, *l'Isolement*, *le Crucifix* et même *le Lac*, si déchirant et si intense. Au reste un art très attentif de la composition.



LAMARTINE AGÉ.

Peu après le succès des *Méditations*, le poète s'était marié à une jeune Anglaise, riche, distinguée, qui fut pour lui une admirable compagne. Elle sut comprendre son génie. Elle ne résista pas aux « folies » qui allaient compromettre leur fortune ; elle ne se plaignit jamais des agitations d'une existence mal réglée. Elle se contenta d'exiger autour d'elle beaucoup de respectabilité. Elle contribua à la dignité de la vie du poète. Lamartine, dès son mariage, était entré dans la diplomatie. Il fut envoyé à Florence, puis, après un assez long congé, à Naples, et il montra dans sa profession les plus hautes qualités. Il avait eu un fils (il eut ensuite le malheur de le perdre) et une fille, Julia, en qui semblait revivre le charme d'Alice des Roys. Sa fortune, par des héritages, devenait plus large ; il était propriétaire de Saint-Point

dont il voulait faire une propriété seigneuriale. Dans cet état d'âme tantôt sous le ciel de l'Italie, tantôt à Saint-Point et à Milly, il écrivit des poèmes où s'épanche la plénitude de son génie. « C'était, dit le poète, l'époque de ma vie où ma pensée, sans désirs et sans soucis, se tournait habituellement vers le ciel et où tous mes chants étaient des hymnes. » Ce sont en effet des hymnes que ces *Harmonies* ou plutôt ce sont, comme on l'a dit, des sonates de poésie. Elles sont le perpétuel cantique d'un cœur heureux, le psaume ample et indéfini d'un cœur croyant : l'éternité et le bonheur y ont peut-être mis un peu de leur monotonie. Mais quel art merveilleux de varier les thèmes, les rythmes, la forme des strophes et des vers ! Et aussi bien, il y a parmi elles certains poèmes écrits à Saint-Point ou à Milly qui sont des sommets de poésie.

Salué comme le plus grand poète de ce temps, Lamartine semblait alors porter sur son visage son génie. David d'Angers a tracé de lui cette esquisse : « Hier, Lamartine a lu des vers chez Hugo, il faisait presque nuit ; cependant, le ciel gardait encore une suffisante clarté. Lamartine s'était adossé à la fenêtre ; sa tête se détachait en silhouette sur le ciel qui lui servait de fond. Il semblait une statue de bronze et parfois on eût dit qu'il allait prendre place parmi les astres. »

Mais le malheur s'approchait. Lamartine, qui venait d'être élu à l'Académie, sans visites, et sur ses lettres, était à Paris pour remercier ses confrères lorsque sa mère mourut dans un affreux accident. Cruel déchirement qui produisit en lui une sorte de déséquilibre. Par sa mère, il était resté lié à certains sentiments traditionnels. Sans elle, il fut livré à des influences contradictoires.

LE VOYAGE EN ORIENT Son génie intuitif prévoyait une révolution. La politique l'attirait depuis sa jeunesse. Il avait toujours considéré la poésie comme le chant ou la prière, compagne de l'action, mais qui n'est pas l'action ; il disait :

Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle.

Il cessa donc de chanter, puisqu'il croyait que Rome allait brûler. Il se présenta aux élections législatives et fut battu. Alors il songea à réaliser un vieux projet de voyage en Orient, aux Lieux-Saints ; la santé de sa fille avait besoin de soleil. Ce fut d'abord un voyage tout de splendeur. Il ne partit pas en « humble pèlerin, dit Théophile Gautier, le bâton blanc à la main et des coquilles sur le dos, mais avec un luxe royal, sur un navire frété par lui, emportant pour les émirs des présents dignes d'Haroun Al Raschid ». Il parcourut l'Asie Mineure, le Liban,

la Judée ; il eut au tombeau du Christ une sorte d'avertissement prophétique : il se voyait réservé à quelque immense destinée. Mais ce voyage des *Mille et une Nuits* s'acheva bien autrement qu'il n'avait commencé. « Le vaisseau, parti avec des voiles blanches, revint avec des voiles noires, ramenant un cercueil. » Julia de Lamartine, la seule enfant survivante du poète, était morte et, désormais, il n'eut rien à attendre de l'avenir, dans sa maison sans printemps. C'est le grand malheur de sa vie.

Rentré, on comprend avec quelle tristesse silencieuse, qui devint l'état permanent de son âme, il trouva qu'on l'avait élu député sans l'attendre ; le voici homme politique.

« JOCELYN ». « LA CHUTE D'UN ANGE » La poésie ne le laissa pas tout de suite. Avant son départ, il avait songé à réaliser une vieille ambition, celle de faire un poème épique et il avait conçu une épopée sur les destinées de l'humanité, œuvre immense, en plusieurs épisodes, « qui permît au poète d'être à la fois local et universel, d'être merveilleux et d'être vrai, d'être immense et d'être un ». Le premier épisode qu'il avait commencé à écrire avant de partir pour l'Orient, devait être l'histoire de son premier maître, le curé de Bussières. A son retour, il se remit au travail, élargit son plan et en fit *Jocelyn*. « Je prophétise, écrivait-il à Virieu, que cela sera trouvé bête pendant six ans et dans les poches de tous les cordonniers ensuite. » Il n'est pas d'œuvre de poésie qui soit lue avec plus de larmes que ce mélodieux poème d'amour et de souffrance, de résignation religieuse et de fraternité humaine. Lamartine subissait alors l'influence des premières poésies familières de Sainte-Beuve ; il voulait échapper au ton relevé des *Harmonies* et à leur perpétuel lyrisme. Mais il ne put renoncer à l'abondance et à la facilité de son génie. La période y est aussi ample et aussi harmonieuse que ses strophes de jadis ; le paysage qui représente les Alpes fait dominer certaines impressions, sans prétendre au détail ni au pittoresque : la neige, les eaux jaillissantes, les rochers, le réveil du printemps. Malheureusement la composition est un peu lâche et mal proportionnée, et le style offre de trop nombreuses négligences ! Quand Lamartine écrivit *Jocelyn*, le temps des patientes *Méditations* était passé. Le libraire attendait à la porte, les mains pleines d'or, que le poète lui donnât en échange, sans tarder, un ample manuscrit.

Un second épisode suivit : *la Chute d'un ange*, improvisation un peu ambitieuse, très inégale et qui étonne sous la plume de Lamartine.

Dans l'intervalle, il avait publié les *Souvenirs, impressions, pensées et paysages*

pendant un voyage en Orient ou Notes d'un voyageur. Ces souvenirs étaient en effet présentés dans le style d'un carnet de voyage, avec des phrases inachevées et des tirets entre les propositions. Il faut lire le fragment où le poète rapporte l'impression que lui fit le Parthénon. Mais je remarque que Lamartine n'y parle point de son deuil — par respect pour une telle douleur !

LAMARTINE ORATEUR POLITIQUE. L' « HISTOIRE DES GIRONDINS » Sur les bancs de la Chambre, il avait fait asseoir à côté de lui la nation, l'humanité, les grandes figures religieuses de la justice, de la liberté. Chaque fois qu'il parlait, c'étaient elles qu'on entendait. Rien pourtant de vague. Il étudiait les questions de la manière la plus précise. Quelques-uns de ses brouillons de discours ne sont guère que des suites de chiffres. Il s'était fait à force de travail une éloquence qui a peut-être été la plus grande du siècle. Parlant avec noblesse, dans une langue harmonieuse et rythmée, avec des images saisissantes, il disait ce qu'il fallait. Et ses vues aujourd'hui, même sur les chemins de fer ou les fortifications de Paris, nous paraissent avoir été d'une justesse prophétique. Déçu par les partis, il ne siégeait ni à droite ni à gauche, encore moins au centre ; mais « au plafond », et quand il parlait, ce n'était pas pour un portefeuille, ce n'était pas aux députés, c'était à la nation.

Sa plume aidait sa parole. Pour se faire entendre de la France entière, il écrivit un ouvrage, où il a cru faire de l'histoire, mais qui est un poème comme *Jocelyn*, l'*Histoire des Girondins*, livre qui a le défaut des nouvelles œuvres du poète. La force de la composition y fait défaut. La documentation non plus n'est complète ni méthodique. Lamartine a certes voulu se renseigner, et il donne souvent l'impression de la vie. Mais que de fois il s'est trompé sur les faits ! Quant à son jugement, il n'est rien moins que sûr. Lamartine excuse tout, pardonne tout, arrange tout ; il s'en est confessé plus tard avec une sincérité et une modestie extrêmes dans son *Cours familier de littérature.* L'*Histoire des Girondins* reste aujourd'hui comme une magnifique galerie de portraits.

Ce livre porta au délire l'enthousiasme qu'on avait pour l'auteur. Il avait conservé dans la maturité de l'âge la beauté et l'élan de la jeunesse. Il était toujours mince et souple avec son visage d'Apollon et le rayonnement de son regard. Tout à fait détaché des petites flatteries et des succès, il vivait et respirait dans la gloire. Prodigue de son génie qu'il considérait avec raison comme inépuisable, il répandait son or autour de lui, non point par faste, mais par largesse naturelle, à la manière d'une source qui donne son eau.

En 1848, la royauté de Juillet tomba brusquement, d'un coup de caprice de l'histoire. Lamartine fut l'arbitre de la situation. Il fit proclamer à l'Hôtel de ville un gouvernement qui avait le tort de vouloir maintenir l'ordre ; tout aussitôt des bandes descendirent des faubourgs : les autres membres du gouvernement provisoire tremblaient, mais Lamartine a tenu bon. Chaque fois qu'une bande nouvelle arrivait, de Belleville ou de Ménilmontant, énorme, précédée du drapeau rouge ou du drapeau noir, Lamartine la haranguait. Ce n'était pas seulement sa parole qu'il opposait au flot, c'était sa gloire, son prestige, son cœur.

Avec peine, un vrai gouvernement sortit de ces troubles. Le jour de Pâques, le peuple de France, après s'être agenouillé dans les églises, se réunit pour élire son Assemblée nationale. Lamartine, ministre des Affaires étrangères, se présenta devant l'Assemblée, « les mains pleines d'alliances et pures de sang humain ». Mais bientôt après, attaqué par les clubs, mal défendu par l'Assemblée, mal soutenu par lui-même, pris dans une des situations les plus difficiles qu'ait connues l'histoire, entre une réalité rude et un idéal grandiloquent, le poète sombra dans l'impopularité et il rentra dans la solitude. Ainsi vont les choses de ce monde.

LA RETRAITE DE LAMARTINE ET SA MORT

Il était ruiné. Ses prodigieuses dépenses, ses spéculations malheureuses de vigneron et de propriétaire, son inépuisable générosité avaient commencé cette ruine ; la politique la consomma. Il refusa les compensations que l'Empire lui offrit et il travailla pour payer ses dettes.

Voilà pourquoi il publia ses romans qui sont des « confidences ». Ils n'avaient pas été écrits pour le public. A cinquante ans passés, tout près de soixante, le poète avait eu le bonheur de retrouver chez sa nièce, Valentine de Cessiat, à la fois la jeunesse de sa fille Julia et la douceur de sa mère. Il s'était attaché à elle et la jeune fille à lui. Elle devait être la consolatrice. En 1844, il l'avait emmenée à Ischia ; les souvenirs lui étaient revenus en foule et il s'était mis à écrire un récit, mélange de vérité et de fiction, où il faisait revivre sa jeunesse : *Graziella*. Sous cette même impression et avec la même transfiguration, il écrivit un peu plus tard le roman de son amour avec Elvire, *Raphaël*, et puis, toujours emporté par le charme mélancolique du souvenir, ce furent les *Confidences* et les *Nouvelles Confidences*. Dans le perpétuel besoin d'argent où il vivait, il dut vendre à des éditeurs ces mémoires romancés qu'il n'avait d'abord destinés qu'à sa nièce et à sa plus intime famille.

Il essaya toutes sortes d'entreprises de librairie ; il enrichit des gens d'affaires

et des banquiers, non pas lui-même. Comment l'aurait-il pu avec son extraordinaire prodigalité et trois millions de dettes? Il inventa enfin une publication dont il traîna le poids jusqu'à la mort. C'est le *Cours familier de littérature*. Chaque mois, il devait donner un fascicule sur quelque sujet de la littérature universelle. Un jour, il y donna *la Vigne et la Maison*. Tous les matins, il se mettait à sa table de travail; il remplissait de sa belle écriture de grandes pages qu'il jetait aussitôt par terre, sans les numéroter, ni les ponctuer. Sa femme et, après la mort de sa femme, sa nièce, venait relever ces papiers, les classait, les corrigeait, les ponctuait et les envoyait à l'imprimerie. Il a compris ce cours avec une naïveté et une bonne foi singulières. A la mort de Musset, par exemple, il écrivit une étude sur lui, mais sans l'avoir beaucoup lu et sous une impression antipathique. Le fascicule paru, sa femme qui aimait Musset le prévint qu'il se trompait et lui rappela la belle lettre que le poète des *Nuits* lui avait jadis adressée. Lamartine confus consacra le fascicule suivant à s'excuser et à se contredire. *Les Misérables* lui avaient déplu; il les critiqua, et Victor Hugo se contenta de répondre : « Essai de morsure par un cygne », et leur amitié n'en fut pas atteinte. C'est dans le *Cours familier* que Lamartine a découvert Mistral. Il commence ainsi : « Je vais vous raconter une bonne nouvelle ! un grand poète épique nous est né... » Quel accent ! Il ne faut y chercher ni érudition ni critique. Mais on admirera un sens noble de la beauté, de la vertu et de la poésie. On entendra le son que rendent les grandes œuvres de l'esprit humain, lorsqu'un génie, l'égal de n'importe quel génie, les frappe du doigt et y réveille l'écho humain. Ce devrait être le charme des soirées de campagne à l'automne, quand le brouillard ou la pluie hâtent la nuit.

Cependant le labeur l'écrasait. Peu à peu sa taille se voûtait, il se négligeait, il s'envelissait dans une somnolente indifférence. Le soir, il se faisait lire par sa nièce des récits de voyage au pôle Nord ou la *Correspondance* de Voltaire ou l'*Histoire de l'Empire* de M. Thiers. La nuit, il avait des insomnies douloureuses dont il se plaignait amèrement. Puis le silence l'envahit. Un jour il dit à sa nièce : « J'ai bien gagné le droit de me taire. » Il ne reconnaissait plus ce qu'il avait écrit. On lui lut la mort de Laurence dans *Jocelyn;* il se mit à pleurer et demanda de qui étaient ces beaux vers. En l'été de 1868, sa nièce le ramena à Monceaux. Un après-midi, il s'enfuit à travers la campagne, par cet instinct qui pousse les êtres vivants, lorsqu'ils sentent la mort, à se cacher loin des lieux où ils ont vécu. Cet automne-là, quand il lui fallut reprendre le train pour Paris, il refusa d'entrer dans le wagon; il s'accrocha au marchepied; on le fit monter de force. La Ville de Paris lui avait concédé un petit chalet suisse, près du bois de Boulogne. C'est là qu'il acheva sa

vie. Il expira le 28 février dans une effrayante nuit d'orage, le crucifix d'Elvire sur les lèvres. Son visage revêtit après la mort une beauté extraordinaire. Il avait demandé à être enterré à Saint-Point, près de sa mère et de sa fille. Quand son cercueil quitta Paris, personne, pas un de ceux qu'il avait sauvés en 48, ne vint le saluer. Mais à Mâcon, les typographes voulurent porter eux-mêmes le cercueil, à travers bois et collines. Tout le long du parcours, les ouvriers et les paysans firent la haie ; les femmes pleuraient ; quelques-unes embrassaient le cercueil. Sa poésie, la plus noble, la plus délicate et la plus chaste du siècle, de tous les siècles peut-être, avait trouvé son asile dans le cœur du peuple.

III

LA JEUNESSE ET LES DÉBUTS DE VICTOR HUGO Victor-Marie Hugo est né à Besançon, le 26 février 1802, du chef de bataillon Sigisbert Hugo et de sa femme Sophie Trébuchet, Nantaise ; tous deux petits bourgeois. Victor-Marie était leur troisième fils. Le commandant devint général. Il eut de hautes fonctions en Italie et en Espagne. Sa femme et ses fils l'y suivirent. Victor-Marie n'oublia pas ces longs et fatigants voyages, ni le bourg d'Hernani, entrevu en passant, ni ce collège des Nobles à Madrid, où il était enveloppé par la haine des petits Espagnols.

Puis le général et sa femme se séparèrent vers 1812, celui-ci pour se créer un second foyer à Blois, celle-là pour élever ses enfants à Paris dans le jardin des Feuillantines. Victor-Marie eut d'abord pour maître un ancien oratorien marié avec une cuisinière ; il fut mis à la pension Cordier et il eut des nominations au concours général, mais pour les sciences. Pourtant il était excellent en humanités et il aimait déjà le « maître divin », Virgile.

La mère n'avait que de petites ressources. Courageusement, Victor-Marie travailla pour gagner sa vie. Il se mit à écrire, non par plaisir ni pour la gloire, comme Lamartine, mais par profession. Son activité littéraire nous est bien connue, depuis les savants travaux de M. l'abbé Louis Dubois. Protégé par un vieil académicien, François de Neufchâteau, le jeune homme fit ce qu'exigeait sa carrière. Il concourut à l'Académie française, il eut des prix aux Jeux floraux. Collaborateur au *Conservateur littéraire*, il en devint presque le seul rédacteur. Il acquit alors un solide savoir encyclopédique qui l'accompagnera pendant toute sa vie et sera le grenier



VICTOR HUGO VERS 1830 (D'après une lithographie de C. Motte).

à blé de toute son activité intellectuelle. Ce qui redoublait son courage, c'est qu'il aimait une petite voisine : Adèle Fouché, semblable à une Espagnole « avec ses grands yeux et ses cheveux noirs, sa peau brune et dorée, ses lèvres rouges et ses joues roses ». Les parents la lui refusaient parce qu'il n'avait pas de situation. Il perdit sa mère le 27 juin 1821 ; son père se remaria un mois après. Enfin lui-même, ayant publié avec succès un volume d'*Odes et Poésies diverses* et ayant obtenu une pension de 1 000 francs, put entrer en ménage et se marier le 12 octobre de cette année.

Il avait un visage jeune, grave, méditatif, des traits plus délicats que puissants, mais avec un grand front et des yeux inspirés ; et sans que son génie l'eût encore égalé à Lamartine (de douze ans son aîné), il était devenu par son travail, par la dignité de sa vie, par le respect qu'il inspirait, un chef d'école. Il appartenait au parti royaliste et catholique (sans être très profondément croyant). Daunou avait écrit jadis : « Il n'y a de génie que dans une âme républicaine ; » il répondait :

L'histoire des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses.

Il disait encore :

Sous le monde réel, il est un monde idéal, qui se montre resplendissant à l'œil de ceux que des méditations graves ont accoutumés à voir dans les choses plus que les choses... La poésie n'est pas dans la forme des idées, mais dans les idées elles-mêmes. La poésie, c'est tout ce qu'il y a d'intime dans tout.

Mais tandis que Lamartine avait concentré la poésie dans des *Méditations* dont l'âme, avec ses amours, était le centre, il l'élargit et en fit l'annonciatrice des grandes vérités que recueille l'histoire.

Pourtant la jeunesse ne pouvait pas abdiquer : à ces *Odes et Poésies diverses*, le poète ajoutait bientôt des *Ballades* qui sont des jeux charmants, et des chansons au refrain immortel :

> Enfants, voici les bœufs qui passent,
> Cachez vos rouges tabliers.

Mais ce sont toujours des jeux un peu robustes, avec plus de virtuosité que de grâce.

Cette même virtuosité continua à s'étaler dans un nouveau recueil qui est le livre le plus coloré, le plus vif, le plus varié de la poésie française : les *Orientales*, école désormais de tout apprenti poète.

Cependant Hugo, qui s'était rapproché de son père, vieux grognard fidèle au souvenir de Bonaparte, devenait moins catholique et moins royaliste. Par une coïncidence digne de réflexion, toute l'ardente et croyante jeunesse de la Restauration se tourna vers d'autres dieux, à partir de 1828 ou 1829. A cette date, le grand effort du clergé pour conquérir la jeune France littéraire a donc échoué.

Vers 1830, l'activité du poète se multiplie. Comme fonds de vie personnel, il y aura toujours les recueils lyriques, où d'ailleurs le lyrisme tournera souvent à l'épître philosophique : les *Feuilles d'automne* (1831), les *Chants du crépuscule* (1835), les *Voix intérieures* (1837), *les Rayons et les Ombres* (1840), recueils assez mêlés qui contiennent des odes déclamatoires, comme *Napoléon II*, des méditations profondes et éclatantes comme *la Tristesse d'Olympio* ou bien des poèmes pénétrants et simples comme celui-ci qu'aimait Veuillot :

> C'était une humble église au cintre surbaissé.

Des aveux d'amour aussi et d'un double amour dont la réunion ne laisse pas de nous choquer un peu, car Victor Hugo avait dédoublé son cœur ; à sa femme (qui en fut peut-être la première responsable), il ajoute dans son cœur et dans ses vers une personne qui, en vérité, finit par être pour lui exactement comme une autre femme légitime : Mme Juliette Drouet.

« NOTRE-DAME DE PARIS » Il n'avait pas attendu 1830 pour s'essayer dans le roman. Il avait donné des œuvres étranges : *Bug-Jargal*, *Han d'Islande* et *les Derniers Jours d'un condamné*. Tout d'un coup ce fut *Notre-Dame de Paris*.

Dans la préface des *Orientales*, le poète, s'excusant (assez orgueilleusement) d'écrire un livre de pur plaisir, sans philosophie ni utilité, disait :

Pourquoi n'en serait-il pas d'une littérature dans son ensemble, et en particulier de l'œuvre d'un poète, comme de ces belles vieilles villes d'Espagne, par exemple, où vous trouvez tout...

Suivait une description pittoresque à souhait et détaillée, au centre de laquelle il mettait la grande cathédrale... *Notre-Dame de Paris* réalisa ce rêve. C'est la ville du quatorzième siècle, avec sa foule grouillante : écoliers, bourgeois, archers et seigneurs, ambassadeurs et tire-laine, avec ses rues, ses places, ses ponts, ses maisons et ses bouges ; et au centre, en effet, la cathédrale où se concentre l'action ; là se réunissent les personnages : la Esmeralda, la petite danseuse et sa chèvre aux cornes dorées ; le beau Phœbus de Châteaupers, amant d'Esmeralda ; Claude Frollo, le prêtre sombre et démoniaque par frénésie d'amour ; l'admirable et affreux Quasimodo, le bossu sourd-muet, le sonneur de cloches qui veut en vain sauver Esmeralda du bûcher. Le style est d'une richesse, d'une couleur qui, depuis Rabelais, manquaient à la langue française. *Notre-Dame de Paris* marque une des étapes du développement artistique de la langue. Les contemporains en ont été à la fois émerveillés et épouvantés. Michelet, qui en a subi le choc, n'en aimait pas le caractère sombre et fatal ; au tome II de son *Histoire de France*, il dit :

A mesure que diminue et s'efface le vieux fatalisme des climats et des races, succède et grandit comme un fatalisme d'idées. Que la passion soit fataliste, à la bonne heure, c'est son rôle à elle, mais la science elle-même, mais l'art... Et toi aussi, mon fils !... Cette larve du fatalisme, par où que vous mettiez la tête à la fenêtre, vous la rencontrez. Le symbolisme de Vico et d'Herder, le panthéisme actuel de Schelling, le panthéisme historique d'Hegel, l'histoire des races et l'histoire d'idées qui ont tant honoré la France, ils ont beau différer en tout, contre la liberté ils sont d'accord. L'artiste même, le poète qui n'est tenu à nul système, mais qui réfléchit l'idée de son siècle, il a, de sa plume de bronze, inscrit la vieille cathédrale de ce mot sinistre : Ἀναγκή.

LE THÉATRE DE HUGO Le théâtre de Hugo mériterait le même reproche. Outre la fatalité de la passion, une Αναγκή pèse sur les personnages. Mais en réalité Victor Hugo songeait peu à la philosophie. Il appliquait les théories esthétiques qu'il a données dans la préface de *Cromwell*. Cette préface contient beaucoup d'idées : les unes sur la littérature en général ; ainsi le poète y distingue trois âges : l'âge lyrique, l'âge épique et l'âge dramatique ; les autres sur l'art dramatique, plus précises, mais point celles qu'on attendrait. Un romantique aurait dû, à cette date, prendre pour principe l'idée de poésie et de liberté créatrice dans l'art ; les principes sur lesquels Hugo s'appuie se ramènent à la vérité

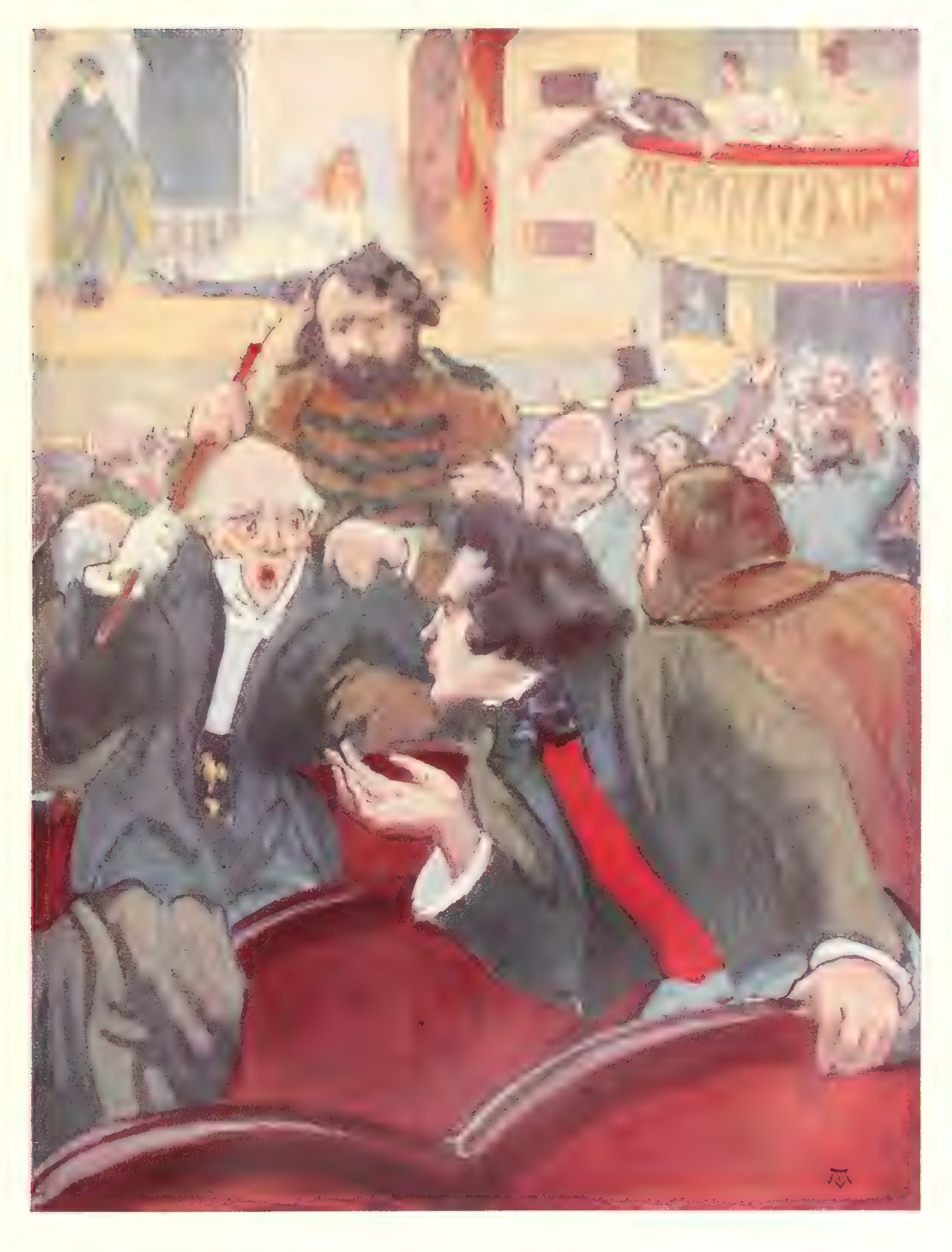
dans la représentation de la vie et de l'histoire. C'est au nom de cette vérité que Hugo veut unir le grotesque et le tragique, et qu'il combat, en même temps que les trois unités, le préjugé du langage noble.

Ses pièces ne sont pas tout à fait conformes à ses théories. Malgré ses prétentions à l'exactitude de l'histoire, son théâtre est plein d'erreurs historiques. Quant au mélange du bouffon et du tragique, du noble et du grotesque, il reste artificiel. Hugo jette bien quelques scènes uniquement comiques entre des scènes uniquement tragiques, mais sans parvenir à fondre ces éléments hétérogènes. Il simplifie même plus que les classiques. Ruy Blas parle toujours du même ton, agit toujours de la même manière tendue et noble. Hernani est toujours le même héros de mélodrame sans nuances, et don César de Bazan, le même personnage de la comédie italienne. La psychologie des protagonistes est d'ailleurs très simplifiée elle aussi : les passions se réduisent à des impulsions irrésistibles qui prêtent aux héros hugoliens une apparence effarante d'automatisme. Enfin Hugo est invinciblement attiré par le mélodrame.

Avec de tels partis pris, les drames de Hugo en vers et en prose sont trop tendus et trop invraisemblables : *Marion Delorme*, *le Roi s'amuse*, *Hernani*, *Ruy Blas*, sont encore joués ; mais rarement. Ils valent mieux à la lecture. Les scènes de bouffonnerie et de fantaisie, comme le début de *Marion Delorme* ou l'acte IV de *Ruy Blas*, ont une verve et une bonne humeur charmantes sans parler de l'extraordinaire virtuosité du style et de



VICTOR HUGO (D'après une lithographie de Granville).



LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION D'HERNANI — COMPOSITION DE MARCEL VICAIRE

la versification. Cette psychologie rudimentaire qui exclut le débat et le raisonnement est éminemment propice aux grands morceaux lyriques. On détacherait de ce théâtre de nouvelles *Feuilles d'automne* ou de nouveaux *Rayons et Ombres*. Déjà même le génie épique y apparaît.

Il apparaît surtout dans la dernière pièce, dont la chute fut retentissante : *les Burgraves*. Le rêve des romantiques et aussi des diplomates était de faire revivre sur les bords du Rhin une Allemagne fraternelle à la France, qui serait le conservatoire des vertus profondes et du mysticisme dans le cadre romantique des burgs en ruines. *Les Burgraves* répondaient à ce rêve. On y voyait dans un burg quatre générations : en haut, Job l'excommunié, centenaire ; en bas ses arrière-petits-fils, enfants vils et sans noblesse. Le vieil empereur Barberousse s'arrache à la mort pour sauver l'Allemagne déchirée par les Burgraves. Il vient sans troupe, sans bourreau, sans épée, en habits de mendiant. Job, son ennemi, se soumet pour qu'il y ait « une Allemagne au monde ». Une intrigue d'amour et de mélo empâte ce drame eschyléen.

DE LA PAIRIE A L'EXIL Après l'échec des *Burgraves*, Hugo resta silencieux environ dix ans. Ce n'était point découragement ; mais, pair de France, familier du roi et de la cour, il était fort absorbé. Il régnait sur toute la littérature ; il avait une allure de vainqueur, son visage avait pris un relief saisissant ; la face soigneusement rasée, les cheveux noirs, bien peignés et séparés sur le front, le menton vigoureusement dessiné, il était ce Napoléon des Lettres qu'il avait rêvé d'être. Il réfléchissait, il observait. Ceux qui le considèrent comme une bouche sonore et lui refusent la pénétration psychologique et la faculté du réel n'ont qu'à lire *Choses vues*, recueil de notes prises pour la plupart à cette date. C'est du Saint-Simon plus court.

Lorsque Louis-Philippe tomba, Victor Hugo se rangea près de Lamartine. C'est un beau trait de son caractère, que cette amitié sans jalousie et sans défaillance pour un compagnon de gloire et de poésie qu'il aurait eu tant de raisons de ne pas aimer. Il fut républicain. Un instant lié avec le prince Napoléon, il résista au coup d'État et préféra partir en exil. Il se réfugia à Bruxelles, puis à Jersey, puis définitivement à Guernesey où il resta de longues années, si près de la France !

L'EXIL ET LES ŒUVRES DE L'EXIL Là, séparé de ses enfants et de sa femme, n'ayant pour ordinaire compagnie, sauf un tendre dévouement, que quelques pauvres « ratés » excités et susceptibles, qui se disputaient autour de

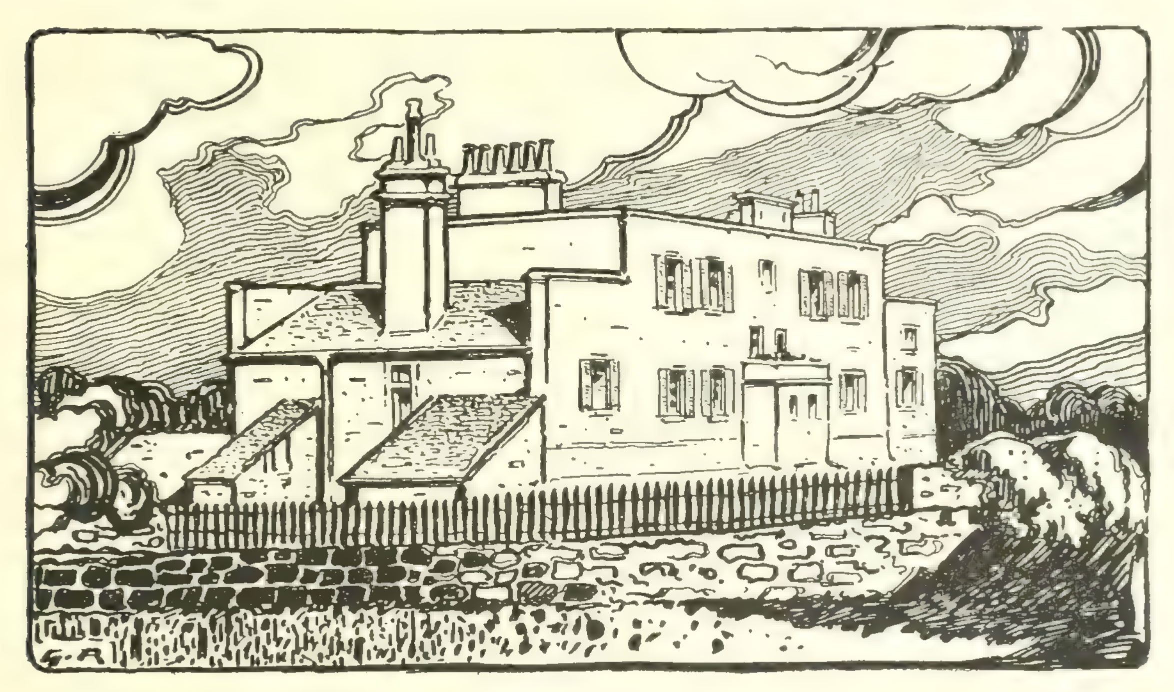
lui, au milieu d'une population dont le *cant* piétiste et puritain lui était hostile, il sut maintenir l'équilibre de sa vie et la force créatrice de son génie. Il habitait une grande maison dominée par un *look-out* entièrement vitré qui lui servait de cabinet de travail. Le matin à six heures, il y montait. A onze heures, tout fumant de travail, « il se mettait tout nu, raconte M. Stapfer, et s'épongeait le corps à l'anglaise, d'une eau très froide qui était restée toute la nuit à l'air ». De ses fortes dents, cet homme de soixante ans passés broyait les noix avec leurs coquilles et son appétit était celui d'un héros d'Homère. Mais il conservait toujours, contrairement à la légende, son extrême civilité de langage et de manières.

C'est de là qu'il a publié ses œuvres les plus amples, les plus réfléchies et les plus empreintes de sérénité, vers et prose. Je ne parle pas des *Châtiments* (1852), violents et âpres, mais qu'on peut regarder en bien des pages comme le modèle de la grande poésie satirique, ni de *Napoléon le Petit*; je parle des *Contemplations* (1856), de la *Légende des siècles* (1859), des *Misérables* (1862), de la *Chanson des rues et des bois* (1865), de *William Shakespeare* (1864).

Les *Contemplations* sont un recueil lyrique, les « mémoires d'une âme ». L'auteur y réunit des pièces très anciennes qui se rapportent à la jeunesse, au mariage et à la mort de sa fille (le grand désespoir de sa vie) en 1843, et elles sont d'une incomparable beauté. D'autres qu'il y joint sont ou des fantaisies pleines d'amour et de jeunesse, des « Watteau » comme *la Fête chez Thérèse*, premier et inégalé modèle d'un genre où réussiront après lui Verlaine et Mallarmé; d'autres, des tableaux symboliques comme *le Rouet d'Omphale*, aussi « Hérédia » que les sonnets d'Hérédia. Les dernières enfin, comme *les Mages* ou *la Bouche d'ombre*, annoncent déjà le prophète.

La *Légende des siècles*, qui a paru en trois fois, est beaucoup moins inégale que les *Contemplations*. Elle s'appelle en sous-titre *les Petites épopées*. Le dessein du poète était celui même de Lamartine : raconter le développement de l'humanité en une succession de tableaux. Mais Victor Hugo eut la sagesse de ne pas essayer des fresques immenses et indéfinies; il s'arrêta à des sujets limités qu'il traita avec une brièveté relative. L'antiquité biblique y revit dans *la Conscience* et dans *Booz endormi*, puis l'antiquité classique, puis le moyen âge. Là, soutenu par les chansons de geste (qu'il ne lisait guère que dans des adaptations faciles) et par des légendes pittoresques qu'il prenait un peu partout, il racontait de merveilleuses aventures, naïves, dramatiques, amusantes et colorées : *le Mariage de Roland*, *Aymerillot*, *le Petit Roi de Galice*. Les petites épopées vont jusqu'aux temps modernes, avec les fameux *Pauvres gens* et jusqu'aux temps futurs avec *Plein ciel*.

Les *Chansons des rues et des bois* sont l'extraordinaire délassement d'un géant de la poésie qui s'ébroue et s'amuse en pleine campagne. *William Shakespeare* est une œuvre de critique. Victor Hugo a voulu, dit-on, s'y peindre et s'y glorifier, comme si un homme tel que lui ne pouvait pas se déprendre de sa personne ! Je crois Hugo capable d'admiration désintéressée. Brunetière convient « qu'en plus d'un point, la critique sur Shakespeare n'a rien trouvé de mieux que quelques jugements ou quelques intuitions littéraires de ce livre ».



MARINE-TERRACE.

Les Misérables sont le roman le plus grandiose du siècle. Ce livre contient l'histoire d'un forçat : Jean Valjean, évadé, accueilli par un saint, Mgr Myriel, qu'il vole et qui, pour le sauver des gendarmes, feint de lui avoir donné tout ce qu'il a dérobé. Éperdu, le forçat se sent écrasé par la grandeur d'une telle charité. Puis sa conscience se réveille. Repris, évadé, il refait sa vie, avec la menace sans cesse présente du juge et du boulet. Cette histoire, encadrée par les événements du siècle, prend une ampleur extraordinaire. Jamais la langue française n'a été martelée avec cette puissance. Quand le livre parut, on y voulut voir et peut-être, en effet, cachait-il certaines intentions de polémique dont beaucoup offusquaient. Aujourd'hui toutes ces susceptibilités se sont éteintes. *Les Misérables* ne souffrent plus que

de leurs défauts démesurés de composition. Les hors-d'œuvre y sont trop substantiels. Mais ce livre passionne par la noblesse du sentiment et l'idéalisme continu de l'inspiration. Et quels types inoubliables : Mgr Myriel, Javert, Thénardier, le père Fauchelevent et la sainte religieuse qui ment pour sauver le forçat! J'ajoute à cette fresque *les Travailleurs de la mer* et, plus tard, *Quatre-vingt-treize* que le cinéma ramène à une sorte de popularité.

LE RETOUR ET LA MORT En 1870, après la chute de l'Empire, Hugo revint à Paris ; il subit les dures épreuves du siège et de la Commune. Quand la France fut sauvée, il recommença à travailler. Après *l'Année terrible*, voici *l'Art d'être grand-père*, qui prouve que son cœur était resté jeune et que sa plume n'avait perdu ni la grâce ni l'esprit. Après quoi ce furent les grands ouvrages, mystérieux et apocalyptiques ou simplement symboliques : *le Pape, la Pitié suprême, l'Ane, Religion et religions, les Quatre Vents de l'esprit, Torquemada.*

Sans doute, il ne faisait que reprendre et arranger des œuvres anciennes, mais une originalité profonde s'y révélait ; et ce vieillard, bientôt octogénaire, semblait y rajeunir. Non pas toutefois que ses défauts ne se fussent accrus avec ses qualités. S'il créait avec une fécondité prodigieuse des images vivantes, grandioses, sans cesse en métamorphose et en changement, s'il inventait des sonorités imprévues, s'il savait tirer des mots des ressources infinies, il abusait un peu aussi des procédés de style qui lui étaient familiers : antithèse, énumération, accouplement de substantifs hétéroclites, liés comme l'adjectif à son objet ; surtout il prenait une sorte de plaisir à être mystérieux, obscur, et à jouer vraiment le rôle de Jean à Pathmos.

Mais il avait une croyance et une philosophie, et, dans ce siècle qui a compté bien des philosophes spéculatifs mais peu de métaphysiciens convaincus, il a eu cette grandeur d'être un des rares penseurs qui non seulement ont « pensé » le monde, mais encore qui ont réellement et obstinément cru que le monde dans sa réalité était tel que leur intelligence le représentait. Il croyait que l'univers est vie : vivante est la pierre, et vivante la plante, et vivante l'âme. Presque inerte à ses débuts, la vie s'élève en se purifiant et en traversant les degrés de l'être, depuis le plus bas jusqu'au plus élevé qui est peut-être dans les astres. Ce sont les mêmes âmes qui parcourent tous ces échelons. A la suite de l'épreuve, l'âme libérée monte ou descend selon son degré de justice et de bonté jusqu'à ce qu'enfin elle arrive, après des siècles et des siècles, à l'éternelle splendeur. Ces idées, où tant d'influences diverses s'unissent, viennent à Hugo non seulement des rêveries de quelques-uns

de ses contemporains, non seulement des leçons de son maître Virgile, et de Pythagore à travers Platon, mais encore, s'il faut le dire, du spiritisme et des surprenantes révélations de tables tournantes, par où, dans l'isolement de Jersey et de Guernesey, s'exaspérait son sens du mystère. La poésie parfois fumeuse où il les exposait joignait à ses autres mérites celui d'être la sincérité même (1).

Cependant il vieillissait, mais non point comme Lamartine. Chaque heure de sa vie l'identifiait davantage avec le siècle. Il était devenu la plus haute magistrature nationale. La France, se souvenant de « l'appui magnifique, dit M. Maurice Barrès, qu'il avait donné aux formes successives de l'idéal français dans ce siècle », saluait en lui le voyant et le héraut de l'âme nationale moderne.



VICTOR HUGO (D'après la statue de Rodin).

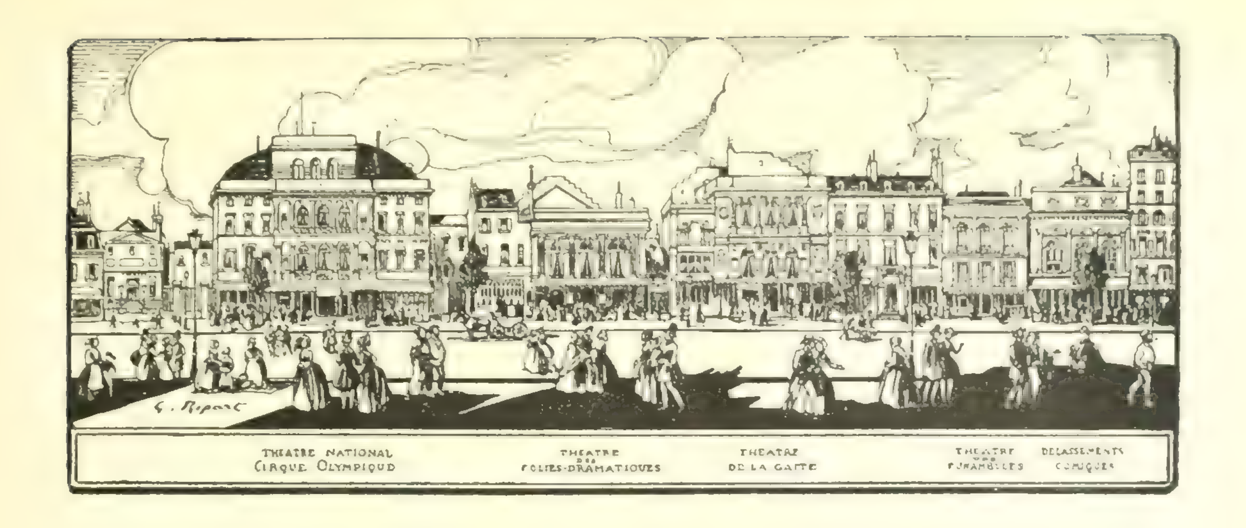
Il mourut le vendredi 23 mai 1885. Son corps fut exposé sous l'Arc de Triomphe, veillé par de jeunes poètes et gardé par des cuirassiers porteurs de torches, tandis que le vent soulevait les voiles de crêpe dont l'Arc de Triomphe était tendu. J'ai suivi tout jeune ses funérailles. « Il traversa Paris, dit M. Gabriel Hanotaux, à la tête du prodigieux cortège qui rejoignait la colline de Napoléon à celle de Clovis... » Ce fut une apothéose, non pas celle de l'homme dont le corps s'en allait au Panthéon dans le corbillard des pauvres, mais celle du siècle qui espérait avoir à jamais ouvert les portes de la fraternité religieuse et humaine. Il y avait non des larmes, mais une liesse universelle.

Victor Hugo porte aujourd'hui le poids et la rancune de ces honneurs. On s'est habitué à identifier son génie avec le délire populaire et instinctif qui est venu battre sa tombe et que la suite des années a si cruellement démenti. Je crois que

(1) On ne s'étonnera pas de retrouver ici et ailleurs quelques idées et quelques formules d'un livre que j'ai jadis consacré au dix-neuvième siècle.

c'est erreur et injustice. Hugo se lit, dit-on, de moins en moins. Il deviendrait pour le vingtième siècle ce que fut Ronsard pour le siècle de Boileau. Est-ce un remous passager ? Hugo ne retrouvera-t-il pas la faveur des générations futures ? Peut-être résistera-t-il moins au temps que Lamartine. Mais l'avenir réserve son jugement. En tout cas, son œuvre reste une des portes de notre poésie. Il faut passer par lui, comme il faut être passé par Montaigne pour apprendre à écrire. Il faut l'avoir lu tout entier pour connaître les grandeurs et les contradictions du dix-neuvième siècle ; encore a-t-il jeté, sur ces contradictions, le magnifique manteau de sa sincérité et de son verbe.





CHAPITRE III

LE ROMANTISME LITTÉRAIRE

I. La vie d'Alfred de Musset. Ses œuvres lyriques. Son théâtre. La vie d'Alfred de Vigny. Ses œuvres. — II. La vie de Stendhal. Le caractère et le génie de Stendhal. Ses œuvres. Mérimée. — III. Les genres littéraires. Le théâtre. L'histoire. Courier. Béranger.

N a pu voir, par Lamartine et Hugo, que le romantisme s'est assez vite compliqué d'éléments étrangers à la littérature, et que la politique par exemple a distrait de la poésie pure l'auteur des *Méditations* et l'auteur des *Orientales*. Il faut donc diviser en deux périodes (qui à la vérité se sont entre-croisées) le développement du romantisme : l'une purement littéraire, l'autre humanitaire et politique.

La première, que nous allons étudier dans ce chapitre, ne mérite pas tous les reproches qu'on fait peser sur l'ensemble du romantisme. Ce romantisme-là a certainement renouvelé, dans le sens le plus heureux, l'idée de poésie. Pour lui le monde visible n'était que l'image d'un monde supérieur. Il a sans cesse regardé vers le ciel, il a peint et même chanté les passions, mais ne les a glorifiées que quand elles étaient l'occasion d'un relèvement moral. Il a peu dogmatisé. Il aimait la vie et la beauté, et ses maîtres, après Hugo et Lamartine, furent de très jeunes poètes.

I

MUSSET Musset représente excellemment cette jeunesse de la poésie. Il est né le 11 décembre 1810. Il appartenait à une famille d'excellente noblesse, originaire de ce Vendômois qui a donné à la France Ronsard et Racan. Son père, Musset-Pathay, était employé au ministère de la Guerre, assez bon polygraphe, mais à demi ruiné. Sa mère dut vendre l'héritage de famille, le château de Bonne-Aventure, en Vendômois. Ce fut là, pour le jeune enfant souffreteux, un premier désenchantement. Il fit de bonnes études, et fut, par ses relations de famille, jeté tôt dans la vie mondaine ; le voilà dandy à l'imitation de lord Byron, avec une impertinence de bon ton. S'il écrit, il se défend d'être d'aucune école, ni romantique, ni classique ; en réalité, il est le romantisme même. Il avait de beaux cheveux blonds, un fin visage, d'un ovale allongé, une expression à la fois ardente, réservée et moqueuse. Il aimait les beaux vers, les chansons, le plaisir goûté à pleines lèvres, le jeu, les chevaux, l'ivresse des femmes et du vin. En 1833, grande crise. Il a rencontré George Sand, armée de son terrible pouvoir d'amour. Il est parti avec elle pour l'Italie. Elle l'y trompe et l'abandonne, il revient désespéré. Ce fut une douleur qui dura quatre ou cinq ans et qui le brisa. Alcoolique, mauvais à ses heures, toujours inquiet, fuyant ses amis, il se sentait dégradé. Un soir, en 1844, il écrivait à celle qu'il appelait sa marraine :



ALFRED DE MUSSET
(D'après une lithographie attribuée à Gavarni).

Ceux mêmes dont hier j'aurais serré la main
Me proclament ce soir ivrogne et libertin.
Ils sont moins mes amis que le verre de vin
Qui pendant un quart d'heure étourdit ma misère.

Mais vous qui connaissez mon âme tout entière,
A qui je n ai jamais rien tu, même un chagrin,
Est-ce à vous de me faire une telle injustice?
Dans ce verre où je cherche à noyer mon supplice
Laissez plutôt tomber quelques pleurs de pitié

Il lutta ou agonisa jusqu'en 1857; il mourut le 2 mai au matin, disant : « Dormir... je vais enfin dormir !... » Le don de poésie qu'il avait en lui le sauva quand même. « Musset contemplant sa ruine, dit Veuillot, n'accordait de regrets qu'aux heures trop rares où il avait connu la joie des larmes. Il ne fut qu'un pauvre enfant qui trébucha et se brisa au sortir du premier festin, moins ivre qu'empoisonné. »

Sa philosophie n'est que le cri de son angoisse. Il n'était pas l'homme des pensées abstraites, ni des vigoureuses constructions logiques. Il excelle en prose et dans le « conte ». Mais dès qu'il veut faire un discours en ordre, il déraille. Il a essayé, dans la *Confession d'un enfant du siècle*, écrite en pleine crise, de définir le « mal du siècle ». C'était son mal à lui, le mal d'un enfant gâté, d'un fils prodigue et tôt dépris de l'existence qu'il avait menée. En vers, il a violemment apostrophé Voltaire et s'est plaint que l'Église fût tombée. Un jour de grande misère aussi, il a tendu les bras à Lamartine. Plus tard encore, il a écrit le fameux sonnet :

J'ai perdu ma force et ma vie...

qui se termine si douloureusement et si religieusement :

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde,
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Il est tout poésie !

La muse lyrique de Musset fut d'abord charmante et gaie et ne perdit jamais entièrement son sourire, sa grâce, sa liberté. C'est Musset vraiment qui a brisé l'alexandrin et lui a imprimé un rythme nouveau. Il avait d'ailleurs une prodigieuse facilité. Lorsque son premier volume fut prêt, il le porta chez l'éditeur des romantiques, Urbain Canel, qui le trouva trop court de cinq cents vers. Trois semaines après, le poète de vingt ans rapportait le manuscrit enrichi des quatre-vingt-quinze strophes, spirituelles, ironiques, étincelantes et folles de *Mardoche*. De la même manière, deux ans après, il ajouta *Namouna* aux deux pièces du *Spectacle dans un fauteuil*, le drame déclamatoire, byronien et schillerien (si j'ose dire), *la Coupe et les lèvres*, et ce délicieux chef-d'œuvre : *A quoi rêvent les jeunes filles*.

Après le voyage d'Italie, le ton changea, mais la douceur poétique resta la même.

La musique de ses vers se fond toujours dans l'oreille, même pour exprimer la douleur. Cette douleur ne s'accompagne d'aucune des grandes et profondes idées sur lesquelles avait médité Lamartine. Mais elle s'ennoblit d'images poétiques et de souvenirs artistes. C'est la muse grecque qui, dans la *Nuit de mai*, éveille le malade de sa fièvre ardente.

Le théâtre de Musset contient de charmants *proverbes : Il ne faut jurer de rien* ou *le Caprice* ou *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*. Et quant à *A quoi rêvent les jeunes filles*, il n'y a pas d'œuvre, fût-ce celle de La Fontaine, qui offre plus de grâce et d'esprit. C'est du Marivaux à la Musset. Mais ce théâtre contient aussi de grands drames profonds qui atteignent à la poésie de Shakespeare.



ALFRED DE MUSSET
(D'après un croquis de E. Lami).

Hugo, nous l'avons dit, n'avait pu s'empêcher de donner pour base au théâtre romantique le souci de la vérité et de la réalité. En quoi il était resté « classique ». Mais il y a d'autres dramaturges (peut-être un seul, Shakespeare) qui sont tout à fait étrangers à cette préoccupation. Ils ne veulent pas que le public se figure avoir sous les yeux des êtres semblables à nous et des aventures vraies. Arrière l'illusion de la réalité ! Ils ne prétendent donner qu'une impression de fantaisie, de liberté, de création et de poésie. Ils emmènent le spectateur dans un univers d'une autre sorte que notre pauvre machine ronde, plus riche que le monde réel en émotions, en pensées et en beautés : que sais-je ? ce qu'on peut voir dans les nuages, flottant au ciel !

Musset dramaturge est dans cette sphère. Aussi les règles et servitudes du théâtre ordinaire n'ont-elles aucun sens pour lui. De scène en scène, il change le décor. Mais le décor est si peu de chose ! Dans ce cadre dépouillé, apparaissent des êtres de fantaisie qui parlent une langue aussi poétique et fantaisiste que leur personne. C'est ici que le bouffon se mêle réellement au tragique, ou plutôt l'âme s'exprime librement selon les nuances fugitives et changeantes de sa vie. Quant à l'action, elle est faite de rien, comme le décor. L'essence de ce théâtre, c'est l'amour. On veut que Musset n'y ait peint que lui ! Comme les personnages sont très variés, on fait de lui un type protéiforme, aux cent faces diverses. C'est absurde. En réalité,

comme il a écrit la plupart de ses pièces dans sa grande tristesse, il a cherché à oublier ses peines et lui-même : dans le sens le plus profond du mot, il s'est diverti. Et comme il ne pensait qu'aux peines et aux douceurs d'aimer, il n'a guère mis que l'amour à la scène. L'amour qu'il peint est une séduction puissante, invincible, naturelle, exercée sur un cœur noble et artiste, par la beauté, la noblesse et l'harmonie, par l'expression de l'âme, par les traits du visage. Le plaisir fantaisiste et la joie de vivre doivent s'associer à cet amour. Mais malheur à la dureté, à l'orgueil, à la débauche surtout. Les héros de ces amours, ce sont des êtres jeunes, tendres, pathétiques, groupant autour d'eux d'autres personnages, les uns nobles et dignes (pères et mères, oncles), les autres gracieux et fantaisistes (artistes, étudiants), d'autres enfin sots, vaniteux et marchant comme des mécaniques. Mais tous sont marqués d'un trait individuel, tous sont doués de vie, tous sont faits pour nous attendrir, nous émouvoir et nous amuser. Musset a eu des modèles : la comédie italienne, peut-être Marivaux, à coup sûr Shakespeare et un jour il l'a égalé. Dans cette suite de pièces, la plus belle, la plus forte, c'est *Lorenzaccio*. L'action se passe dans l'Italie de la Renaissance, avec tous les éléments morbides et généreux d'une petite république italienne aux mains d'un tyran débauché. Un enfant nourri de Plutarque, Lorenzaccio, veut tuer le tyran, se mêle à sa vie, partage sa débauche et, comme Hamlet, est victime du rôle qu'il joue. A la fin, il tue le tyran. Mais il a brisé en lui le ressort de la vie. Le peuple délivré met sa tête à prix et il se laisse assassiner. C'est une pièce admirable et terrible. J'ai écrit jadis et je répète que peut-être dans cent ans, au pays de *Polyeucte*, de *Phèdre* et d'*Hernani*, c'est *Lorenzaccio* qui sera considéré comme le chef-d'œuvre de l'art dramatique français. Musset avec *Lorenzaccio* est la preuve vivante que le lyrisme et la poésie ne sont pas, comme on l'enseigne, déplacés au théâtre. Ils peuvent y porter plus de beauté et d'émotion que le réalisme, le moralisme ou l'immoralisme.

ALFRED DE VIGNY Alfred de Vigny, autre grand poète, est moins absolu poète que Musset. Mais une haute pensée ennoblit son âme. Cette domination de la pensée explique pourquoi il est à la fois inférieur et supérieur à Musset dans tous les genres où il s'est exercé, sauf dans le roman. Là il est nettement le maître ; et si le drame de *Chatterton* ne peut se comparer à *Lorenzaccio*, les contes de Musset ne peuvent davantage se comparer à *Servitude et Grandeur militaires* ou à *Stello*.

Il est né à Loches le 27 mars 1757 et fut élevé à Paris. Son père était un vieux gentilhomme, ancien officier, adorant à la façon d'un grand-père ce fils tard venu.

Sa mère, beaucoup plus jeune, était belle, grave et tendre. En pension, il souffrit de la rudesse de ses camarades. Sa famille le menait le soir dans quelques salons où, avec l'élégance de l'ancien régime, on respirait la haine du temps présent et un découragement acrimonieux. A la chute de l'Empire, il s'engagea dans un corps d'élite. Sa mère lui donna à son départ l'*Imitation* et un carnet où elle avait inscrit quelques conseils plus stoïciens que chrétiens, dominés par la loi de l'honneur. Après les Cent-Jours, il fut nommé lieutenant dans un régiment d'infanterie, erra de garnison en garnison jusque dans le Midi où il médita ses premières œuvres. Blond, mince, pâle, avec de longs cheveux soyeux, un front haut, des yeux bleus, il était espiègle avec les dames, tendre avec ses amis, charmant avec tout le monde. Victor Hugo avait pour lui une profonde affection et le regardait comme son frère en poésie. Malheureusement, un triste mariage avec une Anglaise qu'on disait fort riche, qui ne l'était nullement et qui passa toute sa vie dans une torpeur maladive, ayant autant de peine à se mouvoir qu'à parler, vint l'attrister pour toujours. Vigny la soigna sans défaillance, avec une sollicitude infinie. Il l'appelait « son enfant ». Ce fut une terrible épreuve. Il eut, en pleine gloire, une ardente passion pour l'actrice Marie Dorval, merveilleuse incarnation des héroïnes romantiques, qui jouait avec ses nerfs, comme Talma avec son intelligence ; cet amour finit mal. Mais les poètes savent tout ennoblir. De cette aventure, Vigny a fait *la Colère de Samson.*

Vigny publia son premier recueil sous le titre de *Poèmes*, en 1822 ; en 1824, c'est *Eloa;* en 1826, les *Poèmes antiques et modernes* avec le *Moïse;* la même année, le roman de *Cinq-Mars.* En 1829, au théâtre, *Othello* ou *le More de Venise* et aussi une réimpression des recueils de 1822 et 1826, avec trois poèmes nouveaux dont *la Frégate « la Sérieuse ».* En 1831, *le Maréchal d'Ancre,* au théâtre aussi. En 1837 *Stello.* En 1835, Vigny met au théâtre un des épisodes de *Stello, Chatterton,* et, la même année, il publie *Servitude et Grandeur militaires.* En 1837, réédition des *Poèmes,* augmentés de quelques pièces. Puis le poète se réfugie en Angoumois dans sa triste gentilhommière de Maine-Giraud. Il vient de temps en temps à Paris, notamment en 1845 pour son élection à l'Académie. Depuis sa retraite, il publiait peu, mais c'étaient : *la Mort du loup, le Mont des Oliviers* (sans *le Silence*), *la Maison du berger, la Bouteille à la mer,* dans la *Revue des Deux Mondes.* En 1853, il revint à Paris définitivement, mais ne sortit jamais beaucoup. Au début de 1863, il perdit sa femme et lui-même mourut le 17 septembre 1863, peut-être détendu et plus doux envers la mort qu'il ne l'avait été envers la vie. On a réuni ses poèmes de la *Revue des Deux Mondes* et quelques autres inédits : *les Destinées, la Colère de*

Samson, *l'Esprit pur*. On a publié aussi des extraits de son journal intime, sous le titre de *Journal d'un poète*, extraits assez mal choisis.

Vigny était moins sombre, moins concentré, moins orgueilleux que ne l'ont représenté quelques contemporains, comme Sainte-Beuve. Mais il l'a été tout de même. Il avait le sentiment de sa haute valeur et de la dignité de sa poésie. Ses lettres à Mme Lachaud, et celles aussi qu'a publiées un jeune érudit mort glorieusement à la guerre, M. Albert de Luppé, nous le montrent simple, traitable, cordial et humain dans l'intimité. Il y avait deux parts dans sa vie : l'une de rêverie délicieuse et facile, l'autre de réalisation pénible et lente. De là le grand nombre de projets qu'il caressa et le petit nombre d'œuvres qu'il acheva. Sous l'influence de son stoïcisme naturel et de l'éducation qu'il avait reçue, il se raidit contre lui-même et contre la vie ; il en accepta avec fierté les charges, plus lourdes qu'il ne l'avait mérité. Sa devise fut sans doute ce vers de *la Mort du loup :*

Gémir, pleurer, prier, est également lâche...

Il a toujours enseigné que l'homme de génie devait vivre isolé et incompris, entre ses quatre ennemis : la Destinée, la Nature, la Société, la Femme. Cependant, son pessimisme s'éclaire d'une sorte de confiance dans la science et d'un sentiment d'amour pour l'humanité.

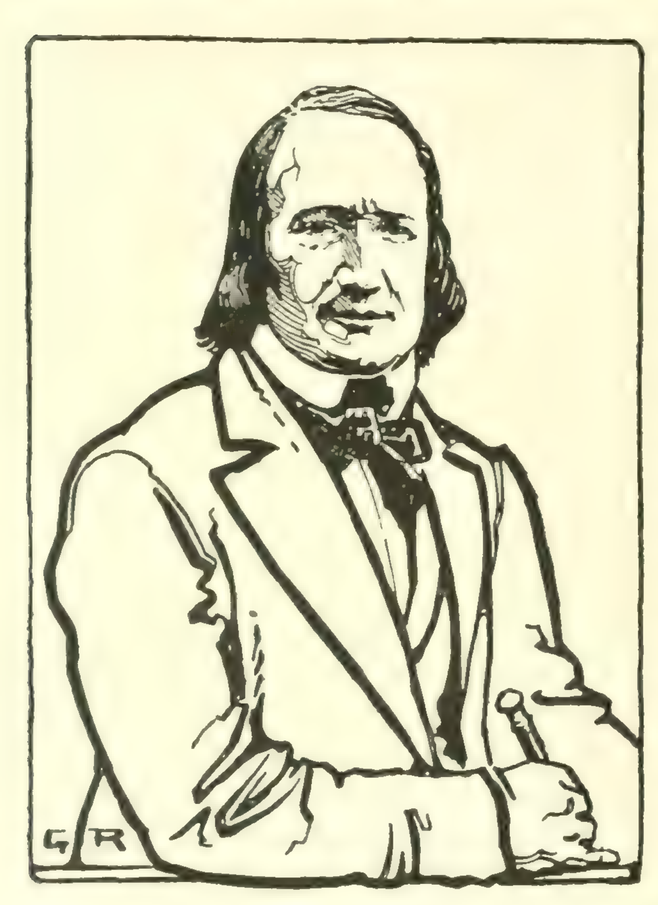
Ses premiers vers grecs, bibliques ou « modernes », n'ont rien de sa philosophie ; ils sont un peu dans le goût de Chénier, quoiqu'il se défende d'avoir alors connu Chénier. Le poème d'*Eloa*, inégal, relève du byronisme ; l'accent, cependant, amer et plein de pitié, annonce le grand Vigny et prépare Baudelaire.

Les autres œuvres poétiques de Vigny, *Moïse*, *Samson*, *la Maison du berger*, *les Destinées*, etc., sont à peu près toutes des expressions symboliques de l'esclavage sur lequel se brise l'élan joyeux et confiant de l'homme. Toutes contiennent la même pensée, mais toutes ne sont pas également réussies. Le poète s'est plu à redoubler les difficultés. Comme les écrivains qui n'ont pas de facilité naturelle, il s'est imposé des rythmes artificiels, des formes de strophes compliquées. Les images n'arrivent jamais à complètement nous satisfaire. Une dissonance, un mot inexact trop souvent nous montrent l'ouvrier qui lutte péniblement avec sa matière. En revanche, ces imperfections donnent une intensité tragique à certaines pièces. La jeunesse les a toujours aimées parce qu'elles enseignent à réfléchir, parce qu'elles sont douloureuses, enfin parce qu'elles sont fières.

Du théâtre, je ne dirai rien, il est la mise à la scène, laborieuse, des romans, sauf

une adaptation de Shakespeare : bon travail, intermédiaire entre Casimir Delavigne et Victor Hugo.

Les romans sont la meilleure réussite de Vigny. Il manie la prose avec fermeté et noblesse comme une arme. Il a lu Montesquieu plus que Rousseau. Le premier de ses romans, *Cinq-Mars*, le moins bon, est un roman historique, mais, au contraire de Walter Scott, l'auteur a le tort de vouloir mettre au premier plan les grandes figures historiques qui nous sont familières ; ainsi il risque sans cesse de heurter l'idée que nous en avions et de contredire les documents. *Stello*, qui contient trois récits, la mort de Chatterton, celle de Gilbert, celle de Chénier, destinés à prouver que le poète est toujours une victime de la société, soit bourgeoise, soit monarchique, soit républicaine, est d'un intérêt bien supérieur. Il y a cette fantaisie et cette liberté créatrices, sans lesquelles toute œuvre romantique est mauvaise, comme l'est une œuvre classique sans régularité. De plus, les récits sont composés avec un art sobre et adroit. Les catastrophes fondent brusquement sur les personnages et les personnages eux-mêmes nous émeuvent.



ALFRED DE VIGNY.

Servitude et Grandeur militaires, recueil de trois récits, est plus parfait encore. Vigny peint la discipline militaire, le survivant de l'épopée napoléonienne, le stoïque. Une sensation de grandeur triste émane des différents épisodes où l'auteur se joue par l'affabulation dramatique d'une même pensée.

Dans l'ensemble, l'œuvre de Vigny est sobre, triste, forte, noble, souvent magnifique, mais sans épanouissement. Elle convient aux heures où l'âme a besoin de stoïcisme. La pensée est assurément romantique, puisqu'elle tient surtout au

tempérament de l'homme. Elle est romantique encore en ce qu'elle exalte le *moi* et lui donne comme attributs la souffrance, la pitié, la dignité. Mais, en vérité, nous sommes déjà loin du romantisme primitif, qui est un sentiment de confiance, un enthousiasme profond : hymne sorti du fond du cœur à la nature, à la bonté divine, épanchement de l'instinct poétique et religieux. Il y a là un romantisme littéraire nouveau. Et en voici un autre, si du moins il mérite encore ce nom, chez deux écrivains qui sont exclusivement romanciers et prosateurs : Stendhal et Mérimée.

II

STENDHAL De son vrai nom, Stendhal s'appelait Henri Beyle ; il est né le 19 janvier 1783, à Grenoble, d'une famille bourgeoise. Il perdit sa mère à sept ans. Il fut élevé par un père qu'il n'aima point et par une tante qu'il a détestée. Un jeune oncle et une jeune tante plus aimables, son grand-père, quelques bons camarades, préservèrent la fraîcheur de sa jeunesse. De l'École centrale de Grenoble où il témoigna du goût pour le dessin et les mathématiques, il s'en fut à Paris en 1800, afin de se présenter à l'École polytechnique. Il y renonça par cette espèce d'inconstance qui l'a trop souvent empêché, au dernier moment, d'achever ce qu'il avait entrepris. Grâce à son cousin Daru, directeur de l'administration de la Guerre, il entra dans les bureaux. Sous-lieutenant, il resta en Italie de 1801 à 1806, il revint à Paris en 1806, repartit pour l'Allemagne comme commissaire de guerre, rentra à Paris en 1810-1811, comme auditeur au Conseil d'État, et mena un instant la vie brillante d'un jeune viveur. Nouvelle expédition guerrière avec la Grande Armée en Russie, terminée par la retraite où le jeune Beyle ne souffrit pas trop. A la chute de l'Empire, Stendhal abandonna le service et se mit à publier tranquillement quelques livres, où il ne se gêne aucunement pour copier à pleines pages, où cependant sa forte personnalité se révèle et anime, d'une originalité indéniable, les emprunts les moins excusables. Il voyageait aussi beaucoup ; il résidait autant qu'il pouvait à Milan, sa ville chérie. Il a voulu qu'on mît sur sa tombe : *Qui giace Arrigo Beyle, Milanese. Visse, scrisse, amo.* Il était sans cesse préoccupé de quelque amour heureux ou malheureux, qui devenait pour lui le centre de l'univers. Il avait des amis : Mérimée qui sut le comprendre, et l'étonnant voyageur Victor Jacquemont. Celui-là avait en soi et tout naturellement ce que Mérimée et Stendhal travaillaient tant à acquérir ; un esprit sans préjugé, un mépris profond

des habitudes bourgeoises et morales, l'intelligence qui pèse chaque chose à sa valeur. Libre penseur, ennemi des jésuites, à demi bonapartiste, à demi républicain, Stendhal était resté à l'écart pendant la Restauration. Sous la monarchie de Juillet, il demanda à rentrer en service et il fut nommé consul à Civitta-Vecchia ; il y fut bon fonctionnaire ; mais sans cesse malade, il s'ennuya à la fin. Il écrivait ou dictait infatigablement, c'était sa manie. Il se croyait poursuivi par les « jésuites » et, pour leur échapper, il a, dans ses manuscrits, déguisé ou arrangé sa pensée. Il mourut au cours d'un voyage à Paris, brusquement, le 28 mars 1842.

Beyle ne ressemble et ne veut ressembler à personne. Il prétend dégager son *moi* de tout ce qu'il appelle hypocrisie ou préjugé, et de ce qui est, pour les autres, principe ou respectabilité morale. Il regarde la vie comme un champ où il sera seul maître et où il n'aura d'autres devoirs que de déployer selon ses goûts son individualité : tels les Italiens de la Renaissance qu'il aime et qu'il admire. Il lui faut des passions pour donner de l'éclat et de l'intérêt à la vie. Le beylisme consiste à se créer des passions et à les entretenir par l'analyse, la volonté, l'élan, mais indépendamment de toute morale extérieure. N'importe quelle passion : amour, haine, vengeance, quoique l'amour l'emporte. Tel il a essayé de vivre lui-même, confondant le plaisir avec la passion, étant d'ailleurs bourgeois, un peu vaniteux, précautionné, inquiet.

Il avait une sensibilité artistique extrêmement vive. Il nous raconte avoir été malade plus d'une fois pour avoir entendu un air agréable. Il appelait ce don « le naturel ». Il se gardait bien, malgré son idéologie, de mêler aucune idée intellectuelle ou morale, aucun raisonnement à son goût d'artiste : le contraire de Taine ! C'est ainsi qu'on lui voit préférer à des morceaux à idées, des *opera* qui n'avaient point de signification, comme *Matrimonio segreto*, de Cimarosa. Cette sensibilité s'est rarement trompée ; rarement elle a pris plaisir à des choses qui ne le méritaient point.



STENDHAL (D'après Södermark).

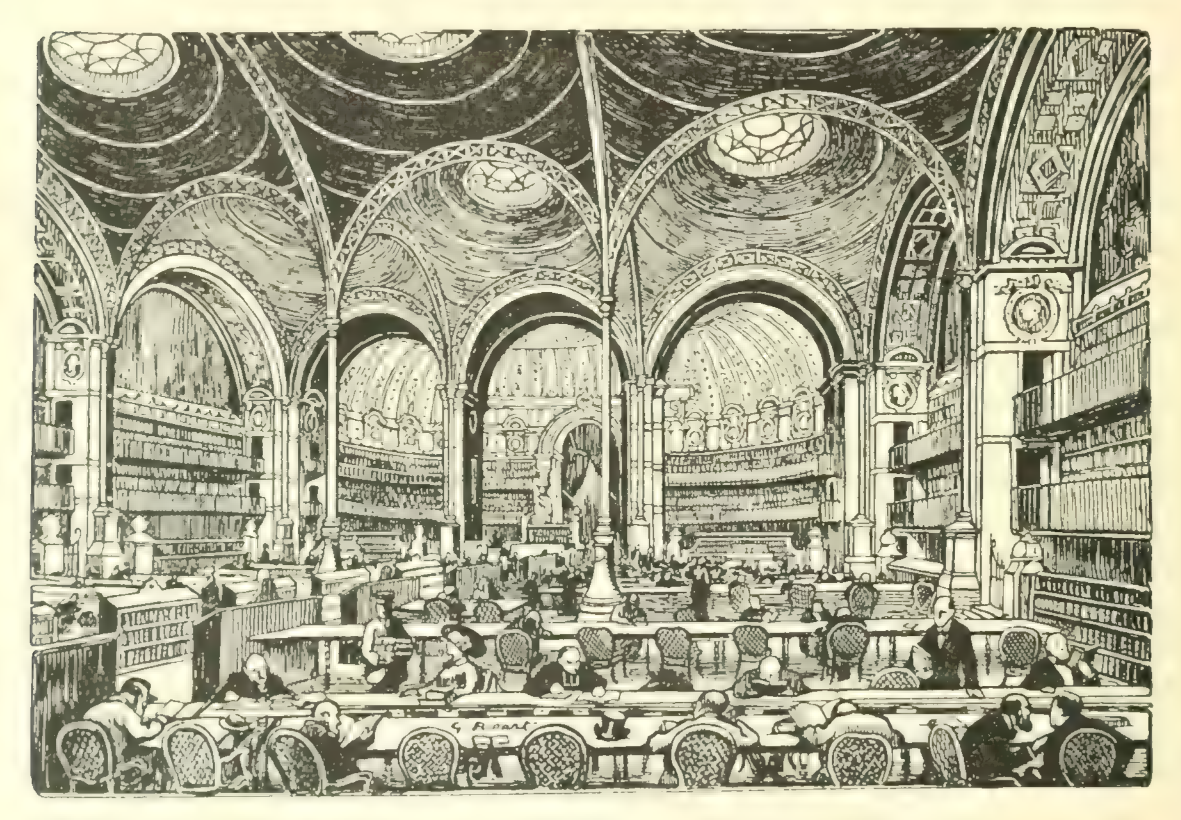
Après l'amour, après les jouissances de l'art, l'étude de l'homme a toujours

semblé à Stendhal l'occupation la plus digne de lui et il en a rempli ses livres, mais il faisait cette étude par le détail, évitant toujours de substituer à la réalité une dialectique abstraite, ou de transformer l'être humain qu'il voulait nous présenter en un système d'idées. Jamais Stendhal ne définit ses personnages. Il les peint par leurs actes et leurs gestes les plus menus, par leurs pensées les plus rapides et il arrive cependant à une vérité extrêmement profonde. Voilà ce que le lecteur trouvera toujours dans les œuvres de ce singulier écrivain.

Celles qui touchent à la musique ou à la peinture, comme l'*Histoire de la peinture en Italie*, sont d'excellents guides, parce que les erreurs passagères de la mode n'y ont point égaré l'auteur et que ses jugements sont enveloppés dans une conception générale de l'art et du beau, toute moderne. Ses descriptions de villes, de monuments et de paysages (*Rome, Naples, Florence* et *Promenades dans Rome*) présentent la même largeur de vues et la même solidité jointe à la même sensibilité artistique. Il y a de plus de l'humour dans les *Mémoires d'un touriste*, où un commis voyageur appelé Bombled est censé raconter ses voyages en France. Son livre sur *Racine et Shakespeare*, livre curieux, qui montre son goût pour le moderne, est fait de notes décousues. Tout cela d'une lecture agréable et instructive. J'aime moins les livres de psychologie, et notamment le livre *De l'Amour*, quoiqu'il contienne la théorie de la *cristallisation*. Les romans seront, tant que durera la langue française, l'honneur de Stendhal : *le Rouge et le Noir* (1830) est l'histoire d'un jeune homme, Julien Sorel, né dans le peuple, parti pour le séminaire avec une froide volonté d'ambition, précepteur dans une bonne famille, amoureux de la mère de son élève et aimé par elle ; et qui, chassé, trouve une autre place, auprès d'un grand seigneur, dont il séduit la fille par vengeance et orgueil. Dénoncé par sa première maîtresse, Julien lui tire un coup de pistolet dans la tête. Il est condamné à mort et ses deux maîtresses sont désespérées. La seconde obtient du bourreau, après l'exécution, cette tête si chère qu'elle emporte dans sa voiture. Voilà un type humain ambitieux, tortueux et hypocrite, vindicatif et clairvoyant, qu'on retrouvera dans l'époque bourgeoise et positive qui va suivre. Mais Julien Sorel, poète en son cœur et passionné, a conservé une certaine noblesse romantique qui manquera à « l'arriviste » du second Empire et au « surhomme » de la troisième République.

La Chartreuse de Parme (1838), plus longue, moins bien composée, est un livre maître ; c'est le livre capital de Stendhal. Il l'a dicté en deux mois, d'un style volontairement décharné, imité, à ce qu'il prétend, du Code civil. Le héros est un jeune et bel Italien né pour la politique et pour l'amour : Fabrice del Dongo. L'action commence à la bataille de Waterloo, à laquelle Fabrice assiste et prend part sans

presque s'être aperçu qu'une bataille est en train de se livrer. Après quoi Fabrice, devenu ambitieux, se fait d'Église. Il est emprisonné dans la citadelle de Parme. Le grand et véritable amour l'y visite et le délivre. Archevêque de Parme, il continue à aimer de passion sa « libératrice » et le fils qu'il a eu d'elle. Quand la mère et l'enfant sont morts, il se retire à la Chartreuse de Parme. Fabrice, dont le type est



LA SALLE DE TRAVAIL A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE A PARIS.

emprunté, paraît-il, à une nouvelle italienne du quinzième siècle, est plutôt un aventurier de cette époque qu'un contemporain de Napoléon et de Talleyrand. Mais son histoire est une très belle analyse de caractère et une très captivante image de l'amour, sans parler des figures de second plan qui sont variées et pleines de vérité. Le cadre est le décor de l'Italie romantique. On peut reprocher au livre sa longueur diffuse. Mais des morceaux comme le récit de Waterloo sont classiques ; et l'observation des passions politiques, profonde. *L'Abbesse de Castro* est un recueil de nouvelles où Stendhal se montre un maître achevé.

Stendhal a laissé beaucoup de manuscrits inédits. Ces papiers se publient peu à

peu. Quelques-uns, comme les *Souvenirs d'égotisme* et le *Journal d'Henry Brulard*, sont des sortes de *confessions*, où se révèle, dans sa complexité moderne, un autre Jean-Jacques, prenant et singulier comme son prédécesseur. Attendons, pour tout avoir, la fin de l'édition magnifique procurée par MM. Paul Arbelet et Édouard Champion.

De son vivant, il fut très ignoré. En dix ans, on n'avait pas vendu vingt-deux exemplaires de *l'Amour*. Stendhal disait qu'il serait lu en 1880. En 1840, Balzac, qui venait de fonder la *Revue parisienne*, écrivit un magnifique éloge de *la Chartreuse de Parme* qui brusquement saisit Stendhal en pleine obscurité et le lança. Dix ou douze ans plus tard, Taine le découvrait à son tour et depuis lors ne le quittait plus. Aujourd'hui, son influence, élargie par M. Paul Bourget et par les stendhaliens, s'exerce universellement dans le sens de l'intelligence positive et de la passion directe, de la psychologie et de la spontanéité. Romantique original, il possède, après sa mort, le don mystérieux de s'imposer à l'imagination et d'exercer l'autorité d'un maître.

MÉRIMÉE Prosper Mérimée, artiste plus classique, mais d'une portée plus limitée, est moins malaisé à saisir. Il est né le 28 septembre 1803. Il ne fut point baptisé, dit-on, et il resta indifférent toute sa vie à l'émotion religieuse. Il a toujours affecté l'ironie et la sécheresse. Il avait organisé son existence en *égotiste* parfait. En 1834, il fut nommé inspecteur des monuments historiques. Il rendit d'inappréciables services à la France et à l'art en sauvant nos vieilles pierres. Il avait un goût sûr. Ayant été autrefois l'ami dévoué et fidèle de la comtesse de Montijo, il devint *persona grata*, lorsque Napoléon III eut épousé Mlle de Montijo. Il collabora aux travaux historiques du maître, ce dont les historiens se moquèrent. Peut-être fut-il mêlé à certaines affaires diplomatiques. Il mourut le 23 septembre 1870 à



P. MÉRIMÉE.

Cannes, quand tombait le régime qu'il aimait. Il a débuté en 1825 par *le Théâtre de Clara Gazul*, puis il a publié une *Chronique du règne de Charles IX*, puis des nouvelles qui sont des chefs-d'œuvre, puis des proverbes parmi lesquels *le Carrosse du Saint-Sacrement* dont la reprise a été une des révélations de ces dernières années. Enfin, des nouvelles incomparables comme *Colomba* en 1840, *Carmen* en 1847. Il a subi l'influence de Tourguenief et réciproquement. Il a traduit ou revu la traduction de quelques œuvres du « Bon Géant russe ». Il ne faudrait pas oublier ses lettres qui, récemment révélées, nous font admirer en lui un des plus grands et charmants « épistoliers » du siècle. Mérimée est un maître écrivain, de la meilleure tradition classique, un peu sec, un peu étroit, mais pur. A force de réserve et de maîtrise, il a touché à la grande émotion. Par-dessus Victor Hugo, il relie Voltaire à Maupassant.

III

LES GENRES LITTÉRAIRES. LE THÉATRE Le romantisme eut ses « genres », exactement comme le classicisme, et il s'est exprimé par eux, autant que par les génies individuels. D'ailleurs, nous les avons forcément effleurés en étudiant ces génies. Mais il faut grouper ici et compléter nos observations.

En France nulle école ne peut se dire victorieuse si elle n'a conquis le théâtre. Le grand épisode de la conquête du théâtre par le romantisme fut la « première » d'*Hernani*. Elle eut lieu le 25 février 1830. Victor Hugo avait réuni ses troupes : rapins, poètes chevelus, musiciens, toute la jeune France. Théophile Gautier y était, portant un pourpoint en satin cerise, un pantalon vert d'eau très pâle, bordé sur les coutures d'une bande de velours noir, avec un habit à revers de velours largement renversés et un ample pardessus gris doublé de satin vert. Dans une loge, une jeune fille blonde en robe blanche, belle et pensive, avait l'attitude « d'une muse écoutant Apollon ». C'était Delphine Gay. La bataille ardente fut gagnée par ces jeunes enthousiasmes après une âpre résistance des « vieilles perruques ».

Cependant *Hernani* avait été précédé par un *Henri III et sa cour*, tout grouillant de vie, tout éclatant de couleur, tout palpitant d'intérêt, de ce prodigieux improvisateur, de ce géant aux cheveux crépus, aux formidables appétits, qu'était le vieux Dumas, alors dans tout le feu de la jeunesse. Et Dumas redoubla par une *Christine*, par un *Antony* forcené, qui tue, pour lui éviter le déshonneur, sa pauvre maîtresse surprise chez lui par le mari : « Elle me résistait, je l'ai assassinée », crie-t-il au mari,

trompé une fois de plus, car elle ne résistait pas ! Il faudrait énumérer toutes ces pièces étranges, agitées, pittoresques : une d'elles exigea un cirque pour la représentation ! Il faudrait dire les collaborations innombrables et imprévues de Dumas ; mais cela ne nous mènerait qu'au mélodrame.

Le mélodrame, aboutissement du drame romantique, fleurit depuis le bon Pixérécourt ; Bouchardy lui a donné une farouche beauté, secondé par des acteurs prodigieux, Frédérick Lemaître, le « Robert Macaire » de *l'Auberge des Adrets*, Mélingue et Mme Dorval. La poétique de Bouchardy peut se résumer dans cet exemple : « Toi ici? par quel prodige ! Mais tu es mort depuis dix-huit mois ! — Silence, c'est un secret que j'emporterai dans la tombe ! », répond le personnage interpellé. Cette explication suffit et l'action continue sa marche. Heureusement, à côté de Dumas et de Bouchardy, nous avons eu Musset et même Hugo et Vigny. Un genre plus tempéré nous montre des personnages et des fortunes moins extravagants, nous attendrit et nous intéresse. C'est le drame bourgeois et moyen, aux mains de l'incomparable prestidigitateur qu'est M. Scribe (1791-1861), lequel nous conduira à Sardou, Augier, Labiche.

L'HISTOIRE Au point de départ est Chateaubriand avec *les Martyrs*. Il bouscula du premier coup la conception historique du dix-huitième siècle, l'histoire abstraite, aux conclusions prétentieusement philosophiques. La nouvelle école fut érudite ; elle chercha, dans la vérité, la vie, non l'abstraction généralisatrice ; elle composa des œuvres d'art. Elle préféra en général l'étude des origines et des époques primitives ; elle ne dédaigna ni les légendes, ni les chansons, ni le droit primitif ; elle y retrouva à la source même la fraîcheur et la spontanéité de l'être humain et crut parfois y retrouver le divin.

Le moins romantique est Guizot (1787-1874), protestant de Nîmes, grave professeur de Sorbonne, que de beaux *Essais* sur l'histoire de France et sur la révolution d'Angleterre préparèrent à devenir ministre libéral et doctrinaire sous Louis-Philippe. De ses cours sortira plus tard une ample *Histoire de la civilisation*. Pendant son activité politique, il continua à surveiller et à encourager les grandes publications de documents historiques. Éloigné du pouvoir, il dicta une noble *Histoire de France racontée à mes petits-enfants* (1870-1873). Le plus vraiment romantique est Augustin Thierry (1795-1856), éveillé à l'histoire par la lecture de la bataille des Francs et des Romains dans *les Martyrs*. Il passa par le saint-simonisme, resta libéral et démocrate, mais pas du tout bonapartiste. Il aimait les vieux papiers, les faits précis, les sources anciennes. Il perdit la vue assez jeune et ne cessa pas de tra-

vailler. Il enseignait que la France a été constituée de deux races, la race gauloise, vaincue et asservie, la race franque, conquérante et agressive, l'une luttant éternellement contre l'autre pour s'affranchir. Fustel de Coulanges y a répondu un peu rudement : « Opinion dangereuse... », dit-il. Mais Augustin Thierry est un écrivain aisé, musical, tempéré, avec des images et de l'émotion. Sa psychologie délicate et adroitement voilée fait revivre des reines barbares, des évêques lettrés, des conquérants, des femmes malheureuses, des nonnes, des soldats. Quand il n'est pas l'homme d'une thèse, comme dans les *Récits mérovingiens*, il est un grand écrivain.



AUGUSTIN THIERRY.

On cite près de lui Barante, l'historien des ducs de Bourgogne ; Sismondi, l'historien des républiques italiennes ; Montalembert, l'éloquent pair de France, compagnon de Lacordaire, chef politique des catholiques libéraux, ami des Irlandais et des Polonais, historien de *Sainte Élisabeth de Hongrie* et des *Moines d'Occident* ; Ozanam et toute une pléiade de chercheurs et de narrateurs qui ajoutent à l'érudition une noble préoccupation de l'art.

QUELQUES FIGURES DE SECOND PLAN A côté des grands auteurs, en marge des grands genres, une foule d'écrivains accroissent l'intensité de la vie littéraire. Émile Deschamps (1791-1871) a été si bien mêlé à la vie romantique qu'il suffit presque de lire la biographie de ce « grand bourgeois » du meilleur monde et d'excellentes façons, par M. Henri Girard, pour assister au développement du romantisme. Il avait commencé avec Florian et il a fini avec les parnassiens, dilettante qui passe d'*Estelle et Némorin* à des *Contes physiologiques*. Il faudrait aussi évoquer Ulric Guttinguer, Jules Lefèvre, Gaspard de Pons et cet admirable et mystérieux écrivain qui nous laissa *Gaspard de la Nuit*, Aloysius Bertrand. Mais le romantisme n'a pas tout absorbé ; et voici deux indépendants : Courier et Béranger.

Pendant que l'Église, soutenue par le pouvoir, essayait difficilement de reprendre en France son ancienne influence, le peuple, les bonapartistes, les demi-

soldes et tous les esprits attachés à la Révolution luttaient contre elle avec leur organisation et leurs sociétés secrètes. A la Chambre, l'opposition s'affirmait, sous la direction de Benjamin Constant, devenu un vigoureux écrivain, un orateur politique, à la parole limpide et nerveuse. Hors de la Chambre, elle était soutenue par des journalistes comme Armand Carrel qui, né avec le siècle, mourut en duel en 1836, déjà polémiste redoutable. Mais le plus grand fut Paul-Louis Courier. Né à Paris le 4 janvier 1772, purement bourgeois, il avait un goût très particulier pour le grec et pour le français du seizième siècle. Il fut officier aux armées d'Italie pendant le Directoire et le Consulat : mauvais officier, bon archéologue, lettré délicat. Ses lettres de cette date, à ses amis, sont charmantes. A la Restauration, il se retira en Touraine. Il traduisit en langue d'Amyot les pastorales de Longus, puis se découvrit pamphlétaire. Il signait « Paul-Louis, vigneron », des écrits d'un style incisif et d'une éloquence froide. Il attaquait toutes les tyrannies locales : le maire, le juge, le curé, et aussi les tyrannies générales : l'Église, la noblesse, le gouvernement : *Pétition aux deux Chambres* (1816), *Simple discours de Paul-Louis, vigneron de la Chavonnière* (1821), *Pétition pour les villageois qu'on empêche de danser* (1822), *Pamphlet des pamphlets* (1824). Ce grand écrivain fut assassiné dans un bois le 10 avril 1825. Cette mort, la poursuite et la découverte de ses meurtriers constituent un drame sombre et mystérieux.



PAUL-LOUIS COURIER.

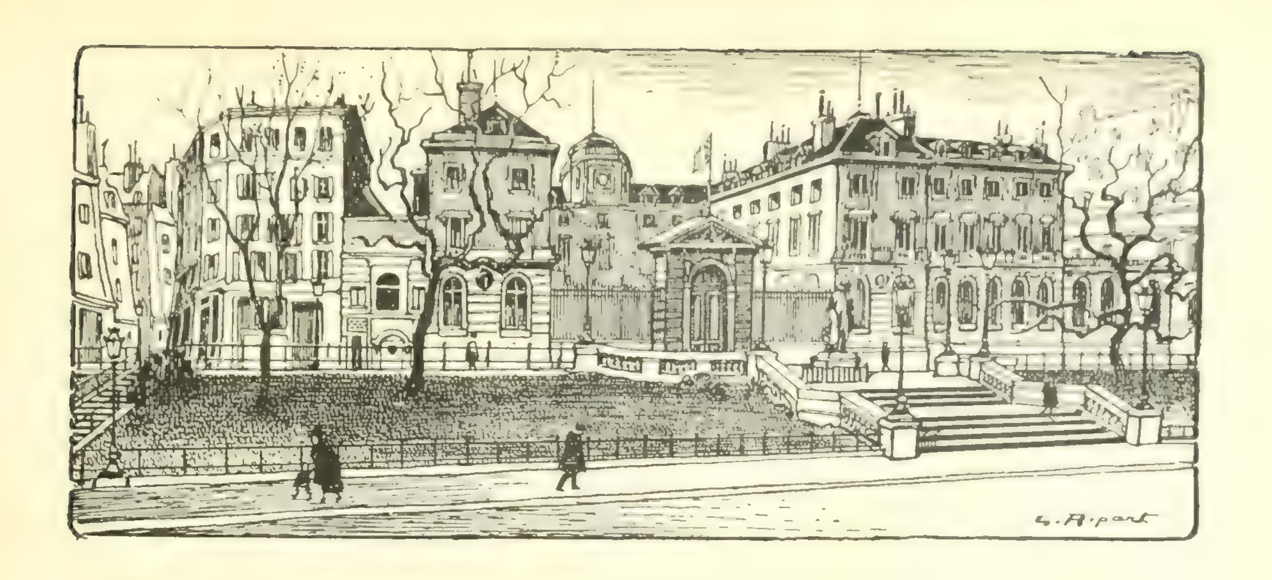
BÉRANGER Béranger, Picard par ses origines, Parisien par sa naissance, mourut en 1857 à soixante-dix-sept ans, glorieux et respecté ; à un moment donné, on l'égalait aux plus grands. Lacretelle nous raconte qu'il a vu un soir, dans un salon, « ce groupe colossal : Chateaubriand, Lamennais, Lamartine et Béranger » !

Ses premières années furent pénibles. Après une très sommaire éducation et dans le plus noir dénuement, il trouva un protecteur en Lucien Bonaparte et fut nommé expéditionnaire au ministère de l'Instruction publique. Il avait des projets de grande littérature auxquels il renonça pour écrire des chansons : il chantait alors le bon vin, les bons repas, les bons amis, Jeannette, Lisette, Margot ; il chantait le *Roi d'Yvetot*, lequel « dort fort bien sans gloire » et Napoléon, si susceptible, accepta la leçon en souriant. Sous la Restauration, il fut républicain en même temps qu'épicurien et si sa chanson tourne encore autour de ses grisettes, elle s'élève au ton de la politique. Béranger va dans les salons hostiles à la monarchie, il fréquente chez Jouy, « l'Ermite de la chaussée d'Antin », et chez Dupont de l'Eure. Enfin de poète libéral il devient poète patriote et napoléonien. Il crée *la Légende de l'aigle* et ses chansons volant de clocher en clocher prennent parfois le ton de l'épopée. Voilà ce républicain apôtre de la légende napoléonienne.



BÉRANGER EN 1833
(D'après une lithographie de Planta).

La restauration impériale consacra sa gloire, non sans l'embarrasser un peu. Il se laissa faire avec une habile bonhomie et mourut en pleine apothéose ; il fut pleuré comme un sage et un patriarche ; on le fredonne encore, on ne le lit plus ; on chante d'autres chansons, qui font regretter les siennes.

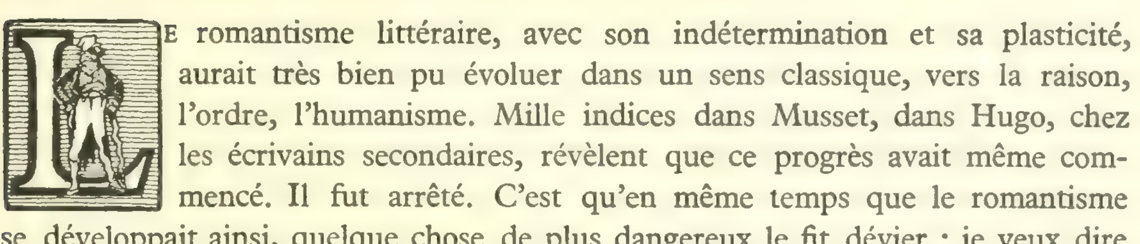


CHAPITRE IV

LE ROMANTISME UTOPIQUE

I. Les utopistes. Saint-Simon. Fourier. Les catholiques. Lamennais et son école. — II. George Sand. Le roman populaire. — III. Michelet, les historiens. — IV. Honoré de Balzac. Auguste Comte.

I



Le romantisme littéraire, avec son indétermination et sa plasticité, aurait très bien pu évoluer dans un sens classique, vers la raison, l'ordre, l'humanisme. Mille indices dans Musset, dans Hugo, chez les écrivains secondaires, révèlent que ce progrès avait même commencé. Il fut arrêté. C'est qu'en même temps que le romantisme se développait ainsi, quelque chose de plus dangereux le fit dévier : je veux dire les chimères de l'humanitarisme et du messianisme. Chacun se crut alors inspiré et capable de sauver le monde. Et ce fut l'anarchie et le délire !

LES UTOPISTES Le premier de ces maîtres d'exaltation et d'illusion fut Saint-Simon. Fils de grande famille, mais ruiné, colonel à vingt-trois ans, voyageur, marin, spéculateur, il avait vu de près la révolution d'Amérique et celle de France. Devenu très riche, il avait voulu tout savoir, tout éprouver, tout parcourir, « même la carrière du vice ». A la fin, il fut réduit à une affreuse misère

et voulut même se tuer. Quelques disciples le recueillirent et le sauvèrent. Cet homme-là avait conçu le dessein d'être à la fois Charlemagne et Newton : c'est-à-dire de créer la *science générale* et de l'appliquer à la société. Sa doctrine, fort obscure, est un singulier mélange de religion et d'industrialisme, où la religion est altérée par l'industrialisme et l'industrialisme par la religion. Sa méthode n'est plus l'étude de l'homme, mais celle de la société humaine par l'histoire, en quoi il fut le précurseur des méthodes modernes. Quelque temps après sa mort, ses disciples, conduits par Enfantin, qu'ils appelaient le Père, se retirèrent à Ménilmontant où ils vécurent en travaillant de leurs mains et où ils jetaient les bases de la société future. Après la mort d'Enfantin qui était devenu une espèce de magnétiseur et de mage, les disciples se dispersèrent ; et au sortir de cette école de folie, ils ont fondé les grandes banques, contribué à la colonisation de l'Algérie, développé les chemins de fer, lancé l'idée du canal de Suez, belle preuve que l'utopie excitant les forces imaginatives est peut-être une excellente école d'esprit pratique.

Fourier a moins de panache ; il ne descend pas de Charlemagne comme Saint-Simon. Il a été, je crois, épicier, mais pas longtemps : son âme candide et pure ne pouvait supporter les petits mensonges professionnels qu'on fait à la clientèle. Il a eu toute espèce d'accidents et de déboires dans sa vie. Il détestait une civilisation fondée sur la concurrence et sur le combat. Il voulait que chaque être humain se développât selon la nature et selon sa joie. Il y arrivait en utilisant, suivant un plan ingénieux, les tendances, soigneusement classées, de toutes les sensibilités. « Les attractions sont proportionnelles aux destinées », disait-il. Et il distribuait les hommes par « séries », selon leurs attractions ; d'où l'harmonie générale : « La série distribue les harmonies. » Le *Phalanstère*, ensemble de plusieurs séries, devait réunir toutes les séries nécessaires à constituer un ensemble viable. Fourier, qui était sans femme, sans enfant, qu'on ne voyait jamais que cravaté de blanc, comme un notaire d'opéra-comique (on le trouva mort, en redingote, à genoux au pied de son lit), était le plus doux et le mieux élevé des hommes, mais dépourvu d'art et de tact à un degré inimaginable.

Proudhon monte déjà d'un degré dans l'échelle de la raison ; il est excellent écrivain : styliste concentré et puissant, avec une véritable éloquence intérieure, il tempère par le sentiment humain et aussi par la connaissance de l'homme ce que sa dialectique a d'absolu. Pierre Leroux, ami de George Sand, ancien ouvrier typographe, omniscient et autodidacte, est aussi un bien curieux personnage. Mais tous ces gens vivent dans un monstrueux état de gonflement personnel ; et ils seront bientôt une foule confuse. Rien que des Messies !

Il ne manquait plus que le messianisme polonais à Paris : Towianski survint et son influence, qui s'est étendue à toute l'Europe, n'est pas encore épuisée ; il estimait que chaque pays a sa mission comme les individus. Il disait que le christianisme profondément entré dans la vie individuelle n'avait point encore pénétré la vie politique nationale et internationale des peuples. Il appelait ses disciples à travailler à cette œuvre après qu'ils auraient réalisé en eux-mêmes le règne et la paix de Dieu. Son action fut capitale sur l'émigration polonaise en Occident et par là sur plusieurs écrivains français, non des moindres : George Sand, Michelet, Quinet.

LAMENNAIS En présence de ces religions nouvelles, l'ancienne religion ne s'abandonnait pas. Dès 1815, le parti catholique avait essayé de s'assurer les jeunes écrivains d'avenir et il avait bien choisi puisqu'il s'était momentanément acquis un Victor Hugo et un Lamartine, pour succéder à un Chateaubriand, à un Ballanche et à un de Maistre ; mais quand vint 1830 et le grand mouvement de réforme sociale, celui qui était leur chef religieux se laissa attirer au péril, et abandonna l'Église : c'était Lamennais.

Félicité Robert de Lamennais naquit à Saint-Malo le 29 juin 1782. Dans sa jeunesse solitaire et indocile, plus d'une fois il assista au dramatique spectacle des cérémonies religieuses que célébraient là-bas mystérieusement des prêtres insermentés. Son père le conduisit bientôt à Paris. Il avait déjà beaucoup lu, beaucoup étudié. Rentré à Saint-Malo, il y vécut comme Chateaubriand à Combourg, s'exaltant par une rêverie sans objet. Son âme orageuse, des conseils trop impérieux, le jetèrent, à ce qu'on croit, dans les ordres. Sa vocation fut traversée par d'affreux soubresauts. La vie, l'action dans la foi, reprirent le dessus. Dans la religion il faisait tout tenir : science, politique, philosophie et littérature. En 1817, il publia, sous le titre d'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, le premier volume d'une œuvre qu'il avait un instant songé à intituler : *l'Esprit du christianisme*, par opposition à Chateaubriand. Il y reprenait l'argumentation de Pascal et la rajeunissait (si on peut rajeunir du Pascal) en évoquant le souvenir des récentes catastrophes. Sa dialectique eut un succès extraordinaire. On admira à la fois un nouveau Pascal et un nouveau Bossuet ! Le second volume, paru bientôt après, expliquait que le dépôt de la vérité religieuse réside uniquement dans la société divine qu'est l'Église et dans cette sorte de société humaine qu'est le sens commun, à l'exclusion de la raison. La thèse était trop pauvre, le livre trop violent, le style trop tendu pour que ce volume eût le succès du premier. Lamennais qui avait mis toute sa confiance dans la Restauration ne tarda pas à passer dans l'opposition. Il lui semblait que la royauté trahissait l'Église.

Il frappa à l'aveugle, imprudemment et terriblement. Il songeait à fonder un ordre nouveau : « la Congrégation de Saint-Pierre », et il aspirait à être un Loyola ; il réunit autour de lui quelques jeunes gens d'élite, dans sa solitaire maison patrimoniale de la Chênaie : entre autres Hippolyte de la Morvonnais, l'abbé Lacordaire, l'abbé Gerbet et ce Maurice de Guérin, dont M. Ernest Zyromski nous a révélé récemment l'âme douloureuse, passionnée et pensive.



LAMENNAIS (D'après Ary Scheffer).

Après 1830, il accourut à Paris, fonda un journal, *l'Avenir*, où il défendait les deux infaillibilités : celle du sens commun représentée désormais pour lui par la démocratie et celle de l'Église représentée toujours par le pape. Abolition du concordat, séparation de l'Église et de l'État, liberté illimitée de la presse et de l'enseignement : voilà sa politique. Rome s'émut. Il partit donc pour s'y défendre, avec Lacordaire et Montalembert. Il fut condamné. Il se soumit d'abord, mais un an après, malgré ses amis, publia un livre au style prophétique et biblique qu'il appela les *Paroles d'un croyant;* un peu de poésie et de tendresse humaine apparaît pour la première fois sous la rudesse de sa dialectique et de sa plume. Mais c'était la rupture, qu'il aggrava peu après par les *Affaires de Rome* (1836).

Dès lors, il changea d'amis, d'idées, d'allures, non d'orgueil ni de vertu. Il se lia particulièrement avec George Sand. Le parti radical et les socialistes le traitaient avec le respect qu'il n'avait cessé de mériter. Une correspondance qu'il a entretenue jusqu'à la fin avec Mme Cottu nous révèle la candeur et la simplicité de son âme. Il vieillit désenchanté, vivant de peu, et mourut le 2 février 1854. Lamennais fut le plus passionné et le plus mobile des esprits absolus.

LACORDAIRE Lacordaire, le plus retentissant des disciples de Lamennais, est né en Bourgogne, en 1802. L'éloquence, l'ardeur, l'imagination dominaient en lui. Il songeait à partir pour l'Amérique, lorsqu'il entendit parler de la Chênaie. Il y courut. Au journal *l'Avenir*, son éloquence se déploya. Mais il lui fallait la parole publique, la chaire. Il n'avait pas suivi Lamennais dans la séparation. Il resta prêtre et humblement et saintement. Pour l'être davantage, si l'on peut dire, il se fit dominicain. Pendant près de vingt-cinq ans, sous la robe blanche et le grand scapulaire, il fut l'apologiste émouvant du catholicisme. Il ne prêchait qu'à peine le dogme. Il aimait mieux dire ce que la société gagne par le christianisme, ce qu'elle perdrait en le perdant. Il garda donc du temps le pli d'étudier moins l'homme ou la vérité que la vie sociale dans son ensemble. Il fut moins théologien ou moraliste que sociologue. Il avait une voix forte et harmonieuse. Il préparait très soigneusement ses sermons, mais les disait avec la chaleur de l'improvisation. Moins hardi dans le détail du style que Bossuet, il fut ardemment romantique de goût et de sensibilité. Il gardait sa vie aussi cachée que sa parole était éclatante. Un instant cependant, en 1848, il fut élu à l'Assemblée nationale ; et il fut membre de l'Académie française. Il aimait l'enseignement ; il fonda l'école de Sorrèze où il se plaisait. Il mourut saintement en 1861.

II

GEORGE SAND Le romantisme humanitaire n'a suscité aucune vocation poétique ; les nouveaux poètes le fuyaient, et, comme Théophile Gautier ou Banville plus tard, ils se réfugiaient dans l'art pour l'art. C'est le roman et l'histoire qui lui doivent un peu de vie.

Aurore Dupin (George Sand), née le 10 juillet 1804, était fille d'un capitaine de cavalerie et d'une modiste. Par son père, elle descendait du maréchal de Saxe et de Dupin de Francueil. Elle fut élevée à Nohant, aux confins du Berry, par sa grand'-mère, une grande dame, et par sa mère, une grisette. Elle a délicieusement raconté ses vagabondages, ses lectures sous un vieil orme, devant la « grande prairie baignée des rouges clartés du soir » et le retour tardif à la maison.

Berrichonne aux beaux yeux, à la carnation superbe, — avertie, pleine d'appétits et de confiance, elle fut mariée à seize ans avec un homme d'esprit médiocre, le baron Dudevant ; vite déçue, elle le quitta, vint à Paris pour gagner sa vie, se fit

romancière, devint fournisseur attitrée de la *Revue des Deux Mondes* et commença dès lors cette existence si singulière où, avec l'indifférence morale la plus absolue, toujours aimée, toujours aimant, prompte à changer ses amants et à les oublier avec une dureté parfois inhumaine, elle se montrait d'autre part infiniment sincère et bonne, sans arrière-pensée ni égoïsme. Elle travaillait, elle produisait régulièrement, infatigablement comme une machine. Elle donnait sa prose comme une bonne nourrice donne son lait; si le roman qu'elle était en train d'écrire était fini un quart d'heure avant l'instant fixé pour le repos, elle en commençait immédiatement un autre.



GEORGE SAND
(D'après une lithographie de Lassalle).

Elle a subi l'influence de tous les hommes qu'elle a successivement connus. A ses débuts, elle a eu l'imagination tourmentée et romantique du temps; ses héros et ses héroïnes, elle les imaginait hors du réel, hôtes d'un monde poétique et passionné. Dans la lutte de la passion contre l'esclavage social, elle revendiquait éloquemment le droit de la passion. Le sommet de cette période fut l'étrange *Lélia* (1833), qui exprime moins la violence de l'amour que la peur de l'absolu de l'amour. Tous les personnages y sont livrés au délire sans cesse changeant de leur cœur. Mais déjà George Sand s'était liée avec les utopistes; Michel de Bourges, Pierre Leroux, Lamennais, le messianisme polonais, remplacèrent les simples romantiques. Elle voulut exprimer leurs rêves. Ayant rompu avec les règles normales de la vie, elle s'attachait à la panacée du sentiment; aussi n'aimait-elle point le fatalisme économique des saint-simoniens et des fouriéristes, mais elle entendait, comme eux, briser les chaînes. Elle se targuait de rouvrir dans les cœurs simples les sources de la bonté, de la vertu, du bonheur; c'est ainsi qu'elle trouva, dans quelques-uns

de ses romans « sociaux », une veine délicieuse. D'autre part, elle était enivrée par les vapeurs fumeuses d'étranges théories : réincarnation et transfiguration des âmes, etc. De là ces interminables feuilletons à l'intrigue touffue tels que *Consuelo*.

Heureusement, la romancière sut revenir à ce qui est son talent vrai et inimitable. Évoquant ses impressions d'enfance, elle s'essaya à peindre des âmes simples et paysannes dans un décor poétique et pittoresque. Point de passions exceptionnelles : la nature tout juste arrangée pour être aimable et gracieuse : *François le Champi, la Petite Fadette, la Mare au diable.*

L'Empire établi, elle cessa de vouloir prêcher et se contenta d'être un narrateur qui imagine des récits divertissants et dramatiques. En général, les débuts de ses romans sont très réussis, la suite languit souvent, sauf dans *les Beaux Messieurs du Bois-Doré* ou ce *Marquis de Villemer*, que Dumas fils porta au théâtre avec un succès inépuisable.

George Sand mourut le 8 juin 1876, universellement regrettée, pour son admirable vitalité, pour sa conscience et son travail, pour sa sincérité, son élan et sa bonté parmi les erreurs les moins excusables. Son influence a été très grande à l'étranger et surtout en Russie. Son style trop simple, trop limpide, malgré une merveilleuse facilité musicale, ses personnages un peu indistincts et qui n'ont point assez de solidité réelle pour s'imposer à notre mémoire, ses thèses qui sont trop datées, tout cela semble la reléguer loin dans le passé. Un livre d'elle reste, comme un écho du dix-huitième siècle et



ALEXANDRE DUMAS (D'après Achille Devéria).

de l'école de Rousseau, à laquelle George Sand appartient par tant de côtés : c'est l'*Histoire de ma vie* qu'elle a donnée en 1855.

EUGÈNE SUE ET ALEXANDRE DUMAS A côté d'elle, dans le roman social, il faut ranger bien au-dessous, comme mérite littéraire, peut-être au-dessus, comme force dramatique, Eugène Sue (1804-1857), le feuilletonniste un instant le plus populaire de France, à qui Lamartine lisait *Jocelyn* inédit. C'était en réalité un égoïste plus frotté de littérature que véritable écrivain. Les dramatiques *Mystères de Paris* eurent d'innombrables imitateurs, et *le Juif errant*, sombre conspiration des jésuites pour conquérir un fabuleux héritage, a créé un genre longtemps florissant et absolument désuet.



ALEXANDRE DUMAS EN HABIT D'ANTONY
(D'après Granville.)

D'ailleurs, le vrai maître du roman populaire à cette époque, c'est quelqu'un qui se moquait bien des utopies et des idées sociales : Alexandre Dumas. Celui-là a laissé plus qu'un nom. Son visage, ses cheveux crépus, ses grosses lèvres, ses regards de feu, révélaient la puissance naturelle qui lui faisait concevoir et écrire sans peine, inlassablement, les plus merveilleuses aventures. Le théâtre ne suffisait pas à cette prodigieuse activité. Il se jeta à corps perdu dans le roman, et il prit comme sujet principal l'histoire de France tout entière. Aidé du laborieux Maquet, il « enseigna l'histoire aux peuples et aux historiens ». D'Artagnan, Aramis, Athos, l'énorme Porthos dont la mort tragique et presque mythologique fit pleurer Dumas lui-même, tant il s'intéressait, ce vrai romancier, à ses personnages, et tant il y croyait, sont des types immortels comme Achille ou Ajax ! Son *Monte-Cristo*, chef-d'œuvre en son genre, est la peinture exacte après tout de Paris entre le pre-



BALZAC, par MARCEL VICAIRE. — D'après LOUIS BOULANGER.

mier et le second Empire. Alexandre Dumas se lit encore ; il captive encore ; il berce toujours sur ses genoux de conteur la curiosité des grands enfants que sont les hommes.

III

MICHELET Les historiens suivent l'esprit de leur temps. On cite ceux qui ont pu rester indépendants des fluctuations de la mode, et écrire, comme Thucydide, un κτῆμα εἰς ἀεί, une œuvre acquise à l'humanité pour toujours. Mais peu ont été aussi sensibles aux vents qui passent que Jules Michelet.

Il est né à Paris le 21 août 1758 « comme une herbe sans soleil entre deux pavés ». Son père, pauvre imprimeur venu de Laon, travaillait, accablé de dettes ; et son enfance fut rude. A quinze ans, il fut mis au lycée. A dix-huit ans, il avait tous les prix au concours général. En 1822, il était professeur au collège Rollin, donc tiré d'affaire. Il avait eu jusque-là deux guides, deux consolateurs, Virgile et l'*Imitation*. Un temps, il fut ballotté entre l'histoire et la philosophie, mais il fit connaissance avec Vico et, par lui, aima davantage l'histoire qui lui parut la vraie philosophie. Il fut nommé maître de conférences à l'École normale, puis chef de la section historique aux Archives. Il nous raconte qu'aux Archives, il entendait dans les documents des voix et le frémissement de la vie. L'histoire lui parut toujours animée : non pas comme Lazare sortant du tombeau et encore gêné par le linceul et les bandelettes, mais comme le printemps dans sa fleur. Catholique, royaliste et protégé par la cour, il se mit à écrire une grande *Histoire de France* à la fois très documentée et très romantique. Mais il tourna avec le siècle et, vers 1838, nommé au Collège de France, il transforma sa chaire en tribune ; il prêcha les idées nouvelles. C'est à cette date qu'il fut emporté par le romantisme humanitaire et social. Sous l'influence de son collègue Mickiewicz, il s'agrégea au messianisme, en l'adaptant à la France.

Le régime du coup d'État de 1852 révoqua Michelet ; il s'en aperçut à peine, car il était tout occupé par son *Histoire de la Révolution*. Quand il l'eut achevée, il reprit son *Histoire de France*. Il se délassait en composant des livres étranges où s'épanouit sa « jeunesse tard venue », comme il dit, la *Bible de l'humanité, la Montagne, l'Oiseau, l'Insecte*. Cette jeunesse « tard venue » s'explique par l'histoire de son cœur. Dans sa vraie jeunesse, il s'était marié avec une femme de condition et d'intelligence très inférieures à lui. Il épousa à la fin de sa maturité une jeune fille

qui sut exalter en lui les deux sentiments contraires : la passion et le respect. Elle le rendit infiniment heureux et malheureux et redoubla son exaltation. Il mourut à Hyères le 10 février 1874, laissant des manuscrits d'où l'on a su tirer des ouvrages très intéressants. Il reste à connaître ce journal intime qui ne nous a été révélé jusqu'ici que par des citations.

Son œuvre est très ample : d'abord des ouvrages d'histoire pure : un précis d'*Histoire moderne*, une *Histoire romaine* jusqu'à la fin de la République et puis les premiers volumes de l'*Histoire de France*, qu'il faut lire dans les toutes premières éditions, car il y a fait plus tard des suppressions. Au tome II, c'est le fameux *Tableau de la France*, si pittoresque et si émouvant. Dans ces volumes, l'historien peint avec une bien curieuse sympathie le moyen âge. Tout y respire l'amour du peuple, l'amour de la France et le respect de la foi chrétienne. La suite de l'*Histoire de France*, reprise beaucoup plus tard, est un étonnant mélange de partialité, d'intuition et de vérité. Même quand Michelet se trompe, sa paradoxale recherche de petites causes pour de grands effets, sa manie de bouleverser l'échelle des valeurs, a comme labouré le champ de l'histoire, brisé l'écorce du sol et ravivé les mottes inertes. C'est un livre à lire pour son opposition aux idées reçues et comme excitation à penser. La vérité y est souvent cachée, parfois devinée, jamais sûre d'elle-même ni rassurante pour le lecteur de bonne foi. L'*Histoire de la Révolution* est un poème. Dur pour les bourreaux et les victimes, Michelet n'aime que le peuple et quand il croit l'avoir trouvé, il est transporté d'enthousiasme. Dans ce même sujet, Thiers a été le chroniqueur des événements, Michelet le poète des passions.



MICHELET (D'après Toullion).

Ses ouvrages politiques et sociaux, composés entre 1840 et 1848, demeurent

très inégaux. *Le Peuple*, précédé d'une émouvante autobiographie, est le meilleur. Ce livre, où Michelet applique à la France le messianisme polonais, contient beaucoup d'idées, très belles et profondes, entourées d'observations précises et pittoresques. C'est une revue de ce que la France a fait et peut faire pour le monde. *Les Jésuites*, en collaboration avec Quinet, *le Prêtre*, *la Femme et la Famille*, assez contradictoire, insistent sur certains sujets avec une indiscrétion déplaisante. *L'Étudiant*, moins bien « réalisé », mais beaucoup plus nouveau, nous montre Michelet à la recherche de la *légende de la France*, pour exalter les cœurs et exprimer l'unité du sentiment national. Quant aux tout derniers ouvrages : *l'Insecte*, *la Montagne*, *la Mer*, ils sont d'un artiste imaginatif qui rêve, observe, rêve encore, médite, s'enthousiasme et mêle les effusions les plus naïves aux descriptions les plus éclatantes.

Ce que Michelet a de plus admirable, c'est le style. Il a inventé une phrase, une syntaxe à lui, toutes contraires aux habitudes du dix-huitième siècle et au style historique. C'est l'impression brusque, c'est la sensation même qu'il figure tout droit sur le papier sans aucun intermédiaire logique ou analytique, sans la métaphore ni l'idée. Invention dangereuse en d'autres mains que les siennes et dont il a d'ailleurs abusé à la fin de sa vie. Mais contenue par son goût d'humaniste, elle a renouvelé l'art d'écrire. Et elle a pénétré la fin du siècle, de Renan à Maurice Barrès.

VILLEMAIN. SAINT-MARC GIRARDIN. NISARD. QUINET

Tous les professeurs ne se laissèrent pas saisir comme ceux-là par la fièvre du temps. Villemain, qui à trente ans était académicien, qui fut plusieurs fois ministre de l'Instruction publique, ami de Victor Hugo, admirateur de Lamartine (un jour il remplaça son cours par la lecture d'une *Harmonie* encore inédite), enseignait et écrivait sur tous sujets avec une élégance aisée et un peu superficielle que Stendhal avait en horreur. Ce très galant homme fut poursuivi par un affreux destin. Il avait des périodes de folie : il le savait, il les redoutait et il en gardait le perpétuel tremblement. On lit encore son cours sur les Écrivains français du dix-huitième siècle. Son collègue, Saint-Marc Girardin, qui détestait les romantiques, parlait très agréablement aussi, mais sans ouverture d'esprit ni de cœur. Enfin Désiré Nisard a laissé un véritable monument dans les quatre volumes de son *Histoire de la littérature française*, où l'époque classique est magnifiquement célébrée par un homme qui se sentait exilé dans son temps et parmi la littérature nouvelle.

Edgard Quinet, sorte de Ballanche radical et protestant, grand ami de Michelet,

n'est déjà plus historien dans ses trois grandes œuvres : *Ahasverus* est un « mystère », *Prométhée* est une épopée en vers ; enfin la meilleure, *Merlin l'Enchanteur*, est un poème en prose ; le symbolisme historique l'emporte sur l'histoire. Exilé sous l'Empire, Quinet revint sous la troisième République et joua le rôle d'un grand personnage ; il mourut le 27 mars 1875. Il a de la fougue et bien des obscurités, comme les oracles.



EDGARD QUINET.

HONORÉ DE BALZAC Mais l'homme qui, pour nous, aujourd'hui, domine cette période, c'est Honoré de Balzac, l'auteur de la *Comédie humaine*.

Il est né à Tours le 10 mai 1799, d'un père méridional qui lisait assidument Rabelais et Montaigne, et d'une mère parisienne, exacte, douce, autoritaire, méticuleuse. Il fut mis au collège de Vendôme. Mais il restait fermé et indifférent à l'enseignement de ses maîtres comme Montaigne, et, comme Montaigne, il s'instruisait par ses lectures qui étaient immenses. Toujours concentré en lui-même, le regard hébété, on l'estimait incapable de rien devenir, sauf expéditionnaire parce qu'il avait une belle écriture. Quant à lui, assuré déjà de son génie, il voulait la gloire, qu'il entrevoyait sous la forme de l'Académie française. Il aura la gloire sans avoir le temps d'entrer à l'Académie ! En attendant, il se mit à travailler pour les libraires. Il vivait alors dans une affreuse mansarde avec trois sous de pain, deux sous de lait, trois sous de charcuterie, deux sous de blanchissage, deux sous de charbon de terre et deux sous pour les dépenses imprévues. Il entassait, sous des pseudonymes divers, romans sur romans. En 1825, trouvant la fortune lente à venir, il se fit éditeur, puis imprimeur, puis fondeur de caractères avec l'appui de Mme de Berny, sa *Dilecta*, qui fut pour lui l'amante la plus dévouée (voir les *Lettres de Mme de Berny* publiées par MM. Gabriel Hanotaux et Georges Vicaire). Au bout de trois

ou quatre ans, il se trouva à la tête de 90 000 francs de dettes. Il abandonna l'industrie. Juste à cette heure, la réputation lui venait avec *les Chouans* et la *Physiologie du mariage*. Et il demanda à sa plume de payer ses dettes !

Petit, trapu, une encolure de taureau, le front puissant, des épaules à porter un monde, il s'attela au plus terrible labeur qu'homme de lettres ait jamais entrepris. Tous les matins, revêtu de sa fameuse robe de chambre blanche qui lui donnait l'air d'un moine, il s'asseyait à sa table de travail. Sa cafetière d'un côté, son écritoire de l'autre, il y restait des dix-huit heures, ne donnant au sommeil que quelques instants fiévreux. Il se cachait dans un des trois ou quatre domiciles qu'il s'était aménagés dans Paris, soi-disant pour échapper à ses créanciers, mais plutôt par amour du romanesque. Là il vivait avec les personnages de ses romans. Il croyait à ses propres fictions ; ce qui est imaginaire pour nous, c'était le réel pour lui. Quand son travail était fini, il sortait, il allait faire quelque repas formidable dans un restaurant à la mode ; et, après avoir mangé comme un héros de Rabelais ou d'Homère, il retournait avec le même enthousiasme à son isolement de bénédictin.

Aussi sa production dépassait tout ce qu'on peut raisonnablement imaginer : « Cette année, écrivait-il en 1835, j'aurai produit : 1° *le Père Goriot;* 2° *le Lys dans la vallée;* 3° les *Mémoires d'une jeune mariée;* 4° *César Birotteau;* j'aurai fait trois livraisons d'*Études de mœurs* pour Mme Béchet (éditeur) et trois livraisons d'*Études philosophiques* pour Werdet (autre éditeur). Enfin j'aurai achevé le troisième dizain [des *Contes drolatiques*] et *Seraphita.* »



HONORÉ DE BALZAC.

Après plusieurs années de cette surhumaine existence, Balzac eut achevé de payer ses dettes ; il eut de l'argent qu'il engloutit dans des spéculations folles. Animé d'un orgueil magnifique et jovial, il fut un instant amoureux et mondain. Il fréquentait les salons et les théâtres. Il y portait un habit bleu à boutons d'or massif, et une canne monstrueuse, surmontée d'un pavé de turquoise : « la canne de M. de Balzac. » Mais il s'aperçut vite que le dandysme n'était pas son affaire et il redevint le bûcheron le plus

acharné de la littérature : « Chacun, raconte Théophile Gautier, son collaborateur, a pu le rencontrer, surtout le matin, lorsqu'il courait aux imprimeries porter la copie et chercher les épreuves dans un costume infiniment moins splendide. L'on se rappelle la veste de chasse verte à boutons de cuivre représentant des têtes de renard, le pantalon à pieds quadrillé noir et gris, enfoncé dans de gros souliers à oreilles, le foulard rouge tortillé encore autour du cou et le chapeau à la fois hérissé et glabre, à coiffe bleue déteinte par la sueur, qui couvraient plus qu'ils n'habillaient *le plus fécond de nos romanciers.* Malgré le désordre et la pauvreté de cet accoutrement, personne n'eût été tenté de prendre pour un inconnu vulgaire ce gros homme aux yeux de flamme, aux narines mobiles, aux joues martelées de tons violents, tout illuminé de génie, qui passait emporté par son rêve comme par un tourbillon. »

Depuis des années il aimait, sans espoir croyait-il, une lointaine Polonaise. Mais elle devint veuve et il l'épousa. Il avait réglé ses affaires, fait une installation magnifique et allait goûter la paix lorsque cinq mois après ce mariage et avant d'avoir eu le temps de s'en repentir, il mourait le 18 août 1850. Il faut lire dans *Choses vues* de Victor Hugo le dramatique récit de cette fin.

LA « COMÉDIE HUMAINE » Le nombre de ses romans est donc immense. Mais comme son génie était naturellement synthétique, ami de l'ordre et des classifications, il essaya de mettre de l'ordre dans ce chaos. En 1834, il parvenait à créer, sous le titre d'*Études de mœurs,* un solide groupement. Il rangeait tous ses romans dans les sept groupes suivants : 1° *Scènes de la vie privée;* 2° *Scènes de la vie de province;* 3° *Scènes de la vie parisienne;* 4° *Scènes de la vie politique;* 5° *Scènes de la vie militaire;* 6° *Scènes de la vie de campagne;* 7° *Études philosophiques.* Malgré ces titres, il ne faut pas croire que les cadres (*foyer*, *province*, *Paris*, *la campagne*, etc.) fussent le principe essentiel de cet ordre. C'est d'après les passions que Balzac procédait à sa classification. Les émotions et les sensations irréfléchies, les passions de jeunesse, dont au *foyer* on saisit mieux les délicates nuances, formaient le sujet de son premier groupe. Les passions violentes d'un âge plus réfléchi où le calcul, l'intérêt, l'égoïsme se dressent contre l'élan, voilà quel fut le lot de *la Vie de province* et ainsi des autres.

En 1841, le titre un peu trop vague d'*Études de mœurs* fut remplacé par le titre immortel : la *Comédie humaine.* Mais l'auteur ne s'était pas borné à un titre et à un classement. Il reprit et refondit tous ses volumes, unifia les personnages, les conserva de roman en roman, et les rattacha les uns aux autres par les liens complexes de la

société humaine, tout cela dans le cadre de son temps et avec la plus étonnante fidélité à reproduire la vérité des paysages, des villes, des maisons et des choses. « Tous ses livres, dit ce grand Victor Hugo, qui l'a admiré, comme il a admiré Lamartine, d'une amitié infiniment intelligente et sans jalousie, ne forment qu'un livre, livre vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller et venir, marcher avec je ne sais quoi d'effaré et de terrible mêlé au réel, toute notre civilisation contemporaine. »



BALZAC (D'après une caricature de Granville).

Cette *Comédie humaine* contient donc deux à trois mille personnages de toutes les professions, de toutes les éducations et de tous les costumes, depuis le forçat et le meurt-de-faim jusqu'aux « types » les plus hauts et les plus délicats de la société ; mais tous pareils en ceci qu'ils ont quelque passion. Car Balzac montre que tout besoin, tout désir, tout sentiment peut être un germe de passion ; et il fait croître ce germe jusqu'au sacrifice ou bien jusqu'à la folie, ou jusqu'au crime, en tout cas jusqu'à la tragédie. Il lui fallait inventer des intrigues assez dramatiques et assez diverses pour faire vivre tout ce monde immense. Et il lui fallait aussi trouver un style qui s'appliquât à une si riche variété d'êtres humains et d'événements, de paysages et de milieux. Il y réussit. Il savait le français mieux qu'homme de son temps. Il a écrit des *Contes drolatiques* dont quelques-uns sont ses ouvrages les plus artistes, en pure langue du seizième siècle. Il possédait les vocabulaires techniques : proverbes populaires, argot, lui étaient familiers. Il a fait parler l'illustre Gaudissart et le forçat Vautrin avec une vérité déconcertante. Mais il n'avait aucune idée préconçue du style artiste. Il s'abandonnait à sa propre verve. Il n'a eu ni figures, ni cadences auxquelles il se plût indépendamment des choses, comme Flaubert, par exemple.

Il n'a même pas des habitudes involontaires de style. Sa langue, d'une inépuisable richesse et souplesse, répond à l'infinité de la *Comédie humaine*. On ne peut donc pas dire que Balzac écrive bien. Cela n'a pas de sens pour lui. Dans l'œuvre totale le fond et la forme ne sont qu'un. Le monde créé par lui est-il solide et vivant en toutes ses parties ? Cela lui suffit et le style n'en est que la lumière. Il importe que cette lumière épouse fidèlement tous les contours de la vie et qu'elle permette de les saisir ; c'est son objet : hors cela, elle n'est rien.

Ayant créé un monde, Balzac devait, même sans être philosophe (or il l'était comme le prouvent *Louis Lambert* et *Seraphita*), aboutir à certaines conclusions morales. Elles ne sont pas bien nombreuses ; elles se réduisent à ceci que la société est menacée par les passions violentes et les mouvements instinctifs du cœur humain. Il faut donc une forte discipline sociale et religieuse pour réprimer ces passions : d'où le mot célèbre que « le christianisme et surtout le catholicisme, étant un système complet de répression des tendances dépravées de l'homme, est le plus grand élément de l'ordre social ». Telle est la conclusion du plus authentique génie de la littérature française, si du moins avoir du génie veut dire inventer, combiner, choisir et faire vivre, c'est-à-dire « créer ». Car mieux encore que Shakespeare et qu'aucun autre écrivain, l'auteur d'*Eugénie Grandet*, de la *Recherche de l'absolu*, du *Curé de Tours*, du *Père Goriot* et de cent autres chefs-d'œuvre mérite l'éloge fameux d'être l'homme « qui a le plus créé après Dieu ».

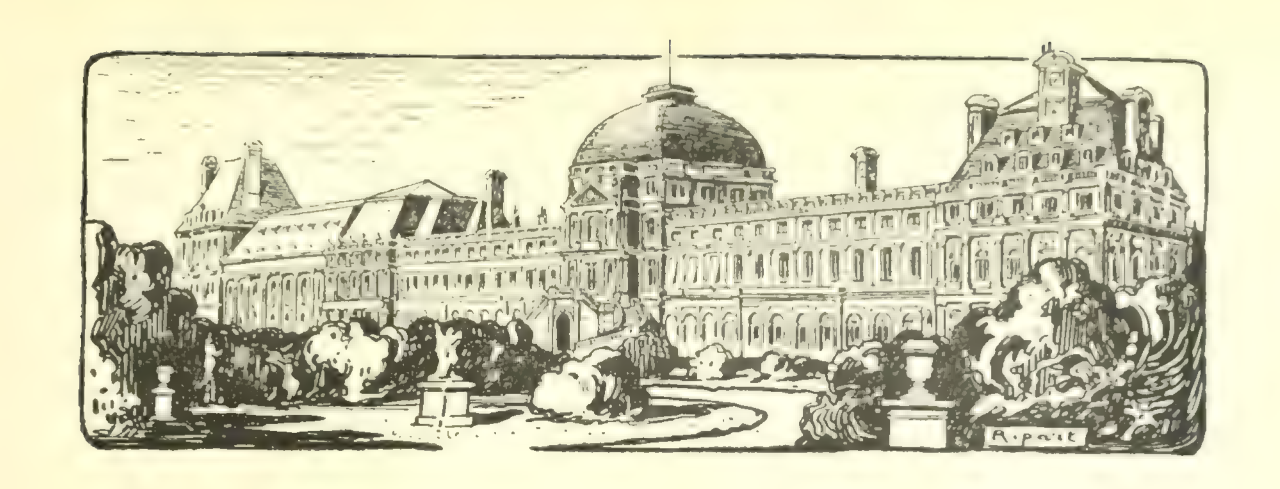


AUGUSTE COMTE.

AUGUSTE COMTE Balzac le classificateur apportait quelque chose de solide dans le tourbillon du romantisme humanitaire. Pour clore la peinture de cette époque et la rattacher à l'avenir, plaçons ici un autre classificateur : Auguste Comte. Mais ce qu'il a classé, ce n'est pas un monde créé par lui, c'est le contenu de la raison humaine, et

c'est l'humanité tout entière. Il est né à Montpellier en 1788 et il est mort à Paris le 5 septembre 1857. Élève de Saint-Simon, puis brouillé avec son maître, il eut comme lui la double ambition de faire la synthèse du savoir humain et de créer une religion de l'humanité. Il mena une vie dure, pauvre, désintéressée. Répétiteur à l'École polytechnique, il publia son *Cours de philosophie positive* qui est une classification objective du contenu de l'esprit humain. Il rencontra une jeune fille, Clotilde de Vaux, pour qui il éprouva un amour insensé. Elle mourut tôt comme Elvire et, plus religieux que Lamartine, le géomètre philosophe institua autour de son image un culte avec des cérémonies rituelles, des prières et des heures de méditation. Son système est trop connu et trop important pour qu'on prétende ici le résumer en quelques lignes : la théorie des trois états, la séparation du savoir positif et de la croyance, enfin la recherche de l'ordre, la subordination de la partie au tout, de l'homme à l'humanité, en sont les principaux « moments ». Ses idées particulières sont des sources de lumière ; elles devaient aider à relever l'édifice de la raison un peu ébranlé par le rêve et la chimère. Pour ma part, encore que nos maîtres de jadis (Taine et Brunetière) et aujourd'hui quelques puissants esprits s'éclairent à son flambeau, je ne crois pas que son positivisme demeure. Si on relègue dans la croyance pure tous les postulats religieux, si l'on arrête la science à elle-même, il est certain qu'on aura évité les conflits de la religion et de la science. Mais le remède peut sembler pire que le mal, car c'est diminuer la grandeur de l'esprit humain que d'en détruire l'unité.





CHAPITRE V

LE RÉALISME ET LE PARNASSE

La cour et le monde. Le boulevard. Prévost-Paradol. Rochefort. About. Veuillot. Barbey d'Aurevilly. Sainte-Beuve. Taine. Renan. La poésie. Théophile Gautier. Leconte de Lisle. Le Parnasse. Léon Dierx. J.-M. de Hérédia. Sully Prudhomme. Coppée. Les indépendants. Banville. Baudelaire. Le roman. Flaubert. Maupassant. Les Goncourt. Zola et le naturalisme. Le roman mondain. Le théâtre. Augier. Dumas. Sardou.



LES débuts de la révolution de 1848 n'avaient guère effrayé le pays ; les émeutes socialistes qui suivirent l'affolèrent. La France du Directoire s'était donnée au général Bonaparte, celle de la deuxième République se donna au neveu de l'empereur Napoléon. Du coup, les utopies s'envolèrent. Seuls les « burgraves » du temps passé, un Hugo, un Lamartine, un Michelet, un Quinet, avec une poignée de jeunes républicains ou de jeunes *ultras*, se tinrent à l'écart. Le gouvernement assurait l'ordre ; la prospérité matérielle s'accroissait ; la vie était douce ; chacun ne songea plus qu'à rester à sa place pour goûter le bonheur d'être au monde. Si ce ne fut pas le triomphe du positivisme, ce fut celui des idées positives. Dans le roman, au théâtre, partout, sauf en poésie, l'esprit s'enferma dans le réel, l'observable, l'agréable, l'utile ; la morale même s'y cantonna.

LA COUR ET LE MONDE Le maître, très large d'idées et très généreux, pensionnait sans distinction de parti les gens de lettres : Leconte de Lisle, ennemi affiché du régime, eut une pension, et Théophile Gautier, toujours si

farouchement indépendant, devint le critique officiel. L'Impératrice, entre Octave Feuillet et Mérimée, exerçait une action plus marquée, qui se bornait d'ailleurs à un petit groupe bien pensant et mondain. Au Palais-Royal, le prince Jérôme, « César déclassé », abritait un libéralisme bonapartiste et libre-penseur. Chez lui fréquentaient Renan, Taine, Sainte-Beuve, Émile Augier. La princesse Mathilde, à l'Élysée l'hiver, à Saint-Gratien l'été, réunissait les libres artistes : Gautier, Flaubert, les Goncourt. Ainsi la cour laissait, avec le temps qui marchait, l'esprit général s'orienter de soi-même.

C'est l'époque où Paris change d'aspect : ses rues étroites, ses vieilles maisons, ses vieilles habitudes disparaissent ; et, sous le proconsulat de M. Haussmann, les grandes avenues, larges, régulières, magnifiques, s'ouvrent de tous côtés, créant une ville de santé, de luxe et de plaisir. L'Opéra se bâtit, tout d'or et de marbre, édifice complexe, fait expressément pour encadrer dans sa magnificence tous les arts qui enchantent, qui distraient et qui flattent. Enfin, achevant cet aspect de joie et d'abondance, les expositions universelles commencent à étaler leurs éphémères splendeurs. Mais cette grandeur matérielle ne grandit pas également l'esprit et Renan écrivait :

> La foule qui se presse sous ces voûtes de cristal est-elle plus éclairée, plus morale, plus vraiment religieuse qu'on ne l'était il y a deux siècles? On en peut douter. Il ne semble pas que beaucoup de personnes soient sorties du palais de l'Exposition meilleures qu'elles n'y étaient entrées ; il faut même ajouter que le but de MM. les exposants n'eût pas été précisément atteint si tous les visiteurs avaient été assez sages pour dire en sortant : « Que de choses dont je peux me passer ! »

Une forme nouvelle et brillante du plaisir naît à cette époque : c'est l'opérette. L'esprit de Meilhac et Halévy qui va presque jusqu'au génie, et la musique d'Offenbach plus spirituelle encore, s'unissent et créent un genre fantaisiste, amusant, imprévu, relevé d'une pointe de parodie, sans irrespect profond ni méchanceté : *la Belle Hélène*, *Orphée aux enfers*, *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, *Barbe-Bleue*, *la Vie parisienne*. Ce fut la toquade du jour, le genre « européen ». En 1867, l'empereur Alexandre de Russie, venu pour l'Exposition universelle, y courut le soir même de son arrivée. La comédie elle-même a perdu toute profondeur. Elle a bien trouvé une monnaie de Molière et de Rabelais, une franche et saine monnaie, mais qui n'est que de la menue monnaie : Labiche.

L'esprit est représenté non par des Duclos ou des La Bruyère, mais par les « boulevardiers ». Ils ont en effet beaucoup d'esprit, mais de celui qui est trop éphémère et trop court; ils démasquent les vanités, ils rient de la sottise et de la prétention ;

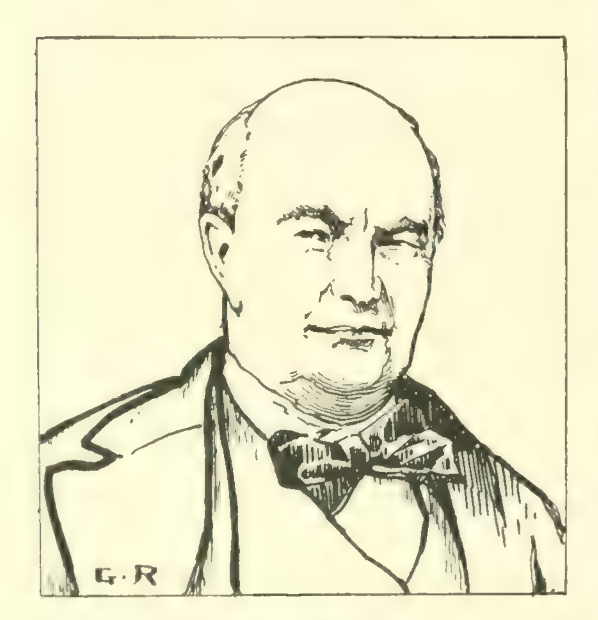
ils pèsent les hommes à leur valeur ; mais leur royaume, qui va du restaurant Brébant (coin du faubourg Montmartre) jusqu'au café de la Madeleine, se limite à la portée de leur monocle ; ils ne connaissent rien au delà. Les plus célèbres sont Nestor Roqueplan, Armand Silvestre, Aurélien Scholl, Charles Monselet et toute la rédaction du *Figaro* de Villemessant. Ainsi dans la musique, le rire et les épigrammes, la France et l'Empire s'en vont joyeusement vers la catastrophe de Sedan.

Cependant, quelques journalistes voyaient plus loin : Prévost-Paradol, avec sa gravité académique et sa facilité normalienne, a longtemps fait admirer aux *Débats* et à la *Revue des Deux Mondes* des articles dont la copie « sans rature » était écrite magnifiquement au courant de la plume. Il a laissé deux volumes : *la France nouvelle* et les *Moralistes français* qu'on relit encore aujourd'hui. Sa destinée fut tragique ; il se rallia à l'Empire, fut aussitôt nommé ministre aux États-Unis. Peu de mois après, la guerre éclatait avec l'Allemagne ; et il se faisait sauter la cervelle : regret politique ou regret d'amour ? On ne sait. Henri Rochefort, le marquis de Rochefort, d'un goût vigoureux, d'une vitalité intense, d'une énergie brutale, tint tête à peu près seul à l'Empire. Edmond About, ancien normalien, libéral, librepenseur, excellent journaliste, a écrit aussi des romans et des livres d'observation qui dépassent de beaucoup l'horizon du journal. Il avait un style vif et spirituel, qui rappelait Voltaire et qui sentait le boulevard ; il écrivait avec une science consommée de la langue et de la grammaire à une époque où ce savoir commençait déjà à être rare

Un grand écrivain, Louis Veuillot, défendait le catholicisme avec le journal *l'Univers*. Il était fait pour la guerre, mais il s'était aiguisé de bonnes armes. D'une très petite origine et très humble, il apprit tout seul le français et il sut l'écrire mieux qu'homme de son temps. Il se piquait, avec justice, de ne rien dire qui ne fût parfaitement français et de la plus pure grammaire ; il avait particulièrement lu La Bruyère, mais il corrigea par beaucoup d'aisance et de facilité l'artifice des *Caractères*. Ses polémiques quotidiennes, recueillies dans ses *Mélanges*, n'ont rien perdu de leur agrément. Il a donné aussi des poésies, des romans vigoureux, mais un peu secs ; enfin il a laissé d'admirables lettres familières où l'on voit, comme dans celles de Joseph de Maistre, un cœur tendre et noble. Ses articles littéraires sont d'un goût aussi sûr que sévère et l'on devine, sous la dureté du critique chrétien, le penchant de l'artiste pour le talent.

Un autre catholique, Barbey d'Aurevilly, fut un partisan plutôt qu'un soldat. C'était un héros d'Homère pour la taille, la force, l'appétit, le rire et la noblesse. Toujours vêtu comme Théophile Gautier au temps d'*Hernani*, il resta pauvre, fier,

intraitable, ne possédant que le lit de fer où il dormait et le Christ devant lequel il priait matin et soir. Sa critique est en apparence fantaisiste et outrancière, mais il voit juste et va loin. Il a composé des romans et des contes : *Une vieille maîtresse*, *l'Ensorcelée*, *le Chevalier Destouches*, *le Prêtre marié*, *les Diaboliques*. Il y a affronté de singuliers sujets et des passions étrangement perverses. Son style, encore tout plein de romantisme, est précieux, brutal, recherché, sans jamais être médiocre. Il est mort très vieux ; son grand cœur a eu la consolation à l'heure dernière de trouver un admirable dévouement féminin qui aujourd'hui entretient le culte de sa mémoire. C'est un curieux phénomène que cette alliance du génie le plus indépendant et le plus violent avec la foi catholique, et ce n'est pas un phénomène isolé ; son disciple, Léon Bloy, qui avait lui aussi une sorte d'outrance superbe, nous en offre tout autant.



SAINTE-BEUVE.

SAINTE-BEUVE Au-dessus de ces écrivains étaient quelques grands esprits : un Sainte-Beuve, un Taine, un Renan. Charles-Augustin de Sainte-Beuve est né à Boulogne-sur-Mer le 23 décembre 1804. A quinze ans, il vint à Paris et il fut au collège un si admirable élève que le gouvernement de la Restauration, empressé à encourager le talent, lui fit donner, outre les prix réguliers, des récompenses exceptionnelles. Il songea d'abord à la médecine. En même temps, il fréquentait Daunou et s'attachait à la philosophie idéologiste du dix-huitième siècle. Mais il entra au *Globe*, rencontra Hugo qui lui ouvrit les horizons de la poésie. Il se porta à travers toutes les doctrines depuis Saint-Simon jusqu'à Armand Carrel, depuis le catholicisme jusqu'au protestantisme. Il finira par se fixer beaucoup plus tard dans une libre pensée tranquille et épicurienne. Ces apprentissages n'étaient pas allés sans peines morales. Sainte-Beuve souffrait cruellement à chaque rupture. Cette richesse de vie intérieure se révèle dans ses œuvres de cette première période jusqu'aux *Lundis*.

Encouragé par Victor Hugo, il s'était hasardé à publier trois recueils de vers : *Vie et poésies de Joseph Delorme* (1829), *les Consolations* (1830), *les Pensées d'août* (1837).

Ces volumes froidement accueillis auront plus tard une profonde influence. On y admirera la notation des sensations subtiles dans leur correspondance avec les états d'âme (*les Rayons jaunes*) ; et l'on y apprendra que les choses familières, pauvres et laides, même exprimées dans un style volontairement terre à terre, ont leur poésie. Mais Sainte-Beuve versifiait médiocrement et parlait en vers une langue parfois incorrecte jusqu'à la platitude. Quoi qu'il en soit, ces recueils peignent déjà l'inquiète personnalité du poète, laquelle achève de se fixer pour nous dans un roman, *Volupté*, auquel a collaboré Lacordaire, et dans d'autres nouvelles, moindres d'importance, mais toujours extrêmement « intelligentes », *Madame de Pontivy*, *le Clou d'or*.

Poète et romancier, Sainte-Beuve, déjà, était un critique. Ses amis romantiques utilisèrent ce talent ; il fut le Du Bellay de la nouvelle école et même il composa un *Tableau de la poésie française au seizième siècle* où il tâchait de rattacher le romantisme à la Renaissance ronsardine, tandis que jusque-là les romantiques s'étaient crus obligés de remonter jusqu'au moyen âge pour trouver une tradition et des ancêtres. En 1843, appelé à l'Université de Lausanne, il donna, sous l'influence de Vinet, un cours sur Port-Royal, d'où devait sortir sa grande œuvre ; mais aussi l'auteur avait trouvé ou ramené sur son chemin Montaigne, saint François de Sales, Pascal, Racine : c'est son *Port-Royal*, véritable « somme » du dix-septième siècle. En 1848, il accepta de faire à Liége un cours sur Chateaubriand, qui devint livre et s'intitula *Chateaubriand et son groupe sous l'Empire*. Sainte-Beuve avait été accueilli par Chateaubriand et par Mme Récamier, il avait exprimé pour le maître la plus vive admiration : dès que celui-ci a disparu, au lieu de dégager les aspects définitifs du génie, il s'ingénie à découvrir l'homme avec ses manies et ses petitesses. En 1852, il se rallia à l'Empire. Il avait commencé à donner chaque lundi un feuilleton littéraire au *Constitutionnel*. Il continua au *Moniteur universel*. Il fut même nommé sénateur de l'Empire, mais le vieil instinct d'indépendance reprit le dessus : il passa au *Temps* qui était un journal d'opposition. Il mourut le 13 octobre 1869, juste à temps pour ne pas voir la guerre. La princesse Mathilde le traita un jour de « renégat ». Mais du moins il n'a jamais été renégat de la bonne littérature, comme le prouvent les *Lundis*.

LES « LUNDIS » Les *Lundis* sont des articles de critique, mais non pas de cette critique qui consiste à juger les livres du jour et les talents contemporains. Sainte-Beuve ne profitait des livres du jour que pour étudier la littérature dans son ensemble. Il mettait les incidents littéraires à leur place dans le

développement de la civilisation. Aussi a-t-il élevé aux lettres un monument incomparable, et ce monument les a grandies elles-mêmes. Tous les auteurs connus ou à demi connus y apparaissent pour peu qu'ils offrent de l'intérêt. Sainte-Beuve mettait sa coquetterie à pénétrer leur secret ; et il atteint presque toujours l'exacte et vivante ressemblance. Il y arrivait par le travail. Le sujet d'article choisi, il lisait chez lui, de neuf heures du matin à midi et de sept heures à neuf heures du soir ; entre le déjeuner et le dîner, il s'enfermait dans des bibliothèques ou courait chercher des renseignements oraux. Le vendredi, il composait son article et nul ne pouvait l'approcher ; le lendemain il lisait, corrigeait et livrait sa copie. Il était doué d'une finesse et d'une pénétration psychologiques perpétuellement enrichies par de nouvelles expériences. Il était scrupuleux sur l'exactitude historique. Il s'était fait un style personnel, vif, jaillissant, figuré, souvent raffiné et alambiqué, mais toujours ennemi de la déclamation et du bavardage. Il jugeait avec un goût très délié et très sûr. Quelquefois il n'a pas su comprendre ou exprimer certaines valeurs supérieures. Peut-être y avait-il quelque nuance de jalousie là dedans : les grandes gloires contemporaines ont toujours un peu offusqué Sainte-Beuve.

Malgré les tendances scientifiques de son temps, il résista à la tentation de « classifier » ses portraits. Il en resta, comme il dit, « à la botanique d'avant Jussieu, d'avant Linné, à la botanique de Jean-Jacques ». Ses articles sont des *Essais*, et son nom ne doit pas être inscrit trop loin du nom de Montaigne.

HIPPOLYTE TAINE Hippolyte Taine a eu l'ambition, que Sainte-Beuve avait sagement écartée, de trouver cette classification systématique qui ferait apparaître au centre des choses « l'axiome » organisateur. Ce fut le rêve de sa vie, l'occupation de son esprit et la fatalité de son génie. Il est né à Vouziers le 21 avril 1828. Fils et neveu de notaires, esprit net et solide, avec l'amour de l'ordre et du travail, il fut au collège, puis à l'École normale, de beaucoup le meilleur élève. Il s'attacha à la philosophie et, après une crise douloureuse de scepticisme, il prit pour maître Spinoza. Dans le vaste empire de cette philosophie, il se tailla son domaine. Par l'étude abstraite de l'homme, par l'étude concrète des artistes et des écrivains, il voulut prouver que les « mouvements de l'automate spirituel qu'est notre être sont aussi réglés que ceux du monde matériel ». Bientôt après, une autre influence vint compléter celle de Spinoza : il lut Hegel et ce fut pour lui une véritable révélation. Il traduisit la métaphysique du professeur allemand en langage positif et psychologique. Désormais, sa méthode était fixée. Elle consistait

à déterminer la faculté maîtresse d'un homme, en l'expliquant par la race, le milieu et le moment.

Après quelques années de professorat en province, Taine s'établit à Paris ; il collabora à la *Revue des Deux Mondes*, aux *Débats* et même à *la Vie parisienne*. Il se lia avec Renan et Sainte-Beuve. En 1864, il avait eu la chance d'être nommé professeur à l'École des Beaux-Arts. Lorsque la guerre de 1870 éclata, il reçut un terrible choc. Il comprit désormais que le travail du philosophe ne pourrait plus se borner à chercher la vérité pour elle-même, et que, dans l'état le plus avancé de civilisation, il faut peu de chose pour retrouver au fond des hommes la sauvagerie animale et la férocité primitive. Il eut une grande désillusion : l'Allemagne. En homme méthodique il résolut de se faire une opinion sur les « affaires publiques de son temps ». Il s'enferma aux Archives pour étudier les *Origines de la France contemporaine*. Jeune, il s'était cru libéral et républicain. Le livre qui sortit de ses dernières recherches, amer et triste, le révéla incertain, mais surtout bourgeois à tendance « réactionnaire », tout voisin de Balzac, sauf en religion, car Taine est toujours resté libre penseur. Il mourut en 1895, entouré de l'universel respect.



H. TAINE (D'après Bonnat).

Son œuvre n'est pas dominée autant qu'on pourrait le craindre par sa dure métaphysique. Son déterminisme (tel qu'il l'a défini plusieurs fois) était assez vague pour n'entraver en lui ni l'historien, ni le critique d'art. Ce qui l'a gêné davantage, c'était plutôt son tempérament intellectuel trop porté à raisonner son plaisir. Il possédait une imagination forte, mais pauvre, et il se croyait tenu à écrire avec des couleurs éclatantes : « Je lutte, disait-il, entre les deux tendances. Je tâche par principe d'aligner des idées à la Macaulay et en même temps je veux avoir l'impression vive de Stendhal, des poètes et des reconstructeurs. » Le résultat de cette lutte, ce sont d'amples et solides paragraphes, trop volontaires, contenant à la fois l'idée et l'image, lesquelles se déroulent parallèlement et méthodiquement en

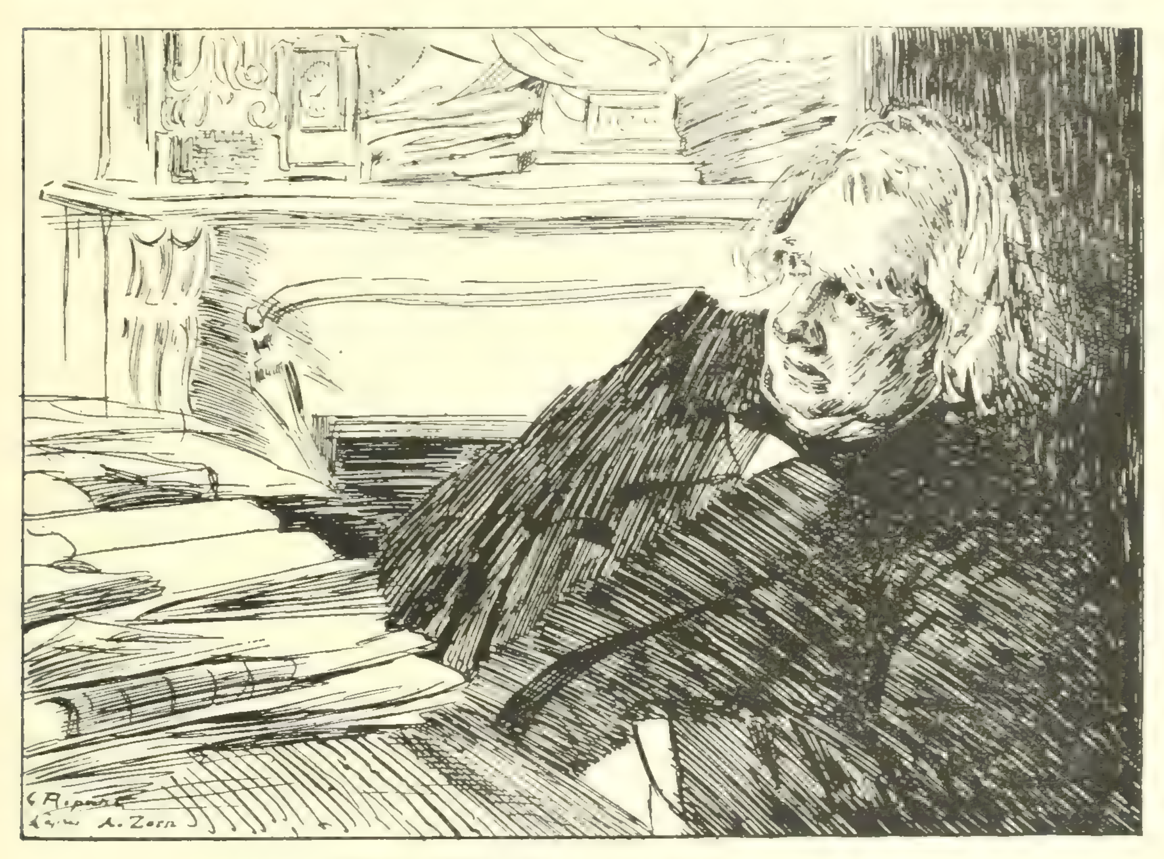
se doublant, peinture à la façon des artistes, construction à la façon des raisonneurs, dans une langue ferme et savoureuse, avec quelques touches de couleur romantique, mais avec une carrure lourde et un « appuyé » désespérant.

Il a publié beaucoup d'ouvrages divers : des voyages (*Voyage aux eaux des Pyrénées*, 1855 ; *Voyage en Italie*, 1866 ; *Notes sur l'Angleterre*, 1872) ; des études littéraires (*Essais sur les « Fables » de La Fontaine*, 1853 ; *Essai sur Tite-Live*, 1856 ; *Essais de critique et d'histoire*, 1858 ; *Nouveaux Essais*, 1865). Ces volumes d'*Essais* n'épuisent pas ses articles de la *Revue des Deux Mondes* ou des *Débats* ; le goût n'en est pas très sûr ; ils sont forts, mais systématiques. Une curieuse et humoristique étude de mœurs (*Notes sur Paris : Vie et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge*, 1867, parues d'abord dans *la Vie parisienne*). Une *Philosophie de l'art* où la sensibilité artistique est trop dominée par l'intelligence systématique. Enfin, le livre *De l'Intelligence* qui appartient à l'histoire de la philosophie. Je ne parle pas des œuvres posthumes : un roman inachevé, quelques sonnets, des lettres, des carnets de voyage, etc.

Il faut mettre à part et au-dessus deux ouvrages : l'*Histoire de la littérature anglaise*, les *Origines de la France contemporaine*. Le premier devait être une application rigide du déterminisme psychologique ; surtout il est composé de portraits magnifiques, pleins de liberté et de vie. Si les historiens s'inscrivent parfois en faux contre une si belle construction, elle ouvre tant d'horizons variés et étendus, qu'il est peu de lectures plus fortifiantes pour un jeune esprit. Les *Origines de la France contemporaine* nous offrent les mêmes procédés de simplification, soit que Taine crée de toutes pièces le personnage typique destiné à représenter une manière d'être universelle, soit qu'il prenne pour exemple quelque personnage historique (Napoléon). Mais ici ces reconstructions et ces simplifications résultent de l'accumulation et de l'analyse d'un très grand nombre de petits faits. Bien des historiens, encore, contestent la valeur objective et la fidélité de ses peintures. Personne du moins n'en contestera la beauté. Jamais Taine n'a su mieux unir les images éclatantes avec le développement des idées abstraites.

ERNEST RENAN Tout compte fait, Taine a changé les perspectives au sujet de l'histoire de la Révolution, et il a eu ainsi une influence civile considérable. Celle de Renan s'est plus vite affaiblie après avoir été plus universelle. Breton, né à Tréguier le 28 février 1823, Ernest Renan fut élevé par une pieuse « maman », par une sœur aînée virile et passionnée, dans une maison de bourgeois gênés. Il fut mis au collège de Tréguier, puis au séminaire de Saint-Nicolas-du-

Chardonnet, puis à Saint-Sulpice. Élève doux, appliqué, consciencieux, il ne pensait qu'aux siens. Quand son imagination évoque « les petits chemins, la rivière de Guintey, la chapelle des Cinq-Plaies, les trois pins sur la colline et le peuplier tout près de la fontaine », il a des « élancements au cœur ». Mais l'idée de vérité, celle de science, l'orgueil de son intelligence, l'enlèvent déjà à son milieu, à sa poésie,



ERNEST RENAN (D'après une eau-forte de Zorn).

à sa religion. Sorti du séminaire, le voilà répétiteur, « souliers percés, sous comptés, avec des bambins et un ogre ». Mais il contemple le monde et le domine de sa personnalité forte ; s'il suit les cours de la Sorbonne, il y déteste le genre bel esprit ; il respecte le sage et savant J.-V. Leclerc et il admire Ozanam. Son point de vue, qui s'affirme dès lors, c'est que Dieu n'existe pas encore, mais que dans toute la création une aspiration profonde et vitale vers la beauté et la sainteté anime les êtres, les ennoblit et réalise par eux le divin. Cette doctrine, il la tient de l'Allemagne que d'ailleurs il connaît mal, mais qu'il choisit pour sa patrie intellectuelle, car il a

horreur de la « vulgarité » et du prosaïsme de son pays. Il a fait la connaissance d'un jeune savant, Marcelin Berthelot, fils de médecin, qui restera son ami pour la vie et qui lui donne une plus juste idée de la science positive. J'ai vu dans ma jeunesse Marcelin Berthelot devenu un illustre savant et Ernest Renan, le penseur le plus grand de ce temps : c'était à une réception du ministre de l'Instruction publique. Le savant était debout : maigre et vif. Quant à Renan, il était assis sur un canapé, la tête bouffie, les mains sur les genoux, les joues pendantes, les paupières retombant sur les yeux. Pas une fois, son regard ne se leva. Ce regard je l'ai surpris en d'autres circonstances : c'était bien celui de l'homme supérieur, mais de l'homme supérieur qui a fait inutilement le tour de toutes choses et qui ne s'intéresse même plus à sa domination.

Renan a commencé par aimer la « grande originalité », la « grande poésie », la sainteté (voir ses *Essais de morale et de critique*). Il a poursuivi le divin dans la connaissance de l'humanité par l'érudition et l'histoire, dans l'étude des origines religieuses et, en particulier, du christianisme naissant. Il aurait certainement réussi à faire une œuvre que le temps aurait respectée, car il l'avait conçue en savant et en philosophe. Il en écrivit le premier volume en Syrie, dans l'enivrement et la douleur ; sa sœur, qui l'avait accompagné là-bas, venait en effet d'y mourir ; et il fut emporté par la sensibilité et l'imagination. Au lieu d'analyser les textes et de représenter le Christ avec la grandeur que pourtant il lui accordait, dans la sincérité de sa pensée, il a composé une sorte de roman où l'on voit un jeune « provincial » distingué, ayant le goût le plus juste et le plus fin, causeur à l'imagination riante, s'engager, presque malgré soi, dans une aventure tragique et finir en fanatique illuminé ! Renan s'obstina ; il poursuivit l'élaboration et la publication de ses *Origines du christianisme* par *les Apôtres*, *Saint Paul*, *l'Antéchrist*, *les Évangiles*, *l'Église chrétienne*, *Marc-Aurèle*. Toujours faible et incertain quand il s'agissait d'exégèse et de psychologie religieuse, il retrouvait sa supériorité dès qu'il rentrait dans l'analyse de documents et de sentiments plus humains. Le portrait de Néron qu'il a donné dans *l'Antéchrist* nous représente non le monstre, mais l'artiste et le cabotin, dans le cadre dramatique et brillant de la Rome impériale et c'est un tableau digne d'un Shakespeare ou d'un Balzac ; c'est du Michelet dans un autre ton et dans un autre style. Avec *Marc-Aurèle*, Renan est encore plus à son aise ; il admire sa vertu, mais le trouve un peu benêt et il fait de cet empereur philosophe un merveilleux portrait où l'ironie se glisse dans le respect.

Ces études variées, qui échouaient sans cesse au seuil de ce « divin » que Renan poursuivait de tout son cœur, ne pouvaient être qu'une école de dilettantisme

pour un artiste aussi délicat et aussi sensible. Il devint donc dilettante. Il se moqua de ses anciennes prétentions, il se moqua de quiconque s'attachait fortement à une vérité dogmatique. Un instant, les malheurs de 1870 l'émurent ; et lui aussi il s'efforça d'aider au relèvement de la patrie par un plan de réforme intellectuelle et morale qu'il expliqua dans un livre vigoureux. Il avait toujours été aristocrate, ennemi de 1789 et de la Révolution. Mais il redoutait encore plus la réaction et que le clergé eût quelque influence. Dans cette antinomie, il renonça d'autant plus vite à toute politique que les électeurs refusèrent de l'envoyer au Sénat.

Il se réfugia dans le rêve ; et ses rêves sont encore de profondes pensées : *Dialogues philosophiques*, *Drames philosophiques*, aboutissant au *Prêtre de Némi*, si découragé, et à *l'Abbesse de Jouarre*, si déconcertante. Il se plaisait aussi à revenir aux images de sa jeunesse et tout en achevant le *Corpus inscriptionum semiticarum*, il racontait ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, dont le lecteur corrigera le goût un peu arrangé avec les *Cahiers de jeunesse* et la *Correspondance*, plus âpres, plus tendus, plus vrais.

Sa vieillesse fut douce en apparence ; il était l'homme à la mode, recherché des femmes et qu'elles consultaient, disait-on, sur leurs toilettes ; il ne dédaignait pas de donner son opinion sur une chanson de café-concert. Un peu bénisseur ! Il bénissait sa vie, il bénissait son temps. D'ailleurs, il n'écoutait réellement que lui. Que se disait-il dans ses colloques intérieurs ? Le 20 juillet 1892, il écrivait à Berthelot :

> Finir n'est rien, j'ai à peu près rempli le cadre de ma vie, et bien que j'eusse encore bon usage à faire de quelques années, je suis prêt à partir. Ce qui est cruel, c'est le bouleversement que l'on cause dans des âmes chères.

Moins de trois mois après, le 12 octobre 1892, il quittait ce monde.

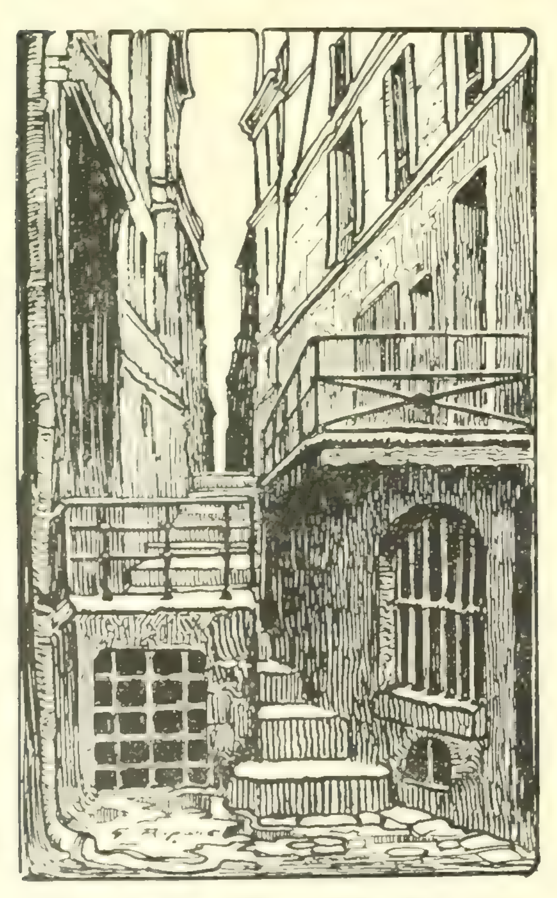
Sa pensée est décevante, surtout dans la dernière partie de sa vie. Son style est celui du plus délicieux musicien. Rien n'appuie, rien ne pèse : pas de transition entre les phrases, pas de mots lourds qui enchaînent. C'est une marche légère et vive, une danse. Un goût exquis dans le choix des mots ; point de métaphores, des images très rares, aux nuances « évanides ». Il dira par exemple : « La femme belle et vertueuse est le mirage qui peuple de lacs et d'allées de saules notre grand désert moral. » Il a de l'onction, il a des « mouvements », à la façon des écrivains religieux du dix-septième siècle ; il ne craint pas les apostrophes ; elles glissent et coulent. C'est lui, plus que Chateaubriand, qui fut l'enchanteur, le séducteur et l'endormeur. Quand on embrasse d'un regard sa carrière et son œuvre, on ne peut s'empêcher de penser qu'il avait peut-être le génie d'un Gœthe

et l'on regrette qu'il ne s'en soit pas servi comme Gœthe. On lui avait fait manquer le début de sa vie. Il en a manqué la fin. Ce philosophe et cet érudit n'était sans doute qu'un grand poète.

LES POÈTES Il nous mène donc aux poètes, chez qui nous serons d'abord accueillis par les héritiers directs du romantisme. C'étaient des bohèmes très pauvres qui n'avaient sur terre

Qu'une cape trouée, un poignard et les cieux,

Petrus Borel d'Hauterive, dit le Lycanthrope ou le Basiléophage (mangeur de rois), Vabre le « compagnon miraculeux », et, enfin, après quelques autres, Gérard de Nerval (1808-1855). Voyageur infatigable qui savait l'allemand « sur le bout des pieds », disait-on, il avait traduit *Faust*, il avait salué les débuts de Wagner, mais ce qu'il a le mieux senti et le mieux exprimé dans sa prose fluide et délicate, c'est la douceur des paysages de l'Ile-de-France, des paysages de Sylvie qu'il a chantés en prose, comme Théophile, deux siècles auparavant, les avait chantés en vers. Romancier, essayiste, auteur dramatique, collaborateur de Dumas père, critique d'art, librettiste, il vivait dans un rêve perpétuel jusqu'au moment où il devint tout à fait fou. Un matin brumeux de janvier, on le trouva pendu rue de la Vieille-Lanterne, entre de hautes maisons lépreuses, sur les marches d'un horrible escalier.



LA RUE DE LA VIEILLE-LANTERNE.

THÉOPHILE GAUTIER Moins farouche et plus grand fut le poète qui leur servit un instant de modèle et qui conduit le romantisme au Parnasse : c'est Théophile Gautier (1811-1872). Ancien rapin, admirateur de Victor Hugo, il avait débuté dans la poésie en ces temps



THÉOPHILE GAUTIER.

merveilleux où Walter Scott était dans toute sa fleur, où l'on s'initiait aux mystères de Gœthe, où l'on découvrait Shakespeare. Mais il n'a pas connu le romantisme sentimental et religieux de la Restauration. Il était plus prosateur que poète et plus artiste que prosateur. On lui a reproché de n'avoir pas d'idées ; à la vérité, il n'en avait pas sur la métaphysique, ni sur l'économie politique, ni sur rien de tel, mais il en avait sur l'art, sur le beau et sur le style, de très profondes et de très étendues. Il connaissait admirablement la langue française. « Je suis un homme de lettres, je dois savoir mon métier, disait-il, et puis j'ai une syntaxe très en ordre dans la tête ; je jette mes phrases en l'air comme des chats, je suis sûr qu'elles retombent sur leurs pattes. » Il a écrit d'innombrables livres : récits de voyages (car il est plein de nostalgie et il adore voyager) ; descriptions de musées et de tableaux, nouvelles et romans, dont un au moins est un chef-d'œuvre : *le Capitaine Fracasse;* mais surtout des articles, des articles et des articles. Gautier a été un grand journaliste et un critique généreux. Jamais son admiration n'a manqué à la beauté.

Mais ce prosateur était aussi un poète. Il avait débuté par des poésies diverses, par le poème d'*Albertus* et la *Comédie de la mort*. Déjà s'affirmait une sûreté de main parfaite et, à défaut d'émotion bien intime, un si noble sentiment de l'art avec tant de verve qu'aussitôt un groupe de jeunes poètes avait joyeusement salué en lui le maître nouveau qui allait donner à l'art romantique quelque chose de moins éthéré et de plus solide. Plus tard, les *Émaux et Camées* confirmèrent son autorité. Mais ses conversations, où il déployait une verve prodigieuse quand il s'animait, furent plus puissantes encore que son exemple pour former les jeunes poètes à qui il enseignait que la poésie, « c'est des mots rayonnants, des mots de lumière, avec un rythme et une musique ». Et c'est lui, le premier peut-être, qui a défendu

l'entière autonomie de l'art sous la formule fameuse de « l'art pour l'art ». Mais il appartiendra à un autre qu'à lui de donner à ces mots un sens riche et plein, d'y faire entrer toute une philosophie et toute une rhétorique. Et voici en effet un nouveau Malherbe.

LECONTE DE LISLE ET L'ÉCOLE PARNASSIENNE Leconte de Lisle est né à l'île Bourbon en 1818 et il y passa assez de sa jeunesse pour en garder toujours un souvenir mélancolique et délicieux. A dix-neuf ans, il vint en France, à Rennes. Il était alors catholique et pratiquant ; mais au bout de quelques mois, il s'attacha avec une ardente conviction au parti républicain et fouriériste. En 1848, il fut même un des cinq cents délégués que les clubs parisiens envoyèrent en province pour réchauffer le zèle socialiste des électeurs. Il renonça vite à la politique active, et il vécut très modestement à Paris, en poète et en artiste. Il était grand, le visage soigneusement rasé, l'air impassible et dominateur, un front très haut. Toujours le monocle à l'œil. « L'auteur des *Erynnies*, disait Théodore de Banville, ne manque pas au premier devoir d'un poète, qui est d'être beau. »

Comme Flaubert, Leconte de Lisle ne voulait rien laisser transparaître de son cœur dans ses œuvres ; et les deux premières lois qu'il s'imposa lorsqu'il se fut dégagé de l'imitation inévitable de Lamartine et de Musset, furent l'impassibilité et l'impersonnalité.

Ce qu'il mit dans ses vers se borna donc uniquement à sa philosophie, laquelle, se réduisait à une sorte de pessimisme analogue à celui de Schopenhauer. Hanté par l'idée de l'universelle souffrance et de la mort, il a toujours cru que la douleur était la compagne inséparable de notre existence, parce que toute existence comporte le désir. Le remède à la douleur, c'est donc de ne plus vivre pour ne plus rien désirer ; c'est de se perdre dans la paix du néant :

O toi, divine Mort, où tout rentre et s'efface,
Accueille tes enfants dans ton sein étoilé ;
Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace,
Et rends-nous le repos que la vie a troublé.

Pour exprimer cette philosophie, il se garda bien de philosopher en vers. Il eut recours, tout naturellement, au voile des mythes et, tout naturellement encore, aux mythes hindous, grecs ou barbares. Il évoqua ces peuples et leurs religions avec leur physionomie réelle, en accentuant au besoin l'éloignement où ils sont de nous, et le caractère primitif de leur civilisation. Un instant, on le salua comme un Renan poète.

Il avait adopté une versification extrêmement sévère ; il rendit à l'alexandrin

sa rigidité et sa symétrie classique ; il ne chercha la nouveauté que dans les sonorités éclatantes, les images, les rimes solides. Il méprisait les jeux où s'était parfois complu Victor Hugo. Aussi, quoiqu'en réalité il n'ait fait que choisir et utiliser dans Victor Hugo ceux des procédés du maître qui lui convenaient, a-t-il un air original. Il préférait aux strophes chantantes les strophes volontaires qui ne risquent pas de devenir des ritournelles ni des couplets de romances. A lire ses œuvres depuis les *Poèmes barbares* (1852) jusqu'aux *Poèmes tragiques* (1884), on pourrait croire qu'elles ne sont que des fragments arrachés à un immense poème qu'un habile artiste aurait écrit d'un trait sous une même inspiration et selon la même esthétique. En 1880, il succédait à Victor Hugo à l'Académie française. Ayant enfin obtenu la gloire et la douceur de vivre qu'il méritait, il s'éteignit sous les beaux ombrages de Louveciennes en 1888.



LECONTE DE LISLE.

Il avait tout ce qui fait le chef d'école : l'autorité, l'humeur impérieuse, une certaine étroitesse d'esprit. Aussi les jeunes poètes qui, depuis Victor Hugo, n'avaient point eu de centre, se réunirent chez lui, dans son modeste appartement, une fois par semaine, tour à tour boulevard des Invalides et dans une annexe de l'École des mines, proche du Luxembourg. Ils écoutaient le maître avec un mélange de respect et de crainte, sans perdre toutefois leur individualité, comme on le verra. Ils s'habituaient à faire difficilement des vers impeccables et ils prenaient une très haute idée de leur art et de la poésie. Le nom de Parnasse leur vint du hasard d'un titre donné en 1866 à un recueil publié par l'éditeur Lemerre et où chacun d'eux présentait au public deux ou trois de ses pièces les mieux travaillées. C'étaient Léon Valade et Albert Mérat ; Henri Cazalis (Jean Lahor) et Louis Menard ; André Lemoyne et Georges Lafenestre. Catulle Mendès y venait aussi : il se flattait d'avoir été le parrain du *Parnasse* et il a si

brillamment lancé tant de revues, de petits journaux et de cénacles qu'on peut bien l'en croire. Malheureusement ses doctrines d'impassibilité et d'impersonnalité l'ont empêché de laisser voir dans ses beaux vers sa très curieuse et vivante personnalité. Léon Dierx n'y manquait guère, il était le compatriote et l'ami personnel du maître. Il fut son plus parfait élève. Mais sa poésie a toujours gardé une originalité amoureuse, tendre et mélancolique. Il s'est d'ailleurs vite arrêté d'écrire comme s'il craignait la monotonie.

JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA José-Maria de Hérédia (1842-1905) fut parmi les disciples les plus assidus aux samedis ; et c'est lui qui a hérité de l'habit d'académicien, transmis ensuite à son gendre Henri de Régnier. Plus mêlé au monde par ses origines, sa fortune et ses relations, Hérédia trouva dans la littérature une noble et flatteuse distraction. Il ajouta à la rigueur de l'art parnassien la rigueur nouvelle de n'écrire qu'en sonnets. Il plia son inspiration à cette forme rigide et un peu courte, mais il en tira des effets extraordinaires de précision et de splendeur. On peut se demander par quelle vertu secrète cette combinaison artificielle de quatorze vers qu'est le sonnet a pu servir également à Pétrarque et à Ronsard, à Shakespeare. Une noble difficulté ajoute assurément à la beauté. De plus, cette règle à laquelle s'est soumis Hérédia d'achever un tableau complet dans les deux premiers quatrains et de repartir par une péripétie inattendue dans les deux tercets, rompt l'immobilité statique de cet étrange poème et lui donne la vie. Hérédia fut aussi un grand humaniste. Les *Trophées* sont toute une *Légende des Siècles*. On lui a reproché la monotonie de ses cent dix-huit sonnets et l'impersonnalité de tableaux pittoresques où il ne mêle jamais rien de lui-même. Mais la perfection de la beauté formelle l'emporte sur toutes ces critiques ; et l'âme profondément humaine de Hérédia n'est que plus touchante, pour être plus discrète.

SULLY PRUDHOMME Parmi les autres habitués du samedi, un jeune homme particulièrement timide se tenait à l'écart : Sully Prudhomme. Il s'était destiné à l'École polytechnique, mais une ophtalmie l'avait contraint à abandonner ses études. Il avait été secrétaire au Creusot, mais n'y put rester. Sa vie sentimentale ne devait pas lui faire subir moins de déceptions. C'était, selon M. Ernest Zyromski, « une âme infiniment ingénieuse à recueillir les causes de mélancolie que recèlent tous nos sentiments ».

J'ai voulu tout aimer et je suis malheureux,
Car j'ai de mes tourments multiplié les causes,

avouait-il lui-même. La science même et la philosophie ne lui apportaient guère que tristesse. Cette prédisposition, il l'a entretenue et nourrie par l'abus de l'analyse ; mais, en revanche, il l'a exprimée dans une forme toujours nette et précise, un peu précieuse parfois, sans cesser d'être émouvante. Ce sont les *Stances et poèmes*, les *Solitudes*, les *Vaines Tendresses* où les âmes pures et tristes retrouveront le reflet de leur tristesse et de leur pureté. Plus tard, cette angoisse sentimentale fut remplacée par la curiosité du philosophe. Sully Prudhomme rima ses conceptions du bonheur ou de la justice, comme il avait rimé ses inquiétudes et ses doutes. Mais alors ses idées ne semblent avoir pris la forme du vers que pour mieux se graver dans la mémoire. Ainsi le délicat Sully Prudhomme rejoint malgré lui les froids et habiles poètes du dix-huitième siècle. Il mourut en 1907 destinant sa fortune à créer un prix qui porte son nom et qui a pour objet d'encourager une poésie où la pureté et la sincérité du sentiment s'uniront à l'exactitude de la forme.

FRANÇOIS COPPÉE Un autre disciple du Parnasse, c'est François Coppée (1842-1908). Il a demandé au Parnasse un art de versifier, mais son inspiration lui vint toujours de l'ancien sentimentalisme. Né d'une famille de modestes bourgeois, il avait dû interrompre ses études à treize ans à la mort de son père. Et dès lors, il s'était ménagé entre sa vieille mère et sa sœur une tranquille existence de petit fonctionnaire homme de lettres. Il avait déjà publié sans succès deux charmants recueils, *le Reliquaire* et *les Intimités*, lorsqu'un acte qu'il fit jouer à l'Odéon, *le Passant*, établit d'un seul coup sa réputation et sa fortune. Forcé par une terrible maladie de se reposer dans le Midi, il ne put guère se reprendre au travail qu'à la veille de la guerre de 1870, pendant laquelle il employait à écrire des œuvres patriotiques les heures que le service militaire ne lui demandait pas. Il retrouva ensuite au théâtre, avec *le Luthier de Crémone*, un succès presque égal à celui du *Passant*. Puis il donna le recueil des *Humbles*. Il prenait ses sujets à la vie quotidienne, comme Sainte-Beuve qu'il imitait. C'étaient des scènes communes, des émotions banales et jusqu'aux paysages pelés des faubourgs, mais toujours rendus avec l'habileté consommée du parnassien et avec toute la grâce d'un poète sincère. Il se décida enfin à composer de grands drames en vers : *Severo Torelli*, *Pour la couronne*, etc. Il fut journaliste, il écrivit des contes en prose et en vers ; il devint si populaire que les mécaniciens des chemins de fer le prirent pour président de leur Association. Quel chemin parcouru depuis l'étroit appartement de la rue Saint-Marc-Saint-Germain où le père Coppée, employé du ministère de la Guerre, vivait péniblement avec sa femme et ses quatre enfants, jusqu'au

petit pavillon de la rue Oudinot, où toujours bourgeois, mais glorieux, le poète, maintenant académicien et homme célèbre, vieillissait avec sa sœur Annette !

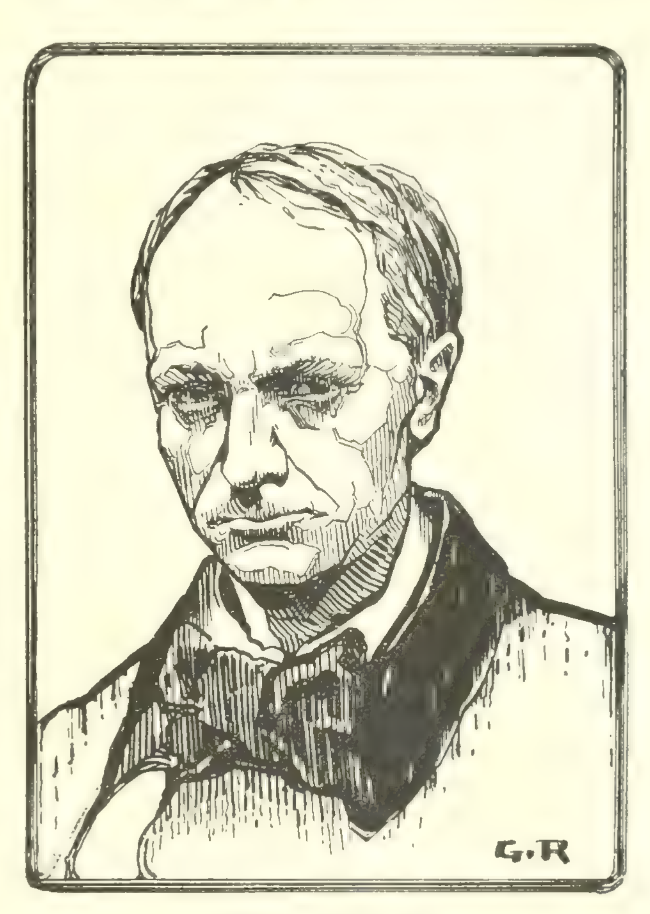
Une cruelle et inguérissable maladie le ramena, en 1896, aux sentiments de son enfance. Il raconta dans *la Bonne Souffrance* ce retour à la foi. A demi rétabli, il se mêla un instant de politique ; mais il s'était retiré de toutes les luttes, lorsque la mort vint l'emporter le 24 mai 1908.

LES INDÉPENDANTS Restent, pour achever ce voyage dans le monde de la poésie, les indépendants. Brizeux, le tendre poète breton à qui n'a manqué en français qu'un style moins rocailleux pour faire un chef-d'œuvre de son poème de *Marie*, et Victor de Laprade, le poète lyonnais, aussi fameux par ses démêlés avec l'Empire que par son poème de *Pernette*, tous deux créateurs de cette poésie régionale qui devait s'épanouir beaucoup mieux dans la Provence et en langue provençale ; Marceline Desbordes-Valmore qui semble être par la délicate musique de ses vers plus près de nous que du Parnasse, Auguste Barbier, l'auteur célèbre des *Iambes* et d'un recueil d'une pure et touchante beauté sur l'Italie, *Il Pianto*, après lequel il n'écrivit plus rien qui valût. Il y eut Châtillon, Cros, le pauvre et grand Tristan Corbière ; et enfin Théodore de Banville, plus parnassien, plus librement et plus naturellement parnassien que Leconte de Lisle lui-même ou Léon Dierx. Mais Banville se plaisait trop au jeu de rimes, aux dislocations, même aux calembours, dont Hugo son maître lui avait donné le goût, pour accepter la vérité du Parnasse. Si impassible et impersonnel était-il que ses charmantes poésies finissent par nous lasser, tant elles sont dépourvues de signification profonde. Les *Cariatides*, les *Stalactites* et les *Odes funam-*



THÉODORE DE BANVILLE
(D'après une lithographie de Gavarni).

bulesques se répètent : et ce tour de force, perpétuel et vain, fatigue. Heureusement pour sa gloire, Théodore de Banville a écrit des pièces d'une invention comique et par instant sentimentale, qui fait valoir tout le charme merveilleux de sa musique verbale : *le Beau Léandre*, *le Baiser*, *Gringoire*, *Esope*. Sa prose nous amuse autant que ses vers. Dans ce domaine de la causerie en prose, il apparaît au moins l'égal de son confrère et maître Théophile Gautier. Là il nous ravit et nous émeut par son ardente ferveur, sa foi dans le prestige souverain de la beauté, et l'on y entend aussi l'écho d'une bonté à la fois délicate et généreuse, pleine de la plus souriante indulgence à l'égard des hommes et des choses.



CHARLES BAUDELAIRE.

Au-dessus de lui, à l'écart de ces indépendants est Charles Baudelaire, le seul poète de cette génération qui ne doive rien à Hugo. Il est né à Paris le 9 avril 1821. Livré de très bonne heure à lui-même, par un second mariage de sa mère, il a toujours mené une existence assez misérable. Son cœur était très pur et très chaud, mais une manie d'ailleurs inoffensive de mystification a donné le change sur son vrai caractère. Sa vie a été gâtée encore par sa liaison avec une fille de faubourg, la Vénus Noire. Vers 1864, déjà travaillé par la maladie qui allait bientôt le tuer, il s'était avisé d'émigrer en Belgique. Il fut frappé de paralysie à Namur vers la fin de mars 1866 et il a attendu jusqu'au 31 août de l'année suivante la mort qui le délivrerait de ses tortures. Il avait perdu la mémoire des mots et, hors d'état d'exprimer sa pensée, il répétait indéfiniment : *Non, cré non, cré non!*

C'est un très grand prosateur. Critique d'art, il a exprimé dans ses *Salons* des idées d'une justesse que l'avenir a confirmée. Ses principes d'esthétique embrassent

à la fois le réalisme et l'idéalisme dans une synthèse qui est le bon sens même. Il a écrit des pièces en prose qui, avec le *Gaspard de la nuit* d'Aloysius Bertrand, conservent au rythme de la prose la diversité et la souplesse, la grâce chantante et la pénétration expressive qui, d'ordinaire, sont le privilège du vers. Enfin il a traduit, dans un style d'une étonnante pureté, les contes et romans d'Edgar Poe. Son œuvre en prose, à mon avis, sera préférée dans quelques années même à ses vers. Mais aujourd'hui on ne veut connaître qu'eux.

Son unique recueil, *les Fleurs du mal*, a paru en 1857 et lui a valu des poursuites d'une excessive rigueur. Ce livre, disait avec raison Victor Hugo, a introduit un frisson nouveau. Et ceux-là n'avaient pas moins raison qui appelaient l'auteur un Boileau hystérique, tant il y a de sobriété classique dans sa pensée et dans sa langue, toutes deux les plus éloignées qu'il se puisse de la rhétorique du romantisme. Ainsi, sous bien des rapports, Baudelaire a été un réactionnaire et il a été en même temps un précurseur et un novateur. De lui procèdent à la fois le mouvement symboliste et la renaissance classique de nos dernières années.

Même si sa nature foncière eût été morbide et perverse, elle ne l'aurait pas empêché de créer des œuvres d'une vie supérieure. Mais il surveillait son art avec une intelligence trop aiguisée qui a toujours contenu le libre épanchement de son émotion. Avec l'un des esprits les plus vastes et les plus pénétrants qu'il y ait eus, prêt à sentir et à comprendre merveilleusement les aspects les plus divers de la beauté artistique, cet homme admirable ne s'est pas suffisamment rendu compte de la nécessité qu'il y avait pour un poète d'éliminer de son œuvre tout ce qui risquait d'arrêter notre attention au détriment de notre plaisir et de substituer à la jouissance poétique les agréments inférieurs de la curiosité et de la surprise. Toute la puissance expressive des *Fleurs du mal*, la richesse prodigieuse de leurs images et l'intensité tragique des sentiments qu'elles traduisent, une forme patiemment et savamment élaborée et par-dessus tout cela une musique verbale étrangement nouvelle et prenante, tout cet ensemble d'attributs incomparables ne suffit pas cependant à empêcher que ce recueil fameux ne nous déçoive par une certaine allure prosaïque, comme si l'auteur y adaptait après coup des pages qu'il aurait d'abord conçues et rédigées en prose. Dans l'ensemble, Baudelaire est un grand poète qui emprunte peu à son temps et qui ouvre les portes de l'avenir.

GUSTAVE FLAUBERT A la même époque, le roman eut aussi son Leconte de Lisle, qui ne fut pas moins passionné que le poète pour l'art et la perfection, pas moins épris que lui d'impassibilité. C'est Gustave Flaubert.

Né à Rouen le 12 décembre 1821, il fut élevé dans l'hôpital où son père était médecin. Il était, dans sa jeunesse, beau, souple, gracieux comme un Apollon. Plus tard, il s'est épaissi. Mais son visage a toujours conservé, sous ses grands cheveux, une noblesse caractéristique. Jeune, il ne rêvait ni de gloire, ni d'argent, ni d'amour, mais seulement de beau style. Il aimait à admirer. En 1839, il vint à Paris faire son droit et il s'ennuya. Un voyage en Corse et dans les Pyrénées lui révéla, dans une sorte d'éblouissement, la beauté du monde. En 1846, ayant perdu son père, il s'établit à Croisset, près de Rouen, dans un site charmant. Il y vécut jusqu'à sa mort, sauf des voyages en Bretagne (1846), en Orient (1849), en Algérie et Tunisie (1858), sans compter ses voyages à Paris. Il mourut le 8 mai 1880, à cinquante-huit ans, sans avoir été de l'Académie. Les grands événements de sa vie se réduisent à une liaison plus littéraire que passionnée avec Louise Colet, à sa tendresse pour quelques amis et à l'élaboration de ses livres. Il fut poursuivi pour *Madame Bovary*. Toute sa vie fut assombrie par un mal terrible qu'on sent de plus en plus peser sur son cerveau. Sa *Correspondance* nous révèle, dans un style ardent et naturel, l'ingénuité et la noblesse de son âme. On y voit une nature excessive, disciplinée par la plus inflexible probité littéraire. Ses amis furent Maxime Du Camp, Louis Bouilhet, Ernest Chevalier, Alfred le Poitevin, George Sand ; ses admirateurs : Sainte-Beuve et Gautier ; ses disciples : les Goncourt, Alphonse Daudet, Zola, tous les romanciers et tous les prosateurs de la fin du dix-neuvième siècle.

Flaubert aurait été certainement romantique par tempérament. Mais le caractère « confidentiel » du romantisme le choquait :

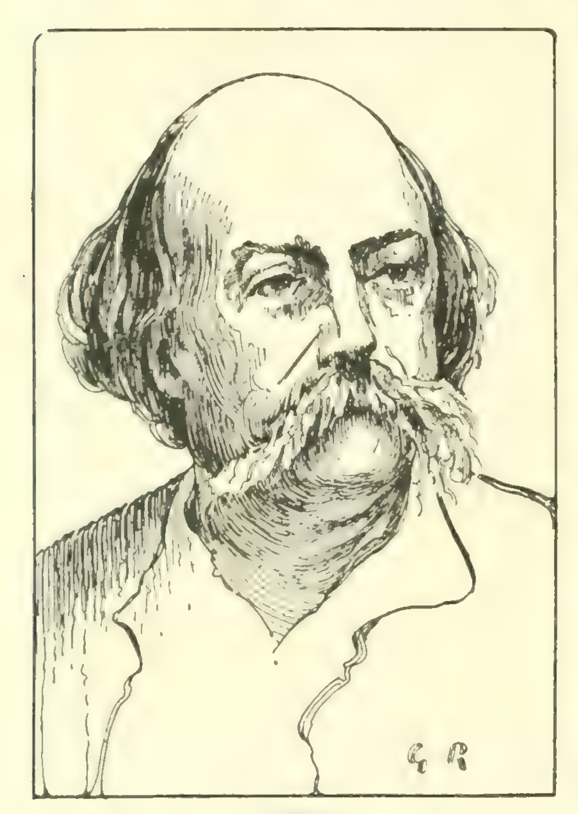
L'artiste, disait-il, doit s'arranger de façon à faire croire à la postérité qu'il n'a pas vécu. Moins je m'en fais une idée et plus il me semble grand... Je ne peux rien me figurer sur la personne d'Homère et de Rabelais ; et quand je pense à Michel-Ange, je vois, de dos seulement, un vieillard, de stature colossale, sculptant la nuit aux flambeaux.

De là vient qu'il a pris pour sujet la réalité, ou qu'il a cherché même l'histoire.

Il avait commencé à écrire très jeune. Assez vite, il concentra son effort autour d'un sujet fantastique, *la Tentation de saint Antoine*, et il le réalisa dans un drame d'une forme juvénile et splendide. Au sortir de cette débauche d'imagination, il se jette dans l'extrême contraire ; il entama une œuvre qui devait être la peinture fidèle de tout ce que la vie bourgeoise a de plus vulgaire : *Madame Bovary*.

Croyez-vous, écrivait-il à Laurent Pichat, que cette ignoble réalité... ne me fasse pas tout autant qu'à vous sauter le cœur ? Esthétiquement j'ai voulu cette fois, et rien que cette fois, la pratiquer à fond. Aussi ai-je fait la chose d'une manière héroïque, j'entends minutieuse, en acceptant tout, en peignant tout, en disant tout.

Il se trompe, il n'a pas tout accepté, ni tout dit. Au contraire, c'est le choix, l'agencement, le plan qui ont fait de *Madame Bovary* un chef-d'œuvre. Ce roman est en effet composé avec un art souverain de la symétrie et des proportions. Ses personnages, conçus avec un souci également classique de la composition, ont le double mérite d'être pétris pour ainsi dire d'observation directe et d'être modelés selon les proportions voulues par l'art éternel : le pharmacien Homais, sot et doctoral, le curé Bournisien, le pauvre Charles Bovary, le beau M. Rodolphe, un clerc, un garçon d'écurie, n'importe qui prennent dans le roman un relief inoubliable : ce sont des types comme Tartuffe, M. Jourdain, le père Grandet. Quant à Emma Bovary elle-même, elle est le désespérant modèle d'une psychologie profonde et sobre.



FLAUBERT
(D'après un portrait de M. F. Sabatier).

Flaubert n'en fut pourtant pas content. Il se rejeta encore à l'opposé : « Je me réfugie en désespéré dans les choses anciennes, dit-il, je me fiche une bosse d'antiquité comme d'autres se gorgent de vin. » Ce sera *Salammbô,* histoire d'une révolte des mercenaires contre Carthage. « On n'y verra aucune observation, écrit-il dans sa correspondance, rien de ce qu'on aime généralement. Ce sera de l'art pour l'art et pas autre chose. » De mars à mai 1857, il a lu pour se documenter cinquante-trois ouvrages : « Je pioche les balistes et les catapultes... » Quand l'ouvrage commence à se tenir, il va en Tunisie, et il s'aperçoit que tout est à refaire. Il ne se décourage pas. Il refait avec des plaisanteries de carabin féroce, qui prouvent sa joie au travail. « C'est fait ! J'ai vingt mille hommes qui viennent de crever et de se manger réciproquement... » Une autre fois, il crie : « Baudelaire sera content ! » Lui aussi pouvait l'être. La lecture de *Salammbô* est fatigante par la continuité du ton, la perpétuelle tension de la phrase et l'aspect hors nature des principaux héros ; mais aussi ces héros, Matho, Spendius, Hamilcar, Hannon, Salammbô, ont pour

nous un relief extraordinaire, malgré leurs âmes primitives et lointaines. La foule des Carthaginois et des mercenaires est vivante et grouillante, le décor a une couleur incomparable ; enfin jamais Flaubert n'a su arranger les mots avec plus d'habileté, de sonorité et d'éclat.

Après *Salammbô*, retour à la réalité avec *l'Éducation sentimentale* qui est, en un sens, son œuvre capitale. C'est la biographie d'un jeune homme, Frédéric Moreau, qui s'en vient à Paris, de 1840 à 1858, avec de vagues et immenses ambitions ; il nous est représenté dans sa vie au jour le jour, parmi ses compagnons qui ont tous comme lui leurs chimères. A la fin, aucun n'aura réalisé la sienne, ils seront usés par la vie avec le sentiment amer que tout est vain, et qu'il est inutile d'avoir vécu. Mais ce grand « désabusé » de Flaubert a mis dans son roman, qui n'est pas du tout composé selon la formule et avec l'art serré des précédents, une histoire d'amour, celle de la passion de Frédéric Moreau pour Mme Arnoux, qui ne ressemble à aucune autre par la poésie, la mélancolie et la délicatesse.

Retour au romantisme ! *La Tentation de saint Antoine* refaite, resserrée, mieux composée, un peu éteinte, paraît enfin. C'est encore, sous une forme symbolique, l'affirmation de l'universelle inutilité de tout. A la suite, *Trois contes*, trois excellents exercices d'école, et puis le réalisme. Flaubert, avec ce mélange d'ardeur à la besogne et de dégoût qu'il avait témoigné pour *Madame Bovary*, se mit à raconter l'histoire de deux imbéciles, *Bouvard et Pécuchet*, qui, sur le retour, veulent s'organiser une vie rationnelle et tombent dans les manies les plus grotesques. La mort l'empêcha d'achever ce singulier ouvrage où le réalisme tournait par la caricature à l'épopée.

Avec l'art de composer, ce que Flaubert a eu de plus admirable, c'est le soin du style. Dans son parti-pris de silence sur ses propres sentiments, il s'est imposé certaines règles extérieures, horriblement sévères, qui tyrannisent sa plume : par exemple il ne répétera pas deux fois le même mot dans une page ; il s'interdira les génitifs dépendant de génitifs, il évitera les *que* redoublés. Il s'est imposé des règles aussi dures pour l'harmonie et la cadence. « Il prenait sa feuille de papier, dit Maupassant, l'élevait à la hauteur des regards et s'appuyant sur un coude déclamait d'une voix mordante et haute. Il écoutait le rythme de sa prose, s'arrêtait pour saisir une sonorité fuyante, combinait les tons, éloignait les assonances, disposait les virgules avec conscience, comme les allées d'un grand chemin. » Ce grand laborieux n'estimait pas que ce fût un vain travail. Il croyait que la précision et la beauté des mots amènent à la précision et à la beauté de la pensée. Ce partisan de l'art pour l'art n'a pas non plus méconnu la valeur morale de l'art, laquelle

réside, selon lui, non dans des préceptes ou dans de bons exemples, mais dans l'élévation que le beau ne peut manquer de donner à l'âme humaine.

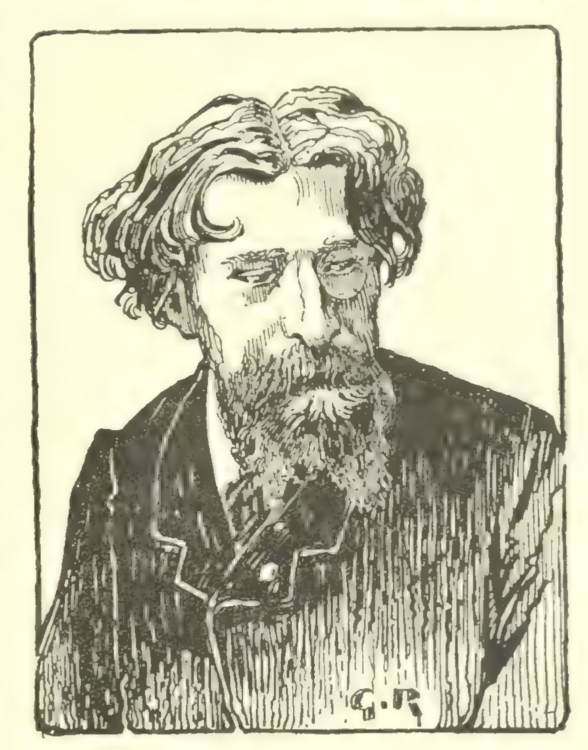
L'ÉCOLE RÉALISTE Il n'avait jamais prétendu jouer le rôle d'un chef d'école; « le réalisme » avait déjà eu ses théoriciens, plus fidèles que lui à « la réalité »; tel le médiocre Champfleury. Mais sa conscience d'artiste et son génie l'ont consacré comme le « maître » du réalisme. Tous les romanciers réalistes sont de sa suite. Il n'a eu qu'un disciple direct, son filleul Guy de Maupassant (1850-1893) auquel il a appris son métier. Maupassant n'est pas profond comme son maître. Mais son observation est prise directement à la réalité, sans aucune prétention scientifique ou métaphysique; ses nouvelles et ses romans, *Notre cœur*, *Bel-Ami*, *Fort comme la mort*, écrits dans une langue sobre et impersonnelle, ont chance de vivre plus que beaucoup d'œuvres ambitieuses.



EDMOND ET JULES DE GONCOURT (D'après Gavarni).

Les Goncourt, Edmond (1822-1896) et Jules (1830-1870), avaient un esprit à facettes; ils étaient toujours prêts à saisir les impressions au vol et à les noter; et leur style était compliqué, subtil, brillant, artificiel comme leur esprit. Ils s'appliquèrent à l'histoire, en l'attaquant par la mode et les mœurs, par le bibelot, par le détail pittoresque. Ils exploraient brochures, catalogues, estampes, feuilles volantes. Ils donnèrent ainsi : *la Société pendant la Révolution* (1854) et *la Société pendant le Directoire* (1855). Ils firent la biographie de Marie-Antoinette, etc. Enfin ils furent les parrains de l'art japonais en France. Puis ils se mirent au roman. Observateurs superficiels, peu capables de « construire », ils furent les inventeurs de « l'impressionnisme » en littérature, mais sans sortir beaucoup des milieux

mondains sinon pour des excursions assez bizarres dans les faubourgs et les greniers. A la mort de Jules, Edmond continua à écrire des romans ; mais, avec *la Fille Élisa*, il choisit de la réalité ce qu'elle avait d'exceptionnellement bas. Avant de mourir, il a commencé à publier le *Journal* où l'on trouvera, à défaut de philosophie, les gestes, saisis sur le vif, d'un Baudelaire, d'un Gautier, d'un Sainte-Beuve et d'un Renan. Pour perpétuer le souvenir des réunions qui se tenaient le dimanche dans son « Grenier d'Auteuil » (on en trouvera une curieuse description dans *la Journée brève* de M. Abel Hermant), il a légué sa fortune à une académie, chargée d'achever la publication du *Journal* et de décerner chaque année en son nom un prix à un roman « réaliste » et « artiste ».



ALPHONSE DAUDET.

ALPHONSE DAUDET Alphonse Daudet (1840-1897), autre habitué du « Grenier », fut un des esprits les plus charmants, les plus fins, les plus vivants de notre littérature. Méridional, venu assez tôt à Paris, il fut attaché au duc de Morny après quelques durs essais pour gagner sa vie. Là, sans oublier le soleil de Provence, il se prit à aimer la vie de passion, de plaisirs et d'art que lui offrait la capitale. Il avait une admirable délicatesse et fraîcheur d'impressions. Il écrivait d'un style artiste, un peu à la Michelet, mais il savait cacher l'art et l'esprit quand arrivait l'émotion. Si son talent le portait à l'occasion vers la fantaisie la plus grosse et la plus caricaturale comme le prouve *Tartarin de Tarascon*, il n'était pas moins capable d'œuvres fortes et émouvantes comme *l'Évangéliste*, *le Nabab*. Ses *Contes*, ses *Lettres de mon moulin* sont classiques. Disciple de Dickens, avec je ne sais quoi de plus nerveux et de plus lumineux, mais avec moins de profondeur aussi, il introduisait partout des maniaques et des originaux amusants, à côté de figures touchantes de maris sur le retour, de vieilles mères, de filles en adoration devant leur père, de frères dévoués jusqu'à la mort. Il est inutile de parler davantage de lui ! Ses

livres universellement chéris ont porté partout son nom et l'ont fait partout aimer. L'homme était exquis ; c'était le Méridional vibrant, jeune et confiant en la vie, même quand une lente maladie la détruisait lentement en lui. Et ses œuvres sont le reflet de son âme. La grâce latine fut sa muse, et elle veille sur sa gloire.

ZOLA ET LE NATURALISME Venu pauvre à Paris, Émile Zola, après avoir lutté et cherché sa voie, s'avisa de prendre des leçons de Taine et de Claude Bernard. Et il puisa chez eux une sorte de philosophie qui lui permit de suppléer à l'observation patiente, dont son tempérament de romantique était incapable. Après avoir exposé sa philosophie dans *le Roman expérimental*, il la voulut mettre en pratique. Il imagina les différentes individualités d'une seule famille, les Rougon-Macquart, et il expliqua leurs différences par la diversité du « moment » et du « milieu ». Il intitula l'ensemble des œuvres qu'il avait écrites ou qu'il voulait écrire : *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire :* seconde épreuve, mais combien affaiblie ! de la *Comédie humaine*.

Cette prétention scientifique n'aurait donné, sous sa plume, que des œuvres froides et rigides si le tempérament du romancier ne l'avait emporté sur sa théorie : ses premiers livres, comme *la Faute de l'abbé Mouret*, composés par grandes masses bien équilibrées (car Zola a retenu de Flaubert le souci de la composition), ont une vie intense. Entraîné par son naturel, peut-être par la recherche du nouveau, Zola, à l'exemple d'Edmond de Goncourt, élut les sujets grossiers où la passion est plus souvent soumise aux impulsions de l'instinct animal. Il réussit une première fois avec *l'Assommoir* qui est, à la vérité, un beau livre, encore que le Paul de Kock y affleure en bien des pages. Malheureusement, il fut désormais prisonnier de son succès. Il eut des « tirages » par centaines de mille, mais perdit presque tous ses mérites littéraires dans de fastidieux *Pot-bouille*. En 1888, devant le triomphe de *l'Abbé Constantin*, cette plate berquinade de Ludovic Halévy, et devant les forts tirages de Georges Ohnet, sentant changer le goût public, il changea de ton lui-même, et il écrivit *le Rêve* qui est bien gonflé et bien épais. L'affaire Dreyfus réveilla en lui une âme d'apôtre ; ses nouvelles convictions sociales se délayèrent en des livres infinis qu'il appelait des *Évangiles* et où il se perd dans le plus épais ennui. Ainsi dans sa jeunesse la noblesse de l'âme lui fit défaut et dans sa vieillesse, ayant un idéal ou une foi, il ne retrouva plus ses qualités d'artiste. Il mourut à Paris en 1903, à soixante-deux ans, d'un banal accident. Ses livres ont longtemps été propagés à l'étranger comme un document révélateur de la corruption morale de la France. Et c'était fort injuste pour Zola et pour la France.

LE ROMAN MONDAIN. OCTAVE FEUILLET Une sorte de roman qu'on pourrait appeler le roman psychologique et mondain est resté en dehors de ce courant. On y peignait, dans le cadre de la haute société, des passions nobles et des héros de tragédie. Le style, loin de l'outrance romantique, ressemblait au langage retenu et élégant des gens du monde. Long, fin, nerveux, de manières exquises, Octave Feuillet était né pour représenter la haute distinction de ce genre. L'impératrice, qui goûtait fort ses livres et son esprit, l'appela à la cour. Il avait débuté par des pièces romantiques à la Musset qui valent mieux que leur réputation. Son nom devint populaire avec *le Roman d'un jeune homme pauvre*, écrit dans le goût de Jules Sandeau, l'aimable auteur de *Sacs et Parchemins*. Il arriva au sommet de sa carrière avec *Julia de Trécœur* et avec *M. de Camors*, qui sont deux livres hardis et forts, écrits d'un style sobre, un peu sec. Il ne fut pas sans influence sur les Goncourt et sur Alphonse Daudet ; Fromentin s'est souvenu de lui.

Ce grand peintre, après ses livres de critique si distingués et ses descriptions du désert et des oasis, a écrit un roman, *Dominique*, dont le charme a été long à triompher de l'indifférence du public. Aujourd'hui, *Dominique* est le livre préféré des âmes délicates, qui le mettent à côté de *la Princesse de Clèves*.

LE THÉATRE Ce que nous avons dit au début de ce chapitre sur le triomphe des idées positives ne trouvera nulle part de meilleure confirmation que dans l'histoire de l'art dramatique à cette époque. Une preuve nous en est tout de suite donnée par le succès universel du drame bourgeois, succès après lequel tout le dix-huitième siècle avait inutilement couru ; mais aussi le nouveau drame s'est-il inspiré de Molière et de Balzac.

Un jeune provincial, substitut à Montbrison, Ponsard (1814-1867), eut un jour l'idée bien provinciale d'apporter à Paris une véritable tragédie où, d'ailleurs, il avait imité Casimir Delavigne plus que Racine ou Voltaire : c'était *Lucrèce*. Elle fut jouée par Rachel. Et le public, lassé des outrances romantiques, lui fit un accueil enthousiaste. Mais les essais suivants du substitut devenu célèbre eurent moins de succès. Ponsard eut alors l'idée de tenter la comédie de mœurs, en vers d'allure classique. Et il retrouva le triomphe de *Lucrèce* avec *l'Honneur et l'Argent*, *la Bourse*, *le Lion amoureux*. Hâtons-nous de dire que le vers classique de Ponsard était de la prose la plus plate.

Un petit-neveu de Pigault-Lebrun, à la verve méridionale, d'ailleurs bon humaniste et bourgeois de Paris, Émile Augier (1813-1877), suivit cet exemple.

Il écrivit, pour commencer, une pièce grecque, *la Ciguë*, qui se termine par ces deux vers :

> Une famille à moi ? Quelle joie ! et comment
> Ai-je pu, jusqu'ici, vivre différemment ?

puis une comédie d'aventures dans le goût du dix-septième siècle : *l'Aventurière*, moins prosaïquement versifiée, puis encore une comédie bourgeoise qui prend le contre-pied du *Fortunio* de Musset : *Gabrielle*.

Se sentant dans une impasse, le jeune dramaturge s'engagea sur une autre voie. Il représentera désormais la société de son temps, avec les problèmes d'argent, de famille ou de caste qui la divisaient (d'argent surtout). Il campe donc des types et des sentiments simples, naturels et forts, qui, facilement, auraient passé au domaine de la tragédie, comme ceux du *Misanthrope* ; mais, pas plus que Molière, il ne veut quitter la vie réelle. Il imagine des intrigues bien liées, émouvantes, angoissantes même, qui d'ailleurs se terminent bien. Écrivant en bonne et simple prose, mais une prose à la Molière, charnue, pleine de locutions bourgeoises et de proverbes, il est capable d'atteindre ainsi la véritable éloquence. Sur le tout se répand un air de réalité solide. Ses personnages encore aujourd'hui semblent venir de la rue, de la maison ou de l'hôtel d'à côté. On reprend souvent *le Gendre de M. Poirier*, *Maître Guérin*, *les Lionnes pauvres*. La Comédie-Française le joue mieux encore que Molière. Dans *le Fils de Giboyer* et *les Effrontés*, Augier s'est essayé moins heureusement à la satire politique. Il ne lui a manqué que la poésie ou la grandeur dans la pensée, car les problèmes qu'il agite sont exactement limités à l'ordre le moins élevé, le plus bourgeois.

DUMAS FILS. SARDOU. PAILLERON

Le théâtre d'Alexandre Dumas fils a vieilli davantage, quoiqu'il soit de tenue plus noble. Mais la thèse y fait tort à la vérité dramatique. Dumas, fils de Dumas, le bon géant et l'inépuisable romancier, fut mal élevé par son père. Et bientôt, changeant de rôle, il fut la sagesse de son père. Par contraste sans doute, il voulut faire de l'art un moyen, une chaire pour répandre ses idées morales ; la théorie de « l'art pour l'art » n'eut pas de plus vif adversaire. Il voulut défendre la famille, parce qu'il n'en avait point eu. Après des romans dont le plus fameux fut *la Dame aux camélias*, qu'il devait porter au théâtre avec un succès inouï, il se consacra tout entier au genre dramatique. Chaque pièce fut pour lui un sermon en action, qu'il faisait inévitablement précéder d'un autre sermon en forme de préface. Les personnages sont

des êtres abstraits, logiques, brutaux comme des automates. Ils poursuivent inflexiblement leur chemin jusqu'à une catastrophe que Dumas sait nous faire attendre avec angoisse. Il a en effet une habileté infinie à éveiller l'intérêt, la curiosité, l'anxiété : c'est son génie particulier.

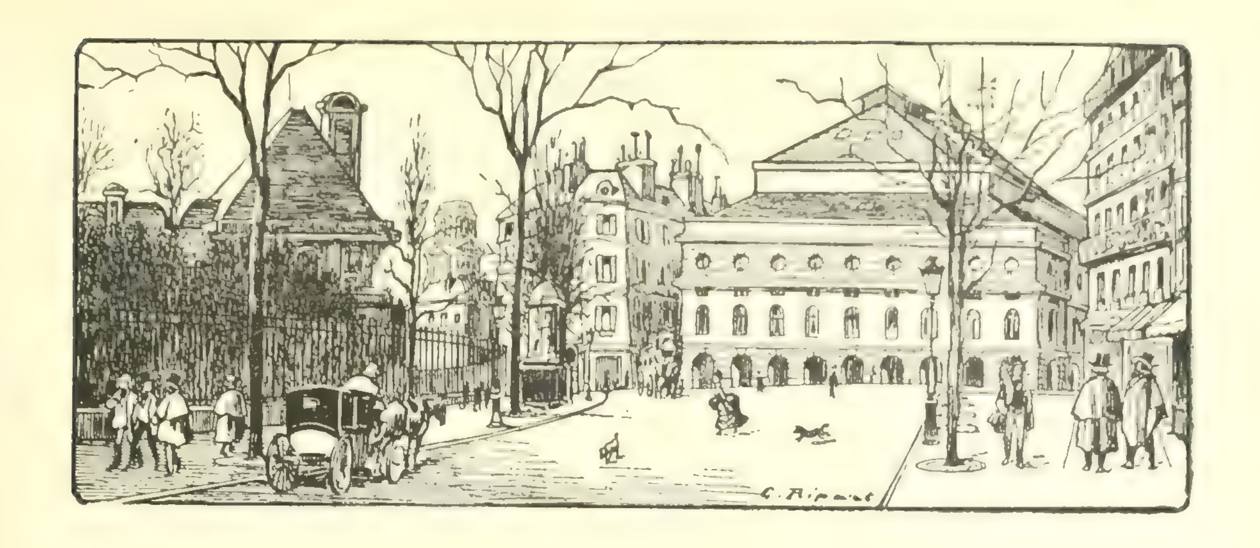
Ses premières pièces : *le Demi-Monde, la Question d'argent, le Fils naturel, le Père prodigue*, contiennent déjà des idées moralisatrices, pièces un peu amères, mais encore assez vivantes. Bientôt, une autre série commence où tout se réduit à un débat d'idées. Le prédicant prend le pas sur l'homme de théâtre. Dans une troisième période, Dumas apporte de monstrueuses créations qui symbolisent la démoralisation et le mal : Césarine dans *la Femme de Claude*, mistress Clarkson dans *la Princesse Georges;* c'est la bête : « Tue-la ! » s'écrie le moraliste.

A la fin de sa vie, Dumas revint à un genre plus humain, plus amusant, avec *Denise* et *Francillon.* Homme étrange qui a remué son temps et qui, désireux de prêcher une vie normale, saine, régulière, donna aux nerfs les secousses les plus capables de détruire l'équilibre moral ! Noble et grand après tout.

Victorien Sardou (1831-1908) n'eut aucune de ces ambitions ; il était le théâtre fait homme, mais nullement philosophe ou penseur. De n'importe quoi, il faisait une pièce brillante et dramatique : *la Famille Benoiton, les Bourgeois de Pont-Arcy*, aussi bien que *Théodora, la Tosca, Thermidor* et *Madame Sans-Gêne.* C'est un génie français d'une gaieté et d'un entrain extraordinaire, génie à facettes, où luit comme un reflet de Beaumarchais.

Édouard Pailleron (1834-1899) a écrit avec *le Monde où l'on s'ennuie* un des chefs-d'œuvre de la comédie de mœurs ; dans *l'Étincelle*, il a eu le mérite de rappeler un peu Musset et beaucoup Marivaux.

Il serait injuste de séparer de ces maîtres le critique qui les a jugés et qui était à leur mesure, c'est-à-dire le bon, le sensé, le solide Francisque Sarcey, l'oncle comme on l'appelait, qui cachait beaucoup de finesse sous sa vulgarité et sa bonhomie.



CHAPITRE V

L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE

I. Le recueillement de la France après 1871. *L'histoire. La philosophie et les sciences. L'éloquence. — II. La crise intellectuelle vers* 1890. *Anatole France. Jules Lemaître. Faguet. — III. La crise morale. Paul Bourget. Brunetière. L'influence russe. Huysmans. — IV. Le symbolisme. Le bergsonisme. Loti. Verlaine. Mallarmé. Les poètes contemporains. — VI. Le théâtre. — VII. Le retour aux disciplines traditionnelles. Barrès. Maurras. La guerre. — VIII. Conclusion.*

I



LA défaite de 1871 et les malheurs de la Commune n'ont pas suscité des tendances littéraires nouvelles ; si Coppée et Sully Prudhomme, si Alphonse Daudet et Dumas fils écrivirent des poèmes, des contes, des drames pour exprimer leurs angoisses et leurs douleurs, ils n'y renouvelèrent ni leur style, ni leur genre ; et ils ne s'y sont pas autrement obstinés. Si un vaillant soldat, comme Paul Déroulède, a trouvé un rythme chantant, des images faciles, des mots directs qui allaient à l'âme du peuple, il n'était pas sorti de la banalité et il y mettait si peu d'art et de profondeur que ses chants, les *Chants du soldat*, n'appartiennent pas plus à la vraie poésie que les *Messéniennes* de Casimir Delavigne. Enfin, si un auteur dramatique d'un talent

très secondaire, Henri de Bornier, faisait applaudir une pièce pleine de fiers sentiments que le spectateur pouvait appliquer à l'heure présente, cette pièce, *la Fille de Roland*, était antérieure aux événements qui la rendaient pathétique sans la rendre plus belle.

Mais ce n'est pas dire que notre pays n'eût gardé de son désastre qu'une émotion passagère. Si l'élan poétique fut vite arrêté, c'est que la France cherchait dans la vérité pure, dans le travail austère, dans l'étude et dans la discipline, de quoi réparer sa déchéance momentanée. Jusqu'en 1874, il n'y eut à Paris ni réjouissances ni grandes distractions ; la pensée d'un bal aurait paru une offense publique. Une Sparte intellectuelle semblait avoir remplacé l'Athènes brillante de feux, de plaisirs et de richesses que la Commune avait à demi brûlée.

Ce serait ici le lieu de parler des maîtres de l'éducation publique, de citer les noms d'un Albert Dumont et d'un Louis Liard, de montrer les universités rappelées à leur tâche scientifique et nationale dans tous les ordres du savoir humain. Mais ce beau sujet ne nous appartient pas entièrement ; contentons-nous de voir, dans le domaine de la beauté littéraire, le spectacle réconfortant de cette sévère activité.

L'HISTOIRE. LA PHILOSOPHIE. LES SCIENCES

Naturellement l'histoire, cette lumière où chaque peuple peut chercher l'explication de sa destinée et la leçon de ses fautes, fut d'abord et avant tout cultivée. La conception romantique de l'histoire avait été ruinée par les chimères de 1848 et par la passion des Quinet et des Michelet. Sous le second Empire, les historiens, revenus des grandes ambitions et des « vastes pensers », s'étaient contentés de raconter — plus ou moins bien, selon leur talent — les événements du passé ; ils voulaient faire des récits exacts et agréables : rien de plus. De M. Thiers à Victor Duruy, ils y réussirent. Mais une conception plus philosophique et une préoccupation plus haute anima la nouvelle école historique.

Étudions-la chez Fustel de Coulanges : ce grand homme, épris d'érudition et de synthèse, se gardait de rien écrire qu'il ne pût confirmer par des documents, jamais il ne laissa l'imagination ou la sensibilité intervenir dans l'interprétation des documents. Mais il n'était pas leur esclave ; il ne s'arrêtait pas aux mots et aux formules. Au delà des textes, il voit les hommes et les sociétés humaines. Nourri de Montesquieu et de Tocqueville, il s'appuie sur la réalité psychologique. C'est elle qui le soutient. Les Allemands livrés à l'imagination mythologique plaçaient, sous les forces diverses qui s'entre-croisent pour former l'histoire humaine, des prin-

cipes mystiques, où ils ont fini par ne mettre que leur orgueil ; Fustel de Coulanges se contente des instincts et des habitudes permanentes de l'humanité. Aussi les grands édifices comme *la Cité antique*, ou l'*Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*, sont-ils aussi solides que notre connaissance de l'homme même.

Les conclusions de Fustel de Coulanges furent parfois contestées, mais non pas sa méthode. Sans être toujours ses disciples, les historiens qui suivirent furent tous les disciples de cet esprit de pure vérité dont il avait dégagé les lois.

Albert Sorel (1842-1906) a bâti un des plus solides monuments de notre littérature historique en même temps que le chef-d'œuvre de l'histoire diplomatique, excellent écrivain, supérieur à sa renommée qui est grande. Albert Vandal (1853-1910) a laissé un livre dans lequel on ne cesse de puiser des leçons de politique, *l'Avènement de Bonaparte*. Henry Houssaye (1848-1911) a raconté dans des récits dramatiques et fortement documentés les grandes victoires et les grandes défaites de Napoléon. Thureau-Dangin, secrétaire perpétuel de l'Académie française, écrivain d'un si beau caractère et qu'on ne pouvait approcher sans le vénérer et sans l'aimer, a écrit l'*Histoire de la monarchie de Juillet*. M. Frédéric Masson, infatigable travailleur, a fait vivre avec une singulière intensité la vraie figure de Napoléon dans la vérité de l'existence quotidienne. Il ne nous est pas permis de parler ici de M. Gabriel Hanotaux, qui, parti de l'histoire pour la politique, est revenu de la politique à l'histoire et donne à celle-ci tous ses soins. Tous ces historiens sont des érudits ; mais la science ne les empêche pas d'être des artistes à leur façon. Et leur expérience intervient avec leur goût pour « construire » des livres qui sont aussi des œuvres d'art. D'autres, à leur suite, parcourent des provinces nouvelles ; et avec le même souci de l'art et de la vérité se sont conquis de véritables fiefs par leur talent : tel M. Bédier, historien des chansons de gestes ; M. de Lanzac de Laborie ; M. Émile Male, historien de l'art religieux au moyen âge ; M. Rébelliau, historien de la littérature religieuse ; MM. Georges Goyau, Imbart de la Tour, Madelin, René Pinon, Henri Moysset, Louis Gillet, qu'il est superflu de louer ici ; M. Pierre de Nolhac, poète charmant en même temps qu'historien solide, qui, parti de l'histoire de l'humanisme, y revient à l'heure où il entre à l'Académie, après avoir raconté dans des livres célèbres Versailles et Marie Leczinska ; Mgr Baudrillart, recteur de l'Institut catholique, à qui la culture française doit être reconnaissante non seulement pour ses livres d'histoire, mais encore pour l'action qu'il exerce sur le clergé ; M. le chanoine Sicard, historien du clergé sous la Révolution. M. Henri Brémond est en train de poursuivre sans lassitude et sans ennui une des plus considérables et des plus curieuses enquêtes historiques de ce temps.

La Sorbonne, les facultés de province, les centres de l'enseignement supérieur, sont des foyers très actifs d'études historiques. Il faut y admirer la sûreté de la méthode et la conscience critique. Mais vouées à l'enseignement, ces maisons sont obligées de donner à leurs formules et à leurs règles un caractère un peu dogmatique. On y a vu parfois un curieux mélange d'érudition et de prophétisme. Un professeur est toujours convié à l'action, puisque c'est pour l'action qu'il prépare les générations nouvelles. Je n'énumérerai pas tous ces maîtres : ce serait un véritable annuaire de l'Instruction publique.

La plupart d'entre eux ont eu pour chef de file un homme, qui était à la fois un excellent écrivain et un puissant animateur : M. Ernest Lavisse. Il avait groupé quelques élèves en une savante équipe dont la collaboration a produit une œuvre semblable à celle d'Henri Martin, mais bien supérieure pour l'étendue, l'exactitude, la variété et le mérite de la rédaction. Cependant M. Ernest Lavisse n'avait pas absorbé au profit de son *Histoire de France* toutes les initiatives. Un Camille Jullian, un Émile Bourgeois ont su facilement garder à côté de lui leur personnalité.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres qui date de Louis XIV, et l'Académie des sciences morales et politiques qui date de la Révolution, conservent toujours, l'une la tradition de l'histoire érudite et critique, l'autre le goût de l'histoire philosophique. Plusieurs sociétés se sont fondées à Paris et dans nos provinces pour faire revivre le passé, tantôt en publiant des documents, tantôt en composant de savantes monographies.

Ce même recueillement, ce même amour de la vérité pure, la France de la troisième République les montra dans l'ordre de la philosophie et des sciences ; on a vu que les réflexions de Renan avaient abouti à l'un de ses livres les plus graves et les plus fermes de pensée : *la Réforme intellectuelle et morale;* que Taine s'était mis à étudier *les Origines de la France contemporaine*, parce qu'il avait un désir raisonné de s'expliquer les événements présents et à découvrir une lumière assurée pour sa conduite politique. Mais en dehors même des préoccupations immédiates, les penseurs de notre pays ont considéré comme leur devoir de s'appliquer de toutes leurs forces, eux aussi, à la recherche de la vérité sans aucun mélange de ces chimères romantiques qui ont malgré tout altéré la claire vue des philosophes européens pendant la première moitié du dix-neuvième siècle. Cependant ils sont pour la plupart restés écrivains. Car c'est une caractéristique du génie français qu'il ne puisse rien faire sans y mettre un peu de beauté. Le moindre menuisier de village fleurira toujours de quelque ornement naïf son pauvre travail. A plus forte raison nos savants et nos philosophes. Le siècle a compté des Ravaisson, des Caro, des

Vacherot, des Jules Simon. Il a eu un Tarde, un Ollé-Laprune, un père Gratry, un Fouillé, un Delbos, tous excellents écrivains. J'ai connu le noble et profond Boutroux, historien de Pascal, qui aura sa place à côté de Malebranche et peut-être au-dessus de Victor Cousin. Les savants eux aussi mettent leurs soins, non seulement à être précis et clairs mais nobles et élégants. Claude Bernard, Berthelot, le grand Pasteur, dont l'imagination et le cœur ne sont pas moins intéressants à contempler que l'intelligence même. Puis Henri Poincaré et Pierre Duhem, actuellement M. Émile Picard, ont exercé, non seulement sur la science, mais sur la mentalité générale de leur temps, une influence qui s'est répercutée sur la littérature. Si la géographie est une science, il y faut joindre Élisée et Onésime Reclus, Vidal de La Blache, Jean Brunhes, qui ont décrit la face de la terre et la beauté de la France avec une ardente passion.

L'ÉLOQUENCE Voici un autre domaine où la vitalité de la France et son sérieux s'affirmèrent. L'éloquence politique s'était tue en 48 ; le dernier grand orateur parlementaire avait été Lamartine. Et la voici qui renaît, sérieuse et presque sévère comme au temps de Thiers et de Guizot. D'ailleurs Thiers n'est-il pas toujours là pour donner l'exemple d'une parole qui ne se fait entendre qu'à force de se faire écouter. Bientôt ce sont les voix de la *Gironde* et de la *Montagne* qui semblent renaître ; un second Mirabeau gouverne le pays en la personne de Gambetta. Mais il appartient à l'histoire politique plus qu'à la littérature. Aussi bien, son éloquence, si magnifique et si opérante sur ses lèvres, soutient mal la lecture. Elle était avant tout une éloquence d'action. Gambetta ne songeait pas à parler bien ; il voulait convaincre, il voulait vaincre. Ces combats oratoires étaient d'ailleurs préparés par de longues réflexions. Le fond l'emportait sur la forme et le tempérament sur le fond.

Jean Jaurès avait reçu une forte éducation humaniste. Il était entré à l'École normale ; il avait été professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, et ses lectures avaient prodigieusement garni une mémoire qu'il avait excellente. Son imagination se plaisait à évoquer les tableaux grandioses. Autant sa parole était spirituelle et aimable dans la conversation, autant elle était inspirée et figurée dans le discours public. Il avait apprivoisé le socialisme ; aux conceptions purement économiques de Karl Marx, il avait ajouté, on pourrait même dire substitué, les conceptions humanitaires du romantisme français. Il ne lui manquait même pas le sens le plus vif des réalités. Habile tacticien parlementaire, il a conduit son parti à des alliances qui ont semblé plus d'une fois contraires à la générosité de son caractère ou à la logique de

sa doctrine, mais il a certainement été un très grand orateur toujours, et toujours un homme d'un grand cœur. Sa mort tragique a doublé le regret qu'il a laissé à ceux qui, sans l'avoir suivi dans sa politique, ont connu son génie et ont pratiqué son amitié.

Albert de Mun aurait pu lui disputer le premier rang si, après un long apostolat pour les cercles catholiques, il n'avait subi une terrible maladie qui l'obligeait à de grands ménagements. Après 70, ce capitaine de cuirassiers s'était révélé apôtre et puissant orateur. Au moment de la grande guerre qu'il avait su prévoir, il a combattu à sa manière en soutenant le courage de la France. Ses articles de *l'Echo de Paris* étaient admirables de sincérité et de courage communicatif. Il mourut à Bordeaux, alors que l'ennemi était encore près de Paris. Tous les partis politiques suivirent son cercueil avec une respectueuse reconnaissance pour son patriotisme, sa clairvoyance et son talent.



ALBERT DE MUN.

La tradition continue. Nous avons encore au Parlement de grands orateurs politiques : M. Poincaré qui écrit dans une langue aussi ferme que sa raison et aussi ardente que son patriotisme. Cet homme énergique qui, pendant toute la guerre, a représenté la France, est resté ouvert à l'activité intellectuelle et artistique du pays et je suis sûr qu'il considère un beau volume de vers presque comme l'équivalent d'une victoire diplomatique. Lui aussi dirait comme Racine que le grand poète est l'égal du général d'armée. M. Georges Clemenceau, d'une éloquence jadis si terrible par sa vigueur et son esprit, s'est renouvelé depuis dix ans ; un souffle humain passe dans ses paroles ; la mélancolie de la vieillesse adoucit les rudes contours du polémiste et du chef d'État. Les mots les plus beaux sont quelquefois les plus simples et M. Clemenceau a été sublime lorsqu'il s'est contenté de dire : « Je fais la guerre, je fais la guerre, je fais la guerre. » Ce jour-là, sa parole prenait son vol au-dessus de l'éloquence ; même elle annonçait le salut du pays. S'il fallait

énumérer les orateurs de la Chambre et du Sénat, la liste, sans être bien longue, ne serait pas courte. Sans parler de Paul Deschanel, qui a laissé un grand livre sur Gambetta et plusieurs belles harangues, sans parler de Waldeck-Rousseau, MM. Ribot, Viviani, Georges Leygues, Briand sont des maîtres de la parole. Combien à leur suite sont capables de faire un éloquent discours et d'émouvoir un auditoire lassé et défiant ! Le défaut de cette éloquence, j'entends chez les moindres, c'est que l'orateur parlementaire a toujours l'air de vouloir gagner un procès. Quand le genre avocat domine, j'aime mieux maître Henri-Robert.

L'éloquence de la chaire a bien changé depuis Lacordaire. Je n'ai pas entendu Mgr Dupanloup, ni le père Hyacinthe, ni le père Didon, qui probablement avaient gardé les traditions de l'illustre dominicain. Mais j'ai entendu le cardinal Perraud et j'ai été assidu aux conférences du père Monsabré et du père Sertillanges. Ce nom de « conférences » convient bien à leurs sermons. Venus dans une époque positive, raisonneuse et défiante, ces prédicateurs ont parlé le langage qu'il fallait, celui qui explique et démontre avant d'émouvoir.

Voilà quelle fut l'influence de la catastrophe de 1871. On a dit que les jeunes générations en avaient contracté comme une maladie de faiblesse et d'impuissance. Injustice profonde ! Ils n'ont pas eu des âmes de vaincus, ceux qui ont grandi dans le sentiment du sérieux de la vie, dans le respect de la vérité, dans le culte du devoir. Il n'y a eu en la jeunesse d'alors ni folie, ni illusion, ni orgueil, ni détresse, ni lâcheté. Ce que nous venons de raconter de son effort dans toutes les « disciplines » sérieuses, en est la preuve la plus convaincante.

II

Mais, entre 1885 et 1890, il se produisit une crise dont le retentissement fut grand dans la littérature proprement dite. L'humeur « spartiate » avait fini par créer un esprit de dogmatisme qui pesait sur les générations montantes. De plus, la discipline générale qui s'appliquait à tous, ne tenait pas assez compte des sensibilités individuelles, qui, refoulées par l'éducation et l'instruction, menaçaient d'avoir de terribles revanches. Enfin, quoique la littérature eût gardé assez de fécondité, de liberté et d'art, pour créer encore des chefs-d'œuvre, puisque c'est la période la plus active et la plus glorieuse des Daudet, des Goncourt, des Zola, des Maupassant, des Sully Prudhomme et des Leconte de Lisle, les nouveaux venus avaient soif de hardiesse et d'originalité.

ANATOLE FRANCE. JULES LEMAITRE. ÉMILE FAGUET

La lutte contre le dogmatisme fut menée par Renan ; mais il était lui-même trop engagé avec ceux qui affirmaient l'infaillibilité de la science en toutes matières pour apporter lui-même une vraie libération ; la jeunesse admirait son style, et ne partageait guère son souriant dilettantisme. Ce fut M. Anatole France qui montra combien étaient relatifs nos jugements. Nous nous disions, à la lecture de ses premiers ouvrages, que peut-être la seule règle qui ne trompe pas, c'est l'art et c'est la bonté. Né en 1844, il a été élevé en face de la Seine, dans une boutique de bouquiniste, par un père « ancien garde royal, vieux royaliste assombri » ; il montrait déjà et il a toujours gardé une enfantine curiosité et un amour passionné des livres. Mais ses lectures infinies n'ont jamais altéré la fraîcheur de ses impressions ; disciple de Renan, il ajoute au dilettantisme la naïveté et la bonne grâce des sceptiques érudits d'autrefois : Montaigne, La Mothe, le Vayer, Bayle. Sa physionomie révèle le curieux mélange d'ingénuité et de clairvoyance avisée, de bonhomie et de profondeur qui sont au fond de son attrayante personnalité. Il a le visage allongé et placide, la physionomie un peu effacée, une extrême lenteur dans le regard qui est aimable, distrait et doux, enfin une parole hésitante et facilement embarrassée. La plume à la main il est tout autre, ou tout pareil, et sa prose pleine d'images vives et de rythmes légers, d'une harmonie passionnée et douce, se présente exquise par un mystérieux et délicieux mélange de la pureté ancienne et de notre sensibilité moderne. Il avait appris cela au « Parnasse » et en faisant ses *Vers dorés*. Il disait, dans ses chroniques du *Temps* où il était chargé de la *Vie littéraire :* « L'ignorance est la condition nécessaire, je ne dis pas du bonheur, mais de l'existence même.



ANATOLE FRANCE.

Les sentiments qui nous la rendent ou douce ou du moins tolérable naissent d'un mensonge et se nourrissent d'illusions. » Il écrivit des romans qui sont aussi des chroniques ; les premiers tout imprégnés de beauté florentine ou de grâce antique ; les derniers plus ironiques et plus satiriques, où le scepticisme déjà perd un peu de son indulgence. Aujourd'hui, le maître n'est plus convaincu que cette indulgence soit suffisante au bonheur et même à l'existence ; passionné à corriger les injustices de la société humaine, on le voit indécis entre le doux repos auquel il aurait droit et la lutte contre ceux qu'il croit des aveugles ou des méchants. Ils lui pardonnent sans peine ses attaques et peut-être qu'ils l'aiment mieux et plus selon son cœur que ses propres compagnons. Au temps où débuta le symbolisme, tout ce qu'il avait encore en lui de classique et de rationnel se réveilla et s'étonna. Il peignit avec un peu d'ironie, parmi beaucoup de sympathie, le pauvre Choulette, le poète ivre dans lequel il n'est pas impossible de reconnaître Verlaine. Mais il était trop vraiment artiste, trop intelligent, pour ne pas finir par goûter cet art subtil et nouveau. Et sans cesser d'être un parfait humaniste, il devint sinon le parrain, du moins le complice des « décadents ».

Après lui, Jules Lemaître, critique écouté, porta dans ses premiers écrits le même esprit doucement ironique, aisé et souriant. Jules Lemaître était resté très normalien, quoiqu'il ne fût point pédagogue ; en lui le style « agrégé des lettres » était assoupli par la grâce de Renan. Journaliste ou plutôt « essayiste », il excellait, non pas dans les études amples et développées comme les aime la *Revue des Deux Mondes* mais dans ce genre intermédiaire qui a presque la brièveté de l'article de journal et qui doit avoir toujours le « soin » de l'article de revue. Il écrivit des contes *En marge des vieux livres*, d'une ironie subtile et point trop appuyée. Il donne au théâtre des drames, *le Roi*, *le Mariage blanc*, *l'Aînée*, *la Massière*, toujours un peu universitaires sous leur charme. A la fin de sa vie, il fit pour l'élite parisienne des conférences d'où sortirent des livres bien amusants : *Racine*, *Rousseau*, *Fénelon*, *Chateaubriand*. Il se lança dans la politique pour affirmer, comme Coppée, le sentiment national qu'il croyait menacé. Il en sortit tout à la fin de sa vie ; il était en cela comme en critique un merveilleux interprète, le parfait secrétaire : Pascal aussi a été dans les *Provinciales* le « secrétaire » de Port-Royal. Les décisions et les jugements ne venaient guère de lui. Il savait se décider, mais il ne savait pas décider. Il fut accueillant aux symbolistes. Il acceptait volontiers les opinions de son ancien élève Jules Tellier, une des grandes espérances de la littérature française, qui mourut à vingt-cinq ans. Tellier, que j'ai connu, était ami de Verlaine, quoique son vigoureux esprit critique et même sa façon d'écrire en vers fussent très opposés à la « décadence » et

à Mallarmé. Par lui Jules Lemaître les connut et les loua non sans un peu d'ironie.

Le dernier venu, Émile Faguet, a été après eux la figure la plus représentative de la même critique. Lui, il était plus tourné vers la curiosité intellectuelle que vers le dilettantisme ; mais il n'était pas plus dogmatique et affirmatif que ses deux prédécesseurs. A la fin de sa vie, il s'est un peu laissé aller à écrire n'importe où, n'importe comment, sur n'importe quoi. Fut-ce un bien ? Fut-ce un mal ? Peu d'hommes ont été aussi lus que lui. Il s'était fabriqué un style capricieux, parfois barbare, mais toujours expressif qui lui donnait l'air de causer avec chaque lecteur et avec lui-même, car il s'y corrigeait, s'y démentait et s'y contredisait sans cesse. Aussi était-il la vie même. Il avait le don des idées, il les saisissait au vol, les pesait, les évaluait et ne s'y arrêtait jamais, toujours prêt à les reprendre par quelque biais nouveau. Ennemi de tout ce qui est préjugé, parfaitement indifférent à ce que les hommes recherchent : honneurs, argent, bien-être, il vivait dans sa « cellule au quatrième étage » d'une étroite maison rue Monge. Il s'arrêtait un peu au café. Les jours de séance solennelle à l'Institut, il mettait l'habit vert, mais pour s'y rendre, il montait sur l'impériale de l'omnibus, comme au temps où il était étudiant. Professeur à la Sorbonne, il documentait ses cours très solidement et très consciencieusement. Sa réputation est partie de trois volumes sur les auteurs du seizième, du dix-septième et du dix-huitième siècle, qui sont encore classiques. A la fin de sa vie, inquiet des mœurs politiques de son temps, il lança quelques vérités un peu vives, point inutiles, mais en philosophe et en moraliste, non en politicien. Il est l'antidote de l'esprit qui construit ou de l'esprit qui s'endort ; de l'infatuation dans les méthodes et de l'automatisme dans leur application : au demeurant, un grand homme de lettres.

A ces aimables et brillants littérateurs s'ajoute naturellement l'auteur de *Valbert* et des *Contes chrétiens*, qui, infatigablement, pendant un quart de siècle, révélait aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* les aspects variés et souvent contradictoires des littératures étrangères : Teodor de Wyzewa, une des intelligences les plus étendues, les plus cultivées et les plus séduisantes de notre temps.

LA CRISE MORALE. PAUL BOURGET. FERDINAND BRUNETIÈRE L'humeur libre et changeante de ces maîtres, leur intelligence souple, la variété de leur savoir, leur goût raffiné, la couleur aristocratique de leur dilettantisme hâtèrent leur succès, et, avec leur succès, la délivrance des sensibilités individuelles. Mais celles-ci avaient déjà pris conscience de leur autonomie, en se heurtant à de douloureux problèmes.

Un jeune écrivain, fils d'un haut universitaire, s'était jeté dans le roman, après avoir un instant voulu suivre la même route que son père. Tout pénétré de Balzac et de Barbey d'Aurevilly, ses modèles, il apportait à la peinture du monde élégant et riche le même souci d'analyse et d'exactitude que les Goncourt ou Zola. Il avait déjà créé, pour son usage, un style appliqué, un peu lent sans délayage, un peu compliqué sans obscurité, un peu monotone sans ennui. Il déduisait ses analyses avec une sorte de rigueur impersonnelle qui lui permettait d'intervenir sans cesse, comme un savant dans une expérience. Ses interventions étaient émues, autant qu'étonnées ; elles accusaient le caractère troublant de ses découvertes. Car il découvrait que dans tous les cœurs il se cache des forces mystérieuses qui échappent à notre prise : l'intelligence les voit trop tard mais s'épuise à les définir, comme la volonté à les gouverner. Ce ne sont pas des « produits comme le vitriol et le sucre », mais des ferments vivants. De là de « cruelles énigmes », de là des « crimes d'amour », de là le désordre irrémédiable de la vie passionnelle et affective. L'angoisse qu'il éprouvait lui-même, le pénétrant moraliste la devinait chez ses plus illustres contemporains : et ses *Essais de psychologie contemporaine*, bréviaire du nouveau mal du siècle, achevèrent de poser le problème, et de le poser, provisoirement, comme insoluble.

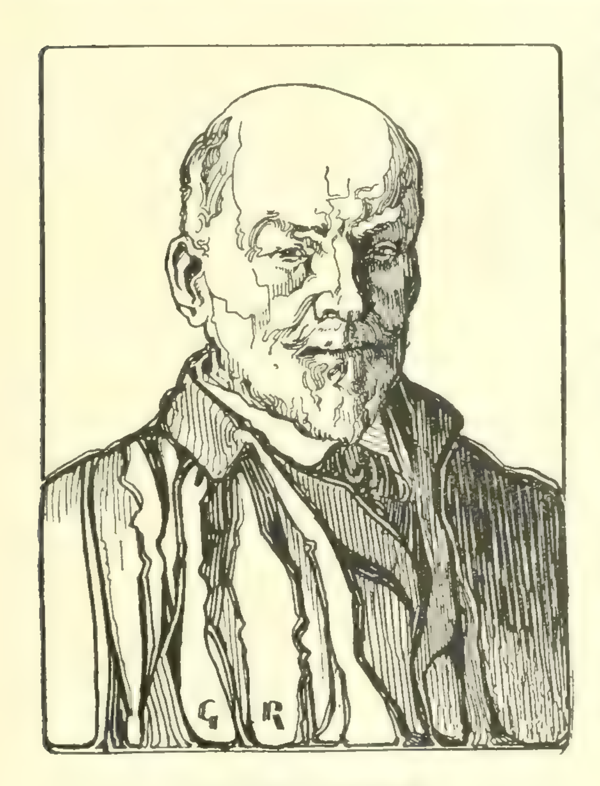


BARBEY D'AUREVILLY (D'après F. Lévy).

Ce jeune écrivain, c'est M. Paul Bourget, qui depuis lors devait s'attacher à une doctrine sociale, et la soutenir pendant trente ans avec une richesse d'imagination, avec une force de pensée dont aujourd'hui encore nous admirons la verdeur féconde. Depuis le *Disciple*, jusqu'au *Démon de midi*, et jusqu'à un *Drame dans le monde*, M. Paul Bourget continue à défendre les mêmes thèses, à montrer les mêmes qualités de dramaturge au service des mêmes qualités d'analyste. Accessible à toutes ces nouvelles formes d'art que de très jeunes talents nous proposent chaque jour, il a conservé la même ouverture d'esprit, la même chaleur d'enthousiasme qu'à vingt-cinq ans. Et il nous prouve qu'il serait facilement le premier de nos critiques, s'il n'était le premier de nos romanciers. Mais en 1890 il n'était que l'auteur de la *Psychologie de l'amour moderne* et des *Essais de psychologie contemporaine*, de *Mensonges*, de *Crime d'amour* et de *Cruelle énigme*. Et c'était assez pour bouleverser les cœurs et forcer les esprits à réfléchir.

Il avait fait entrer à la *Revue des Deux Mondes* un jeune camarade, Ferdinand Brunetière, maigre, ardent et sec, laborieux comme lui, et tout nerfs ; Brunetière devait être plus tard un merveilleux professeur de littérature française, et un puissant conférencier : grande âme courageuse, sans cesse à la recherche de la vérité qui consolidera les âmes, les nations, l'humanité. Il n'était alors qu'un critique littéraire. Mais il voyait surtout dans la littérature les problèmes de vie. Ses maîtres étaient Auguste Comte, Taine et le protestant Vinet, au cœur profond. Sa première campagne fut contre l'étroitesse formaliste du réalisme et du naturalisme français. Il opposa à nos écrivains les écrivains anglais qui ont su comprendre que la vie morale fait partie de la réalité, et que c'est, à tout prendre, la seule réalité. Du même coup, il s'attaquait à la théorie de l'art pour l'art. Il construisait ses articles avec une dialectique extrêmement vigoureuse ; il savait en varier les moyens. Son style, lourd et empêtré de liaisons surannées, avait cependant une force et une chaleur qui se révélaient surtout lorsqu'il parlait, car il parlait mieux encore qu'il n'écrivait. Lui aussi s'est mêlé aux grandes batailles du siècle finissant et du siècle naissant. Jamais il n'a connu la paix sur cette terre ; jamais il n'a perdu la bonne volonté. Sa mort ne fut que le dernier combat de sa vie, un combat âpre et dur où il a succombé silencieusement et fièrement, à la Vigny. Parmi les vivants, M. René Doumic, qui a été son compagnon de lutte, et qui est son héritier à la direction de la *Revue des Deux Mondes*, a gardé, avec un style plus souple et plus dégagé, la même haute intransigeance de goût et d'idées, non sans un sentiment très vif de l'actualité.

INFLUENCES ÉTRANGÈRES Un jeune diplomate, Melchior de Vogüé, découvrait alors en Russie des écrivains qui sans doute ne valaient ni en philosophie, ni en art, ni en littérature, un Renan, un Taine, un Lamartine, un Hugo, mais qui avaient su exprimer des sentiments étranges propres à rafraîchir la sécheresse de cœur du monde européen. Il en rapporta un livre émouvant, *le Roman russe.* Il y peignait un état indéfinissable de nonchalance et d'exaltation, de folie et de clairvoyance, un amour passionné et infiniment pieux des pauvres, des humbles, des « idiots », des pécheurs mêmes, un merveilleux sentiment d'universel amour qui semblait remonter à l'Évangile. Aussitôt les traductions se multiplièrent. Bientôt un choix se fit : Dostoïevsky et Tolstoï nous devinrent des maîtres familiers à la fois et terribles, qui bouleversaient nos habitudes séculaires. Quelques auteurs scandinaves ou plutôt un dramaturge norvégien, Ibsen, compliqua par un étrange individualisme l'influence désorganisatrice de « l'âme russe ». Mais cette action du dehors ne fut pas d'ordre intellectuel, comme jadis celle de Locke et des philosophes anglais sur Voltaire et le dix-huitième siècle ; elle ressemblait à celle du vent qui soulève les vagues et les lance tumultueusement jusqu'à ce qu'elles se perdent au loin. Ainsi s'explique le caractère désordonné et violent des grandes tourmentes morales de la société française depuis 1890 jusqu'à 1914.



JORIS-KARL HUYSMANS.

Quelques écrivains s'abritèrent tout de suite dans la foi catholique, avec ses contraintes et ses strictes formules.

Joris-Karl Huysmans, né à Paris en 1848, élevé dans l'atelier de son père qui était peintre, eut, je ne sais comment, dès l'enfance, le goût de l'artificiel, du triste et du vulgaire :

> Il y a des gens heureux, dit quelque part un de ses personnages. A table ils obtiennent en guise de nourriture et de réjouissances, en plus de ce qui leur est dû, un peu d'illusion. Nous, rien du tout ! Nous sommes des malheureux qui allons éternellement chercher au dehors une part mesurée de fricot dans un bol !

Longtemps, lui-même n'a eu que sa

part mesurée dans un bol ! Il était alors réaliste et strictement réaliste ; il « transcrivait » la réalité sans y rien ajouter, avec toute sa platitude. Cependant il trouvait dans son goût pour l'art et pour l'artificiel sa part de « réjouissances » et « d'illusion ». Son curieux *A rebours* en est un témoignage. Cette part devint aussi abondante qu'il voulut, lorsqu'il se fut converti. Il raconta, en les romançant et en les mêlant à des études d'art, les étapes de sa conversion. Il écrivait en grand artiste, mais en singulier artiste, hors du goût conventionnel, avec des métaphores neuves et des rythmes de phrases imprévus. Il avait un grand souci d'exactitude, même dans la couleur et dans l'impression. Il détestait la banalité. Avec Huysmans, le roman ne se contente plus de moraliser, il convertit.

L'héritage de ce catholicisme a été recueilli par un écrivain hautain et hermétique dans son œuvre, M. Paul Claudel. Il n'écrit même pas en vers libres ; il écrit en versets. Il a retrouvé, je soupçonne que c'est après avoir connu la grande poésie polonaise, le symbolisme vraiment symbolique : celui qui signifie par des images nobles et poétiques une pensée trop grande ou trop complexe ou encore trop simple pour être définie par une analyse abstraite. Par le symbole, ces pensées prennent un corps mystérieux et magnifique ; et elles vivent comme, dans l'*Odyssée*, les ombres qui ont bu le sang préparé par Ulysse. M. Claudel parle une langue à lui, dont on ne sait si elle est archaïque ou néologique ; en tout cas, elle a l'air artificielle, apprise dans une grammaire et un dictionnaire, tant elle est voulue et tendue ; mais on peut être sûr qu'elle est parfaitement française. Il est catholique avant tout dans son art : la plus jouée de ses pièces, *l'Annonce faite à Marie* (l'Angélus), exprime la réversibilité des mérites et la victoire surnaturelle de l'âme sainte qui souffre avec amour, sur l'âme méchante qui la fait souffrir.

La carrière de Charles Péguy n'est pas moins émouvante, ni moins significative, ou encore celle d'Ernest Psichari, tués tous deux à la guerre. Ils subissaient encore le contre-coup de nos luttes morales. Ils avaient été ballottés par les derniers remous de la tempête que nos vingt ans avaient déchaînée lorsque, pour échapper à une philosophie trop simpliste et trop rationnelle dans son dogmatisme, nous avions invoqué des dieux étrangers. Ce Charles Péguy, farouche et tendre, enthousiaste et implacable, est un singulier exemple de volonté. Il s'était fait un style à lui, qui ressemblait par ses répétitions à un balbutiement, mais qui n'était que le retour incessant du marteau sur le même clou. Il n'écrivait rien pour le plaisir d'écrire. Il était tout entier dans chacune de ses phrases, qui n'étaient point des

phrases. Paysan et lettré, humble et orgueilleux, il avait une âme grande. Je l'ai vu un jour passer dans sa pèlerine brune, sans savoir vers quelle destinée glorieuse il s'en allait.

IV

LE SYMBOLISME Mais ce ne fut pas à une renaissance religieuse que devait aboutir cette crise : son premier effet fut un renouvellement de la poésie. A la « forme » poétique, elle substitua « l'état de poésie ». C'est ce qu'on appelle le symbolisme, terme aussi difficile à préciser que celui de romantisme, car il enveloppe des éléments fort hétérogènes, liés moins par la logique et la nature que par le caprice et les circonstances.

Voici comment, sinon le définir, au moins l'envisager.

Des jeunes gens venus d'un peu partout se rencontrèrent dans un même amour large et généreux pour l'art, dans une même méfiance vis-à-vis des anciennes écoles et dans une même confiance en l'avenir, c'est-à-dire en eux-mêmes. Flaubert, Leconte de Lisle commençaient à leur paraître artificiels et bruyants. Zola trouvait parmi eux des défenseurs et des adversaires. Leurs maîtres étaient les artistes, les musiciens surtout, enfin Richard Wagner. Ils eurent par lui l'idée d'un *art total*. La musique, la poésie, la peinture, disaient-ils, ont été séparées jusqu'ici par des règles traditionnelles et par la nature des choses. Il faut faire tomber ces barrières. Un art nouveau naîtrait, immense et tout-puissant, qui parlerait aux yeux comme la peinture, à la sensibilité générale comme la musique, au cœur et à l'imagination comme la poésie. Auprès du monde libre et harmonieux créé par cet art total, le monde réel leur parut *une chose* grossière, inférieure et même, à tout prendre, inexistante. Renouvelant les doctrines de Platon, de Berkeley et de Fichte, Villiers de l'Isle-Adam, le somptueux écrivain, Wyzewa qui devait être chez nous pendant trente ans l'ambassadeur de l'Europe intellectuelle, Jules Laforgue, le rêveur idéaliste, et même un instant M. Maurice Barrès professèrent que seul existe le *Moi* et, à la rigueur, le monde poétique créé par le Moi et qui exprime le Moi.

On comprend les résistances que l'ancienne philosophie et le bon sens national devaient opposer à ces hardiesses, qui présentaient, entre autres défauts, celui de n'avoir point de racines dans la tradition française.

Mais un secours imprévu n'allait pas tarder à fortifier le symbolisme. Dès 1890,

une philosophie nouvelle, qui ne devait arriver à son plus grand épanouissement que vingt ans après, commençait à séduire les jeunes intelligences curieuses et avides de liberté. Elle avait été créée par le génie puissant et imaginatif de M. Bergson. Ce maître, dont le style paraît si souple et si nuancé, a une pensée forte et inflexible, à la Descartes, puisque ses derniers livres la donnent exactement pareille à ce qu'elle était dans son premier ouvrage — enrichie seulement par vingt-cinq ans de méditations et de lectures. Il refusait à l'intelligence pure la compréhension adéquate de la vie. Il montrait que la réalité formée par le temps réel n'a rien de substantiel ni de permanent, et que notre caractère n'est que la condensation de l'histoire que nous avons vécue depuis notre naissance, avant notre naissance même. De ces principes, il tirait des conséquences qui éclairent en bien des points la rhétorique, la poétique et la grammaire même du symbolisme, à savoir que la vie enveloppe une pluralité confuse de termes qui s'entre-pénètrent et que les formules rigides qui prétendent la définir, la déforment et la dénaturent. Elle ne se livre que dans l'intuition ou plutôt dans des intuitions évanescentes et qui n'éclairent leur objet que de distance en distance. Comment donc exprimer et fixer ces intuitions ? Par la « musicalité », par le symbole qui suggère et ne définit pas, par le mystère, le flou, le vague, la fluidité.

Cette recherche de la musicalité eut bientôt fait de briser les anciennes formes de la versification remplacées par un polymorphisme absolu.

De là est sortie l'école du vers libre, si l'on peut parler d'école dans ce qui est l'absence de toute règle commune. Le vers libre du symbolisme ne ressemble pas au vers libre des classiques, ni à celui de M. Henri de Régnier. C'est en réalité une période lyrique, coupée par l'alinéa qui joue le rôle d'une ponctuation musicale. M. Paul Claudel, le maître actuel du verset lyrique, enseigne par exemple que la phrase de Pascal : « Le silence éternel — de ces espaces infinis, — m'effraye » n'est pas d'un rythme moins poétique et moins légitime que les vers de Boileau : « C'est en vain qu'au Parnasse — un téméraire auteur — pense de l'art des vers — atteindre la hauteur. » Les artistes du vers libre obtiennent ainsi un rythme particulier à chaque période, à chaque sentiment, à chaque sensation. Au lieu que la versification classique ou romantique se base sur des rythmes connus et se fortifie par l'unisson avec le rythme intérieur qu'attend l'oreille du lecteur, ici au contraire la versification libre, toujours charmante et imprévue, isole le poète et force le lecteur à une perpétuelle adaptation. Aussi Mallarmé disait-il que ce genre convenait uniquement à qui voulait se « moduler ». Depuis lors Verhaeren en Belgique et beaucoup d'autres en France se sont servis du vers libre pour la grande poésie

lyrique ; peut-être se sont-ils trompés ? Un des plus charmants poètes du pré-symbolisme, le premier disciple français de Walt Withman, Jules Laforgue, qui est mort avant d'avoir rien donné de définitif, s'est bien servi du vers libre pour exprimer musicalement ses conceptions philosophiques. Mais ces conceptions lui étaient « intérieures » et « consubstantielles ». Il se « modulait » encore en les exprimant.

Les autres poètes de ce temps même restés fidèles au rythme régulier, l'ont singulièrement plus brisé que ne l'ont jamais fait les romantiques. La plupart ont réduit la rime à n'être qu'un vague écho ; ils n'évitent plus les hiatus ; ils mettent parfois à la césure des syllabes muettes qu'ils comptent ou ne comptent pas selon leur fantaisie. « De la musique, avant toute chose ! »

Les précurseurs et les initiateurs S'il fallait énumérer des noms à l'origine de ce courant de poésie, qui allait être vaste, impétueux, et vite épuisé comme une inondation après une pluie d'orage, ce n'est pas un nom de poète que j'inscrirais le premier, mais celui de l'auteur de *Mon frère Yves* et *Pêcheur d'Islande*. Depuis lors M. Pierre Loti a été « sacré » romancier ; il a composé *Ramuntcho*. Il est devenu voyageur, et, nouveau Chateaubriand, il a donné son Itinéraire de Paris-Jérusalem. Il a fondé la belle école du roman colonial et l'art modernisé de la description exotique. Mais pour nous M. Pierre Loti nous apparaîtra toujours comme un second Lamartine apportant ses *Méditations* : c'était la délivrance ; c'étaient des sources qui jaillissaient. L'extraordinaire émotion poétique que nous causait en 1886 le langage harmonieux et cadencé de ce lieutenant de vaisseau, qui n'avait jamais appris à écrire : rien n'en donne aujourd'hui l'idée. Rarement des émotions plus simples et plus primitives ont été exprimées avec plus de sincérité et d'art profond, en dehors de tout système, de toute école et de tout procédé.

Pour lui trouver une exacte réplique en vers, il fallut remonter et on remonta jusqu'à Marceline Desbordes-Valmore. C'est alors que cette charmante femme, qui n'avait jusque-là été saluée que comme un poète de second ordre, entre Mme Dufresnoy et Mme de Girardin, fut enfin comprise et admirée. Son existence douloureuse fut racontée comme le plus touchant des romans. Épouse dévouée, mère sans reproche (malgré les dires de ses biographes, qui s'obstinent à voir un amour irrégulier dans des vers où elle célèbre son mari), elle avait débuté jeune fille au théâtre ; elle y avait chanté et joué avec une grâce très remarquée les pièces de Sedaine et de Grétry. Mais « à vingt ans, dit-elle, des peines profondes m'obligèrent de renoncer au chant, parce que ma tête me faisait pleurer. Mais la musique

roulait dans ma tête malade, et une mesure toujours égale arrangeait mes idées à l'insu de mes réflexions. Je fus forcé de les écrire pour me délivrer de ce frappement fiévreux et l'on me dit que c'était une élégie ». Voilà bien, dans sa pureté, l'instinct musical auquel la jeune poésie voulait s'abandonner.

D'autres maîtres, plus intellectuels, s'ajoutèrent au faisceau de ces influences. Baudelaire, naturellement, et aussi Sainte-Beuve dont le poème des *Rayons jaunes* offrait le premier exemple de « correspondance » des sensations et conduisait à l'équivalence des arts, peinture, sculpture, musique, poésie, etc.

Mais il est temps d'arriver aux poètes symbolistes eux-mêmes (le mot de symbolistes désignant ici moins une école qu'une époque).

LES POÈTES SYMBOLISTES Deux des élèves de Leconte de Lisle dont il n'a pas encore été parlé ici, Mallarmé et Verlaine, ouvrirent magnifiquement la route, dans deux directions divergentes. Stéphane Mallarmé, galant homme, fin, charmant, réservé, fut un très modeste professeur de l'Université et un vrai poète. Au quatrième étage de la rue de Rome, il recevait un petit nombre de disciples enthousiastes. Il avait débuté par écrire quelques-uns des plus beaux vers parnassiens que nous ayons, et des poèmes en prose comme *le Phénomène futur* ou *le Démon de l'analogie*, qui sont solides, harmonieux, pleins de signification, pareils à du Villiers de l'Isle-Adam. Plus tard il fut un incomparable et brillant musicien dans son « fragment » *Hérodiade* et son *Après-midi d'un Faune;* un penseur sibyllin et inaccessible dans ses dernières productions, lesquelles offrent toujours, dans leur rareté, une étrange beauté de rythme et d'image. Il aimait à poursuivre dans un morceau deux ou trois sens superposés, n'ayant d'autre rapport que de pouvoir être exprimés par les mêmes termes : de là une source d'impénétrable obscurité. Il y en avait d'autres. Il a poussé au bout les principes parnassiens. Toute l'ambition de ces habiles et savants aligneurs de mots devait enfin se borner à raffiner de plus en plus la pureté rythmique et méthodique des vers. Aussi, afin de n'être point gênés dans leur patient travail de ciseleurs ou de mosaïstes verbaux, ils réduisirent presque à rien le contenu intellectuel et sentimental de leurs poèmes. C'est ce qui advint à Mallarmé.

Son meilleur disciple fut M. Henri de Régnier, mais bien plus clair, moins abscons, plus vivant, et, disons-le franchement au risque de lui déplaire, plus ému. Henri de Régnier est à la fois un grand versificateur et un grand poète. Réussite rare ! Il a même augmenté la difficulté du « métier », comme pour mieux se passer de toute signification. Il s'est servi du vers irrégulier qui affine et accuse la pureté du

contour, mais il n'a guère consenti à user du vers libre moderne. Sa poésie, dit-il, n'est qu'une « flûte de roseau » : elle lui a suffi à faire chanter la forêt. Ses derniers livres, *la Sandale ailée, le Miroir des Heures, Vestigia flammæ, Pécheresse,* enrichissent l'héritage que notre temps doit léguer à l'avenir. Ce gentilhomme de lettres a gardé, sur les sentiers du Parnasse, un parfum subtil et voluptueux du dix-huitième siècle. Sa prose nonchalante et travaillée rappelle toujours le poète dont l'idée ne peut se passer de l'arabesque. Humaniste, comme Hérédia, il est humain comme lui.

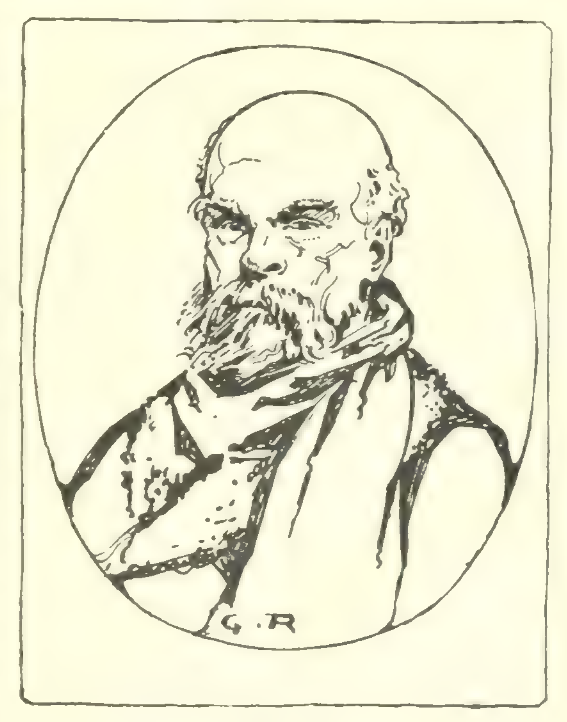
Mallarmé et Henri de Régnier ont encore des disciples, des imitateurs proches ou lointains en nombre infini, mais non pas infinis en talent. Car cet art est complaisant au mauvais talent et difficile au bon.

PAUL VERLAINE

Paul Verlaine (1844-1896) est à l'opposé. Jadis parnassien et impassible, il demandait d'un ton péremptoire :

Est-elle en marbre ou non, la Vénus de Milo ?

Cependant, il écrivait en vers ailés et charmants, pour célébrer sa fiancée, *la Bonne Chanson.* Sa place semblait marquée entre Sully-Prudhomme et Coppée, lorsque, peu après son mariage, un adolescent à l'aspect farouche, qui fuyait devant on ne sait quel rêve, frappa à sa porte et s'installa chez lui : c'était Arthur Rimbaud. L'auteur du *Bateau ivre* à l'âge où l'on balbutie des rimes sentimentales composait des poèmes aussi mystérieux et éclatants que ceux de Mallarmé ; non sans y mettre toujours une signification émouvante. Voué à une étrange destinée, il quitta promptement la poésie, il partit en Orient et n'en revint que pour mourir saintement et stoïquement à l'hôpital. Mais il était loin de ces sentiments lorsqu'il s'installa chez Verlaine ; vers ce moment, la Commune étant vaincue, Verlaine, qui avait consenti à la servir, dut s'exiler à Londres et à Bruxelles où il emmena



PAUL VERLAINE.

son hôte. Dans la fièvre de cet exil, un drame mystérieux éclata entre eux. Bref Verlaine fut condamné, par les tribunaux belges, à la prison. Abandonné des siens, découragé, le poète, après sa libération, ne fut plus qu'une sensibilité prête à souffrir — ou à jouir de toutes les émotions qui passaient. Il se remit à écrire des vers comme Marceline Desbordes-Valmore. Il avait une merveilleuse finesse d'oreille; son passage au Parnasse lui avait appris à bien écrire. La conscience professionnelle, le respect de la langue, du style, des règles de l'art ne l'abandonnèrent jamais. Bientôt après il se convertit et la délicieuse musique de ses vers eut ainsi pour support quelque chose de plus profond et de plus humain que des frissons à fleur de peau. Rentré à Paris, il céda au démon de l'absinthe. Alcoolique, s'échouant sur des bancs de brasserie avec des bohèmes et des femmes, ses meilleurs jours étaient à l'hôpital. C'est là qu'un après-midi, je le trouvai, sur un paisible petit lit blanc, paisible lui-même et gai. La figure socratique du poète, sa bonne grâce, son ingénuité et sa malice, il me semble les voir encore. J'étais conduit par M. Raymond de La Tailhède et par Jules Tellier qui lui apportèrent un pantalon de grosse toile grise, un petit couteau de poche et des oranges; et il fut ravi. Il me demanda si à l'École normale on nous apprenait à aimer Boileau comme il faut.

Le pauvre Lelian eut, après cela des heures affreuses. Dans sa triste chambre, il ne fut plus qu'un maniaque inoffensif, s'occupant à peindre en couleur d'or tous les objets qui lui tombaient sous la main. Mais la musique de son génie ne se ressentit jamais de la dégradation de son esprit et de sa volonté. Il n'est point de poète aujourd'hui qui n'ait subi son charme et qui ne se soit mis à l'école de ce parfait artiste.

Samain, ce me semble, l'auteur du *Jardin de l'Infante* et de *Polyphème*, remonte à lui et aussi Charles Guérin, mort avant d'avoir donné sa mesure, et aussi Henry Bataille qui bientôt cherchera au théâtre des succès moins purs et plus enivrants, et enfin M. Francis Jammes.

Celui-là est un maître à son tour, et de même que Verlaine a su se dégager du Parnasse, de même Francis Jammes s'est soustrait aussi vite à l'exemple de *Sagesse* ou de *Jadis* et *Naguère*. Il a vécu longtemps avec les choses extérieures, il les a observées; il a aimé à les peindre, pour en dégager la poésie intime. Dans une campagne toute parfumée, au milieu de riantes impressions qu'il note avec un art raffiné et naïf, il évoque des figures délicates et tendres de jeunes filles ou de jeunes gens; il prête même une âme enfantine et pure aux animaux, aux oiseaux, aux fleurs; il leur a ouvert un paradis. Avec cela adroit et solide écrivain, soit dans une prose au contour précis comme des vers, soit dans des vers au rythme

libre comme la prose. Il s'est converti et non seulement sa pensée a pris plus de fermeté, mais la forme même de son art est devenue plus régulière. Les *Géorgiques chrétiennes*, dans le mode insolite du doublet, ressemblent à ces *scènes* rustiques d'un art un peu gauche et raidi, sculptées par le moyen âge au portail des cathédrales pour consacrer à Dieu les travaux et les jours de l'année. Il écrit encore dans sa lointaine province ; sa nombreuse famille grandit ;

Et sa barbe blanchit autour de son sourire,

sans que sa poésie, devenue mélancolique et grave, ait rien perdu de sa pureté.

Partie du même point que Francis Jammes, mais avec une autre sensibilité et un autre style poétique, Mme Mathieu de Noailles, au lieu d'aboutir comme lui au classique un peu libéré ou même au moyen âge, est revenue au romantisme. Elle est artiste, elle sait composer, rythmer, et elle ne dédaigne pas de travailler pour avoir du talent, quoiqu'elle ait du génie. Elle a un don incomparable, la vibration de l'atmosphère autour d'elle, le rayonnement, l'éclat. Sa sensibilité allait, dans ses premiers livres, droit aux choses avec naïveté, comme celle de Verlaine. Elle avait je ne sais quoi de matinal et de printanier. Puis la réflexion est venue : l'amour, la mort, le chagrin, les séparations passagères ou éternelles ont forcé son cœur ardent et spontané à rentrer dans son esprit : d'où le recueil *les Vivants et les Morts*, plus profond ; et voici que récemment une étrange mélancolie, une fièvre presque désespérée se mêle dans son dernier recueil, *les Forces éternelles*, aux plaintes et aux indignations que lui arrache la guerre. Puisse demain ce très grand poète, dans cette paix divine qui succède à la fièvre, retrouver la fraîcheur reposante de ses premières impressions, élargies maintenant par l'expérience de la vie !

Enfin, un poète spontané et gracieux, en qui semble vivre le génie chantant de la terre de France, M. Paul Fort, dont les *Ballades* ne sont que des chansons à danser, sera peut-être populaire quand des noms plus retentissants auront été oubliés, si jamais il rencontre un musicien qui sache souligner par la musique la fraîcheur, la naïveté et le sentiment des rythmes du poète.

V

LE THÉATRE. DRAME ET COMÉDIE Le théâtre est de plus en plus un somptueux amusement. Comme une pièce coûte cher à monter, un directeur de théâtre ne s'engage plus guère qu'avec des auteurs dont les pièces

soient assurées d'attirer le public ou, en tout cas, puissent soutenir la réclame qui attire. Le métier, le tour de main sont devenus les qualités essentielles ; et le talent original ne perce pas facilement : c'est l'époque industrielle.

Parmi les plus illustres fut Paul Hervieu, conseiller littéraire d'un grand parti républicain. Il avait débuté par des romans solides et émouvants. *Peints par eux-mêmes* est un chef-d'œuvre à mettre entre *M. de Camors* et *les Liaisons dangereuses.* Puis Hervieu a écrit des drames sobres, pathétiques, conduits avec une logique où l'on retrouve comme le rythme de l'ancienne tragédie ; son style est direct, sec, sévère comme son esprit. Il pose des cas de conscience angoissants, et il pousse les personnages à l'extrême limite de la passion et de la douleur. La plupart de ses pièces pourraient s'appeler, comme l'une d'elles, *les Tenailles.*

M. Bernstein, plus logique encore, plus mélodramatique, a continué dans la même voie rude et angoissante. M. de Porto-Riche est un élégiaque ; il peint l'amour avec une si pénétrante émotion, avec tant de pathétique et de vérité, que nous ne lui demandons rien de plus, que de recommencer à nous émouvoir et à nous charmer. Il fut le maître de la jeune école ; mais aucun de ses disciples ne l'a égalé. M. Henry Bataille achève l'élégie de M. de Porto-Riche, comme M. Bernstein la tragédie de M. Hervieu, mais il finit par dépasser la mesure. Il est mort au moment où le public se lassait des faiblesses extrêmes sur lesquelles ce poète infidèle à la noblesse de la poésie voulait l'attendrir. M. Émile Fabre peint vigoureusement les mœurs de la finance et de la politique. M. Brieux, continuateur d'Augier, âme probe, cœur attendri et nuancé, étudie dans le cercle de la famille, et de la famille bourgeoise, les angoissants problèmes de la morale pratique dont notre conscience trop souvent sait se débarrasser en n'y songeant point. Son style ne redoute pas d'aller le petit pas, terre à terre et ne vise jamais à l'élégance artiste. M. Maurice Donnay, plus poète et plus fantaisiste, est un délicieux écrivain, un esprit rare, débordant de fantaisie et de brio. Il fut du Chat-Noir et peut-être des Hydropathes. Puis il a écrit pour les vrais théâtres qui ne recherchent d'ordinaire ni la fantaisie ni la poésie, des pièces simplement humoristiques où il osait montrer de la poésie et de la fantaisie. Ensuite, dans des comédies amusantes encore, il a traité de fort graves questions qu'il n'a ni diminuées ni escamotées : *la Clairière*, *Amant*, *le Retour de Jérusalem.* De la même « veine » fut M. Capus, ironiste mordant, célèbre jadis par un souriant optimisme, avec des dons qu'il a peut-être un peu négligés en devenant un des maîtres du journalisme. Et aussi de Flers et Caillavet, dont l'esprit étincelant enveloppe les plus rares et les plus charmantes qualités françaises. Mais M. Henri Lavedan, aujourd'hui chroniqueur, romancier, poète en prose, semble bien avoir

été le maître et l'initiateur de cet art qui mêle l'ironie à l'émotion, et qui, sous les ridicules d'un jour, découvre, sans avoir l'air d'y toucher, le « type » classique. Enfin l'œuvre, si originale et si prenante, de M. Sacha Guitry est peut-être l'aboutissement naturel de ce genre, qui a hérité de la philosophie aimable et de la clairvoyance désabusée du second Empire, en y ajoutant cependant une sorte de pitié, d'indulgence et de bonté humaine.

La comédie selon le modèle ancien, et même le vaudeville ont encore des représentants. M. Tristan Bernard et M. Pierre Veber s'y montrent hommes d'esprit et d'une habileté extrême. M. Georges Feydeau et M. Courteline égalent ou dépassent Labiche, d'immortelle mémoire. Et peut-être M. Courteline, dont l'observation est plus profonde, le comique plus direct et plus simplifié, s'approche-t-il davantage de Molière lui-même. L'auteur de *Boubouroche* et *la Peur des Coups* est un véritable créateur de types humains.

LE THÉATRE LIBRE ET L'ŒUVRE Vers 1890, un groupe de jeunes gens enfiévrés par l'exemple de Henry Becque, l'auteur de *Michel Pauper*, des *Corbeaux* et de *la Parisienne*, eut l'idée de rénover l'art dramatique par la reproduction de la vie sans arrangement, sans artifice et sans pitié. Un acteur, M. André Antoine, qui rêvait d'un art théâtral dégagé des conventions et des traditions, mit au service de ce naturalisme son Théâtre-Libre qu'on a appelé aussi le Théâtre Rosse. Avec un entêtement héroïque, il s'imposa au public et il imposa le naturalisme ; il eut en outre le mérite de ne pas rester emprisonné dans la formule et d'ouvrir son théâtre aux chefs-d'œuvre des plus hardis dramaturges étrangers, Léon Tolstoï, Gérard Hauptmann, Ibsen. Un autre jeune acteur lettré, M. Lugné-Poé, voulut faire pour le symbolisme ce que M. Antoine avait fait pour le naturalisme ; et n'ayant guère de dramaturges français de cette sorte à jouer, il se consacra au symbolisme étranger. Ces tentatives de MM. Antoine et Lugné-Poé, que suivent aujourd'hui celle de M. Copeau créèrent un mouvement original, dont le contre-coup se répercuta même sur les scènes « industrialisées ». C'est ainsi que deux maîtres M. Edmond Rostand, M. François de Curel arrivèrent au public.

EDMOND ROSTAND ET FRANÇOIS DE CUREL Edmond Rostand était un vrai poète romantique. Ses débuts avec *la Samaritaine* et *la Princesse lointaine* le classèrent tout de suite. *Cyrano de Bergerac*, versifié avec la fantaisie d'un Banville, gai, coloré et émouvant comme le premier acte de *Marion Delorme* ou le quatrième acte de *Ruy Blas*, obtint un invraisemblable triomphe. *L'Aiglon*

eut un succès presque égal, malgré l'éparpillement de l'intrigue. Enfin, une pièce tout à fait déconcertante, dont les personnages sont des coqs, des poules, des chiens et des chats, des paons, des faisans, bref toute la basse-cour, apporta à la scène un nouveau *Roman de Renart*. C'est l'éblouissant *Chantecler* dont le succès fut d'abord médiocre ; mais qui à la lecture est d'une folie délicieuse et quasi shakespearienne. Rostand fut un génie exquis qui n'a jamais vu dans la vie que de la beauté.

Une autre révélation du théâtre contemporain, c'est M. François de Curel. Le public suit avec une attention passionnée ses grandes thèses sociales et philosophiques qu'il présente hardiment et qu'il résout dans le même esprit hardi, sans ménagement ni complaisance.

On ne se contente donc plus de chercher au théâtre l'image ou touchante ou dramatique des passions. Le drame comme le roman nous révèle je ne sais quelle inquiétude, je ne sais quelle aspiration : un principe de moralité et d'héroïsme, un désir de réflexion et d'action comme chez M. André Rivoire. Et ce caractère s'affirme encore par l'accueil fait au noble effort de M. Poizat pour ressusciter la tragédie dans sa sévère pureté.

V

LE ROMAN — Pendant que le théâtre continuait à vivre, sans tenir grand compte de la crise symboliste, le roman, lui aussi, bien qu'à un moindre degré, évoluait selon son principe propre, hors des théories et des écoles.

Le réalisme à la Zola achevait de mourir. Depuis les *Soirées de Médan*, l'école s'était divisée. Il est resté quelques purs comme Alexis Céard et Hennique. Mais d'autres réalistes apparurent élargissant ou consolidant leur prise sur la vie. Quelques-uns, héritiers de l'utopie romantique, l'ont mêlée à la peinture de la réalité. Ils n'y apportent aucune prétention scientifique. Ils sont préoccupés d'agir et de combattre. Même le tendre Charles-Louis Philippe est plus poète et plus humain que réaliste. Que fait un Octave Mirbeau avec sa violence, parfois imprévue, sinon de la grande satire sociale plus que du réalisme? Paul Adam, dominé par son imagination énorme, créateur et prophète, évoque devant nous des mondes passionnés et bourdonnants hors du réel. M. Romain Rolland montre un peu les mêmes défauts lorsque, dans son *Jean Christophe*, il s'applique à la peinture d'une individualité qui cesse bientôt d'avoir une réalité psychologique pour n'avoir



LA RÉCEPTION DU MARÉCHAL JOFFRE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.
COMPOSITION DE MARCEL VICAIRE.

plus qu'une signification mythique. J.-H. Rosny (nom collectif des deux frères Boex jadis unis — aujourd'hui séparés — dans leur travail) mêlaient à des inventions extraordinaires des sentiments simples et tragiques. L'aîné (Joseph-Henri), depuis qu'il écrit seul, a accentué encore, avec une sorte de génie, cette étrangeté, cette simplicité et cette vigueur dramatique.

Et puis, à l'opposé, certains réalistes en sont revenus à la minutie, à l'exactitude précise, presque à la caricature, bref à ce qui était le réalisme au temps de Champfleury, avant Flaubert. M. Lucien Descaves s'est assuré dans l'école un nom respecté. M. Georges Lecomte, qui s'était dans sa jeunesse voué avec enthousiasme à la nouvelle peinture, s'est, à son tour, attaché à représenter la réalité observée avec un regard amusé et ironique ; on n'oubliera pas que ce bon romancier si vivant et si vibrant a rendu à notre littérature et aux écrivains les plus hauts services à la présidence de la Société des gens de lettres. Enfin voici Jules Renard, moraliste plus que romancier, rare et difficile comme un La Bruyère, et amer comme lui, mais impeccable artiste. Voici M. Gaston Chérau qui ressuscite l'art de *Madame Bovary*. Voici M. Eugène Montfort... Mais c'est dépasser déjà la limite où nous ne devons plus choisir et nommer.

Maurice Maindron, Hugues Rebell, Marcel Schwob, Jean Lombard, M. Pierre Louys, ne se soucient de la réalité que sous la forme et le visage du passé et dans le roman historique ; ils aiment la création fantaisiste et libre ; ils tiennent à être artistes, c'est-à-dire à évoquer en beau style des images éclatantes ou fines. Chacun d'eux a son tempérament, ses habitudes, son style : Maindron et Jean Lombard furent colorés et tumultueux ; Hugues Rebell et Maurice Schwob restèrent voisins de la douceur harmonieuse d'Anatole France ; M. Pierre Louys, aigu et subtil, grand musicien de mots, porte dans la prose les mêmes dons que M. Henri de Régnier dans le poème : on le prendrait tantôt pour un compagnon de Théocrite et tantôt pour un voisin de Ronsard.

Les romans provinciaux se sont multipliés, il est peu de nos grands romanciers qui n'aient une fois ou l'autre songé à se « décentraliser ». N'avaient-ils pas les exemples illustres de Balzac et de George Sand ? Mais certains d'entre eux se sont spécialement consacrés à peindre leur province, et à fixer leur talent aux lieux mêmes où étaient leur maison, leurs champs et leurs amours ». Léon Cladel, plus brutal qu'artiste, eut le Quercy ; mais à sa mort, ce fut un styliste délicat, Émile Pouvillon, qui recueillit et adoucit son héritage. Les Erckmann-Chatrian ont fait revivre l'Alsace ; et leur œuvre, depuis longtemps populaire, a maintenu chez nous, non pas l'amour — il n'en était pas besoin — mais la pittoresque image de ce cher

pays. Paul Arène rapportait de Provence à Paris des chefs-d'œuvre de fraîcheur, d'émotion, de grâce et de limpidité. Ferdinand Fabre, moins artiste, a été un peu le Balzac du pays cévenol. MM. Anatole Le Braz et Charles Le Goffic, délicat poète, ont apporté l'écho émouvant et pur de la Bretagne, leur terre natale, — M. Charles Le Goffic dont un grand livre de guerre, *Dixmude*, a achevé de consolider la réputation. Peut-être faudrait-il ranger dans ce groupe trois écrivains que la guerre nous a pris, Pergaud, Moselly et le très charmant André Lafon; mais peut-être n'auraient-ils pas persévéré dans cette voie. Aujourd'hui le roman provincial n'est pas moins en honneur que le roman « parisien ». Je n'hésite pas à mettre parmi eux Louis Hémon, l'auteur de *Marie Chapdelaine*, car nous pouvons considérer le Canada français comme une province autonome de la mère patrie.

Où classer l'auteur de cette *Laure* qui a sa place près de *la Princesse de Clèves* et de *Dominique*, Émile Clermont, tué à l'ennemi? Devait-il rester le continuateur de Fromentin? De quel chef-d'œuvre sa mort nous a-t-elle privés? Et Ernest Psichari, dont le *Voyage du centurion*, esquisse à peine dessinée, nous offre le plus beau sujet et la plus noble composition que notre temps ait su concevoir, serait-il devenu un nouveau Lacordaire ou un Pascal, s'il n'était tombé sur les champs de bataille, combattant et priant?

Mais revenons aux vivants.

M. René Bazin, charmant conteur à ses débuts, est devenu ensuite un romancier fort dans *la Terre qui meurt* et dans *les Oberlé*, sans perdre rien de la grâce poétique de son joli français; il n'a sans doute jamais écrit de livre raisonneur et raisonné; mais chacun de ses ouvrages enseigne une vertu, une résignation, une sagesse, une piété. Ce noble écrivain, en donnant pour cadre à ses romans les diverses provinces de notre pays, a fait, en cela encore, œuvre d'artiste et de bon citoyen. Moins poète, plus dramaturge, quoiqu'il ne se soit point essayé au théâtre, M. Henry Bordeaux, ce noueur et dénoueur d'intrigues nues et fortes, a renoncé à la curiosité critique de sa jeunesse pour se consacrer au roman où, avec une sorte de simplification rude, il enseigne des vérités traditionnelles. Ce sont de fines vérités de psychologie que tisse M. Boylesve avec qui nous revenons à la poésie, tant sa plume attentive et mesurée a gardé de nuance et d'aisance dans la bonne grâce.

M. Marcel Prévost a débuté il y a longtemps : tout aussitôt le succès lui est venu pour des études fortes telles que *le Scorpion*, et hardies, telles que *les Demi-vierges;* moraliste à son tour, il a enseigné une morale souriante et saine, une morale qui est une façon de bonne éducation; et il l'a fait dans des livres aussi prenants,

aussi habiles, parfois aussi audacieux que ses premiers livres. On peut dire de M. Abel Hermant ce qu'on a dit de M. Marcel Prévost. Le style de ce très bon humaniste, souvent caustique et sec, excellent dans des livres d'observation caricaturale comme *les Transatlantiques*, ou dans le récit ironique à la Voltaire, a su nous émouvoir et s'élargir dans la récente trilogie de *l'Aube ardente*, *la Journée brève*, *le Crépuscule tragique*, à laquelle peut-être on accordera bientôt le nom de chef-d'œuvre. M. Estaunié est un romancier moins fécond, mais puissant. M. Baumann joint le réalisme au mysticisme. Puis encore dans cette forme du roman d'analyse d'ordinaire associé aux préoccupations morales, MM. Edmond Jaloux, François Mauriac, André Gide, romancier ironique et compliqué ou plutôt toujours critique, d'intelligence subtile et exacte ; André Beaunier, souple, varié et incisif ; Henri Duvernois, délicieux conteur. A leur suite vient déjà toute une brillante génération de débutants déjà maîtres : les uns s'y souvenant de *Volupté* ou de *Dominique*, les autres du *Rouge et Noir*, ceux-ci de Balzac et ceux-là d'Octave Feuillet, presque tous par l'intermédiaire de M. Paul Bourget, leur guide commun.

Il y a ceux qui n'ont point de maîtres, Jules Vallès, grand polémiste, grand réaliste, et j'oserai presque dire grand moraliste, en tout cas, grand écrivain. Jean Lorrain, Léon Bloy, étrange et génial illuminé, Léon Daudet ; à l'écart et plus haut, le noble Elémir Bourges, le vénérable M. Édouard Schuré. Il y a ceux qui amusent le peuple, feuilletonistes successeurs d'Eugène Sue et de Frédéric Soulié ; ils s'appelaient jadis Ponson du Terrail, Fortuné du Boisgobey, Xavier de Montépin ; et les deux géniaux conteurs, l'inépuisable Paul Féval, auteur du *Bossu*, et Émile Gaboriau qui a créé le genre « policier » que l'Angleterre devait nous rendre avec ses *Sherlock Holmes*. Ils s'appelaient hier encore : Jules Mary, Daniel Lesueur, celle-ci femme au grand cœur, d'une très haute et très sérieuse culture, maître ouvrier dans l'art d'écrire. Ils s'appellent encore Pierre Decourcelle et Paul Brulat. Il y a Pierre Mille, excellent écrivain, les frères Tharaud, Marcel Proust, psychologue raffiné, génie complexe, dont seul l'avenir saura dire si son œuvre n'est pas un peu lourde pour survivre. J'allais ajouter Pierre Benoit. Mais c'est dépasser la borne des temps. Il y a enfin ceux qui ont amusé les enfants : Hetzel, la comtesse de Ségur, qui a créé les types inoubliables de Sophie, de Gribouille et du général Dourakine, l'ingénieux Alfred Assolant, et surtout l'inépuisable, le savant, le merveilleux Jules Verne.

Est-ce tout ? Non pas certes ! Tant de noms, parmi lesquels on a peut-être omis les seuls que la postérité retiendra, n'achèvent pas de décrire le genre qui a aujourd'hui les faveurs de tous les écrivains et du public ; car il n'exige point de

métier ; il n'a point de règle ; n'importe qui, avec de l'imagination, une plume, de l'encre et du papier, peut écrire trois cents pages au-devant desquelles il mettra sans étonner personne : « Roman. » Aussi faut-il arrêter ici une énumération inépuisable et renvoyer aux critiques qui étudient au jour le jour cette production inlassable : MM. André Beaunier, Henry Bidou, Jacques Boulanger, Souday, Thérive, Thibaudet, Vandérem, E. Pilon ; eux seuls, avec la diversité de leur tempérament et de leurs opinions peuvent sinon guider, du moins éclairer le public sur cette création tourbillonnante et confuse qui n'est pas encore objet d'étude historique.

Du moins signalons qu'à la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième, les femmes, qui ont déjà su s'imposer dans tous les autres genres, ont occupé avec grande distinction quelques-unes des avenues du roman : Mme Judith Gautier, Mme Juliette Adam, Gyp, Mme Gérard d'Houville, aussi grand poète qu'admirable prosatrice, Mme Marcelle Tynaire, auteur de la *Maison de péché*, et Mme Jean Dornis et Mme Gabrielle Reval, auteur de *Sévrienne*, et Mme Myriam Harry et celle qui s'est révélée si grand écrivain par les *Dialogues des bêtes* et par *la Vagabonde*, Mme Colette de Jouvenel. Pour elles on pourrait redire avec La Bruyère :

> Les femmes trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche ; elles sont heureuses dans le choix des termes qu'elles placent si juste que, tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté et semblent être faits seulement pour l'usage où elles le mettent. Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment, et de rendre délicatement une pensée qui est délicate. Elles ont un enchaînement de discours qui est inimitable, qui se suit naturellement et qui n'est lié que par le sens.

Ainsi, après deux siècles et demi, les mêmes éloges s'appliquent justement aux œuvres des « dames françaises » qui écrivent.

VI

LA FIN DU SYMBOLISME Pendant que ces « genres » définis continuaient à vivre, préservés par leur nature même, le symbolisme, tendance trop complexe, plutôt qu'école, évoluait rapidement. Vers 1910, quelques jeunes gens, inquiets de l'avenir, perdus dans le désordre de leur temps, eurent le désir naturel de faire le bilan de ce que leur laissait la génération précédente. Ils étaient en quête de direction, en quête de vérité et de discipline. Ils s'aperçurent aussitôt

que les rêves qui avaient charmé leurs aînés ne leur suffisaient plus, et d'ailleurs que ces rêves étaient morts. Le « symbolisme » leur parut n'être que confusion. Et ils répétèrent en vain l'appel fameux de leur aîné, M. Maurice Barrès :

Je sais, mais qui me donnera la grâce ! qui fera que je veuille ? O maître, dissipe la torpeur douloureuse, pour que je me livre avec confiance à la seule recherche de mon absolu... Toi seul, ô mon Maître, m'ayant fortifié dans cette agitation douloureuse, d'où je t'implore, tu saurais m'en entretenir le bienfait et je te supplie que, par une suprême tutelle, tu me choisisses le sentier où s'accomplira ma destinée. Toi seul, ô Maître, si tu existes quelque part, axiome, religion, ou prince des hommes !

Ainsi ils interrogeaient l'horizon, tout prêts à écouter la moindre parole où il y eût une vibration cordiale et une clarté qui ne serait pas vacillante (1).

MAURICE BARRÈS M. Maurice Barrès leur répondit le premier par l'exemple de toute sa vie.

En 1887, M. Maurice Barrès, après le bruit rapide et la juvénile joie des *Taches d'encre*, avait professé, en aristocrate convaincu, que « seul vit le Moi » ; et il avait publié successivement les quatre évangiles de cette nouvelle éthique : *Sous l'œil des Barbares*, *Un homme libre*, *le Jardin de Bérénice*, *l'Ennemi des lois*. Il y enseignait que le Moi ne se développe que dans l'atmosphère artistique des tableaux, des œuvres d'art et de la musique, dans un décor de paysages capables d'exalter la sensibilité. Ces livres, accompagnés de quelques brochures, ne présentaient pas cette pédagogie sous l'aspect d'un système abstrait et bien déduit ; chacun d'eux était imprévu, pittoresque, nouveau, complet. Comme l'illustre auteur des *Essais*, M. Barrès ne construisait pas sa « personnalité ». Il la laissait vivre ; elle s'enrichissait, s'épanouissait. Cependant M. Barrès ne tarda pas à s'apercevoir que le Moi ne peut pas subsister sans racines. Vers 1892, il se rendit compte qu'abandonné à lui-même, l'individu risque les pires dangers. C'est alors qu'il écrivit *les Déracinés*, *l'Appel au soldat*, *Leurs Figures*. Dans ces œuvres riches, complexes et construites selon la poétique ordinaire du roman, M. Barrès racontait l'histoire de sept jeunes Lorrains, qui, leur éducation achevée, ont été jetés dans Paris, sans guide et sans soutien, comme des conscrits qu'on enverrait non encadrés à la bataille. Les uns périssaient misérablement et tragiquement, dans la mêlée ; d'autres menaient une vie déshonorée, d'autres arrivaient enfin au rivage, mais plus ou moins diminués ou déçus par la vie. L'auteur profitait de son récit pour nous faire assister aux différents drames de la vie nationale de 1880 à 1895.

(1) Ce sont les mêmes préoccupations qui ont rappelé à l'actualité les travaux du comte de Gobineau, dont la pensée relève de la sociologie, mais qui a toujours un accent très personnel.

Mais sa pensée continuait à se développer. Avec une netteté de plus en plus grande, M. Barrès discernait que la vie individuelle, la vie collective, le caractère essentiel des hommes et des choses proviennent des traditions, des souvenirs, et de tout le passé accumulé. Et il écrivit des livres au dessin sobre et émouvant, d'un style simple, d'une composition classique, où il opposait le caractère français à la « barbarie » germanique, et c'est, entre plusieurs autres, l'exquise *Colette Baudoche.*

Ainsi armé d'une discipline réfléchie, et qu'il avait crue complète, il s'était enfin jeté dans l'action politique. Il défendait le sentiment français, l'idéal français, il avait écrit *la Grande pitié des églises de France;* il se devait aux intérêts majeurs du pays.

La guerre a trop bien justifié ses « anticipations ». Il s'est trouvé tout préparé à la commenter et à en conserver les leçons. Mais il est une autre leçon de ses livres que la jeunesse n'oublie pas. La génération actuelle aime son intelligence souveraine, son art raffiné. Mais elle relit *Du Sang, de la Volupté et de la Mort, Amori et dolori sacrum, le Voyage de Sparte* ou *la Colline inspirée*, car c'est là que vraiment son originalité intérieure se révèle. Et peut-être la postérité lisant ces livres à son tour et démêlant son être véritable sous la culture raffinée, dira ce que nous disons aujourd'hui de Chateaubriand : « Une grande nature primitive » !

CHARLES MAURRAS ET SON ÉCOLE A côté de lui s'ouvrait une autre école qui, aujourd'hui encore, grandit et s'élargit. Le maître, rude logicien et esprit dominateur, s'est formé à l'école des Latins, de Mistral et enfin de M. Anatole France. Né pour combiner les idées, pour juger les opinions et pour commander aux intelligences, il avait, au milieu même de l'anarchie délicieuse du symbolisme, prescrit à l'artiste et à l'écrivain la « soumission à l'objet ». Et l' « objet », il le soumettait à la raison. Ainsi il découvrait les lois sévères et les lois harmonieuses d'une Minerve moderne, armée et en bataille, classicisme contre romantisme. De la poésie, il passa aux lois de la cité ; mais il n'a pas cessé de concevoir la cité comme une ode de Malherbe ou comme une tragédie de Racine. Aidé par un théoricien et un philosophe de son espèce, M. Pierre Lasserre, il a disputé *unguibus et rostro*, âprement. Plus d'une fois il a vaincu. C'est M. Charles Maurras. Il ne s'agit pas ici de compter ses recrues politiques. C'est son évangile classique et rationnel qui doit seul nous arrêter. Cet évangile a beaucoup de fidèles, et en mainte occurrence a rendu à l'esprit français les plus grands services.

JEAN MORÉAS ET L'ÉCOLE CLASSIQUE Bon prosateur, et capable comme jadis Veuillot, de rimer des vers solides, il n'a pas prétendu servir de modèle, et il a élu, comme prototype du nouvel art classique, Jean Moréas.

Le poète Jean Moréas, athénien, mais aussi purement français d'éducation, de langage et d'oreille que s'il était né en Touraine ou en plein cœur de Paris, avait d'abord été parnassien puis symboliste, puis il ronsardisa et ce fut l'école romane ; puis enfin il aboutit à Malherbe, c'est-à-dire qu'il revint à ses premières amours, sous une régularité plus grande, avec une pensée plus raisonnable. Il avait un tel respect de l'ordre et de la lumière, un tel dédain des idées fumeuses et des constructions abstraites, qu'il représenta bientôt parmi nous l'esprit classique. Il avait trouvé des disciples lorsqu'il ronsardisait. M. Ernest Raynaud qui le suivit dans son évolution et M. Raymond de La Tailhède, ce rare et puissant poète, dont chaque œuvre excite une admiration nouvelle. Depuis sa mort, à l'ombre de son nom toute une pléiade s'est mise à briller. Elle sait unir ce que Boileau avait eu le tort d'opposer : l'humanisme de Ronsard et la sagesse magnifique de Malherbe. Que de noms, qui nous sont chers, nous aurions ici à énumérer. M. Frédéric Plessis, professeur de littérature latine à la Sorbonne, M. Pierre de Nolhac, M. Auguste Dorchain, qui a rendu par ailleurs tant de services aux lettres françaises ! M. Pierre de Bouchaud. Et puis toute une pléiade, sans cesse renouvelée, de jeunes poètes ! Car ce nouveau classique soutient sans peine le talent ; il permettrait presque de se passer d'inspiration et de pensée ! Et c'est là son grand danger. Il ne faudrait pas que notre poésie se perdît dans une poésie de pure forme.

AUTRES ÉCOLES A droite et à gauche de la nouvelle école, les vieux chemins recommençaient à être fréquentés. M. Edmond Haraucourt, l'auteur de *l'Ame nue*, parue plus de vingt ans auparavant, retrouvait des disciples respectueux et pleins d'admiration. Charles de Pomairols, poète abstrait et de noble inspiration, était entouré de nouveau par une élite qui se pressait à ses réceptions. M. Jean Richepin, dans *la Chanson des gueux*, avait semblé promettre un autre Rollinat, d'un plus grand génie, ou un Tristan Corbières moins âpre et plus humaniste, ou même un Villon moderne et qui ensuite était devenu un éloquent et brillant dramaturge, un romancier fort goûté, un poète très hardi, sans avoir entièrement reconquis l'admiration suscitée par son premier livre, était écouté de nouveau ; et son influence propageait un romantisme oratoire, coloré, ardent et noble. On n'avait pas l'injustice de dédaigner de très hauts poètes, des théoriciens subtils, des novateurs hardis comme Gustave Kahn,

René Ghil, Fernand Gregh, et l'exquis Viélé-Griffin. Mais on ne les imitait pas.

Enfin un peu partout de petites chapelles s'ouvraient (1), dont le nom scandalisait le bon public qui avait bien tort de s'effarer. Car là encore, ce que M. Jules Romains appelait « l'unanimisme », ce que d'autres appelaient le « futurisme », ou d'autres encore le « cubisme », c'était la haine de cet individualisme orgueilleux qui se présentait comme le centre du monde et la seule réalité, c'était la haine de la poésie en soi, sans écho dans l'action et dans la vie ; c'était la recherche d'une méthode et d'une force ou morale ou sociale, ou soumise à la réalité. Bref, c'était partout, au lieu de la pure esthétique, le même besoin de discipline et de raison, besoin différemment compris selon les écoles, les groupes et les gens.

Le rôle de l'intelligence grandissait donc. L'influence de M. Bergson devenait moins impétueuse et n'était plus un flot débordé contre l'intelligence. Un Remy de Gourmont, lucide, aigu et froid, voyait s'élargir l'élite qui le lisait et le suivait. Mille autres symptômes significatifs annonçaient aussi une révolution littéraire.

LA GUERRE La guerre vint tout d'un coup, atrocement imprévue et détestée par avance mais on la fît bien, puisqu'il fallait la faire. Du coup les hommes en mal de discipline trouvèrent la discipline la plus inflexible. Désireux d'organisation, ils furent enserrés dans l'organisation la plus minutieuse. Ils l'acceptèrent. Ils s'y plièrent, parce que leur obéissance avait pour raison d'être le devoir et pour but le sacrifice. « Ce n'est pas dans le pays d'Alfred de Vigny, écrivait M. Barthou, qu'un homme de lettres redoute les tristesses, les misères et les souffrances de la servitude militaire : cette servitude lui apparaît comme une discipline nécessaire... »

De quel prix nos écrivains payèrent-ils leur héroïque docilité à cette discipline nécessaire ! On en compte plus de quatre cents, tombés « au champ d'honneur » ! Nous avons entendu lire cette liste énorme, un jour de recueillement, sous les voûtes solennelles du Panthéon. Tous n'étaient pas, on l'a dit, des Lamartine et des Hugo, mais tous avaient participé à la gloire des lettres françaises, tous rendaient témoignage à la pureté et à la grandeur des sentiments qui agitaient les jeunes

(1) Un des caractères de l'heure présente, c'est la multiplicité des jeunes revues ; elle correspond à la multiplicité des écoles. Chacune de ces revues représente un groupe ou une idée dominante. Ainsi, à côté des vénérables aïeules (non décrépites assurément), la *Revue des Deux Mondes*, le *Correspondant*, la *Revue de Paris*, à côté de nouvelles revues déjà considérables comme la *Nouvelle Revue*, la *Grande Revue*, la *Revue critique*, la *Nouvelle Revue française*, le *Mercure de France*, la *Revue universelle*, la *Revue de France*, etc., une infinité de feuilles, conçues dans l'esprit qui avait jadis soutenu la *Revue wagnérienne* ou la *Revue blanche*, la *Revue indépendante* prouvent la vitalité des plus récentes écoles. Elles sont souvent très belles, toujours très intéressantes dans leur hardiesse.

générations au début du vingtième siècle et qui unissaient les fils et les pères.

Un de ces morts, Péguy, avait tout prédit :

Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre ;
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.

Que Dieu mette avec eux dans le juste plateau
Ce qu'ils ont tant aimé, quelques grammes de terre,
Un peu de cette vigne, un peu de ce coteau,
Un peu de ce ravin sauvage et solitaire.

Les nôtres sont morts pour la terre spirituelle ; ils sont morts aussi pour la terre matérielle, pour la vigne de Jean de La Fontaine, pour le coteau de saint François de Sales, pour les roses de Ronsard. S'ils n'avaient pas donné leur vie, aucun de nous serait là, pour raconter, avec vérité et amour, ce que fut la France, ce qu'elle est, ce qu'elle sera. Que Dieu donc mette avec eux « dans le juste plateau » un peu de ce vert laurier qui empêche les hommes et les nations de vieillir.

Eux et leurs compagnons nous ont d'ailleurs laissé leur vivant souvenir. Comme cette guerre a été longue, qu'elle a obligé pendant des années les hommes à l'immobilité et au silence, elle les a habitués à la méditation et au rêve, compagnons du recueillement. Elle les a pliés à réfléchir. En même temps les conditions de la vie les affranchissaient des règles inutiles et artificielles. Aussi tous ceux qui avaient quelque talent pour écrire s'y sont portés d'un penchant naturel et ont exprimé directement tout ce qu'ils ressentaient. De là est sortie une chose qu'on n'a jamais vue, dans aucun temps ni dans aucun pays : une littérature de guerre, éclose pendant la guerre même, qui s'est arrêtée à peu près avec la fin de la guerre, et qui est « sublime ». Il va de soi que cette littérature ne peut pas servir de modèle à imiter, car elle est close avec la dernière impression directe de la dernière bataille. Mais quel exemple !

L'APRÈS-GUERRE Pouvons-nous espérer une littérature nouvelle, jeune et magnifique ? N'en doutons pas. Elle doit éclore. Mais il faut avoir la patience de l'attendre. L'armistice est tout récent ; c'est à peine si nous

commençons à jouir de la paix; et elle est incomplète, compliquée de mille difficultés et inquiétudes. Après 1815, on attendit jusqu'en 1820 pour les *Méditations*, jusqu'en 1822 pour les premiers livres de Victor Hugo et d'Alfred de Vigny, jusqu'en 1825 et 1830 pour l'épanouissement du romantisme. Ayons confiance! Déjà, comme au temps de François Ier, les conditions d'une Renaissance paraissent s'être réalisées.

La guerre, qui a brassé ensemble les hommes venus de différentes provinces, a achevé l'unité intellectuelle du pays : la langue française est devenue vraiment la langue maternelle de tous. Elle a pris plus de saveur et plus de simplicité. Elle s'est enrichie des idiotismes populaires; elle s'est débarrassée des subtilités et des complications artificielles. Elle a acquis ce je ne sais quoi de familier et de robuste qu'elle avait au moyen âge et qui, depuis le seizième siècle, lui a toujours manqué.

Mais en même temps tous les Français ont appris à connaître et à accepter les diversités impossibles à effacer; ils se sont initiés, le Breton à l'esprit provençal, le Provençal à l'esprit breton. Et il est à croire que bientôt nous verrons Mistral inscrit sur les programmes de l'enseignement national, au même titre que *la Chanson de Roland* ou les *Mémoires* de Joinville, ou les *Essais* de Montaigne. Ce qui accroîtra la fécondité de notre littérature en élargissant l'horizon des études, sans sortir de la France.

On pourra même sortir de la France, sans sortir de la littérature française. C'est encore une des conséquences de la guerre que dans vingt ans, sans manquer de respect aux susceptibilités nationales, on incorporera dans l'histoire de notre littérature, celle des pays de langue française qui ont mêlé leur sang au sang français, ou qui ont du moins partagé nos angoisses, nos deuils et nos succès : la Belgique, la Suisse, le Luxembourg, le Canada français, l'île d'Haïti, seront nôtres, et nous serons à eux. Déjà avant la guerre nous ne pouvions séparer un Maeterlinck et un Werhaeren de notre histoire littéraire. Déjà nos colonies nous avaient envoyé, après les Leconte de Lisle et les Dierx, des écrivains de grand talent comme les Bédier et les Leblond, elles avaient inspiré des œuvres admirables. Désormais il n'y aura plus dans le monde, à ce point de vue, qu'une grande « amitié » française qui s'étendra au delà des frontières nationales, sans détruire les caractères nationaux.

Ainsi avec un patrimoine littéraire infiniment accru, la France a bien des motifs d'espérer un printemps éblouissant.

Mais il y a encore une autre raison d'entrevoir, tout proche, ce rajeunissement.

Le fond de notre littérature au vingtième siècle a été l'étude et l'analyse des passions, particulièrement celles de l'amour. Un état social et politique tout rempli de loisirs, qui rarement appelait l'âme à quelque réel sacrifice, avait créé un bien-être artificiel, de serre chaude, où les mouvements de la sensibilité prenaient tout de suite une importance excessive. On se regardait, on se scrutait ; et on laissait se transformer en fleurs monstrueuses les herbes les plus insignifiantes. Autres, maintenant, sont les préoccupations des hommes. On pourra les intéresser en leur parlant de ce qui touche à l'essentiel de la vie. On arrivera à ce qu'il y a de primitif et de simple soit dans la réalité quotidienne, soit dans le domaine de la pensée et du cœur.

Ce mouvement se révèle déjà à l'observateur qui s'applique à suivre la production littéraire au jour le jour. Comme il s'agit de sujets nouveaux, nos jeunes écrivains n'ayant encore ni règles ni modèles pour la forme et le style s'égarent souvent, sont souvent subtils, obscurs et déconcertants. Mais quand on ne se laisse pas décourager par les difficultés d'approche, on s'aperçoit qu'ils traitent de grands sujets, avec un vif désir d'action ; la plupart d'entre eux ont conscience d'être les ouvriers d'une société où la raison, la justice, l'esprit pacifique réuniront quelque jour les nations réconciliées sous un lien d'amour.

Voilà pourquoi nous sommes assurés que la littérature française sera demain aussi grande qu'elle l'a jamais été. Toutes les forces du passé, toutes les avenues de la tradition, depuis le moyen âge, convergent vers ce résultat. Et toutes les bonnes volontés de l'heure présente y facilitent la réalisation. J'ai vu naguère un spectacle singulièrement émouvant. Sous la coupole du Collège des Quatre Nations, édifié au temps de Mazarin, l'Académie française était réunie en séance solennelle. La guerre venait à peine de finir. Les autres classes de l'Institut étaient là, au complet, Académie des sciences morales, Académie des inscriptions et belles-lettres, Académie des sciences, Académie des beaux-arts. Un président de la République était assis non loin d'un simple homme de lettres ; le grand seigneur, l'ancien ministre, le philosophe, l'érudit, l'artiste, le savant, voisinaient fraternellement. L'Académie française recevait le premier maréchal de France, celui à qui on avait brusquement donné quatre ans auparavant huit millions de Français pour en faire un mur infranchissable : Joffre. Une seule pensée, une seule émotion était là : celle de la grandeur éternelle de la France qui se bat, qui travaille, qui invente, qui écrit, et qui toujours, comme dit Racine, a fait « marcher de pair l'excellent poète et le grand capitaine ».

Nous avons eu les grands généraux et les grands soldats ; c'est-à-dire les vertus

d'abnégation et de constance, de réflexion et d'énergie, qui ont mérité la Victoire. Or ces vertus, si elles ne sont pas le génie, offrent les meilleures conditions pour le développement et le maturissement du génie. Aussi, dans un pays qui n'a jamais été stérile en natures riches, originales et actives, elles nous garantissent que rien ne sera perdu de ce que Dieu nous donnera. Et nous pouvons dire qu'après les « excellents capitaines », les « excellents » poètes ne tarderont pas.



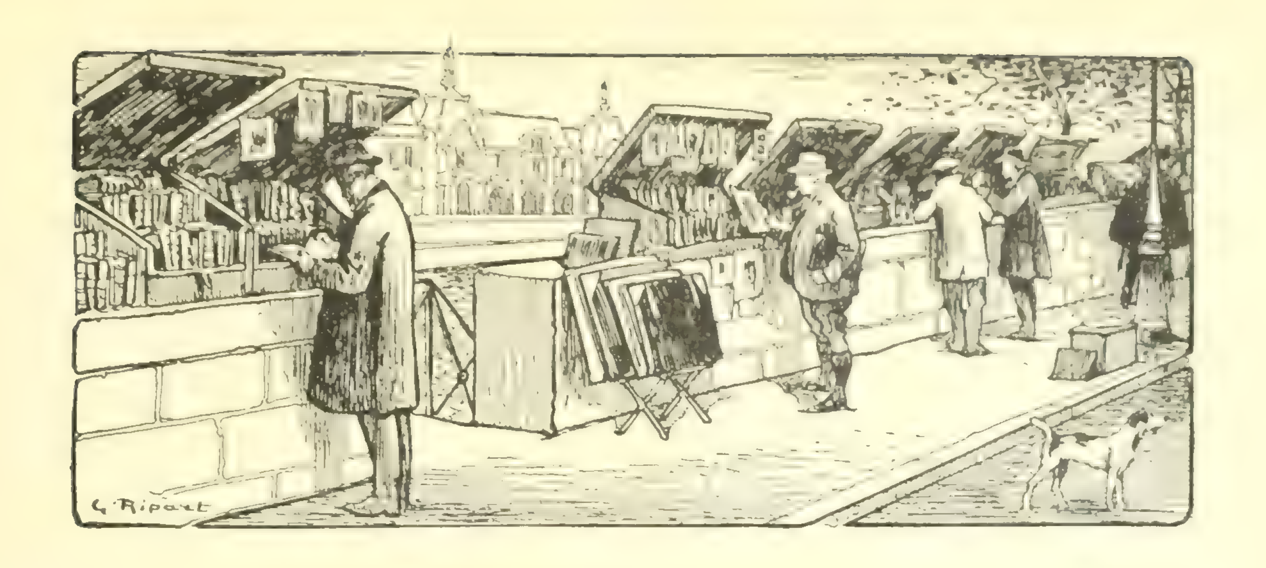


TABLE DES ILLUSTRATIONS

HORS TEXTE EN COULEURS

Peintures à la colle de M. Marcel VICAIRE

Face aux pages.

I. — Montaigne (musée de Chantilly) 64
II. — Descartes, d'après Franz Hals 144
III. — Corneille 160
IV. — Le miracle de la Sainte-Épine 192
V. — Représentation d' « Iphigénie » a Versailles 288
VI. — Le Temple du Goût 400
VII. — Jean-Jacques Rousseau, d'après Quentin de La Tour 432
VIII. — Chateaubriand chez Madame Récamier 464
IX. — Lamartine en 1848 480
X. — La première représentation d' « Hernani » 496
XI. — Balzac, d'après Louis Boulanger 528
XII. — La réception du maréchal Joffre a l'Académie 592

ILLUSTRATIONS EN NOIR

par M. G. RIPART

PREMIÈRE PARTIE

Pages.

Le vieux Louvre et le chateau des Tuileries au XVIe siècle 1
L'hommage du livre 2
Érasme, d'après une eau-forte de Van Dyck 6

Pages.
Le poète de cour ... 11
Jean Dorat ... 13
La mort de Ramus, cul-de-lampe ... 14
Le collège Coqueret aux xvie, xviie et xviiie siècles ... 15
Le manoir de la Possonnière (environs de Vendôme) ... 18
Ronsard (d'après une estampe de *la Franciade*, 1572) ... 20
Un poème de Ronsard : « Jacques et Robine » ... 22
Le bal ... 25
Cul-de-lampe ... 30
Ronsard, Du Bellay, Le Baïf, Jodelle, de Tyard, Belleau, Dorat ... 31
Joachim Du Bellay, d'après une estampe ... 32
Rencontre de Ronsard et de Du Bellay ... 33
Antoine de Baïf ... 34
Remy Belleau ... 36
Étienne Jodelle ... 37
Ponthus de Tyard ... 38
Salluste du Bartas ... 42
Agrippa d'Aubigné ... 43
Philippe Desportes, d'après Larmessin ... 44
Le colloque de Poissy ... 47
Marguerite de Valois, d'après Clouet ... 48
Bernard Palissy ... 49
Du Plessis-Mornay ... 50
Blaise de Montluc, d'après Clouet ... 55
Pierre de Brantôme ... 57
Jacques Amyot ... 58
Montaigne sur les remparts de Bordeaux ... 61
Michel de Montaigne ... 63
La tour de Montaigne ... 64
Le chateau de Montaigne ... 65
Montaigne, le duc de Guise et de Thou a Blois ... 69
Tombeau de Montaigne a Bordeaux ... 72
Pierre Charron ... 74

DEUXIÈME PARTIE

La noblesse, le clergé et le tiers-état ... 75
Du Vair ... 78
Henri IV, d'après Porbus ... 80
L'assemblée des notables ... 81
Henri IV ... 82
Saint François de Sales ... 84
Sainte Jeanne-Françoise de Chantal ... 85
Le chateau de Sales a Thorens ... 87
Le collège de Clermont ... 88
La cour du collège de Clermont ... 89
Honoré d'Urfé ... 91
Ruines du chateau d'Urfé ... 91
Diane de Chateaumorand ... 92
Céladon recueilli par les nymphes ... 94
Le chateau de la Batie d'Urfé ... 95
Louis XIII, d'après Hoogenberg, cul-de-lampe ... 96
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre ... 97
Malherbe, d'après Dumonstier ... 98
Le diner de Malherbe ... 101
La maison de Malherbe a Caen ... 104

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Armes de Malherbe 106
Le duc de Bellegarde 107
Honorat de Bueil, marquis de Racan 108
Le président Maynard 110
Théophile de Viau 112
Mathurin Régnier, d'après Saint-Aubin 116
Le palais Cardinal, d'après une gravure anonyme du xviie siècle 119
Louis XIII, d'après Simon Guillain 120
Le cardinal de Richelieu, d'après Philippe de Champaigne 121
Le chateau de Versailles sous Louis XIII 123
L'hôtel de Rambouillet 125
Vincent Voiture 126
Séance de l'Académie française au xvie siècle 129
Guez de Balzac 131
Les Précieuses, d'après Abraham Bosse 133
Descartes a Rennes 136
La Galerie du Palais, d'après Abraham Bosse 139
Maison natale de Descartes a la Haye-Descartes 142
Cul-de-lampe 145
Bibliothèque au xviie siècle, d'après Crispin de Pas 147
Jacques Grevin 151
Robert Garnier, d'après Rabel 152
Pierre Corneille, d'après G. Vallet 154
Maison natale de Pierre Corneille, rue de la Pie, a Rouen 155
Une représentation a l'hôtel de Bourgogne 157
Le Cid, frontispice de l'édition des *Œuvres* de Corneille, 1714 160
Frontispice de l'édition originale de « Polyeucte », 1643 162
Jodelet dans « le Menteur », d'après Abraham Bosse 165
Pierre Corneille, d'après L. Cossin 166
Maison de Pierre Corneille a Petite-Couronne 170
Thomas Corneille, d'après Saint-Aubin 174
Armes de Pierre Corneille, cul-de-lampe 175
L'abbaye de Port-Royal-des-Champs, d'après une gravure anonyme du xviiie siècle 177
Blaise Pascal, d'après Edelinck 178
François de Harlay, d'après Dumonstier 180
La mère Angélique, d'après Philippe de Champaigne 183
Jansénius, d'après Habert 186
Portrait de Pascal, par Domat 190
L'ancienne abbaye de Port-Royal a Paris 193
Masque de Pascal 195
Maison où mourut Pascal 199
Le cardinal de Retz, d'après Van Schuppen 204
La Rochefoucauld, d'après Petit 206
La duchesse de Longueville, d'après une gravure de Montcornet 207
Madame de Sablé, d'après Dumonstier 208
La Sorbonne au début du xviiie siècle, d'après une gravure de Lepautre 209

TROISIÈME PARTIE

Le chateau de Versailles vu du parc en 1674, d'après la gravure de Sylvestre 213
Louis XIV, d'après une gravure de Poilly 214
Mademoiselle de La Vallière, d'après Nocré 215
La marquise de Sévigné 219
Le chateau des Rochers 221
L'hôtel Carnavalet au xviiie siècle 223
Benserade, d'après Desrochers 227

	Pages.
Cyrano de Bergerac	229
Charles d'Assoucy	230
Scarron	231
Boileau, d'après Baulé	240
Le Roi, d'après Van Meulen, cul-de-lampe	244
Trois portraits de Molière	245
Le tableau des « Farceurs », conservé à la Comédie-Française	249
Molière dans « le Malade imaginaire », frontispice de l'édition des Œuvres de Molière de 1682.	250
Gassendi, d'après Nanteuil	253
Le prince de Conti, d'après Rousselet	255
Armande Béjart	257
La Mothe Le Vayer, d'après Jacques Lubin	260
Molière, d'après Simonin	263
Le palais du Luxembourg au xvii[e] siècle	267
Jean de La Fontaine, d'après de Troy	269
Nicolas Fouquet, d'après Bourdon	273
Madame de La Sablière	277
Jean de La Fontaine, d'après Rigaud	279
Les berceaux de la Comédie-Française	281
Jean Rotrou, d'après Desrochers	282
Philippe Quinault, d'après Desrochers	283
Jean Racine	285
Les petites écoles, d'après Abraham Bosse	286
Théatre a la fin du xvii[e] siècle, d'après une gravure de Lepautre	289
La Thébaïde, frontispice de l'édition de 1697	290
Bérénice, frontispice de l'édition de 1697	296
La Champmeslé	299
Madame de Maintenon entourée des dames et demoiselles de Saint-Cyr	301
Racine, dessiné par son fils aîné	309
L'ancien cimetière de Port-Royal-des-Champs	314
Les prédicateurs	315
Le Père Senault, d'après Jacques Lubin	317
Saint Vincent de Paul	320
Maison natale de saint Vincent de Paul a Pouy (Landes)	321
Bossuet, d'après Rigaud	322
Un prédicateur au xvii[e] siècle, d'après une gravure de Lepautre	323
Le dauphin, d'après H. Rigaud	333
La cathédrale de Meaux	336
Esprit Fléchier, d'après Edelinck	339
Bourdaloue, d'après Rochefort	340
Le chateau de Versailles au xix[e] siècle	341
Madame de Maintenon, d'après E. Bouchet Le Moine	343
L'Oratoire, d'après le plan de Turgot	345
La Bruyère	346
Louis de Bourbon, prince de Condé	347
Réception d'un académicien, d'après le *Recueil des Harangues par Messieurs de l'Académie*	351
Saint-Simon (collection M. Duval)	353
Louis XIV, d'après la sanguine de A. Benoit	356
Jean-Baptiste Rousseau, d'après G.-F. Schmidt	358
Furetière, d'après Edelinck	362
Madame de La Fayette, d'après Desrochers	363
Regnard, d'après A. Tardieu	366
Le chateau de Fénelon	368
Fénelon, d'après Vivien	369
Madame Guyon	372
Monument de Fénelon, par David d'Angers, cul-de-lampe	378

TABLE DES ILLUSTRATIONS

QUATRIÈME PARTIE

Pages

Le lever du roi le jour du sacre (25 octobre 1722) 379
Saint-Évremond 381
Fontenelle, d'après H. Rigaud 383
Madame du Deffand, d'après Forschel 387
Marivaux, d'après Dequevauviller 391
Cul-de-lampe 392
La translation des cendres de Voltaire au Panthéon, le 11 juillet 1791, d'après la gravure de Miger 393
Intérieur de la Bastille, d'après une sépia de Fragonard 395
Voltaire, d'après Houdon 398
Voltaire a Ferney 402
Le chateau de Ferney 403
La lecture chez Diderot, d'après Meissonier 406
Diderot, d'après Fragonard 408
D'Alembert 411
Cul-de-lampe 412
Vue du port et de la ville de Bordeaux au xviii[e] siècle, d'après une gravure du temps 413
Montesquieu 414
Le chateau de la Brède 418
Buffon, d'après Drouais 425
La tour de Montbard et le cabinet de Buffon 426
Vauvenargues, d'après F. Gautier 429
Cul-de-lampe 429
Les dernières victimes de la Terreur. André Chénier, d'après Muller 431
Madame de Warens 432
Les Charmettes 433
Bernardin de Saint-Pierre 441
Beaumarchais 443
Florian 447
Mirabeau 452

CINQUIÈME PARTIE

Le collège des Quatre-Nations (Palais de l'Institut), d'après Pernelle 455
Bonaparte, d'après David d'Angers 456
Talma 457
Joseph de Maistre, d'après Aubert 461
Madame de Stael, d'après Mlle Godefroy 464
Chateaubriand, d'après Girodet 468
Madame Récamier, d'après David 470
Cul-de-lampe 475
Le chateau de Saint-Point 477
Casimir Delavigne, d'après David d'Angers 480
Charles Nodier, d'après P. Guérin 481
Maison natale de Lamartine a Macon 484
Lamartine jeune 485
Lamartine agé 486
Victor Hugo vers 1830, d'après une lithographie de C. Motte 493
Caricature sur Victor Hugo, d'après une lithographie de Granville 496
Marine-Terrace 499
Victor Hugo, d'après la statue de Rodin 501
Cul-de-lampe d'après une gravure d'une édition des *Méditations* de Lamartine, 1824 502
Le boulevard du Temple vers 1853, d'après une gravure de l'*Illustration* 503
Alfred de Musset, d'après une lithographie attribuée à Gavarni 504

Pages.
ALFRED DE MUSSET, d'après un croquis de E. Lami 506
ALFRED DE VIGNY 510
STENDHAL, d'après Södermark 512
LA SALLE DE TRAVAIL A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE PARIS 514
P. MÉRIMÉE 515
AUGUSTIN THIERRY 518
PAUL-LOUIS COURIER 519
BÉRANGER EN 1833 520
LE COLLÈGE DE FRANCE 521
LAMENNAIS, d'après Ary Scheffer 524
GEORGE SAND, d'après une lithographie de Lassalle 526
ALEXANDRE DUMAS, d'après Achille Deveria 527
ALEXANDRE DUMAS EN HABIT D'ANTONY, d'après Granville 528
MICHELET, d'après Toullion 530
EDGARD QUINET 532
HONORÉ DE BALZAC 533
BALZAC, d'après une caricature de Granville 535
AUGUSTE COMTE 536
PAVILLON HABITÉ PAR BALZAC A PASSY 537
LE CHATEAU DES TUILERIES 539
SAINTE-BEUVE 542
H. TAINE, d'après Bonnat 545
ERNEST RENAN, d'après Andreas Zorn 547
LA RUE DE LA VIEILLE-LANTERNE 550
THÉOPHILE GAUTIER 551
LECONTE DE LISLE 553
THÉODORE DE BANVILLE, d'après Gavarni 556
CHARLES BAUDELAIRE 557
FLAUBERT, d'après F. Sabatier 560
EDMOND ET JULES DE GONCOURT, d'après Gavarni 562
ALPHONSE DAUDET 563
LE CARREFOUR DE L'ODÉON A PARIS 569
ALBERT DE MUN 574
ANATOLE FRANCE, d'après Vibert 576
BARBEY D'AUREVILLY, d'après F. Lévy 579
JORIS-KARL HUYSMANS 581
PAUL VERLAINE 587
LE PENSEUR de Rodin, cul-de-lampe 604
LES QUAIS DE PARIS 605
FRAGMENT DU MUNUMENT DE BAUDELAIRE AU CIMETIÈRE MONTPARNASSE, par José de Charmont ... 610
CUL-DE-LAMPE 614

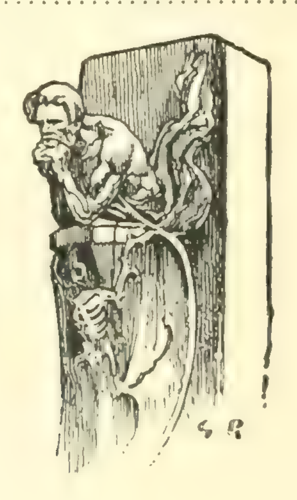


TABLE DES MATIÈRES

HISTOIRE DES LETTRES

DEUXIÈME VOLUME

PREMIÈRE PARTIE

DE RONSARD A MONTAIGNE

Page

Chapitre premier. — La naissance de la littérature moderne 1

I. L'unification littéraire. Les guerres d'Italie. Le réveil religieux. L'humanisme nouveau. La science. La grandeur nouvelle de la France. — II. L'essor poétique. La Défense et Illustration de la langue française. *Des professeurs : Jean Dorat.*

Chap. II. — Ronsard 15

L'apprentissage du monde et de la poésie. Les œuvres de Ronsard. Les Amours, Cassandre, les Folâtries. *Autres amours :* Marie. *Retour à la grande poésie : les hymnes. Le poète national et religieux.* Les Amours d'Hélène. *La vieillesse et la mort de Ronsard.*

Chap. III. — Les poètes au temps de Ronsard 31

I. *La Pléiade et ses poètes. Antoine de Baïf. Amadys Jamyn. Étienne Jodelle. Ponthus de Tyard. — II. Les poètes indépendants. Du Bartas. D'Aubigné. Desportes.*

Chap. IV. — La prose française de Calvin a Montaigne 47

La prose. La controverse religieuse et politique. Les Mémoires. Érudits et traducteurs.

Chap. V. — Montaigne 61

La jeunesse de Montaigne. La retraite de Montaigne et la composition des Essais. *La première édition des* Essais *: style et art. Les voyages et la vie politique. La vieillesse et la mort de Montaigne. Les* Essais *dans leur forme définitive. Le sens et l'influence des* Essais.

DEUXIÈME PARTIE

DE MALHERBE A BOILEAU

Chapitre premier. — Henri IV et ses collaborateurs 75

*I. Du Vair. — II. Henri IV. — III. Saint François de Sales, l'*Introduction à la vie dévote, *le* Traité de l'amour de Dieu. — *IV. Honoré d'Urfé. L'*Astrée.

Pages

Chap. II. — MALHERBE ET SON TEMPS 97

I. Malherbe. Malherbe à la cour. Sa doctrine. Malherbe poète national. Le style de Malherbe. — II. Les disciples de Malherbe. Racan. Maynard. — III. Les indépendants. Théophile de Viau. Mathurin Régnier.

Chap. III. — LA COUR DE LOUIS XIII, LES SALONS, L'ACADÉMIE, DESCARTES 119

I. La cour, Richelieu. La Fronde. — II. L'hôtel de Rambouillet. Voiture. Grandeur et décadence de l'hôtel de Rambouillet. — III. L'Académie française. Balzac. — IV. Formation de Descartes. Découverte de la méthode. Portrait de Descartes. Ses œuvres et sa pensée.

Chap. IV. — LA TRAGÉDIE ET CORNEILLE 147

Les genres. La tragédie ancienne. La tragédie de la Renaissance. Corneille. Le Cid. *La création de la tragédie héroïque. La « manie » de Corneille. Le retour de la veine comique. La politique. Le sublime. La vieillesse de Corneille et sa mort.*

Chap. V. — BLAISE PASCAL ET LA ROCHEFOUCAULD 177

I. Pascal avant le jansénisme. Le jansénisme et Port-Royal. La science et le monde. La conversion définitive de Pascal. Les Provinciales. *Les* Pensées. *— II. Retz. La Rochefoucauld.*

TROISIÈME PARTIE

L'ÉPOQUE DE PERFECTION CLASSIQUE

Chapitre premier. — LE ROI. LA SOCIÉTÉ ET MADAME DE SÉVIGNÉ. LE GOUT ET BOILEAU 213

*I. Louis XIV. — II. Mme de Sévigné. — III. La préciosité. Le burlesque. Nicolas Boileau. Les satires de Boileau. L'*Art poétique. *Les* Épîtres. *Le* Lutrin. *La vieillesse de Boileau. La querelle des anciens et des modernes.*

Chap. II. — MOLIÈRE 245

La comédie avant Molière. La jeunesse de Molière. Gassendi. La vocation de Molière. La vie en province. Molière à Paris. Le caractère de Molière. La philosophie de Molière, La Mothe Le Vayer. Le génie de Molière. Le style de Molière. Sa fin.

Chap. III. — LA FONTAINE 267

La jeunesse de La Fontaine. Le don de poésie. Les premiers vers. La faveur de Fouquet. Chez la douairière d'Orléans. Chez Mme de La Sablière. La vieillesse.

Chap. IV. — LA TRAGÉDIE DE RACINE 281

I. De Corneille à Racine. — II. Racine. Sa jeunesse. Ses débuts. Les chefs-d'œuvre. Esther *et* Athalie. *La psychologie racinienne. Le style racinien. Conclusion.*

Chap. V. BOSSUET ET LA LITTÉRATURE RELIGIEUSE 315

Le sermon avant Bossuet. La petite méthode. La jeunesse de Bossuet. Bossuet à Metz. Bossuet prédicateur. Les Oraisons funèbres. *Le préceptorat du Dauphin. Bossuet évêque de Meaux. Vieillesse et mort de Bossuet. Fléchier et Bourdaloue.*

Chap. VI. — La fin d'un règne et d'une époque 341

I. Le roi et Mme de Maintenon. La vie de La Bruyère. Les Caractères. *Saint-Simon et ses* Mémoires. *— II. Houdar de La Motte. Jean-Baptiste Rousseau. Le roman. Mme de La Fayette. La comédie et la poésie légère. — III. La jeunesse de Fénelon. L'humanisme fénelonien. Fénelon à la cour. Le quiétisme. La fin de sa vie. Son héritage.*

QUATRIÈME PARTIE

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Chapitre premier. — Le mouvement des idées et des mœurs sous Louis XV 379

I. Importance nouvelle des écrivains et diminution du génie littéraire. Saint-Évremond, Bayle, Fontenelle. Autres influences. La cour. Les salons. Mme du Deffand. — II. Le Sage et Marivaux.

Chap. II. — Voltaire. — L'Encyclopédie. — D'Alembert. — Diderot 393

I. La jeunesse de Voltaire. Charles XII *et* Zaïre. *Les* Lettres anglaises. *Mme du Châtelet et Frédéric II. La lutte religieuse.* Candide. *La satire en vers.* L'Essai sur les mœurs *et le* Dictionnaire philosophique. *Les affaires Calas et Sirven. Voltaire et Rousseau. La mort de Voltaire. — II. L'Encyclopédie. L'entreprise. Les collaborateurs. — III. Diderot. Ses origines et ses débuts. Les amis de Diderot : Grimm, Helvétius, d'Holbach. Le caractère de Diderot Ses œuvres. Ses idées sur l'art. Le style. D'Alembert.*

Chap. III. — Les maitres : Montesquieu, Buffon et Vauvenargues 413

*I. Les maîtres. Jeunesse de Montesquieu. Premières œuvres. Le grand voyage. Les nouvelles œuvres. La fin de Montesquieu. Montesquieu moraliste. Le secret de Montesquieu. L'*Esprit des lois. *Le style. — II. La jeunesse de Buffon. L'*Histoire naturelle. *Caractère de Buffon. Sa méthode. — III. Vauvenargues.*

Chap. IV. — Jean-Jacques Rousseau et la fin du dix-huitième siècle 431

I. Jean-Jacques Rousseau. Le mythe. La jeunesse de Rousseau. Les débuts de l'écrivain. L'Ermitage. La Lettre à d'Alembert. *Le* Contrat social. *L'*Émile. *La* Nouvelle Héloïse. *Rousseau persécuté. Des* Confessions *aux* Rêveries. *La mort de Rousseau. Bernardin de Saint-Pierre. — II. La prose. Beaumarchais.* Le Barbier de Séville *et* le Mariage de Figaro. *Marmontel. Thomas. La Harpe. Les moralistes et les philosophes. — III. La poésie. Florian. André Chénier. — IV. La littérature sous la Révolution. L'éloquence. Après la Terreur.*

CINQUIÈME PARTIE

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Chapitre premier. — Le consulat et l'empire 455

I. Napoléon. Les genres anciens. La philosophie et la critique. — II. Bonald. De Maistre. Les Soirées de Saint-Pétersbourg. *Madame de Staël.* L'Allemagne. *— III. Chateaubriand. Sa vie. Son caractère. Son œuvre.*

Pages.

Chap. II. — Les origines du romantisme. — Lamartine. — Hugo 477

I. Les influences étrangères. Le préromantisme royaliste et libéral. Casimir Delavigne, le Globe, *Nodier. Les principaux traits du romantisme. — II. La jeunesse de Lamartine. Lamartine poète lyrique.* Le Voyage en Orient. Jocelyn. La Chute d'un ange. *Lamartine orateur politique.* L'Histoire des Girondins. *La retraite de Lamartine et sa mort. — III. La jeunesse et les débuts de Victor Hugo.* Notre-Dame de Paris. *Le théâtre. De la pairie à l'exil. L'exil et les œuvres de l'exil. Le retour en France et la mort.*

Chap. III. Le romantisme littéraire 503

I. La vie d'Alfred de Musset. Ses œuvres lyriques. Son théâtre. La vie d'Alfred de Vigny. Ses œuvres. — II. La vie de Stendhal. Le caractère et le génie de Stendhal. Ses œuvres. Mérimée. — III. Les genres littéraires. Le théâtre. L'histoire. Courier. Béranger.

Chap. IV. — Le romantisme utopique 521

I. Les utopistes. Saint-Simon. Fourier. Les catholiques. Lamennais et son école. — II. George Sand. Le roman populaire. — III. Michelet, les historiens. — IV. Honoré de Balzac. Auguste Comte.

Chap. V. — Le réalisme et le Parnasse 539

La cour et le monde. Le boulevard. Prévost-Paradol. Rochefort. About. Veuillot. Barbey d'Aurevilly. Sainte-Beuve. Taine. Renan. La poésie. Théophile Gautier. Leconte de Lisle. Le Parnasse. Léon Dierx. J.-M. de Hérédia. Sully-Prudhomme. Coppée. Les indépendants. Banville. Baudelaire. Le roman. Flaubert. Maupassant. Les Goncourt. Zola et le naturalisme. Le roman mondain. Le théâtre. Augier. Dumas. Sardou.

Chap. VI. — L'époque contemporaine 569

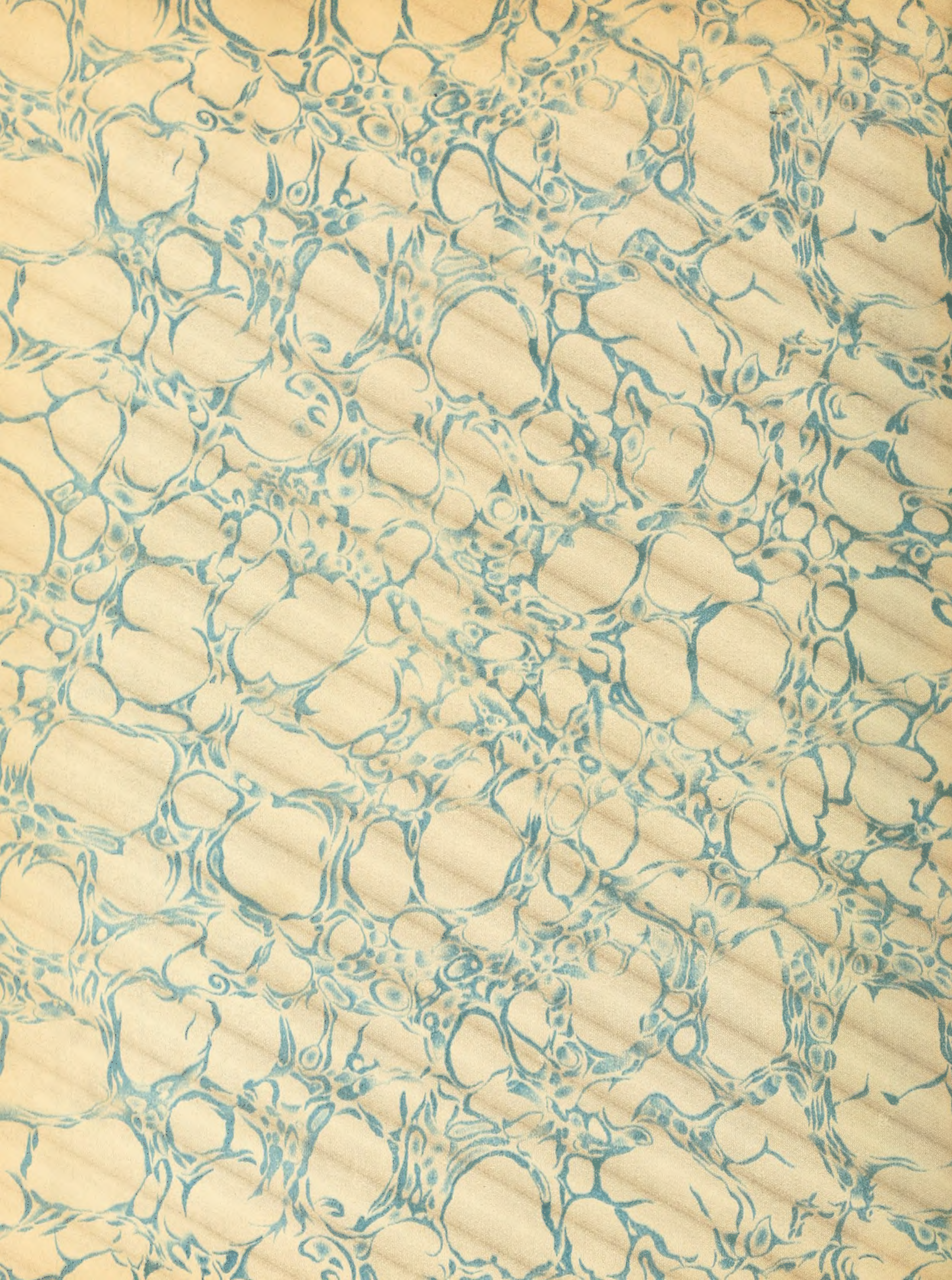
I. Le recueillement de la France après 1871. *L'histoire. La philosophie et les sciences. L'éloquence. — II. La crise intellectuelle vers* 1890. *Anatole France, Jules Lemaître, Faguet. — III. La crise morale. Paul Bourget, Brunetière, l'influence russe. Huysmans. — IV. Le symbolisme. Le bergsonisme. Loti, Verlaine, Mallarmé, les poètes contemporains. — VI. Le théâtre. — VII. Le retour aux disciplines traditionnelles. Barrès, Maurras. La guerre. — VIII. Conclusion.*

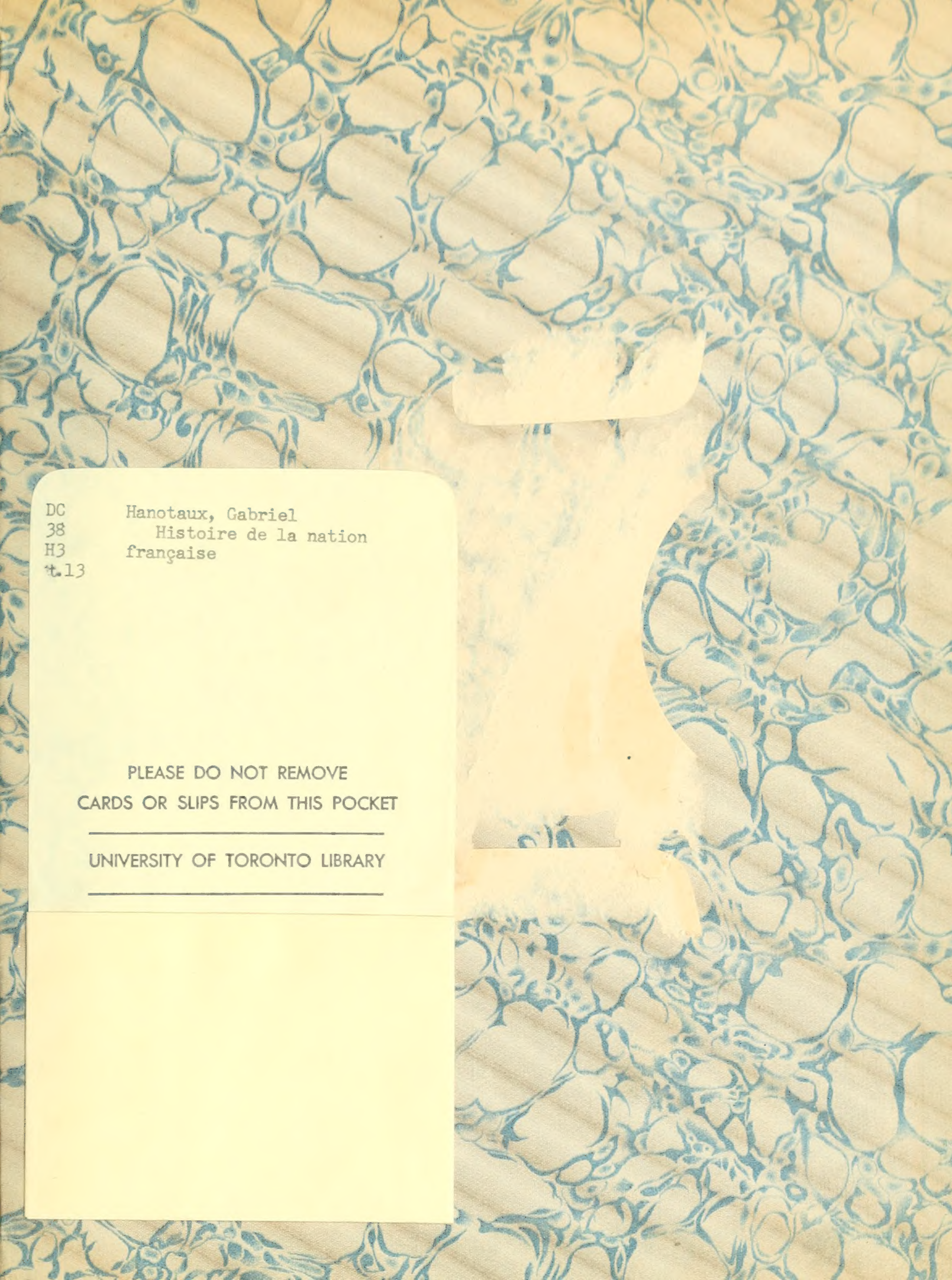


PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 10 09 02 009 8